Sauvegarde du 11 mai 2021 : ajout d’un résumé, formats originaux

Incertain Jésus

Résumé

Cet essai traite de l’historicité de Jésus-Christ dont l’Église affirme qu’il est tout à la fois Dieu et un personnage historique.

Or, en tant que personnage historique, Jésus est inconnu ou mal attesté, que ce soit par les auteurs du premier siècle (chap. 1), l’archéologie (chap. 2), les auteurs et écrits patristiques du IIe siècle (chap. 5), les écrits apocryphes (chap. 6) et les courants hérétiques (chap. 7). Nous ne connaissons réellement le personnage de Jésus qu’à travers les sources chrétiennes (chap. 3) dont l’histoire s’avère bien différente de ce qu’en dit l’Église (chap. 4).

Il en résulte que les éléments les plus fondamentaux de la vie de Jésus, ses origines, sa naissance ou tout simplement son nom sont inconnus (chap. 8), de même que sa famille (chap. 9). Le récit de sa mort, événement à vocation historique est impossible à dater et constitue un véritable roman (chap. 10). L’Église s’est peu intéressée au personnage (chap. 11) et a plutôt traité de manière dogmatique la question du Christ (chap. 12), d’où un Jésus à la carte présentant selon les auteurs les personnalités les plus diverses (chap. 14).

D’après ce que l’on peut estimer du contenu historique des évangiles (chap. 13), il est tentant d’y distinguer un Jésus « minimal » (chap. 15). Mais le personnage ainsi trouvé présente des caractéristiques qui conduisent à se demander s’il correspond véritablement au Jésus des évangiles.

En conclusion, c’est par l’étude de l’histoire de la formation des évangiles appuyée sur les recherches des exégètes chrétiens, et par une analyse approfondie des contenus qu’on peut envisager que Jésus résulte d’une construction intellectuelle qui a conduit à fusionner les souvenirs de plusieurs personnages historiques juifs avec le concept grec d’un dieu sauveur.

L’originalité de cet essai est de proposer un tour d’horizon critique sans adopter pour autant les thèses mythistes qui s’appuient sur le décorum qui a enjolivé la légende christique. La preuve de l’inexistence historique de Jésus-Christ peut être trouvée dans l’histoire même de la constitution des évangiles, et dans l’étude en profondeur de leurs sources.

JACOB

**INCERTAIN JÉSUS**



Éditions abc

1. **JACOB**
2. **INCERTAIN JÉSUS**
3. **Essai sur l’historicité de Jésus-Christ**
4. *Ils nous ont dit :*
5. *« on ne sait rien de Jésus, sinon qu’il a existé »*
6. *et moi je vous dis :*
7. *« ce discours est inacceptable ».*
8. *À Fred, bien sûr.*

# PROLOGUE

À l’échelle des presque deux mille ans d’histoire du christianisme, la question de l’historicité de Jésus peut être considérée comme récente. Pendant des siècles, elle ne s’est même pas posée. L’Église[[1]](#footnote-1) chrétienne a patiemment élaboré, construit et précisé les contours de son homme-dieu, dans son humanité à travers les évangiles, dans sa divinité au fur et à mesure que se déroulaient les conciles christologiques.

Les débuts du christianisme baignent dans un brouillard épais dans lequel les contradictions sont nombreuses et les interrogations quasi insolubles. Les premiers personnages et les premiers textes historiquement prouvés sont tardifs. Les fraudes avérées et les tentatives de fraudes sont innombrables. Les invraisemblances et les contradictions sont omniprésentes. L’histoire primitive de l’Église est parsemée de condamnations, d’anathèmes et d’exclusions. Dans sa lente progression vers l’orthodoxie, l’Église a choisi d’écarter de très nombreux courants qui se disaient chrétiens. Des écrits qui avaient longtemps été considérés dans certaines régions ont été du jour au lendemain réputés faux, écartés et le plus souvent détruits. Les textes retenus et les dogmes adoptés l’ont été au fil des siècles, de volonté humaine, par des évêques souvent convoqués par le pouvoir politique. Il est arrivé que le statut d’un texte ou d’un auteur change ; ainsi, avant d’être favorablement considéré, un auteur tel qu’Origène a été critiqué et son œuvre plus qu’à moitié détruite. Le seul fait que le christianisme d’aujourd’hui soit éclaté en plusieurs dizaines de courants constitue la preuve évidente que de nombreuses questions de fond n’ont jamais été tranchées ou n’ont pu faire l’objet d’un consensus, et que dans cette matière, rien n’est clair.

C’est par un vote que Jésus est devenu Dieu. C’est par un vote que Marie est devenue mère de Dieu. C’est par un vote qu’il a été décidé que le Fils était de la même substance que le Père plutôt que d’une substance semblable, que le Père l’avait engendré plutôt que créé, qu’il était coéternel, s’il avait une nature ou deux, si ces natures étaient distinctes ou unies, s’il avait deux volontés ou une seule. Et lors des conciles œcuméniques où ces décisions ont été prises, les considérations humaines et les querelles d’écoles, voire de personnes, n’étaient pas absentes, sans parler des préoccupations profanes ou parfois de simples questions de sous. Il en est résulté, près de huit cents ans après la naissance présumée de Jésus, un personnage aux contours humains et divins bien définis ainsi qu’une doctrine très strictement encadrée par des institutions. Il ne restait désormais qu’à tout croire ou à se détourner. La contestation se situait dorénavant au dehors de l’Église.

L’arrivée de l’imprimerie a brusquement bouleversé ce bel agencement. Entre 1452 et 1455, Gutenberg a imprimé cent quatre-vingts exemplaires de la Bible. Dans les années qui ont suivi, au fur et à mesure que se généralisaient la diffusion et les traductions, les plus curieux ont pu disposer de sources sur lesquelles exercer leur réflexion puis leur critique. L’ensemble du matériau était devenu accessible et rendu disponible à l’usage de ceux qui souhaitaient l’étudier, et pas seulement les bribes que les prêtres choisissaient de délivrer aux croyants, le plus souvent en latin. Les absences, les divergences et les contradictions, jusqu’alors occultées, ont été mises en évidence sous les yeux des lecteurs. Tout était prêt pour la critique, car tout pouvait désormais faire l’objet d’études documentées et de discussions. Deux grandes voies ont alors été ouvertes : l’une a concerné les questions de doctrine et a évolué vers le grand schisme de la Réforme, l’autre s’est focalisée sur les problèmes soulevés par le contenu des textes. Il est en effet devenu patent que l’Écriture, jusqu’alors revêtue d’un caractère sacré ainsi que d’un É majuscule, comportait des faiblesses et avait matière à être discutée, comme tout texte a vocation à l’être.

La question de la personnalité de Jésus et de ses intentions a suscité un intérêt d’autant plus grand que l’Église de la Renaissance, avec à sa tête un pape également chef d’État, flanqué d’un aréopage de cardinaux, disposant d’importantes possessions bien terrestres, et auteur de pratiques surprenantes, reflétait mal l’exemple et le message du Jésus des évangiles tel qu’on le découvrait désormais par les écrits. Parallèlement, dans un monde qui accédait peu à peu au progrès intellectuel, le merveilleux a fini par être moins bien accepté. Les premières remises en question ont tout d’abord concerné les textes. Elles ont généralement été conduites par les théologiens luthériens et calvinistes et ont été immédiatement condamnées par l’Église romaine, de façon très ferme, jusqu’à la guerre. Puis la critique s’est intéressée aux questions relatives à l’historicité de Jésus. Elle a débuté vers 1750 avec la rédaction de l’ouvrage de Reimarus, prudemment publié après sa mort, pour culminer avec les œuvres d’Ernest Renan et les commentaires d’Albert Schweitzer qui ont cherché à extraire les épisodes les moins crédibles. La faiblesse de cette approche soustractive est que, dès lors que les chercheurs s’éloignent du Jésus « officiel », toutes les hypothèses et interprétations deviennent envisageables, depuis un Jésus légèrement toiletté afin de respecter un minimum de vraisemblance, jusqu’à la négation pure et simple de son existence historique. Cette critique a ainsi connu différentes approches, en plusieurs vagues, et des écoles se sont ainsi formées, avec en point d’orgue au XXe siècle la figure du théologien luthérien Rudolf Bultmann et sa critique des formes, *Formsgeschichte*. De nos jours, la quête se poursuit toujours, alimentée par les découvertes archéologiques du milieu du XXe siècle, et par les possibilités nouvelles qu’offre l’utilisation des ordinateurs et l’exploitation de plus en plus systématique des données issues de l’ensemble des sources disponibles.

L’objet de cet essai n’est pas de répéter ou de paraphraser ce qui a déjà été fort bien écrit par d’autres depuis près de deux siècles. La thèse qui va vous être présentée relève d’un raisonnement rationnel qui sera exposé dès ce prologue. Au préalable, je tiens à récuser le discours[[2]](#footnote-2) défensif élaboré vers la fin du XIXe siècle, d’une subtile distinction qu’il conviendrait d’opérer entre un *Jésus de l’histoire* et un *Christ de la foi*, le premier étant attesté sans l’ombre d’un doute, ainsi que le répètent à l’envi tous les experts et historiens issus des facultés de théologie[[3]](#footnote-3), le second pouvant être discuté. Cette conception a longtemps été condamnée par l’Église, plusieurs siècles d’efforts ayant été consacrés, au contraire, à confondre les deux notions.

S’il n’est pas possible de dire que nous n’avons aucune preuve de l’existence historique de Jésus, il en revanche possible d’affirmer que nous n’avons aucune preuve*[[4]](#footnote-4)* directe de l’existence du Jésus historique. La thèse principale de cet essai peut s’exprimer ainsi :

1. *L’Église nous propose le personnage complet de Jésus-Christ auquel elle attribue à la fois des caractéristiques divines et une histoire humaine, proclamant ainsi que son dieu fut un personnage historique.*
2. *Or, des caractéristiques essentielles de ce personnage sont incompatibles avec une réalité et une existence humaine.*
3. *L’histoire ne connaît que le Jésus que lui propose l’Église et aucun autre personnage connu n’est susceptible de tenir ce rôle.*
4. ***Jésus est donc un personnage théologique[[5]](#footnote-5)***
5. ***qui appartient totalement à l’Église et aucunement à l’histoire.***
6. Il est l’illustration du prologue de Jean :
7. ***« Et le Verbe s’est fait chair et il a vécu parmi nous » Jn 1,14***

Contre la thèse affirmée, mais jamais démontrée de l’existence du Jésus historique, nous disposons de deux présomptions et de deux preuves :

1. **Présomption n° 1** : l’absence d’attestation de la part des auteurs et historiens du premier siècle, qui nous renvoie nécessairement aux textes chrétiens.
2. **Présomption n° 2** : la certitude désormais admise par les spécialistes que notre seule source, les évangiles, sont le fruit d’une longue histoire et non des documents écrits d’un bloc, inspirés et exacts.
3. **Preuve n° 1** : les éléments essentiels du personnage sont incompatibles avec une existence humaine réelle. Jésus-Christ présente tous les attributs d’un dieu, et des caractéristiques essentielles à une existence humaine lui font défaut.
4. **Preuve n° 2** : on démontre l’inexistence historique des héros légendaires en prouvant que les ouvrages qui relatent leur vie sont des romans. Les aventures du petit Jésus nous sont contées par des textes dont le caractère non historique peut facilement être démontré par l’étude même du contenu des textes ainsi que par la reconstitution de l’histoire de leur formation.
   1. Deux thèses en présence

À ce stade, il ne reste donc en lice que deux thèses : celle de l’Église et son refus. La thèse de l’Église, c’est Jésus, Jésus-Christ, Christ, Sauveur, Seigneur, Fils, Verbe ou toute autre appellation, dont l’existence et les contours sont affirmés dans un credo, dont la divinité a été construite au fur et à mesure que les conciles christologiques l’élaboraient, la détaillaient et la précisaient, et dont l’humanité nous est contée au travers des différents textes canoniques. Ce Jésus de l’Église est Jésus-Christ ; il est Dieu, Fils de Dieu, engendré par le Père avant tous les siècles, consubstantiel au Père, c’est-à-dire de même substance et non de substance semblable, coéternel du Père, né de la Vierge Marie, crucifié sous Pilate, enseveli et ressuscité au troisième jour. Au moment où vous lisez ces lignes, il est assis au Ciel à la droite du Père[[6]](#footnote-6). Et ainsi de suite. Sa vie parmi nous a été ce qu’en raconte l’Évangile, rédigé selon quatre auteurs inspirés par le Saint-Esprit, depuis sa conception virginale résultant de prophéties et annoncée par des anges, jusqu’à son Ascension, en passant par les miracles qu’il réalisa et sa Résurrection après sa mise au tombeau. Et les quatre évangiles témoignent d’événements historiques, y compris le prologue de Jean et la réalité de l’ange Gabriel. Tout cela est à prendre en bloc.

La seconde thèse qui fait l’objet de cet ouvrage constitue la réponse inévitable à la première : ainsi décrit, Jésus ne présente pas les caractéristiques d’un personnage historique, mais celles d’un personnage théologique, issu d’une construction intellectuelle élaborée au sein d’un groupe religieux. Il en découle tout naturellement que ses témoins sont de faux témoins, que les évangiles sont des romans apologétiques, que l’absence d’attestation de la part des historiens du premier siècle est parfaitement normale, que les nombreuses contradictions relevées dans les évangiles étaient inévitables puisqu’elles ne concernent que des mots, et que les miracles et autres étrangetés n’ont rien de surprenant puisqu’ils sont allégoriques[[7]](#footnote-7). Autrement dit, les deux présomptions et les deux preuves qui sont citées ci-dessus sont articulées et en cohérence.

Ainsi, la tentative moderne d’ouvrir une troisième voie, en opérant une subtile distinction entre un Jésus de l’histoire, dont le dossier est vide, et un Christ de la foi, est dénuée de sens et constitue une simple diversion, sauf à reconsidérer l’ensemble du dossier que constitue l’histoire du primochristianisme et de ses textes. D’aucuns ont bien tenté de décrire ce à quoi aurait pu ressembler un Jésus historique[[8]](#footnote-8) et raisonnable, libéré de son appareil de merveilleux et d’irrationnel, un Jésus à la sauce Renan modernisée. Mais pour déboucher sur quoi ? Un Jésus fils aîné de Joseph et d’une Marie mère de six autres enfants ? Un Jésus qui n’a pas marché sur l’eau, n’a pas multiplié les pains, n’a pas changé l’eau en vin, n’a pas ressuscité Lazare et n’est pas ressuscité lui-même après son exécution ? C’est pourtant à ce Jésus rectifié et toiletté que pensent la plupart de nos contemporains, depuis les non-croyants qui croient néanmoins à son existence historique, jusqu’à ceux qu’on voit grimacer lors de la première communion des enfants, au moment où le prêtre annonce que suite à la transsubstantiation opérée d’un geste, l’hostie est devenue réellement le corps du Christ sous les espèces du pain et le vin substantiellement le sang du Christ sous les espèces du vin. Car pour de nombreux croyants, informés du rôle et du sens des symboles, la virginité de Marie n’est pas un dogme intangible et encore moins une précision anatomique, mais l’expression d’une tradition[[9]](#footnote-9), l’essentiel étant le message d’amour exprimé par l’Évangile. Comment leur donner tort ?

1. **Le problème, c’est que ce Jésus-là,**
2. **l’Église n’en veut à aucun prix.**

Son discours officiel[[10]](#footnote-10) trouve toujours de nombreux partisans pour rappeler à l’ordre les novateurs en se faisant l’écho des conceptions traditionnelles :

1. Pour tout esprit droit, il est incontestable qu’à la question de la vérité des Évangiles, la réponse en forme de biais, consistant à dissocier « le Christ des Évangiles » du « Jésus de l’histoire », est inacceptable intellectuellement et scandaleuse spirituellement. Sous des formes variées, elle rencontre pourtant un écho qui ne se dément pas dans les milieux chrétiens et même catholiques.
2. Arthur Loth, Jésus-Christ dans l’histoire
3. Avertissement des éditeurs.

Alors, puisqu’on ne me laisse pas d’autre choix que de tout prendre ou de tout laisser, je choisis de laisser. Celui qui voudra expliquer qu’un tel Jésus a vraiment vécu aura la charge de prouver qu’il est possible à un être humain de ne pas avoir de grands-parents paternels, ou que Marie a pu donner naissance à un garçon sans qu’on ait apporté dans le processus de l’incarnation un chromosome Y. Et tant pis si à l’arrivée, le personnage le plus connu de l’histoire universelle n’a pas réellement existé. Ou alors, il faudra expliquer comment on est passé d’un activiste galiléen crucifié sous Pilate à un dieu existant depuis le commencement des temps, en indiquant les étapes, le rôle de chacun et l’évolution des textes. Je m’y risquerai pourtant en fin de volume en évoquant la thèse du Jésus minimal.

Une fois posée la thèse principale, les chapitres qui vont suivre pourront être considérés comme des développements, comportant essentiellement des détails, des illustrations et des commentaires. Une série[[11]](#footnote-11) s’intéressera aux sources et aux témoignages : que nous disent de Jésus les premiers historiens, les archéologues, les continuateurs, les textes canoniques et apocryphes, les hérétiques, les juifs et les musulmans. Puis seront détaillées de manière thématique les difficultés particulières qui portent sur différents aspects de l’identité de Jésus, sa famille et sa mort.

C’est l’Église chrétienne elle-même, par son dogmatisme et son intransigeance, qui nous interdit d’envisager un Jésus raisonnable et historique. Pour elle, ce n’est pas seulement l’existence de Jésus-Christ qui est historique, mais son Dieu, l’ange Gabriel, le Saint-Esprit, l’Incarnation, l’Ascension, la virginité perpétuelle, les miracles, la Résurrection et la descente aux enfers.

C’est l’Église[[12]](#footnote-12) qui affirme que Jésus a réellement existé, et qui a imposé cette croyance dans le fond culturel de l’humanité tout entière. Sans ses affirmations, les historiens n’auraient même pas soupçonné l’existence de Jésus. Le personnage lui appartient. C’est son héros. La réalité historique de l’existence de son dieu Jésus-Christ est son dogme le plus fondamental.

Alors, laissons-le-lui, car l’histoire, c’est autre chose.

1. \*
2. \* \*

# 

# I N T R O D U C T I O N

Un essai portant sur le personnage de Jésus ne constitue pas une grande originalité et l’on pourrait compter par milliers les ouvrages qui lui ont été consacrés rien qu’au cours des cinquante dernières années. S’aventurer sur ce terrain, c’est être assuré de se retrouver confronté à l’hostilité de milliers de savants, professeurs, érudits et autres spécialistes qui se sont appliqués durant une vie entière à prouver Dieu, expliquer Jésus et justifier le moindre détail des textes et des dogmes. Sur un tel matériau, pourtant immense, chaque expression, chaque mot et même chaque silence a fait l’objet de dizaines de livres, d’études, d’analyses et de commentaires. D’un côté, des millions de jours de travail cumulés et en face bien moins, car ceux qui ne croient pas sont bien peu nombreux à avoir consacré une vie entière à un exercice de réfutation. Et à leur encontre, l’argument d’autorité[[13]](#footnote-13) arrive vite, accompagné de manifestations de dédain et d’un procès en amateurisme.

Faut-il pour autant y renoncer ? Sans doute pas, car les spécialistes et autres experts, issus la plupart du temps des facultés de théologie, peuvent bien s’appuyer sur la compétence réelle et le temps passé, il n’en demeure pas moins que leur discours n’est pas neutre et que répéter n’est pas prouver. Affirmer que Jésus est Dieu parce que l’Évangile le proclame et que l’Évangile est vrai puisqu’il est l’œuvre de Dieu constitue un raisonnement circulaire plutôt faible qui ne convainc que les convaincus.

Le bon sens suggère qu’on a davantage de chances de trouver un trésor bien caché en cherchant pendant une seule journée à l’endroit où il se trouve qu’on en aurait à le chercher pendant cinquante ans à un endroit où il ne se trouve pas. Et pour peu qu’on soit décidé à se pencher d’assez près sur la matière évangélique et la documentation disponible, de plus en plus accessible grâce aux moyens numériques modernes, il apparaît rapidement que les failles ne sont pas rares et que le travail le plus délicat consiste à ordonner les sources de manière logique et à leur donner un sens.

Pour réfuter les critiques de plus en plus nombreuses et pertinentes qui lui étaient adressées, la plupart du temps depuis ses propres rangs, l’Église s’est dotée progressivement d’un argumentaire monumental d’une incroyable complexité. Mais dans sa détermination à justifier que Jésus est Dieu, elle a quelque peu négligé le personnage historique qui n’a suscité de l’intérêt que récemment. Car en amont du personnage même de Jésus, l’Église a été obligée, à l’appui de sa démonstration, d’écarter toute possibilité de contestation des sources dont elle détient le quasi-monopole. En conséquence, les différents textes du Nouveau Testament ont été rapidement sacralisés et dotés d’un statut d’Écriture inspirée[[14]](#footnote-14) plutôt que d’œuvre humaine. Il en est de même de leurs rédacteurs présumés, qualifiés d’emblée de saints. L’ensemble a été verrouillé par une forte tradition réputée infaillible et par un empilement impressionnant de textes et de jugements décidés par des synodes et des conciles. Ceux-ci ont affirmé et confirmé en chaque occasion ce caractère sacré sur lequel il est désormais bien difficile de revenir, et qui, à la limite, finissent par devenir gênants et à se transformer en piège :

1. La Tradition sacrée et la Sainte Écriture possèdent donc d’étroites liaisons et communications entre elles. Toutes deux, en effet, découlant de la même source divine, se réunissent, peut-on dire, en un seul courant, et tendent à la même fin[[15]](#footnote-15).

Dans la version qu’elle nous donne de l’histoire de Jésus, l’Église s’appuie sur trois principes : des sources authentiques, des Écritures inspirées, une tradition infaillible. Ces allégations sont contestables ainsi qu’on le verra tout au long de l’ouvrage. L’affirmation de l’authenticité des sources est de nature purement dogmatique[[16]](#footnote-16). C’est une simple déclaration de l’Église et non une constatation des historiens. L’inspiration divine des écritures est également une affirmation de foi que rien ne pourra jamais prouver. Quant à la tradition, elle n’est que le résultat d’un empilement de décisions humaines, chacune prise à une époque, dans un contexte et avec une intention, et les contradictions qui en découlent sont nombreuses. Sur un tel terrain, nous sommes résolument dans l’histoire et les historiens ne peuvent manquer de considérer l’ensemble du dossier et pas seulement les éléments que l’Église aura consenti à désigner à leur attention et avec les explications clé en main.

Un tel essai critique est-il une œuvre d’intolérance qui insulte les croyants ? À une époque où l’on fustige les intégrismes et leurs méfaits, on pousserait plutôt la tolérance un peu loin. Tolérer ne signifie pas que l’on doive s’interdire de critiquer ou de débattre. À l’époque des satellites, des ordinateurs, de l’internet ou du génie génétique, on aimerait avoir la liberté de dire, sans être taxé d’intolérance, que les anges, les enfants nés d’une vierge, les résurrections, les miracles, les visites aux enfers, la présence réelle dans l’eucharistie et quelques autres curiosités relèvent de la croyance, de la culture ou de la tradition, mais que ces notions n’appartiennent pas au domaine de la science et de l’histoire. On ne voit d’ailleurs pas pourquoi certains s’acharnent à prouver que Dieu est réel alors qu’ils affirment dans le même temps que ce qui est important, c’est d’y croire. Le simple fait de passer de l’affirmation « je crois en Dieu » à « Dieu existe réellement » fait peser un lourd risque d’intrusion dans les affaires temporelles de nos sociétés. Certains ne s’en privent pas, y compris des personnes bien formées et cultivées, qui vivent dans des pays modernes et démocratiques.

La recherche archéologique portant sur l’Ancien Testament et les temps qu’il relate a récemment connu de grandes avancées. Il est désormais sérieusement envisagé que nombre de personnages et d’événements qui étaient jusqu’à présent considérés comme historiques pourraient bien s’avérer légendaires. Le déluge biblique a été repris de récits[[17]](#footnote-17) babyloniens et sumériens qui nous éloignent du dieu juif. Malgré tous leurs efforts, les historiens ne retrouvent pas de traces de Moïse[[18]](#footnote-18) ni d’un exode hébreu depuis l’Égypte. Certains textes bibliques s’avèrent moins anciens qu’on ne l’avait affirmé. Ces progrès renforcent le sentiment que les religions ont vocation à réintégrer le domaine des croyances et de la morale et à ne plus se mêler de nous raconter l’histoire du monde. Le christianisme a supporté les révélations successives des géologues, des anthropologues, des astronomes et des physiciens. Les Églises protestantes nous prouvent chaque jour que des dogmes tels que de la virginité perpétuelle de Marie ou la primauté du pape successeur de saint Pierre ne sont en rien des points fondamentaux du christianisme. Il semble même possible à certains auteurs chrétiens que Jésus puisse présenter d’autres contours[[19]](#footnote-19) ou même se passer carrément d’historicité, ce qui serait sans doute la solution la plus raisonnable et la plus confortable, et n’altérerait en rien l’intérêt du message évangélique.

Dans le vaste ensemble que constitue la Bible, le Nouveau Testament nous propose la saga la plus récente, à prétention historique, sans pour autant renoncer à un certain décorum. Parmi les différents récits et personnages figurent certainement des bouffées d’histoire[[20]](#footnote-20) mêlées à de la légende, dans des proportions qu’il nous est difficile d’apprécier. Mais les deux testaments ne peuvent pas non plus être séparés, de la volonté même de l’Église qui a voulu placer le nouveau dans la continuité de l’ancien dont elle revendique l’héritage au nom de son Jésus-Christ. Il faut remarquer au titre de l’historicité que les premiers Pères de l’Église citent abondamment l’Ancien Testament, nous prouvant ainsi qu’ils évoluaient dans un milieu manifestement juif sur le plan culturel, quoi qu’en dise le discours paulinien sur l’évangélisation des Gentils.

J’ai pu lire dans une revue chrétienne qu’à la question « *pourquoi croyons-nous que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu* ? » la réponse donnée est « *à cause des miracles qu’il fit et parce qu’il est ressuscité* ». Ce type d’argument exaspère d’autres chrétiens qui ne peuvent manquer de relever que le Jésus des évangiles eut des actions remarquables, prononça des paroles émouvantes et nous a laissé de nombreux éléments d’une philosophie et d’une belle humanité. Et la réponse peut choquer aussi parce que le terme de Christ signifie Messie[[21]](#footnote-21), ce qui renvoie dans le monde juif, non à une divinité, mais à un chef qui a pris fermement en main les destinées d’Israël à un moment crucial de son histoire et en a été honoré par l’onction octroyée par un prophète. Or, rien de cela ne correspond à Jésus. Le Messie est un humain et n’a rien à voir avec le fait d’être le fils de Dieu, d’avoir réalisé des miracles et d’être ressuscité.

Quant aux différents éléments merveilleux et autres événements impossibles qui jalonnent le récit évangélique, ils peuvent difficilement être validés par les historiens ou les scientifiques. Leur surabondance n’appuie pas sérieusement la thèse de l’historicité du personnage principal, de ses aventures et de ses discours. De même que les récits de la Genèse posent un problème à la science depuis les découvertes de Darwin et des paléontologues, de nombreux aspects du roman évangélique ont été critiqués avec en point d’orgue l’œuvre d’Ernest Renan à la fin du XIXe siècle. Depuis, même si l’Église a maintenu officiellement son discours à l’adresse du grand public, la critique moderne et l’exégèse patiemment conduite par les spécialistes se sont efforcées d’estomper les aspects les plus gênants pour tenter de dégager le héros de sa légende.

C’est donc par l’étude du personnage central des *nombreuses religions chrétiennes[[22]](#footnote-22)* qu’il faut commencer, afin de déterminer ce qu’il y a de réel, de sérieux, de tangible, de probable, de possible, qui a vocation à relever de l’histoire ne serait-ce qu’en partie, pour dégager *a contrario* ce qui est plus douteux, allégorique ou mythique qu’on abandonnera à la croyance religieuse et à la tradition.

Parce qu’il est dépourvu de réalité historique, notre Jésus si familier se présente sous la forme d’un personnage incertain que l’histoire ignore et à propos duquel nous savons fort peu de choses. Les seules sources disponibles sont les textes chrétiens, reconnus ou pas par l’Église, dont il faut apprécier le contenu au regard des intentions dogmatiques qui ont présidé à leur rédaction. Le résultat des nombreux travaux qui ont été entrepris afin de mieux comprendre le processus de leur élaboration, de même que leur contenu, ne plaide pas en faveur de l’historicité du personnage principal, sauf à considérer un profil et un parcours sensiblement différents. Ils témoignent moins de l’existence d’un homme que des croyances des milieux dans lesquels les textes qui parlent de lui ont été écrits ou lus. Même pour un chrétien, croire en l’Évangile, ce n’est pas décrire les étapes biographiques du Jésus historique, mais d’attester sa foi en un Christ-Messie, fils de Dieu, auteur de miracles, mort sur la croix et ressuscité. L’histoire est donc ailleurs.

# 

# CHAPITRE 1

Les faux témoins de Jésus

Est-il possible de prouver Dieu au moyen de l’étude historique ? Voilà une étrange question, mais comme le remarque Vittorio Messori[[23]](#footnote-23) :

1. Le christianisme est le seul message religieux de l’histoire qui ne se fonde pas sur une sagesse, mais sur une affirmation historique précise : l’homme Jésus, mort sous Ponce Pilate, et ressuscité à Jérusalem.

C’est délibérément que le christianisme place sa source dans l’histoire, et en précisant même assez étroitement l’époque. En outre, il reprend à son compte l’Ancien Testament dont une partie se veut historique, notamment les récits de la Genèse. En revêtant les textes bibliques d’un caractère sacré qui garantit leur authenticité absolue, l’Église chrétienne a voulu n’imposer rien de moins que son explication de la création du monde et de l’apparition de l’homme. Encore de nos jours, les créationnistes et les témoins de Jéhovah nous le rappellent régulièrement. C’est dire si dans ces conditions nous sommes en droit d’être exigeants, car le propos de l’Église ne constitue pas moins que l’affirmation de l’historicité non seulement de son Christ Jésus, mais aussi celle du déluge, de la traversée de la mer Rouge, de personnages ayant vécu plus de 900 ans, de l’Annonciation par l’ange Gabriel, de la conception virginale de Marie, de la résurrection de Lazare et de Jésus, ainsi que les autres miracles. Devant des affirmations aussi spectaculaires, il faut être en mesure de produire des preuves historiques non moins spectaculaires.

Or, concernant plus précisément le cas de Jésus, de quoi disposons-nous ?S’il faut en croire les évangiles, certains des événements les plus remarquables de sa vie se sont déroulés en présence de nombreux témoins, notamment à l’occasion de cinq épisodes fameux :

1. 1) Sa naissance a eu lieu en présence de divers observateurs ; elle avait été prévue par des astrologues étrangers, le roi Hérode le Grand en avait été averti et à cette occasion, de nombreux enfants furent assassinés ;
2. 2) En le baptisant dans le Jourdain devant une foule nombreuse, Jean a proclamé la primauté de Jésus. Jean était un prophète considéré, entouré de nombreux disciples, et son existence historique est peu douteuse ;
3. 3) La plupart des signes et miracles attribués à Jésus ont été réalisés devant une assistance importante et ont concerné une vaste aire géographique ;
4. 4) L’arrestation de Jésus et son procès à Jérusalem ont eu lieu devant de nombreux témoins, tant juifs que romains ;
5. 5) Si la crucifixion est un acte banal à l’époque, les circonstances qui l’ont accompagnée étaient singulières, qu’il s’agisse de l’obscurité soudaine, du tremblement de terre ou de la disparition ultérieure du corps.

On serait donc en droit de s’attendre à disposer de nombreux témoignages, même indirects, de ces faits spectaculaires qui n’ont pu manquer de frapper l’imagination des contemporains[[24]](#footnote-24), d’autant que l’activité de Jésus a concerné la Judée, la Galilée et la Samarie, mais aussi quelques incursions en direction de Tyr et de Sidon.

Or, que nous dit l’histoire à propos de Jésus ? **Rien**. Pas de preuve ni seulement la moindre trace[[25]](#footnote-25) de l’existence d’un prédicateur juif galiléen nommé Jésus, crucifié à Jérusalem. Pas un historien, pas un chroniqueur juif, grec ou romain, pas un philosophe ou géographe, pas un seul auteur parmi tous ceux qui ont parcouru la région dans les soixante années qui ont suivi la mort de Jésus ne nous a laissé la plus petite allusion à son existence. Sur ce sujet, les historiens sont incapables de produire le moindre document, la moindre inscription voire le plus petit indice.

Si nous ne disposons d’aucun témoignage provenant des protagonistes, c’est que ni Jésus ni ses proches n’ont écrit quoi que ce soit qui ait pu parvenir jusqu’à nous. Leurs détracteurs ou adversaires non plus. Justin et Tertullien avaient allégué des *procès-verbaux* de Pilate : des faux, même selon Eusèbe de Césarée. On ne trouve aucune trace non plus dans les archives de l’Empire romain qui était pourtant paperassier. Dressons l’inventaire :

## Des absences anormales

On ne peut que constater l’absence de toute mention relative à Jésus dans l’œuvre de la quarantaine d’historiens qui se sont succédé au cours des deux premiers siècles. Il reste pourtant suffisamment d’écrits de ces auteurs pour constituer une vaste bibliothèque. Leur silence constitue un témoignage assourdissant envers les historiens modernes.

La plus ancienne source dont nous pouvons disposer est une *Histoire romaine* de **Veilleius Paterculus**, historien proche de Tibère qui décrivit l’histoire de son règne jusqu’en l’an 30[[26]](#footnote-26). Malheureusement, la partie concernant les années 29-30 est manquante. Les *Annales* de **Tacite** présentent également une lacune à cette date, de même que l’œuvre de **Suétone** et celle de **Dion** **Cassius** (v 115-235). De nombreux documents dont nous connaissons l’existence parce qu’ils ont été cités ultérieurement ont disparu. S’ils avaient témoigné de l’existence historique de Jésus, il ne fait aucun doute qu’on aurait pris soin de les conserver et de les recopier. Ont-ils été simplement victimes des outrages du temps ou plutôt du zèle du christianisme triomphant du IVe siècle appliqué à faire disparaître les absences gênantes ou les traces de discordances ?

Autres absents remarquables : le *Commentarium de vita sua*, de **Tibère**, rédigé vers la fin de sa vie en 37, les *Annales* et le *De vita sua* de **Claude** en 54, *l’Histoire romaine* de **Servilius Nonianus**, consul en 35 sous Tibère et mort en 60 sous Néron, les *Histoires* de **Sénèque** (-55 à +39), *l’Histoire générale* d’**Aufidius Bassus** (10-65), *l’Histoire générale* de **Pline l’Ancien** (23-79), divers ouvrages de **Cluvius Rufus** (+70) et **Fabius Rusticus** qui couvraient pourtant la période concernée.

À ce stade, il convient d’intercaler une remarque méthodologique qui a son importance : nous, nous ne connaissons pas ces textes qui ne sont pas parvenus jusqu’à nous. Mais les rédacteurs des évangiles, les Pères de l’Église, et d’une manière générale tous les auteurs de la littérature patristique les connaissaient. Nous ne saurons sans doute jamais jusqu’à quel point les aventures de Jésus font écho à des événements qui se sont réellement produits en Palestine et ont été relatés par Just de Tibériade, ou par Philon d’Alexandrie, dans son *Ère de Pilate*, ou tout autre auteur de l’époque, mais nous pouvons être certains que les rédacteurs des évangiles et les auteurs patristiques ont certainement disposé d’une documentation plus abondante que ce que l’histoire a pu nous laisser.

## Des silences choquants

## Philon d’Alexandrie (13 av. J.-C. -54)

Cet écrivain juif, historien et philosophe est né avant Jésus et mort après lui. Dans une production abondante, il ne nous laisse aucune allusion à Jésus, sa prédication, sa crucifixion, ses apôtres, ses disciples ou ses Églises. Auteur d’une cinquantaine de traités dont une *Ère de Pilate,* il était proche du Sanhédrin et ne peut avoir été dans l’ignorance des événements. Il adresse au nouvel empereur Caligula sa *Legatio ad Gaïum* dans laquelle il dénonce les méfaits de Pilate après le départ en disgrâce de ce dernier. Il serait logique qu’il mentionne l’épisode Jésus, que ce soit pour dénoncer l’attitude de Pilate ou pour se féliciter de l’exécution d’un faux prophète. Tant d’occasions se présentent à lui d’évoquer l’existence de Jésus que son silence complet est anormal. Par la suite, il n’a pu manquer d’être témoin de l’activité d’une première Église chrétienne à Jérusalem sous la responsabilité de Jacques le Juste, frère de Jésus, ni de l’incessante activité de Paul, contre les chrétiens dans un premier temps, puis soudainement en leur faveur. Philon s’est aussi intéressé aux esséniens et à la secte des thérapeutes, mais les chrétiens de Jérusalem lui sont inconnus ou du moins, sont absents de son œuvre. Les exégètes ont remarqué que sa philosophie du *logos* présente des ressemblances avec celle des anciens chrétiens qui la lui ont vraisemblablement empruntée, au point qu’il a pu passer pour un auteur chrétien selon Eusèbe, saint Jérôme et Photios au IXe siècle.

## Just de Tibériade

D’origine galiléenne comme Jésus, gouverneur militaire de la Galilée engagé dans la lutte contre les Romains en 66, il polémique avec Flavius Josèphe à propos des origines de la défaite de 70, sans qu’aucun n’évoque une raison liée à la mise à mort d’un prophète. Just est muet à propos de son compatriote Jésus et n’évoque même pas les premiers chrétiens dans son *Histoire de la guerre d’indépendance des Juifs,* pas plus que dans ses *Chroniques*. Si ces ouvrages ne nous sont pas parvenus, nous disposons du témoignage de Photios, au IXe siècle, qui constate avec amertume cette lacune :

1. De même que tous les autres écrivains juifs [Just de Tibériade] n’a fait aucune mention de la venue du Christ, des choses qui lui sont arrivées, de ses miracles.

On se demande ce que Just de Tibériade a pu écrire au sujet du mouvement messianiste galiléen qui a sévi durant la première moitié du premier siècle, et sur les événements qui se sont produits pendant les dix années où Ponce Pilate a gouverné la Judée. Il ne fait pas de doute que s’il avait témoigné de l’existence d’un prédicateur crucifié et ressuscité, son œuvre eût été mieux préservée.

## Pline l’Ancien (23-79)

Ce géographe romain curieux visite la Palestine dans les années soixante et mentionne l’existence de la secte des esséniens[[27]](#footnote-27), discrètement retirée près de la mer Morte. Mais il ne cite pas la présence d’une communauté chrétienne installée au grand jour à Jérusalem et dirigée par Jacques, frère de Jésus. C’est l’absence la plus choquante pour Georges Las Vergnas[[28]](#footnote-28) qui s’en étonne en ces termes :

1. Voilà un esprit curieux, féru d’histoire naturelle et de phénomènes cosmiques : on sait qu’il mourra en 79, lors de l’éruption du Vésuve observée de trop près. Or, cet homme de science est en Palestine vers 60, avec les armées romaines. C’est encore trop tôt, par hypothèse, pour que Jésus et ses prouesses soient oubliés. Pline va sûrement rencontrer des témoins ou des obligés du Christ : l’aveugle-né ou la fille de Jaïre, un garde du tombeau, un berger de la nuit miraculeuse. Amateur d’éclipses, il va se passionner aux ténèbres du Vendredi saint, comparer l’étoile des mages à celle de César (Hist.Nat., livre XI, chapitre 24). À ses 150 volumes de notes, il peut en ajouter dix d’un coup. Las ! Il ignore tout de Jésus et de ses prodiges.

Sans doute gêné par ce silence, Daniel-Rops tente de la justifier[[29]](#footnote-29) par le peu d’importance qu’aurait eu pour un citoyen de Rome l’apparition d’un obscur prophète palestinien. Daniel-Rops semble oublier qu’il s’agit du fils de Dieu ressuscité et que Pline est un géographe sérieux qui s’est rendu sur les lieux. Il néglige aussi le fait que Jacques était assez important pour que sa mort ait justifié le renvoi d’un grand prêtre qui venait d’être nommé, ainsi que le rapporte Flavius Josèphe.

## Plutarque de Chéronée (46-120)

1. Cet historien grec minutieux n’aurait pas passé sous silence des faits aussi spectaculaires dans son œuvre volumineuse, dont *les Hommes illustres*, ensemble de soixante-deux biographies dont quarante-huit nous sont parvenues. Hélas, parmi les manquantes figurent celles d’Auguste, Tibère, Caligula, Claude et Néron, et donc autant d’occasions perdues d’entendre parler de Jésus, de ses disciples, des premiers chrétiens ou de la naissance de l’Église.

## Juvénal (65-128)

Ce poète satirique, qui se moquait des superstitions qui en son temps affluaient à Rome, signale la Juiverie comme une des folies courantes. Mais il n’en distingue pas les chrétiens dont il ignore même le nom, alors que d’après Tacite, ils ont été gravement persécutés sous Néron à la suite de l’incendie de Rome.

Silence également d’autres auteurs dont une partie de l’œuvre nous est parvenue : Diogène, Quintilien (65-95), Laërce, Aulu-Gelle, Pétrone, Lucain, Pausanias, Perse (34-62), Martial (40-104), Sénèque (-4,66) en dépit de la correspondance qu’on lui attribue avec Paul et qui est un faux.

À ce stade, **une première conclusion** s’impose, qui faisait l’objet de la première présomption citée dans le prologue : l’absence d’attestations profanes dans le courant du premier siècle, ce qui permet d’affirmer que nous n’avons aucune preuve de l’existence du Jésus historique, ni même la moindre trace. Deux explications sont possibles : soit Jésus n’a pas existé et il est normal que personne n’ait parlé de lui, soit le personnage qui est à l’origine de Jésus présentait un profil fort différent, ce qui a conduit à effacer ses traces.

## Les premiers témoignages

De qui Jésus peut-il se réclamer en dehors de l’Église ? Selon Adolf Harnack, le célèbre historien et théologien protestant, l’ensemble de ces témoignages profanes tiendraient sur une simple feuille de papier. Ils interviennent tardivement, tout à la fin du siècle, soit trois à quatre générations après les faits. Un simple examen permet de constater qu’ils portent essentiellement sur l’existence de communauté chrétienne à leur époque et sur le discours qu’elles pouvaient tenir. Ces premiers témoignages sont aussi fortement suspectés d’être des faux tardifs et dans certains cas grossiers comme on l’examinera dans le détail.

Les progrès de l’histoire nous permettent de tenter de reconstituer le parcours suivi par l’Église primitive qui nous est de mieux en mieux connu, car il a fait récemment l’objet d’études bien documentées, mais dans l’ensemble, notre source principale reste le Nouveau Testament, notamment les Actes des apôtres qui affirme vouloir raconter comment les compagnons de Jésus s’organisèrent pendant les premières décennies qui suivirent la vie de leur maître.

D’après les Actes des apôtres (Ac 11,26), le mot *chrétien* fut créé à Antioche, capitale de la Syrie romaine où s’était établie une colonie juive qui vit la première prédication apostolique. Mais les spécialistes modernes constatent que le mot lui-même, christiani, est de formation latine notamment dans sa terminaison et qu’il a plutôt vocation à provenir du vocabulaire romain que juif. Désigner à l’époque des Actes des apôtres des « chrétiens » serait donc faire montre d’anachronisme, car l’histoire sait que ces premiers courants chrétiens étaient aussi habituellement désignés sous d’autres noms. Il est en effet fréquemment fait référence à des Galiléens[[30]](#footnote-30) des Nazôréens[[31]](#footnote-31), des Ébionim[[32]](#footnote-32) et des Jesséens[[33]](#footnote-33). Mais ils se disaient avant tout juifs, et cette qualité de fils d’Abraham était indispensable pour entrer dans le royaume du messie. Selon Justin Taylor, professeur à l’école biblique et archéologique de Jérusalem, le mot christiani semble avoir désigné aux yeux des autorités romaines des agitateurs messianiques conduisant des activités criminelles. Ce mot serait antérieur à la venue des disciples de Jésus et désignerait plutôt des zélotes ou des nazôréens. Cette terminologie n’était donc pas particulièrement bien intentionnée et le terme pourrait se traduire par messianistes, en respectant le sens littéral, plutôt que par chrétiens. C’est plus tard qu’il a fini par désigner les partisans du Christ Jésus évoqué dans la prédication de Paul, quand celui-ci finit par convaincre un courant significatif de juifs et de gentils que le Messie qu’ils attendaient[[34]](#footnote-34) était bien l’homme crucifié à Jérusalem. Malheureusement, nous ne savons pas à quelle époque la transition s’est produite et il est bien délicat de deviner ce qu’avaient en tête tous ceux qui parlaient des chrétiens avant la séparation définitive entre les juifs judaïsants et les juifs partisans de Jésus.

Les témoins profanes que l’Église fait comparaître pour attester de l’existence historique de Jésus sont au nombre de quatre : Flavius Josèphe, Pline le Jeune, Tacite et Suétone. Mais il faut ajouter que dans cette liste pourtant réduite, deux auteurs seulement témoignent de la crucifixion, Flavius Josèphe étant le plus ancien.

## Flavius Josèphe (38 — v 95)

Joseph ben Matthatias nous est connu par deux œuvres principales, *La guerre des Juifs,* composée dans les années 70-75, et les *Antiquités judaïques,* vingt ans plus tard. Grâce à lui, nous disposons d’une solide documentation sur l’histoire de la Palestine au premier siècle et au temps des premiers chrétiens. Dans son œuvre volumineuse, Flavius Josèphe nous livre trois témoignages du plus grand intérêt parce qu’ils datent de la fin du premier siècle et que deux d’entre eux concernent Jésus lui-même et pas seulement les chrétiens.

## Le Testimonium Flavianum

Ce témoignage provient du livre 18 des *Antiquités Judaïques*, écrit vers 95. Si la plus ancienne mention qui nous soit parvenue nous vient d’Origène, le premier auteur à nous livrer le texte lui-même est son disciple Eusèbe de Césarée[[35]](#footnote-35) :

1. Vers cette époque surgit Jésus, homme sage, s’il faut vraiment l’appeler homme, car il faisait des choses miraculeuses. Il enseignait la vérité à ceux qui prenaient plaisir à en être instruits, et il attira à lui beaucoup de juifs et même de gentils. Il était le Christ. Il fut accusé devant Ponce Pilate par les principaux de la nation, et Pilate le fit crucifier. Ceux qui l’avaient aimé auparavant ne cessèrent pas de l’aimer, car trois jours après, il se fit voir à eux, de nouveau vivant. Les saints prophètes avaient prédit ces choses de lui et mille autres merveilles, et le groupe des chrétiens qui lui a pris son nom subsiste encore à présent.
2. Antiquités Judaïques, XVIII § 63 et 64
3. Ce passage de Josèphe, connu sous le nom de *Testimonium Flavianum,* nousest présenté comme la preuve indiscutable de la réalité historique de Jésus. Mais il évoque Jésus dans des termes si maladroits qu’il a été soupçonné d’inauthenticité dès le XVIe siècle. À l’époque moderne, de nombreux auteurs considèrent qu’il résulte d’une interpolation, au moins partielle. Par ailleurs, ce texte célèbre a été repris par de nombreux auteurs, ce qui a donné lieu à des variantes qui posent à leur tour quelques difficultés.
4. Sur la question de l’authenticité de ce témoignage, les commentateurs se partagent en trois groupes : les partisans de l’authenticité complète, les tenants de la fraude partielle, qui considèrent que les termes ci-dessus soulignés ont été ultérieurement ajoutés par un copiste zélé, et les critiques qui sont partisans de l’interpolation totale. Examinons leurs arguments :
5. 1) L’authenticité complète
6. La thèse de l’authenticité du texte complet transmis par Eusèbe est aujourd’hui minoritaire. Mais il reste quelques partisans parmi les exégètes contemporains[[36]](#footnote-36), qui n’hésitent pas à proclamer de la manière la plus classique :
7. Il faut d’ailleurs ici donner un superbe exemple qui met nos démythisateurs dans l’impasse : C’est Flavius Josèphe, un Juif, et du 1er siècle !

Cette affirmation est pourtant hardie : les événements relatés datent d’une bonne soixantaine d’années. Josèphe rédige son œuvre depuis Rome où il habite depuis longtemps et tient vraisemblablement son récit de cette communauté chrétienne dont il nous dit qu’elle « subsiste encore à présent », sans doute dans les années 90. A-t-on des raisons de s’étonner que l’écho du discours chrétien soit parvenu aux oreilles d’un écrivain juif de cette époque ? Et au-delà de ce discours entendu et relayé, en quoi cela démontre-t-il la réalité de l’existence historique du personnage dont il est question ?

À l’appui de leur thèse, les tenants de l’authenticité complète[[37]](#footnote-37) avancent les arguments suivants :

1. a) Le texte de Josèphe est ancien puisqu’il était connu d’Origène qui le cite dans son *Commentaire de Matthieu* et dans le *Contre Celse ;*
2. b) Josèphe, en tant qu’historien, a pu évoquer Jésus sans pour autant accepter l’idée qu’il était le Christ, et Origène l’avait bien compris, même s’il le déplorait ;
3. c) Les autres mentions suspectes témoignent de ce que Josèphe a entendu du discours de ces chrétiens qui existent toujours à son époque ;
4. d) Il est matériellement difficile de falsifier une telle œuvre qui a dû être recopiée et circuler.

En matière de fraude, on en a pourtant vu d’autres, jusqu’à des correspondances ou des ouvrages complets, des pseudo-Clément, des faux Justin ou des pseudo-Origène. La grande faiblesse de la thèse de l’authenticité complète est qu’aucun auteur chrétien ne cite ce texte dans sa version classique avant Eusèbe, soit deux siècles et demi après Josèphe. Les premiers Pères apostoliques, et après eux Justin[[38]](#footnote-38), Irénée et Tertullien l’ignorent, alors qu’avec ce dernier, on arrive au début du IIIe siècle. Quant aux historiens de l’Église, ils ne sont pas plus renseignés : aucune mention de Flavius Josèphe chez Hégésippe, Jules d’Africain ou Épiphane de Salamine, auteur pourtant postérieur à Eusèbe de Césarée.

*Catholic Encyclopedia* admet que le passage mentionné ci-dessus *n’était pas connu d’Origène et des premiers écrivains patristiques.* Quant à s’appuyer sur l’attestation d’Origène, c’est hasardeux puisque c’est lui qui nous rapporte la preuve de la fraude, dans son *Contre Celse[[39]](#footnote-39)*, au livre I section 33 :

1. Le même auteur [Josèphe] bien qu’il ne reconnaisse pas Jésus pour le Christ, recherchant la cause de la prise de Jérusalem et de la destruction du Temple, ne dit pas véritablement comme il aurait dû faire, que ce fut l’attentat des Juifs contre la personne de Jésus qui attira sur eux ce malheur pour punition d’avoir fait mourir le Christ [… mais] la vengeance que Dieu voulut faire de la mort qu’ils avaient fait souffrir à Jacques le Juste, homme de grande vertu, frère de Jésus, nommé Christ.

Autrement dit, ce dont témoigne Origène, c’est précisément qu’il n’a pas sous les yeux une version[[40]](#footnote-40) dans laquelle il est écrit *il était le Christ*. De plus, les autres éléments d’explications mentionnés à propos de la destruction du temple n’existent plus dans les versions que nous connaissons, alors qu’elles étaient encore citées par Jacques de Voragine dans sa *Légende dorée* écrite au XIIIe siècle.

Théodoret de Cyr, au milieu du Ve siècle, confirme le propos d’Origène : Josèphe n’a pas reconnu Jésus comme étant le Christ. Plus étonnant encore est le témoignage de Photios, cité plus haut à propos de Just de Tibériade, qui nous laisse entendre que le *Testimonium flavianum* ne figurait pas dans l’exemplaire qu’il avait entre les mains, à la bibliothèque de Constantinople.

L’authenticité du passage a été remise en cause au XVe siècle avec Lorenzo Valla puis Lucas Osiander. Voltaire et les encyclopédistes ont fini par imposer l’idée d’un faux. Depuis longtemps, nombre d’exégètes sérieux ne tiennent plus le texte complet pour authentique. Une édition réalisée en 1836 précise que *« le savant Villoison et les hommes les plus doctes s’accordent à regarder ce passage comme apocryphe, et ils pensent que c’est une note de quelque copiste subséquent qui aura été mal à propos introduite dans le texte, ainsi que cela est souvent arrivé dans les auteurs anciens ».* L’évêque Warburton a qualifié l’interpolation concernant Jésus de « *faux avéré, de plus très stupide »*. Wheless indique que la première mention de ce passage se trouve dans l’Histoire de l’Église de cet « *écrivain très malhonnête qu’était Eusèbe, au quatrième siècle* ». Wheless, un juriste, et Taylor, un ministre, s’accordent à dire qu’Eusèbe fabriqua le passage, sans doute pour remédier à l’absence déplorée par son maître Origène.

Cette absence d’attestation de la part des auteurs anciens n’est pas le seul reproche qu’on puisse opposer à l’auteur présumé du Testimonium Flavianum.

Dans la *Guerre des Juifs*, Josèphe a également l’occasion de parler de Pilate, mais il n’en profite pas pour citer Jésus. Quant aux expressions employées, elles n’ont pas le goût de l’authenticité. La simple mention *Il était le Christ* est proprement invraisemblable de sa part et Voltaire s’en moquait déjà en son temps. Qu’une telle profession de foi chrétienne puisse être prêtée à un juif orthodoxe comme l’était Josèphe, qui a élevé ses enfants dans le judaïsme et est resté fidèle à cette religion jusqu’à sa mort, défie l’imagination. S’il croit ce qu’il écrit, Josèphe devrait se convertir sur-le-champ et surtout nous proposer de plus amples détails plutôt que ces quelques lignes maladroites.

L’expression *il se fit voir* est la reprise du terme biblique *ôphtè,* utilisé le plus souvent sous la forme d’aoriste passif, littéralement *il fut vu*. Par extension, elle est devenue *est apparu*, évoluant abusivement vers *est ressuscité[[41]](#footnote-41)*. Ce terme est employé dans la Bible dès qu’un ange se manifeste. Il comporte l’idée d’un être fait d’une substance céleste qui a décidé de se montrer au vulgaire, idée reprise dans l’épître de Paul 1Co 15,40. Autant l’expression est pertinente dans la bouche d’un auteur chrétien, autant elle ne devrait pas figurer dans les écrits d’un historien comme Josèphe, sauf à assimiler Jésus à un personnage divin, ce qui ne peut évidemment pas être le cas de Josèphe.

L’affirmation *il attira à lui beaucoup de juifs et même de gentils* ne correspond pas à ce que nous disent les évangiles à propos de la prédication de Jésus. L’utilisation du *nous* (*nos* plus hauts dignitaires) ne correspond pas au style de Josèphe qui est passé depuis longtemps dans le camp des Romains dont il tire d’ailleurs son prénom de Flavius en tant que protégé des Flaviens. Quant à la mention de la réapparition après trois jours, elle ne peut provenir que du discours chrétien, ce qui, sur le plan de l’historicité, la rend des plus suspectes. La logique voudrait qu’elle occasionne plutôt une moquerie de la part de l’écrivain juif.

1. 2) L’authenticité partielle

Pour toutes ces raisons, d’autres auteurs chrétiens modernes, désormais majoritaires, sont partisans de la fraude partielle, et au-delà de la simple critique, produisent d’autres versions. Ainsi, Charles Perrot[[42]](#footnote-42) nous livre une version syrienne, tardive, mais plus acceptable :

1. À cette époque-là, il y eut un homme sage nommé Jésus, dont la conduite était bonne ; ses vertus furent reconnues. Et beaucoup de Juifs et des autres nations se firent ses disciples. Et Pilate le condamna à être crucifié et à mourir. Mais ceux qui s’étaient faits ses disciples prêchèrent sa doctrine. Ils racontèrent qu’il leur apparut trois jours après sa résurrection et qu’il était vivant. Peut-être était-il le messie au sujet duquel les prophètes avaient dit des merveilles.
2. Agapios, histoire universelle.

Dépouillé de certaines de ses additions chrétiennes, ce texte du Xe siècle qui nous est parvenu en langue arabe a été publié en 1971 par Shlomo Pinès. Il sert désormais de base aux partisans de l’authenticité partielle, qui l’estiment plus représentatif de la version d’origine, peut-être parce qu’il a été conservé dans une région plus isolée où s’était maintenu un christianisme indépendant. Pourtant, Agapios dépend d’Eusèbe de Césarée qu’il cite volontiers. Intermédiaire entre la thèse intenable de l’authenticité absolue et le rejet total du passage, elle fait actuellement figure de compromis acceptable[[43]](#footnote-43). Elle présente aussi l’avantage d’être plus cohérente avec Origène même si elle n’explique pas l’absence d’attestation avant lui. Mais elle nous apporte peu de renseignements : elle corrobore le fait que les premiers chrétiens savaient peu de choses à propos de Jésus si ce n’est l’affirmation de sa mort sur la croix, suivie de sa résurrection.

D’autres variantes du *Testimonium* sont connues, car ce texte a été largement recopié et traduit, et sans doute assez tôt. Saint Jérôme (342-420) avait sa propre version. Voici celle de Michel le Syrien, au XIIe siècle, bien moins mesurée que celle d’Agapios dont il dépend pourtant :

1. Josèphe, en racontant le même fait, s’exprime en ces termes : Un homme apparut de nos jours, nommé Jésus, qui, par une infinité de miracles qu’il opérait, paraissait évidemment être le Christ. Les impies dans leur haine le livrèrent à Pilate le juge et le firent mourir sur la croix. Trois jours après, on l’a vu vivant. Ses fidèles ne se détachèrent point de son amour et leur foi s’est accrue jusqu’à nos jours. Il s’est confirmé qu’il était le Christ, le fils du Dieu vivant.
2. Michel le Syrien, d’après la traduction arménienne.

Cette multitude de versions nous en apprend moins sur la réalité de l’existence historique de Jésus que sur le traitement appliqué par les historiens chrétiens aux sources antiques. Il est même arrivé que le passage change de livre, comme la traduction slavonne[[44]](#footnote-44) qui se retrouve dans la *Guerre des Juifs* au lieu des *Antiquités Judaïques.* Devant tant de versions si différentes, on finirait par se demander de quoi Flavius Josèphe a vraiment témoigné.

Il me reste à signaler à ce stade un problème de méthode : à supposer que la bonne version du Testimonium soit celle de l’authenticité complète, comment alors expliquer qu’on ait ultérieurement produit des textes à la tonalité atténuée tels que celui d’Agapios ? Comment est-il envisageable que des auteurs chrétiens aient pu reprendre, recopier ou traduire le passage de Josèphe en omettant volontairement ses phrases les plus fortes (*s’il faut vraiment l’appeler homme* ou *il était le Christ* ou *il leur apparut vivant après trois jours*) s’ils les avaient trouvées dans le texte original ? Il est bien plus habituel d’amplifier que de réduire, surtout si la réduction consiste à omettre les éléments les plus signifiants. Nous disposons donc de solides arguments pour estimer que la thèse de l’authenticité complète ne tient pas.

1. 3) Le rejet complet

C’est ainsi selon son propre degré de confiance[[45]](#footnote-45) que chacun se satisfera de la version intégrale Eusébienne[[46]](#footnote-46), d’une version expurgée plus raisonnable, ou qu’il rejettera l’ensemble pour défaut d’attestation et forte suspicion de fraude. Car ne serait-ce que l’ajout *il était le Christ* constitue une falsification et un coup de pouce à l’histoire. N’est-il pas légitime de se demander pourquoi un tel ajout était nécessaire dans le seul témoignage du Ier siècle portant sur la personne de Jésus ?

Les partisans du rejet total[[47]](#footnote-47) avancent d’autres arguments. Ils font remarquer que le paragraphe suspect s’intercale brutalement et hors contexte au sein d’un récit homogène qui concerne diverses calamités qui accablèrent les Juifs à cette époque, ce qui prouve à leurs yeux l’interpolation complète :

1. Assaillis sans armes par des hommes bien préparés, beaucoup périrent sur place ; les autres s’enfuirent blessés. Ainsi finit l’émeute.

Vient ensuite le passage sur Jésus, et le récit reprend ainsi :

1. Dans le même temps un autre terrible coup frappait les Juifs.

La lecture de ce passage qui liste les difficultés rencontrées par les Juifs nous invite-t-elle à penser que l’irruption de ce sage fut une calamité de plus ? À la lecture de l’ensemble de la page, on ressent l’impression qu’on aurait en tombant sur un tableau de Miró dans une exposition Manet. Pourtant Serge Bardet écarte l’argument d’un revers de la main : pour lui, ce ne serait qu’affaire de style, et une telle manière de lister les événements ne serait pas rare. Un autre argument qui plaide en faveur d’une interpolation chrétienne est le fait que Flavius Josèphe reprend le discours théologique chrétien d’une accusation par les Juifs (il fut accusé devant Pilate par les principaux de la nation) faisant de Pilate la marionnette des Grands Prêtres et du Sanhédrin. Or, ce genre d’attitude ne correspond pas au Pilate que connaît l’histoire.

Le vocabulaire et les tournures posent aussi question. Dans une étude publiée en 2014[[48]](#footnote-48), le linguiste Paul Hopper a comparé le style narratif du *Testimonium* avec les autres passages des *Antiquités* qui concernent Pilate. Il a ainsi constaté diverses caractéristiques grammaticales relatives à l’emploi de l’aoriste et des participes, et a conclu que ces anomalies appuyaient la thèse d’une interpolation complète qu’il estime postérieure d’au moins deux siècles à l’œuvre de Josèphe.

En définitive, que conclure à propos du *Testimonium*? L’objectivité conduit à constater que ce texte nous est parvenu dans de nombreuses versions, et depuis longtemps. Il n’a pu intéresser que l’Église chrétienne, parce qu’on y trouvait, selon les uns, ou qu’on y avait introduit, selon les autres, une référence à Jésus. De nos jours, les historiens chrétiens tels que John P. Meier y voient toujours la preuve incontournable de l’existence historique de Jésus. Peu importe que le texte ait subi ultérieurement des interpolations maladroites, il leur suffit qu’une version « convenable » nous soit parvenue pour qu’on puisse enfin affirmer qu’on dispose du témoignage d’un historien. C’est quand même bien faible, d’autant que les historiens chrétiens mettent alors un soin particulier, quand ils évoquent *la preuve du Testimonium*, à bien éviter de nous dire que ce Jésus historique est aussi le Jésus-Christ à l’historicité impossible que nous connaissons. Il faut beaucoup d’aplomb pour prétendre à partir de ces bribes contestées que l’existence de Jésus est attestée, d’autant que le reste de l’œuvre de Flavius Josèphe ne confirme guère cette première mauvaise impression.

On peut aussi se demander pour qui Flavius Josèphe écrivait son œuvre à la fin de premier siècle depuis Rome. Pour les Romains intéressés par le judaïsme ? Pour les Juifs de Rome ? Il est remarquable par exemple qu’il ne soit jamais question de personnages juifs fameux tels que Hillel ou Gamaliel. Faut-il en conclure que cela n’aurait pas intéressé les Romains alors que le personnage de Jésus, au contraire, méritait d’être signalé ? On s’étonnera alors que Josèphe en ait dit si peu de choses, et qu’il ait signalé sa crucifixion, un mode d’exécution infamant de nature à choquer ses lecteurs et à discréditer le personnage dont il se voulait le témoin.

## Le « petit témoignage »

Le deuxième témoignage de Josèphe sur Jésus est indirect puisqu’il concerne le martyre du nommé *Jacques, frère de Jésus dit le Christ*, exécuté vers l’an 62. Cette mention qui est beaucoup plus courte et ne comporte pas d’élément théologique pose toutefois quelques problèmes.

Ceux qui tiennent le passage pour authentique estiment qu’il est improbable qu’un interpolateur chrétien ait pu évoquer avec quelque légèreté *Jésus dit le Christ*, ou aurait mentionné que Jacques était son frère au risque de constituer une difficulté théologique. On peut rétorquer que Josèphe aurait pu désigner Jacques comme étant le frère de « Jésus de Nazareth », l’appeler « Jacques de Nazareth » ou « Iacobo ben Iosef ». Les écrivains chrétiens[[49]](#footnote-49) ont pour habitude de tenir pour authentiques les éléments qui ne posent pas de problème et de tenir pour tout aussi authentiques ceux qui en posent, considérant qu’il serait illogique, en cas d’interpolation, d’entacher un ajout utile par une mention gênante. Ce qui est gênant a ainsi toutes les chances d’être tout aussi authentique que ce qui est logique. Cette astucieuse méthode permet à nos spécialistes d’écarter bon nombre de critiques. Mais on peut aussi voir dans ces prétendues difficultés la trace de l’élaboration tardive du dogme de la virginité perpétuelle de Marie.

1. Les critiques observent que ce « petit témoignage » est lui aussi ignoré de Justin, d’Irénée et de Tertullien, et que la référence au *frère* ne correspond pas au style de Flavius Josèphe ni aux normes de l’époque. En effet, les noms sont construits par référence au prénom du père (ex. : Jean fils de Zébédée). Désigner Jacques comme *frère de* plutôt que *fils de* retire de la crédibilité au témoignage. De plus, comme Jésus avait été condamné à une mort infamante par les Romains, le fait que Flavius Josèphe l’ait pris en référence peut paraître douteux.

Toujours est-il qu’en ce qui concerne cette deuxième mention de Jésus chez Josèphe, l’hypothèse d’une l’interpolation se poserait moins en l’absence de l’autre. Car même partielle, une fraude jette le doute sur les intentions de son auteur, sur la solidité de sa documentation, le sérieux de son argumentation et la validité des preuves qu’il prétend alléguer. Mais si elle est authentique, cette petite phrase qui ne pose pas de problème de fond constituerait alors le seul témoignage profane dont dispose l’histoire sur le personnage de Jésus, à travers l’existence de son frère[[50]](#footnote-50). De plus, il s’agit du seul texte profane dans lequel Jésus est cité par son prénom. On ne peut donc négliger l’hypothèse selon laquelle les traditions concernant la mort de Jésus et sa revendication messianiste auraient pu être transmises par son frère et, d’une manière générale, par sa famille. Si l’existence de Jésus peut être attestée indirectement par celle de « Jacques le Juste, frère de Jésus », personnage attesté de toute part, on comprend pourquoi l’Église évite de mentionner ce fort argument.

## Le témoignage sur Jean Baptiste

Enfin, dans un troisième texte, Flavius Josèphe se présente cette fois en témoin de Jean Baptiste[[51]](#footnote-51) :

1. Or, il y avait des Juifs pour penser que si l’armée d’Hérode avait péri, c’était par la volonté divine et en juste vengeance de Jean surnommé le Baptiste. En effet, Hérode l’avait fait tuer, quoique ce fût un homme de bien et qu’il excitât les Juifs à pratiquer la vertu, à être justes les uns envers les autres et pieux envers Dieu pour être unis par le baptême ; car c’est à cette condition que Dieu considérait le baptême comme agréable, s’il servait non pour se faire pardonner certaines fautes, mais pour purifier le corps, après qu’on eût préalablement purifié l’âme par la justice. D’autres s’étaient rassemblés autour de lui, car ils étaient très exaltés en l’entendant parler. Hérode craignait qu’une telle faculté de persuader ne suscitât une révolte, la foule semblant prête à suivre en tout les conseils de cet homme. Il aima donc mieux s’emparer de lui avant que quelque trouble ne se fût produit à son sujet, que d’avoir à se repentir plus tard, si un mouvement avait lieu, de s’être exposé à des périls. À cause de ces soupçons d’Hérode, Jean fut envoyé à Machéronte, la forteresse dont nous avons parlé plus haut, et y fut tué. Les Juifs crurent que c’était pour le venger qu’une catastrophe s’était abattue sur l’armée, Dieu voulant ainsi punir Hérode. (Antiquités Judaïques, livre XVIII, V, 1)

Le désastre auquel Josèphe fait référence est une défaite militaire subie face au roi de Pétra, Arétas IV, à l’occasion d’un conflit frontalier. On notera dans le texte que le personnage de Jean présente beaucoup de similitudes avec celui de Jésus, que le motif de sa mort (le danger de son charisme) diffère de celui qui est rapporté par les évangiles (la demande expresse formulée par Hérodiade, belle-sœur et épouse d’Hérode, que Jean éreintait régulièrement dans ses discours), mais surtout que Josèphe omet de nous signaler que parmi les baptisés figurait précisément ce Jésus dont Jean se proclamait le précurseur. Cette absence n’a pas échappé à Photios au IXe siècle, qui logiquement s’en étonne et la déplore. Et elle ne plaide pas en faveur des deux autres témoignages de Josèphe concernant Jésus.

## Les témoignages oubliés

Pour être plus complet à propos de l’œuvre de Flavius Josèphe, il convient de signaler aussi, après les témoignages, quelques absences plutôt gênantes. En effet, Josèphe consacre plusieurs pages à décrire en détail la fin du règne d’Hérode le Grand, les troubles qui s’ensuivirent, ainsi que le recensement de Quirinius qui intervint dix ans plus tard quand la Judée fut rattachée à la Syrie Romaine. Mais ni dans un cas ni dans l’autre, il n’est question de la naissance de ce Jésus dont on veut qu’il ait été le témoin. Concernant le massacre des Innocents, si l’on adopte le récit de Matthieu, seul évangéliste à l’évoquer, la simple lecture du texte de Josèphe nous montre qu’à cette époque, Hérode est déjà très malade et qu’il se préoccupe avant tout de régler quelques comptes avec sa famille qui complote contre lui. À la lecture de ces pages, imaginer qu’il ait pu recevoir des astrologues étrangers venus de loin pour lui annoncer l’arrivée d’un roi des Juifs, et qu’il se soit alors inquiété de la naissance d’un bébé est tout simplement risible. Bien évidemment, l’historien Josèphe ne mentionne pas cet événement pourtant dramatique et spectaculaire. De même, lorsqu’il nous parle de la mort de Jacques le Juste en l’an 62, il néglige de nous dire qu’il est alors le chef de l’Église nazôréenne/chrétienne, dont il omet aussi de nous signaler l’existence à Jérusalem. Et quand il conclut son témoignage principal en nous apprenant que le groupe des chrétiens existe toujours « *à présent* », il ne nous dit pas quand, ni si c’est à Rome d’où il écrit, car il y réside depuis vingt ans, ou à Jérusalem, ou d’une manière générale, et manque ainsi l’occasion de nous confirmer que ce groupe des chrétiens s’était déjà fait remarquer, étant à l’origine de l’expulsion des Juifs de Rome sous Claude, et accusé d’avoir récemment incendié Rome, sous Néron, en l’an 64, comme nous allons le voir ci-après.

Enfin, Patrick Boistier[[52]](#footnote-52) a recensé dans l’œuvre de Josèphe une quarantaine de personnages prénommés Jésus, dont certains sont les auteurs de faits qui présentent d’étranges similitudes avec la vie du nôtre : Jésus le Galiléen qui investit Jérusalem avec une troupe de six cents hommes, un Jésus qui rassembla des pêcheurs du lac de Tibériade et attaqua des villes, un Jésus prophète de malheur qui fut flagellé jusqu’aux os, un Jésus crucifié entre deux brigands… mais par Titus en 70, et qui survécut. Il faut également s’étonner que Josèphe n’ait pas parlé plus longuement de Jésus alors qu’il n’hésite pas à citer d’autres prophètes à prétention messianique, tels que Theudas ou « l’Égyptien », assez fameux pour avoir également été mentionnés dans les Actes des apôtres.

Après que Flavius Josèphe ait été rejeté par les Juifs qui ne lui pardonnaient pas d’être passé aux Romains, son œuvre a été reprise par les chrétiens. Il ne fait pas de doute qu’elle a été maintes fois recopiée, remaniée et adaptée. Le Père Gillet, traducteur de l’historien évoquait dès 1756 *les contradictions et altérations qui naissent pour ainsi dire à chaque pas*. Parmi les anomalies flagrantes, on signalera l’absence de référence aux premiers chrétiens. En recensant en l’an 53 les sectes du judaïsme (pharisiens, sadducéens, esséniens et zélotes), il omet de signaler les baptistes et les chrétiens[[53]](#footnote-53). Comment peut-il oublier de mentionner les chrétiens alors qu’il se présente par deux fois comme témoin de Jésus ? Il omet aussi de citer Nazareth et de mentionner que Jésus est Galiléen[[54]](#footnote-54). Josèphe a pourtant été gouverneur militaire de Galilée et ce fait fondamental ne devrait pas lui être inconnu. Il ne semble pas non plus informé de l’existence des textes chrétiens, et il ignore aussi celle de Paul, de Pierre et des autres apôtres.

Il fait peu de doute qu’avec Flavius Josèphe, le grand faux témoin de Jésus, nous sommes en présence d’une fraude[[55]](#footnote-55) manifeste. Si les *spécialistes* défendent désespérément l’authenticité, fût-elle partielle, de son témoignage, c’est sans doute parce qu’il est le seul qui concerne la personne de Jésus : Tacite, Suétone et Pline ne nous parlent que des chrétiens. Et quand bien même il faudrait entendre qu’ils témoignent de Jésus, même indirectement, il ne s’agirait alors que du Jésus-Christ du discours chrétien, recueilli auprès des communautés, c’est-à-dire de l’Église, d’un personnage théologique et non pas historique. Que faut-il penser du manque d’attestation de la part des historiens juifs ou romains ? Le christianisme se retrouve d’emblée confronté à un paradoxe : ou bien Jésus fut un personnage spectaculaire, par sa personne, son parcours, son discours, sa mort et sa résurrection, et dans cette hypothèse, on ne peut comprendre qu’il soit si peu attesté par l’histoire, ou alors Jésus fut un personnage beaucoup plus banal, mais alors on ne s’explique pas le succès du christianisme qui suivit.

## Tacite (55 — v 120)

Le célèbre auteur romain nous présente un témoignage dans le livre XV de ses *Annales,* écrites vers 115. Il nous raconte qu’en l’an X du règne de Néron, après des festins où il se livra à d’incroyables excès…

1. Cette débauche fut suivie de l’embrasement de Rome qui fut le plus grand et le plus effroyable de tous ceux qu’elle a jamais vus. On doute s’il en fut l’auteur, car les historiens n’en sont pas d’accord.

Mais cela ne fait guère de doute pour Tacite qui ajoute cette précision :

1. Ce qui augmentait la violence du feu, c’est que personne ne l’osait éteindre et il y en avait qui l’allumaient comme par l’ordre du prince.

Néron met à profit cet événement dramatique pour faire reconstruire la ville, en l’aménageant selon ses goûts, au point que les Romains risquent de l’accuser d’être à l’origine d’une situation qui l’arrange si bien, et :

1. Pour détourner donc ce crime sur quelque autre, il fit mourir cruellement les chrétiens comme incendiaires. C’était des gens haïs pour leur infamie que le peuple appelait chrétiens à cause de Christ (Christus) leur auteur, qui fut puni du dernier supplice sous le règne de Tibère, par le procurateur Ponce Pilate. Mais cette pernicieuse secte après avoir été réprimée pour quelque temps pullulait de nouveau, non seulement dans le lieu de sa naissance, mais dans Rome même, qui est le rendez-vous et comme l’égout de toutes les ordures du monde. On se saisit d’abord de ceux qui s’avouaient de cette religion, et par leur confession on en découvrit une infinité d’autres qui ne furent pas tant convaincus du crime dont on les accusait que de la haine du genre humain. On insulta même à leur mort en les couvrant de peaux de bêtes sauvages et en les faisant dévorer par les chiens, ou en les attachant en croix et les brûlant pour servir la nuit de feux et de lumière. Néron donnait ses jardins à ce spectacle auquel il avait ajouté les plaisirs du cirque, et on le voyait parmi le peuple en habit de cocher, ou assis lui-même sur un char. Encore donc que ces misérables ne fussent pas innocents et eussent mérité les derniers supplices, on ne laissait pas néanmoins d’en avoir compassion parce que le prince ne les faisait pas tant mourir pour l’utilité publique que pour satisfaire sa cruauté.
2. Tacite, Annales, XV.44 *d’après une édition bilingue de 1693*

Il ne s’est écoulé qu’un demi-siècle depuis ce drame qui a dû affecter l’ensemble de la ville et de ses habitants pendant des années, mais Tacite y consacre moins de détails que dans le récit qu’il nous livre tout de suite après de la conjuration de Pison, une simple intrigue de palais. Il accuse des pires méfaits cette *secte pernicieuse* alors que quelques lignes auparavant, il la jugeait innocente du crime d’incendiaire et plaignait les chrétiens comme des victimes de Néron. Il cite le nom de Ponce Pilate[[56]](#footnote-56) comme s’il avait la certitude que ses lecteurs connaissent ce préfet d’une province lointaine, qui vivait quatre-vingts ans avant la rédaction de son ouvrage. Il situe les événements sous *le règne de Tibère* (Tiberio imperitante) alors que traditionnellement, les événements sont datés des consulats et non du règne des empereurs. Enfin, il mentionne Christus plutôt que Jésus.

Les écrivains chrétiens s’appuient sur ce témoignage qui confirme à leurs yeux l’existence de Jésus et ajoutent que ce fut pendant ces événements tragiques que saint Paul eu la tête tranchée et que saint Pierre, alors évêque de la ville et premier pape, fut crucifié la tête en bas[[57]](#footnote-57). De nombreux films tels que *La Tunique* ou *Quo Vadis* ont repris et illustré l’épisode.

Que penser de ce témoignage ? L’objectivité conduit à constater que le récit de Tacite nous renseigne plutôt sur l’existence des chrétiens à l’époque de Néron que sur celle de Jésus quarante ans plus tôt. Quelles sont ses sources ? Flavius Josèphe en fait-il partie ? Il évoque les chrétiens par ouï-dire et dans des termes très péjoratifs, ce qui le rend fort crédible auprès des historiens chrétiens. Pourtant il fait peu de doute qu’à son époque, un demi-siècle après les faits, la secte est non seulement présente à Rome, mais qu’elle s’est probablement développée. Sa façon de la décrire peut alors surprendre : on s’attendrait à lire que ces chrétiens désormais bien connus existaient déjà à Rome sous Néron où ils avaient été accusés de méfaits, notamment ce terrible incendie, resté dans toutes les mémoires. Tacite aurait pu nous expliquer ce que cette secte avait de pernicieux et pourquoi malgré cela, elle prospérait toujours à son époque. Et il est étrange qu’il puisse fustiger les chrétiens « *Encore donc que ces misérables ne fussent pas innocents* », alors que quelques lignes plus haut, il incriminait Néron.

Le maladroit récit de Tacite fleure bon l’anachronisme. Pouvait-on raisonnablement parler de communautés chrétiennes à Rome dès l’époque de Néron ? Sur quelles croyances et quelle doctrine pouvaient bien s’appuyer les juifs chrétiens ? Selon la chronologie de l’Église, les évangiles ne sont pas encore écrits. Qui a pu parler de Jésus, de sa vie, de ses miracles, de sa mort et de sa résurrection en dehors de l’étroite aire géographique délimitée par les témoins et leur entourage ? Pierre et Paul censés être à Rome ? Il est permis d’en douter. À l’époque des faits, les armées romaines étaient confrontées à des tensions en Palestine et la communauté juive de Rome devait être surveillée. Nous sommes peu de temps avant la guerre qui conduisit à la destruction de Jérusalem, à une époque où cohabitaient au sein de la communauté juive de Rome les mouvements signalés en Palestine. On y trouvait certainement une majorité de pharisiens, mais aussi des sympathisants sadducéens, baptistes, esséniens, chrétiens, zélotes, peut-être d’autres vu l’extrême éclatement du judaïsme de cette époque. Qu’une rafle concernant les juifs ait pu compter des chrétiens est tout à fait possible. Tacite tient sans doute ses informations des milieux chrétiens qui ont surtout retenu que leur petit groupe fut alors très éprouvé par les événements. Ce serait une explication plausible à l’anachronisme que constitue une communauté chrétienne séparée de la synagogue dès les années soixante, alors que le schisme n’est intervenu au mieux qu’un quart de siècle plus tard, et à l’initiative des juifs, car au moment où Tacite nous livre son récit, la séparation est bien effective. On sait aussi depuis une découverte archéologique en 1961 que Pilate n’était pas procurateur, mais préfet. Cette erreur de Tacite n’est-elle qu’un anachronisme de plus ou plutôt la trace d’une fraude, car le terme de procurateur appartient au vocabulaire chrétien ? Les auteurs critiques remarquent en outre que le style est tellement conforme au discours chrétien officiel et ressemble tant à un credo qu’il dénote sous la plume de Tacite. La simple lecture suffit à confirmer cette impression.

Les historiens de l’Église préfèrent tirer la conclusion que les premiers chrétiens se sont précisément structurés en dehors de la synagogue plus tôt qu’on ne l’avait pensé, et ajoutent que Paul a bien écrit à la communauté chrétienne de Rome. Cette explication bien commode qui ferait de Rome une exception dans le paysage de la primochrétienté n’est pas confirmée par d’autres historiens. Enfin, à propos des persécutions, il est utile de rappeler que Rome avait en matière de religion des usages particulièrement libéraux, que de nombreux cultes étrangers y étaient pratiqués, qu’il existait à Rome des temples consacrés à Isis ou à Mithra et que le judaïsme jouissait d’un statut privilégié ainsi que de protections. L’image anachronique de chrétiens humanistes, bons, doux et civilisés, mais injustement persécutés par des païens barbares et sadiques, est conforme à la caricature traditionnelle, véhiculée ultérieurement par l’Église, mais elle est naïve et tient largement de l’image d’Épinal élaborée ultérieurement à des fins apologétiques.

Mais ce témoignage est-il authentique ? Depuis longtemps, les critiques le tiennent pour une interpolation. Il est ignoré des apologistes et des Pères de l’Église ainsi que de Justin, Irénée et Tertullien qui ne citent ni les faits ni Tacite. Même Eusèbe de Césarée et Augustin sont muets alors que cette terrible persécution conduite par le monstre Néron, qui impliqua Pierre puis Paul, conviendrait parfaitement à leur propos. Il en est de même des écrivains non chrétiens qui ignorent le récit de Tacite et ne mentionnent pas les chrétiens sous Néron. Ni Suétone ni Pline, l’Ancien ou le Jeune, ni Dion Cassius, ni Martial, ni Flavius Josèphe n’y font allusion. Pourtant, comme l’a démontré Laurie Lefebvre dans un ouvrage[[58]](#footnote-58) remarquable par sa précision et sa documentation, Néron a fait l’objet d’un véritable lynchage et chacun, chrétien ou pas, aurait eu à cœur de dénoncer ses monstruosités. Quant aux écrivains plus tardifs, tels qu’Eutrope[[59]](#footnote-59) et d’Aurelius Victor au IVe siècle, ils sont muets sur le sujet. Il en est de même, encore plus tardivement, de Photios, Xiphillin[[60]](#footnote-60), Zozime et Zonare. Agapios, qui témoigne de la persécution de Néron et de la mort de Pierre et de Paul, ne parle pas de l’incendie. Autrement dit, à une exception près, personne ne connaît le témoignage de Tacite avant la Renaissance. La palme, s’il faut en décerner une, revient à Eusèbe de Césarée lui-même qui évoque à peine les persécutions sous Néron et renvoie à Tertullien le témoignage sur la mort de Pierre et de Paul. Dans son *histoire ecclésiastique,* il ne mentionne ni le spectaculaire incendie de Rome ni le massacre des chrétiens qui s’ensuivit.

Dans un ouvrage de 1889, Polydore Hochart[[61]](#footnote-61) relève que le texte que nous connaissons provient d’une source unique, copiée au XIVe siècle et offerte à Jean de Médicis[[62]](#footnote-62), le pape Léon X. Le modèle de ce document, sans doute une copie datant du IXe siècle a disparu depuis, alors qu’il était en suffisamment bon état pour qu’on puisse le déchiffrer et le recopier. Il n’est donc plus possible de vérifier si la mention litigieuse figurait bien dans le modèle ou si elle a été créée par le copiste. Un ajout de cette nature donnait alors de la valeur à un document destiné à être vendu fort cher à une grande famille italienne désireuse d’enrichir sa bibliothèque d’un ouvrage ancien et prestigieux. Hochart explique qu’on assistait cette époque à une véritable industrie du faux document.

On a toutes les raisons de penser que ce court passage a été ajouté par Poggio Bracciolini qui l’aurait construit d’après le récit de Sulpice Sévère, bien plus tardif[[63]](#footnote-63). Sulpice Sévère, l’exception signalée ci-dessus, écrit vers 406. Dans le second livre de son *Histoire sacrée*, il consacre l’ensemble du chapitre XXIX à nous détailler l’incendie et surtout les supplices des chrétiens, dans des termes très proches de ceux de Tacite. Il ajoute que la religion fut alors proscrite et que Pierre et Paul furent exécutés. Suivent en quelques lignes l’évocation de la guerre des Juifs et la mort de Néron dont il ne connaît pas la cause exacte. Le récit de l’incendie et de la persécution qui s’ensuivit est précédé immédiatement par celui de la mort de Simon le Magicien qui s’était élevé dans les airs, soutenu par deux démons. *Mais les prières des apôtres mirent en fuite ces démons et Simon tomba au milieu d’une foule de peuples et se tua* dans sa chute. Espérons que la source de Sulpice Sévère concernant l’incendie de Rome est plus sérieuse que celle concernant la fin de Simon. L’épisode a également intéressé les fabricants de faux témoignages, notamment l’auteur de la correspondance apocryphe entre Paul et Sénèque, qui date probablement de la fin du IVe siècle. La lettre XII adressée à Paul est en effet consacrée à l’incendie de Rome :

1. Crois-tu que je ne ressente pas une douleur amère en voyant que votre innocence est condamnée à de fréquents supplices, et que le peuple, vous traitant d’ennemis publics et de criminels, vous attribue tous les malheurs de l’État ? (…) Chaque jour on envoie au supplice des chrétiens et des juifs, désignés sous le nom d’incendiaires. (…) Si les plus vertueux ont servi, cette fois, de victimes expiatoires pour tout le peuple, lui aussi subira pour tous la peine du feu éternel. Cent trente-deux maisons, quatre quartiers ont brûlé pendant six jours. Le feu s’est arrêté dans la septième journée.
2. Tacite est également auteur des Histoires, composées avant les Annales. Dans le livre II où il est question de Jérusalem, il ne cite pas les chrétiens alors que c’était précisément l’occasion de signaler l’origine de la secte pernicieuse évoquée dans les Annales. On trouve également au livre V un long développement sur la Judée et la guerre des Juifs. Même si Tacite en parle fort mal, sans doute renseigné par des auteurs étrangers à la région, il cite leurs superstitions bizarres, mais n’évoque pas les chrétiens. Voici en quels termes il résume l’histoire de la Judée :
3. Donné par Antoine à Hérode, ce royaume fut agrandi par Auguste victorieux. Après la mort d’Hérode, et sans attendre les ordres de César, un certain Simon avait usurpé le nom de roi. Il fut puni par Quintilius Varus, gouverneur de Syrie, et la nation, réduite au devoir, fut partagée entre les trois fils d’Hérode. Elle fut tranquille sous Tibère. Ayant reçu de Caïus l’ordre de placer son image dans le temple, elle aima mieux prendre les armes : la mort de Caïus arrêta ce mouvement. Sous Claude les rois n’étaient plus, ou leurs domaines étaient réduits à peu de chose : ce prince fit une province de la Judée et en abandonna le gouvernement à des chevaliers ou à des affranchis.
4. Tacite — histoires V-9

Tacite fait allusion aux troubles qui ont résulté de la volonté de Caligula de faire placer sa statue dans le temple, décision qui fut à l’origine de violences dans toute la Judée, mais aussi à Antioche, à Alexandrie et à Rome. Au début de son règne, Claude dut rédiger plusieurs édits pour calmer le jeu. C’est sans doute à la suite de ces événements qu’il faut placer l’épisode de l’expulsion de Rome des juifs séditieux évoqué par Suétone (cf. infra).

Les historiens sont depuis longtemps réservés sur la valeur historique de l’ensemble de l’œuvre de Tacite. Napoléon estimait que Tacite *n’est pas du tout le modèle de l’histoire et des historiens*. En 1906, Étienne Bacha[[64]](#footnote-64) postulait que les Annales ne sont qu’une série d’inventions et de mensonges habilement présentés comme des faits vrais. Il relève les différents effets littéraires utilisés par Tacite, dont les personnages sont invariablement dépeints comme fourbes et menteurs. Il indique que Suétone s’est appuyé sur l’œuvre de son collègue, et après l’avoir résumée, a complété avec ses propres détails. Il conseille de se référer à d’autres écrivains plus objectifs. Michel Dubuisson[[65]](#footnote-65) partage les mêmes réserves et rappelle que *la valeur historique de Tacite a très tôt suscité des doutes, voire des soupçons, qui dépassent le seul domaine de la méthode (valeur et utilisation des sources, compétence) et atteignent à celui de l’impartialité.*

1. Au total, le témoignage de Tacite ne nous apprend rien sur l’existence de Jésus. Tout au plus nous affirme-t-il que des communautés ont existé avant la destruction de Jérusalem, avant les textes chrétiens et avant que la séparation des juifs et des chrétiens ne soit effective. Tout cela est donc fort douteux.

## Pline le jeune (v 61 — v 15)

Caius Plinius Caecilius Secundus, écrivain latin, est né à Côme et mort à Rome sous Trajan. Fils de Lucius Caelius Cilo, il est adopté par son oncle Pline l’Ancien. Il débute sa carrière au barreau, entre en politique et devient successivement décemvir, tribun militaire, questeur (89) et préteur (93) et enfin sénateur et préfet du Trésor. Consul vers 100, il reçoit de l’empereur Trajan le gouvernement de la Bithynie vers 111 et meurt sans doute dans cette charge vers l’an 113. Il nous laisse neuf livres de *Lettres* adressées à des amis, un recueil de *Lettres à Trajan* et un *Panégyrique de Trajan* dans lequel il loue avec emphase les qualités du prince. Cette correspondance présente un grand intérêt historique pour les détails administratifs qui y sont traités. Mais Pline doit surtout son renom d’écrivain à ses *Lettres*. Écrites pour le public autant que pour les correspondants auxquels il les adressait, elles appartiennent à un genre bien défini : récits, éloges, dissertations. Même si elles manquent de spontanéité, elles nous permettent de nous faire une meilleure représentation de la société romaine à la charnière des premier et deuxième siècles.

Pline nous livre ainsi cette référence aux chrétiens dans une lettre qu’il écrit à Trajan, en 112, alors qu’il est proconsul en Bithynie, province située au bord de la mer Noire, au nord de l’actuelle Turquie. Il lui demande des instructions sur la manière de traiter les chrétiens, alors nombreux dans la province :

1. Voici la règle que j’ai suivie envers ceux qui m’étaient déférés comme chrétiens. Je leur ai demandé s’ils étaient chrétiens. Ceux qui répondaient positivement, je les ai interrogés une deuxième, puis une troisième fois, tout en les menaçant du supplice ceux qui ont persisté dans leur réponse, je les ai fait exécuter… Par le seul effet des poursuites, le crime comme il advient souvent a révélé l’ampleur de son étendue et plusieurs espèces se sont présentées. Un billet anonyme, contenant de nombreux noms, m’est parvenu. Ceux qui ont nié être ou avoir été chrétiens, j’ai estimé qu’il fallait les relâcher après qu’ils aient invoqué les dieux à ma suite et prié par l’encens et le vin ta statue que, dans ce but, j’avais fait apporter avec celles des divinités ; de plus, ils avaient maudit le Christ, toutes choses auxquelles, dit-on, on ne peut amener par force ceux qui sont vraiment chrétiens…
2. D’autres, nommés par l’indicateur ont dit qu’ils étaient chrétiens, et bientôt se sont rétractés, disant qu’ils l’avaient été, mais qu’ils ne l’étaient plus, les uns depuis trois ans, d’autres depuis plus, certains depuis vingt ans. Tous ceux-ci ont vénéré ta statue et les statues des dieux ; ils ont également maudit le Christ. Toute leur faute ou toute leur erreur ont-ils confessé, s’était bornée à se réunir habituellement à date fixe, avant le lever du jour et de chanter entre eux un hymne à Christ comme à un dieu ; ils s’engageaient aussi par serment non pas à accomplir tel ou tel crime, mais à ne point commettre de vols, de brigandages ni d’adultère, à ne point revenir sur une foi jurée, à ne pas nier un dépôt réclamé.
3. Lettre de Pline à Trajan, X, 96

En réponse, l’empereur lui conseille de refuser les dénonciations anonymes, mais de punir ceux qui persistent à se dire chrétiens.

Ce document est cité de toute antiquité comme un témoignage indiscutable de l’existence de Jésus. Il est reconnu par les auteurs catholiques Aube, Labriolle, Boissier et même Renan.

L’authenticité de cette lettre est pourtant contestée dès le XVIIIe siècle. Même selon Guignebert,

1. Il faut assurément une bonne volonté intrépide pour compter cette assertion au nombre des témoignages recevables en faveur de l’historicité de Jésus.

Le point fort de la lettre de Pline est d’être connue et citée par Tertullien dans son Apologétique écrite vers 197 et que nous examinerons ultérieurement. Mais elle pose plusieurs difficultés quant à son contenu :

1. 1) On s’explique mal qu’un proconsul de Rome en fin de carrière ait pu manquer à ce point de connaissances juridiques qu’il ait dû écrire à l’empereur lui-même pour demander des instructions à propos d’événements mineurs qu’il semble avoir réglés préalablement. Il est plus étonnant encore que cette lettre ait reçu une réponse connue, disant qu’il ne faut pas faire de recherches contre eux, mais que s’ils sont accusés et convaincus, il faut les punir. Cette incohérence n’a pas échappé à Tertullien. Il est regrettable qu’à cette occasion, l’empereur Trajan, coupable de persécutions aux dires des pères de l’Église n’en ait pas profité pour signaler la présence de chrétiens aussi à Rome et dans tout l’empire à cette époque. En 112, la secte devait être connue depuis longtemps et les autorités devaient savoir de quelle manière la traiter. Trajan aurait pu utilement conseiller son proconsul désemparé et ajouter son propre témoignage sur la présence des chrétiens à Rome, ville qu’ils étaient justement censés avoir incendiée moins de cinquante ans auparavant ;
2. 2) Le vocabulaire employé par Pline est surprenant : l’empereur romain est-il censé savoir ce que signifie le mot Christ, être informé que ce concept correspond à une attente des Juifs à caractère messianique, et qu’un personnage exécuté il y a quatre-vingts ans dans une province lointaine est à l’origine de cette affaire ? Un minimum d’explication aurait été bienvenu ;
3. 3) On aimerait aussi comprendre ce que pouvait bien être un chrétien dans l’esprit des dirigeants romains de l’époque et pourquoi le simple fait de se déclarer comme tel pouvait conduire à une arrestation, des interrogatoires, suivis d’une possible exécution. De telles pratiques ne peuvent qu’étonner quand on connaît la passion romaine pour le droit et leur tolérance pour les affaires religieuses ;
4. 4) La description des chrétiens de Bithynie telle que Pline nous la propose ne ressemble guère à ce que nous connaissons du primochristianisme. La pratique consistant à se *réunir habituellement à date fixe, avant le lever du jour et chanter entre eux un hymne à Christ comme à un dieu* correspond davantage à la description d’un rite issu d’un culte solaire oriental qu’à l’affirmation d’une espérance dans un Christ ressuscité. Est-on certain que la lettre faisait bien référence aux chrétiens ? Il y aurait matière à en douter ;
5. 5) Une étude détaillée des thèmes et des textes de l’Apologétique fait apparaître un certain nombre d’incohérences et d’anachronismes dans le témoignage de Pline. On s’explique mal que Tertullien ait eu à sa disposition en 197 la correspondance de Pline le Jeune et surtout la réponse de l’empereur. Comment ces écrits administratifs qui ont circulé entre le nord de la Turquie et Rome ont-ils pu se retrouver dans la documentation de l’évêque de Carthage ? Nous ne le saurons sans doute jamais et l’hypothèse d’une falsification n’a rien de fantaisiste. Mais quel serait alors le rôle de Tertullien ? Serait-il l’auteur, le complice ou la victime de la fraude ? Ou faut-il reprendre l’opinion du père Hardouin, érudit jésuite du siècle de Louis XIV, qui affirmait, selon Hochart, que l’essentiel de la littérature latine profane avait été composée dans les couvents bénédictins et n’était guère antérieure au XIIIe siècle ? On comprendrait mieux alors pourquoi Tertullien s’applique à christianiser tous les protagonistes, depuis un Tibère touché par la grâce jusqu’à un Sénèque presque chrétien, « notre Sénèque » ;
6. 6) Au témoignage de Tertullien à propos de Pline, on peut aussi opposer l’ignorance de Justin qui, quelques décennies plus tôt, dans ses propres apologétiques, ne fait aucune mention de la lettre en question qui pourtant illustrerait à merveille son propos. Silence également de Flavius Arrien, originaire de Nicomédie en Bithynie, dont l’enseignement comporte des points communs avec la doctrine chrétienne, mais qui lui aussi ignore Jésus. Quant à son « histoire de la Bithynie », elle ne nous est pas parvenue, pas plus que l’ouvrage que Dion Cassius, né lui aussi en Bithynie à Nicée, a consacré à Arrien, ou le traité de droit de Domitius Ulpien où l’on aurait pu apprendre comment les juristes s’y prenaient avec les chrétiens. On peut citer également d’autres sources païennes disparues, qui portaient sur cette époque ou cette région : la Chronographie de Porphyre, la Chronique de Dexippe, les Res gestae d’Ammien Marcellin, auteur d’une histoire romaine comportant trente-et-un livres dont les treize premiers ont disparu.

Selon des auteurs critiques, la correspondance entre Pline le Jeune et Trajan s’explique bien mieux si l’on considère que les *christiani* de cette époque était considérés comme membres d’une association secrète et militante, héritière des mouvements messianiques juifs qui avaient troublé la Judée au cours du premier siècle, et qui devaient se dissimuler parmi de simples croyants. En 105-106, pendant que Trajan était occupé à ses campagnes de Dacie, les armées du gouverneur de Syrie Cornelius Palma annexaient le petit royaume de Pétra qui deviendra la province d’Arabie Pétrée, l’actuelle Jordanie. Or c’était là qu’après la chute de Jérusalem en 70, les chrétiens s’étaient réfugiés et s’étaient *regroupés autour des parents du Christ* d’après le témoignage tardif d’Eusèbe de Césarée, vers 330. Cette conquête visait à protéger les voies commerciales entre l’Égypte et l’Orient, mais peut-être servait-elle également à des résistants juifs de sanctuaire au-delà du Jourdain. La tradition veut qu’en ces années-là, le pape Évariste ait été martyrisé à Rome. L’exécration et la persécution n’auraient alors pas une origine religieuse, mais résulteraient de la volonté d’écraser un mouvement rebelle. On ne peut aussi que s’étonner de l’acharnement des autorités d’obliger les chrétiens à renier leur foi quand on sait la grande tolérance de Rome pour les questions religieuses, tolérance qui caractérise des religions polythéistes. Si les *christiani*ont bien été perçus comme des messianistes activistes, c’est-à-dire proches des zélotes, l’attitude des autorités romaines à leur égard se comprendrait davantage.

Toujours est-il que la lettre de Pline arrive à point nommé à une époque où se développent les martyrologes et où Tertullien peut s’étendre à l’envi sur ces hommes pacifiques et justes, endurant avec une patience d’athlète les pires tourments. Car telle est l’intention de Tertullien qui insiste sur l’incohérence qu’il y aurait à interdire de les rechercher, pour ensuite les punir quand on les trouve. Autre élément de doute, nous ne disposons d’aucune trace de martyre chrétien dans cette région. Sous Trajan, on ne connaît que celui de Siméon, évêque de Jérusalem, dont les historiens ont prouvé qu’il était imaginaire, et celui d’Ignace d’Antioche qui a donné lieu à de nombreux faux attestés et qui de toute manière est antidaté d’une cinquantaine d’années. Nous n’avons pas davantage d’indications sur la présence de Pline en Bithynie. Dans son abrégé de l’histoire romaine de Dion Cassius, le moine Xiphillin parle longuement de cette région dont il est lui-même originaire et ne cite pas Pline. Enfin, dans une abondante correspondance connue, c’est la seule lettre dans laquelle il est question des chrétiens, et s’il semble qu’on y reconnaisse le style littéraire de l’auteur, la présence d’une telle lettre dénote dans cet ensemble. Même si le témoignage de Pline est authentique, il est de quatre-vingts ans postérieur à la crucifixion et il ne porte pas sur l’existence de Jésus, mais sur celle de communautés chrétiennes. Or leur existence à cette époque est peu douteuse. Tout au plus nous renseigne-t-il sur leur présence dans cette région éloignée de la Palestine. On signalera enfin que la Bithynie est censée avoir été évangélisée par Pierre lui-même, qui dans son épître, écrit à leurs habitants. Malheureusement, cette lettre n’est probablement pas de Pierre et nous verrons ultérieurement à quel point les épîtres dites de Pierre sont écrites dans un style très paulinien. Toute cette région de l’Asie Mineure a été sillonnée en son temps de long en large par Paul, et l’on n’y connaissait pas Jésus, mais seulement le baptême de Jean Baptiste (cf. Ac 18,25 et Ac 19,3).

## Suétone (69-125)

Gaius Suetonius Tranquillus, contemporain de Tacite, écrit vers 120 et nous livre deux témoignages. Dans le chapitre des *vies des douze Césars* qu’il consacre au règne de Claude (41-54), il nous signale la présence à Rome de juifs turbulents excités au tumulte par un certain Chrestus :

1. Iudaeos **impulsore chresto** assidue tumultuantis Roma expulit.
2. Il expulsa de Rome les Juifs qui causaient des troubles constants à l’instigation de Chrestus.
3. Vie de Claude, XXV

Selon Flavius Josèphe[[66]](#footnote-66), l’empereur Tibère avait déjà eu l’occasion de bannir les Juifs de Rome en l’an 19, à la suite d’un certain nombre de crimes commis dans un climat d’agitation zélote, car on sait que le premier siècle est une époque submergée d’ardeur messianique. Des événements comparables semblent se reproduire sous Claude. Deux dates sont envisagées et les historiens penchent plutôt pour l’an 41[[67]](#footnote-67) que l’an 49[[68]](#footnote-68) et lient ces troubles à l’affaire de la statue que Caligula voulut faire ériger dans le temple de Jérusalem. Ces événements se déroulaient probablement dans les quartiers juifs. Il semble que de telles agitations aient été de nature endémique et qu’elles auraient concerné plusieurs métropoles, dont Antioche et Alexandrie.

Cette courte phrase a fait couler beaucoup d’encre, car son sens n’est pas clair et pose plusieurs difficultés :

À propos de *Iudaeos* : Le latin ignore la ponctuation et il n’est donc pas facile de déterminer si l’expulsion concerne « les Juifs » ou si elle s’applique « aux Juifs qui causaient des troubles », *impulsore chresto* étant alors une simple précision. Cette question a de l’importance : dans un cas, on expulse tout le monde et c’est un événement remarquable, dans l’autre on expulse les agitateurs et cela relève plutôt de la rubrique des faits divers. On notera aussi qu’il n’est pas question de chrétiens.

À propos de *chresto* : le latin ignore également les majuscules et il est difficile de comprendre si l’on se trouve en présence d’un nom, d’un sobriquet ou de la tentative de traduction en latin du mot grec *Christos* qui lui-même traduit le mot hébreu *mashiah’* signifiant messie. Dans l’hypothèse où il s’agirait bien d’un nom, le Chrestus dont parle Suétone est-il bien Christos, c’est-à-dire Jésus ou s’agit-il d’une autre personne ? Le nom de Chrestus ou Chrestos n’est pas rare ; il a été relevé plus de quatre-vingts fois sur des inscriptions latines. Il est souvent porté par des esclaves émancipés. On peut le traduire par *le bon*[[69]](#footnote-69). Certains auteurs chrétiens affirment que la prononciation de Chrestos et de Christos était similaire. Comment donc comprendre ce *chresto* ? Le Christ, un Chrestus de l’époque, le messie ? En tout cas, il ne s’agit pas à cette époque des « chrétiens » au sens où nous l’entendrions aujourd’hui.

À propos d’*impulsore* : au sens strict, il faudrait traduire « à l’instigation de ». Mais cela signifierait alors qu’un activiste nommé Chrestus, vivant sous Claude, exerçait les Juifs de Rome au tumulte pour des raisons qu’on ignore. Lequel Chrestus n’aurait alors rien à voir ni avec Jésus ni même avec les chrétiens. Pour éviter cette difficulté, des auteurs ont préféré traduire le terme par « à propos de ». Mais on se heurte alors au problème évoqué précédemment concernant le mot chresto, notamment s’il n’est que la traduction du mot messie. « *Il expulsa les juifs de Rome qui se disputaient sans arrêt à propos du messie*» est une option tout à fait correcte grammaticalement et de plus historiquement plausible. Et là non plus, rien ne suggère que c’est Jésus qui est concerné.

Indépendamment de ces deux mots problématiques, il faut signaler que la phrase entière, qui n’en comprend en latin que sept, est intercalée au milieu d’une longue liste de décisions disparates, prises en faveur ou au détriment de divers peuples de l’empire *:*

1. Il ôta la liberté aux Lyciens (…) exempta les Troyens (…) chassa les Juifs de Rome (…) autorisa les ambassadeurs germains à s’asseoir à l’orchestre.

Le genre habituel chez les historiens romains était la chronique du règne d’un empereur. Ils listaient les faits advenus année après année. Parfois, quand ils accompagnaient une campagne militaire, ils intercalaient un long récit sur ce thème, puis reprenaient la chronologie. Souvent, ils faisaient figurer à la fin de la période une sorte de fourre-tout dans lequel ils entassaient pêle-mêle les événements divers. Est-ce le cas ici ? Faut-il considérer que cette façon de relater les faits est normale ou que la phrase concernant les juifs de Rome est suspecte ? Sa brièveté se prêterait bien à une interpolation, laquelle pourrait d’ailleurs ne concerner que les deux mots *impulsore chresto* car sans eux, la phrase conserve toute sa cohérence.

Cet édit de Claude expulsant les Juifs de Rome est cité par d’autres auteurs, notamment par Dion Cassius qui précise qu’ils ne furent finalement pas chassés, car ils étaient trop nombreux, sans doute entre quarante et cinquante mille au Ier siècle, mais qu’on leur interdit alors de tenir des assemblées. Et il n’y est pas fait mention de Chrestus. En revanche, et l’on ne peut que s’en étonner, l’épisode n’est pas mentionné par Sulpice Sévère dans son Histoire sacrée, au livre II chapitre XV, consacré au règne de Claude. Or Sulpice Sévère est un des premiers historiens de l’Église, et il n’aurait certainement pas omis de signaler qu’une dizaine d’années seulement après la mort du Christ, on se disputait déjà à Rome en son nom, au point d’exaspérer les autorités et les conduire à décider d’une expulsion.

Un texte apocryphe tardif, la doctrine d’Addaï, se fait l’écho de cet épisode et en donne une explication romantique : la femme de Claude avait assisté à Rome aux miracles de Pierre. S’étant rendue à Jérusalem, elle découvrit la Vraie-Croix. Elle raconta toute l’histoire à Claude qui décida alors de chasser les Juifs.

Bien entendu, les défenseurs des thèses chrétiennes n’hésitent pas à mettre en avant ce passage de Suétone comme une référence indiscutable à leur Sauveur, et ils ne font pas dans la dentelle. Une édition de 1663 de Bernard du Teil, dédicacée au cardinal de Mazarin traduit la phrase de Suétone de la manière suivante :

1. Il chassa de Rome les Juifs qui ne cessaient de faire du bruit à l’occasion de la nouvelle religion des chrétiens.

Une édition de 1771, d’Henri Ophellot de La Pause donne cette traduction :

1. Il chassa de Rome les Juifs qui, pour établir la religion du Christ, excitaient sans cesse des troubles dans cette ville.

On admirera la hardiesse et l’intrépidité des traducteurs.

Suétone nous livre un deuxième témoignage à propos des chrétiens, dans le chapitre XVI du livre qu’il consacre au règne de Néron :

1. On imposa des bornes au luxe, on réduisit les festins publics à des distributions de vivres, on défendit de vendre dans les cabarets des denrées cuites en dehors des légumes et des herbes potagères, alors qu’on y servait auparavant toutes sortes de plats ; **on livra au supplice les chrétiens, sortes de gens adonnés à une superstition nouvelle et malfaisante** ; on interdit les ébats des conducteurs de quadriges qu’un antique usage autorisait à vagabonder dans toute la ville en trompant et volant les citoyens pour se divertir.

Cette phrase étrangement intercalée entre l’interdiction faite aux cabarets de vendre des mets cuits et une mesure destinée à freiner les excès commis par les conducteurs de chars est encore plus suspecte. À moins de supposer que Suétone ait eu un style particulièrement relâché et une forte propension au fourre-tout, l’interpolation semble manifeste, car dans le livre qu’il consacre à Tibère, il ne signale rien à propos d’événements messianiques en Palestine et que, dans le même ouvrage sur la vie de Néron, il ne mentionne pas la fameuse persécution des chrétiens après l’incendie de Rome. Moins d’un demi-siècle après ces événements spectaculaires, et alors que les chrétiens commençaient à se répandre dans l’empire, un historien tel que Suétone aurait quand même dû être informé de l’accusation portée contre les chrétiens, du martyre de Pierre et de Paul à Rome et surtout du récit de son collègue Tacite. Certains veulent précisément lire dans la phrase en question une confirmation du récit de Tacite. Mais alors, pourquoi Suétone aurait-il choisi de la faire figurer dans cette liste d’événements divers alors qu’il avait tout loisir de l’insérer bien en évidence dans le récit de l’incendie de Rome ?

La remarque formulée à propos de Tacite vaut également ici : quelle connaissance Suétone avait-il des chrétiens ? Quelle représentation pouvait-il bien s’en faire ? À l’époque où il écrivait, le christianisme était séparé du judaïsme et les chrétiens pouvaient être identifiés. D’une manière générale, Suétone semble peu informé : est-il vraisemblable qu’on puisse, dans la Rome des années 115-120, parler des chrétiens en se contentant d’évoquer des *sortes de gens adonnés à une superstition nouvelle et malfaisante* ? Est-il cohérent que Suétone, qui ne peut pas ignorer que Christ est le nom du dieu des chrétiens, se permette d’évoquer *Chrestus* alors qu’il a l’occasion de nous apprendre que l’auteur de la secte pernicieuse posait déjà des problèmes à Rome sous Claude ?

## Hadrien

Le successeur de Trajan écrit vers 125 et 133 deux lettres à propos de l’attitude à tenir vis-à-vis des chrétiens. Ces lettres dont le sens n’est pas clair nous sont connues par Eusèbe de Césarée :

1. À Minucius Fundanus :
2. J’ai reçu une lettre qui m’a été écrite par Serennius Granianus, homme clarissime à qui tu as succédé. Il ne me semble pas bon de laisser l’affaire sans examen, de peur que les hommes ne soient inquiétés et qu’on n’offre aux dénonciateurs une aide dans leur méchanceté. Si donc les habitants de la province peuvent soutenir ouvertement cette pétition contre les chrétiens, de manière à ce que l’affaire soit plaidée devant le tribunal, qu’ils se servent de ce seul moyen et non pas de pétitions ou de simples cris.
3. Au consul Servianus :
4. Ceux qui adorent Sérapis font comme les chrétiens ; même ceux qui s’intitulent évêques du Christ vénèrent Sérapis. Le patriarche lui-même est contraint par d’aucuns à adorer Sérapis, par d’autres à se prosterner devant le Christ. Il n’y a qu’un seul Dieu pour eux tous. Les chrétiens, les Juifs, les Gentils l’adorent pareillement.
   * 1. On peut constater au travers de ces lettres qu’Hadrien maîtrise bien le vocabulaire paulinien. Être capable à cette époque de distinguer les chrétiens des juifs, mais aussi de connaître le concept typiquement chrétien de Gentil force l’admiration. Surtout de la part de l’empereur lui-même.

**Une deuxième conclusion** complète celle qui suivait l’absence d’attestation de la part des auteurs du premier siècle. Elle permet d’affirmer que *quand bien même ils seraient authentiques, les premiers témoignages attestent de l’existence des chrétiens et de leur discours, et en rien de la réalité historique de Jésus.*

À cette époque, nous commençons à nous éloigner du Jésus de l’histoire et à entrevoir le Christ de la foi. Les témoignages ultérieurs vont-ils nous éclairer davantage ?

## Le Talmud et les témoignages juifs

Nous ne disposons d’aucun élément juif ancien et sérieux, même pour dénoncer Jésus et les chrétiens. Le Talmud n’est pas très prolixe à propos de Jésus, de ses aventures ou de ses continuateurs. Il produit tardivement le témoignage suivant :

1. La tradition rapporte : la veille[[70]](#footnote-70) de la Pâque, on a pendu Jésus. Un héraut marcha devant lui durant quarante jours disant : il sera lapidé parce qu’il a pratiqué la magie et trompé et égaré Israël. Que ceux qui connaissent le moyen de le défendre viennent et témoignent en sa faveur. Mais on ne trouva personne qui témoignât en sa faveur, et donc on le pendit la veille de la Pâque.
2. BTB, Sanhédrin, 43 a

Ce récit du Talmud doit être apprécié au regard de l’esprit polémique qui existait entre les deux communautés, car de leur côté, les chrétiens n’hésitaient pas à faire dire aux Juifs à travers l’évangile de Matthieu : *que son sang retombe sur nous et sur nos enfants*.

Il est possible de s’interroger si le « *on* », qui revient à deux reprises comme sujet du verbe pendre, est révélateur d’une gêne ou d’un manque d’information. Dans ce texte, les autorités romaines ne sont pas mentionnées et ne semblent pas avoir joué un rôle. La mort de Jésus est clairement revendiquée par les juifs et elle est réalisée de manière conforme aux normes juives de l’époque : une lapidation suivie de la *suspension* du cadavre à un *poteau* (stauros[[71]](#footnote-71)). On ne peut que s’interroger sur les raisons qui ont conduit la tradition juive à s’attribuer la responsabilité de la mort de Jésus, ce qui n’est pas à son avantage, là où les évangiles la disent seulement indirecte. En regard, Gérard Mordillat et Jérôme Prieur voient dans la crucifixion un élément incontournable,[[72]](#footnote-72) car il aurait été plus avantageux pour les chrétiens d’incriminer les juifs que les Romains, mais on peut en dire autant des juifs qui auraient plutôt eu intérêt à laisser crucifier un criminel qu’à prendre la responsabilité de la mort d’un compatriote.

Quant à la valeur historique du récit que nous livre le Talmud, il ne serait pas honnête d’en extraire seulement la partie intéressante, c’est-à-dire la réalité de l’exécution de Jésus la veille de la Pâque, ce qui correspond à la chronologie de Jean face aux synoptiques, et d’en négliger les contradictions évidentes avec la version qu’en donnent les évangiles : il sera lapidé et fut pendu, ou qu’il se passa quarante jours et pas quelques heures.

Le témoignage du Talmud se fait sans doute l’écho d’un écrit apocryphe, l’évangile de Pierre[[73]](#footnote-73), qui indique clairement que Jésus a été condamné par Hérode Antipas, en présence de Pilate qui s’en lave les mains :

1. Parmi les Juifs, personne ne se lava les mains, ni Hérode, ni aucun de ses juges. Et comme ils ne voulaient pas se les laver, Pilate se leva (pour s’en aller). Et alors le roi Hérode ordonne que le Seigneur soit poussé dehors, en leur disant : « faites tout ce que je vous ai ordonné de lui faire ».

Autre écho cette fois plus problématique : en lisant attentivement l’évangile selon Jean, on peut noter l’étonnante imprécision du texte quant à l’identité de ceux qui crucifient Jésus. Le verset Jn 19,15 se termine par :

1. Pilate leur dit : crucifierai-je votre roi ? Les grands prêtres répondirent : « nous n’avons pas de roi, sinon César. 16 alors il le **leur** livra pour qu’il fût crucifié. **Ils** prirent donc Jésus ; 17 et chargé lui-même de sa croix, il sortit vers le lieu dit du Crâne, ce qui se dit en hébreu Golgotha 18 où **ils** le crucifièrent, et avec lui…

Il semble donc bien que pour Jean aussi, la crucifixion ait été réalisée par les Juifs[[74]](#footnote-74). On ne peut donc nier qu’il ait existé parmi les premiers chrétiens une vraie tradition selon laquelle Jésus a été crucifié par les Juifs et non par les Romains. Un autre témoignage juif, cette fois fortement polémique, fait de Jésus le fils d’une prostituée juive et d’un soldat romain nommé Panthera. Ce prétendu témoignagerepris par Celse n’est probablement qu’une caricature antichrétienne et ne présente qu’un faible intérêt d’un point de vue historique.

D’une manière générale, on peut s’étonner du peu de cas que les Juifs semblent avoir fait des chrétiens en général et de Jésus en particulier. Ils auraient pu avoir à cœur de critiquer et de réfuter la prétention messianique que lui attribuaient ses partisans, comme ils avaient critiqué celle de Shimon Bar Kochba en 135. Ce lourd silence est à rapprocher de celui de Flavius Josèphe à propos des sectes[[75]](#footnote-75) juives dont les chrétiens sont absents. Les premiers apologistes chrétiens disposent de si peu de matière vis-à-vis des juifs qu’ils sont obligés de polémiquer avec des interlocuteurs fictifs comme le fait Justin avec le juif Tryphon. Car si la littérature juive de l’époque condamne globalement les déviants et les apostats, les *notsrim* et les *minim*, elle ne fait pas particulièrement mention des chrétiens à cette occasion. C’est surprenant, car on serait en droit d’attendre une réfutation solide et argumentée des thèses chrétiennes développées notamment dans l’évangile de Matthieu, qui cite abondamment les Écritures et autres prophéties pour justifier que Jésus est bien le Messie attendu.

Les récits talmudiques sont si rares qu’il est évident que la censure, y compris l’autocensure, fut à leur endroit particulièrement efficace. Bien plus tard, au moyen-âge, arrivent quelques éléments, mais que valent-ils ? On retrouve un jeu de mots désobligeant sur l’évangile (Evangelion) et le rouleau du péché (Aven Guillayon). Nous disposons aussi des Toldot Yeshu, histoire de Jésus vue depuis le ghetto juif, avec une certaine volonté d’éloigner les juifs christianisants de la synagogue. Au total, ces textes ne nous apportent rien d’intéressant dans notre recherche du Jésus historique si ce n’est la confirmation qu’en milieu judaïsant, il n’était venu à l’idée de personne, si longtemps après et en l’absence de sources, de contester son existence historique, même à un moment où les premiers chrétiens n’hésitaient pas à la remettre en cause.

## Celse

Auteur païen critique, il est l’auteur du “*discours vrai contre les chrétiens*” qu’il tenait pour une secte récente et incivique :

1. Il est une race nouvelle d’hommes nés d’hier, sans patrie ni traditions, ligués contre toutes les institutions religieuses et civiles, poursuivis par la justice, universellement notés d’infamie, mais se faisant gloire de l’exécration commune : ce sont les chrétiens (…). Dans ces derniers temps, les chrétiens ont trouvé parmi les juifs un nouveau Moïse qui les a séduits mieux encore. Il passe auprès d’eux pour le fils de Dieu et il est l’auteur de leur nouvelle doctrine (…). On sait comment il a fini. Vivant, il n’avait rien pu faire pour lui-même ; mort, dites-vous, il ressuscita et montra les trous de ses mains. Mais qui a vu tout cela ? (…) Soutenez l’empereur de toutes vos forces, partagez avec lui la défense du droit ; combattez pour lui si les circonstances l’exigent ; aidez-le dans le commandement de ses armées. Pour cela, cessez de vous dérober aux devoirs civils et au service militaire ; prenez votre part des fonctions publiques, s’il le faut, pour le salut des lois et la cause de la piété.
2. Discours vrai, 178.

Ce texte est connu grâce à la réfutation détaillée qu’en a produite Origène et qui a permis sa reconstitution. La disparition de l’original, sans doute détruit, ne permet pas de nous assurer de la sincérité de ce travail. Le témoignage et l’existence même de Celse ont été contestés par des auteurs critiques tels que Daniel Massé. En effet, la lecture de Celse peut laisser perplexe tant il connaît bien et cite à loisir les différents textes chrétiens. On devine au travers des détails de son argumentation qu’il a entre les mains l’évangile de Matthieu puisqu’il critique son récit de l’enfance. Mais il dispose aussi du texte de Jean et de celui de Luc. Il serait ainsi le premier auteur à témoigner de l’existence historique des évangiles, à une époque où même les auteurs chrétiens commencent à peine à les citer. La lecture de Celse laisse l’impression troublante que ce païen a sous les yeux un codex complet, deux siècles avant que le premier soit historiquement connu.

En ce deuxième siècle, nous disposons aussi de témoignages secondaires et indirects, tels que celui de **Lucien de Samosate** (120 — v 180), auteur satirique qui vécut sous Marc Aurèle, qui nous parle du “*sophiste crucifié*” auquel les chrétiens rendent un culte, et qui se moque de leur crédulité. Selon les tenants de l’historicité de Jésus, **Jules l’Africain** (v 221) aurait apporté indirectement un témoignage, réfutant les propos d’un certain Thallus :

1. Thallus appelle cette obscurité une éclipse de Soleil dans le troisième livre de ses Histoires, cela sans raison apparente. Car comment peut-on croire à une éclipse de Soleil lorsque la lune est située à l’opposé de celui-ci ?

Ainsi, en se moquant de la confusion entre un événement astronomique impossible et une obscurité d’origine divine, l’Africain confirme habilement que la crucifixion fut un fait historique, et l’obscurité divine aussi par la même occasion. Il va sans dire qu’aucun des ouvrages dudit Thallus, auteur totalement inconnu, ne nous est parvenu, y compris à l’état de citation.

Avec ces derniers témoignages, nous arrivons à la fin du deuxième siècle. Les évangiles sont alors écrits et il s’est passé plus d’un siècle et demi depuis les événements de Palestine. L’inventaire aura été en définitive assez bref. À titre de contrôle, il n’est pas inutile de s’intéresser à quelques écrivains ultérieurs pour se faire une opinion à propos de la qualité de leur documentation et pour voir s’ils ont eu la bonne idée de reprendre les récits édifiants de leurs prédécesseurs.

## Eutrope

Cet historien peu connu servit sous l’empereur Julien qu’il accompagna dans son expédition contre les Perses en 363. Il nous laisse un abrégé de l’histoire romaine depuis Romulus jusqu’à la mort de l’empereur Jovien en 364. À propos de Néron, il cite l’incendie de Rome sans mentionner les chrétiens dont il n’est jamais question dans son œuvre, à l’exception d’un passage, plutôt bref et obscur, dans la conclusion du livre XVI consacré à Julien :

1. Grand persécuteur des chrétiens, il ne répandait pas néanmoins leur sang, à l’exemple de Marc Antonin, qu’il s’efforçait de copier en tout.
2. Il est très remarquable qu’un historien de cette époque puisse à ce point ignorer les chrétiens, cinquante ans après l’édit de Constantin.

## Aurelius Victor

Ce chroniqueur païen écrit vers 360 le *Livre des Césars*. Son œuvre dépend très largement de Tacite et Suétone. Dans son récit, il dispose de nombreuses occasions de citer l’existence des chrétiens. Mais il n’en dit mot, ni à propos du règne de Tibère, ni dans les pages qu’il consacre à Néron dans lesquelles il évoque pourtant l’incendie de Rome, ni à l’occasion de la mention qu’il fait de la guerre des Juifs. Comment peut-on expliquer, à une époque où le christianisme est devenu une religion licite et officielle, qu’un écrivain omette de citer les chrétiens en se fondant pourtant sur des sources réputées les mentionner ?

## Sulpice Sévère

Contre-exemple des deux auteurs précédents, Sulpice Sévère est né vers 363 en Aquitaine et a écrit son *Histoire sacrée* sans doute peu avant 406. Son intention est de réaliser une histoire du monde d’après les Écritures saintes, et pas seulement une histoire romaine. Sa source principale est la chronique d’Eusèbe de Césarée. Depuis Eutrope et Aurelius Victor, il est facile de voir comment l’histoire profane de Rome est devenue en un demi-siècle l’histoire chrétienne. Plusieurs siècles après les événements, tout s’éclaire subitement : on connaît désormais la date de naissance précise de Jésus, “*sous le consulat de Sabinus et de Rufinus, le 8 des calendes de janvier*”, quatre ans avant la mort d’Hérode. Sulpice Sévère nous livre l’époque de sa mort : *la dix-huitième année du règne de cet Hérode sous le consulat de Fusius Geminus et de Rubellius Geminus* ». Il nous donne aussi le détail de la dispute[[76]](#footnote-76) à Rome entre Pierre et Simon le magicien, tirée d’un évangile apocryphe, ainsi qu’un scoop sur la récente découverte par l’impératrice Hélène, mère de Constantin, des vestiges de la Passion à Jérusalem. Mais est-ce bien de l’histoire ?

## Agapios de Manbij (Hiérapolis)

Cet auteur syrien mort en 942 nous livre une histoire du monde qui dépend beaucoup d’Eusèbe de Césarée. Il se veut très précis sur les dates et cite le calendrier depuis Adam et Alexandre. Il tente de concilier les dates évoquées par les différents évangiles. Selon lui, la naissance de Jésus a donné lieu à une correspondance entre Auguste et le savant grec Longinus, Marie était âgée de treize ans, vécut six ans après l’Ascension et cinquante-et-un ans au total. Nous apprenons que Hérode le Grand, ne voyant pas revenir les mages, *envoya tuer tous les enfants de Bethléem âgés de deux ans et au-dessous, parce que le Messie atteignait à cette époque l’âge de deux ans*. Jésus serait donc né vers l’an 2 av. J.-C., trop tard pour la date de la mort de Hérode, trop tôt pour celle du recensement de Quirinius. Agapios fait mourir Jésus l’an 19 de Tibère et 342 d’Alexandre, la Pâque ayant eu lieu un jeudi, ce qui correspond au calendrier johannique. Il témoigne du tremblement de terre évoqué dans l’évangile de Matthieu et indique que c’est l’écho de cet événement qui conduisit Tibère à disgracier Pilate. La lecture de son œuvre nous permet de découvrir que le ton généralement employé ressemble à celui des textes apocryphes les plus puérils. C’est de lui que nous tenons la version « raisonnable*»* du Testimonium Flavianum.

Par ailleurs, que savons-nous à propos des compagnons[[77]](#footnote-77) de Jésus qui puisse nous être de quelque utilité ? Quelques continuateurs sont cités par Flavius Josèphe, en général pour signaler leur supplice (son frère Jacques, déjà cité), mais sur la base d’éléments qui semblent lointains. Mais nous ne disposons d’aucun témoignage profane concernant même les personnages les plus importants. L’histoire ne sait rien à propos de Joseph, de Marie, de Paul, ni de Pierre. Pour Paul, rien n’est prouvé quant à sa prédication à Rome, et pour ce qui est de Pierre,

1. On ne sait rien de Pierre, même pas s’il est allé à Rome. (Renan)

Même le Nouveau Testament se révèle anormalement muet sur le sujet : les Actes des apôtres qui parlent de Paul et de son séjour à Rome jusqu’en l’an 63 ne font pas la moindre allusion à la présence de Pierre dans la capitale de l’empire. Paul, lui-même, dans son épître aux Romains ou dans ses épîtres datées de Rome, ne parle pas de son collègue. Symétriquement, les lettres attribuées à Pierre ne parlent pas de Paul, pas plus que de Marc qui est pourtant censé avoir relayé ses souvenirs dans son évangile. Il n’est pas question non plus de Luc, l’incontournable compagnon de Paul. Ces graves invraisemblances ne sont jamais mentionnées par les historiens et autres experts.

Quant aux fameux douze disciples ou apôtres de Jésus, non seulement ils sont totalement inconnus de l’histoire, mais ils le sont également des évangiles (celui de Jean ne donne pas de liste et en oublie certains, y compris lui-même) puisqu’une bonne moitié d’entre eux ne sont connus que par la simple présence de leur nom dans une liste, voire par un seul évangéliste.

**Résumons**: quand bien même nous retiendrions pour fiables et authentiques *tous* les témoignages des deux premiers siècles sur Jésus, et en identifiant sans hésiter Chrestus/Christos à notre Jésus, nous pourrions écrire ceci :

*« Nous connaissons depuis Claude des disciples de Chrestus qui ont causé des troubles dans la communauté juive de Rome (Suétone), ont été persécutés sous Néron (Tacite/Suétone), étaient inquiétés au début du second siècle en Bithynie (Pline). Cette secte se référait à un personnage appelé Christ par ses disciples qui le considéraient comme un Dieu (Pline). Ce Jésus était un sage qui fit des adeptes. Condamné à la crucifixion par Pilate, ses disciples ont affirmé qu’il était ressuscité. Il avait un frère, prénommé Jacques, qui fut exécuté en 62 (Josèphe) ».*

Rien d’autre. Nous venons de faire le tour exhaustif de ce que les historiens « savent » de Jésus par les sources profanes. Et nous avons vu à quel point ces témoignages étaient douteux, ce qui est normal vu que le seul qui soit réellement témoin de Jésus est un faux avéré. Ils ignorent même qu’il est Galiléen ou de Nazareth. De même, nous ne disposons d’aucun document connu sur le christianisme primitif ou sur les autres personnages du Nouveau Testament qui pourrait nous permettre de compléter cette pauvre information. Même les écrivains parmi les plus classiques et les plus orthodoxes doivent en convenir :

1. Guignebert :
2. Les prétendus témoignages païens ou juifs n’ont aucune portée et [que] le silence de Josèphe n’est pas favorable à l’historicité du récit évangélique[[78]](#footnote-78).
3. Daniel-Rops :
4. À s’en tenir aux documents romains seuls, il n’est pas rigoureusement démontrable que le Christ ait bien existé, qu’il ait été condamné et crucifié sous Ponce Pilate, mais cela paraît hautement probable et admis par beaucoup de gens peu de temps après sa mort.
5. Dujardin :
6. Même si elles sont authentiques, et dérivent de sources plus anciennes, elles ne nous ramèneraient pas avant la période lors de laquelle la légende évangélique prit forme, et ainsi ne pourraient attester que la légende de Jésus et non son historicité.

Un auteur moderne tel que Simon Claude Mimouni admet que le Jésus historique est inaccessible, contrairement à son frère Jacques le Juste[[79]](#footnote-79). Au total, ces références rares et brèves à un homme qui a bouleversé le monde peuvent difficilement être tenues pour des preuves de son existence réelle, ce qui pose le problème de l’authenticité des bases d’une religion fondée sur l’affirmation d’un événement historique qui n’aurait pas laissé de traces.

Un autre élément trouble les plus sceptiques : comment expliquer qu’un personnage réel ait pu être divinisé en aussi peu de temps, ou inversement, comment expliquer qu’un homme-dieu aux aventures spectaculaires n’ait laissé aucune trace parmi les écrivains de son temps ? Il faut au minimum envisager qu’un certain fond culturel préexistait et a favorisé la construction des récits et l’élaboration des contours du personnage.

En matière de méthodologie, il faut rappeler que la valeur historique de l’ensemble de l’œuvre des historiens antiques fait l’objet d’une grande réserve, car les différents critères de rigueur qui nous sont désormais habituels étaient ignorés de ces époques reculées. Dans la plupart des cas, les récits ne sont pas circonstanciés, les auteurs négligent de préciser les lieux, les dates, les noms et les sources. Ils écrivent dans un monde où les souverains peuvent prétendre sans complexe descendre des dieux de l’Olympe. L’existence réelle de personnages comme Hercule ou d’animaux fabuleux comme le phénix est aussi attestée par les historiens de l’antiquité que les généalogies les plus fantaisistes. Il serait erroné de voir dans les anomalies évoquées ci-dessus les traces d’un complot systématique opéré par l’Église ou une volonté délibérée de fraude généralisée : ce sont tout simplement les normes de l’époque. À cette époque, on recopiait l’œuvre de ses prédécesseurs sans vergogne, sans vérification et sans appareil critique. On adaptait les récits à ses besoins ou ses conceptions sans le moindre complexe. Même Tacite et Suétone ont écrit l’histoire avec de fortes intentions littéraires et politiques, et les historiens d’aujourd’hui n’hésitent plus à prendre de sérieuses distances.

C’est à nous qu’il reviendrait de trier et de tenter de démêler le vrai du faux, afin de dégager l’histoire du roman à prétention historique. Selon l’argument fort bien exprimé par Michel Gozard[[80]](#footnote-80), il faudrait finalement davantage de raisons pour douter de l’historicité de Jésus que pour l’admettre. Contester cette opinion serait un a priori, réclamer des preuves sérieuses serait se montrer hypercritique. Nous sommes censés accepter froidement les affirmations d’une secte du premier siècle. Pour Jean-Marie Salamito[[81]](#footnote-81), c’est la théorie de la non-existence de Jésus qui serait un mythe. On serait pourtant en droit de poser la question suivante : *vu la description dont nous disposons du personnage de Jésus, quelles raisons pouvez-vous avancer, qui permettent d’affirmer qu’il s’agit d’un personnage historique* ? C’est aux chrétiens qu’il appartient de prouver l’existence réelle de leur héros improbable et certainement pas aux historiens de démontrer qu’un être humain ayant une existence historique ne marche pas sur l’eau et ne ressuscite pas après sa mort. On ajoutera l’anomalie que constitue l’absence de corps ou de sépulture qu’il est bien pratique de justifier par des résurrections, des ascensions et des enlèvements au Ciel. À moins que ces derniers ne soient historiques, bien sûr. Si Jésus a réellement existé, ses défenseurs doivent au minimum le décrire.

Quant au procès d’abus en interpolation qui est parfois intenté par certains défenseurs de l’historicité de Jésus, qui trouvent qu’il est bien pratique de rejeter comme interpolations les « preuves » disponibles, il est nécessaire de rappeler que les fraudes avérées sont innombrables. L’Église fut la première à écarter des textes et à affirmer avec le dogmatisme le plus raide des vérités de foi auxquelles plus personne ne croit, mais qu’elle maintient toujours dans son catéchisme officiel, par exemple la chronologie de la rédaction des quatre évangiles et l’identité de leurs auteurs.

Concernant l’historicité et le détail de la vie de Jésus, la carence des historiens nous renvoie donc aux textes chrétiens qui fournissent ainsi 100 % de ce que nous *savons* de Jésus. Désormais, les historiens de l’Église avouent sans trop de gêne que nous ne savons rien de Jésus sinon qu’il a existé. Ce qui permet à Étienne Nodet de déclarer sans crainte d’être démenti : « *les évangiles sont les seules vies de Jésus qu’on puisse écrire, et ils enterrent vaillamment leurs commentateurs* ».



# CHAPITRE 2

Le témoignage de l’archéologie

Puisque les témoignages manquent à propos du Jésus historique, est-il possible, au-delà de ces traces littéraires, de retrouver des traces matérielles des péripéties relatées par les évangiles, qu’elles concernent Jésus ou les différentes personnes qu’on voit évoluer autour de lui ? D’une manière générale, nous pouvons nous interroger sur les éléments qui sont à notre disposition s’agissant de la trace des premiers chrétiens. Car chaque personnage qui nous est conté, s’il a bien vécu, a pu laisser des traces, à commencer par une sépulture. Malheureusement, il s’avère que dans cette quête également, les éléments archéologiques qui sont à notre disposition s’avèrent particulièrement minces.

## Les localités

Il est permis d’avoir quelques doutes à propos de certaines localités qui sont mentionnées dans les évangiles, mais n’ont jamais été citées parmi les nombreux ouvrages qui concernent la région. La « ville »[[82]](#footnote-82) de Nazareth ou le village de Cana n’étaient pas connus à l’époque de Jésus, alors que de nombreux auteurs ont cité les localités de la région. En conséquence, nous ne pouvons pas nous appuyer sur les témoignages des archéologues indépendants.

Nazareth constitue l’exemple même d’un parti pris de l’Église qui a délibérément choisi d’associer à une localité le terme de Nazôréen que l’on retrouve un peu partout dans les évangiles pour qualifier Jésus. Or ce mot désigne une secte[[83]](#footnote-83). C’est même signalé par le livre des Actes des apôtres puisque Paul lui-même est accusé d’en être le chef (Ac 24,5). De nombreux auteurs n’hésitent plus à affirmer que l’Église a voulu cacher la signification de ce terme qui la gênait. Dans de nombreux versets où nos bibles modernes disent Jésus « de Nazareth », les témoins disent obstinément « le Nazôréen ». L’élément sans doute le moins contestable à propos de Jésus est qu’il venait de Galilée, même si ce détail est inconnu des historiens. Mais était-il aussi connu par sa localité d’origine, apparemment un obscur village lointain ? Le terme adéquat pour un habitant de Nazareth[[84]](#footnote-84) serait Nazarethenos, mais il n’existe pas. Le terme de Nazarenien, plus proche, est plutôt rare[[85]](#footnote-85) et se retrouve essentiellement dans les péricopes à faible vocation historique (parole d’un démon, d’un ange, du ressuscité). Mais à bien reconstituer l’activité de Jésus, il apparaît que d’autres localités, en particulier Capharnaüm correspondraient mieux aux descriptions des évangiles synoptiques. L’insistance, voire l’obstination des experts et spécialistes à répéter *Jésus de Nazareth* quand les témoins disent avec constance *Jésus le nazôréen[[86]](#footnote-86)* confine quasiment à la fraude. On oublie aussi de mentionner que les évangiles ne citent pas les villes les plus importantes de la Galilée, car Jésus ne semble pas s’y être rendu, notamment Sepphoris. Tibériade n’est évoquée que par référence au lac du même nom. Qu’importe puisqu’il suffit de dire Jésus avait délibérément choisi de privilégier le milieu rural.

Les découvertes du milieu du XXe siècle, notamment la découverte des manuscrits de la mer Morte et des écrits de Nag Hammadi ont déclenché un enthousiasme nouveau pour les recherches archéologiques dans toute la région. Depuis, les chercheurs chrétiens modernes n’hésitent plus à identifier la moindre découverte comme étant ***la*** preuve si longtemps recherchée : si la trace d’une maison est découverte à Nazareth, c’est celle dans laquelle a vécu Jésus ; si c’est un bateau qui est retrouvé dans les boues du lac de Tibériade, c’est forcément celui de Pierre, etc. Un auteur tel que Vittorio Messori[[87]](#footnote-87) qui se présente de prime abord comme un journaliste sans a priori se révèle rapidement sous les traits d’un traditionaliste acharné à nous convaincre de la véracité de toutes les découvertes : les tombes de la famille de Simon de Cyrène qui aurait de ce fait une existence historique, un marbre retrouvé en 1962, daté du IIIe siècle *avant le Christ* et mentionnant (enfin !) le nom de la localité de Nazareth, la trace d’une croix trouvée à Herculanum, preuve de la présence du christianisme en Italie à l’époque de l’éruption du Vésuve en 79, les vestiges de la maison de Pierre et le puits de celle de Paul à Tarsus. Une dernière découverte, cette fois « décisive », est un tombeau réputé avoir recueilli les restes de *Jacques, fils de Joseph et frère de Jésus*, confirmant ainsi le « petit témoignage » de Flavius Josèphe. Une fois l’émotion retombée, les observateurs ont enquêté sur l’origine de l’objet dont il est impossible d’assurer la provenance vu qu’il nous est parvenu par l’intermédiaire d’un pilleur de tombe. On peut aussi se demander comment une preuve aussi fondamentale a pu être conservée vingt-sept ans en secret par son propriétaire. Il n’a pas fallu longtemps pour soupçonner une supercherie[[88]](#footnote-88), mais le doute subsiste, car la justice israélienne, saisie d’un cas de fraude, a refusé de se prononcer. Dans l’hypothèse où cet ossuaire serait authentique, il confirmerait tous les éléments anciens connus à propos de Jacques, c’est-à-dire la réalité de son lien fraternel biologique avec Jésus et ne poserait donc même pas de problème théologique.

## Les lieux saints

S’agissant des lieux les plus importants mentionnés par les évangiles, nous n’en connaissons aucun de manière certaine : le Golgotha et le saint Sépulcre ont été « inventés » (c’est en archéologie le mot juste et cela tombe bien) sous Constantin quand on s’est alors préoccupé de rechercher les traces du passage de Jésus sur Terre à des fins de pèlerinage. En 327, l’impératrice Hélène, mère de Constantin, âgée de soixante-douze ans, partit pour Jérusalem à la recherche des preuves historiques de l’existence du Sauveur. Une fois sur place, plusieurs lieux se présentèrent, mais grâce à l’aide apportée par le Saint-Esprit, on finit par trouver le bon emplacement, ainsi que tous les objets utilisés : la Vraie-Croix[[89]](#footnote-89), les clous, la Sainte Lance, le Saint Roseau, la Sainte Éponge, la couronne d’épines, la colonne sur laquelle Jésus fut fustigé, les courroies avec lesquelles il y fut attaché, etc. Nous sommes invités à croire que l’accessoiriste de la Passion, une fois l’événement passé, avait laissé délibérément sur place tout son matériel et que personne n’avait rien dérangé depuis.

## Les saintes reliques

La croyance populaire se satisfait moins d’idées que d’objets concrets à adorer, surtout quand il s’agit des véritables traces laissées par ses héros. Afin de satisfaire au mieux ce penchant, les Byzantins ont poussé l’art de la relique jusqu’à l’industrie : on exposait à Constantinople les restes des miches de pain multipliées, les paniers dans lesquels on les avait rassemblées, le pot d’onguent de sainte Marie-Madeleine, les ossements de saint Étienne, les chaînes de saint Pierre, des langes de Jésus et la table de la Cène, la robe miraculeuse de la Vierge qui, brandie autour des murailles de Constantinople en 830, provoqua le retrait immédiat des assaillants nordiques, le sang du Christ, utilisé en 866 pour signer un serment, le manteau de la Vierge, les reliques d’Édesse, conservées bien que la ville fût tombée entre les mains des musulmans en 641, comprenant une lettre écrite de la main de Jésus-Christ lui-même, le portrait du Sauveur imprimé miraculeusement sur un linge, la tunique maculée de Jean Baptiste, arrachée à son sanctuaire d’Alep et portée à Nicéphore Phocas en 963, les sandales du Christ, les cheveux de Jean Baptiste et même la hachette avec laquelle Noé construisit l’arche.

De nos jours, vous pouvez toujours admirer au musée du palais de Topkapı à İstanbul l’avant-bras ainsi qu’un morceau du crâne de Jean Baptiste[[90]](#footnote-90), le chaudron d’Abraham, l’épée de David et le bâton de Moïse, celui-là même qui se transforme en serpent devant Pharaon lorsque Moïse dit à Aaron : « jette mon bâton afin que la puissance de Dieu se manifeste » cf. «*les dix Commandements*» de Cecil B. de Mille. Jean Calvin signale que de nombreuses autres villes revendiquent aussi la possession du même bâton.

La Vraie Croix, les clous, le saint prépuce et la couronne d’épines ont été acquis en 1239 par le futur roi de France Saint Louis, et conservés à la Sainte-Chapelle, construite spécialement pour l’occasion. On y ajouta les langes de Jésus, un morceau du suaire et le fer de la sainte lance. Grâce à la découverte du suaire de Turin, venu rejoindre les autres déjà connus et tous aussi authentiques les uns que les autres, le voile de Véronique, la tunique sans couture, connue en vingt-et-un exemplaires conservés à Trèves, Argenteuil[[91]](#footnote-91), Rome ou Brême, différents linges et manteaux, nous pouvons affirmer sans prendre le moindre risque d’être démenti qu’aucun personnage de l’histoire ancienne n’a laissé à la postérité une garde-robe aussi fournie.

La résurrection et l’Ascension de Jésus ainsi que l’Assomption de Marie ayant malheureusement privé les croyants de leur corps et donc de précieuses reliques, il fallut se contenter d’objets plus simples. Un reliquaire de l’abbaye de Corbie contenait du sang de Jésus, ses cheveux, une partie du cordon ombilical, un morceau de la crèche, un bout de sa serviette d’enfant, de sa croix, de son tombeau et des pains multipliés, ainsi que du lait de la Vierge, quelques-uns de ses cheveux, un morceau de son manteau et de son voile, mais aussi la barbe de Pierre, des fragments de sa croix, ses sandales, sa table, de la poussière de son tombeau, les cheveux de Marie-Madeleine et une portion de ses parfums, les os de Zacharie, père de Jean Baptiste, des reliques de Siméon et des poils de la barbe de Noé. D’autres cheveux de la Sainte Vierge sont conservés à Oviedo et à Astorga. On connaît également une quinzaine d’exemplaires du saint prépuce, une dent du Christ conservée à Soissons, des larmes à Vendôme et à Amiens, du lait de la Vierge à Laon et dans tant d’autres lieux que Calvin, irrité, demanda si la mère de Jésus n’avait pas été en fait une vache.

Pour pousser dans le registre cocasse, on peut ajouter vingt-cinq brindilles provenant du buisson ardent, une cruche des noces de Cana, le souffle de Jésus conservé dans une bouteille, ainsi que le « han ! » de Joseph fendant une bûche, l’éternuement du Saint-Esprit, etc. Sulpice Sévère témoigne aussi d’un prodige dont fut témoin Hélène, mère de Constantin :

1. L’endroit où le Seigneur imprima ses derniers pas, lorsque, sur un nuage, il s’éleva dans les cieux, ne put être recouvert de dalles, comme le reste de la basilique : le sol, ne voulant plus porter rien d’humain, rejetait toutes les pierres qu’on y appliquait, et souvent même, lançait les marbres au visage des ouvriers. Et une preuve toujours subsistante que cet endroit a été foulé par Notre-Seigneur, c’est qu’on voit distinctement la trace de ses pieds[[92]](#footnote-92).

La palme du ridicule, s’il faut vraiment choisir, pourrait revenir à la propre maison de la Sainte Vierge, transportée par les anges de Jérusalem en Dalmatie, puis dans différents lieux d’Italie, et qui se visite toujours en Turquie, près d’Éphèse et d’Hiérapolis, dans un très joli site.

Comme il fallait alimenter en reliques authentiques des milliers d’églises, de cathédrales, de basiliques, couvents et autres chapelles, tous les saints et apôtres furent mis à contribution, les mêmes restes étant parfois conservés en plusieurs exemplaires[[93]](#footnote-93). On vénère ainsi trois têtes de Jean Baptiste, dont une à Amiens, cinq corps, six têtes et dix-sept bras de saint André, soixante-trois doigts de saint Jérôme, trois corps, six têtes, sept bras et sept jambes de saint Ignace pourtant mangé par les lions. Quant à la Vraie Croix, taillée dans de nombreuses essences différentes, on en connaissait assez de morceaux pour en remplir un bateau. Ces fantaisies consternantes ont été dénoncées dès 1543 par Calvin dans le Traité des reliques.

Plus sérieuse sur le plan archéologique, une découverte de 1961 est venue nous confirmer la présence historique de Pilate dans la région. Il s’agit d’une pierre qui porte une dédicace à *« Ponce Pilate, préfet de Judée* ». Jusqu’à présent, le terme employé était *« procurateur ».* Reste à savoir si les deux termes étaient synonymes ou s’il faut chercher une autre explication. Il a aussi été question à son propos de «*gouverneur*».

## Les manuscrits de la mer Morte

En 1947, dans une grotte des falaises proches du Wadi Qumrân surplombant la mer Morte juste au sud de Jéricho, un berger trouva par hasard le premier des documents aujourd’hui connus sous le nom de Manuscrits de la mer Morte. La découverte de cet ensemble a suscité des espoirs, car le site ayant été occupé jusqu’en 70, cela laissait une quarantaine d’années d’existence à l’Église primitive de Jérusalem, très proche géographiquement, pour se signaler. Or on note étrangement l’absence de toute référence aux chrétiens ou à des textes chrétiens dans les rouleaux de Qumrân. Et symétriquement, on ne peut que s’étonner du silence total des écrits chrétiens à propos de l’existence des esséniens, pourtant cités par Flavius Josèphe comme une des sectes du judaïsme, mais dont le nom est anormalement[[94]](#footnote-94) absent des évangiles, ce qui a permis de s’interroger si l’explication n’était pas tout simplement que Jésus était issu de leurs rangs.

Les chercheurs ont fondé d’importants espoirs dans l’exploitation de ces documents. Quels éclairages nouveaux allaient-ils apporter ? Quelles révélations concernant le protochristianisme pouvaient receler les huit cents volumes de la bibliothèque de Qumrân, sachant qu’en raison de leur enfouissement, ces textes n’avaient pas pu être altérés ultérieurement. Cette bibliothèque contient tout à la fois des textes bibliques et non bibliques, attribués selon le consensus actuel à la secte des esséniens. Dans quelle mesure allaient-ils amoindrir le christianisme en le remettant à sa place ou au contraire le confirmer ? De quand dataient-ils et qui en étaient les auteurs ? L’apport des manuscrits, sans révolutionner ce que nous savons, corrige certains points de vue puisqu’ils nous apprennent que le christianisme était plus ancré qu’on ne l’imaginait dans le judaïsme, et que certains points de l’enseignement de Jésus, que l’on croyait très original, faisaient peu ou prou partie du bagage intellectuel de son temps. On peut citer la Cène qui est une adaptation d’un repas sacré pratiqué communément chez les esséniens, décrit dans le *Manuel de Discipline*, la mise en commun des biens, évoquée dans les Actes, qui était aussi une pratique essénienne, les béatitudes du sermon sur la montagne (repris dans Matthieu et Luc, via la source Q), l’expression « *pauvre en esprit* », l’injonction de ne pas jurer, le devoir de tendre l’autre joue, et le très fameux « *et moi je vous dis »*.

Des propos attribués à Paul, notamment dans 2 Corinthiens semblent provenir d’un texte essénien, ainsi que d’autres notions a priori pauliniennes telles que la prédestination, le dualisme de la lumière et des ténèbres ou le *juste qui vit par sa foi,* tiré du Commentaire d’Habacuc. On retrouve aussi dans les manuscrits de Qumrân une confirmation de la forte croyance dans l’imminence de la fin des temps, le thème de l’apocalypse et le personnage du messie dans sa version moderne, non davidique, mais un messie souffrant qui doit arriver après Élie en prélude à la fin des temps. Les termes de *moine*, *monastère*, *évêque*, *célibat*, l’expression *fils de l’homme* ou *fils de la lumière* sont également repris du vocabulaire essénien[[95]](#footnote-95). Quant au personnage de Jean le Baptiste, il est généralement admis qu’il était proche, si ce n’est issu des milieux Qumrânien. Ces sources nouvelles nous apprennent que le christianisme primitif a bien plongé ses racines dans les sables de Qumrân. En revanche, malgré l’importance du matériau littéraire qui a été trouvé, les chercheurs n’ont rien découvert à propos de Jésus, de son épopée, de sa prédication ou de ses compagnons et continuateurs. De nombreux auteurs, pas seulement critiques, ont franchi le pas en estimant que le primochristianisme fut une survivance essénienne, par sa branche baptiste, ce qui se suppute par le fait que les deux seuls sacrements chrétiens évoqués dans les évangiles, le baptême et l’eucharistie sont une reformulation de pratiques esséniennes avérées.

## Bataille de confettis

A-t-on retrouvé à Qumrân des écrits du Nouveau Testament ? Non, car les textes de Qumrân sont antérieurs à leur rédaction. Les tentatives acharnées pour trouver deux versets de Marc dans les fragments des grottes 4 et 7, et ainsi prouver la chronologie officielle de la rédaction des évangiles, ont été réfutées tant par les critiques que par les exégètes catholiques. Le savant jésuite espagnol José O’Callaghan a affirmé avoir trouvé dans la grotte 7 de Qumrân des passages de Marc, des Actes, de l’épître aux Romains, de la première épître à Timothée, de l’épître de Jacques, et même de la deuxième épître de Pierre, alors même qu’il est désormais admis que certains des textes cités sont pseudoépigraphiques et très postérieurs à Qumrân, l’épître de Pierre notamment.

Une véritable bataille de chiffonniers oppose les spécialistes à propos de l’identification de tous ces confettis. Le fragment 7Q5 est-il la preuve que l’évangile de Marc a bien été écrit avant 68, voire même vers 50 ? Les auteurs O’Callaghan, Carsten Peter Thiede, Herbert Hunger, S. Daris, Orsolina Montevecchi et Marie-Christine Ceruti-Cendrier affirment y lire Mc 6,52-53 *leurs esprits étaient bouchés,* un des rares versets propres à l’évangile selon Marc, une véritable exception vu que l’évangile de Marc se retrouve presque intégralement dans les évangiles de Matthieu et de Luc. Émile Puech, père dominicain de l’école biblique de Jérusalem leur répond en ces termes :

1. « les identifications de 7Q5 avec Mc 6, 52 s et de 7Q4 avec 1 Tim 3, 16-4,3 sont totalement impossibles. Les fragments grecs du papyrus Magdalen 17 = P64 qui ne peut dater du premier siècle n’apportent aucune confirmation sur les habitudes des scribes supposées appuyer cette identification erronée[[96]](#footnote-96). En identifiant les fragments grecs 7Q4 1 et 2 à des passages de la Lettre d’Hénoch (1 Hén 103 et 105) cette note met fin à l’identification forcée d’un passage d’une lettre de Paul, 1 Timothée 3,16-4.3, à Qumrân [[97]](#footnote-97)».

Toujours à propos du fragment 7Q5 assimilé à Mc 6,52-53, Marie-Émile Boismard, ajoute :

1. « Admettre que le texte de 7Q5 correspondrait à Mc 6,52-53 se heurte à trois difficultés à la seule ligne 3 : une lecture erronée du papyrus, une confusion que le scribe aurait faite entre les lettres delta et tau, l’omission des mots Epi ten gen[[98]](#footnote-98) ».
2. D’autres identifications de ce fragment ont été avancées : Maria Victoria Spottorno Díaz-Caro y voit un texte du prophète Zacharie 7,4-5, Émile Puech reconnaît un écrit d’Hénoch et conclut que 7Q5 ne fait certainement pas partie du Nouveau Testament, suivi en cela par Kurt Aland. Recourant à un logiciel spécialisé, Ernest A. Muro a listé les textes bibliques qui se prêtent aux suites de lettres et d’espaces identifiés. Il a sélectionné Genèse 46,20, 1 Samuel 26,7 et Jean 9,32, mais pas Marc. Après examen, il estime que 7Q5 n’est pas un texte biblique et ne correspond à aucun passage de la Bible juive ou du Nouveau Testament chrétien[[99]](#footnote-99). J’ajoute un argument personnel : vu la chronologie officielle de leur rédaction, des textes chrétiens présents dans la bibliothèque de Qumrân l’auraient été en qualité de documents tout récents. On aurait alors retrouvé des récits narratifs tels que le proto-Marc, des recueils de paroles du type source Q ou des carnets de miracles ou de paraboles, le tout enliassé ou sous forme de rouleaux, voire des lettres entières, mais certainement pas de rares confettis.

Ainsi les manuscrits de Qumrân n’ont livré aucun témoignage sur Jésus et ses proches, déjà inconnu des écrivains et chroniqueurs du premier siècle. Que faut-il penser de cette absence de sources archéologiques écrites ? On ne peut que s’étonner que des événements tels que le procès, la crucifixion et la résurrection que les évangiles nous décrivent comme spectaculaires soient passés inaperçus des écrivains juifs. On se serait attendu au contraire à ce que soit évoquée la juste punition de ce prétendu messie, coupable de différents troubles et blasphèmes, ainsi que le suggère l’évangile selon Jean dans l’épisode du titulus placé au-dessus de la croix (cf. Jn 19,21) :

1. Les grands prêtres des Juifs disaient donc à Pilate : tu ne dois pas écrire « le roi des Juifs », mais que celui-là a dit « je suis le roi des Juifs ».

Les plus sceptiques ont pu y trouver la confirmation que Jésus fut une création littéraire tardive, et qu’il fut le héros plutôt que l’inspirateur de la nouvelle religion. Leur point de vue est confirmé par l’absence de toute trace historique et archéologique de la présence d’une communauté véritablement chrétienne à Jérusalem, qu’elle soit antérieure ou postérieure à la destruction de la ville et de son temple en l’an 70.

## Le milieu judéo-chrétien primitif

Depuis la découverte des manuscrits de la mer Morte, nous connaissons mieux le milieu dans lequel le christianisme est réputé avoir pris sa source. Nous avions déjà à travers les écrits chrétiens les traces d’une rivalité entre une Église de Jérusalem et les missions de Paul, ainsi que celle d’une concurrence avec le milieu baptiste. Cette connaissance nous permet de mieux reclasser les documents à notre disposition. Il ne fait aucun doute qu’il a existé à la fin du premier siècle, en Palestine et tout particulièrement à Jérusalem, un milieu dans lequel on a pu identifier des premiers chrétiens[[100]](#footnote-100). Même si les sources historiques sont rares et renvoient les chercheurs vers les textes chrétiens, elles permettent d’entrevoir une communauté regroupée à Jérusalem autour de la famille de Jésus, en particulier Jacques le Juste, frère de Jésus, et les groupes qui se sont formés après, nazôréens et ébionites notamment. On devine également que de ce milieu proviennent différents textes qui donneront des évangiles primitifs attribués aux Nazaréens ou Nazôréens[[101]](#footnote-101), Hébreux et autres ébionites. Ces termes se retrouvent dans les plus anciens témoins des évangiles même si les traductions courantes préfèrent ignorer le fait et imposer le discours officiel. La recherche portant sur la reconstitution historique des premiers temps du christianisme a fait récemment des progrès considérables.

Nous pouvons tenter de reclasser les idées et les dogmes de la primochrétienté et faire apparaître certains anachronismes. En effet, il semble difficile d’admettre qu’aient pu naître en milieu judéo-chrétien des idées fondamentalement éloignées de la pensée juive et de la religion judaïque. Par exemple, tout l’Ancien Testament nous présente fondamentalement un Dieu unique qui communique avec les hommes par l’intermédiaire de prophètes issus du peuple. Jamais il n’est question qu’un prophète attendu soit le propre fils de Dieu, ou qu’un messie d’Israël soit une divinité, qu’un homme puisse être Dieu lui-même, que Dieu puisse décider de s’incarner, qu’il ait un fils, qu’un messie d’Israël naisse miraculeusement (ou à la manière grecque) de l’union de Dieu et d’une mortelle, qu’une résurrection soit nécessaire pour caractériser le messie, surtout une résurrection aussi réelle et aussi peu éthérée que fut celle de Jésus. Sans parler de l’invitation à boire le sang et manger la chair dudit Fils. Tous ces éléments sont parfaitement incompatibles avec la culture et la pensée juives de l’époque et ne peuvent que nous faire douter des origines prétendument palestiniennes de tout un pan de la religion chrétienne. En revanche, ils sont assez représentatifs des modes de pensée grecs dont l’influence va superposer un archétype au personnage palestinien, jusqu’à le recouvrir complètement. La conclusion est évidente : un néochristianisme, d’origine helléniste, a pris le relais des premiers successeurs de Jésus, ce frère dont Jacques a entretenu le souvenir, et s’est définitivement imposé après les deux guerres qui ont conduit à la destruction de Jérusalem, en 70 puis en 135.

1. Si les affirmations extraordinaires nécessitent des preuves tout aussi extraordinaires, l’absence de sources profanes et de preuves archéologiques pose aux historiens un problème de méthode en leur interdisant d’effectuer des recoupements. Cette difficulté nous renvoie à la confiance que nous pouvons avoir dans les textes chrétiens, les seuls disponibles, mais qui n’ont pas de prétention historique et où l’abondance de merveilleux ne donne pas au chercheur et à l’historien des garanties de sérieux et de neutralité. Mais comme il semble difficile d’envisager l’irruption soudaine d’une secte juive attestée, centrée sur un personnage qui serait totalement mythique, ou bien que des continuateurs aient fondé des Églises par référence à un Jésus qui n’aurait pas existé du tout, il semble alors vraisemblable qu’ait existé vers cette époque un Jésus historique « minimal » à l’origine d’au moins une partie du discours chrétien. Cette opinion d’un personnage originel, dont l’Église se serait ensuite emparée et qu’elle aurait progressivement déformé, amplifié et divinisé, prévaut actuellement dans l’esprit de la plupart de nos contemporains. Mais l’Église réfute toujours avec force cette thèse d’un personnage minimal[[102]](#footnote-102), lequel n’est appuyé par aucun témoignage ni aucune source externe directe. Quoiqu’il en soit, il faudrait alors admettre qu’on ne sait à peu près rien d’un tel Jésus puisque même les évangiles ne permettent pas de lui reconstituer une véritable biographie. Seule l’analyse interne de leur formation permet d’envisager cette hypothèse et d’esquisser quelques contours du personnage en question, à supposer qu’il n’y en ait pas plusieurs.

Pour conclure ce chapitre, il faut signaler un argument employé par les défenseurs de l’existence historique de Jésus qui est l’absence de contestation de la part des adversaires du christianisme : si son existence avait été douteuse, ils n’auraient pas manqué d’en faire état. Mais c’est oublier que si la réalité de l’existence terrestre de Jésus n’a pas été contestée par ses adversaires, elle l’a été par certains chrétiens qui, très tôt et pendant longtemps, ont soutenu que le Christ était une divinité et non un homme, que l’incarnation de Jésus n’avait été qu’apparence, et qui n’identifiaient pas leur dieu Christ à l’homme Jésus. Cette contestation, venue du cœur même du christianisme primitif, est restée vivace plusieurs siècles et en définitive, pour l’historien, elle n’est pas moins intéressante, sérieuse et problématique qu’une autre. Et symétriquement, dans le milieu nazôréen qui a constitué le primochristianisme, on admettait que Jésus était bien le Messie attendu, mais sans qu’il soit question de lui attribuer ce caractère divin qui est venu plus tardivement. Autrement dit, on ne peut que constater le grand écart entre un homme progressivement divinisé et un dieu artificiellement humanisé, peut être considéré comme ancien. Mais s’agit-il bien à l’origine de la même religion et du même personnage ?

En admettant une origine historique minimale au personnage de Jésus, il convient de se demander s’il fut celui que décrivent les évangiles. Même de son temps, il y eut un doute sur son identité. D’après Mt 14,1-2, Hérode, ayant entendu parler de Jésus, pensa que c’était Jean Baptiste ressuscité[[103]](#footnote-103) et que c’était pour cette raison qu’il était capable d’opérer des miracles. Cette opinion est répétée deux versets plus loin ; or un tel doublet est généralement interprété par les spécialistes comme la répétition d’un même événement retrouvé dans deux sources. Mc 6,14-16 et Lc 9,7-9 font de même. Le verset Lc 9,18-19 reprend le même thème, mais cette fois avec les foules. D’autres pensaient que c’était Élie[[104]](#footnote-104), d’autres un prophète. Ce passage concernant à la fois l’avis d’Hérode et celui des foules n’est pas sans suggérer une compilation, une agrégation puis une synthèse de souvenirs historiques relatifs à des personnes réelles, dont un Galiléen exécuté à Jérusalem. Pour le reste, il faut une forte disposition pour le paradoxe et la provocation pour affirmer que la vie de Jésus est plus attestée que la défaite de Napoléon à Waterloo, ainsi que certains traditionalistes n’ont pas hésité à le prétendre.

Sur un plan théologique, la difficulté réside plutôt ailleurs, car c’est un fait que le christianisme n’est pas né du vivant de Jésus, de même qu’il n’est pas non plus le fruit de son enseignement et de sa prédiction. Les quatre évangiles font très tôt référence à Jean Baptiste, à son discours apocalyptique et à son baptême de repentance en rémission des péchés. Et Jésus a adhéré à sa secte. Or le christianisme n’est apparu qu’après sa mort, de l’affirmation de sa résurrection et surtout de la signification qu’a voulu en donner la théologie paulinienne. L’élément fondateur du christianisme n’est paradoxalement pas la prédication faite par Jésus de son vivant, mais le miracle pascal mis en exergue par un Paul[[105]](#footnote-105) qui ne l’avait pas connu et ne savait à peu près rien de lui. À l’évidence, Jésus n’était pas chrétien et encore moins catholique, et il n’entrait pas dans ses intentions de fonder une religion. Il était juif, de tendance apocalyptique, récemment converti à la secte baptiste, et l’essentiel de son message consistait en une condamnation des pratiques étroitement formalistes et excessivement rituéliques qui caractérisaient le judaïsme sadducéen de son époque. Toute sa prédication s’entendait dans un contexte d’annonce de la fin des temps, dans la lignée des prophètes eschatologiques. Ce message intervenait dans un contexte politique exacerbé par l’occupation romaine et la complicité des autorités du temple. Il a été largement ignoré ou négligé à l’époque du primochristianisme, et dénaturé depuis, sans doute parce qu’il était mal compris en dehors du milieu juif.

Quant au discours concernant un retour de Jésus, qu’il avait lui-même annoncé comme imminent, on l’attend toujours aujourd’hui. Selon la célèbre phrase de Loisy : *« on attendait le royaume, et c’est l’Église qui est venue »*.

Et en réponse à la suite des événements, et pour pallier cette absence de retour, il a sans doute été nécessaire, en inventant le christianisme, d’inventer aussi un certain Jésus.

# CHAPITRE 3

Les sources chrétiennes

En l’absence de toute source historique, littéraire et archéologique, il ne nous reste, pour approcher le personnage de Jésus, que des textes qui sont quasiment[[106]](#footnote-106) tous d’origine chrétienne, que l’Église les reconnaisse ou pas.

## L’Église et ses textes

Au début du IVe siècle, sous l’empereur romain Constantin, le christianisme devient religion licite, puis à la fin du même siècle, sous Théodose, religion officielle de l’Empire. Les premiers lettrés chrétiens peuvent alors librement s’exprimer et travailler sur les origines des évangiles et tenter de reconstituer l’histoire du christianisme, plus de trois cents ans après les aventures de Jésus.

Eusèbe de Césarée est l’auteur (vers 324) de la première histoire ecclésiastique que nous pourrions considérer comme une source précieuse. Hélas, il est admis depuis longtemps, et par les chrétiens eux-mêmes, que les coups de pouce d’Eusèbe à la réalité ont quelque peu bousculé la vérité historique. De plus, comme tous les documents antiques ne nous ont été transmis qu’après avoir plusieurs fois transité entre les mains des copistes, il nous est impossible de savoir jusqu’à quel point l’œuvre d’Eusèbe a été retravaillée ou est restée fidèle à l’original.

De nos jours, les chercheurs ne peuvent que constater, avec un certain étonnement, que dès les premiers temps, les érudits étaient sensiblement dans le même état d’ignorance que nous le sommes aujourd’hui. Le discours habituel veut qu’à l’origine, la tradition ait été orale et que les premiers chrétiens n’aient pas éprouvé le besoin de tout consigner par écrit[[107]](#footnote-107). Jésus lui-même avait une activité de prédicateur itinérant et n’a rien écrit, pas plus que ses continuateurs immédiats à qui il avait annoncé son retour imminent. Puis les années passant, les témoins directs se sont raréfiés, et la deuxième génération, voyant que le Christ ne revenait toujours pas, a ressenti le besoin de consigner les souvenirs d’événements et de paroles dans des textes, plus sûrs, plus stables et plus faciles à transmettre. Les premières communautés[[108]](#footnote-108) ont aussi très mal résisté à la guerre des Juifs qui s’est terminée par la destruction de Jérusalem et du Temple en 70, puis à nouveau en 135. Eusèbe de Césarée nous apprend que «*le peuple de l’Église de Jérusalem, conformément à un oracle qui lui fut accordé par voie de révélation pour approuver la population encore présente dans la ville, avait reçu l’ordre de quitter celle-ci avant la guerre et de se fixer dans la ville de Pérée qu’ils nommaient Pella* ». De fait, nous n’avons plus de traces du christianisme à Jérusalem après la guerre. Dans de telles conditions, il fallut songer à rassembler et consigner par écrit la documentation disponible, composée de souvenirs de paroles ou de faits.

Au-delà du contenu des récits, la question de l’interprétation du message d’origine a aussi commencé à se poser, car les divergences finissaient par devenir patentes. Les nuances apparues sont progressivement devenues différences, puis contradictions et enfin conflits. Il est devenu nécessaire de fixer définitivement la vraie version des événements et des propos tenus. Chacun a recherché à justifier ses croyances et ses pratiques par des textes présentés sous le patronage de personnages prestigieux, depuis Jésus lui-même (l’évangile de Thomas contient une liste de « Jésus a dit ») jusqu’aux disciples et Paul, et plus tard des évêques illustres. De nombreux textes ont ainsi été élaborés, parmi lesquels l’Église a progressivement été obligée de dégager un canon en procédant à un tri drastique au sein d’un matériau énorme, dans une opération qui lui a pris plusieurs siècles.

L’Église se réfère donc logiquement à ses propres textes, principalement les vingt-sept écrits qui composent le Nouveau Testament. C’est par là que commencent généralement toutes les études sur l’histoire de Jésus. Or ce réflexe est une erreur, car ces écrits ne constituent que la partie officielle et autorisée (au sens de l’Église) de l’immense littérature chrétienne. On oublie souvent qu’avant d’être condamnés ou écartés, de nombreux écrits, évangiles, apocalypses, actes et enseignements d’apôtres ont été lus, étudiés, commentés, et qu’ils ont longtemps constitué la vraie religion pour de très nombreux chrétiens. Qu’ils aient été écartés plus tard par une Église en quête d’orthodoxie ne doit en rien interdire aux historiens de les considérer comme du matériau d’étude, d’y rechercher des informations et des indices, des recoupements et des contradictions susceptibles d’éclairer le discours sur Jésus. Ces écrits écartés pour différentes raisons, dits apocryphes, seront examinés au prochain chapitre.

Les vingt-sept écrits canoniques se composent des quatre évangiles et des actes des apôtres, de lettres (épîtres) attribuées à Paul, Pierre, Jean, Jude et Jacques, et de l’Apocalypse. Les évangiles nous décrivent la vie de Jésus, sa prédication, sa crucifixion et sa résurrection. Les actes des apôtres retracent l’histoire des premiers continuateurs, notamment Pierre et Paul. L’Apocalypse est un livre ésotérique[[109]](#footnote-109) et les épîtres sont des correspondances relatant les difficultés rencontrées par les différentes Églises. Nous ne disposons d’aucun original de ces documents.

En dehors des textes du Nouveau Testament, nous savons que d’autres sources sérieuses ont existé et ont été perdues, car elles ont été citées de toute antiquité, notamment des paroles isolées dites *agrapha* (non écrites) qui ont été reprises par les premiers Pères de l’Église. Assez curieusement, ces écrits nous en apprennent davantage sur ce que Jésus a dit que sur ce qu’il a fait, et surtout sur qui il était.

Pour l’Église, la question de la véracité des écrits qui composent le Nouveau Testament, mais aussi l’ancien ne se pose pas. Il fait partie du dogme que tous ces ouvrages sont strictement authentiques et écrits par leurs auteurs présumés[[110]](#footnote-110). Ainsi le quatrième évangile, trois épîtres et l’apocalypse ont été écrits par l’apôtre Jean, fils de Zébédée. Toutes les lettres attribuées à Paul sont de sa main, de même que Moïse a écrit le Pentateuque, y compris la fin qui décrit sa propre mort. Pour ce qui est de leur contenu, ces ouvrages sont réputés « inspirés », c’est-à-dire que le Saint-Esprit a présidé à leur rédaction. Si le Saint-Esprit avait également présidé à leur préservation, cela nous aurait permis de pouvoir travailler sur des originaux.

Puisque nous disposons d’écrits officiels, pouvons-nous tenter de les étudier et d’en tirer des enseignements ? Pas du tout : le grand concile de Trente dans sa session du 8 avril 1546 défend d’examiner :

1. Le Saint Concile de Trente, œcuménique et général, légitimement assemblé dans le Saint-Esprit, reçoit tous les livres, tant de l’ancien que du Nouveau Testament, parce que le même Dieu est l’auteur de l’un comme de l’autre, aussi bien que les traditions qui regardent la foi et les mœurs, comme dictées de la bouche même de Jésus-Christ ou par l’Esprit saint, et conservées dans l’Église catholique par une succession continue, et les embrasse avec un égal sentiment de respect et de piété. Si quelqu’un ne reçoit pas pour sacrés et canoniques ces livres entiers, avec toutes leurs parties, tel qu’on a coutume de les lire dans l’Église catholique, et tels qu’ils sont dans l’ancienne Vulgate latine, et méprise, de propos délibéré, les susdites traditions, qu’il soit anathème.

Pas moins. Comme ces textes sont « inspirés », c’est-à-dire dictés ligne à ligne et mot à mot par le Saint-Esprit, il fut longtemps interdit de les discuter et à la limite de les étudier, ou alors, selon une méthodologie qui découle des conclusions du même concile. En conséquence, le Lévitique a vraiment été écrit par Moïse et le Cantique par Salomon, un peu comme s’il nous était imposé de croire que l’opéra d’Offenbach nous décrit véritablement le déroulement de la guerre de Troie. Pendant des siècles, les chercheurs téméraires ont dû faire preuve de discrétion.

Sur l’authenticité de ses textes, l’Église catholique[[111]](#footnote-111) va loin dans l’intransigeance en instituant que la croyance est fondée sur des *mystères* dont chacun fait l’objet d’un dogme (du grec *dogma*, enseignement). Il s’agit d’une vérité à croire par fidélité envers l’Église et non par suite d’un raisonnement logique, car ces dogmes dépassent la raison. Bossuet ira jusqu’à dire « *tais-toi, raison imbécile* », ce dernier mot étant employé dans son sens littéral, c’est-à-dire faible, car la raison n’atteint pas le niveau du mystère révélé. Dans le même sens, Pascal nous dit que *la dernière démarche de la raison est de reconnaître qu’il y a une infinité de choses qui la surpassent*. Ces jolies formules purement littéraires ne sont qu’une façon d’ouvrir le parapluie. Fidèle à sa logique sur la question de l’authenticité des sources, l’Église catholique ne s’embarrasse pas de nuances, au point que le cardinal Gousset[[112]](#footnote-112) peut se permettre d’affirmer crânement :

1. Il n’existe aucun livre dans le monde dont l’authenticité soit mieux établie que celle des livres du Nouveau Testament.

## Les évangiles selon l’Église

C’est tardivement que ce mot sera appliqué dans son sens moderne aux évangiles canoniques, désignant ainsi les écrits qui racontent la vie terrestre, la mort et la résurrection de Jésus. À l’origine, le mot grec *euaggelion* que nous traduisons par évangile n’a pas de signification religieuse, mais désigne la récompense donnée à un messager. Par extension, il a désigné le message lui-même, puis son contenu : la bonne nouvelle annoncée. Pour les premiers chrétiens, selon le vocabulaire paulinien, la bonne nouvelle est le salut réalisé en Jésus-Christ ressuscité. Paul peut ainsi légitimement parler de l’Évangile alors que les évangiles n’ont pas encore été rédigés. Paul a-t-il repris le terme des premières communautés chrétiennes ou l’a-t-il inventé ? Car dans son sens de « récit écrit de la vie de Jésus », le mot évangile nous vient de Marcion. Or c’est aussi par Marcion que nous est parvenue l’œuvre de Paul. Toujours est-il que le mot *évangile* est plutôt rare. On le retrouve à deux reprises dans Marc. Le tout premier verset, Mc 1,1 *commencement de l’évangile de Jésus-Christ [fils de Dieu[[113]](#footnote-113)]* a toutes les chances d’être inauthentique. La deuxième occurrence concerne Jésus retournant en Galilée prêcher l’évangile de Dieu : vu la présentation du récit, on voit mal en quoi l’évangile pourrait alors concerner autre chose que l’enseignement de Jean Baptiste. Toujours est-il que le mot est en revanche omniprésent dans les écrits de Paul. Comme les épîtres de Paul sont censées être antérieures aux évangiles, il y a de quoi être surpris que le terme n’ait pas été repris. La même remarque peut être faite à propos des mots *Christ* et *Jésus-Christ*, ainsi qu’on le verra par la suite. Paul connaît donc l’Évangile et se fait un devoir de le répandre, sans connaître les évangiles qui ne sont pas écrits de son temps, du moins pas les quatre sous la forme que nous connaissons. On ne s’étonnera donc pas qu’il ne sache à peu près rien à propos de Jésus[[114]](#footnote-114), qu’il s’agisse de ses paroles dont il n’est jamais question, de ses aventures, et même de sa mort, pourtant récente.

Faut-il y voir un anachronisme ou plutôt un indice que les textes ont une histoire bien différente que celle que l’Église leur attribue ? Il est en effet étrange qu’aucun évangile ne cite l’existence des autres, même celui de Jean, réputé être le plus tardif et qui ne semble pas s’être adapté au récit de ses prédécesseurs. Pourtant, l’auteur disposait sans aucun doute de la documentation orale de l’époque et aussi de quelques écrits[[115]](#footnote-115), mais le contenu de l’évangile de Jean ne permet pas d’affirmer qu’il ait tenu entre ses mains l’évangile de Marc, censé avoir été écrit près de trente ans avant le sien, et qui n’aurait pas dû être inconnu dans le milieu chrétien. On aurait pu aussi imaginer que Jean ait eu à cœur de trancher certains débats, comme par exemple les deux récits incompatibles de Matthieu et de Luc relatifs à la naissance de Jésus. Non, il n’en parle même pas. Pas plus que ne l’avait fait Marc. D’ailleurs, à lire seulement Marc et Jean, on ne sait pas que Jésus est né d’une vierge à Bethléem (et avec Jean, on ne sait pas non plus qu’il a été baptisé). Je reviendrai sur ces questions plus en détail dans le chapitre consacré à « la carte d’identité de Jésus ».

## Description des évangiles

On a coutume de distinguer parmi les évangiles les trois premiers appelés synoptiques depuis Jean Jacob Griesbach (1745-1812), car ils présentent des textes similaires, organisés de la même manière, au point qu’on peut les présenter en trois colonnes et les comparer du même regard (du grec *syn* = avec et *opsis =* regard). La première idée qui vient à l’esprit est que ces trois évangiles pourraient avoir été copiés les uns sur les autres ou être trois variantes ou trois développements d’un même texte primitif. Et cette pensée est d’autant plus naturelle qu’ils sont écrits en grec alors qu’ils traduisent le plus souvent des paroles qui ont été prononcées en hébreu ou en araméen. Comme le fait d’avoir été traduits signifie que ces textes ont eu une certaine notoriété et ont circulé, il n’est pas interdit de concevoir qu’il y ait eu un rapprochement des trois ouvrages et que, s’ils sont synoptiques, c’est parce qu’ils ont été *synoptisés*. Et de fait, l’histoire connaît des tentatives d’harmonisation des évangiles, notamment par Tatien avec son *Diatessaron*.

À cet égard, Jean Carmignac[[116]](#footnote-116) a acquis la certitude, pour avoir travaillé de nombreuses années sur les chroniques, les manuscrits de Qumrân puis sur les évangiles, qu’ils étaient écrits dans un grec parfaitement correct, mais que de nombreuses tournures étaient incontestablement sémitiques. Selon lui, on se trouve devant la traduction très honnête de textes écrits initialement dans une autre langue. Il est possible de citer à l’appui de cette thèse le témoignage des Pères de l’Église qui affirment avoir connu un Matthieu hébreu, plus précisément en langue sémitique. Matthieu ayant Marc parmi ses sources, on peut supposer que Marc a également des origines en langue sémitique, quoique la tradition[[117]](#footnote-117) suggère que Marc ait écrit depuis Rome les souvenirs de Pierre. Mais d’autres penchent pour Antioche. Et puis, à quel stade de la rédaction fait-on référence ? Sans parler de la tradition qui veut que Marc soit ensuite parti pour Alexandrie et y ait rédigé une seconde version de son évangile, mais cette fois pour un public initié.

Quant à l’évangile de Luc qui semble avoir été écrit en grec dès l’origine, il comprend lui aussi des tournures, des expressions et des anecdotes qui relèvent d’un style sémitique, comme si l’auteur avait réalisé un travail de compilation entre plusieurs sources, dont certaines qu’il aurait traduites. L’auteur en tire la conclusion que les évangiles sont une construction plus ancienne que ce qui est couramment admis, et qu’en conséquence, ils sont plus proches des événements, ce qui rend leur relation plus véridique. Avec davantage de sens critique, mais ce serait peut-être trop demander, il pourrait aussi y voir un discours orienté de la part de l’Église à propos de la rédaction des évangiles par leur auteur présumé.

D’autres auteurs contestent point par point cette vision de la formation des évangiles[[118]](#footnote-118). Parmi les interprétations modernes, on peut citer l’idée selon laquelle le grec était une langue très répandue, à l’instar de notre anglais international. Depuis l’occupation de la région par les princes séleucides, le grec était resté la langue du pouvoir et celle de l’écrit. Les milliers de pèlerins qui se pressaient à Jérusalem trois fois par an l’utilisaient, de même que les Romains. Il est possible que Jésus, vu ses origines galiléennes, en ait eu des notions[[119]](#footnote-119). Il existe aussi de nombreuses traductions hébraïques des évangiles, mais celles-ci sont tardives. On cite la traduction de Simon Atoumanos vers 1360 parmi une soixantaine, sans compter celles qui ont été perdues, mais dont l’existence est attestée.

## Qui sont les rédacteurs ?

En attribuant la rédaction des évangiles à leurs auteurs désignés, l’Église fait relater l’histoire de Jésus par deux témoins directs, les apôtres Matthieu et Jean. Marc n’a pas connu Jésus, mais aurait recueilli le témoignage de Pierre. Luc n’est pas non plus un apôtre, mais le compagnon de Paul, lequel n’a pas connu Jésus non plus. Mais Luc se rattrape en se disant soigneusement renseigné[[120]](#footnote-120) et en étant le rédacteur des Actes des apôtres, c’est-à-dire de la suite de l’épopée. Cela signifie que même pour l’Église, deux évangiles sont des témoignages indirects. Pour cette raison, certains codex anciens[[121]](#footnote-121) présentent les évangiles dans l’ordre suivant : Matthieu, Jean, Luc et Marc, privilégiant les apôtres ayant connu Jésus par rapport aux autres rédacteurs. Cette version « autorisée » de la vie des évangélistes a été élaborée au cours des siècles, jusqu’à culminer au moyen-âge avec « *la légende dorée* » de Jacques de Voragine. Si les théologiens[[122]](#footnote-122) spécialistes de la formation des textes n’hésitent plus à prendre des distances, car plus personne n’attribue les quatre évangiles aux auteurs désignés par Irénée, c’est toujours cette Tradition qui constitue la version « grand public » qui est consignée dans les catéchismes et enseignée aux enfants.

## Dans quel ordre ont-ils été rédigés ?

Bien que les évangiles ne soient pas les textes les plus anciens du Nouveau Testament, la tradition les présente en première place en raison de leur importance dogmatique, et dans l’ordre suivant : Matthieu, Marc, Luc et Jean. Cet ordre tient au fait que pour l’Église[[123]](#footnote-123), Matthieu est le seul des trois auteurs synoptiques qui ait appartenu au groupe des apôtres ayant connu Jésus, et qu’il était réputé avoir été écrit à l’origine en langue sémitique. De plus, il ciblait un auditoire juif en prenant soin de placer le Nouveau Testament dans la continuité de l’ancien, et en insistant particulièrement sur la réalisation des prophéties. Matthieu jette ainsi un pont entre les préoccupations messianiques des livres prophétiques et l’avènement du Christ qu’il présente comme la réponse à cette attente. À cet égard, il s’attache à l’attitude de Jésus vis-à-vis de la loi juive et s’efforce de démontrer que Jésus est venu accomplir l’Ancien Testament et non le rejeter. De plus, il débute par une généalogie de Jésus depuis Abraham et David. Il est l’évangile préféré de Rome[[124]](#footnote-124). C’est sur lui que s’appuient les cinéastes, notamment Zeffirelli qui présente dans *Jésus de Nazareth* la version vraisemblablement la plus conforme à la vision de l’Église.

Marc vient ensuite et son évangile, plus court[[125]](#footnote-125), a été longtemps considéré comme un simple résumé du premier, ce qui permettra à Bossuet de surnommer Marc « le divin abréviateur ». L’identification de l’auteur à Marc, qu’il s’agisse de Jean dit Marc, de l’homme nu couvert d’un simple drap, ou d’un autre, n’a pas été réellement contestée, car c’est plutôt une source de difficultés que d’avoir attribué un évangile à un personnage obscur plutôt que le placer sous le patronage d’un apôtre prestigieux. Marc étant réputé avoir retranscrit fidèlement les souvenirs de Pierre, on est en droit de se demander pourquoi son évangile n’a pas tout simplement été attribué à ce dernier. Est-ce parce qu’il existait déjà à l’époque un évangile de Pierre ? Toujours est-il que le premier des apôtres est curieusement absent du Nouveau Testament, si on lui refuse la paternité des deux épîtres qui lui sont attribuées, mais qui sont postérieures et de tonalité nettement paulinienne.

Cet ordre traditionnel qui place Marc en deuxième position est critiquable à plusieurs égards : on s’explique mal que le compagnon de Pierre, en résumant Matthieu, ait pu passer sous silence la généalogie de Jésus qui établissait le fils de l’homme en même temps fils de David, alors même que le messie devait être issu du sang de David. Il est inexplicable aussi qu’il ait négligé de nous signaler sa naissance à Bethléem, ville de David, et les conditions de sa naissance toutes particulières. On serait donc plutôt fondé à estimer que l’évangile selon Matthieu constitue une amplification de celui de Marc plutôt que Marc une réduction de Matthieu. On verra plus loin que le mode de constitution de Matthieu est en réalité plus complexe et plus artificiel. Marc présente aussi des tournures araméennes, ce qui tendrait à indiquer une origine juive, mais aussi des latinismes, ce qui suggère une pluralité de sources. Marc prend soin d’expliquer à son public les expressions araméennes qu’il emploie, ou les rites juifs de purification. On reconnaît également dans certains passages une influence de l’apôtre Paul. Les plus critiques y ont vu une sorte de fourre-tout : selon ce que l’on souhaite expliquer, on a fait de Marc le compagnon de Paul et le secrétaire de Pierre, juif d’origine, mais écrivant de Rome ou d’Alexandrie… Une autre caractéristique de Marc est son souci de justifier la messianité de Jésus par la multiplication des miracles qui interviennent dès le chapitre 1, dès le début du ministère de Jésus en Galilée. Il est d’ailleurs frappant de constater la rupture de style qui donne l’impression qu’une collection de miracles[[126]](#footnote-126) a été intégrée dans un texte précédent. Si l’on ajoute que Papias d’Hiérapolis, son premier témoin historique le dit désordonné alors que cet évangile frappe au contraire par un regroupement systématique des discours, des miracles et des événements aux dépens de la chronologie, que l’on constate une rupture après le repas pascal, que la fin a été ajoutée tardivement, que le premier verset est douteux, que les auteurs modernes lui attribuent une longue préhistoire à partir de documents différents, nous avons quelques soupçons sur l’étrange ou divine alchimie qui a conduit ce premier évangile à devenir le deuxième.

Ce qui conduit les spécialistes à privilégier désormais la thèse de l’antériorité de Marc, c’est aussi que l’essentiel de son matériau se retrouve dans les deux autres synoptiques et qu’il semble bien qu’il ait constitué une grande part de leur documentation, ne serait-ce que dans une version primitive. L’autre source est représentée par un document supposé, composé des passages communs à Matthieu et à Luc, mais absents de Marc. Ce document qui n’avait pas de vocation narrative rapportait essentiellement des paroles de Jésus, et constituait une sorte de recueil de discours. Des savants allemands du XIXe siècle l’ont appelé *Quelle* (la source) ou évangile « Q ». Ce document a d’autant plus de chance d’avoir été élaboré en langue sémitique (araméen plutôt qu’hébreu) qu’il se compose de paroles qui ont été prononcées dans ces langues. Ces deux sources, Marc[[127]](#footnote-127) et les *Logia* de Q (pluriel latinisé du terme grec *Logion*) seraient les œuvres primitives à partir desquelles les différentes amplifications de Matthieu et de Luc auraient été réalisées[[128]](#footnote-128). D’autres arguments plaident pour l’ancienneté de Marc, ainsi son style généralement plus dépouillé, mais aussi plus précis quand il relate un événement, et sans doute plus « brut », car ses continuateurs semblent avoir atténué certains propos. Il faut aussi noter chez Marc une certaine sobriété théologique, avec notamment l’omission des *mystères* de l’incarnation et de la résurrection. En revanche, il est assez visible que le propos de Marc consiste essentiellement à justifier la prétention messianique de son Jésus par les signes opérés et autres miracles, de plus en plus nombreux et de plus en plus spectaculaires.

L’évangile de Luc est l’œuvre d’un chroniqueur qui ne fait pas mystère de son utilisation de sources antérieures qu’il néglige malheureusement de citer. On considère aujourd’hui qu’elles étaient au minimum au nombre de trois : l’évangile de Marc dans une version primitive, la source Q connue aussi de Matthieu, et des traditions propres qui constituent plus d’un tiers de son évangile. La question s’est posée de savoir si ce dernier ensemble était assez homogène pour constituer une source « L[[129]](#footnote-129) ». Luc est un pagano-chrétien. Il dédit son évangile à l’excellent Théophile, personnage qui nous est inconnu, mais auquel il dédit également les Actes des apôtres, considéré comme son tome 2. L’attribution de cet évangile à Luc date du deuxième siècle. On a immédiatement pensé au compagnon et médecin de Paul cité dans Philémon, Colossiens, et 2 Timothée. Cet évangile était le seul reconnu par l’ultra-paulinien Marcion[[130]](#footnote-130). Les particularités de cet évangile, théologiquement parlant, sont une référence insistante au rôle du Saint-Esprit, une forte perspective d’une histoire du salut, ainsi que son universalisme. La vie de Jésus y est largement réinterprétée. Luc attribue à Jésus le titre de Seigneur (Kyrios) ce qui exprime qu’il l’envisage moins comme un prophète ayant prêché en Palestine que comme un Christ assis à la droite de Dieu. Cette conception traduit une influence paulinienne manifeste et un plus grand éloignement dans le temps. La théologie est plus élaborée, la pensée plus grecque, les préoccupations plus philosophiques. Sur le plan narratif, il fait une large part à des récits anecdotiques qui ont enrichi la liturgie. Il se préoccupe du sort des pauvres et des réprouvés qui bénéficient de toute la sollicitude de Jésus, ainsi les pécheurs, les publicains, les larrons, les repentants ou les infirmes. Au point que Luc sera censuré sous l’influence paulinienne puisqu’il est désormais admis par les exégètes que le célèbre épisode de la femme adultère que l’on retrouve aujourd’hui chez Jean[[131]](#footnote-131) appartenait primitivement à l’évangile de Luc, après Lc 21,38. L’explication est que la sollicitude de Jésus ne devait pas conduire à un pardon facile de l’adultère. Il aurait été retiré par l’école alexandrine.

Arrivé en troisième position, Luc déclare franchement avoir emprunté sa chronique aux traditions courantes et à des textes précédents, et il paraît l’adresser spécialement aux fidèles issus de Paul, dans un univers helléniste.

Enfin l’évangile de Jean qui lui, est censé avoir connu Jésus, est très inspiré des philosophies d’Alexandrie et nous décrit, en prenant une certaine distance sur les événements, un Jésus professeur de métaphysique toujours parfaitement maître des événements qui l’impliquent. Le prologue, très connu (au commencement était le Verbe), a pour objet d’ancrer immédiatement le Jésus historique dont il va être question dans la *théologie haute* et la perspective du Christ du dogme. C’est une manière, avec dix-neuf siècles d’avance, de refuser de séparer *le Jésus de l’histoire* du *Christ de la foi*. Il faut toutefois distinguer entre la rédaction finale et le récit primitif. Ignace d’Antioche semble se référer à cet évangile sans le citer explicitement. On lui attribue une date assez tardive, ce qui conduit à en faire l’œuvre d’un apôtre très vieux si l’on veut respecter la thèse d’une rédaction par Jean, fils de Zébédée. La tradition s’appuie en effet sur le « témoignage » d’Irénée qui veut que cet évangile ait été écrit à Éphèse : *Jean le disciple du Seigneur a écrit l’évangile lorsqu’il était à Éphèse en Asie*. Il tient son témoignage de Polycarpe, évêque de Smyrne, ce dernier ayant été en relation *avec Jean et les autres qui avaient vu le Seigneur* selon une lettre d’Irénée adressée à Florinus. Une autre tradition s’appuie sur Papias d’Hiérapolis (donc antérieure à Irénée), cité par Eusèbe. Elle évoque Jean le presbytre qui serait un continuateur. Le vrai auteur serait ce Jean l’Ancien plutôt que Jean l’apôtre. Il faut ajouter que la légende entourant les dernières années de Jean a brouillé le message. Jean a été martyrisé à Rome, inondé d’huile bouillante dans un chaudron d’où il ressortit indemne, exilé dans les mines à Patmos, pour finir sa vie à Éphèse où l’on peut profiter de la visite pour admirer la maison de la Vierge Marie qui l’accompagna. Tous ces éléments à caractère pittoresque peuvent faire douter du sérieux des éléments le concernant, d’autant que d’autres sources suggèrent de Jean fut martyrisé à la même époque que son frère Jacques et qu’il faut en conséquence retenir l’hypothèse d’un continuateur, Jean l’Ancien, voire d’une école johannique.

Sur le lieu de la rédaction de l’évangile de Jean, de nombreuses hypothèses ont été avancées. Plusieurs indices plaident pour Antioche ou pour la Transjordanie, plutôt que pour Éphèse. Le style johannique porte une double influence araméenne et grecque. Le souci de Jean est de montrer le lien entre le Jésus historique et le Christ de l’Église. L’originalité de son évangile est que la gloire du Christ s’est déjà manifestée et que le royaume est déjà là et plus à venir. Cet évangile aussi est celui de l’amour : le fameux *aimez-vous les uns les autres* est tiré de Jean (le verset Jn 13,34 le dit à deux reprises) et cela est répété en Jn 15,12[[132]](#footnote-132). D’autres hypothèses concernant l’auteur réel font état du disciple que Jésus aimait, expression qui pourrait aussi bien désigner Lazare, le ressuscité, seul personnage dont il est dit que Jésus l’aimait. Mais le personnage de Lazare est inconnu des autres évangélistes, ce qui nuit à la crédibilité de cette hypothèse. On peut dire à propos du rédacteur qu’il provient d’un milieu juif plutôt marginal et différent de celui des autres évangélistes. Peut-être s’agit-il d’un helléniste de Palestine ou de Syrie, qu’il ne fait sans doute pas partie du groupe des douze qu’il semble mal connaître et dont il est le seul à ne pas donner la liste, alors qu’il cite volontiers d’autres disciples de Jésus. Il semble appartenir à un milieu social différent et connaît même le grand prêtre. Enfin, il est sans doute originaire de Jérusalem, ou du moins familier, car il est bien renseigné sur les coutumes et la géographie du pays, par exemple le Cédron ou la piscine de Siloé.

Une autre caractéristique de l’évangile de Jean est d’être difficilement « synoptisable ». En effet, s’il nous conte une histoire globalement ressemblante, il s’en éloigne fortement dans le détail. Jésus tient bien des discours (fort longs) et réalise aussi des miracles, mais ce ne sont pas les mêmes. Le Jésus de Jean ne parle pas non plus comme celui des synoptiques. Très peu d’épisodes ont un parallèle. Joseph Fitzmyer[[133]](#footnote-133) s’interroge : *Quelle image de Jésus aurions-nous si nous ne possédions que le quatrième évangile* ? C’est une bonne question : nous aurions l’image d’un Jésus très maître de lui (très différent du Jésus angoissé de Luc), nous ne saurions pas qu’il est né à Bethléem, du Saint-Esprit et d’une mère vierge ni qu’il a été baptisé. Et justement, cette question de l’ordre de rédaction revêt une grande importance, car deux évangiles seulement évoquent l’enfance de Jésus. En revanche, tous accordent une place de choix à Jean Baptiste, surtout Luc (et même lourdement) nous apprenant au passage que Jésus et Jean sont nés à la même époque, dans des circonstances miraculeuses similaires et qu’ils sont parents. Entre Jésus et le courant baptiste, il y aurait donc non seulement une proximité d’idées, mais aussi des liens familiaux. Or l’évangile de Jean témoigne d’une forte concurrence entre les milieux baptistes et les premiers chrétiens.

Aux dires même des spécialistes et des exégètes chrétiens modernes, l’histoire de la formation des évangiles est donc une question extrêmement complexe, bien éloignée de la version grand public de l’Église de quatre textes écrits d’un seul jet par quatre auteurs divinement inspirés. Ce qui revient à faire le constat d’une réécriture orientée dans des intentions dogmatiques, et constitue une forte présomption contre l’historicité du héros principal et de ses divines aventures.

## Morphologie et contenu des évangiles

Les théories sur la formation des évangiles sont une affaire complexe qui fait intervenir des phases successives de rédaction. Une partie du matériau évangélique est parfois propre à un seul auteur, et parfois commun à deux, trois et plus rarement quatre évangiles. Pour ne pas introduire le risque de confusion entre les évangiles et leurs rédacteurs présumés, j’adopterai ici la terminologie Mt, Mc, Lc et Jn pour désigner les textes.

Nous avons vu que Mc se retrouvait presque entièrement dans Mt et Lc, car il leur est globalement antérieur et a constitué une partie de leur documentation. Mt et Lc ne sont pas copiés l’un sur l’autre puisqu’ils disposent chacun de récits qui leur sont propres, même si certains spécialistes pensent que les quelques originalités sont sans doute plus tardives et qu’ils ont pu utiliser Mc à des stades différents de son élaboration.

Au total, nous disposons d’un évangile global[[134]](#footnote-134), revendiqué par l’Église qui a cumulé sans vergogne les quatre traditions au mépris du message de chacun. Chaque élément y est considéré de la même manière, qu’il soit attesté par un seul évangile ou par plusieurs[[135]](#footnote-135), et qu’importe si c’est dans des termes identiques, similaires, approchants, différents ou contradictoires. Une partie, commune aux quatre évangiles constitue en quelque sorte le noyau. Cet évangile « minimal » est très bref. Il concerne Jean Baptiste et certains épisodes de la Passion et de la résurrection. Il correspond schématiquement à la partie commune à Mc et Jn.

Il a également été constaté depuis longtemps que deux cent trente versets sont communs à Mt et Lc mais inconnus de Mc. Ils constituent la deuxième source principale, dite « Q » évoquée plus haut. Il faut aussi considérer une source secondaire, commune cette fois à Mt et Mc, mais inconnue de Lc, qu’on pourra appeler « MM ». Cette source, rarement mentionnée, comporte des épisodes et des miracles supplémentaires, ainsi que l’essentiel des récits de la Passion dont il sera question ultérieurement. La question se pose de savoir qui en est l’auteur et de quand elle date. Enfin, chaque évangile dispose de ses traditions propres, d’une importance variable d’un auteur à l’autre. Mais quantitativement, elles constituent quand même près de la moitié de l’évangile global.

La tradition propre à Mt représente 20 % de l’ensemble. Elle comporte une généalogie de Jésus, l’adoration des mages, la fuite en Égypte et le massacre des Innocents, ainsi que le discours contre les serments, sur l’aumône, la prière et le jeûne en secret, l’épisode du fardeau léger, les paraboles de l’ivraie, du trésor et du filet, celle du débiteur impitoyable, le message de la prière en commun, la continence volontaire, les ouvriers envoyés à la vigne, les deux fils, les dix vierges, l’annonce du jugement dernier, la mort de Judas (différente de celle des Actes, écrit par Lc, mais absente de son évangile !), la garde du tombeau, les soldats soudoyés et l’apparition finale en Galilée.

La tradition distincte de Luc, qui représente plus d’un tiers de son évangile, contient un prologue, l’annonce à Zacharie, la Visitation, le magnificat, la naissance et la circoncision de Jean Baptiste, le benedictus et la naissance de Jésus, l’annonce aux bergers, la présentation et le recouvrement de Jésus au Temple, une généalogie (distincte de celle de Matthieu), la résurrection du jeune homme de Naïn, le mauvais accueil de Jésus en Samarie, le retour des soixante-douze disciples, le bon Samaritain, Marthe et Marie, l’ami importuné, la parabole du riche insensé, du serviteur châtié, du figuier stérile, l’épisode de la conversion, de la femme voûtée, le choix des places, le renoncement, la drachme perdue, le fils perdu, l’intendant astucieux, le mauvais riche et le pauvre Lazare, les serviteurs inutiles, les dix lépreux guéris, le pharisien et le publicain, une importante annonce que Jésus est venu jeter le feu sur la terre et qu’il doit mourir à Jérusalem, le royaume de Dieu qui est parmi nous, l’épisode du larron repenti, l’apparition aux disciples d’Emmaüs, et enfin l’Ascension, également citée dans les Actes.

La tradition spécifique à Jn comporte un prologue, les premières vocations près du Jourdain, les noces de Cana, l’entretien avec Nicodème, le témoignage sur celui qui vient d’en haut, l’épisode de la Samaritaine, la fête des tentes à Jérusalem, un discours sur l’origine du Christ, la femme adultère, les Juifs et la race d’Abraham, la guérison d’un aveugle, le bon pasteur, la résurrection de Lazare, les épisodes du lavement des pieds, de l’amour fraternel (je suis le cep) l’annonce du départ, le don de l’esprit, le retour, le coup de lance, l’apparition à Marie de Magdala, l’annonce du martyre de Pierre, et Jésus confiant sa mère au disciple aimé. L’évangile de Jn n’est pas non plus copié sur les autres, car de nombreux récits manquent ou sont présentés dans une version différente, voire contradictoire.

La partie propre[[136]](#footnote-136) à Mc enfin, très restreinte et sans doute tardive, se compose d’une phrase introductive et de quelques éléments isolés : le sabbat fait pour l’homme, Jésus jugé *hors de sens*, la parabole de la semence qui croît d’elle-même, l’appel à la vigilance et le jeune homme qui s’enfuit nu.

C’est donc près de la moitié de l’évangile global qui appartient à une de ces quatre traditions où chaque récit, chaque histoire et chaque témoignage n’est attesté que par un seul auteur. L’existence de traditions propres s’ajoutant à des éléments communs nous permet d’envisager une préhistoire des évangiles particulièrement compliquée, une multiplicité de sources, une dispersion des communautés et une faible diffusion de l’information. Elle suggère fortement une écriture tardive et réalisée en plusieurs strates[[137]](#footnote-137). Il semble peu vraisemblable que les dates officielles de rédaction puissent être sérieusement prises en compte. Sans doute tardives par rapport à la tradition orale et aux premières notes prises, certainement trop précoces par rapport à la rédaction définitive. Il est probable qu’au moment de stabiliser sa doctrine, calquée sur les affirmations d’Irénée, l’Église ait simplement adopté les dates extrêmes compatibles avec l’âge possible des rédacteurs présumés.

Si l’on admet que plusieurs traditions[[138]](#footnote-138) se sont additionnées, puis superposées et qu’elles ont fini par fusionner, on pourrait s’attendre à ce que ces écrits, tous anciens, présentent une certaine homogénéité et une ressemblance aboutissant à un Jésus à l’image stable et claire. Mais comme par définition ces traditions sont uniques, nous ne disposons d’aucun recul pour apporter une quelconque critique, si ce n’est de s’interroger sur l’absence chez les autres évangélistes d’épisodes importants relatés par le dernier. Ainsi, il est gênant que certains des récits les plus fameux de la vie de Jésus ne soient attestés que par un seul évangéliste comme les épisodes des noces de Cana et de la femme adultère qui ne se retrouvent que dans l’évangile de Jean. Il serait plus aisé d’admettre une telle absence pour des anecdotes plus ordinaires ou des événements moins significatifs. Comment justifier que les trois autres auteurs aient pu les oublier ou les négliger ? Et c’est encore plus vrai dans le cas de Jean qui écrit le dernier.

Les récits communs posent davantage de questions, notamment quand ils présentent des divergences. Dans Q, on retrouve l’annonce de Jean Baptiste, les tentations de Jésus, les béatitudes et l’essentiel du discours sur la montagne, les annonces et recommandations aux apôtres, la malédiction aux villes de Galilée, aux pharisiens et à Jérusalem, la réponse à la prière, la réplique à l’accusation de guérir par Satan, les paraboles du sénevé, du levain, du sel insipide, de l’argent confié et surtout le Notre Père, soit au total deux cent trente versets qui ne se retrouvent pas dans Mc. Les disciples qui sont à l’origine de Q ne peuvent pourtant pas présenter les choses de manière très différente de Mc qui est censé rapporter le témoignage de Pierre. Or selon Q (mais aussi les autres sources de paroles), il faut croire que pour ses contemporains, Jésus a essentiellement marqué par ses discours, employait parfois un ton violent et un style très imagé, à la mode orientale, ponctué de paraboles, de symboles, d’énigmes et de proverbes. Il empruntait logiquement ses références aux différents livres de l’Ancien Testament. Enfin, les miracles sont quasiment absents de la source Q. Le Mc ancien, s’attache au contraire à mettre en valeur les actions, les voyages et surtout les guérisons et miracles, de plus en plus spectaculaires.

Il est étonnant qu’on ait tant insisté au XIXe siècle sur les versets communs à Mt et Lc mais inconnus de Mc, sans doute parce que l’hypothèse était alors scandaleuse, et négligé la partie commune à Mt et Mc, mais inconnue de Lc. Il s’agit pourtant d’épisodes intéressants, comportant des précisions sur le vêtement et la nourriture de Jean Baptiste, sur son exécution, la mention des anges servant Jésus dans le désert, la conclusion sur des paraboles, des récits de guérison (à Genesaret, la fille de la Cananéenne, le sourd bègue) des discussions sur les traditions des pharisiens et sur le pur et l’impur, la deuxième multiplication des pains, la réprimande à Pierre (passe derrière moi, Satan !) les questions au sujet d’Élie et du divorce, la demande des fils de Zébédée, la malédiction du figuier, ainsi que l’essentiel des récits qui suivent le repas pascal, notamment les épisodes de Jésus devant le Sanhédrin, le levain des pharisiens, Barrabas, le grand prêtre déchirant sa tunique après le blasphème, les outrages des soldats, le cri de Jésus à sa mort, le rideau du Temple qui se déchire. Cet ensemble est loin d’être négligeable.

Une troisième partie commune cette fois à Mc et à Lc contre Mt, est plus restreinte. Elle contient des récits tels que la guérison d’un démoniaque, Jésus quittant secrètement Capharnaüm, la nouvelle des guérisons, la conclusion de l’épisode de Gerasa, la guérison du chef de la synagogue, des précisions sur la parabole des vignerons homicides et sur les plus grands commandements, l’obole de la veuve et l’appel à la vigilance.

Qu’il s’agisse d’éléments communs ou propres à chacun, qu’on soit en présence de recoupements, de contradictions, d’absence ou de silence, chacun pourra s’interroger et interpréter à sa façon l’assemblage hétéroclite qui lui est ainsi présenté et tenter d’imaginer le nombre de traditions et de documents qui ont pu être élaborés à un moment ou à un autre. On pourra aussi se demander aussi pourquoi aucun de ces documents primitifs n’est parvenu jusqu’à nous.

## Le nombre des évangiles

Nous sommes tellement habitués à considérer nos quatre évangiles habituels que nous en avons oublié qu’ils étaient bien plus nombreux à l’origine. Avant que le canon ait désigné et diffusé les textes que nous connaissons, les premières communautés chrétiennes n’ont disposé d’aucun évangile, ou alors d’évangiles que nous ne connaissons plus, ou de textes divers rejetés depuis par l’Église.

1. Dans le monde juif, nous connaissons une floraison de documents qui se bousculent et s’entrecroisent. Les découvertes de Qumrân en témoignent. L’évangile semble constituer un genre littéraire bien attesté, au même titre que les apocalypses. D’autres écrits, dont certains sont attribués à des apôtres ayant connu Jésus, ont fini par être écartés par l’Église pour des raisons diverses. On les désigne alors sous le terme d’apocryphes, ce qui signifie « textes cachés », auxquels le chapitre suivant sera consacré. Car les premiers siècles ont donné lieu à une telle production littéraire que c’est entre une bonne cinquantaine d’évangiles qu’il a fallu choisir pour retenir les plus sérieux. Le choix a fini par porter sur quatre. Pourquoi ce nombre ? La réponse nous vient de saint Irénée :
2. *L’Église est répandue dans le monde entier ; or le monde a quatre régions, il faut donc quatre Évangiles. En outre, l’Évangile est comme le vent de la vie pour les hommes ; or il y a quatre vents cardinaux.*

Ce à quoi saint Cyprien ajoute :

1. *Et il y avait quatre fleuves dans le paradis terrestre.*

Devant la force décisive de tels arguments scientifiques, on choisit alors quatre évangiles ou plus précisément quatre évangélistes[[139]](#footnote-139). Les autres textes furent déclarés apocryphes, ce qui n’a pas empêché d’y puiser une certaine inspiration, par exemple le nom des rois mages ou la description de la crèche. Mais pourquoi quatre plutôt qu’un ? Un élément de réponse est que tel évangile pouvait être préféré dans un milieu particulier et qu’il n’était pas possible d’éliminer un texte unanimement considéré dans une région importante. De même, il a été admis que quatre auteurs ont pu relater le même événement, chacun insistant sur les éléments qui l’avaient le plus particulièrement frappé. C’est ainsi qu’on justifie habituellement la présence d’un détail dans un texte et son absence dans un autre. C’est aller un peu vite en besogne : cela expliquerait à la limite pourquoi les récits les plus anciens n’ont pas été recopiés par la suite, par exemple pourquoi Jn aurait pu juger inutile de reprendre un détail déjà partagé par les trois synoptiques. Mais cela n’explique pas pourquoi Jean ajoute des récits importants que ses prédécesseurs auraient alors omis. Pourquoi Marc, Luc ou Matthieu auraient-ils oublié de citer l’épisode de la résurrection de Lazare ? Était-ce sans importance ?

## L’ancienneté des évangiles

Les auteurs chrétiens, anciens ou modernes, mettent une ardeur extrême à nous convaincre que les évangiles ont été écrits très tôt après les faits qu’ils relatent et sont en tout cas bien plus proches des événements originaux que d’autres documents antiques pourtant peu contestés. Et de citer à l’envi les siècles qui séparent l’œuvre de Virgile de la plus ancienne copie connue. Mais Virgile n’a pas écrit des éléments de doctrine à partir de résurrections et autres miracles, dans l’intention de justifier une religion dont la hiérarchie a longtemps revendiqué un pouvoir temporel sur le monde.

Le travail de compilation a débuté au IIe siècle sous Trajan disent les uns, sous Hadrien selon les autres. Ce qui est certain, c’est que ni Clément de Rome, ni Barnabé, ni Ignace, ni Polycarpe ne mentionnent dans leurs épîtres ces documents évangéliques dont on a toutes les raisons de penser qu’en 150, ils n’existaient pas encore sous leur forme achevée[[140]](#footnote-140). Il fait peu de doute que les dates avancées par l’Église ont été assez systématiquement adaptées à ses thèses. Nous n’avons pas davantage de preuves concernant les dates de rédaction des évangiles ou des épîtres que nous n’avons de certitude sur la réalité de l’existence de leurs auteurs présumés qui, pour les historiens, restent de parfaits inconnus.

Il est difficile de suivre la tradition sur la grande ancienneté des évangiles pour trois raisons. La première est archéologique : personne n’a retrouvé d’évangile ou même de fragments d’un évangile qui ne soient postérieurs d’un siècle au moins à l’époque de la mort présumée de Jésus. La seconde porte sur les témoignages : il faut attendre les années 170-180 pour que les auteurs chrétiens nous informent de l’existence des quatre évangiles que nous connaissons, même si antérieurement à cette date, de rares éléments sont ponctuellement cités. La troisième raison est d’ordre interne : l’analyse des documents nous laisse entendre, que contrairement aux affirmations réitérées de l’Église, ils ne sont pas des premières mains réalisées en une fois, mais qu’ils proviennent de sources antérieures qui ont été longuement retouchées et retravaillées. À la lecture de Mt et de Jn, les deux évangiles censés avoir été écrits par des disciples de Jésus, il est évident que nous ne sommes pas en présence de témoins oculaires. Par exemple, la liste des apôtres chez « Jean » est incomplète et il ne nous apprend rien sur lui-même, son frère Jacques ou son père Zébédée, ni sur son métier ou sur son rôle. Et ainsi qu’on l’a vu, il ne semble pas connaître l’existence les évangiles écrits par ses trois prédécesseurs, ni l’apôtre Paul. On retrouve dans Mt des passages qui trahissent vis-à-vis des juifs une animosité anachronique, car elle ne se justifiera pas avant la fin du siècle. Mt va jusqu’à innocenter Pilate et fait qualifier Jésus de « juste » par la propre femme de Pilate (Mt 27,19). On retrouve la même préoccupation dans Jn. À la fin du IIe siècle, une épître apocryphe attribuée à Pilate accentuera encore cette tendance.

1. Sur ce point, le penseur juif Léo Baeck est encore plus catégorique[[141]](#footnote-141)…
2. Dans la forme que nous leur connaissons aujourd’hui, aucun des évangiles n’a pu être écrit avant la première génération postérieure à la destruction du Temple. Deux d’entre eux trahissent une rédaction encore plus tardive, c’est-à-dire au cours du IIe siècle.

… estimant que les évangiles ne contiennent pas seulement des faits et gestes de Jésus, mais surtout les conceptions des communautés chrétiennes. Il nous cite un autre élément bien connu des critiques, qui concerne une prédiction de Jésus effectuée a posteriori :

1. Cette génération se voit prédire son châtiment pour que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la Terre, depuis celui d’Abel le juste, jusqu’à celui de Zacharie, le fils de Berachia, que vous avez tué entre le Temple et l’autel. (…) Ce Zacharie dont parle Flavius Josèphe[[142]](#footnote-142) (IV p.51s dans sa Guerre des Juifs) fut poignardé par les zélotes en l’an 68.

Est-il crédible que les trois derniers évangiles ne fassent aucune allusion à la destruction du temple de Jérusalem, événement spectaculaire censé être tout récent, alors que cette destruction justifie de manière spectaculaire la prédication de Jésus et celle de Jean Baptiste ? On devrait pouvoir noter un très net changement de ton entre Marc, censé avoir été écrit juste avant, et ses trois concurrents qui témoignent après cet événement fondamental. C’est pour cette raison que certains auteurs traditionalistes estiment que les évangiles sont plus anciens qu’on ne l’admet habituellement. Mais la thèse des quatre évangiles écrits avant la destruction présente alors d’autres difficultés : 1) on ne s’explique pas alors pourquoi aucun auteur chrétien n’évoque les évangiles en tant que documents, notamment Clément de Rome, s’ils sont écrits depuis si longtemps ; 2) on s’attendrait logiquement à ce qu’une seconde série d’écrits signale l’événement spectaculaire survenu en 70 et témoigne des bouleversements intervenus à sa suite, notamment au sein de la communauté chrétienne et des relations que la nouvelle situation induit vis-à-vis des juifs. Il semble pourtant que l’argument du changement de ton ou de doctrine, avant et après la destruction de Jérusalem, n’ait pas été beaucoup discuté ou du moins qu’il n’ait pas laissé de traces. Et on oublie d’évoquer la thèse symétrique selon laquelle la rédaction des évangiles pourrait plutôt être très postérieure à l’époque de la destruction du temple.

On finit par comprendre que le fil conducteur de la chronologie de l’Église s’articule autour de l’agenda de Paul, en tout cas du Paul des Actes. En effet, Paul et Pierre sont censés être morts à la fin du règne de Néron, vers l’an 64, après que Paul ait rencontré Jacques, mort en 62. En reconstituant ses voyages, il est alors possible d’estimer leur chronologie, puis celle des épîtres, entre 49 et 63. Mais pourquoi alors retarder les écrits des apôtres Matthieu et Jean, et ceux de Marc et Luc, les compagnons de Pierre et de Paul ? Les dates admises à l’époque moderne sont toujours celles que nous impose l’Église, qui situent la rédaction des évangiles dans les fourchettes suivantes : 65-70 pour Marc, 75-85 pour Matthieu et Luc[[143]](#footnote-143) et 90-110 pour Jean. Mais ces affirmations ne font que reprendre une tradition transmise depuis Irénée et elles ne reposent sur aucun fondement historique tangible ou démontrable. L’étude interne et détaillée des textes nous donne au contraire toutes les raisons[[144]](#footnote-144) d’estimer qu’ils ont été largement antidatés, et parfois même maladroitement.

## Intégrité des évangiles

Quand on voit à quel point les exégètes chrétiens ont pu décortiquer le moindre mot, pesant sa présence ici et son absence là, appréciant son opportunité par rapport à un synonyme, on est conduit à se montrer exigeant sur la qualité des documents qui, en l’absence de sources historiques, sont les seuls témoins de l’existence de Jésus. Les auteurs chrétiens nous affirment que le message d’origine n’a pas été déformé et que les évangiles et les autres livres du Nouveau Testament ont été transmis intacts malgré les copies, recopies et traductions successives. Les exemples dont nous disposons confirment en effet qu’on observe peu de déformations entre les plus anciennes et les plus récentes copies des textes stabilisés. Il en est de même pour les écrits de Qumrân. Il y a donc peu de risques d’une dégradation naturelle. Il n’en est pas de même des traductions et des corrections intentionnelles. Un certain nombre de révisions[[145]](#footnote-145) ou de tentatives de révisions ont eu lieu, parfois naïvement avouées par leurs auteurs. Une première tentative infructueuse d’unification des évangiles a eu lieu à la fin du IIe siècle à l’initiative de Tatien : le *Diatessarôn*, s’appuyant peut-être sur une tentative précédente de Justin. Vers 330, Eusèbe de Césarée se demande naïvement dans un chapitre de sa « démonstration évangélique » jusqu’à quel point il est permis d’employer le mensonge comme remède à l’usage de ceux que cette méthode peut convertir. Et selon l’évêque Synosius : « *le peuple veut absolument qu’on le trompe. Les anciens prêtres d’Égypte en ont toujours usé ainsi*». Ces propos ne sont pas pour nous rassurer. Une autre révision eut lieu par Hésychieus et Lucien, puis par saint Jérôme, pour un remaniement dont nous ne connaissons pas la teneur ni l’ampleur, mais qu’il évoque lui-même. Car en l’absence de protection d’auteur, saint Jérôme se plaignait des imposteurs, mais avouait avoir quelque peu dénaturé Origène et passé une bonne partie de sa vie à tenter de fusionner les synoptiques. Un procédé qui ne choque pas Grégoire de Nazianze qui écrit à Jérôme : *il faut plus que du babil pour imposer au peuple. Moins il comprend, plus il admire*. Dès les premiers temps, l’habitude prise d’adapter les textes afin de les rendre plus conformes à l’orthodoxie du moment provoqua des critiques. Ainsi, Celse dénonçait : *quelques-uns des chrétiens se donnent la licence de refondre et de transformer à trois ou quatre reprises le texte primitif de l’évangile afin d’échapper aux réfutations par des faux-fuyants*.

Ces refontes ne furent pas seulement le fait de l’Église : l’empereur Anastase fit exécuter de nouvelles rectifications constatées par saint Victor. Charlemagne convoqua des savants grecs et syriens pour corriger les évangiles. Sixte-Quint fit de même à deux reprises ; la première fois, *plusieurs milliers de passages furent corrigés, la deuxième fois deux mille*. Même s’ils concernent l’ensemble de la Bible, ces chiffres sont sans doute très exagérés. Mais malgré ces efforts méritoires, il n’a pas été possible d’établir solidement ces textes et d’en gommer toutes les aspérités. On a pu compter dans le codex Sinaïticus quatorze mille corrections, la plupart du temps sous la forme de petits signes indiquant qu’il ne faut pas tenir compte du texte qui est écrit.

Il est fort regrettable que le paradis terrestre ait eu quatre fleuves, et la Terre quatre régions et quatre vents cardinaux, car il eût été plus simple de n’avoir à notre disposition qu’un seul évangile. Et si son auteur avait été Jésus lui-même, ou son chroniqueur, notre tâche en eût été grandement facilitée.

## Les traductions

Les traductions posent d’autres types de problèmes. Il est plus que probable que dans le passage d’une langue à l’autre, certaines nuances n’aient pas pu être prises en compte comme par exemple les subtilités du quadruple sens de la langue hébraïque, qu’Origène (185-254) n’hésite pas à reprendre pour la tradition chrétienne. Raoul Vaneigem[[146]](#footnote-146) s’interroge : *comment rendre en grec les idiomatismes hébraïques, avec ses verbes intemporels, ses jeux de mots, sa magie des sons, ses équivalences phonétiques, ses valeurs numériques attribuées aux lettres, autant d’éléments qui prêtent aux midrashim pré-évangéliques des significations que développeront les spéculations kabbalistiques, mais qui, demeurant lettre morte pour le grec, aboutissent à des contresens ?* De même, le fait que l’hébreu s’écrive sans voyelles pose parfois des problèmes. On en retrouve l’écho à propos des termes tels que Nazara, Nazareth, nazaréen, nazinéen, nazôréen. Faut-il comprendre *nazaréen* en traduisant *de Nazareth* sachant que cette localité n’a jamais été citée et que le mot correct serait alors *nazarénien*, en grec *nazarenos* voire *nazarethenos ?* Faut-il comprendre *naziréen*, consacré à Dieu, à l’image de Jean Baptiste, mais qui ne concerne pas Jésus qui ne s’abstient pas de vin ? Faut-il retenir *nazôréen*, le terme le plus souvent employé, mais dont on ne comprend pas clairement la portée ? Même incertitude à propos de l’emploi de l’aoriste ou du présent général, formes verbales inconnues du français, mais très répandues dans les langues orientales, qui conduit certains récits bibliques à énoncer des vérités permanentes[[147]](#footnote-147) ou intemporelles et non des événements précis, ponctuels et historiques.

Indépendamment de la langue employée, le simple passage d’un état d’esprit oriental à un état d’esprit occidental a sûrement déformé certains messages. Par exemple, par un système de correspondance, certains mots étaient employés pour d’autres : on disait Babylone, Ésaü ou Edom pour désigner Rome, ou Damas pour parler de Qumrân. On évoquait aussi le premier Temple pour parler du second et on dénonçait Nabuchodonosor pour désigner Titus. Il existait également une correspondance entre les nombres et les lettres et il était possible d’utiliser un nombre pour désigner une personne ou un lieu. Quand Matthieu explique qu’il y a quatorze générations de Babylone à David et quatorze générations de David au Christ, il fait référence au fait que le nombre correspondant à David, DVD, est égal à 4 +6 +4, ce qui vient à l’appui du rôle messianique qu’il veut attribuer à Jésus, tout comme sa naissance à Bethléem, la ville de David. De même que nous ne comprenons plus la moitié des allusions satiriques présentes dans les opérettes d’Offenbach, il est probable qu’une part significative du contenu réel de la Bible nous échappe encore.

Tout le matériau littéraire de ce qui va constituer les évangiles se trouve déjà en place dans l’Ancien Testament et les écrits intertestamentaires. Il suffit de piocher : des récits de martyres (Daniel, Macchabées), des généalogies (Chroniques), des dictons et adages (Proverbes, Ecclésiaste, Siracide), des prières (Psaumes), mais aussi des récits, paraboles et paroles de sagesse. Il ne fait pas de doute que le message chrétien qui se retrouve dans les évangiles a été rédigé dans des formes imprégnées de la culture judaïque de l’époque, et dans toute sa diversité. Ainsi, *la tradition évangélique n’est rien d’autre que toute la tradition du monde juif de l’époque* comme le constate Léo Baeck, citant à l’appui de sa démonstration le *Notre Père*, absent de Marc et de Jean, mais présent dans Marcion et dans la Didachè.

## La langue des évangiles

La question de la langue dans laquelle les évangiles ont été rédigés a aussi fait l’objet de débats acharnés. Car paradoxalement, les premiers documents d’une religion réputée être née en Palestine nous sont tous parvenus en grec. Il semble pourtant évident qu’un certain nombre d’entre eux ont dû être écrits au moins partiellement en langue sémitique, ne serait-ce que lorsqu’il s’est agi de relater des paroles prononcées par les différents protagonistes. Selon Eusèbe de Césarée, Papias d’Hiérapolis aurait témoigné vers 130 d’un Matthieu hébraïque composé de propos de Jésus, et il est évident que les paroles authentiques de Jésus adressées à ses compatriotes ont été prononcées en araméen. Une intense polémique agite le monde des spécialistes afin de démontrer que de nombreux passages sont des traductions et que de nombreux hébraïsmes ou araméismes sont cachés derrière le texte grec et trahissent la langue originale. L’hypothèse d’une rédaction primitive dans une langue sémitique présente aussi pour certains l’avantage de vieillir encore lesdites versions originales. A contrario, elle augmente l’écart qui sépare cette première rédaction des premiers témoins identifiés.

Étrangement, on retrouve parmi les partisans des originaux hébreux ou araméens des traditionalistes et des critiques, et parmi leurs détracteurs, la fine fleur de l’orthodoxie. Parmi les critiques, on peut citer Bernard Dubourg[[148]](#footnote-148) qui retrouve à chaque pas des expressions ou des constructions hébraïques, et en conclut que les évangiles ne sont qu’un *midrash* juif, entièrement construit à partir des textes de l’Ancien Testament, tout particulièrement l’évangile selon Matthieu. Son œuvre a fait l’objet d’un silence méprisant plutôt que d’une réfutation argumentée. Pourtant, en dépit du style assez difficile de l’auteur, sa démonstration[[149]](#footnote-149) implacable est troublante, même si elle ne va pas jusqu’à proposer une reconstitution du processus historique de la rédaction des évangiles. À l’autre extrémité du spectre, Jean Carmignac[[150]](#footnote-150) considère que les évangiles ont été composés selon des procédés sémitiques, plus tôt qu’on ne l’affirme généralement, et qu’ils ont été ensuite traduits dans un grec très correct par des gens qui ont cherché à calquer fidèlement les termes des premiers. Pierre Grelot[[151]](#footnote-151) s’emploie à réfuter tant l’argument de la langue que celui des dates.

La violence de cette polémique entre chrétiens a de quoi surprendre : en quoi serait-il anormal que les évangiles aient été à l’origine rédigés en hébreu ou en araméen ? L’Église attribue la rédaction de deux évangiles aux apôtres Matthieu et Jean. Est-il concevable que Matthieu ait rédigé son évangile en grec ? Il pourrait avoir amplifié Marc écrit en grec… mais d’après des souvenirs de Pierre qui n’étaient pas plus en grec ne l’étaient les paroles de Jésus. Selon les critiques, l’intérêt d’une rédaction en grec est d’éviter l’argument du *midrash* à partir de sources hébraïques qui démolissent de nombreux épisodes. Car derrière la langue, il faut évoquer les différences de culture et d’état d’esprit entre le monde juif et le monde grec. Par exemple, le terme grec *basileia* (royaume de Dieu) est utilisé 51 fois et révèle une conceptualité juive. Ce royaume, inauguré par la venue de Jésus-Christ, n’est pas encore pleinement manifesté. Le degré de proximité du royaume (à venir chez Marc, en cours chez Matthieu et réalisé par la venue du Christ chez Jean) est un indice intéressant de la date de rédaction des évangiles. Chez Matthieu par exemple, les faits relatifs à Jésus sont systématiquement présentés comme l’accomplissement des prophéties de l’Ancien Testament[[152]](#footnote-152). On devine derrière ce choix les débats qui ont pu agiter les premiers chrétiens et le rôle de la religion juive par rapport à la nouvelle Révélation. Le souci de Matthieu est souvent contradictoire avec celui de Paul. Hormis ce qu’affirme la tradition, il est difficile de définir qui en fut l’auteur, sans doute un juif converti soucieux de justifier une continuité avec le judaïsme et de recruter des adeptes dans ce milieu. Différents éléments suggèrent que l’auditoire avait une bonne connaissance des coutumes juives et de la langue araméenne. Il est également difficile de situer géographiquement la rédaction de cet évangile. On a proposé Jérusalem, la Galilée, Alexandrie, le littoral syrien, Antioche, Damas, sans qu’une solution s’impose. L’attribution de cet évangile à l’apôtre Matthieu a soulevé le scepticisme d’Oscar Cullmann qui estimait délicat qu’un disciple tel que Matthieu ait pu utiliser le récit de Marc, qui n’était pas un disciple. C’est bien vu, même si on peut penser que Cullmann aurait pu pousser le raisonnement plus loin en se demandant si les évangélistes désignés étaient véritablement les auteurs de « leur » évangile.

Pour conclure sur la question de la langue, il convient de rappeler, pour l’anecdote, le propos hallucinant que Mt 5,18 fait tenir à Jésus :

1. Car, je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul **iota** ou un seul trait de lettre, jusqu’à ce que tout soit arrivé.

… au sein d’une phrase figurant initialement dans Mc 13,30-31 *En vérité je vous dis que cette génération ne passera pas jusqu’à ce que tout cela soit arrivé. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas*. Ce propos fait d’ailleurs l’objet de doublets tant chez Matthieu que chez Luc, trahissant ainsi l’existence d’une seconde source.

## L’analyse interne

Qu’en est-il de la rédaction initiale de tous ces textes ? Les exégètes et chercheurs modernes ont relevé de très nombreuses anomalies, qu’il s’agisse de différences, d’incohérences, de contradictions, d’inexactitudes, de redondances, d’ajouts ou de suppression d’un texte à l’autre, voire au sein du même texte, sans parler bien entendu des variantes textuelles d’un codex à l’autre. Ces différences peuvent paraître normales si l’on considère que les évangiles ne sont pas la relation d’enquêtes systématiques et soucieuses d’exactitude, mais plutôt d’entreprises de prédication, avec une intention doctrinale. Il faudra des siècles à l’Église pour trier les éléments et les contradictions, sans pour autant les résoudre toutes.

De nos jours, les historiens disposent de découvertes archéologiques qui permettent de mieux situer le cadre dans lequel Jésus et les premiers chrétiens ont pu évoluer : le papyrus d’Oxyrhynque, l’évangile de Thomas ou les manuscrits de la mer Morte. De plus, les écrits intertestamentaires, longtemps négligés, permettent de relier et d’expliquer certaines traditions. Le message chrétien n’est pas tombé sur terre comme une météorite ; il est issu de son temps et décliné selon le cas dans un souci de continuité ou dans une intention de rupture. Mais les évangiles ne nous apportent que peu d’informations historiques à propos de Jésus : ils nous parlent essentiellement de Jésus le Christ, et assez peu de Jésus l’homme.

## Les épîtres

Qu’elles soient de Paul, de Pierre, de Jean ou d’un autre, ces lettres s’adressent généralement aux différentes Églises. Pour l’essentiel, elles contiennent des remarques d’ordre organisationnel, pastoral et théologique. On n’y trouve que très peu d’indications historiques et, si le Christ en général est souvent mentionné, le personnage de Jésus en est largement absent. Une biographie de Jésus rédigée à partir des épîtres ne dépasserait pas les dix lignes. On ne peut que s’en étonner puisque les lettres de Paul sont les documents censés être les plus anciens et donc les plus proches des événements. Au moment où les épîtres sont écrites, les témoins, les contemporains des faits, les disciples et apôtres sont vivants. Et d’une manière générale, les sources sont disponibles et les souvenirs encore frais. Les auteurs devraient brûler d’envie de révéler à leur public la personnalité hors du commun de ce Jésus qu’ils ont connu, de nous révéler le récit de ses extraordinaires aventures et surtout ses paroles. La prédication de Jésus devrait irriguer toute cette prose et être présentée à l’appui de chaque démonstration. Mais il n’en est rien. À l’inverse, les rédacteurs présentent des conceptions théologiques et même sociétales très personnelles, très affirmées et apparemment bien maturées et réfléchies, dont on aurait du mal à trouver une correspondance dans les paroles ou les actions de Jésus, la nécessaire soumission des femmes notamment. Quand on est imprégné de la lecture des évangiles et qu’on passe à celle des épîtres pauliennes, on a du mal à se persuader qu’on ne se trouve qu’à une vingtaine d’années de la disparition du maître.

Toutes ces épîtres sont présentées dans nos bibles modernes selon un ordre devenu traditionnel : viennent en premier les lettres de Paul, la première étant celle adressée aux Romains. Mais les sources ne sont pas unanimes. Dans le codex Vaticanus, les Actes des apôtres sont immédiatement suivis par les épîtres catholiques, avec en tête celle de Jacques.

## La recherche sur l’histoire des textes

Je voudrais aborder cette section avec modestie, car elle relève de deux siècles de théories intéressant des centaines de chercheurs qui y ont consacré toute leur vie. Mais on prend peu de risque à affirmer que la plupart des pistes explorées nous éloignent du discours officiel toujours tenu aux enfants qui fréquentent le catéchisme.

On retrouve au départ de ces analyses le résultat des travaux de Karl Lachmann qui démontre en 1835 l’antériorité de l’évangile de Marc, ce qui ouvre la voie à Christian Hermann Weisse qui deux ans plus tard, établit la théorie des deux sources. Cette théorie postule que les évangiles de Matthieu et de Luc sont construits à partir de l’évangile de Marc et d’un autre ensemble (rédigé ou de tradition orale) composé de paroles de Jésus, et qu’on nomme la source Q. Cette théorie constitue désormais la base de la recherche, même si de nombreux exégètes considèrent qu’elle est désormais dépassée par d’autres théories qui sans la remettre fondamentalement en cause apportent des précisions. En effet, à examiner par exemple l’importance des matériaux lucanien et matthéen, il est quasiment possible de passer de la notion de deux sources à celle de quatre documents (Mc, Q, M et L). L’affaire se complique encore si, comme le fait Boismard, il faut prendre en compte différents niveaux de rédaction, c’est-à-dire ajouter des textes intermédiaires dont bien entendu, aucun n’est connu. Mais ces complexités complètent plus qu’elles ne contredisent la théorie initiale. Il est utile de résumer quelques caractéristiques de ces documents présumés :

Marc : depuis longtemps, les chercheurs ont constaté que pour l’essentiel, le matériau de Mc était contenu dans Mt et Lc. En observant de plus près ces caractéristiques, ils ont établi que cet évangile qui est le plus court semble avoir servi de source dans une version plus primitive que la version que nous connaissons actuellement, et qu’ils ont appelé Proto-Marc. M.-É. Boismard, Père dominicain de l’école biblique de Jérusalem, a entrepris de reconstituer ce document. Il a en particulier constaté qu’il ne contenait pas les récits de la Passion et de la résurrection, ce qui laisse perplexe. On sait aussi que l’évangile de Mc a fait l’objet de retouches successives puisque même au IVe siècle, les témoins que sont les codex Sinaïticus et Vaticanus ne contiennent pas la finale longue.

La source Q : ce document hypothétique composé essentiellement de paroles n’a jamais été retrouvé ni même cité en tant que texte. Il pourrait donc relever d’une tradition orale, ce qui expliquerait les nombreuses variantes. Il est toutefois « visible » sous la forme de deux cent trente versets communs à Mt et Lc et inconnus de Mc… et de Jn, on oublie souvent de le rappeler alors que c’est encore plus étrange puisque Jn est censé être le dernier écrit. Le genre était envisagé puisque de nombreuses citations patristiques relatent elles aussi des paroles attribuées à Jésus. Les découvertes successives des papyrus d’Oxyrhynque, puis des textes de Nag Hammadi et tout particulièrement de l’évangile de Thomas ont confirmé définitivement l’existence du « genre » des recueils de paroles.

Cette source comporte des caractéristiques troublantes : 1) elle est inconnue de Mc, ce qui peut se comprendre si Mc est lui-même un document primitif ; 2) elle est ignorée par Jn, probablement écartée volontairement puisque la chronologie ne permet pas d’envisager qu’elle ait été inconnue de l’auteur ; 3) elle est peut-être antérieure à Mc vu la constatation de Pierre Nautin que les miracles y sont plus rares ; 4) elle ne comporte pas les récits de Passion et de la résurrection. Au total, on est en droit de se demander si le personnage qui tient les discours de Q est bien Jésus.

Luc : plusieurs théories ont été envisagées à propos de la formation de Lc ; celle qui a été élaborée par Pierre Nautin qui y voit un évangile primitif sera détaillée dans un chapitre ultérieur. M.-É. Boismard effectue un travail similaire en se basant sur le style et le vocabulaire lucanien. Il envisage trois niveaux de rédaction qu’il désigne sous les appellations L, Luc et Réviseur. L correspond aux traditions récupérées par l’auteur et dont il annonce l’existence dans son prologue ; Luc est la partie largement rédigée par l’auteur qui a imprimé son style et son vocabulaire ; quant au Réviseur, il a harmonisé le texte afin de la rapprocher ou de le distinguer des autres évangiles selon l’élément. Le style n’a pas la même richesse que Luc au point de noter de nombreuses maladresses. Boismard a étudié les caractéristiques stylistiques de Luc et a fait le constat qu’elles étaient distribuées de manière relativement hétérogène. Il a noté que les chapitres les plus lucaniens étaient ceux relatifs à la naissance (1 et 2) et à la Passion et la résurrection (23 et 24), alors que les moins lucaniens étaient les chapitres 12, 21, 14, 13… la cotation allant de 0,22 à 0,96. Il a noté que les parties issues de texte johannite (Jean Baptiste) avaient une faible note lucanienne, de même que les paroles de la source Q, alors qu’à l’inverse, certaines péricopes semblaient avoir été entièrement écrites par Luc. Il en a conclu qu’il n’y avait donc « aucun inconvénient à parler d’un document Q[[153]](#footnote-153) ».

Il apparaît aussi que certains discours tenus par Jésus, notamment celui sur la destruction de Jérusalem, sont organisés sous la forme de chiasmes, une figure littéraire qui construit le récit en symétrie autour d’une phrase centrale. Un auteur tel que Boismard a pu constater que les récits de la Passion selon Luc présentaient de fortes affinités avec ceux de Jean, ce qui est gênant sur la forme, car il est désormais largement admis que Jean a tout d’une œuvre littéraire, mais aussi sur le fond, car il semble bien que chez Luc aussi ce sont les Juifs qui crucifient Jésus. En conclusion, il apparaît remarquable que l’identité du style lucanien se porte essentiellement sur la Passion et sur la naissance. Or il est admis que ce dernier ensemble est un ajout tardif, ce qui laisse entendre que le récit de la Passion, qui est proche du texte de Jean et attribue comme lui la responsabilité de la crucifixion aux Juifs ne serait donc pas original chez Luc. Il se serait donc inspiré de Jean et de la tradition qui a donné l’apocryphe de Pierre, notamment à propos de l’épisode de la visite chez Hérode Antipas. Au total, il apparaît que l’historicité de Luc peut être considérée comme discutable, notamment pour l’élément le plus essentiel de la vie de Jésus qui est la Passion[[154]](#footnote-154). De telles conclusions qui émanent d’exégètes catholiques peuvent donner à réfléchir.

Le document M-M : même si cet ensemble est moins célèbre que la source Q, il comprend de nombreux épisodes qui ont été listés précédemment dans ce chapitre, notamment les récits de la Passion dont on verra plus loin qu’ils relèvent plus d’une tradition matthéenne que d’une source commune à Mt et Mc.

Quant à l’évangile de Jean, les mêmes chercheurs envisagent la fusion de plusieurs documents d’origine et lui soupçonnent une longue histoire[[155]](#footnote-155).

En conclusion de ce chapitre, on ne peut que constater la distance qui sépare le discours officiel de l’Église, qui maintient toujours officiellement le mythe de l’ancienneté, de la chronologie et de la véracité entière de ses textes, ainsi que de leurs auteurs, et le résultat des très nombreux travaux des chercheurs, pourtant quasiment tous issus de ses rangs. Des écoles entières d’exégètes spécialisés ont consacré leur vie à scruter les ressemblances et les différences, pour aboutir à la conclusion que le matériau évangélique initial avait été multiple et divers, et que son assemblage progressif, suivi de révisions nombreuses, s’était déroulé sur une longue période, poussant parfois jusqu’au Ve siècle. Quant à l’analyse interne des évangiles, historique ou textuelle, qui complète et confirme ces conclusions, elle constitue une discipline à elle seule, mais aussi passionnante soit-elle, elle dépasse largement l’ambition de cet ouvrage et je ne l’ai brièvement évoquée ci-dessus que pour mémoire.

# CHAPITRE 4

Les évangiles selon l’histoire

L’étude de la formation historique des évangiles est l’une des enquêtes les plus passionnantes qu’on puisse imaginer et très probablement la clé de cette affaire Jésus. Il faut le rappeler avec force : aucun élément historique objectif n’appuie les affirmations de l’Église concernant la chronologie et le mode de rédaction des vingt-sept textes qui constituent le Nouveau Testament. Une fois le dogme mis de côté, les questions surgissent de toute part : qui en sont les auteurs, quelles étaient leurs intentions, où et quand ces documents ont-ils été écrits, pour quel public et à partir de quels matériaux ? Depuis longtemps, les exégètes ont pris de grandes distances vis-à-vis du discours officiel et il est toujours surprenant de lire dans les ouvrages spécialisés à quel point leurs conclusions s’éloignent désormais de ce que l’on peut lire dans un catéchisme.

Dans l’introduction de son édition de l’Évangile selon Matthieu d’après le codex de Bèze, Christian-Bernard Amphoux[[156]](#footnote-156) nous dit :

1. En dépit de nombreuses études, les évangiles demeurent des livres sur lesquels beaucoup de questions restent sans réponse. En particulier, leur texte a une histoire qui n’a jamais été sérieusement étudiée.

Cette affirmation laisse pantois tant il semblait assuré que sur un tel sujet tout avait été dit depuis longtemps, ou qu’à tout le moins, tout était bien connu. Pas du tout. Les spécialistes et autres experts se débattent au milieu de milliers de textes, rédigés dans toutes sortes de langues, recopiés à des périodes différentes et provenant de toutes les origines. Les progrès de l’informatique conduisent à rassembler ces textes dans des bases de données, de plus en plus accessibles au public. Elles permettent de comparer les textes verset par verset, du moins pour ce qui concerne les principaux témoins.

## Plusieurs familles de textes

Les différents textes qui sont à notre disposition se présentent sous la forme de grandes familles. À ses débuts, l’Église s’est organisée autour de plusieurs pôles, notamment Antioche, Alexandrie, Rome et Césarée. Les écoles qui ont prospéré dans ces centres ont établi leur version des textes dont elles disposaient. Plusieurs vagues de compilations ont eu lieu, notamment quand le christianisme est devenu religion licite, puis officielle. Comme nous l’avons vu, les plus anciens témoins des évangiles se présentent sous forme de codex écrits en lettres onciales (majuscules). Aucune collection ne semble antérieure au milieu du IVe siècle[[157]](#footnote-157) et il faut donc avoir bien présent à l’esprit que ces témoins sont eux-mêmes des copies de documents antérieurs. Les spécialistes classent les textes qu’ils rassemblent en différentes familles, désignées sous les appellations respectives de texte occidental, alexandrin, césaréen et byzantin, selon l’ordre chronologique. C’est le type alexandrin qui est à la base de la version standard actuelle. Mais le point caractéristique de cette affaire est que les témoins d’une autre famille, désignée sous l’appellation de texte occidental, quoique plus tardifs historiquement que ceux qui portent le texte alexandrin, semblent avoir été recopiés à partir d’une source plus primitive. Autrement dit, il est clairement envisagé par les experts que le texte qui est à la base[[158]](#footnote-158) du codex de Bèze et du codex Claromontanus serait plus proches des versions originales, même si les supports eux-mêmes, qui datent des Ve/VIe siècles, sont moins anciens que leurs concurrents. Ils seraient ainsi antérieurs aux plus anciens témoins du texte alexandrin, les papyrus Bodmer p66 et p75 qu’on estime avoir été rédigés vers 200 et 230 respectivement. On devine en conséquence qu’une révision a été opérée au IIe siècle, qui a conduit à faire évoluer le texte occidental vers le texte alexandrin, sans qu’on puisse déterminer précisément sous l’impulsion de qui, sous l’influence de quelle école géographique et pour quelles raisons.

Il est aussi sérieusement envisagé que ce texte devenu standard a par la suite fait l’objet d’une harmonisation, donnant lieu à des corrections nombreuses, ainsi qu’à des ajouts. On peut ainsi noter dans des collections datées de la deuxième moitié du IVe siècle l’absence de la finale longue dans l’évangile de Marc et l’absence de la péricope de la femme adultère dans celui de Jean, ce qui démontre l’évolution encore tardive des textes[[159]](#footnote-159). Les chercheurs se livrent à un travail acharné dans le souci de remonter à la source et de reconstituer l’histoire de la constitution et de l’évolution des différents textes qui, on le rappelle, sont tous écrits en grec.

La question se complique avec la prise en compte des traductions anciennes, notamment latines, qui font parfois état de versions plus anciennes que les manuscrits grecs onciaux. La grande rareté des papyrus porteurs des archétypes ou des premières copies fait soupçonner l’élimination systématique des sources une fois opérée la mise à jour dans une nouvelle version. Ce soupçon est renforcé par la quasi-impossibilité de reconstituer une généalogie des textes : les variantes textuelles sont si nombreuses d’un manuscrit à l’autre qu’aucun ne semble être la copie d’un de ses prédécesseurs ou à l’origine d’un écrit ultérieur bien identifié. Autrement dit, il semble que chaque copie se soit accompagnée de modifications, ce qui constitue un fort indice du caractère évolutif du processus de rédaction. Les ajouts tardifs de la finale longue de Marc, de l’épisode de la femme adultère passée de Luc à Jean, et qui s’est retrouvé à des emplacements différents, l’introduction dans Luc d’une parole de Jésus en croix[[160]](#footnote-160), et bien d’autres exemples connus des spécialistes sont là pour nous le confirmer.

Il convient de rappeler que l’histoire ne sait rien des rédacteurs présumés des évangiles, et encore moins des auteurs réels. Les évangiles canoniques sont anonymes et ont été attribués ultérieurement à des disciples directs ou indirects de Jésus. Le plus ancien témoin littéraire connu de cette attribution des évangiles à leur auteur est Irénée[[161]](#footnote-161), vers la fin du IIe siècle à en croire l’Église :

1. Ainsi Matthieu publia-t-il chez les Hébreux, dans leur propre langue, une forme écrite d’évangile, à l’époque où Pierre et Paul évangélisaient Rome et y fondaient l’Église. Après le départ de ces derniers, Marc, le disciple et l’interprète de Pierre, nous transmit lui aussi par écrit ce que prêchait Pierre. De son côté, Luc, le compagnon de Paul consigna en un livre l’évangile que prêchait celui-ci. Puis Jean, le disciple du seigneur, celui-là même qui avait reposé sur sa poitrine, publia lui aussi l’évangile tandis qu’il séjournait à Éphèse en Asie.
2. Adverssus Haereses III Préliminaire

Qu’il soit authentique ou introduit postérieurement par une Église soucieuse de reconstituer son histoire, ce texte d’Irénée est à l’origine d’une partie du cadre chronologique dans lequel s’inscrit l’histoire du primochristianisme. Le travail sur les sources constitue donc un élément fondamental, avec pour question cruciale de déterminer à quelle époque et selon quel processus ont été élaborés les textes qui constituent la Bible en général et le Nouveau Testament en particulier. Il est désormais admis par les chercheurs que les textes que nous connaissons dans leur version définitive ont connu une longue préhistoire qui va parfois jusqu’à s’appliquer verset par verset. Si officiellement, l’Église ne veut pas en entendre parler, la plupart des exégètes et des théologiens l’admettent depuis longtemps, et ces notions sont enseignées dans les facultés de théologie du monde entier. On omet toutefois de signaler ce fait gênant à l’attention des enfants qui font leur catéchisme, ainsi qu’au grand public. Il n’est pas rare de trouver de nos jours, dans un blog ou sur un forum chrétien des affirmations péremptoires portant sur les cinq témoins historiques de Jésus au premier siècle : Matthieu, Marc, Luc, Jean et Paul. Ces zélés défenseurs de la foi ne semblent pas suivre attentivement les progrès de la recherche et de l’exégèse.

Mais avant de nous intéresser par leur contenu, les vingt-sept ouvrages qui constituent le Nouveau Testament se présentent à nous sous la forme d’objets dont il faut considérer l’antiquité. À partir d’un immense matériau disponible, on peut tenter d’estimer la date de la plus ancienne collection, du plus ancien évangile, des plus anciens fragments, et aussi des premiers témoignages disponibles, qu’ils nous soient parvenus sous forme matérielle, de mention ou de citation.

## Les matériaux disponibles

Une précaution s’impose d’emblée à propos des dates qui vont être citées : il est délicat d’attribuer à ces documents des dates certaines. En ce qui concerne la datation des écrits retrouvés, plusieurs méthodes sont employées de manière successive. La première consiste à dater le support, le plus souvent un papyrus ou un parchemin, mais cela ne permet pas d’arriver à une grande précision d’autant que le support peut être bien plus ancien que le texte qui y figure, et inversement si l’on est en présence d’une copie. La seconde méthode, dite philologique, étudie l’écriture et la forme des caractères. Certains documents historiques peuvent ainsi être datés avec une grande précision, par exemple une lettre adressée à un personnage connu ou relative à un événement bien identifié. La forme des lettres de ce document peut alors servir de référence pour des comparaisons ultérieures. Ainsi, les spécialistes affirment pouvoir estimer l’ancienneté d’un écrit dans une fourchette de dates, en fonction du type d’écriture. Ils distinguent une période pour les grands onciaux et une pour les minuscules.

Mais ces spécialistes sont-ils neutres dès lors qu’il s’agit de se prononcer à l’intérieur de la fourchette ? Les auteurs critiques prennent beaucoup de distances vis-à-vis des dates généralement avancées. Cet aspect du dossier est l’un des moins bien connus[[162]](#footnote-162) et il en est rarement fait mention auprès du public alors qu’il est essentiel puisque ces textes sont des sources de nature archéologique. La troisième méthode s’intéresse au contenu même du texte. Des faits, dates ou expressions peuvent constituer des indices, orienter vers une époque ou en exclure une autre. Il en est de même du style de l’auteur et de ses centres d’intérêt, de l’emploi d’une expression et de sa fréquence. À l’aide des ordinateurs, les exégètes ont identifié différents éléments qui caractérisent les *lucanismes* ou le vocabulaire paulinien. De même, le grec utilisé peut être parsemé de tournures sémitiques ou de latinismes permettant de mieux situer le milieu dans lequel a pu avoir lieu la rédaction. D’une manière générale, la sincérité des contenus est essentielle et les exégètes doivent être soucieux des références ayant pu être introduites ultérieurement pour les besoins de la cause.

## Les collections ou codex

Les collections d’évangiles les plus anciennes dont nous disposons[[163]](#footnote-163) sont des manuscrits grecs écrits en lettres majuscules, dites onciales, dont les principaux sont : le codex Vaticanus (B03), conservé à la bibliothèque du Vatican et daté de la fin du IVe siècle ; le codex Sinaïticus (א 01), découvert dans un couvent du Sinaï au XIXe siècle serait légèrement antérieur. L’Alexandrinus (A02) conservé au British Museum est du Ve siècle. Le codex Éphrem (C04) est un palimpseste dont le texte d’origine qui date du Ve siècle a été effacé pour réutiliser le parchemin. Il est conservé à Paris, à la Bibliothèque Nationale. Ces quatre manuscrits contiennent des Bibles entières. Ils ne diffèrent que sur des détails. Deux autres datent du début du VIe siècle et présentent avec la première série des différences notables. Le premier est le codex Bezae Cantabrigiensis (D05) appartenant, tout comme le second, à Théodore de Bèze, ami de Calvin, qui l’offrit à Cambridge. L’autre est le codex Claromontanus (D06) qui tire son nom du lieu de sa découverte : Clermont. Il est conservé à Paris. L’explication des différences entre les deux groupes est que l’on se trouve en présence des deux familles évoquées ci-dessus, dites texte alexandrin et texte occidental, soit TA et TO pour les intimes. Le codex de Bèze est le seul témoin grec du TO pour les évangiles. Il a l’intéressante caractéristique de comporter en vis-à-vis du texte grec sa traduction en latin, qui est sans doute postérieure. De nombreux autres codex existent, mais sont plus récents. Ils ne sont pas à négliger dans la mesure où ils peuvent résulter de la recopie d’un original très ancien. Cette affaire de spécialistes nous entraîne dans un maquis de versions plus ou moins antiques, de traductions et d’harmonies. Des experts tels que Marie-Émile Boismard ont recherché à partir de recoupements entre harmonies médiévales la trace de ces textes anciens[[164]](#footnote-164). La seule idée de versions plus ou moins primitives présentes dans les collections en dit long sur la complexité du processus d’élaboration du Nouveau Testament et nous éloigne singulièrement de l’affirmation de documents rédigés en une fois sous la dictée du Saint-Esprit. Outre les grands onciaux de référence, on connaît d’autres textes [[165]](#footnote-165) considérables, recopiés lors des siècles suivants, mais à l’ancienneté assurée.

## Les papyrus

Les grands onciaux ont été précédés par des manuscrits dont certains semblent avoir été des codex, même s’ils semblent parfois plus partiels. Le papyrus p45 daterait de 250 environ et serait ainsi à peine plus récent que le p75. Il comporte les quatre évangiles ainsi que les Actes des apôtres. Il ne subsiste qu’une trentaine de feuilles d’un ensemble estimé à deux cent cinquante. Son type est difficile à estimer et la question même de l’existence de type à cette époque fait l’objet de débats. Ce codex présente de très nombreuses variantes textuelles, prouvant que le texte des évangiles n’était pas stabilisé à cette époque. Il peut faire figure de candidat comme archétype des grands onciaux du IVe siècle. Le papyrus p75 semble lui aussi provenir d’un document plus important, de cent quarante-quatre pages dont il ne reste qu’une cinquantaine de feuillets. Peut-être plus ancien encore, le papyrus p4, dit de Paris, proche de p75 contient des fragments de l’évangile de Luc. De fortes polémiques portent sur sa datation, car il comporte tous les types de sources : synoptiques, source Q, tradition L (Luc isolé) dont les récits de l’enfance. Ce texte est de type alexandrin : est-il plus récent ou pas que le texte occidental qui constitue la principale source du codex de Bèze ?

La rareté des sources et la difficulté à les dater conduisent à atteindre dans l’analyse de ces documents archéologiques les limites de l’objectivité : un auteur traditionaliste tel que Thiede veut voir dans p64, proche de p67 et p4, un document datant des années 37 à 70, alors que la forme d’écriture plaide pour une forte ressemblance avec le Vaticanus qui date d’environ 360. Un autre auteur appuie sa position sur l’impossibilité que Dieu ait pu laisser perdre la parole sacrée. C’est pourtant un fait qu’aucun original ne semble avoir survécu.

Tous ces documents nous renvoient à cette question fondamentale de la généalogie des sources. À l’évidence, les grands onciaux ont été copiés à partir de documents antérieurs, de même que les papyrus qui les précèdent. Autrement dit, les collections constituées sous le règne des derniers empereurs constantiniens (vers 360) auraient été copiés à partir de textes qui les précédaient d’un peu plus d’un siècle (vers 230). Mais on ne retrouve plus avant cette époque que des documents très isolés alors qu’il nous reste un siècle et demi à combler. À défaut de pouvoir déterminer la source du Sinaïticus ou celle des p45, p75 ou p72, on est en droit de se demander pourquoi toutes ces sources ont disparu, car elles semblent bien avoir été très nombreuses. Que sont devenus les premiers documents[[166]](#footnote-166) porteurs du texte occidental, à partir desquels a été constitué le codex de Bèze, recopié sans doute au tournant des Ve et VIe siècles ? D’où provient le texte alexandrin des évangiles pour les synoptiques ? Il est assez remarquable que l’évangile le plus ancien (p66), de même que les fragments les plus anciens (p52 et p90) portent tous l’évangile de Jean, censé pourtant être le plus récent, alors que l’évangile de Marc n’a pas de témoin avant le papyrus p45 qui date de 250 environ, de même que celui de Matthieu qui a aussi pour témoin p4, à la datation incertaine. Cette question de la filiation des sources fait l’objet de débats acharnés, mais reste confinée au milieu étroit des spécialistes.

## Les traductions

Ce groupe est constitué de documents parfois plus anciens que les manuscrits grecs que nous possédons, et donc plus proches des originaux. Si la Vulgate de saint Jérôme en est le représentant le plus illustre, elle date de 382[[167]](#footnote-167) et on connaît quarante-quatre manuscrits latins qui lui sont antérieurs. L’ensemble qu’ils constituent est désigné sous le terme de *Vetus Itala (ou Vetus Latina)*. Nous possédons aussi des traductions syriaques et coptes qui renvoient l’original à une date plus lointaine. Ils présentent un risque d’altération plus important que dans le cas d’une simple recopie, notamment par la difficulté à reproduire correctement certaines notions ou nuances au passage d’une langue à l’autre.

## Les ouvrages

Nous disposons de deux cent soixante-quatorze manuscrits grecs en lettres onciales datant du IVe au IXe siècle, et deux mille sept cent soixante-dix manuscrits grecs postérieurs en lettres cursives. S’ajoutent des versions en langues anciennes : latin, syriaque, copte, arménien et géorgien. Par recoupements et examen des différences entre les versions, les chercheurs s’efforcent de se rapprocher de la version originale. Ce travail nécessite une certaine méticulosité en raison de la question de la double datation : celle du support et celle de l’écrit qu’il reproduit. En effet, il ne peut être exclu qu’un document du IXe siècle soit la copie d’une version plus primitive que celle portée par un document du VIIe siècle.

Le plus ancien évangile quasiment complet connu à ce jour est le papyrus Bodmer II dit p66. C’est un évangile de Jean écrit en grec et daté d’environ 200. Il est considéré comme l’un des meilleurs témoins du texte alexandrin. Le papyrus Bodmer p75 qui le suit de près chronologiquement date de 230 environ. Il contient le plus ancien évangile de Luc connu ainsi qu’un évangile de Jean. Les différences observées entre les différentes versions permettent à Floyd Filson d’estimer que…

1. ces trois papyri [Bodmer p66, p72 et p75] qui trouvent leur origine en Égypte indiquent qu’il n’existait pas de texte uniforme des évangiles en Égypte au IIIe siècle.

Et il en est de même de p45. On peut compléter cette réflexion en évoquant une autre caractéristique du papyrus p72 : ce document est en effet constitué d’une collection de textes divers assemblés, qui comporte, outre l’épître de Jude et les deux épîtres de Pierre, des odes de Salomon, l’évangile de la nativité de Marie, la 3e épître aux Corinthiens, un texte sur Méliton de Sardes, soit un mélange étonnant de textes canoniques et de textes apocryphes, le tout dans un document assez volumineux datant probablement de la fin du IIIe siècle. Le canon était-il encore si peu stabilisé à cette époque ?

## Les témoignages

De nombreuses citations ont été faites par les Pères de l’Église. Mais nous n’avons pas le moyen de déterminer si dans un pareil cas, l’auteur cite un évangile qu’il a sous les yeux, un document source, ou s’il mentionne un élément dont il a eu connaissance et qui provient d’un autre auteur ou d’une simple tradition. Les historiens de l’Église prennent un soin particulier à faire citer des passages des évangiles par les premiers docteurs de l’Église. À examiner cette affirmation de plus près, il s’agit souvent d’éléments très isolés, sans doute issus d’une tradition commune, car s’ils citent occasionnellement quelques mots, jamais lesdits docteurs ne font mention de l’existence à leur époque d’un document complet et a fortiori de plusieurs.

Par définition, les citations ne sont que des mots et constituent des sources moins sûres que des documents matériels. Quand Tertullien cite en 207 certains versets, peut-on être assuré qu’ils figuraient bien dans un texte qui était sous ses yeux ? Leur examen laisse parfois une nette impression d’anachronisme, faisant ressortir les éléments d’une théologie qui ne sera débattue et tranchée qu’à l’occasion d’un concile tenu un ou deux siècles plus tard. Quand on se retrouve en présence d’une opinion précise, intégrée dans un texte vague, on est en droit de se demander si la mention est authentique ou si elle a pu être intégrée rétroactivement afin de justifier la construction du dogme sur un point qui a été particulièrement disputé. Mais en dehors des citations de fragments isolés, nous ne disposons d’aucun témoignage qui fasse état de l’existence d’un document complet et encore moins d’une collection avant une époque qui se situe entre les années 160 à 180 au plus tôt selon les auteurs. Cela signifie que des évangiles réputés avoir été écrits[[168]](#footnote-168) entre les années 65 (Marc) et 95 (Jean), voire bien avant selon les traditionalistes, étaient à l’évidence inconnus des premiers chrétiens plus de soixante ans après la date officielle de leur rédaction. S’il faut en croire les dates avancées par l’Église, le plus ancien évangile attesté historiquement par des témoignages est paradoxalement *l’évangelion* de Marcion, qui daterait des années 130. Il est connu pour avoir été violemment condamné et réfuté, au point qu’on a pu en reconstituer l’essentiel. Comme Marcion est censé avoir présenté un évangile de Luc altéré, nous nous retrouvons devant le fait paradoxal de disposer d’une version du document altéré plus ancienne d’un siècle que le plus ancien témoin connu de l’évangile de Luc, le papyrus Bodmer p75, daté d’environ 230.

## Les fragments

On connaît cent huit fragments de papyrus dont le plus vieux, dit Ryland p52, conservé à Manchester, contient un extrait[[169]](#footnote-169) de l’évangile de Jean. Son ancienneté fait l’objet d’âpres discussions. Les exégètes chrétiens avancent les années 135, 125 et même 100, avec pour l’intention de combler le vide entre le plus ancien évangile complet (Bodmer p66, vers 200) et la date présumée de la rédaction de Jean (95). Le raisonnement est que si un document a pu être trouvé en Égypte, datant de 125, c’est qu’il a été recopié depuis un original plus ancien, ce qui en fait une copie première, peut-être même effectuée sur l’original. Les traditionalistes souhaitent prouver que le premier Jean est antérieur aux dates généralement avancées. Mais pour p52, d’autres chercheurs avancent une fourchette de dates comprises entre 130 et 170, compatible avec le style d’écriture[[170]](#footnote-170). Quant à la technique du carbone 14 à laquelle beaucoup ont pensé, elle nécessiterait avec les techniques actuelles un échantillon trop important pour un si petit fragment. Elle ne donnerait en outre que la datation du support et avec une fourchette de dates trop large pour que l’exercice présente de l’intérêt. De plus, les techniques de fabrication, le séchage et la conservation n’excluent pas l’utilisation d’un matériau longuement préparé. En revanche, il pourrait être intéressant de valider de cette manière l’ancienneté des grands onciaux comme on a su le faire avec le linceul de Turin, ne serait-ce que pour s’assurer qu’ils n’ont pas été fabriqués à l’époque carolingienne en imitant le style du IVe siècle. Un bon candidat à cet exercice serait le codex Alexandrinus qui présente par certaines illustrations un aspect nettement moins primitif que certains de ses concurrents réputés à peine antérieurs.

Sur la question de l’ancienneté des sources, la thèse de Graham Stanton[[171]](#footnote-171) mérite d’être signalée. L’auteur explique que les chrétiens ont adopté très tôt la forme du codex en remplacement des traditionnels rouleaux juifs. Un codex est un livre constitué de pages de papyrus ou de parchemin, assemblées, avec la caractéristique de pouvoir être écrites recto verso, à la différence des rouleaux utilisés dans la tradition juive qui ne sont écrits que sur une seule face, et déroulés au fur et à mesure, ce qui permet de reprendre la lecture à l’endroit où on l’avait laissée. Pourquoi cette préférence ? Simplement parce que le Nouveau Testament étant plus court que l’ancien, il est possible de faire tenir les quatre évangiles sur un même codex, alors que cela est impossible sur un rouleau. Et les évangiles formant un tout, il était donc préférable qu’ils figurent sur le même support plutôt que séparés sur des rouleaux distincts. Il suffit donc, selon notre auteur, de constater qu’on se trouve en présence d’un fragment écrit des deux côtés pour présumer qu’il s’agit de la page d’un codex, et en déduire que si le texte figure dans un codex, c’est que le fragment de Jean que nous avons sous les yeux est le vestige d’une collection complète des quatre évangiles, voire d’un Nouveau Testament intégral. Bref, le plus ancien fragment est la preuve du plus ancien codex[[172]](#footnote-172). Vous retrouvez dans un champ un bout de brique, un morceau de tuile et un tesson, et vous avez la preuve qu’une maison, voire une ville se trouvait là. Si le fragment peut être daté des environs de 110, nous avons donc la preuve que les quatre évangiles et peut-être davantage sont écrits, copiés, assemblés et diffusés jusqu’en Égypte depuis longtemps. Par rapport au plus ancien codex disponible, on a gagné presque trois siècles. Le raisonnement est intéressant, mais le papyrus p66 nous donne pourtant l’exemple d’un évangile isolé vers 200, et p75 de deux évangiles groupés vers 230. De plus, cette théorie n’explique pas pourquoi nous ne disposons d’aucun évangile au IIe siècle, à plus forte raison de codex complet, pourquoi on n’a pu sauver qu’un minuscule fragment d’un volume épais, ni pourquoi l’existence de tels ouvrages n’a été mentionnée par personne. Sans oublier qu’il n’a jamais été interdit à quiconque d’utiliser des feuilles libres. Et même recto verso.

La datation au C14 étant exclue, on a recours à l’analyse du style d’écriture. Des spécialistes tels que G. Cavallo et H. Maehler ont établi que la forme d’écriture, connue sous le nom d’onciale biblique, remonte à la fin du IIe siècle[[173]](#footnote-173), a atteint sa forme définitive au IIIe, pour culminer au IVe avec les célèbres codex Vaticanus et Sinaïticus. On connaît les différentes caractéristiques de cette écriture majuscule qui se retrouve dans le manuscrit d’Oxford p64 et le fragment de Barcelone p67,documents datés à l’intérieur d’une fourchette allant de la fin du IIe siècle au IVe siècle. Ils pourraient même appartenir tous les deux au document p4 de Paris tant les ressemblances sont grandes. La véracité de ces écrits est cruciale puisqu’on ne dispose d’aucune autre source primitive et leur datation précise est sans doute un élément clé du dossier. Les auteurs critiques sont sceptiques à propos de certaines dates avancées, dont l’ancienneté leur paraît avoir été exagérée à dessein. En revanche, les variantes textuelles qu’ils recèlent leur paraissent significatives.

À défaut de preuve contraire, il faut admettre que pendant le siècle qui a suivi la disparition de Jésus, si ce n’est davantage, les premiers chrétiens ont vécu dans l’attente de son retour sans pouvoir se référer aux évangiles que nous connaissons. Et en tout premier lieu Paul dont la prédication est antérieure à l’évangile de Marc. On peut alors s’interroger sur les épîtres de Paul, notamment sur leur contenu théologique, car elles peuvent nous éclairer sur la connaissance que Paul pouvait bien avoir de Jésus, de sa vie, de ses paroles et de sa doctrine. Et sur ce point, la réponse est claire : le Paul des épîtres ne sait à peu près rien[[174]](#footnote-174) de Jésus en dehors du miracle pascal. Il semble ne pas vouloir s’y intéresser. Tout au long de ses lettres, il développe des conceptions théologiques très personnelles dont on chercherait en vain la référence dans les propos tenus par le Jésus des évangiles, tenus pourtant à peine vingt ans plus tôt. Ses lettres sont également entachées d’anachronismes et ne sont plus toutes considérées par les théologiens eux-mêmes comme certaines, d’autant qu’elle semble bien comporter, tout comme les évangiles, plusieurs couches rédactionnelles.

Certains des auteurs qui ont scruté les rares citations des évangiles que nous avons conservées de Justin, vers 150, ont constaté qu’elles étaient plus proches du texte occidental que du texte alexandrin. Ils envisagent donc que des collections d’évangiles existaient bien à cette époque. Reste à expliquer pourquoi les auteurs du IIe siècle, Justin, Tatien et Irénée, n’indiquent jamais qu’ils ont eu à leur disposition une telle collection de textes et pourquoi ils ne citent pas l’existence des quatre évangiles en tant que documents avant Irénée. Si l’on compte Marcion parmi ces auteurs, il faut alors constater qu’il ne nous a pas laissé de témoignage à propos de l’existence de ces autres textes qu’il avait la ferme volonté d’exclure, par exemple ceux dits de Matthieu, Marc et Jean. On peut également se demander pourquoi aucun des ouvrages qui sont censés avoir constitué une source pour tous ces auteurs, ainsi que le fonds documentaire de communautés entières, n’a pu nous parvenir, même à l’état de fragments. Sans parler des livres qui à l’inverse ont bien été signalés mais ont disparu depuis : que sont devenus par exemple les cinq volumes de l’œuvre de Papias d’Hiérapolis, à savoir ses commentaires sur les paroles de Jésus[[175]](#footnote-175), dont témoigne Eusèbe ? Comment un document aussi précieux a-t-il pu disparaître ? Qu’est devenue l*’Histoire ecclésiastique* d’Hégésippe dont il ne subsiste que quelques fragments cités dans l’œuvre du même Eusèbe de Césarée ?

## L’absence de sources

L’éloignement des sources ne nous permet que de tenter la reconstitution d’une histoire évangélique plausible, en admettant alors les évangiles comme des documents historiques. Les exégètes chrétiens modernes se trouvent alors placés devant une contradiction. Pendant des siècles, chaque mot a été pesé : sa présence ici plutôt que son absence là, tel terme plutôt qu’un synonyme, telle répétition nécessairement volontaire et justifiée puisqu’elle existe. On a pu constater que l’attitude conservatrice des scribes confrontés à des sources différentes a donné lieu à des « doublets », le même texte étant répété à un autre endroit de l’évangile. C’est ainsi qu’ont été composés le personnage et le dogme. Même la langue utilisée a son importance, jusqu’à prétendre que le grec *koïné* dans lequel est écrit le Nouveau Testament était une langue particulière parlée par le Saint-Esprit. À l’évidence, remettre en cause quelque carte que ce soit depuis Irénée faisait courir un risque de voir le château entier s’effondrer. Tous ces travaux sur l’histoire de la composition des évangiles ne sont pas sans causer parfois quelques émotions dans le monde protestant dont la caractéristique essentielle est d’avoir remplacé le dogme de l’infaillibilité du pape par celui de l’infaillibilité de la Bible.

Il est facile de deviner où peuvent conduire les difficultés dès lors qu’on se décide à les étudier avec honnêteté. La série télévisée *Corpus Christi* a montré comment des exégètes chrétiens n’hésitent plus à remettre en cause certaines conceptions traditionnelles tandis que d’autres s’appuient strictement sur la lettre de l’évangile pour justifier leurs affirmations. Si chaque mot a un sens, comment peut-on envisager une quelconque remise en cause ? Mais comment comprendre qu’on puisse s’acharner sur un mot quand on constate toutes les contradictions et approximations dont fourmillent les textes ? Sans parler du fait qu’il y est question le plus souvent d’éléments miraculeux et matériellement impossibles. À l’adresse du grand public, toutes ces difficultés sont minimisées quand elles ne sont pas carrément passées sous silence. Deux évangiles seulement évoquent la naissance de Jésus et sa mère vierge, qu’importe. Qu’ils nous fournissent des généalogies contradictoires, ce n’est pas grave. Que le jour de la crucifixion soit différent selon les synoptiques et selon Jean, et en conséquence l’année, ce n’est pas non plus un problème. Que les versions de la résurrection soient incompatibles ou qu’un évangile « oublie » que le dernier repas qu’il détaille à loisir fut le moment de l’institution de l’eucharistie, élément fondamental de la liturgie chrétienne, ce n’est pas choquant. Et si les quatre évangiles parlent clairement de frères et de sœurs de Jésus, appuyés par les Actes, les lettres de Paul, la littérature patristique et la littérature apocryphe, sans oublier Flavius Josèphe, on trouvera plusieurs explications successives pour justifier que ce n’est qu’apparence. Il est possible de lister de tels exemples sur plusieurs dizaines de pages.

En l’absence de connaissances précises et de certitudes historiques, nous ne pouvons qu’estimer ce que fut la vie de Jésus, sa personnalité et son message. Tout ce qui a été dit sur lui l’a été de seconde et plutôt de troisième main, et avec beaucoup de retard, car les dates couramment évoquées résultent d’une simple tradition et ne reposent sur aucune donnée historique. Quant à l’authenticité du message transmis, comment ignorer le risque que les auteurs de l’évangile *selon* Matthieu ou *selon* Jean aient pu être influencés par les événements survenus depuis, notamment la destruction de Jérusalem et de son temple en 70, par la nouvelle orientation délibérément prise par le judaïsme, ou par le fait qu’au fil du temps les doctrines se précisaient, au point de minimiser tel fait ou de mettre en exergue tel autre ? Les chercheurs chrétiens modernes soupçonnent que le primochristianisme s’est développé à Jérusalem, que l’Église de Jérusalem fut fondée par Jésus lui-même, puis reprise par son frère Jacques et d’une manière générale par sa famille. Selon eux, Christ était bien un titre royal et pas un concept théologique relatif à un sauveur universel. Ce primochristianisme fut progressivement débordé par les pauliniens et finit par disparaître au point que les courants nazôréens, hébreux et autres ébionites finirent par être inscrits sur la liste des hérésies.

De toute manière, nous sommes bien obligés de constater qu’à l’époque moderne, le Jésus des catholiques, des protestants, des orthodoxes, des arméniens, coptes, témoins de Jéhovah, mormons, baptistes, presbytériens, évangéliques, pentecôtistes, adventistes, etc. n’est pas tout à fait le même, sans parler de sa doctrine et de son rôle. Quoi de commun entre un catholique qui prie la Sainte Vierge à Lourdes et un évangélique américain lisant un texte de Paul sur le Salut ? Et même pour les périodes anciennes, il serait intéressant de se poser la question de l’état des croyances. Que fut le christianisme de Paul ? Et celui de Justin ? À quoi ressemblait celui d’Origène ? En quoi diffèrent-ils de l’orthodoxie qui s’est progressivement dégagée de trois siècles de polémiques ? Sans parler bien entendu de toutes les interprétations qualifiées de déviances ou d’hérésies, et écartées, parfois avec violence. Il faut quand même que les toutes premières sources aient été bien rares et bien imprécises pour que très tôt, le christianisme ait donné naissance à des interprétations aussi différentes que celles des docètes, des marcionites, des gnostiques et autres hérésies que nous verrons bientôt.

## L’absence de textes originaux

Cette absence que nous ne pouvons que constater et déplorer peut s’expliquer par trois types de raisons, pas forcément exclusives l’une de l’autre : l’injure du temps, les destructions volontaires ou une élaboration plus tardive et empruntant un autre scénario que ce qui est généralement admis. Au regard de ces raisons, il apparaît à l’évidence que les vingt-sept textes qui constituent le Nouveau Testament, mais également les autres écrits de même nature ou de type patristique, ne constituent pas un corps cohérent. Il est parfaitement admissible que certains n’aient pas survécu au temps, que d’autres aient été détruits volontairement en fonction du milieu dans lequel ils circulaient, et qu’enfin, certains textes aient connu une élaboration tardive.

1) L’injure du temps. On invoque assez fréquemment la fragilité des supports. Nous ne savons pas précisément sur quel type de supports ont été consignées les lettres originales de Paul. Elles ont été dans un premier temps dispersées dans les Églises auxquelles elles étaient destinées. Paul en a-t-il gardé un exemplaire et donc une collection ? Ont-elles ensuite été copiées, assemblées et conservées ? Marcion fut le premier à produire un canon[[176]](#footnote-176), ensemble de textes comportant les lettres de Paul et *l’évangélion*. D’autres ont-ils suivi cet exemple ? Le parchemin était cher, mais pas au point d’avoir limité drastiquement la copie d’écrits importants ou sacrés. Les papyrus étaient fragiles, mais sous certains climats, ils ont traversé sans dommage plusieurs millénaires. Les premiers écrits ne se sont pas non plus dégradés au point d’avoir disparu dès les premiers siècles. Ils auraient dû être au minimum mentionnés en tant que documents à l’appui de différentes démonstrations. Ils auraient dû aussi être recopiés systématiquement au fur et à mesure de la création de nouvelles Églises. Il est difficile d’admettre que les épîtres de Paul aux Corinthiens n’aient pas été conservées et diffusées par la communauté de Corinthe. Il serait également logique que les Églises les plus importantes aient cherché à disposer de leur propre collection de textes. Or on n’en trouve ni la trace ni surtout la simple mention. Comment justifier qu’il ne soit rien resté des archives des Églises d’Éphèse, d’Hiérapolis, Alexandrie, Antioche, Laodicée ou Philippe ?

Paradoxalement, ceux qui nous disent que le temps explique la disparition des supports, soutiennent par ailleurs que la tradition orale, elle, s’est transmise intacte. La tradition orale serait ainsi plus solide que le papyrus. Même en Égypte où les conditions de conservation sont plus favorables, on n’a pas pu jusqu’à présent retrouver d’écrits du 1er siècle, alors qu’Alexandrie était un grand centre chrétien. Et pourtant, on y a retrouvé quantité de textes apocryphes qui étaient censés avoir été systématiquement détruits.

2) Les destructions. Il faut envisager ici des éliminations organisées et systématiques, car des accidents tels que des incendies n’expliqueraient pas l’absence totale de tout document original. Qui en seraient alors les auteurs ? Les autorités civiles lors des persécutions, qui auraient brûlé les écrits ? C’est tout à fait possible et il est certain que de tels événements ont pu se produire. Mais nous ne disposons pas de témoignages qui feraient état de la destruction systématique des bibliothèques des communautés. En dehors des autorités, il est également possible que des groupes factieux, déviants ou hérétiques aient cherché à se débarrasser des textes concurrents. Mais nous savons surtout qu’au fur et à mesure de l’élaboration de son orthodoxie, l’Église a elle-même procédé à des nettoyages systématiques des documents représentatifs des doctrines chrétiennes qu’elle avait anathémisées. Et probablement aussi des documents primitifs au fur et à mesure qu’elle les réécrivait. On s’étonnera seulement qu’on n’ait pas alors retrouvé des versions de l’Ancien Testament qui devaient constituer une part appréciable du fonds documentaire de chaque Église et que l’on n’avait pas de raisons de détruire. Nous devrions en particulier avoir retrouvé des « Septantes ».

3) L’élaboration tardive. De nombreux chercheurs, y compris des théologiens, ont avancé des théories concernant la préhistoire des évangiles. Le père dominicain M.-É. Boismard envisage divers documents aux origines et contenus différents, qui ont rapidement disparu, et dont la compilation aurait donné des versions successives des évangiles. Car les textes que nous connaissons aujourd’hui n’ont été stabilisés qu’à la fin du IVe siècle au plus tôt. Qui peut dire à partir de quand on peut véritablement parler d’un évangile de Marc, de Matthieu ou d’un Jean complet, comportant la péricope de la femme adultère ? De quand date le plus ancien exemplaire disponible ou seulement cité directement comme tel ? Eusèbe de Césarée fait état d’un texte de Papias qui mentionne un évangile de Marc. Peut-on affirmer qu’il s’agit du texte que nous connaissons plutôt que d’un écrit initial, surtout quand on sait que les onciaux de référence ne contiennent pas la finale longue, deux siècles après Papias ? Il serait illusoire d’espérer retrouver un « Matthieu » datant de 85 si l’évangile a en définitive été élaboré vers 150 à partir d’un proto-Marc, de la source Q, d’un récit de crucifixion et de quelques traditions propres recueillies. Car à l’heure actuelle, le témoin le plus ancien de Matthieu, découvert en 1889 en Égypte, est postérieur à l’an 200, de même que le plus ancien exemplaire connu des Actes est du IIIe siècle.

Aucune explication véritablement crédible ne justifie donc cette absence quasi totale des textes anciens : les écrits de Marcion ont été condamnés et systématiquement détruits, mais ils ont tant été cités à des fins de réfutations qu’il est possible de les reconstituer en partie. Il en est de même de Celse dont l’original a disparu, mais qui peut être reconstitué par les critiques d’Origène. Les écrits apocryphes ont aussi été éliminés systématiquement. On a pourtant retrouvé de tels textes, parfois insérés dans les grands onciaux, de même que des évangiles de Thomas, de Pierre, de Philippe et quantité d’autres. Il est somme toute bien singulier que seuls les écrits canoniques anciens et sacrés, qui auraient dû être préservés religieusement, aient connu un sort moins favorable que certains textes apocryphes anathémisés et systématiquement recherchés afin d’être détruits.

## Les attestations

Il est intéressant de s’interroger sur les témoins archéologiques des différents textes qui constituent le Nouveau Testament. Étrangement, c’est l’évangile le plus récent, celui de Jean, qui est le plus anciennement attesté : premier fragment (p52), premier évangile (p66), premier codex (p75). Le premier témoin de l’évangile de Luc est le même p75 qui date de 230 environ. Pour Matthieu et Marc, il faut attendre 250 avec le papyrus p45. À n’en pas douter, ce sont les progrès réalisés dans la datation et dans la compréhension du processus de rédaction des évangiles qui nous livreront un jour la vérité à propos de Jésus. Mais il n’est pas interdit non plus d’espérer retrouver une nouvelle bibliothèque dans les sables égyptiens, voire simplement une version cette fois complète de l’évangile de Pierre. On peut aussi raisonner à partir des remaniements, car un certain nombre d’épisodes ont fait l’objet de révisions tardives et pas des moindres : pour Marc, il s’agit d’un ajout au verset Mc 16,8, et de la finale à partir de Mc 16,9, absente des grands onciaux. De même, le premier verset (Mc 1,1) est manifestement ajouté et comporte lui-même un complément : la mention « fils de Dieu » qui ne figure pas dans le Sinaïticus et quelques autres témoins anciens. Dans le même Sinaïticus, au verset Jn 1,34, on trouve « choisi (elektos) de Dieu » et non pas « fils de Dieu ». On trouve dans Luc une variante textuelle importante, car elle concerne rien de moins qu’une parole de Jésus en croix : « *et Jésus dit : Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font* ». Ce début du verset Lc 23,34 est absent des témoins les plus fameux et même la version de référence en grec (NA28) indique le passage entre doubles crochets pour le signaler. Dans le codex de Bèze, l’ajout est très visible : il se matérialise par trois lignes maladroitement intercalées entre « *Or ils partageaient* », en bas de page, et le début de la page suivante « *ses vêtements* ». Une autre interpolation dans Luc concerne le verset Lc 22,43-44 où il est question de la sueur de sang, verset propre à Luc et absent des témoins anciens. Matthieu présente aussi un verset tardif, où il est question de chasser les démons par le jeûne (Mt 17,21 et son parallèle en Mc 9,29). Le verset Mt 21,44 aussi n’est pas retenu par de nombreuses versions et il est absent des témoins anciens. Enfin, il faut citer le fameux épisode de la femme adultère qui est non seulement absent des onciaux du IVe siècle, mais se retrouve dans Luc dans certaines sources, notamment les minuscules de la famille 13 qui recopient un archétype non identifié. Bien évidemment, il en existe des centaines d’autres de plus ou moins grand intérêt. Au total, les saintes Écritures, les paroles d’évangile, les textes sacrés dictés par le Saint-Esprit ont en fait été remaniés par les scribes de siècle en siècle. Sous quelle autorité et sur la base de quelle documentation ? On recense dans le codex Sinaïticus quatorze mille marques de corrections, parfois pour signaler que tel passage est douteux, parfois pour signaler qu’il faut l’ignorer ou qu’il faut lire autre chose. Le codex de Bèze a manifestement fait l’objet d’ajouts et de corrections lors de la recopie de la version initiale (disparue), puis encore d’ajouts ultérieurs. Cette alchimie évangélique apporte au moins une preuve irréfutable en matière historique : celle de l’intervention de l’Église dans le processus de rédaction des évangiles.

## Scénario

De nombreux chercheurs, quasiment tous issus du monde de l’Église, ont tenté de proposer une solution, notamment pour ne reprendre que les auteurs déjà cités, Boismard et ses « protos » ou Pierre Nautin et son évangile primitif. Puisqu’il s’agit ici d’un essai, je vais proposer mon propre scénario qui ne retient pas le rôle du Saint-Esprit, mais qui est compatible avec les éléments matériels dont nous disposons tout en prenant en compte l’état de la recherche :

1) Diverses sources, certaines orales et d’autres écrites vont constituer la base des évangiles. Il s’agit notamment a) de traditions baptistes sous forme de paroles prophétiques, dont l’essentiel[[177]](#footnote-177) formera Q et l’évangile de Thomas, mais resteront ignorées de Jean ; b) un cahier de miracles repris par Marc, mais absent de Q, c) des récits de paraboles repris par Marc, mais ignorés de Jean, d) un texte d’origine essénienne qui donnera la Didachè et e) un récit racontant la crucifixion d’un frère de Jacques le Juste, qui avait été candidat au titre de messie, en concurrence avec Jean Baptiste, tous deux exécutés à la même époque, le premier laissant derrière lui des adeptes, le second des adeptes, mais aussi et surtout une famille[[178]](#footnote-178).

2) Si nous n’avons pas de témoin ancien de Marc[[179]](#footnote-179), c’est parce qu’il ne s’agit pas à l’origine d’un évangile. À l’origine du document reconstitué, que Boismard appelle *proto-Marc,* se retrouvent des éléments baptistes (baptême et paroles), un cahier de miracles et des récits de paraboles, autrement dit un document de travail compilant des éléments antérieurs disparates. Ce proto-Marc servira lui-même de source ultérieurement et n’accédera au statut d’évangile que tardivement, une fois complété du document matthéen de la Passion. Il fera aussi l’objet d’ajouts successifs, notamment la fameuse finale, au début du Ve siècle.

3) Si de même nous n’avons aucun témoin ancien de Matthieu, c’est parce que cet évangile a lui aussi été formé tardivement, en groupant le proto-Marc, la source Q, certains éléments tirés de la Didachè et d’autres sources secondaires, ainsi qu’un récit de base de la Passion, élaboré d’après des informations venues des premiers chrétiens de Jérusalem et transmis par la succession familiale de Jacques, le frère de Jésus. L’assemblage a été compilé dans la forme littéraire juive du midrash, avec à l’appui une recherche systématique des prophéties tirées de l’Ancien Testament. Il est complété par une réécriture complète du récit de la Passion, dans une version primitive qui ne comporte pas le récit de la résurrection, ainsi que par une histoire de l’enfance de Jésus, élaborée en réaction aux premières affirmations des docètes et des marcionites. Cet ensemble tardif et artificiel a vu sa confection étalée dans le temps, c’est pourquoi il n’a pas de témoins avant le milieu du IIIe siècle.

4) Le premier évangile publié est celui de Jean : il est né en milieu égyptien plutôt qu’asiatique. Comme indiqué ci-dessus, Jean regroupe les plus anciens témoins matériels : plus ancien codex (p75), plus ancien évangile (p66), plus ancien fragment (p52) ainsi que plusieurs attestations. Il nous présente un Logos, notion reprise de Philon d’Alexandrie et l’applique à un Jésus qui est déjà Dieu, notion absente des synoptiques. L’auteur de Jean ne (re) connaît, ni le cahier de miracles, ni la source Q, ni les récits de paraboles. Il a connaissance de l’existence des sources qui constitueront l’évangile de Matthieu, mais veut proposer une théologie différente. C’est la théologie qui influencera le récit et non l’inverse. Cet évangile est clairement de tonalité gnostique et présente toutes les caractéristiques d’une œuvre littéraire. La plupart des auteurs sont d’accord sur ce dernier point.

5) L’évangile qui suit de près celui de Jean est celui de Marcion. Ce personnage étrange est un compilateur : il a récupéré toutes les sources qu’il a pu trouver, notamment les lettres de Paul. Il est le premier à assembler les éléments disparates qui sont le cahier de miracles, la source Q intégrée globalement et un récit de la Passion différent du texte matthéen. Marcion présente son *évangelion*, lui aussi à tonalité gnostique, mettant en scène un Christ divin ressuscité, tradition qu’il a trouvée chez Paul qui ne connaissait de Jésus que sa fin tragique[[180]](#footnote-180).

6) La seconde destruction de Jérusalem en 135 produit un bouleversement : le judaïsme est très durement affecté par les événements, y compris sur le plan spirituel. Des exilés arrivent dans toutes les capitales et confrontent leurs explications. Un débat s’engage à Rome, opposant les partisans d’une version « historique » de l’histoire de Jésus, le frère de Jacques, tous les deux morts à Jérusalem. Ils sont nombreux à Rome et n’apprécient pas les conceptions spéculatives à tonalité gnostique que proposent les textes de Marcion, mais aussi l’évangile de Jean. Ils écartent Jean, réécrivent Luc à partir de Marcion, compilent Matthieu et fabriquent Marc. Ils vont surtout s’attaquer aux discours excessifs qu’ils estiment déviants et qu’ils vont qualifier d’hérésies : ceux qui nient l’existence terrestre de Jésus (les docètes), ceux qui nient sa divinité (les ébionites, nazôréens ou hébreux), ceux qui vont trop loin dans la logique des mystères (les gnostiques).

7) Il reste dès lors deux grandes familles : une école romaine et une école alexandrine. L’école alexandrine va reprendre Luc, largement constitué autour de la source Q, un document avant tout johannite tel que le décrit Nautin, et un document relatif à la Passion différent du récit matthéen. Cette école va s’attacher à harmoniser autant que possible Luc et Jean. Ils auront en commun un récit de la Passion qui attribuera la mort de Jésus aux Juifs (thèse qu’on retrouvera clairement exprimée dans l’évangile de Pierre et en filigrane chez Luc et Jean). Le premier résultat de ce travail sera édité vers l’an 230 sous la forme du document p75.

8) À la même époque, Rome va compléter Matthieu et réinjecter dans Marc le récit de la Passion qui ne s’y trouvait pas à l’origine. Même complété, le nouveau récit ne comporte toujours pas la partie consacrée à la résurrection. La finale courte de Marc concerne également l’évangile de Matthieu. Les deux évangiles seront complétés ultérieurement, Matthieu d’abord et Marc tardivement. Les grands onciaux du IVe siècle recopient avec honnêteté un Marc qui n’a pas encore été complété par le récit de la Passion, un Jean qui ne comporte pas l’épisode de la femme adultère, ainsi que plusieurs versets dans une version primitive.

9) Par voie de conséquence, la chronologie d’Irénée sera par la suite inventée et antidatée. Ce n’est pas difficile à admettre vu l’attribution fantaisiste aux quatre auteurs. Tout ce travail de reconstitution de l’histoire officielle de l’Église sera entrepris pendant la période constantinienne, une fois le christianisme devenu religion licite, par Eusèbe de Césarée et ses proches continuateurs. Les documents patristiques aussi vieillissent et doivent être recopiés. À cette occasion, on prend un soin méticuleux à leur faire raconter l’histoire telle qu’on la désire désormais. Non sans hésitation parfois ainsi qu’en témoigne le parcours chaotique de l’œuvre d’Origène et peut-être aussi de celle de Lactance. Quant à Irénée et Tertullien, il faut prendre certaines parties avec distance, car leur œuvre ne semble pas homogène. Tout ce qui apparaît comme trop déviant sera écarté et détruit, qu’il s’agisse de textes religieux comme les livres de Papias d’Hiérapolis ou de textes historiques comme l’histoire ecclésiastique d’Hégésippe, ou l’œuvre d’historiens profanes tels que Just de Tibériade.

Une fois le discours partiellement harmonisé, l’Église va pouvoir récupérer les quatre évangiles, qu’importe s’ils sont en fin de compte très différents : Marc présente la messianité de Jésus essentiellement au travers de ses miracles, Q recueille des paroles baptistes qu’on va attribuer à Jésus, mais ne comporte pas de récits de miracles et ignore la Passion et la résurrection. Matthieu reprend de Marc les miracles et les paraboles, mode d’expression caractéristique de Jésus, alors que Jean les ignore, Luc est synoptisé de manière à le rapprocher de Matthieu. Jean s’avère non synoptisable au point qu’on hésite un moment à l’introduire dans le Canon. Ce qui le sauvera, c’est sa théologie de type nicéen avant la lettre.

Au final, on prend peu de risque à estimer que les véritables inventeurs du christianisme moderne sont des auteurs du IVe siècle, inconnus du grand public, tels qu’Athanase d’Alexandrie (296-373), et qui ont présidé à l’élaboration de la plupart des concepts que nous connaissons.

# CHAPITRE 5

Le témoignage des continuateurs

L’histoire, et en fait l’Église, considère trois périodes dans les débuts de la chrétienté. Elle distingue les temps apostoliques qui vont de la mort de Jésus à la destruction de Jérusalem en 70, puis la période des Pères apostoliques, ces premiers continuateurs qui ont vécu au contact des apôtres, et enfin les Pères de l’Église. L’éloignement progressif dans le temps rend ces « filiations » plus ou moins hypothétiques. Il en est de même de la transmission du message.

Nous ne disposons d’aucun renseignement historique solide concernant les tout premiers continuateurs, à savoir les disciples de Jésus qui se retrouvent désemparés par sa disparition soudaine de leur maître. Bien que l’Église se qualifie d’apostolique par référence à ces disciples Jésus dont elle se prétend héritière, on ne peut que constater que la moitié d’entre eux ne sont connus que par la seule présence de leur nom dans une liste. Et à y regarder de plus près, il est même difficile d’établir cette liste sans recourir à différentes assimilations. Même si l’on s’en tient aux évangiles et aux Actes des apôtres, les événements qui suivent immédiatement la disparition de Jésus sont difficiles à reconstituer. Le chapitre 21 de l’évangile de Jean nous présente les disciples retournant au lac de Tibériade pour se livrer à leur activité habituelle, la pêche, et qui ne semblent pas prendre toute la mesure de l’importance de la résurrection. Ils sont si peu attentifs qu’ils ne s’aperçoivent même pas que Jésus se trouve parmi eux. Les Actes des apôtres nous livrent un récit très différent, dans lequel Jésus les enjoint à rester près de Jérusalem et leur annonce le baptême de l’Esprit, avant de s’élever au Ciel. Tout ce que l’on peut en dire c’est que cela débuterait plutôt mal si ce n’était l’étrange verset Ac 1,6 à tonalité historique qui nous donne une indication forte *Alors les apôtres réunis lui dirent : Seigneur, est-ce en ce temps que tu rétabliras le royaume[[181]](#footnote-181) pour Israël ?* Ces premiers temps apostoliques sont totalement inconnus de l’histoire, si ce n’est par quelques bribes de Flavius Josèphe qui évoque la mort de Jean de Zébédée en 42. Le destin des autres disciples est inconnu, même souvent de l’Église. C’est dans ce vide que de nombreux auteurs vont s’engouffrer, longtemps après, afin de reconstituer à tous ces personnages une vie merveilleuse suivie d’une mort spectaculaire, notamment celle de Pierre à Rome sous Néron, même si elle a toutes les chances d’être légendaire, y compris sa présence à Rome.

La génération des Pères apostoliques qui suit immédiatement est assez mal connue. En raison de l’éloignement des événements, il n’est plus question de nous renseigner sur la vie et le personnage de Jésus, mais plutôt sur ce que l’on disait de lui dans le siècle qui suivit. Elle nous laisse quelques indications sur l’état du dogme, les idées véhiculées à l’époque, ainsi que les rares documents sur lesquels on se fondait alors. Par leur intermédiaire, il est possible de tenter de reconstituer une partie de l’histoire des sources et de les comparer avec la chronologie avancée par l’Église. Car une fois de plus, les lacunes de l’histoire qui nous renvoient aux textes du Nouveau Testament. On comprend ainsi les raisons des pathétiques efforts de tous ceux qui s’efforcent de nous démontrer qu’ils ont été écrits très tôt, au plus près des événements qu’ils relatent, et s’appliquent à réduire l’écart que nous constatons entre les dates théoriques de rédaction et celles des plus anciens documents disponibles. La source indirecte que constituent les témoignages des Pères apostoliques pourrait nous renseigner davantage : si des documents tels que les lettres de Paul et les évangiles ont bien été écrits aux dates généralement avancées, ils ont dû être cités à l’appui de leurs différentes démonstrations par ces auteurs qui n’ont pu les ignorer vu leur importance. Après avoir recherché la date du plus ancien évangile, puis du plus ancien fragment, il nous faut maintenant trouver les plus anciennes citations ou mentions des évangiles et des autres textes du Nouveau Testament.

Pour les historiens, cette question ne se pose plus à partir de la fin du deuxième siècle, car les documents et témoignages qui nous sont parvenus commencent à devenir nombreux, même s’il est difficile de les dater avec exactitude et de déterminer dans quel ordre et selon quel processus ils ont été établis. À la fin du IIe siècle, ils attestent de l’existence des quatre documents évangéliques. Les témoignages considérés comme « sûrs », qui sont généralement allégués sont le canon de Muratori, écrit selon les auteurs entre 170 et 200, et à la même époque, le *Diatessarôn* de Tatien autour de 172. Irénée mentionne pour la première fois l’existence des quatre évangiles, avec leurs auteurs attribués, vers 185. Pour peu que ces dates n’aient pas été artificiellement vieillies[[182]](#footnote-182), les évangiles sont donc connus à cette époque, et semblent assez bien établis pour qu’on les préfère à la soixantaine d’apocryphes qui étaient leurs concurrents et que l’Église citait régulièrement au cours du IIe siècle. Sans doute fait-il également partie de la tradition que ces documents étaient déjà anciens. Pour encadrer plus précisément cette période sensible, il faut noter que Justin les ignore encore en 160 et s’appuie sur les *Logia* pour bâtir sa vie du Christ. Il emploie d’ailleurs l’expression *mémoire des apôtres et de leurs disciples*. On peut raisonnablement penser qu’un important travail de compilation et de recomposition a été effectué entre ces deux dates. Mais les plus sceptiques pourront s’interroger avec quelques arguments sur le cas de Tertullien. Après avoir constaté le mutisme du premier siècle, regardons les premiers auteurs et témoins du deuxième, et ce qu’ils nous apprennent.

## Clément de Rome

Nous connaissons Clément par Irénée qui nous apprend qu’il aurait connu les apôtres. On aurait plutôt préféré l’apprendre de l’intéressé. Selon l’Église, Clément fut évêque de Rome entre 92 et 101, et troisième successeur de saint Pierre. Il jouissait d’une grande considération dans l’antiquité chrétienne, en particulier de la part de l’Église syriaque qui tenait son épître aux Corinthiens pour un texte sacré. Cette lettre figure même dans le codex Alexandrinus, un écrit du Ve siècle plus tardif que ses plus proches concurrents. Le prestige qui entourait Clément a aussi conduit à une importante production de faux pseudoépigraphiques : la seconde lettre de Clément aux Corinthiens[[183]](#footnote-183), très différente de la première et à l’évidence très postérieure, vingt-huit homélies *Pseudo*-*Clémentines* et dix livres de *Reconnaissances*. La première épître, *Prima Clementis,* est un texte relativement important, de 46 pages en format poche, qui selon les auteurs peut être daté des années 95-96 jusqu’au début du IIe siècle[[184]](#footnote-184).

D’après cette lettre qu’il adresse à l’Église de Corinthe, Clément ne semble pas connaître l’existence des évangiles canoniques en tant que documents, alors que trois d’entre eux sont censés être écrits, notamment Marc, depuis trente ans. Pour un évêque de Rome que la tradition catholique revendique comme son quatrième pape, c’est étonnant, d’autant que l’évangile de Marc est réputé avoir été écrit à Rome d’après les souvenirs de Pierre. Comme l’indique France Quéré dans sa traduction du texte[[185]](#footnote-185), Clément semble connaître Jésus non par les évangiles, mais plutôt par des sources non canoniques. Il cite plus d’une centaine de fois l’Ancien Testament, surtout Isaïe et les Psaumes, ce qui surprend de la part d’un Romain écrivant à des Grecs. Un peu moins de psaumes et davantage d’éléments sur les personnages et les textes fondateurs aurait été plus pertinent. Clément semble issu du milieu du judaïsme hellénistique et du christianisme paulinien. Ses références aux textes juifs sont parsemées de tournures stoïciennes. Il cite pour *Écritures* des textes perdus de type *midrash*. En 67,2, il nous livre une profession de foi trinitaire dont le caractère anachronique est des plus suspects. Mais il ne nous soumet qu’une dizaine de citations tirées de textes du Nouveau Testament, qui proviennent pour la plupart des épîtres de Paul, notamment 1 Co, 3,1-4, sans doute parce que les Corinthiens auxquels il écrit ont un long passé avec Paul qui leur a rendu visite à plusieurs reprises et peut quasiment être considéré comme le fondateur de leur Église. Pour ce qui est des rares références aux évangiles, il cite un texte présent dans Matthieu et Luc :

1. 13.1. Rappelons-nous surtout le propos que tint le Seigneur Jésus pour nous apprendre l’équité et la bienveillance : 2. soyez miséricordieux, dit-il, afin d’obtenir miséricorde. Pardonnez afin d’être pardonnés ; comme vous agissez, ainsi agira-t-on avec vous. Comme vous donnez, on vous donnera. On vous jugera comme vous jugez ; selon le bien que vous ferez, on vous fera du bien. De la mesure dont vous mesurez, on vous mesurera « .
2. Mt 6-14, 15 ; 7-1,2 ; Lc 6,31 et 36-38 ; Mc 4,24 [[186]](#footnote-186)

Ces propos seront repris par Polycarpe, Justin et Clément d’Alexandrie. S’agit-il d’une citation des évangiles dans une version différente, d’un évangile primitif ou apocryphe de type synoptique, ou d’un élément de tradition orale qui pouvait circuler à l’époque ? Toujours est-il que Clément n’indique pas que le propos qu’il cite provient d’un évangile. On peut penser que s’il avait disposé réellement des textes de Matthieu et de Luc, il nous aurait proposé davantage de citations et se serait fait un devoir de mentionner la haute qualité de ses sources.

Clément reprend le thème de l’envoi des apôtres en mission qui correspond aux finales de Matthieu, Marc et Jean (Mt 28,10-20 ; Mc 16,15 ; Jn, 20, 21). En dehors de cette référence, il ne connaît ni Marc ni Jean, ce qu’on peut admettre pour ce dernier qui à cette époque est à peine écrit, mais pas dans le cas de Marc. Les éléments qu’il cite ne sont pas rédigés dans les termes des évangiles tels que nous les connaissons aujourd’hui[[187]](#footnote-187). Une autre citation qui concerne Jésus provient d’un texte qui nous est inconnu :

1. 46.7. Rappelez-vous les paroles de Jésus notre Seigneur : 8. “malheur à cet homme-là, a-t-il dit, mieux vaudrait pour lui n’être pas né que de scandaliser un seul de mes élus. Mieux vaudrait pour lui se faire attacher une meule et jeter à la mer plutôt que de pervertir un seul de mes élus”.

Il semble bien que Clément ne connaisse quasiment rien de Jésus dont il ne parle presque jamais. Son discours est très paulinien, notamment dans la forme, l’introduction et la conclusion. Il cite volontiers Jésus-Christ et sa résurrection, selon une terminologie caractéristique de Paul, mais quasiment absente des évangiles ainsi que nous le verrons. Il reprend l’obsession de Paul concernant le devoir d’obéissance des femmes, dont on aura de la peine à trouver une référence dans les propos de Jésus :

1. 1.3 Aux femmes, vous prescriviez d’accomplir toutes leurs tâches d’un cœur plein de pureté, de sérieux, de droiture, et d’aimer leurs maris ainsi qu’il convient : vous leur appreniez aussi, sans enfreindre la règle de la soumission, à diriger leur maison avec dignité, et à rester toujours discrètes. », et 21.6 « … respectons nos chefs, honorons les anciens (…) dirigeons nos femmes dans le bon chemin. 7. Qu’elles fassent paraître l’aimable habitude de la chasteté, qu’elles prouvent leur sincère attachement à la douceur, qu’elles marquent par leur silence qu’elles savent contrôler leur langue, qu’elles exercent une charité sans parti pris », etc.

Il partage également les opinions de Paul sur le respect dû aux autorités et au pouvoir établi :

1. Rends-nous soumis à nos princes et à ceux qui nous gouvernent sur toute la terre.

Son témoignage sur son prédécesseur saint Pierre est vite expédié :

1. 5.3. Jetons les yeux sur les saints apôtres. 4. Pierre, à qui une ignoble jalousie infligea non pas une ou deux, mais cent épreuves ; et lorsqu’il eut accompli son martyre, il parvint au séjour de gloire qui l’attendait.

De la part d’un personnage que l’Église revendique comme son quatrième pape et évêque de Rome, c’est bien peu de renseignements sur le premier fondateur, le tout dans un texte assez long où il n’hésite pas à s’étendre sur des éléments de bien moindre importance. Il en est de même à propos de Paul :

1. 5.5. L’envie et la discorde montrèrent, en la personne de Paul comment on remporte la palme du courage. 6. Sept fois emprisonné, banni, lapidé, devenu un héraut à l’Orient et à l’Occident, il reçut pour prix de sa foi une gloire éclatante. 7. Quand il eut annoncé la justice au monde entier et atteint les bornes de l’Occident, il fut supplicié devant ceux qui gouvernaient ; il quitta alors ce monde et gagna le séjour sacré. Suprême modèle de courage !

Tout cela manque d’un minimum de précision alors que ces événements dramatiques sont censés s’être produits récemment sous Néron, Clément étant alors contemporain des faits. Le texte se poursuit ainsi :

1. 6.1. Ces hommes ont vécu dans la sainteté et ont été rejoints par une foule d’élus qui, victimes de la jalousie, souffrirent d’innombrables outrages et supplices.

L’insistance surprenante de Clément sur le thème de la jalousie suggère un fort climat de concurrence. On aurait préféré lire que la communauté chrétienne fut alors gravement persécutée pour avoir été accusée par Néron d’avoir incendié Rome. Il est donc regrettable que Clément ne nous fasse pas bénéficier de son érudition concernant Jésus, les évangiles, les apôtres et l’état de la communauté chrétienne à son époque. Car il sait fort bien disserter sur les sujets qu’il maîtrise, comme par exemple l’histoire du phénix :

1. 25.1 — Considérons l’étrange signe qui survient dans les pays de l’Orient, en Arabie, je veux dire. 2. Il existe là-bas un oiseau appelé le phénix. Il est seul de son espèce et il vit cinq cents ans. À l’approche de sa mort, il se construit avec de l’encens, de la myrrhe et d’autres aromates un lit où, son temps accompli, il se couche et meurt. 3. De sa chair en putréfaction naît un ver qui se nourrit du cadavre de l’oiseau et se couvre de plumes. Devenu fort, il soulève le lit où gisent les os de son ancêtre, et emporte son fardeau d’Arabie en Égypte, jusque dans la ville nommée Héliopolis. 4. Là, en plein jour, au vu de tous, il s’envole vers l’autel du soleil, y dépose sa charge et s’en retourne chez lui à tire-d’aile. 5. Alors les prêtres consultent leurs annales et vérifient qu’il est revenu après cinq cents ans révolus.

Comme on peut le constater, Clément est mieux informé sur la vie du phénix que sur celle de Jésus dont le personnage lui est à peu près inconnu. Il en parle par ouï-dire et à la manière de Paul : il est ressuscité et il faut suivre son exemple. Le Jésus qu’il nous dépeint est très *comportemental*. Le considère-t-il comme un thaumaturge, un guérisseur, un prophète, un philosophe ou un faiseur de miracles ? Il l’ignore, comme il ignore sa mère vierge et le rôle crucial du Saint-Esprit, détails qui méritaient pourtant qu’on s’y attardât. À la même époque, selon l’Église, le disciple Jean fils de Zébédée est à Éphèse et écrit à propos des noces de Cana, de la femme adultère, de la résurrection de Lazare. Il nous livre sa version de la Passion et de la résurrection de Jésus. Rien de tel chez Clément. Près de soixante-dix après les événements, ce premier témoignage est maigre et nous renvoie à Paul. De là à penser que l’inventeur d’une bonne partie du christianisme est Paul ou son école, il n’y a qu’un pas que de nombreux auteurs ont eu quelques raisons de franchir.

## Ignace d’Antioche

Troisième évêque d’Antioche, Ignace est surtout connu pour avoir été victime de la persécution de Trajan qui régna de 98 à 117. Pendant le voyage qui le conduit à Rome pour y subir son supplice[[188]](#footnote-188), il écrit des lettres aux différentes Églises, dont sept nous ont été conservées, ainsi qu’une lettre à Polycarpe. Ces textes rendent compte d’un amour véritable pour le Christ et d’une forte volonté de martyre afin de l’imiter. Même si elles ne citent jamais Paul, les lettres d’Ignace adoptent elles aussi un style très paulinien. Elles insistent sur la divinité du Christ tout en combattant le docétisme qui, considérant que le Christ était un dieu, niait la réalité de son existence terrestre. Pour peu que ces textes soient authentiques et écrits aux dates avancées, ils nous apportent une information historique importante en nous révélant qu’on s’est interrogé vraiment très tôt sur la réalité de l’existence de Jésus. L’anachronisme que représente la position spéciale de l’Église de Rome dès cette époque a conduit à douter de l’authenticité des textes d’Ignace, notamment de sa lettre aux Romains. S’il est probable que les lettres ont été corrigées par la suite, il est difficile d’estimer l’ampleur de ces remaniements. Ignace est encore assez proche de la génération qui a suivi Jésus, et il ne semble pourtant pas le connaître. Justin Taylor et Étienne Nodet en font la remarque et observent qu’*Ignace parle souvent du Christ, mais sans jamais évoquer d’événements précis, en dehors de condensés très proches du kérygme primitif, avec des éléments semblables à ceux figurant au Credo romain*. Pourtant, Ignace est né vers 35 en Syrie et a donc eu tout le temps d’entendre parler de Jésus, de sa vie, de ses actions et de ses discours. Pas seulement de sa résurrection.

## Polycarpe de Smyrne

Selon la tradition, transmise par son élève Irénée de Lyon, Polycarpe (v.89-v.167[[189]](#footnote-189)) a été établi évêque de Smyrne par l’apôtre Jean qu’il aurait connu personnellement. À ce titre, il est considéré comme un transmetteur de la tradition johannique. Il est auteur d’une *Lettre aux Philippiens,* dont une partie nous est parvenue, une autre nous étant transmise par l’inévitable Eusèbe de Césarée. Certains critiques voient deux documents fusionnés dans lesquels les problèmes de datation ne manquent pas. Tout comme Ignace, Polycarpe proclame sa foi en Dieu « le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ », formule paulinienne tardive. Le *Martyre de Polycarpe* rend compte de la fin de l’évêque, en inaugurant un genre littéraire qui n’a pas tardé à devenir la norme : les actes des martyrs, dont la trame en trois temps est un ferme refus de céder à l’invitation des autorités à abjurer, suivi de l’acceptation du supplice au dénouement teinté de merveilleux. On notera juste que compte tenu de ses dates de naissance et de décès, Polycarpe appartient au petit groupe de continuateurs qui ont eu le temps de tout savoir à propos de l’histoire des textes évangéliques, de même qu’il doit être très bien informé à propos du Jésus historique et de ses disciples. Hélas, il se garde bien de nous renseigner.

## Le Pseudo-Barnabé

L’épître attribuée au prestigieux compagnon de Paul est un document dont l’origine reste mystérieuse. Il a joui d’une grande considération, au point de figurer à la suite de l’Apocalypse dans le codex Sinaïticus au milieu du IVe siècle, mais il a été écarté comme pseudoépigraphique par Eusèbe et Jérôme. La date de son élaboration est inconnue, mais pourrait remonter vers 130 s’il faut prendre en compte l’allusion à la construction du temple d’Hadrien à Jérusalem. On devine dans ce texte une intention de « pauliniser » des doctrines très hétérogènes, car les thèmes les plus chers à Paul sont présents, notamment la circoncision du cœur et la nécessaire soumission des esclaves à leurs maîtres.

En revanche, Barnabé ne sait à peu près rien des évangiles dont l’existence n’est même pas mentionnée. On retrouve dans l’épître quelques versets de Matthieu, isolés au milieu d’innombrables citations de l’Ancien Testament. Il y est question du Seigneur Jésus-Christ ou plus généralement du Seigneur, sans autre détail ou renseignement sur la vie du personnage de Jésus. L’auteur sait que le Seigneur a souffert pour nos âmes, a choisi des apôtres, a montré des miracles et des signes. C’est le fils de Dieu revenu dans la chair. Il a souffert sur le bois et a été abreuvé de fiel et de vinaigre[[190]](#footnote-190). Le texte présente une bonne illustration du style symbolique et figuratif qui caractérise les récits orientaux : Jésus est comparé à une génisse, les douze aux tribus d’Israël, les trois jeunes gens chargés de l’aspersion à Abraham, Isaac et Jacob. Tout est justifié par des symboles : la croix, le bois, l’hysope, la laine. Même la numérologie est mise en œuvre. D’une manière générale, tout l’Ancien Testament est traité par allégorie. Des apocryphes tels que le livre d’Énoch sont cités, ce qui nous indique qu’on se trouve pleinement en milieu judaïsant dissident. L’explication de diverses interdictions est fort instructive, par exemple les vraies raisons de certains interdits alimentaires :

1. Tu ne mangeras pas non plus de lièvre. Pourquoi ? Cela veut dire : tu ne seras pas corrupteur d’enfants et tu n’imiteras pas les gens de cette sorte, car le lièvre acquiert chaque année un anus de plus, autant il a d’années, autant il a d’ouvertures.
2. Tu ne mangeras pas non plus de la hyène (…) Cet animal change de sexe tous les ans. Il devient tour à tour mâle et femelle.
3. Moïse a également haï la belette (…) Ne te lie pas avec ces personnes impudiques qui pèchent avec leur bouche. Tel cet animal qui conçoit par la gueule.

C’est moins en raison des stupidités qu’on vient de lire que l’ouvrage a été écarté du canon qu’en raison des allusions millénaristes qu’il contient. La création en six jours signifie six mille ans[[191]](#footnote-191), *car mille ans sont comme un jour pour le Seigneur*. Il se reposa le septième, ce qui veut dire que :

1. Lorsque le Fils sera venu mettre fin au temps de l’injustice, juger les impies, métamorphoser le soleil, la lune et les étoiles, alors il chômera pleinement le septième jour.

La critique vis-à-vis des juifs est très vive. Non contents d’évoquer leurs pratiques rituéliques dans une opposition paulinienne entre la loi du Christ et la loi écrite, les juifs sont accusés d’avoir mis leur espérance dans un édifice plutôt que la mettre en Dieu, ainsi que de pratiquer des cultes qui «*ne différaient pas beaucoup des cultes païens* ». La destruction du Temple est évoquée, mais est-ce par référence aux événements de 70 ou aussi à ceux de 135 ?

Dans une deuxième partie, l’épître de Barnabé reprend la doctrine des Deux Voies, mais dans des termes différents de ceux de la Didachè (cf. infra). Il n’est plus question de la vie opposée à la mort, mais de la lumière opposée aux ténèbres, un thème dualiste très présent à Qumrân. Cette deuxième partie est si différente de la première qu’elle pose inévitablement la question de la composition de l’œuvre, et de la nature des sources qui ont été compilées.

## Papias d’Hiérapolis

Eusèbe de Césarée, citant Irénée, nous présente Papias, auteur vers 130 de cinq livres de *Commentaires sur les paroles* (logia) *du Seigneur*, ouvrage évidemment perdu, sinon détruit. Dans ce témoignage de deuxième main, il est question des évangiles dans des termes assez vagues :

1. Matthieu réunit en langue hébraïque[[192]](#footnote-192) les paroles (logia) de Jésus, et chacun les interpréta comme il en était capable.

À propos de l’évangile de Marc, Papias nous dit, presque sur la défensive :

1. Marc qui était l’interprète de Pierre a écrit avec exactitude, mais pourtant sans ordre tout ce dont il se souvenait de ce qui avait été dit ou fait par le Seigneur. Car il n’avait pas entendu ni accompagné le Seigneur, mais plus tard, comme je l’ai dit, il a accompagné Pierre. Celui-ci donnait ses enseignements selon les besoins, mais sans faire une synthèse des paroles du Seigneur. De la sorte, Marc n’a pas commis d’erreurs en écrivant comme il se souvenait. Il n’a eu en effet qu’un seul dessein, celui de ne rien laisser de côté de ce qu’il avait entendu et de ne tromper en rien dans ce qu’il rapportait.

Une telle affirmation surprend, car on reproche au contraire à l’évangile de Marc d’être trop ordonné, groupant ici les discours, là les miracles, sans grand souci pour la chronologie. Si on fait confiance à Papias sur l’exhaustivité de Marc, on s’étonnera alors qu’il ait oublié de signaler l’omission de la naissance à Bethléem via les œuvres du Saint-Esprit. Non seulement Papias se montre bref à propos de Marc et Matthieu, mais il ignore les deux autres évangiles. Pourtant celui de Luc est contemporain de Matthieu et donc censé être écrit depuis une bonne soixantaine d’années. Il ne semble pas connaître non plus d’autres écrits du Nouveau Testament dont aucun n’est cité. L’oubli de l’évangile de Jean pose un sérieux problème, car cet évangile est réputé avoir été rédigé à Éphèse. Or Hiérapolis est toute proche et Papias en est l’évêque. De plus, il est réputé appartenir à l’école johannique. Enfin, il place dans la bouche de Jésus des propos qu’on retrouve dans l’apocalypse de Baruch, un apocryphe juif postérieur à la destruction du second Temple.

Il est justifié de s’interroger sur les circonstances de la disparition de l’œuvre de Papias, y compris à l’état de citations, et se demander quel était leur contenu et qui furent les témoins du personnage. Car dans la suite du deuxième siècle, Justin, Irénée et Tertullien ont totalement ignoré Papias et son œuvre, de même que les autres pères de l’Église. Eusèbe évoque Papias au travers des miracles attribués aux deux filles de l’apôtre Philippe, alors que la présence de Philippe à Hiérapolis est très certainement légendaire. Il est brièvement cité au Xe siècle par Agapios, lui-même originaire d’Hiérapolis, et dont l’œuvre dépend en grande partie d’Eusèbe. Au total, ce personnage inconnu de l’histoire nous livre des témoignages embrouillés et de troisième main. Il tient lui-même ses informations de *presbytres* ou anciens, témoins des apôtres, notamment Aristion et Jean le presbytre qui nous sont également inconnus. Il ne cite ni Paul ni ses épîtres. Mais en dépit de toutes ces incertitudes, Papias sert toujours de point d’ancrage à la tradition évangélique.

## Justin martyr

Vers l’an 150, en écrivant son *Apologie* du christianisme à l’attention de l’empereur, Justin décrit le supplice de Jésus :

1. Après l’avoir crucifié, ils tirèrent sa robe au sort, et ses bourreaux se la partagèrent, et il ajoute : vous pouvez lire tout ce récit dans les actes de Pilate. Apologie, 35

Ce témoignage de Justin à propos d’un écrit de Pilate nous pose quelques problèmes : tout d’abord, on imagine mal comment un tel document qui n’a pu être qu’officiel aurait pu parvenir entre les mains d’un particulier tel que Justin. Ensuite, on sait que l’ouvrage en question[[193]](#footnote-193) est un faux du IVe siècle dans lequel les dialogues de l’entretien entre Jésus et Pilate sont longuement développés : Pilate est peu à peu convaincu de l’innocence de Jésus et la culpabilité des Juifs en sort plus renforcée. Ce faux comporte une date fausse, l’an 21. Que Justin soit capable de témoigner en 150 d’un document du IVe siècle relève d’un tour de force. Faut-il imaginer que l’idée était dans l’air et qu’on finit par rédiger le livre ? Ou plutôt que le texte de l’Apologie a été interpolé après la rédaction des Actes en question ? Un autre document chrétien décrit un rapport de Pilate à Claude. Mais Claude régna de 41 à 54 alors que Pilate n’était plus gouverneur de Judée depuis l’an 36 et il ne peut donc s’agir de celui-là. Comme le document de Pilate cité en référence est postérieur à la date de rédaction présumée, on conclura sans crainte que le texte de Justin a été corrigé tardivement par une main bienveillante.

On sait aussi que l’épisode de la robe tirée au sort est la reprise d’un texte de l’Ancien Testament, Ps 22,19. C’est l’un des rares passages communs aux cinq[[194]](#footnote-194) évangiles. Jn 19,24b précise que *c’est afin que l’Écriture fût accomplie : ils se partagèrent mes vêtements et ma vêture ; ils (la) tirèrent au sort.* On notera que pour que les soldats aient le souci d’accomplir les Écritures, il faut qu’il s’agisse des soldats du Temple ainsi que le suggèrent les évangiles de Pierre et de Jean, plutôt que des légionnaires romains.

Une fois de plus, un témoin du IIe siècle tel que Justin se révèle incapable de nous renseigner à propos de Jésus. Les évangiles aussi lui sont inconnus en tant que documents alors qu’il est censé avoir travaillé à leur harmonisation. Il omet même de les mentionner dans son *Dialogue avec Tryphon[[195]](#footnote-195)* et dans son *Apologie*. Il utilise à leur place l’expression *mémoire des apôtres et de leurs disciples*. Il évoque aussi les *mémoires de Pierre* sans que l’on comprenne bien s’il fait référence à l’évangile de Marc, à l’évangile apocryphe de Pierre, aux deux épîtres attribuées à Pierre ou à un autre texte. Connaît-il vraiment l’évangile de Jean ? Selon W.D. Köhler : « *la connaissance et l’utilisation de Jean n’est pas à exclure, mais elle n’est pas non plus prouvée* ». Jean est pourtant censé être écrit depuis une bonne cinquantaine d’années. On trouve aussi des éléments étranges : Justin fait naître Jésus dans une grotte, comme dans le Protévangile de Jacques, mais ne semble pas connaître les récits de l’enfance de Matthieu et de Luc. Dans sa polémique avec Tryphon, il ne lui vient pas à l’esprit de citer l’incontournable témoignage de Flavius Josèphe qui illustrerait pourtant idéalement son propos.

Justin nous rend compte avant tout d’un Christ fils de Dieu, mais il ne sait rien de bien précis à son propos en tant que personnage historique. Il ne parle jamais de Paul et de ses épîtres tout en se montrant très paulinien dans son approche. Au final, la lecture de son œuvre[[196]](#footnote-196) intégrale laisse une impression désagréable par l’abondance des anachronismes qu’on y détecte à chaque pas.

## Irénée de Lyon

Originaire d’Asie Mineure, Irénée (v.130-202) est considéré comme un disciple de Polycarpe qui lui aurait transmis la tradition johannique. Il s’est illustré dans sa condamnation des idéologies dualistes et gnostiques. Saint Jérôme le considérait aussi comme un disciple de Papias d’Hiérapolis. La tradition suggère qu’il aurait emporté à Lyon une collection des évangiles, écrits dans la version primitive qu’on appelle aujourd’hui le « texte occidental » et dont la recopie au Ve siècle a donné le codex de Bèze. Irénée est surtout connu pour son ouvrage intitulé *Contre les hérésies* (Adversus Haereses). Acharné à combattre les spéculations gnostiques, il défend l’autorité du texte biblique et de la Tradition de l’Église dont il est l’inventeur et qui s’oppose aux traditions secrètes et ésotériques des gnostiques. Il est le promoteur de la notion d’autorité de l’Église. On lui doit la fixation à quatre du nombre des évangiles canoniques dont il est le premier à donner la liste. C’est également lui qui attribue chaque évangile à son rédacteur :

1. Matthieu entreprit donc aussi d’écrire son Évangile chez les Hébreux et en leur propre langue, pendant que Pierre et Paul annonçaient l’évangile à Rome et y fondaient l’Église. D’un autre côté, après leur départ, Marc, le disciple et l’interprète de Pierre, nous transmit lui aussi par écrit ce que son maître prêchait, et Luc, le compagnon de Paul, mit dans un livre, l’évangile que celui-ci annonçait. Ensuite Jean, le disciple du Seigneur, qui a reposé sur sa poitrine, publia lui aussi l’Évangile, tandis qu’il habitait à Éphèse en Asie.
2. Contre les hérésies, 3,1

## Tatien

Originaire de Syrie et né vers 110/120, il est considéré comme un élève de Justin. Il est l’auteur d’un *Discours aux Grecs,* œuvre dont Jésus-Christ est étrangement absent et qui parle d’un Logos qui n’est pas identifié au Fils. Il est avant tout connu pour le *Diatessarôn*, première tentative (infructueuse) de fusionner les quatre évangiles. Ce dernier témoignage d’un apologiste nous renseigne enfin sur l’existence de ces textes, mais aussi sur leur caractère évolutif. On n’hésitait pas à les remanier, car ils n’avaient pas encore acquis ce caractère sacré qui leur fut attribué par la suite. Selon les travaux de M.-E. Boismard[[197]](#footnote-197), Tatien aurait pu utiliser dans sa documentation une première tentative de rapprochement élaborée au temps de Justin. Mais il a aussi été fortement critiqué par Irénée comme fondateur de la secte des *Encratites,* hérésie[[198]](#footnote-198) qui condamnait le mariage, la viande et le vin, et d’une manière générale tout ce qui a trait aux sens. Il est aussi connu pour son tempérament coléreux et excessif, ainsi que pour son animosité pour tout ce qui touchait à la civilisation grecque.

## La Didachè

Ce petit ouvrage dont l’auteur et la date de composition sont inconnus semble provenir des milieux judéo-chrétiens syriens (ébionite ? nazôréen ?). Un manuscrit daté de 1056 a été découvert à Constantinople en 1875. Ce texte a été cité aux IIIe et IVe siècles puis est tombé dans l’oubli. Il figure à la fin du codex Sinaïticus. Son analyse révèle une élaboration en plusieurs étapes, les parties les plus anciennes remontant aux années 50 ou 70 selon certains auteurs, mais il porte aussi la trace de remaniements, sans doute jusqu’à la fin du IIe siècle.

On y trouve un témoignage portant sur une Église chrétienne primitive se structurant autour de sa morale, avec Dieu (le Père) pour personnage central : *Hosanna au Dieu de David*. Il décrit les grands éléments de conduite d’un chrétien, dans un contexte très judaïsant, émaillé de nombreuses références judaïques telles les formules de prière ou l’évocation des prophètes. À la base se trouve la *Doctrine des deux voies*, texte d’origine juive, bien connu à Qumrân, sur laquelle se superposent des éléments chrétiens. Il comporte des renseignements sur l’organisation de l’Église, ainsi que des éléments de la liturgie : le baptême, donné *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, formule qui ne plaide pas pour une haute antiquité du passage, de même que la doxologie finale du Notre Père. L’eucharistie est décrite de manière curieuse, éloignée de l’évangile auquel elle se réfère néanmoins. Lors de la présentation de la coupe, il est dit : *nous te rendons grâce, notre Père, pour la sainte vigne de David, ton serviteur. Tu nous l’as révélée par Jésus, ton serviteur. Gloire à toi dans les siècles, amen*. Une formule similaire revient à propos du pain rompu. On reste éloigné de l’eucharistie décrite dans les différents évangiles. On y remercie pour les délices de la nourriture et de la boisson, mais aussi pour la nourriture et le breuvage spirituel, *et la vie éternelle, par Jésus ton serviteur*.

Ce document semble résulter de la compilation d’éléments disparates, greffés sur un substrat essénien. On y retrouve des références pauliniennes[[199]](#footnote-199), baptistes, et de nombreuses pratiques de l’Église locale, avec une finale de type apocalyptique. Bien que le texte soit d’origine judéo-chrétienne (dans son utilisation certes, mais qu’en est-il de sa conception ?), Jésus n’est pas le personnage central alors qu’on serait en droit d’attendre des références à son enseignement. Sa mort et sa résurrection ne sont pas évoquées. Il n’est cité qu’à l’occasion de l’eucharistie, et comme simple « serviteur de Dieu ». De nombreux éléments de l’évangile de Matthieu sont cités, mais pas textuellement, de même des éléments de « Q ». Il est clair qu’il s’agit de traditions matthéennes plutôt que de l’évangile lui-même qui serait sous les yeux du rédacteur. À moins qu’on puisse imaginer qu’une version primitive de la Didachè ait pu faire partie des sources d’un Matthieu[[200]](#footnote-200) plus tardif, apportant par exemple le texte du *Notre Père*.

Les auteurs datent la Didachè de la fin du premier siècle, s’appuyant sur la chronologie traditionnelle. Mais certaines expressions et conceptions plaident pour une rédaction plus tardive ou au minimum pour des révisions ultérieures : le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, l’eucharistie, le calice. Enfin, il est surprenant que l’Apocalypse soit citée alors que l’évangile de Jean ne l’est pas. L’intitulé de la Didachè : « enseignement du Seigneur par les douze apôtres aux nations » suggère que ce document fut en effet très proche chronologiquement des premiers temps du christianisme, mais les douze apôtres en question ne sont pas cités. Dans l’introduction de sa présentation de l’évangile de Matthieu selon le codex de Bèze, Christian-Bernard Amphoux émet l’hypothèse qu’une version primitive de la Didachè a fait partie des sources de l’évangile de Matthieu, de même qu’un document narratif et une collection de sources de paroles. Il semble avoir beaucoup de considération pour ce texte qui constitue un recueil d’instructions fixant les bases de la vie communautaire. Le vocabulaire fournit également quelques repères sur le mode de constitution du texte : par exemple, les *nations* qui n’appartiennent pas au vocabulaire de Jésus, mais sont un concept paulinien, de même que le mot *apôtres*, plutôt rare dans les évangiles qui leur préfèrent le terme de *disciples*. Lesdits apôtres ne sont d’ailleurs même pas cités et la notion de tradition apostolique semble nettement ultérieure[[201]](#footnote-201). Autre élément de contamination paulinienne, la présence du terme *Jésus-Christ,* quasi absent des évangiles au point d’être inconnu de celui de Luc.

On s’orientera vers l’hypothèse d’une élaboration progressive d’un christianisme à partir d’une filiation juive, essénienne puis baptiste, tardivement revue par un correcteur paulinien. Les plus audacieux y verront une captation et une adaptation tardives de documents juifs anciens par le christianisme de la fin du IIe siècle. Comme dans tous les documents d’origine palestinienne du judéo-christianisme, le mot *Christ* est rare ou absent. Il n’est cité qu’une fois dans la Didachè et pour évoquer bien à propos un risque de fraude (*méfiez-vous des trafiquants du Christ*). De même, la rareté des éléments concernant Jésus et les évangiles pose problème. En dépit de son orthodoxie reconnue, la Didachè qui semble refléter une époque où Jésus n’était pas Dieu constitue pour les historiens de l’Église un témoin plus gênant que probant.

## Le Pasteur d’Hermas

On ne connaît Hermas, que l’Église veut identifier au frère du pape Pie 1er, que par son récit « le Pasteur » considéré parmi les écrits des Pères apostoliques. Ce texte difficile à qualifier a tout d’abord été considéré comme canonique par Irénée et Clément d’Alexandrie, mais ce point de vue n’a pas prévalu. Il a toutefois été assez reconnu et apprécié pour figurer à la suite des écrits du Nouveau Testament dans le codex Sinaïticus et même dans le catalogue stichométrique du codex Claromontanus, ce qui témoigne de l’autorité dont il bénéficiait encore aux IVe et Ve siècles. Il est relativement long et constitue un genre littéraire original, à mi-chemin entre le dialogue autobiographique et le genre apocalyptique, c’est-à-dire comme une révélation de Dieu. Ces apocalypses représentent un genre littéraire particulier qu’on retrouve aussi volontiers dans la littérature juive (*Livre d’Énoch*, l’*Assomption de Moïse*, l’*Apocalypse de Baruch*, les *Testaments des Douze Patriarches*), dans les textes de Qumrân, que dans la littérature chrétienne canonique (*Apocalypse de Jean*) ou apocryphe (*Apocalypse de Pierre,* *Apocalypse de Paul*).

Dans ce genre littéraire qui fait la part belle au merveilleux, les visions, dialogues, scènes champêtres et jeunes filles se succèdent dans un curieux mélange de sources juives et païennes. Le contexte général est celui du repentir, de la pénitence et de la difficulté pour l’homme à accéder au salut. La présence de l’Esprit saint, identifié au Fils de Dieu peut surprendre. Pour Hermas, c’est bien le Saint-Esprit qui s’est incarné[[202]](#footnote-202). Bien que ce texte soit indiscutablement chrétien, il ne cite ni Jésus, ni ses miracles, ni son enseignement, et certaines expressions telles que la Sainte Église sont anachroniques. À la manière juive, Dieu intervient le plus souvent par l’intermédiaire de ses anges plutôt que par son fils[[203]](#footnote-203). Le thème du Pasteur est un classique tant de l’ancien que du Nouveau Testament. Et pourtant, le Pasteur n’est pas Jésus, mais un ange de la pénitence. Et les mots *Christ*, *Jésus-Christ*, *résurrection* ou *ressuscité* sont absents de ce texte considéré comme chrétien, ce qui peut quand même paraître étrange au milieu du IIe siècle.

Hermas se soucie bien plus de savoir si les efféminés et les égarés seront torturés un temps égal à celui de leur volupté, et estime même qu’ils devraient l’être sept fois plus. Il s’ensuit de la part de Dieu une explication mathématique relativiste intéressante, une heure de torture valant trente jours, si l’on passe un jour dans la volupté et l’erreur, on est puni un jour qui vaut une année entière[[204]](#footnote-204). Et donc, autant de jours de volupté, autant d’années de tortures. Faites vos comptes.

Le Canon de Muratori mentionne cet écrit, mais nous disposons de traductions divergentes — traduction P. Vallin 1990 :

1. Le Pasteur maintenant ; bien plus récemment, en nos temps, Hermas l’écrivit à Rome, alors que siégeait dans la chaire de l’Église de la ville de Rome son frère, l’évêque Pius. C’est pourquoi il convient sans doute de le lire, mais il ne peut être rendu public au peuple dans l’Église, ni entre les prophètes, ni entre les apôtres à la fin des temps.

Une autre traduction, celle de Lagrange en 1933 cite un autre texte sur lequel porte l’interdiction (cf. infra – canon de Muratori). L’analyse du texte révèle un texte composite élaboré en plusieurs étapes à partir de sources diverses. Certaines des préoccupations exprimées dans l’ouvrage plaident pour une haute antiquité ainsi la distinction établie entre les gentils et les chrétiens. Des formules stoïciennes ont été également incorporées : « *sois homme, Hermas* ».

À supposer qu’Hermas soit bien le frère de Pie 1er (140-154) et en conséquence contemporain de l’affaire Marcion, ce texte présenterait l’intérêt d’être l’un des rares documents à pouvoir être daté.

## À Diognète

Ce petit traité de christianisme en forme d’épître est adressé aux païens sans doute vers la fin du IIe siècle en milieu alexandrin. Il fait une large part à la description du comportement admirable des chrétiens persécutés malgré leur vertu, mais ne nous indique rien de bien précis quant aux fondateurs du mouvement. Il n’est question que du Verbe, manifesté au monde et méprisé par son peuple. Le langage est ésotérique et élitiste à la manière des gnostiques :

1. XI, 6. Et voici que la crainte de la Loi est chantée, la grâce des Prophètes reconnue, la foi dans les Évangiles affermie, la tradition des Apôtres conservée et que la grâce de l’Église bondit d’allégresse. 7. Cette grâce, ne la contriste pas, et tu connaîtras les secrets que le Verbe révèle par qui il veut, quand il lui plaît.

Il faut véritablement être initié pour comprendre les messages cachés. Mais on ne retrouve rien de très concret, pas même les mots Jésus et Christ. Décidément, notre Jésus historique semble tout aussi inconnu des chrétiens du deuxième siècle que des historiens du premier.

## Tertullien

Avec cet auteur chrétien considérable qui vécut de 155 à 222 environ, nous arrivons au terme du deuxième siècle, à une époque où l’histoire atteste depuis une vingtaine d’années de l’existence des quatre évangiles. Pourtant la lecture édifiante de l’*Apologétique*, ouvrage écrit en 197, nous en ferait douter. Malgré le titre et le sujet, il est remarquable que sur une centaine de pages, une seule soit consacrée à Jésus. Pilate y est décrit comme « *déjà chrétien dans le cœur* » (XXI-24) et le Christ semble être la victime d’un regrettable malentendu :

1. De son abaissement, ils avaient donc conclu que ce n’était qu’un homme ; et naturellement, à cause de sa puissance, ils le prirent pour un magicien. XXI—17.

Mais le nom de Jésus n’est même pas évoqué, car il n’est question que du Christ, et à aucun moment Tertullien ne mentionne les évangiles, alors même qu’il cite longuement les Écritures :

1. XXI. Mais comme nous venons de proclamer que notre religion est fondée sur les monuments écrits des Juifs, qui sont si anciens, alors qu’on sait généralement (et nous en convenons nous-mêmes) qu’elle est elle-même assez récente, puisqu’elle date de l’époque de Tibère, peut-être voudra-t-on discuter, pour ce motif sa nature…

L’empereur Marc Aurèle est cité comme un défenseur des chrétiens :

1. V—5 Mais parmi tant de princes qui suivirent jusqu’à nos jours, de tous ceux qui s’entendaient aux choses divines et humaines, citez un seul qui ait fait la guerre aux chrétiens ! 6. Nous, au contraire, nous pouvons citer parmi eux un protecteur des chrétiens si l’on veut bien rechercher la lettre de Marc Aurèle, ce très sage empereur, où il atteste que la soif cruelle qui désolait l’armée de Germanie fut apaisée par une pluie accordée aux prières de soldats par hasard chrétiens.

Tertullien ne semble pas avoir connaissance de l’effroyable persécution des chrétiens de Lyon (Pothin, Sanctus, Maturus, Blandine) intervenue seulement une vingtaine d’années auparavant, sous le même Marc Aurèle, et dont Irénée a été témoin, ni du martyre de Justin et de ses six compagnons en 165, ni de celui de Polycarpe, brûlé vif en 167. En revanche, il relate l’éclipse qui se produisit à la mort de Jésus :

1. XXI—19 Et cependant, attaché à la croix, il a fait beaucoup de prodiges propres à cette mort. (…) au même instant, le jour fut privé de soleil, au moment où il marquait le milieu de son orbe. On crut certainement que c’était une éclipse, et ceux qui ne savaient pas que ce prodige avait aussi été prédit pour la mort du Christ, n’en comprenant pas la raison, la nièrent et pourtant vous trouvez consigné dans vos archives cet accident mondial.

D’où notre regret de ne pas disposer desdites archives. D’autant que la date de la Pâque intervient le 14e jour après la nouvelle lune, ce qui veut dire qu’astronomiquement parlant, une éclipse de Soleil[[205]](#footnote-205) est impossible… à moins sans doute qu’un tel prodige n’ait été prédit, même si Tertullien ne nous dit pas par qui.

Son interprétation de la conception et de la naissance originale du Christ mérite toute notre attention :

1. XXI—14 Donc ce rayon de Dieu (Dei radius), comme il avait été toujours prédit auparavant, descend dans une Vierge (in virginem) et, s’étant incarné dans son sein, il naît homme mêlé à Dieu. La chair unie à l’esprit se nourrit, croît, parle, enseigne, opère, et voilà le Christ. Acceptez pour le moment cette « fable », elle est semblable aux vôtres (recipite interim hanc fabulam similis est uestris).

Et il va ultérieurement en prouver la réalité. Il va sans dire que la lecture de l’Apologétique, qui constitue un des monuments de la jeune histoire chrétienne, peut laisser perplexe l’historien attaché à examiner les sources. Nous sommes en 197, Tertullien est une haute autorité ecclésiastique et ce que nous y trouvons (ou que nous n’y trouvons pas, car cela a tout autant d’importance) cadre mal avec la version habituelle des deux premiers siècles du christianisme. Tertullien s’étend longuement sur Moïse et les prophètes, mais au moment où l’on attendrait qu’il ajoute qu’en regard des textes juifs, les chrétiens disposent de leurs propres textes, il n’en souffle mot. Pourtant, on est certain qu’au moins les lettres de Paul sont connues depuis une soixantaine d’années (transmises par Marcion) et réputées écrites depuis un siècle et demi. Non seulement Tertullien ne nous apprend rien sur Jésus, mais il ne nous dit que peu de choses sur le contenu de la religion chrétienne. Son propos concerne essentiellement les martyrs. C’est à cette occasion qu’il cite Pline le Jeune (cf. chapitre 1).

Indice supplémentaire des multiples aspects que peut prendre le christianisme à cette époque, il faut mentionner l’itinéraire de Tertullien qui dévie quelques années plus tard. Ses écrits reflètent de plus en plus son attrait pour le prophétisme, l’attente de la Jérusalem céleste et son penchant pour le montanisme, le stoïcisme et l’ascèse. Ce Père de la théologie chrétienne va même un moment être rangé au nombre des auteurs apocryphes interdits de lecture par le décret du pape Gélase au VIe siècle. Ce qui tendrait à prouver que la thèse d’un Jésus mythique n’est pas le résultat d’élucubrations de libres penseurs et autres mythologues modernes, mais qu’il a bien représenté une tendance fondamentale du christianisme primitif. Le Christ semble donc plus ancien que Jésus, ce dont on se doute si l’on admet le discours selon lequel les écrits de Paul ont précédé les récits évangéliques, ainsi que l’affirme l’Église.

Une fois de plus, étonnons-nous de constater à quel point les différents personnages importants de l’Église primitive évitent de nous parler de ce qui paraît constituer les points essentiels de l’existence terrestre de Jésus : sa naissance, sa vie et sa mort, son activité, sa prédication, ses discours, en fait sa réalité historique, de même que l’action de ses continuateurs ou les livres fondateurs de la religion. Même si dans ses ouvrages ultérieurs, Tertullien finit par citer les évangiles, les silences de l’Apologétique apportent de la consistance à la thèse de la construction tardive des sources du christianisme.

## Le Canon de Muratori

Ce document revêt une grande importance, car il constitue la première liste connue des textes canoniques. On y retrouve la mention des quatre évangiles avec leurs auteurs respectifs, dans l’ordre traditionnel, ce qui constitue un anachronisme. Selon J.D. Dubois[[206]](#footnote-206)

1. Cette liste des textes canoniques du Nouveau Testament porte le nom de son inventeur ; elle fut dénichée au XVIIIesiècle dans un manuscrit latin (du VIIIe ?) de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, et publié en 1740 […] C’est dire que ce texte a circulé et a été transmis au moins pendant plusieurs siècles. Écrit avec de nombreuses fautes d’orthographe, le texte recopié par le scribe n’a pas été toujours compris et remonte sans doute à un original grec.

La discussion porte essentiellement sur la date de constitution originale de cette liste. Deux indices suggèrent une date ancienne : une référence au Pasteur d’Hermas (traduction Lagrange 1933) :

1. Mais quant au Pasteur, Hermas l’a écrit récemment de notre temps dans la ville de Rome, pendant que l’évêque Pie, son frère, était assis sur la chaire de la Ville de Rome. Et la Sagesse de Salomon (a été) écrite par Philon en l’honneur de ladite Sagesse. Et par conséquent il faut bien [la] lire, mais on ne peut la présenter officiellement dans l’Église au peuple, ni parmi les prophètes dont le nombre est complet, ni parmi les Apôtres dans la fin des temps.

Selon l’histoire de l’Église, le pontificat de Pie 1er date des années 142-155*.* C’est lui qui exclut Marcion de l’Église. L’autre indice est le renvoi à la liste close des prophètes et des apôtres qui sous-entend que la crise montaniste a déjà eu lieu, et plaide pour une élaboration à la fin du deuxième siècle au plus tôt. Le début du texte est mutilé et devait comporter une notice sur les évangiles de Matthieu et de Marc, puisque le paragraphe concernant Marc (qui devait donc être présent sur la partie manquante du manuscrit) se termine ainsi :

1. Marc s’est conformé aux prédictions de Pierre, à celles du moins auxquelles il fut présent, et a rédigé d’après cela.

D’après Lagrange, cette mention est reconstituée, et ainsi Matthieu serait le premier cité. La discussion porte sur quelques étranges différences de traductions qui renvoient à l’original non disponible. On pourra également discuter du caractère « récent » de la rédaction du Pasteur. Les auteurs évoquent la fin du IIe siècle ou le début du IIIe. Nous retrouvons également le problème de la sincérité des sources et des traductions, surtout si la version la plus ancienne est latine et date du VIIIe siècle. Quant au « pontificat » de Pie 1er, il est bien hasardeux d’utiliser un tel terme dès cette époque, la primauté de l’évêque de Rome et la notion de pape étant bien plus tardives, sans parler du terme lui-même.

Il n’en demeure pas moins que la question de la stabilisation du « canon » s’est nécessairement posée un jour en réponse au gnosticisme et ses nombreux écrits et enseignements. C’est avec Athanase (v.296-373), Père de l’Église, que l’on trouve pour la première fois une table complète de tous les écrits du Nouveau Testament qui furent ensuite reconnus comme saintes Écritures aux conciles d’Hippone (393) et de Carthage (397 et 419) par l’Église occidentale. Jusqu’au concile de Trente en 1546, jamais quiconque n’a déterminé ou désigné dans un concile quels livres étaient à inclure ou non dans le canon. Dans ces conciles, le canon était uniquement reconnu et confirmé.

Il ne faudrait pas imaginer que l’absence de témoignages se limite aux deux premiers siècles. Un auteur tel qu’Eusèbe de Césarée, prononçant ses louanges à Constantin le 25 juillet 336, nous présente dans un discours « réservé aux initiés » un christianisme bien surprenant, entièrement centré autour du *logos monogène*, et dans lequel le Palestinien Jésus ne semble pas avoir sa place. Pas la moindre mention du plus petit fait, de la crucifixion, de la résurrection, des apôtres ou des évangiles. À une époque où ces derniers sont réputés écrits depuis près de trois siècles, une telle conception du Christ peut paraître étrange. Il ignore même le témoignage de Tacite à propos de la persécution des chrétiens sous Néron. Il reprend essentiellement les opinions de son maître, l’alexandrin Origène qui est un des docteurs de l’Église. Pourtant Eusèbe est le célèbre auteur de *l’histoire ecclésiastique* et un des promoteurs de l’orthodoxie dans la querelle d’Arius au concile de Nicée. À qui donc se fier ?

## Origène

Successeur de Clément d’Alexandrie, Origène (v.185-v.253) est considéré comme le premier exégète chrétien et a commenté tous les livres de l’ancien et du Nouveau Testament. Selon Eusèbe de Césarée qui fut son disciple, c’est Origène qui a fixé l’ordre de rédaction des évangiles :

1. Comme je l’ai appris par la tradition à propos des quatre Évangiles — les seuls aussi à être incontestés dans l’Église de Dieu qui est sous le ciel —, d’abord a été écrit celui selon Matthieu, qui fut un moment publicain avant d’être apôtre de Jésus-Christ : il a été édité pour les croyants d’origine judaïque, et composé en langue hébraïque. Le second est celui selon Marc, qui l’a rédigé selon les indications de Pierre ; d’ailleurs, dans son épître catholique, Pierre appelle Marc son fils, quand il dit : L’Église élue qui est à Babylone vous salue, ainsi que Marc mon fils. Le troisième est l’Évangile selon Luc, celui qui a été loué par Paul et composé pour les croyants d’origine païenne. Après tous, l’Évangile selon Jean.

Origène bouillonne d’idées. Il soutient que Jésus n’est fils de Dieu que par adoption, ainsi qu’il résulte de la lecture de Mathieu et de Marc. Il ne semble donc pas croire à la réalité et à l’historicité de la filiation divine, ni au Verbe éternel de Jean. Son traité sur les principes se rapproche des conceptions gnostiques, ce qui peut paraître étrange à l’époque où il écrit. Les thèses hétérodoxes d’Origène se sont développées dans un monde chrétien préconstantinien qui ne connaissait pas encore les grandes polémiques, les conciles, leurs canons et leurs anathèmes.

Par la suite, les premiers conciles ayant contredit nombre de ses thèses, une partie de l’œuvre gigantesque d’Origène a été détruite dès l’époque de Justinien. Les mésaventures d’Origène ouvrent un champ d’investigation passionnant : l’approfondissement de la doctrine chrétienne est un chantier permanent et jamais achevé. La précision du dogme est toujours en cours à notre époque moderne, mais elle a été très disputée dans les premiers temps. Ainsi qu’on va le voir dans un prochain chapitre, des siècles ont été nécessaires pour préciser les contours de la christologie. Les débats se sont accompagnés de schismes dès les premiers temps, mais aussi en 1054 avec la grande séparation des catholiques romains des orthodoxes, puis à nouveau, au XVIe siècle, la séparation des courants issus de la Réforme. Le mouvement s’est poursuivi jusqu’à éparpiller le christianisme en dizaines de familles. Autrement dit, on aurait bien du mal à identifier un personnage qui aurait été véritablement orthodoxe, ayant deviné plusieurs siècles à l’avance si le Fils est consubstantiel du Père, si le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ou du Père seulement, si le Fils a une ou deux natures, une ou deux volontés, etc. À ce tarif, il n’est pas très difficile de retrouver dans les conceptions des docteurs les plus éminents, voire des saints, quelques conceptions qui leur auraient valu l’anathème quelques dizaines d’années auparavant.

En conclusion de ce chapitre, on ne peut que constater la faible connaissance que les auteurs et écrits du IIe siècle avaient de Jésus, et même le peu d’intérêt et de curiosité qu’ils manifestaient à son égard. L’explication la plus rationnelle est sans doute que le christianisme officiel est rapidement devenu paulinien, c’est-à-dire qu’il s’est vite focalisé sur le concept d’un Christ rédempteur, laissant de côté les interrogations sur la vie de Jésus, héros plus que fondateur de la religion qui se revendique de lui. Même au IIe siècle, les premiers textes et donc les premiers Pères de l’Église[[207]](#footnote-207) et autres continuateurs ignorent toujours le Jésus historique et les apôtres qui sont pourtant leurs prédécesseurs directs, ainsi que les évangiles qui auraient dû constituer leur documentation de base. C’est au plus tôt au cours des années 160 à 180 que la plupart de ces documents que nous connaissons prennent corps. Quant aux écrivains postérieurs, ils semblent s’attacher essentiellement à des aspects moraux, théologiques et christologiques, bien éloignés de la personne et du message du Jésus historique, décidément introuvable.

# CHAPITRE 6

Le témoignage des apocryphes

Combien existe-t-il d’évangiles et autres textes chrétiens ? Depuis quand écrit-on à propos de Jésus ? Une des grandes interrogations des chercheurs est de savoir s’il existe des textes plus anciens que les écrits canoniques, et dans l’affirmative, ce qu’ils valent et ce qu’ils nous apportent dans notre compréhension de l’histoire des textes qui parlent de Jésus. Le prologue de l’évangile de Luc nous interpelle avec cette déclaration d’importance :

1. Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements accomplis parmi nous,d’après ce que nous ont transmis ceux qui devinrent dès le début témoins oculaires et serviteurs de la Parole,il m’a paru bon à moi aussi, qui m’étais informé avec précision de tout depuis les origines, de t’en écrire avec ordre, illustre Théophile, afin que tu te rendes bien compte de la solidité des paroles que tu as reçues. Lc 1,7-4

Pour un peu, Luc s’excuserait d’avoir lui aussi écrit, puisque beaucoup l’ont déjà fait avant lui et qu’ils étaient au contact des témoins directs. Lui n’est pas dans ce cas et intervient après eux, mais il a veillé à bien s’informer pour nous proposer sa propre version. Notons qu’il n’en critique pas pour autant celles de ses prédécesseurs qui, selon lui, ont relaté correctement les informations reçues. Dans le cas inverse, il aurait pu écrire : *puisque tant de choses inexactes ont été écrites jusqu’à présent, il m’est apparu nécessaire de vous dire ce qui s’est réellement passé*. Non, il désire présenter une version supplémentaire, qu’il estime sans doute plus ordonnée, plus complète ou plus précise, à moins qu’il ne souhaite tout simplement raconter l’histoire de Jésus avec ses propres mots.

À lui seul, ce prologue suffit à déclencher une salve de questions : quels sont donc ces textes sérieux qui existent déjà au moment où Luc écrit, et quels en sont les auteurs ? Ces documents constituent-ils ses sources ? Il est dommage que Luc ne nous dise rien à leur sujet, lui qui s’est soigneusement renseigné. Si l’on s’en tient à la chronologie officielle de l’Église, les écrits antérieurs à l’évangile de Luc sont les épîtres de Paul et de Jacques, mais qui ne parlent pas de la vie de Jésus, l’évangile de Marc antérieur d’une quinzaine d’années, et peut-être celui de Matthieu, tout récent. Comme Luc, censé être le médecin et compagnon de Paul, présente un profil bien différent de l’apôtre Matthieu et surtout de Marc, secrétaire de Pierre, il aurait pu nous apporter des informations intéressantes concernant ces deux premiers évangélistes et surtout sur leur œuvre. Il pourrait aussi nous dire en quoi il souhaite s’en distinguer. Hélas. Ces deux évangiles, si c’est bien à eux que Luc se réfère, ont sans doute été réalisés eux aussi à partir de sources plus anciennes. Selon les chercheurs modernes qui sont unanimes à admettre que la rédaction des évangiles s’est faite en plusieurs phases, il faut considérer en amont des textes canoniques différents « proto » et bien entendu des sources isolées ou regroupées de *logia*. Ces documents suffisent-ils à justifier le propos de Luc ? On ne peut que déplorer son silence à leur sujet. Que valent donc ces textes antérieurs, sont-ils incomplets ? Sont-ils disparates ? Que signifie l’expression *événements accomplis parmi nous* puisque Luc n’est pas un des apôtres et qu’il n’a pas participé ou été témoin desdits événements qu’il a l’intention de nous conter ? On comprendrait mieux un tel prologue au début des Actes, livre qu’on attribue généralement au même Luc. Comment ces témoins oculaires ont-ils transmis leur témoignage ? Il n’est pas dans l’objet de ce chapitre de répondre à toutes ces questions. Luc nous suggère simplement que de nombreux (polloï) documents ont déjà été élaborés et ont circulé antérieurement à la rédaction du sien et que de son temps on ne s’en tenait déjà plus à la seule tradition orale. Mais ces textes dont il nous parle, en avait-il seulement connaissance ou étaient-ils sous ses yeux ? Selon Pierre Nautin[[208]](#footnote-208), le propos de Luc est avant tout de nous laisser entendre que ces écrits antérieurs, ces primoévangiles, vont lui servir de source.

Il est difficile d’évaluer où se situe la frontière entre ces écrits primitifs, mais corrects, probables, mais perdus, et ceux que l’on désignera plus tard sous le terme d’apocryphes. En effet, on ne peut pas confondre d’éventuels évangiles originels avec des textes tardifs et déviants par rapport à l’orthodoxie naissante. On peut également se demander comment les écrits primitifs et les écrits apocryphes s’intègrent dans la chronologie des écrits canoniques. La tradition veut que les canoniques soient les premiers et que les apocryphes les suivent, souvent d’assez loin. Pour s’en assurer, l’Église a délibérément vieilli les textes canoniques, les attribuant aux premiers auteurs désignés par Irénée, alors qu’on sait désormais que le processus de rédaction et de correction a été fort long et a concerné davantage des continuateurs et des écoles de pensées que les auteurs originaux présumés. De nos jours, plus aucun exégète ne croit que les personnages de Matthieu, Marc, Luc et Jean sont les vrais auteurs des quatre textes que nous avons entre les mains. Comment donc apprécier la relation qui pourrait exister entre des évangiles primitifs disparus et l’évangile des Hébreux, des Égyptiens, des nazaréens et autres ébionites, dont l’ancienneté, quoique mal assurée, est toutefois certaine ? Les Actes de Paul par exemple ont été mentionnés par Tertullien et Hippolyte de Rome, ce qui les fait remonter avant la fin du IIe siècle, tout comme vraisemblablement l’évangile de Thomas, le protévangile de Jacques, les odes de Salomon, l’apocalypse de Paul ou les actes d’André. L’évangile de Pierre, l’ascension d’Isaïe ou l’épître des apôtres seraient encore antérieurs, sans doute de la première moitié du second siècle. On comprendrait mieux alors l’embarras d’un Justin ou d’un Tatien cherchant à se frayer un chemin dans la multitude des textes proposés. Nous avons en tête qu’ils ont cherché à rapprocher les quatre évangiles que nous connaissons et dont l’Église nous affirme qu’ils étaient déjà écrits depuis les années 65 à 95. Mais il est probable que Justin et Tatien ont pu se trouver en présence de textes beaucoup plus nombreux, et pas forcément ceux auxquels nous pensons. Il est de nos jours admis que certains apocryphes sont contemporains voire plus anciens que la version définitive des écrits canoniques. Jusqu’à la liste donnée par le canon de Muratori, pour autant qu’elle soit véridique et surtout que sa datation soit assurée, nous sommes dans l’incertitude concernant la documentation évangélique.

Il n’existe pas de définition des textes apocryphes qui ne soit négative : un texte apocryphe est un écrit narratif mettant en scène les personnages associés aux origines du christianisme, mais qui n’a pas été déclaré canonique. Son statut importe peu, qu’il soit seulement douteux, que sa lecture soit déconseillée dans les offices ou qu’il soit absolument condamné et anathémisé, ainsi que son auteur. Il est nécessaire d’affirmer qu’il existe deux catégories bien distinctes : d’une part, les livres inspirés, orthodoxes, sérieux et fiables qu’il faut retenir, et d’autre part divers écrits humains, orientés ou peu crédibles, qu’il faudra ignorer voire rejeter. Certains textes ont d’ailleurs connu un sort très incertain, tel l’évangile de Jean qui a failli ne pas se retrouver dans le canon, tandis que le Pasteur d’Hermas par exemple figure dans le codex Sinaïticus.

La sélection s’est opérée sur plusieurs siècles et en plusieurs vagues. La première tentative connue de distinguer parmi les sources disponibles un « canon » est paradoxalement l’œuvre de Marcion qui opéra un tri drastique par le rejet de l’Ancien Testament, puis en ne retenant dans son *Apostolicon* que dix lettres de Paul, et enfin en ne reconnaissant que l’évangile de Luc qu’il nous présente dans une version très personnelle. C’est donc très tôt que l’Église a été confrontée à la question du sérieux des textes proposés et a voulu dresser une liste de ceux qui étaient autorisés et de ceux qu’elle écartait ou considérait comme suspects. Le rejet des textes s’accompagnait du rejet des doctrines, et au fur et à mesure que l’Église condamnait des hérésies, elle faisait de même des écrits et de leurs auteurs. Quantitativement parlant, les écrits canoniques sont peu nombreux, car les critères de canonicité sont relativement sévères :

1. Le Canon est le recueil des livres que l’Église reconnaît comme inspirés (....) ; tous les passages du texte original de la Bible sont exempts d’erreurs, mais il y a une condition, c’est qu’ils soient interprétés dans le sens voulu. Quels sont donc les interprètes autorisés ? Les interprètes infaillibles de l’Écriture sainte sont : ou bien le Pape seul, ou bien les Évêques réunis en concile œcuménique.[[209]](#footnote-209)

Alors que la notion couve depuis déjà deux siècles, une première liste est élaborée au concile de Laodicée, complétée au concile de Carthage en 390/397 et confirmée en 405 par le pape Innocent Ier. Sont canoniques les livres écrits par les apôtres ou les disciples immédiats de Jésus-Christ, connus et acceptés de toute antiquité. Et l’on cite à l’appui le témoignage de Tertullien, d’Origène ou de Clément d’Alexandrie. S’ajoutent les ouvrages de l’Ancien Testament dits « deutérocanoniques » qui, ayant d’abord passé pour douteux, ont été finalement ajoutés au canon des premiers, dits protocanoniques. Les autres livres publiés sous le nom des patriarches et des apôtres, qui n’ont été admis, ni comme authentiques, ni comme canoniques, sont appelés apocryphes, soit qu’ils contiennent des erreurs, soit qu’ils n’en comportent point. Enfin, d’autres documents datant du deuxième siècle ont été qualifiés de « patristiques ». Nous avons examiné les plus importants dans le chapitre précédent consacré au témoignage des continuateurs. Il faut aussi noter que la question de la canonicité des écrits a été discutée encore tardivement puisque le concile de Trente s’est inquiété non seulement de la liste des textes, mais également de la version dans laquelle ils devaient être lus. C’est ainsi que jusqu’à une période récente, seule la Vulgate latine, c’est-à-dire la version officielle[[210]](#footnote-210) en latin rédigée par saint Jérôme, a constitué le texte officiel de l’Église catholique. Les versions dont se servaient les protestants qui, pour se rapprocher des sources, se fondaient sur les textes écrits en hébreu et en grec, pourtant plus proches des originaux présumés, ont ainsi été officiellement écartées.

Si les écrits apocryphes sont beaucoup plus nombreux que les écrits canoniques, c’est aussi parce que le genre évangélique a rapidement trouvé des amateurs. Tout chrétien quelque peu lettré, la plupart sortant de la gnose, pouvait produire son évangile. On en connaît plus de cinquante, mais saint Jérôme affirme que *de son temps, on en comptait des quantités innombrables et même extraordinaires*. S’y ajoutent tous les autres genres littéraires associés : épîtres, apocalypses, actes, doctrines ainsi que de nombreux textes dits pseudoépigraphiques, c’est-à-dire attribués frauduleusement à un personnage illustre. Cette pratique n’est pas propre aux chrétiens et constitue la caractéristique d’une époque où il était courant de placer un ouvrage nouveau sous le patronage d’un personnage antique et fameux. Ainsi le Pentateuque, attribué à Moïse, le livre de Daniel, certaines épîtres de Paul et de Pierre. Pour les besoins de la cause, on a parfois délibérément créé de nouvelles paroles de Jésus, parfois postérieurement à l’an 1000. De très nombreux textes juifs sont également apocryphes et constituent les écrits dits *intertestamentaires*, très bien représentés dans la bibliothèque de Qumrân. D’autres écrits de l’Ancien Testament sont considérés comme canoniques par les catholiques, mais pas par les juifs et les protestants. Quand on parle des Écritures, des textes sacrés ou tout simplement de la Bible, il est parfois nécessaire de préciser quel est le périmètre considéré et quelle est la version qu’on utilise.

La littérature apocryphe fait depuis quelque temps l’objet d’une grande curiosité. Les uns y recherchent la trace de paroles authentiques et d’indications historiques fiables, les autres des indices de fraudes qui permettraient de mieux expliquer la formation du récit canonique. À défaut de textes historiques profanes, l’existence de nombreux apocryphes fournit l’occasion de procéder à des recoupements. Elle nous permet de reconstituer l’historique des différentes croyances et les traces de la formation des textes et des dogmes. On distinguera pêle-mêle les apocryphes simplement « cachés » et les textes condamnés. Le sort de certains s’est d’ailleurs décidé fort tard tandis que d’autres ont été subitement écartés alors qu’ils avaient joui pendant plusieurs siècles de la considération de toute la communauté chrétienne d’alors. On retrouve beaucoup de traces des apocryphes dans les œuvres d’art, les fresques de Constantinople et les églises de Cappadoce.

Les textes n’ont pas tous subi le même sort. Certains ont disparu, probablement détruits : les évangiles primitifs des nazaréens, des ébionites, des Hébreux, des Égyptiens, des Encratiques, et les textes déviants, évangiles d’Eve, de Philippe, la doctrine de Pierre et les traditions de Matthias. Parfois, ils ont été partiellement sauvés par leur traduction ou par des citations incluses dans d’autres recueils. Il faut noter que le fait d’avoir été traduit implique que le texte a circulé et qu’il a donc bénéficié d’une certaine notoriété. On peut citer en exemple la correspondance légendaire entre le roi d’Édesse Abgar et Jésus lui-même, qui nous est parvenue en huit langues : grec, syriaque, copte, éthiopien, arabe, arménien, géorgien et slavon. D’autres ont été réécrits pour faire disparaître les discordances, tout en conservant une référence à l’auteur prestigieux. Ce procédé est sans doute le plus efficace pour faire disparaître un écrit. Ainsi Grégoire de Tours a pu réécrire les actes d’André, Simon le Métaphraste a compilé et épuré les textes au Xe siècle. Au XIIIe siècle, Jacques de Voragine a imposé, avec sa *légende dorée*, une harmonisation générale et presque exhaustive du discours chrétien.

Les documents disponibles sont parfois fragmentaires, parfois volumineux. Même s’il ne nous en est parvenu qu’une petite partie, le plus souvent sous la forme de citation du Père qui les condamne, la littérature apocryphe est immense. On peut citer en premier lieu des textes considérés comme primitifs, cités ci-dessus, progressivement recouverts au fur et à mesure de la rédaction des canoniques. Puis les évangiles attribués à différents apôtres ou personnages considérables : l’évangile de Thomas, celui de Pierre, l’évangile secret de Marc, le protévangile de Jacques, l’évangile de l’enfance du pseudo-Matthieu, l’évangile de Nicodème (appelé encore Actes de Pilate), la prédication de Pierre, les questions de Barthélemy, l’épître des apôtres. Il en est de même des apocalypses, de Paul ou de Pierre, des actes d’André, de Jean, de Pierre, de Paul, de Philippe, de Thomas, des doctrines, des odes, des visions, etc. Jusqu’à un évangile d’Eve, une vie de Jésus en arabe ou un témoignage de la sage-femme ayant accouché Marie. C’est donc plutôt le trop-plein que le vide. Et il faut ajouter parmi les livres condamnés, l’évangile de Cérinthe que nous ne connaissons que par les abondants anathèmes dont l’accablent les pères de l’Église, et celui de Marcion, condamné par les conciles, ayant soutenu que Jésus étant un Dieu, il ne pouvait pas être un homme. Et on pourrait poursuivre par les différents documents attribués aux prestigieux continuateurs ou placés sous l’autorité d’un haut personnage, la littérature patristique ayant elle-même fait l’objet d’apocryphes.

Luc nous parle de *Philippe, l’évangéliste, un des sept* (Ac 21,8)*.* Y aurait-il eu aussi un évangile de Philippe ? On connaît deux Philippe : le nôtre est-il bien l’un des sept diacres ou plutôt l’un des douze apôtres, cité surtout par Jean ? On ne peut soutenir qu’il était appelé évangéliste parce qu’il évangélisait, puisque tous le faisaient. L’apocryphe dont nous avons la trace est-il un de ces textes primitifs visés par Luc dans son prologue et par les Actes, ou est-il perdu ? Un évangile écrit par un troisième apôtre ou par un des sept diacres donnerait de la consistance au prologue de Luc, surtout si le rédacteur de Luc est bien également celui des Actes. Hélas, le seul évangile de Philippe que nous connaissons est un écrit gnostique bien tardif.

Que nous apprennent ces documents sur Jésus à l’appui de notre recherche du Jésus historique ? Il semble que le souci majeur des auteurs des apocryphes tardifs ait été de combler les vides laissés par les canoniques. Les évangiles de l’enfance nous décrivent un Jésus opérant des miracles dès le berceau, cicatrisant la main de sa tante Salomé qui avait eu la mauvaise idée de vouloir vérifier par elle-même la réalité de la virginité de Marie. Le même raconte la colère de Joseph apprenant que sa femme est enceinte, Marie lui répondant qu’elle ne sait absolument pas d’où cela lui est venu (et l’Annonciation, alors ?). Jésus se divertissait aussi en modelant des oiseaux avec de la glaise pour les faire s’envoler ensuite en claquant dans ses mains. À l’occasion, le garnement pouvait aussi dessécher la main d’un petit camarade. L’Église qui a rejeté ces apocryphes n’en a pas moins récupéré certains éléments pour sa liturgie ou pour son décorum. C’est par eux que l’on connaît par exemple le nom des rois mages. Mais ces textes ne contiennent rien de très utilisable sur un plan historique. Beaucoup d’entre eux gênaient même davantage par leurs excès de miracles que par leur hétérodoxie. Les Actes de Paul, par exemple, ne posent pas de problème particulier du point de vue du dogme, mais il est établi qu’ils ont été rédigés au milieu du IIe siècle et qu’ils ne sont donc pas de Paul. Ils comportent surtout des épisodes encombrants tels que celui du lion qui parle une fois baptisé. Ce texte a finalement été écarté pour excès de merveilleux (tandis que l’ange de Matthieu annonçant la venue d’un enfant à une vierge, c’est beaucoup plus sérieux). Ce n’est pas sans poser un problème aux évangiles canoniques : en effet, quand on voit la « fertilité » de l’imagination des auteurs des apocryphes et leur goût pour les contes et autres merveilles, comment ne pas soupçonner les auteurs des canoniques d’avoir procédé de même ? Faire voler les petits oiseaux de glaise en frappant dans ses mains (protévangile de Jacques) ou ressusciter un hareng qui sèche au balcon (actes de l’apôtre Pierre et de Simon) serait fantaisiste, alors que multiplier les pains et les poissons, marcher sur l’eau ou ressusciter un cadavre de quatre jours et qui sentait déjà mauvais serait plus crédible ?

Les apocryphes de l’âge mûr posent d’autres problèmes : l’un glorifie Judas pour sa trahison nécessaire puisqu’elle faisait partie du scénario et que cela hâta notre Salut, tandis que l’évangile des Caïnites prend pour tâche de glorifier tous les réprouvés de la Bible, tels que Caïn et les habitants de Sodome et Gomorrhe. Parmi les apocryphes considérés comme sérieux, il faut citer le célèbre évangile de Thomas, apôtre pourtant discret qui est exclusivement composé de paroles de Jésus et qu’une tradition conservait. Cet évangile retrouvé en 1945 constitue une pièce très intéressante, car il ne relate que des propos plutôt brefs tenus par Jésus, à l’exception de tout événement. Parmi les absents figurent les récits relatifs à la Passion. Ce texte nous présente un Jésus prêcheur itinérant, probablement issu d’un milieu baptiste. C’est un des témoignages les moins contestables dont disposent les historiens, débarrassé des miracles et autres merveilles. Inconnu à l’époque, il ne figure pas dans la liste des apocryphes condamnés. Les auteurs modernes sont partagés sur la valeur de cet évangile qui mélange des propos proches de « Q » et des ajouts à caractère gnostique. Mais qu’est-ce qui interdit aux chercheurs et aux historiens de considérer une origine gnostique au christianisme ou du moins à une de ses branches primitives ? La découverte de cet évangile a confirmé la crédibilité de la théorie des deux sources en confirmant les recueils de paroles en tant que genre littéraire, et interroge sur les raisons de ce mutisme à propos des épisodes de la Passion et de la résurrection. Il apporte de la consistance à la thèse qui suggère que le personnage crucifié n’était pas forcément le même que l’auteur de certaines paroles ou le réalisateur des nombreux exorcismes et guérisons.

Il faut ajouter au chapitre des apocryphes que des pères, tels qu’Origène et Eusèbe, ont cité certaines paroles qu’ils tenaient de documents dont nous n’avons pas trace. Mais avant qu’ils ne soient cités, ces écrits avaient-ils circulé ou les différents auteurs en ont-ils eu connaissance simplement par ouï-dire ? Et s’agissait-il alors de documents entiers disponibles dans une bibliothèque ou de fragments ? Cet argument a conduit un auteur critique tel que Earl Doherty à évoquer l’image d’un puzzle[[211]](#footnote-211) dont on ne peut laisser de nombreuses pièces de côté si l’on prétend présenter une théorie cohérente de la vie de Jésus et de l’histoire des textes qui la décrivent.

On peut aussi s’interroger sur le rôle de ces écrits qui, selon le milieu dans lequel ils étaient lus, cohabitaient sans doute avec un évangile plus officiel. Loin d’être seulement des fables charmantes ou de simples récits illustratifs, les apocryphes traitent généralement de questions christologiques ou théologiques.

Les évangiles de l’enfance complètent le décor : au fur et à mesure que les années passent, le statut de plus en plus divin de Jésus suggère de se pencher davantage sur celui de sa mère qui ne peut plus dès lors être une banale mortelle. Ils nous précisent certains épisodes en détaillant la fuite en Égypte et le séjour dans l’Hadès. Ils nous renseignent sur le destin des apôtres dont certains ne nous étaient signalés que par leur simple présence au sein d’une liste. Ils nous informent aussi sur l’enseignement des illustres fondateurs, des saints et des martyrs qui nourrissent l’imagination des fidèles avides de savoir et de comprendre. Ils s’efforcent aussi de relier les personnages du Nouveau Testament avec les prophéties de l’Ancien. Mais le procédé existe également dans les écrits canoniques, notamment chez Matthieu. L’ascension d’Isaïe semble aussi avoir connu une grande notoriété et a probablement servi de source à plus d’un auteur.

Ce n’est pas sur un critère de plus grande véracité historique que les ouvrages notamment patristiques ont survécu ou disparu, mais sur un critère de conformité au fur et à mesure que l’orthodoxie s’élaborait. Parmi les expurgés figurent des ouvrages consacrés aux apôtres qui auraient fini par éclipser le Christ ; l’intérêt que leur ont porté les manichéens a été fatal à certains de ces écrits. Les Églises primitives ont eu tendance à se rattacher à certains apocryphes dans le souci de s’appuyer sur un nom prestigieux ; Rome a eu la préoccupation inverse. On peut citer les associations bien connues entre Rome et Pierre, Venise et Marc, Constantinople et André, Édesse et Addaï, ou Éphèse qui revendique le patronage de l’apôtre Jean et les filles de Philippe. Les écrits apocryphes font également une large place aux philosophies de l’époque (stoïciens et platoniciens), aux références mythologiques (les apocalypses de Pierre et Paul inspirés de Phédon et de l’Énéide, l’éloge de Jean Baptiste (teinté de mythes égyptiens) ou aux modèles juifs (l’ascension d’Isaïe et les livres d’Esdras). On mesure ainsi la nature du problème de l’élaboration du christianisme : né en milieu oriental, tout entier fait de paraboles, de proverbes, d’illustrations, avec des textes destinés à être commentés, interprétés et discutés, il finit par être adopté en milieu occidental et cartésien avant la lettre. L’Église romaine sombre progressivement dans le ridicule en historicisant de manière stricte ces récits orientaux. On a un exemple de ce procédé avec l’épisode de Pierre guérissant sa propre fille de la paralysie puis la rendant à son handicap. Dans l’éloge de Jean Baptiste, le pied de Jésus est posé sur la tête d’Adam. Les difficultés des écoles traditionalistes vis-à-vis des résultats de la recherche moderne sont liées à leur acharnement à prendre tous les éléments du récit évangélique au pied de la lettre et à vouloir intégrer dans l’histoire de simples traditions telles que la virginité de Marie ou le discours sur l’eucharistie.

1. \*
2. \* \*

Voici à titre d’illustration un aperçu des principaux écrits apocryphes qui ont fait l’objet en 1997 d’une publication sous la direction de François Bovon et Pierre Geoltrain[[212]](#footnote-212).

## 1) les fragments d’évangiles primitifs

En toute objectivité, il est difficile pour le chercheur de considérer les traces d’écrits primitifs qui témoignent des premiers moments du christianisme de la même manière que les récits hagiographiques et parfois fantaisistes tardifs qui feront florès quelques siècles plus tard. On peut considérer qu’à leur égard, la terminologie d’apocryphe est pour le moins inadaptée. Ces écrits sont d’ailleurs relativement rares et font le plus souvent l’objet de citations. Certains se présentent à nous sous la forme d’objets dont la petite taille permet rarement d’estimer l’ancienneté du support et celle du contenu.

Le papyrus d’Oxyrhynque 840 est un petit morceau de parchemin comportant 22 lignes écrites en grec au recto et 23 au verso. Il contient un texte de type synoptique, mais inconnu, qui met en scène le « Sauveur » et les pharisiens. Le document pourrait dater du IVe siècle, mais le texte qu’il contient est sans doute bien plus ancien.

Le papyrus d’Oxyrhynque 1224 est conservé à Oxford. Bien qu’on n’en connaisse qu’une infime partie, les fragments comportent une numérotation (139, 174 et 176) qui révèle un codex grec d’un évangile ancien. Mais lequel ?

Le papyrus Egerton 2 comporte trois feuillets appartenant à un évangile inconnu. Il comporte plusieurs scènes où se côtoient les types johannique et synoptique, ce qui rend malaisée la compréhension de ses origines. On hésite sur la date de son élaboration, sans doute au IIe siècle. Jésus est désigné comme « seigneur » ou « maître ». S’agit-il d’une des premières tentatives de compilation réalisées à l’époque de Justin ou peu après ?

Il faut remarquer que dans ces trois documents, malheureusement trop fragmentaires, il n’est jamais question du Christ, mais de Jésus.

Le papyrus Strasbourg copte 5-6 comporte deux feuillets paginés (157 et 158). Son style amalgame des éléments évangéliques et pauliniens. Sa christologie élaborée trahit une rédaction tardive, sans doute vers le IIIe siècle.

On peut ajouter à ces documents physiques diverses citations dites *Agrapha* qui constituent des paroles de Jésus inconnues des textes canoniques, mais qui sont citées par les Pères à l’appui de leur démonstration. Ces citations pourraient provenir d’évangiles apocryphes qui ne sont pas parvenus jusqu’à nous. Ces extraits sont cités par le Pseudo-Barnabé, Clément d’Alexandrie, Clément de Rome, le pseudo-Clément de Rome, Justin, Tertullien et Origène. Si certains textes sont teintés de gnosticisme, d’autres pourraient constituer des paroles authentiques de Jésus et donner de la consistance à la thèse des multiples documents primitifs, notamment sous la forme de recueils de paroles.

## L’évangile des Nazaréens

Selon Épiphane de Salamine, cet évangile était utilisé par des judéo-chrétiens établis en Syrie, qui continuaient à pratiquer les observances juives en sus de leur christianisme. Cet évangile remplaçait celui de Matthieu. Il est parfois mentionné *selon les Hébreux*. Sur un plan doctrinal, il ne présente aucune déviance particulière. Il a été envisagé que cet évangile puisse être le fameux Matthieu rédigé en langue hébraïque dont l’existence a été signalée par Papias d’Hiérapolis. Il pourrait être très ancien si c’est bien celui-ci qu’Hégésippe mentionne comme *l’évangile syriaque*, faisant alors allusion à la région et non à la langue. Le texte fait référence à Marie et aux frères avant même le baptême par Jean Baptiste. En revanche, nous ne savons pas si cette version de Matthieu comportait déjà des récits de l’enfance. Il est dommage que le document original qui selon Jérôme se trouvait de son temps à la bibliothèque de Césarée ait disparu. Pour peu que l’on assimile les nazaréens[[213]](#footnote-213) aux nazôréens[[214]](#footnote-214), nom sous lequel les premiers chrétiens étaient connus, il se peut que cet évangile soit le « *document A* » de la théorie de Boismard et Lamouille, c’est-à-dire un écrit précisément palestinien, rédigé en araméen, peut-être une des sources du Matthieu moderne.

## L’évangile des ébionites

Ce document daté du deuxième siècle ne nous est connu que par Épiphane de Salamine. Il présente l’intéressante caractéristique d’être la première tentative connue d’unification des évangiles synoptiques. Dans ce récit aux relents de docétisme, Jésus survient directement à l’âge adulte[[215]](#footnote-215) sans que soient mentionnés les récits de l’enfance. Au travers de certains propos, il semble nier que le Christ ait été un homme. Il comporte également des marques de déviances propres aux milieux judéo-chrétiens dans lequel il a été élaboré, notamment des pratiques anti-sacrificielles et végétariennes. Il pourrait aussi s’agir de l’évangile des douze apôtres cité par Origène.

## L’évangile des Hébreux

Cité par les Alexandrins Clément, Origène et Didyme, il semble issu du judéo-christianisme égyptien et peut être daté du IIe siècle. S’il est construit selon le schéma synoptique, son contenu est teinté de mysticisme. Après la résurrection, Jésus retrouve Jacques le Juste et s’adresse à lui en disant « mon frère ». Cet évangile comporte une variante concernant les manifestations qui accompagnèrent la mort de Jésus : ce n’est plus le voile du temple qui se déchire de haut en bas, comme le racontent les synoptiques, mais carrément *le linteau du temple, qui était d’une grandeur extraordinaire*.

Parmi les autres textes de nature évangélique attribués aux apôtres, on peut citer la **doctrine de Pierre**, assez ancienne pour être citée par Ignace d’Antioche, puis Origène et Grégoire de Nazianze, et des **traditions de Matthias**, le treizième apôtre, au contenu mal assuré.

## L’évangile de Pierre[[216]](#footnote-216)

Un manuscrit grec a été découvert en 1886 à Akhmîm, en Haute-Égypte, dans une nécropole chrétienne. Ce document qui comporte trente-quatre feuilles de parchemin écrites recto verso n’est pas paginé ; il n’est donc pas possible d’estimer l’ampleur de la partie manquante. S’agit-il d’un évangile isolé comme celui de Jean sur le papyrus Bodmer II p66 ou d’un ensemble plus important ? Le manuscrit contient en son début un évangile de type synoptique dont il ne reste que les récits de la Passion et de la résurrection, ce qui pour un texte apocryphe, constitue une originalité. Il est attribué à Pierre en raison d’une mention figurant à la fin de l’œuvre. L’auteur semble bien connaître les évangiles canoniques : il reprend de Matthieu les circonstances de la crucifixion, et de Luc, la rencontre avec Hérode, et adopte la théologie et le calendrier de Jean. En revanche, l’auteur ne semble pas familier de la géographie ni des coutumes juives de l’époque. L’intérêt de cet évangile est de nous proposer un cinquième récit de la crucifixion et de la résurrection.

Sur ce point, il s’éloigne nettement des évangiles canoniques, et ce, de manière délibérée, quand il écarte le rôle de Pilate pour faire condamner Jésus par Hérode Antipas et qu’il attribue explicitement l’acte de crucifixion aux Juifs.

D’après Sérapion d’Antioche cité par Eusèbe, cet écrit a joui d’une grande faveur en Syrie au IIe siècle et a bénéficié d’attestations tardives dont il sera question au chapitre consacré à la crucifixion. Sérapion ne trouve rien à redire à ce texte dans un premier temps puis il s’avise de son utilisation dans les milieux docètes, car Jésus en croix ne semble pas souffrir. On aurait pu s’attendre à ce que Sérapion s’offusque plutôt du contenu du récit (Jésus condamné par Hérode et crucifié par les Juifs) plutôt que de son utilisation par les docètes.

Si ce document nous est parvenu depuis l’Égypte alors qu’il serait d’origine syrienne, c’est qu’il a dû bénéficier d’une forte notoriété. Vu la connaissance que l’auteur semble avoir des évangiles canoniques et de certains textes patristiques, on peut dater cet évangile de la seconde moitié du IIe siècle. Dans ces conditions, il est difficile de comprendre la raison pour laquelle il contredit les évangiles de Matthieu et de Marc quant aux rôles respectifs d’Hérode et de Pilate et pourquoi il attribue aux Juifs le supplice romain de la crucifixion. L’explication la plus probable est la tendance bien observée à l’amplification de la responsabilité des Juifs au fur et à mesure qu’on s’éloigne dans temps.

## L’évangile de Thomas

Dans ce texte que nous avons déjà évoqué, on retrouve une synthèse de la triple tradition dans le style des *logia*, mais en s’efforçant de proposer une révélation différente de celle des synoptiques. Cet évangile attribué à Thomas ignore l’évangile de Jean et semble hostile à la sagesse grecque. Ce document difficile à dater semble comporter au moins deux couches rédactionnelles : une collection initiale sans doute très primitive et une révision ultérieure réalisée en milieu gnostique. La couche primitive constituée exclusivement de paroles semble antérieure aux récits de la Passion et de la résurrection, tout comme la source Q. Cet évangile est moins intéressant par son contenu que par son existence. Selon Frédéric Amsler[[217]](#footnote-217), il *apporte la preuve que dans la première moitié du IIe siècle, l’enseignement de Jésus pouvait encore être transmis sans le récit de sa Passion et donc sans que l’événement de la résurrection fût conçu comme le centre de gravité de la foi chrétienne* (…) et ruine l’objection faite à l’hypothèse des deux sources que l’existence d’un évangile sans récit de la Passion est une impossibilité théologique[[218]](#footnote-218). S’il est vrai que les documents les plus primitifs tels que le proto-Marc, la source Q, les autres sources de paroles de Jésus reprises dans l’évangile de Thomas, les papyrus d’Oxyrhynque et différentes *agrapha* ignorent le procès, la Passion et la résurrection de Jésus, cela donne de la consistance à la thèse d’un personnage non historique, fabriqué ultérieurement à partir des souvenirs laissés par des personnes différentes.

## L’épître des apôtres

Les témoins de cette œuvre sont tardifs et permettent difficilement de dater l’époque de sa composition. Mais vu le niveau d’élaboration de la théologie qu’elle contient, elle n’est certainement pas d’une haute antiquité, et probablement très postérieure aux faux apôtres Simon et Cérinthe qu’elle dénonce dans le prologue. Son contenu est une exégèse très conforme aux évangiles traditionnels et va jusqu’à adopter parfois un vocabulaire proche du credo Nicéen. L’auteur de l’épître apparemment fort bien documenté cite le nom des archanges, explique et détaille les différentes classes d’anges, les vierges sages ainsi que le sort des pécheurs. Un utile pense-bête pour primochrétien.

## 2) la geste des apôtres

On rangera dans cette catégorie les différents textes narratifs comparables aux récits concernant les apôtres dans le livre des Actes. Ce genre se développe à partir du IIe siècle, car il semble bien que l’absence de textes ait ouvert la porte à cette littérature pseudoépigraphique, chaque auteur mettant son œuvre sous le patronage d’un compagnon de Jésus.

## Les Actes de Pierre

Cet écrit qui semble dater de la fin du IIe siècle est le premier à décrire la fin de Pierre crucifié à Rome la tête en bas. Il détaille la polémique que Pierre eut avec Simon le magicien. Il nous indique également que Paul est parti en Espagne. Parmi les miracles réalisés par Pierre figure l’amusante anecdote du hareng séché au balcon et qui ressuscite une fois jeté dans une piscine.

## Les Actes de Paul

Cet apocryphe est incontestablement ancien puisqu’il est cité vers l’an 200 par Tertullien[[219]](#footnote-219) qui le tient pour une fraude d’un presbytre d’Asie. Il relate un voyage depuis Damas vers l’Asie Mineure, la Grèce et Rome, au cours duquel se produisent divers miracles. On y retrouve les thèmes pauliniens liés à la chasteté et à la résurrection. Il présente également un épisode intéressant dans lequel un lion demande à être baptisé. Il y est beaucoup question de femmes, et le texte propose une description physique de l’apôtre.

## Les questions de Barthélemy

Ce livre fait de Barthélemy, apôtre uniquement connu par son nom figurant dans une liste, le dépositaire de mystères transmis par Jésus et dont il aurait été témoin lors de la crucifixion et la résurrection.

## Les Actes de Thomas

Cet ouvrage élaboré probablement en syriaque au début du IIIe siècle dans la région d’Édesse a dû faire l’objet d’une certaine considération, car il a été traduit dans diverses langues : grec, arménien, éthiopien et latin. Il raconte la prédication de Thomas jusqu’en Inde où il subit le martyre. Diverses mentions encratites et gnostiques ont conduit à son interdiction par l’Église.

## Les Actes d’André

Cet apocryphe fortement teinté de manichéisme décrit dans un long récit le parcours qui conduisit l’apôtre du Pont à Patras, en Achaïe où il meurt crucifié. Son périple est ponctué de miracles et de discours. Dans ce document où il est abondamment question du Christ, on ne retrouve aucune référence au Jésus historique. Cet évangile apparemment écrit d’une seule pièce était très connu du IIIe au IXe siècle, et lu en Afrique, Égypte, Palestine, Gaule et Espagne. Toujours à propos d’André, Grégoire de Tours rédigea ultérieurement une Vie d’André en utilisant les Actes condamnés « pour leur trop grande verbosité ». Il nous montre ainsi un bel exemple de réécriture décomplexée.

## La prédication de Pierre

C’est grâce à Clément d’Alexandrie que nous connaissons quelques fragments de cet écrit attribué à Pierre et à la tonalité fortement antijudaïque.

## Les actes de Philippe

On retrouve dans cet écrit une série de sentences de Jésus, tirées sans doute d’un recueil apocryphe de logia du même type que l’évangile de Thomas.

## La doctrine de l’apôtre Addaï

Ce livre raconte comment la ville d’Édesse reçut la visite de l’apôtre Addaï suite à une lettre d’invitation écrite par le roi Abgar à Jésus. Édesse est le nom ancien de la ville d’Urfa située en Turquie à quelques kilomètres de la frontière syrienne, dépositaire d’une longue tradition chrétienne.

## La correspondance de Paul et de Sénèque

Cet échange de lettres est une création du IVe siècle. L’auteur cherche à démontrer que l’apôtre autoproclamé et le philosophe stoïcien se connaissaient et s’appréciaient. Les chrétiens ont toujours considéré que Sénèque était proche du christianisme et l’authenticité de la relation est affirmée par saint Jérôme et saint Augustin, même si les lettres de Sénèque et les six de Paul ne contiennent pas d’éléments théologiques notables.

## 3) Les écrits à vocation « complémentaire »

On classera dans cette catégorie les différents textes dont la vocation est de compléter les évangiles sur les épisodes lacuneux, notamment ceux qui se rapportent à l’enfance de Jésus et à l’histoire de Marie. Ces documents ont été élaborés essentiellement dans une intention de réfutation. Ainsi, pour répondre aux docètes qui prétendaient que Jésus était un dieu et que son humanité n’était qu’apparence, il est apparu nécessaire d’élaborer des textes qui mettaient en scène son enfance. On objectera que pour ajouter de la crédibilité, il eût été préférable de construire à Jésus une enfance sérieuse plutôt que de se soucier avant tout de consolider et amplifier les conceptions théologiques en vigueur.

## L’évangile secret de Marc

Dans une lettre de Clément d’Alexandrie retrouvée en 1958, il est question d’une seconde version de l’évangile de Marc, plus longue et plus ésotérique, rédigée à l’attention d’un public plus choisi, initié aux grands mystères. Mais comme cet ouvrage n’a jamais fait l’objet d’une citation antique, des spécialistes éminents tels que Joseph Fitzmyer, Raymond E. Brown ou Bart Ehrmann estiment qu’on est plus proche du canular que de l’apocryphe.

## Le Protévangile de Jacques

Cet écrit peut être considéré comme l’apocryphe par excellence. Cité par Clément d’Alexandrie et Origène, il constitue sans doute l’un des textes les plus anciens et surtout les plus significatifs. On en connaît plus de cent cinquante manuscrits grecs et un grand nombre de traductions en syriaque, copte, arménien, géorgien, latin, arabe ou éthiopien, ce qui témoigne d’une large diffusion qui démontre son importance. Cet ouvrage qui a été redécouvert tardivement en occident avait fait l’objet d’une interdiction par le pape Gélase au VIe siècle, qui le mentionne comme un évangile attribué à Jacques le mineur, mais émanant d’hérétiques et de schismatiques. Il est repris avec la caution de Jérôme sous la forme d’un évangile du pseudo Matthieu. En revanche, il était très estimé en orient et a fourni nombre de détails des liturgies destinées à Marie et sa mère Anne ainsi que de nombreux éléments iconographiques.

L’intention de l’auteur est de reconstituer et d’harmoniser les épisodes les moins clairs de la nativité et de l’enfance de Jésus. Il fait largement appel à divers textes de l’Ancien Testament. Il reprend également les récits de son époque, faisant naître Jésus avant terme (signe évident d’une intervention divine). Dans l’intention de réfuter les allégations des critiques sur une naissance adultérine d’une paysanne pauvre, il fait de Marie l’enfant prédestinée d’une famille aisée et considérée. Comme chez Irénée, Marie est décrite comme d’ascendance davidique royale. Joseph n’est pas un simple charpentier de village, mais dirige des travaux. Il est déjà fort âgé, veuf, avec des enfants d’un premier lit. C’est le Protévangile qui le premier apporte une solution au problème des frères et sœurs que nous examinerons plus en détail dans un chapitre consacré à la famille de Jésus. Il affirme fermement la question de la virginité de Marie avant, pendant et après la naissance de Jésus. Si la naissance est miraculeuse et sans douleur, le premier geste de Jésus est de téter, sans doute pour nous adresser un signe de sa réelle humanité, car l’ouvrage a pour objet de réfuter les affirmations qui la contestent. Il s’agit donc d’insister sur les éléments les plus tangibles et de compléter les zones laissées obscures par les évangiles. On peut estimer que c’est ce midrash chrétien qui a orienté le dogme catholique vers un véritable culte de Marie.

## L’évangile de l’enfance du pseudo-Matthieu

Les témoins les plus anciens de cet ouvrage, daté du tournant de l’année 600, sont du IXe siècle, c’est-à-dire qu’ils proviennent d’abbayes carolingiennes. Cet évangile est une compilation remaniée de documents antérieurs relatifs à la nativité de Jésus et de Marie et reprend en grande partie le Protévangile de Jacques, longtemps interdit en occident. Il détaille la naissance de Marie et sa rencontre avec un Joseph âgé et déjà père. Il adopte le récit lucanien de la naissance en raison du recensement, puis, alors que Jésus a deux ans, fait intervenir les mages et la fuite en Égypte où le séjour de la Sainte Famille est détaillé jusqu’à l’absurde. Le récit développe les miracles les plus puérils, depuis les bêtes sauvages qui se mettent au service de la Sainte Famille jusqu’aux arbres qui se courbent pour la saluer à son passage. En revanche, les compilateurs ne semblent pas très bien informés du contexte historique, géographique et surtout religieux de la Palestine de l’époque de Jésus, dont ils ignorent les données les plus élémentaires tels que le rôle du désert dans la purification, la date et l’objet des principales fêtes juives, la signification des quarante jours ou l’importance du voile du temple. Détail cocasse, les mages arrivent non pas quelques jours, mais deux ans après la naissance. Le récit comporte des amplifications considérables sur de nombreux épisodes de la nativité et de la fuite en Égypte ainsi que de nombreuses références à la règle monastique. Cet élément conduit à le dater de la fin du VIe ou du début du VIIe siècle. Inutile de préciser que cet ouvrage tardif et romanesque ne peut nous être d’aucune utilité pour appuyer l’hypothèse d’un Jésus historique.

## Le livre de la nativité de Marie

Cet ouvrage latin a longtemps été mis sous le patronage avantageux de saint Jérôme. Il semble toutefois qu’il soit nettement postérieur à cette époque, peut-être la fin du IXe siècle, tant il s’ingénie à stabiliser autour de Marie une doctrine plus raisonnable, débarrassée de certains éléments excessifs ou douteux qui abondent dans d’autres textes. Il est vraisemblable que son auteur ait eu de bonnes connaissances théologiques et ait souhaité faire connaître une version plus autorisée de récits déjà connus depuis longtemps, en adoptant la version des auteurs latins, notamment Augustin.

## La dormition de Marie du Pseudo-Jean

La question du sort final de Marie, non réglée par les évangiles et les Actes, a semblé aussi importante que celle de sa naissance et a donné lieu à une abondante littérature. Le document en question est attribué à un personnage fort ancien, Jean le théologien qui pourrait bien être le presbytre cité par Papias. Il était très connu en orient et a été traduit dans de nombreuses langues. Des indices internes permettent de le dater du Ve siècle. Le texte décrit la dormition comme une mort sans résurrection. Le corps est placé dans un tombeau, puis enlevé au paradis après trois jours. Il n’est pas question d’Assomption ce qui constitue une originalité en orient.

## L’histoire de l’enfance de Jésus

On présume l’antiquité de cet apocryphe au regard des critiques de saint Jean Chrysostome à l’endroit des miracles de l’enfance de Jésus. En effet, à la fin du IVe siècle, notre évêque s’en prend vivement à ceux qui affirment que Jésus a accompli de nombreux miracles dès sa plus tendre enfance. Il nie pour sa part qu’il y ait eu des miracles avant le baptême et que les signes qui sont allégués sont des faux. Le texte est sans doute ancien, car il rend compte de certaines traditions évangéliques à une époque où celles-ci ne sont pas encore stabilisées. Le style est assez peu soigné et la présence de répétitions est sans doute le résultat d’une compilation de plusieurs sources antérieures. On distingue également des thèmes gnostiques et docétistes, notamment lorsque Jésus évoque une crucifixion qui n’aurait eu lieu qu’en apparence. Il fait aussi de Joseph le père charnel de Jésus et de Jacques un frère de sang, ce qui constitue un fort indice qu’une partie de sa documentation ou des traditions reprises provient du milieu nazôréen ou ébionite du premier siècle.

## 4) Les textes de visions

Assez directement inspirés de la tradition apocalyptique juive, ces différents textes s’apparentent avec les écrits dits intertestamentaires qui constituaient la bibliothèque « gnostique » de Qumrân. Parmi ces textes, on peut noter le sort favorable réservé au Pasteur d’Hermas, considéré comme une littérature patristique et que nous avons examiné précédemment dans le chapitre consacré aux continuateurs.

## L’ascension d’Isaïe

Cet écrit est placé sous le patronage d’un des prophètes les plus importants et les plus significatifs des milieux chrétiens primitifs. Isaïe parvient avec l’aide d’un ange au septième ciel et entend l’ordre donné par Dieu à un personnage glorieux *le Seigneur qui sera appelé Christ* de s’incarner pour combattre tous ceux, anges rebelles, princes et dieux, qui ont séparé les hommes de Dieu. Il comporte un étrange récit de la naissance de Jésus.

## L’apocalypse d’Esdras

Ce livre raconte l’humiliation subie par le peuple juif, qui est décrite au travers de sept visions attribuées au prophète Esdras. Cet écrit a joui d’une certaine notoriété au point d’être intégré dans divers manuscrits et traduit en arménien, syriaque, géorgien et arabe. Dans son dialogue avec l’ange Uriel, Esdras s’entend répondre que les hommes ne peuvent comprendre les desseins de Dieu, que le Fils de l’homme reviendra les juger à la fin des temps, et que rare d’entre eux seront sauvés. Il ne fait pas de doute qu’un texte de ce type a joué un rôle dans l’évolution des croyances chrétiennes et il serait intéressant d’en savoir davantage sur le milieu au sein duquel il a circulé.

## Les odes de Salomon

Ce recueil de quarante-deux poèmes est assez difficile à dater compte tenu de sa forme très originale et de son contenu qui est dénué de toute donnée événementielle. Il a été rédigé en orient et au plus tôt à la fin du IIe siècle puisqu’il est postérieur au dogme de la virginité de Marie. Il établit des points de contact entre le roi Salomon et Jésus, ce qui traduit une théologie relativement avancée. Cet ouvrage original se présente sous la forme d’une poésie de qualité et témoigne d’un christianisme très intellectualisé et spéculatif, bien éloigné des éléments matériels occidentaux.

## L’apocalypse de Pierre

Ce texte provient peut-être des milieux palestiniens, à l’époque de la révolte des années 132-135. Il établit un lien entre la mort de Pierre et la fin des temps et justifie le retard de la parousie. L’auteur semble connaître l’évangile de Matthieu et veut donner un aperçu de ce qui se prépare dans la perspective des derniers temps. Il distingue le vrai Messie de Bar Kochba qui fit exécuter les juifs chrétiens qui ne soutenaient pas son action. Ce texte a connu un vif succès avant qu’on lui préfère d’autres apocalypses, notamment celle de Paul. Jésus annonce comment se fera son retour en gloire et invite à se méfier des faux Christs. Il reprend la parabole du figuier qui symbolise la maison d’Israël. L’auteur fait parler un Jésus ressuscité, mais aigri, qui s’étend sur les cohortes d’anges et le sort des damnés dans des termes délirants et malsains, dignes de Sade. S’il a lu les évangiles, il ne semble pas en avoir compris grand-chose.

## L’apocalypse de Paul

Cet écrit a été élaboré lors des débats sur les questions relatives à l’au-delà. Il dévoile quel sort attend les hommes une fois morts, avec une description des enfers et du paradis. Il est largement documenté à partir des éléments traditionnels grecs, romains, égyptiens et mésopotamiens.

## 5) Les textes déviants

## L’évangile grec des Égyptiens

Cet évangile aujourd’hui disparu a été cité par Clément d’Alexandrie dans ses Stromates, puis par Origène. Il semble dater du milieu du IIe siècle. Il cite un logion connu de l’évangile de Thomas, relatif à la mort qui persistera tant que les femmes enfanteront. Il pourrait provenir du milieu *encratite*, prégnostique. Il ne doit pas être confondu avec l’évangile copte découvert à Nag Hammadi qui est un écrit de la fin du IIe siècle et clairement gnostique.

## L’évangile grec de Philippe

Cet évangile retrouvé dans la bibliothèque de Nag Hammadi était connu par la Pistis Sophia et mentionné par Épiphane de Salamine qui en dénonçait le gnosticisme[[220]](#footnote-220). Cette œuvre ne constitue pas un évangile narratif, mais un traité polémique qui se présente sous forme de maximes et de paraboles adressées par un auteur qui se présente comme Philippe et qui s’adresse à un inconnu. Il comprend beaucoup de tournures chrétiennes, mais aussi gnostiques. Certains auteurs y voient néanmoins plutôt un texte judéo-chrétien qu’une véritable œuvre gnostique. Cet évangile donne la signification d’un certain nombre de termes, notamment « Nazara[[221]](#footnote-221) » = vérité et « nazaréen » = celui de la vérité. Il a connu un succès moderne par l’indication selon laquelle Jésus et Marie-Madeleine étaient mariés et que Jésus l’embrassait souvent sur la bouche.

## Homélies du pseudo-Clément

Ce texte rapporte la prédication de Pierre. Il s’ouvre avec une instruction de Jacques, appelé « seigneur de la sainte Église », et comporte des consignes très strictes quant à la diffusion des enseignements proposés. L’un d’eux est particulièrement spectaculaire puisqu’il affirme que Jésus-Christ n’est pas le fils de Dieu, mais le Vrai Prophète. Il décrit un monde dualiste organisé autour d’une opposition Jour/Nuit ou Vie/Mort des plus classiques. Par son style, son vocabulaire et ses préoccupations, il est visiblement tardif.

En conclusion, les apocryphes nous en apprennent davantage sur l’histoire de l’Église que sur celle de Jésus. À leur lecture, on comprend qu’à défaut de sources et de renseignements fiables, chaque école, chaque Église et chaque époque s’est crue autorisée à donner sa propre version des éléments qui lui paraissaient les plus fondamentaux ou répondant le mieux à l’attente des croyants. Il en résulte un amoncellement de difficultés pour l’Église qui a été conduite à constituer très vite un Canon pour imposer, avec peine, sa propre version, seule autorisée.

Dans chaque catégorie examinée ci-dessus, de très nombreux autres ouvrages ont été rédigés au cours des siècles, d’intérêt inégal, et dont l’intérêt essentiel est de nous démontrer avant tout que le papier ne refuse pas l’encre.

# CHAPITRE 7

Le témoignage des hérétiques

Le mot grec αἵρεσις (*haíresis*) n’a pas à l’origine le sens fort que nous lui connaissons de nos jours et désigne un simple choix ou une école de pensée. Les premiers chrétiens l’ont utilisé pour désigner des sectes. Le judaïsme de l’époque est divers et le mot se présente à trois reprises dans les Actes des Apôtres pour désigner les sadducéens (Ac 5,17), les pharisiens (Ac 15,5) et le parti des nazôréens (Ac 24,5).

On peut s’étonner de la rapidité avec laquelle les premiers chrétiens ont intégré cette notion d’écoles divergentes et l’intérêt qu’ils ont pris à identifier, classer et cataloguer ces différentes sectes. Dès le milieu du IIe siècle, alors que l’orthodoxie en est à ses balbutiements, les premiers auteurs identifient des déviances. Justin de Naplouse inaugure ce genre fécond vers 160 avec un *livre contre toutes les hérésies* et un autre *contre les valentiniens,* ouvrages malheureusement perdus. Puis Irénée de Lyon écrit vers 180 une *réfutation de la prétendue gnose au nom menteur*, plus connu sous le titre *contre les hérésies.* Vers l’an 200, Tertullien produit un *Adversus omnes haereses*, puis Hippolyte de Rome écrit son *syntagma* dont l’essentiel est perdu. D’autres auteurs tels que Josipe, Philastre et Origène ont également écrit des ouvrages du même genre. Au IVe siècle, Eusèbe de Césarée synthétise l’œuvre de ses prédécesseurs en même temps qu’il produit son histoire ecclésiastique. Le genre culmine à la fin du siècle avec Épiphane de Salamine qui vers 378, rédige un ouvrage *Contre les hérésies[[222]](#footnote-222)* dans lequel il établit un catalogue étonnamment détaillé de quatre-vingts hérésies. Cette liste dont le nombre est choisi pour son symbolisme compte des hérésies antérieures au christianisme. L’auteur détaille chacune d’entre elles dans des notices numérotées et propose à chaque fois un exposé, une réfutation et un remède, car il compare ces hérésies à des serpents venimeux, d’où l’autre titre de l’ouvrage, *Panariôn*, qui signifie littéralement boîte ou trousse à remèdes.

On peut ainsi constater que les premiers auteurs semblent bien informés sur les déviances alors que nous avons constaté leur silence à propos de Jésus et de l’existence des évangiles. Il est possible de soupçonner de la part de l’Église le désir de reconstituer après coup l’histoire d’un christianisme rectiligne. Car dans son long cheminement vers l’orthodoxie, qui lui a pris plusieurs siècles, l’Église a été conduite à opérer des choix dogmatiques et à élaguer des familles entières de pensée chrétienne. Mais il faut avoir présent à l’esprit que très tôt et pendant très longtemps, le quotidien de nombreux chrétiens a comporté des pratiques et des conceptions très différentes de celles que nous connaissons. Des discours déviants se sont développés parallèlement au courant orthodoxe pour culminer au IVe siècle avec la querelle arienne qui a ouvert la voie à une longue série de conciles œcuméniques christologiques. Des différents débats qui vont se poursuivre pendant des siècles vont se dégager deux familles d’hérésies : les premières, qui concernent la personne de Jésus, seront examinées dans ce chapitre, les hérésies ultérieures, qui sont nées des débats christologiques concernant la relation qu’entretiennent les trois personnages de la Trinité, seront traitées dans le chapitre consacré au Christ.

Le Jésus qui nous est présenté par les courants qualifiés d’hérétiques illustre bien l’incertitude dans laquelle se trouvaient les premiers chrétiens. Les Actes des Apôtres et en regard les lettres de Paul nous renvoient l’image d’une doctrine qui se cherche. Dès les années 50 et l’en l’absence d’un leader, les premiers débats font rage sur le point de savoir si l’on est chrétien en plus que d’être juif. Cette conception est celle de l’Église de Jérusalem sous la direction de Jacques, frère de Jésus, appuyé par Pierre et Jean. Mais une autre question se pose : faut-il aussi rester entre juifs ou peut-on (doit-on) évangéliser aussi les païens ? Et dans une telle hypothèse, faut-il alors leur imposer les pratiques juives, ce qui rend par exemple obligatoires la circoncision et le respect des prescriptions alimentaires ? C’est Paul qui pose ce débat[[223]](#footnote-223) et veut imposer ses solutions en devenant l’apôtre des païens. La question a laissé des traces dans les textes évangéliques sous la forme de citations contradictoires, souvent polémiques et parfois douteuses, ainsi que par le vocabulaire employé. Le primochristianisme a donc été rapidement confronté à un élargissement de son périmètre, à un éloignement dans le temps et à des témoins qui se faisaient de plus en plus rares. Et à l’occasion, la vision de ce qu’avait pu être le personnage de Jésus et aussi son message a commencé à évoluer. Progressivement, le christianisme a gagné en diversité et en complexité, au point que les débats sont devenus des divergences puis des hérésies.

Examinons les principales hérésies qui se sont présentées pour voir dans quelle mesure elles nous éclairer à propos de la réalité historique de Jésus.

## Le Docétisme

La première contestation d’importance survient très tôt et concerne l’existence même de Jésus. Elle est issue des milieux chrétiens et porte sur la nature même du Christ. Elle provient sans doute moins d’une secte identifiable que d’une doctrine appelée « docétisme », du verbe grec *dokein*, paraître, qui considère que le Christ est essentiellement un dieu et n’a donc d’homme que l’apparence. S’il s’est fait *chair*, il ne s’est pas fait *homme*. Cette conception respecte la lettre du prologue de Jean : *et le Verbe s’est fait chair et il a vécu parmi nous* (Jn 1,14). En conséquence, le Christ n’a souffert et n’est mort sur la croix qu’en apparence, ce qui, au passage, présente l’inconvénient de relativiser le miracle de la résurrection. Pour les docètes, Jésus, le Christ, est essentiellement un Dieu, pas un homme.

Pour l’historien, une contestation de cette nature, venant des milieux chrétiens si peu de temps après les événements, devrait sembler ahurissante. Jésus n’est mort que depuis une soixantaine d’années et ses témoins depuis moins longtemps encore. C’est bien d’histoire contemporaine dont il est question alors et les évangiles sont à peine écrits selon la chronologie de l’Église. Et selon celle des auteurs critiques et même de nombreux exégètes et chercheurs chrétiens, ils ne le sont même pas, du moins pas dans la forme que nous leur connaissons. C’est bien sur ce substrat docète de contestation de la réalité de l’existence humaine de Jésus, auquel va s’ajouter un refus de la matière considérée comme impure, que les gnostiques vont développer ultérieurement leurs théories. Une idée proche va irriguer d’autres courants hérétiques : il s’agit du dualisme qui veut distinguer le divin de l’humain, le monde de la matière et celui de l’esprit, les ténèbres et la lumière, etc.

L’évangile apocryphe de Pierre fournit un exemple de ce discours. Selon cet écrit, Jésus subit la crucifixion et *se taisait comme s’il n’éprouvait aucune souffrance.* L’évangile de Jean n’en est pas très loin non plus quand présente souvent un Jésus très détaché des événements qu’il subit et qu’il semble totalement dominer tout en même temps. Les docètes et d’une manière générale les doctrines qui font de Jésus un dieu plutôt qu’un homme refusaient d’admettre qu’un dieu puisse rester enfermé dans les contraintes et les limitations d’un corps humain, que Jésus ait pu être un bébé tétant le sein de sa mère ou faisant pipi dans ses couches, qu’un dieu ait pu être humilié et fustigé par la soldatesque et être ignominieusement cloué sur une croix comme un vulgaire esclave révolté. Ces conceptions docètes furent ainsi le lot commun de nombreux croyants avant d’être condamnées parfois longtemps après. L’image d’une Église se créant de manière rectiligne, élaguant à chaque occasion les déviances successives au fur et à mesure qu’elles survenaient, ne correspond pas à la réalité. Le courant docète s’est manifesté très tôt dans l’histoire du christianisme puisqu’il y est même fait allusion dès la première épître de Jean :

1. À ceci reconnaissez l’esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus Christ venu dans la chair est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n’est pas de Dieu ; c’est là l’esprit de l’Antichrist. 1 Jean 4, 2-3

Le docétisme a été condamné par Sérapion d’Antioche et aussi par Clément d’Alexandrie, Ignace d’Antioche et Irénée, ainsi que par Tertullien. Il a fait par la suite l’objet de condamnations renouvelées par les conciles de Constantinople (381) et de Calcédoine (451). Il faut bien admettre qu’une telle vision de Jésus qui s’est manifestée si tôt et a duré si longtemps devait être bien solide, largement partagée par des communautés entières de croyants. On en retrouve même un écho et un prolongement dans le Coran qui affirme que le crucifié ne fut pas Jésus, mais un autre[[224]](#footnote-224) qui lui fut substitué.

## Les gnostiques

Les chercheurs les plus critiques ont souvent tenté de démontrer les origines gnostiques d’une partie du christianisme[[225]](#footnote-225). Il serait judicieux de rechercher ce que les courants gnostiques peuvent nous apprendre sur la question de l’historicité de Jésus et sur les textes qui parlent de lui, mais il est particulièrement difficile de retrouver son chemin dans le labyrinthe des relations entre chrétiens et gnostiques. L’enchevêtrement est extrême et l’histoire particulièrement incertaine. Mais elle est passionnante, car elle nous dépeint Jésus et l’histoire des évangiles sous un aspect bien singulier. On peut décrire le gnosticisme comme un mouvement de pensée religieux, largement teinté de philosophie, très élitiste et qui se caractérise par deux éléments fondamentaux. Le premier est la recherche d’un savoir révélateur (gnôsis = connaissance) par lequel va passer le salut de l’âme, le second est la croyance en un monde dualiste du Bien et du Mal. Dans la pensée gnostique, Dieu est caché et seuls certains initiés peuvent parvenir à en avoir connaissance, le plus souvent par un accès direct à la divinité. Cette conception, classique dans l’Égypte antique et courante dans tout le monde oriental, est particulièrement éloignée de l’universalisme développé par les chrétiens. On rappellera à cet égard que le mot *catholique* signifie universel et que le message essentiel de Jésus était bien de s’adresser à tous et certainement pas à l’élite seulement. Le gnosticisme s’est développé essentiellement aux IIe et IIIe siècles. Il plonge ses racines en Iran, en Inde et en Égypte. Ses premiers maîtres à penser dans la sphère chrétienne sont Valentin, Simon le magicien et Basilide.

La gnose est donc une quête de la connaissance qui permet d’obtenir le salut de l’âme, ce qui nous éloigne singulièrement du message évangélique, qu’il s’agisse du discours de Jésus ou de la Grâce de Paul, obtenue par la foi. Si ces notions nous sont pourtant familières, c’est que de nombreux thèmes gnostiques ont été amalgamés à la pensée chrétienne ultérieure. On retrouve des traces de l’influence gnostique dans les Actes des Apôtres avec la mention de Simon le mage, dans les épîtres de Paul, dans l’apocalypse et dans l’évangile de Jean, notamment dans son prologue sur le Logos. De nombreux textes plus tardifs et apocryphes en sont également imprégnés : les actes de Pierre, l’évangile de Marie, le livre secret de Jean, les évangiles de Philippe et de Thomas, ainsi que diverses apocalypses. Il est indéniable que le gnosticisme a fait partie du christianisme et ne peut pas être considéré comme un élément extérieur. Il a pourtant été combattu et formellement condamné par saint Irénée dans son traité *Contre les hérésies*, par Clément d’Alexandrie dans les *Stromates* et le *Pédagogue*, par Origène, Hippolyte, Tertullien et Plotin, et plus tardivement par Eusèbe de Césarée et Épiphane de Salamine.

Cette théologie complexe, très éloignée du christianisme que nous connaissons fait intervenir différents niveaux de divinités avec un dieu/démiurge créateur mauvais et un dieu bon rédempteur. Jésus y occupe une place originale : il n’est plus question d’un homme, prêcheur palestinien itinérant, mais d’un Sauveur, d’un éon Christos, fils du Dieu bon (par opposition au démiurge, créateur de la matière, inférieur et dieu des Juifs). Ce Sauveur n’est pas celui annoncé par les prophètes juifs pour rétablir le royaume d’Israël, il vient sauver les âmes des initiés. Sa nature est métaphysique et n’a rien à voir avec un quelconque messie qui serait né en Judée et aurait déambulé dans la région en tenant des discours aux populations des villages traversés. À la fin du IVe siècle, les priscillianistes orientent le gnosticisme vers les cultes à mystères, la magie, l’occultisme et l’astrologie. À la même époque, les pélagiens refusent le concept paulinien de la grâce et nient le péché originel. La pensée gnostique s’est avérée très féconde si on en juge par les nombreux continuateurs et héritiers des gnostiques originels. On retrouve de telles conceptions dans le manichéisme, secte strictement dualiste qui donnera tardivement les pauliciens, les bogomiles, les vaudois et les cathares. Tous ces croyants qui se disaient chrétiens refusaient à Jésus une existence réelle et historique. Quant aux divers textes qui ont été présentés comme des écrits gnostiques, notamment ceux issus de la bibliothèque de Nag Hamadi, n’est-ce pas aller un peu vite en besogne que de les qualifier de gnostiques ? Si l’on retrouve par exemple dans l’évangile de Thomas des traces de retouches gnostiques, il semble bien qu’il s’agisse d’ajouts et de remaniements apportés à un texte antérieur qui présente de fortes similarités avec les sources de paroles. Et il n’est pas rare de retrouver de tels ajouts dans les évangiles canoniques.

## Marcion

Riche armateur originaire du Pont (nord de la Turquie actuelle), fils d’un prêtre chrétien, disciple du gnostique Cerdon, Marcion se présente plutôt comme un super-paulinien[[226]](#footnote-226) que comme un gnostique pur. Il veut couper le lien entre la Loi juive et l’Évangile. Il tente de fusionner le gnosticisme et le mouvement chrétien en présentant à Rome, vers 140, son « évangélion » qui reprend dans une version personnelle l’évangile de Luc et ignore les autres, trop judaïsants à son goût. Pour Marcion, Jésus n’est pas un homme qui serait le Messie libérateur attendu par les Juifs et annoncé par les prophètes, mais un Sauveur universel descendu du Ciel tout adulte et incarné dans un corps humain pour accomplir son œuvre. Comme pour les docètes, il n’est pas question d’un Jésus homme, mais d’un Christ dieu dont l’existence et la mort ne furent qu’apparence. Il est remarquable que dans l’état actuel de nos connaissances archéologiques, le plus ancien évangile daté et connu de manière certaine soit précisément celui de Marcion. Bien que nous ne disposions pas du texte original, nous pouvons en reconstituer l’essentiel à partir des citations très nombreuses de tous ceux qui ont écrit pour le réfuter. Comme nous savons que Marcion fut chassé de l’Église en 144, nous pouvons dater son Évangelion entre les années 130 et 140, alors que le plus ancien évangile connu « archéologiquement parlant » est celui de Jean avec le papyrus Bodmer II p66 qui est de peu antérieur à l’an 200. Marcion a souvent été accusé d’avoir privilégié et dénaturé Luc et rejeté les trois autres. En réalité, on ne retrouve pas les sources de telles affirmations. Luc n’a rien de moins « judéen » que les autres, il contient pour l’essentiel l’évangile de Marc et la source Q qui se retrouvent également dans Matthieu. Marcion propose simplement son texte et ne dit rien des autres. Certains critiques ont émis l’hypothèse que Marcion serait plutôt l’auteur primitif de Luc plutôt que son correcteur. Mais l’examen du texte de Marcion laisse entrevoir qu’il a lui-même puisé à la source du Marc primitif et des logia, et qu’on ne peut donc pas le considérer comme un texte primitif.

## L’évangile de Jean

De nombreux critiques, mais aussi des chrétiens recherchent les traces d’une origine gnostique à l’évangile de Jean, porteur d’une théologie différente et nettement plus élaborée que celle des synoptiques, et qui suppose de la part d’un chrétien une expérience spirituelle et une maturité particulières. Certains auteurs n’hésitent même plus à placer cet évangile aux origines du gnosticisme chrétien. Le style même du texte est mis au service des aspects symboliques. La plupart des chapitres débutent par un événement, une guérison ou une parabole qui sert à introduire un enseignement du Maître. L’utilisation systématique de la symbolique des nombres est manifeste : on évoque sept[[227]](#footnote-227) disciples et le mot disciple revient sept fois ; la samaritaine a eu cinq maris et le mot mari revient cinq fois. Il en est de même des cinq pains, des deux poissons. Les cent cinquante-trois poissons pêchés, futurs disciples représentent la somme des dix-sept premiers nombres, dix-sept étant lui-même la somme de dix, qui représente la multitude, et de sept, qui représente la totalité. Il est de plus égal à la somme des cubes des trois chiffres qui le composent. M.-É. Boismard y voit un procédé littéraire destiné à mettre en relief certains aspects d’un récit[[228]](#footnote-228). Chez Jean, le ton est délibérément mystique. Le Jésus de Jean, qui parcourt la Galilée et la Judée, se présente sous les traits d’un professeur de philosophie. Son entourage ne semble pas particulièrement proche et cet évangile ne liste pas les douze disciples. Des personnages comme *le disciple que Jésus aimait,* Marie de Magdala ou Thomas le jumeau sont plus volontiers mis en avant que Pierre ou la mère de Jésus, dont le prénom n’est pas cité et la virginité totalement ignorée. Le Jésus johannique ne parle plus en paraboles simples et imagées, à l’intention d’un public populaire. En toute occasion, il tient au contraire des discours complexes dont on se demande comment en a été recueilli le verbatim. Il n’est plus question simplement de l’attente du royaume de Dieu, mais déjà de la vie éternelle à venir. Lui-même n’est plus seulement l’homme qui a prêché en Palestine, mais déjà Fils de Dieu et Dieu lui-même depuis le *commencement*. Il n’est pas né, il s’est incarné. Aucun évangile synoptique n’est allé aussi loin dans ce genre d’affirmation. Il est visible que Jean appartient à une autre école de pensée, visiblement plus tardive et provenant d’une autre communauté. Selon Michèle Morgen, professeur d’exégèse du Nouveau Testament à Strasbourg, *le quatrième évangile voisine avec la gnose. Cette parenté gnostique ne fait plus de doute pour personne*. S’agit-il seulement d’une question de vocabulaire ou faut-il y voir la trace d’un original de Jean largement revisité par la suite ? Si la tonalité gnostique de l’évangile de Jean ne fait depuis longtemps plus de doute pour personne, les traditionalistes restent fermes. Pour Marie-Christine Ceruti-Cendrier, cette question des symboles chez Jean n’a aucun intérêt, car aucun doute n’est possible. À cet effet, elle nous fournit un argument décisif :

1. Ma chair est une vraie nourriture et mon sang un vrai breuvage. (Jn 6,55) Ah ! Comme il aurait été plus commode d’accepter un langage qui laisse une grande part possible au symbole[[229]](#footnote-229) !

## Débats sur la notion d’hérésie

L’idée selon laquelle Jésus n’aurait pas eu d’existence humaine réelle est donc clairement contemporaine des premiers chrétiens. Il est vraisemblable que les termes de Christ, Sauveur, Fils de l’homme, Verbe/Logos, Esprit, Seigneur, dont le sens a progressivement fusionné pour désigner le même personnage, ont été apportés par des traditions diverses et relevaient alors de conceptions théologiques de milieux différents. On retrouve dès les conceptions de Paul des traces de ce point de vue puisque Paul ignore ou délaisse le roman évangélique et ne s’intéresse qu’au Christ ressuscité. Or les lettres de Paul nous sont précisément connues par le gnostique Marcion qui le premier en apporta une collection à Rome sous le nom d’Apostolicon. De nombreux critiques estiment que tout l’effort de Paul a précisément consisté à fusionner un Christos bon, Dieu Sauveur *Sôter*, concept des plus classiques en milieu helléniste, avec le Jésus palestinien, cet homme que sa famille et ses disciples considéraient qu’il avait été le messie. Il est remarquable que les rares textes qui parlent de Jésus ne citent pas les chrétiens tandis que ceux qui parlent des chrétiens ne citent pas Jésus, y compris des textes orthodoxes comme le Pasteur d’Hermas ainsi que nous l’avons vu précédemment. L’autre plus vieil évangile connu est celui de Jean (papyrus p66 et p75). La lecture de cet évangile nous laisse entendre que le témoignage est complété par des interprétations. Mais Jean a-t-il vraiment été écrit après les autres ? Des critiques ont émis l’hypothèse d’une réaction d’orthodoxie aux textes de Marcion : puisque celui-ci proposait des écrits inacceptables, il fallait reconstituer ou recomposer les bons textes. Cette solution expliquerait les nombreuses révisions, ainsi que les ajouts dans Matthieu et dans Luc des épisodes détaillant la naissance et l’enfance de Jésus. Marcion ayant prétendu que Jésus était arrivé à Capharnaüm tout adulte, il importait de le faire naître réellement afin de le rendre plus humain. Marc et Jean ayant été rédigés avant, du moins dans une première version, ils ne comportaient pas ces éléments. Les auteurs critiques mettent fortement en doute l’existence de la ville de Capharnaüm[[230]](#footnote-230) à cette époque et rappellent que le terme désigne en réalité les enfers, car pour Marcion, c’est bien dans un enfer matériel terrestre que l’éon Christos aurait été incarné dans le corps tout adulte de Jésus. C’est une conception gnostique pure. On en saurait davantage si les textes n’avaient pas fait l’objet de censure, d’interpolations nombreuses, depuis les écrits chrétiens jusqu’aux documents profanes. Saura-t-on jamais comment les épîtres de Paul ont été rédigées, puis corrigées, écartées puis rétablies. Les chercheurs chrétiens modernes qui étudient patiemment ces textes et les comparent n’ont aucun mal à retrouver les traces visibles de toutes ces interventions, mais reconstituer la réalité et surtout la chronologie est un exercice bien plus délicat. Ces réflexions ne concernent pas que Jésus : on est en droit de penser que si Jean Baptiste n’avait été qu’un sympathique sauvage se nourrissant de miel et de sauterelles, proférant des imprécations lors de ses séances de baptême, il n’aurait pas autant imprégné les écrits évangéliques et n’aurait pas laissé dans l’histoire profane davantage de traces que Jésus lui-même, ses apôtres et ses continuateurs. Jean réussit l’exploit d’être un saint considérable sans même avoir été chrétien. De nombreuses églises lui sont consacrées et on oublie le plus souvent de mentionner que c’est bien Jésus qui a rejoint le mouvement du baptiste plutôt que l’inverse.

## Une Église bientôt éclatée.

1. Jusqu’à la fin du premier siècle, on ne se dispute pas encore sur la réalité, l’état civil de Jésus ou sur la nature du Christ. En ce début du christianisme, les évêques ont surtout le bâton des apôtres et les sièges épiscopaux sont des postes de dévouement et non l’objet de riches prébendes. Les pasteurs n’exercent leur influence que pour la paix du troupeau. Les baptistes ont été concurrencés par leurs émules nazôréens, directement issus de Jésus, puis les ébionites (pauvres) finissent par s’en distinguer. Les premiers docètes apparaissent et rapidement leurs conceptions vont être développées par les gnostiques qui vont imposer leur logique et représenter une famille entière. Bientôt, les sectes seront si nombreuses que saint Irénée, vers l’an 200, en comptera plus d’une centaine. Il devient grand temps de faire un peu de ménage. Mais l’Église est encore unie. La première grande cassure ne résulte pas d’une affaire de dogme, mais de pratique : la question de la date de la Pâque. Sur ordre de Dieu, les Juifs la fêtaient le 14ejour de la nouvelle lune la plus rapprochée de l’équinoxe d’hiver. Les Églises d’Asie suivaient cette date traditionnelle. Les Églises occidentales, sans doute plus sensibles à la résurrection, tenaient absolument à ce qu’elle soit célébrée un dimanche, ce qui était incompatible avec le calendrier juif pour lequel la date de Pâque était mobile. Pendant cent ans, le maintien de cette pratique ne troubla personne. À la fin du IIe siècle, Victor, évêque de Rome se fâcha brusquement et somma les Églises d’Orient de se séparer de la Pâque juive. Cette demande se heurta à un refus et s’ensuivirent des excommunications en bloc. De concile en concile, de synode en synode, d’évêque en évêque, on échangea des injures et on vociféra des anathèmes. Ce fut Constantin qui mit fin à la querelle et la question de la date de Pâque fut une des décisions du premier concile. C’était aussi le premier pas vers l’autorité papale. D’autres disputes portèrent sur des questions de fonctionnement de l’Église, bien éloignées de problèmes dogmatiques, telles que la querelle des novatiens, des montanistes et les donatistes, ameutés contre le luxe et la luxure des évêques.

## L’hérésie chez les Pères d’avant Nicée

Peut-on être taxé d’hérésie pour avoir défendu un point de vue qui ne sera tranché que deux siècles plus tard ? La question se pose pour de nombreux Pères anténicéens. Il ne s’agit que d’une question de logique : s’il a fallu attendre le Ve siècle pour que les conciles tranchent définitivement sur la nature de Jésus-Christ, on ne saurait reprocher à des Pères s’exprimant deux siècles auparavant de s’être pas conformés à une doctrine qui n’est pas encore élaborée. La bagarre commença sur la nature de Jésus, Dieu, demi-dieu, homme et Dieu, homme choisi, etc. Préparant l’orthodoxie, le Carthaginois Tertullien a occupé un des premiers rangs vers l’an 200. Après lui, Origène est moins célèbre et plus controversé, mais reste un des grands. Après les Apôtres, dit saint Jérôme, son traducteur et trahisseur, je regarde Origène comme le grand maître des Églises. Et il ajoute :

1. Si j’ai traduit tout ce qu’Origène a de bon, et retranché ou corrigé ou passé entièrement ce qu’il a de mauvais, doit-on me blâmer d’avoir fait part aux Latins des bonnes choses que j’ai trouvées dans cet auteur, et d’avoir caché les mauvaises ?

L’aveu est clair. Pour Origène, Jésus est venu sauver le monde entier de la damnation. Mais c’est trop, ou trop tôt pour l’époque, et son Traité des Principes est brûlé et plus de la moitié de son œuvre immense a disparu.

La doctrine des hypostases nous conduit lentement vers les trois personnages de la Trinité unique. L’orthodoxie va épaissir le nuage en déclarant la personne du Fils aussi vieille que celle du Père, et tous deux, Père et Fils, égaux en âge et en puissance au Saint-Esprit qui procède d’eux. Origène se déclare en faveur de la connaissance : la connaissance de toutes choses, des faits, des lois, des idées est le chemin qui mène à Dieu. Mais la notion même de connaissance est suspecte de gnosticisme. Pour Tertullien, la foi suffit à tout. Après Jésus-Christ, toute curiosité est insensée ; après l’Évangile, toute science est superflue. Le chrétien n’a que faire de lire même les Saintes Écritures, qui peuvent l’induire à penser.

## Paul de Samosate

Vers 260, l’évêque d’Antioche nouvellement élu provoque un émoi en niant la divinité du Christ. Selon lui, Jésus n’aurait été qu’un homme que Dieu aurait « adopté » pour servir d’intermédiaire. Cette notion d’*adoptianisme* se rapporte à l’idée selon laquelle Jésus ne serait devenu fils de Dieu qu’à la suite de son baptême, dans la version qu’en donne l’évangile selon Marc. Bien que cette hérésie paulianiste ait été rapidement condamnée, elle a bénéficié d’un certain soutien. Il est surtout intéressant de constater quel était l’état du dogme chrétien à cette époque, et notamment qu’un évêque important pouvait envisager que Jésus aurait pu ne pas être Fils de Dieu et Dieu lui-même.

## Arius

À l’époque d’Arius (v 250-335), le christianisme a été légitimé par Constantin. Il est désormais assez structuré pour que les querelles théologiques soient tranchées selon des procédures normalisées d’assemblées d’évêques. Les premiers conciles œcuméniques vont être principalement chargés de définir et de préciser la nature et les contours de la personne de Jésus, que ce soit dans sa personnalité humaine ou dans sa personnalité divine. Autant d’occasions d’écarter des hérésies. Les écrits d’Arius ont bien entendu été détruits à quelques fragments près. La querelle principale qui l’oppose au début du IVe siècle à Athanase puis Alexandre d’Alexandrie porte sur la Trinité et le rôle que le personnage du Fils y tient.

Les ariens, considérant que le Christ est Dieu, mais pas le vrai Dieu, et qu’il n’est pas incréé à l’égal du Père, sont encore attachés à la notion du Dieu unique des juifs. Dieu est donc unique et il est le seul à ne pas avoir été engendré. Le Logos a été créé, engendré, mais sous la forme d’une filiation adoptive. Il n’existe donc pas de toute éternité, contrairement à ce qu’on lit dans le prologue de l’évangile de Jean. En conséquence, le Fils est subordonné[[231]](#footnote-231) au Père. Alexandre, fils spirituel d’Athanase, lui oppose la thèse inverse : le Fils est éternel et immuable, et de même nature que le Père. La querelle prend alors une telle tournure que le pouvoir doit s’en mêler. En 325, l’empereur Constantin convoque et préside le concile de Nicée qui se conclut par la condamnation des thèses d’Arius. À cette occasion naît le mot *homoousios* signifiant que le Fils est consubstantiel au Père, c’est-à-dire de même nature. Arius défendait le terme *homo****i****ousios*, signifiant que le Fils était semblable en substance. Ce iota de différence a fait couler beaucoup d’encre, mais aussi beaucoup de sang. C’est à cet événement que nous faisons référence sans le savoir quand nous disons qu’il n’y a pas un iota d’écart entre une chose et une autre.

Ce sont Alexandre puis Athanase qui ont créé au IVe siècle le véritable christianisme moderne. Il n’est plus question que Jésus soit seulement un prophète ou simplement le Messie. Il ne saurait même être seulement « Christ » : il doit être aussi Dieu tout entier. En conséquence, en 431, le concile d’Éphèse décide qu’il est légitime d’appeler Marie « mère de Dieu » et pas seulement « mère du Christ ». Cette évolution du Jésus-homme vers le Christ-Dieu correspond bien à un éloignement dans le temps. On en retrouve la trace dans les différents niveaux rédactionnels des textes qui sont à l’origine des évangiles. Les documents primitifs nous présentent un Jésus très homme, éloigné de toute considération théologique. Au fur et à mesure que le temps passe, Jésus de Nazareth s’estompe et devient Christ, Jésus-Christ, puis Dieu[[232]](#footnote-232).

Que peut-on tirer de ces querelles qui puisse nous intéresser sur la question de l’historicité de Jésus ? Une évidence s’impose : en ce début du IVe siècle, il n’est plus question depuis longtemps du Galiléen du 1er siècle, mais de Dieu, du Christ, du Logos monogène, du Fils, de la substance dont sont faits les trois personnages de la Sainte Trinité. Les querelles théologiques ultérieures ne vont plus porter que sur ces questions christologiques : le Saint-Esprit est-il Dieu lui aussi ? Marie est-elle mère du Christ ou mère de Dieu ? Le Fils a-t-il une nature ou deux, et sont-elles séparées ou unies ? A-t-il une ou deux volontés ? Le temps de résoudre ces querelles byzantines[[233]](#footnote-233), le Jésus historique est bien loin. Il n’est plus alors question de simples hérésies, mais carrément de schismes, avec parfois des Églises autonomes qui se détachent du tronc orthodoxe principal : les macédoniens, les nestoriens, les monophysites, les monothélistes.

En conclusion, on ne peut que s’étonner de l’argument fréquemment employé par les défenseurs modernes de l’historicité de Jésus, qui clament triomphalement comme si cela constituait une preuve, que la réalité de son existence n’a pas été remise en cause par ses adversaires juifs ou romains. La réalité est que toute l’histoire de l’Église des premiers siècles témoigne de contestations de cette nature. Jusqu’à une date avancée, l’hérésiologie et la christologie se sont évertuées à combattre les nombreux courants chrétiens qui ne voulaient voir en Jésus qu’un Christ et un dieu et refusaient qu’il ait été réellement un être humain. Une fois définitivement établi au IVe siècle à la faveur de Constantin puis de Théodose, le christianisme triomphant s’est acharné à revisiter ses traces, expurger les bibliothèques des témoins profanes gênants et s’efforcer de faire disparaître dans les écrits de l’Église les traces de discordances. Il a poussé le zèle jusqu’à éliminer des écrits chrétiens antiques[[234]](#footnote-234), comme probablement les écrits de Papias d’Hiérapolis et la plus grande partie de l’œuvre d’Origène. Il a aussi corrigé, harmonisé et amendé les textes du Nouveau Testament, allant jusqu’à y introduire des ajouts tardifs dont nous avons les traces. Mais la réalité historique est que très tôt et pendant plusieurs siècles, les chrétiens docètes, gnostiques, marcionites ou ariens ont nié l’existence terrestre réelle de l’homme Jésus.

Ce n’est qu’au terme d’une bataille de six siècles que les sept premiers conciles œcuméniques ont fini par imposer une description précise, mais compliquée de Jésus-Christ, à la fois vrai homme et vrai dieu, pour aboutir à un personnage théologique à l’historicité impossible. À notre époque, l’existence de ces déviances primitives reste volontairement occultée par les défenseurs de l’historicité de Jésus, et parfois même par les historiens.

L’argument fort léger d’une absence de contestation extérieure ne constitue en rien une preuve. Son utilisation tendancieuse retire de la crédibilité à ceux qui l’emploient, car le fait que la contestation provienne des rangs chrétiens antiques plutôt que des mythologues modernes est pour eux un élément des plus gênants.

# CHAPITRE 8

La carte d’identité de Jésus

Une étude biographique qui serait entreprise de nos jours à propos d’un personnage contemporain débuterait par le recensement des traces des moments fondamentaux de sa vie, notamment par ceux qui ont fait l’objet d’un enregistrement officiel à l’état civil : les actes de naissance, de mariage et de décès qui le concernent, lui-même puis sa famille, ses parents, ses enfants et conjoint(s), ainsi que les documents laissés auprès de diverses autorités, institutions ou notaires. Il en est de même des jugements, des actes de baptême, des testaments, des donations ou leur équivalent selon l’époque et le lieu. Pour un personnage ayant vécu à une époque plus ancienne où de tels documents n’existaient pas, on considérera alors les témoignages littéraires en privilégiant ceux qui sont concordants et les plus dignes de foi, surtout quand ils peuvent être datés, ainsi que les éléments matériels tels que des inscriptions ou des traces archéologiques. Des pharaons bien plus antiques que Jésus nous ont laissé un tombeau et parfois même une momie. Si l’absence de sources nous renvoie inévitablement aux textes de l’Église, il est possible de se livrer à un petit inventaire thématique de ce que l’on pourrait reconstituer de la carte d’identité du Jésus historique.

## Son nom

La première question que nous pourrions nous poser pourrait être : comment s’appelait Jésus ? Les rédacteurs des différentes sources qui sont à notre disposition connaissaient-ils son nom ? Dans quels termes nous ont-ils parlé de lui ? Ces questions sont moins saugrenues qu’il n’y paraît au premier abord tant les manières qui ont été employées pour désigner Jésus sont diverses et riches de sens. Mais tout d’abord, il faut savoir que les termes de Jésus et de Jésus-Christ ne sont pas écrits formellement dans le Nouveau Testament. Ils n’y figurent que sous la forme d’abréviations, les *nomina sacra* (noms sacrés), en majuscules surlignées, reprenant généralement la première et la dernière lettre du mot : IY (Jésus) ou XY (Christ), avec des variantes (IHY XPY) en intercalant une autre lettre ou en tenant compte des déclinaisons.

**Jésus-Christ** ? Depuis longtemps, nous disons Jésus-Christ comme on dit Jules César, au point que certains ont pu penser que Christ était le nom de famille de Jésus. L’expression complète figure deux cent vingt-huit fois dans le Nouveau Testament,[[235]](#footnote-235) sous forme d’abrégée. Mais elle n’apparaît qu’à cinq reprises dans les évangiles, ce qui est peu puisque l’objet des évangiles est précisément de nous conter ses aventures, et qu’en volume, les quatre textes évangéliques constituent la moitié du Nouveau Testament. Les trois occurrences dans Matthieu et Marc concernent des entêtes et ne sont plus considérées par les spécialistes comme authentiques. Les deux autres figurent dans le prologue de Jean[[236]](#footnote-236) et sont de nature clairement théologique. L’expression est totalement absente de l’évangile de Luc qui est pourtant le plus volumineux par le nombre de versets. En revanche, on retrouve Jésus-Christ cent soixante et onze fois dans le corpus paulinien et trente-cinq fois dans les épîtres catholiques. Pour être complet, il convient d’ajouter qu’elle est présente quatorze fois dans les Actes et trois fois dans l’Apocalypse.

Au regard de la chronologie officielle de l’Église, cette distribution du terme dans les différents textes est de nature à nous intriguer : si les épîtres attribuées à Paul ont bien été écrites dans les années 50-62, c’est-à-dire avant les évangiles (65-95), on ne s’explique pas pourquoi l’expression Jésus-Christ, si bien établie, ne fait pas partie du vocabulaire usuel des évangélistes. Elle est aussi rare dans l’épître de Jacques alors que ce dernier est censé être le chef de l’Église chrétienne de Jérusalem et le propre frère[[237]](#footnote-237) de Jésus. Si un auteur avait vocation à évoquer Jésus-Christ, c’était bien lui. Pour l’anecdote, le taux de présence le plus élevé est celui de l’épître de Jude, avec six occurrences pour vingt-cinq versets, soit un taux de 24 %. On peut dès lors soutenir avec le plus grand sérieux que les évangiles ne connaissent pas *Jésus-Christ*.

**Jésus de Nazareth** ? C’est l’expression la plus usitée dès qu’il s’agit d’évoquer la vie et les aventures du Jésus de l’histoire. Le problème est qu’elle est absente des évangiles. D’où vient cette appellation qui suggère un lieu d’origine et un Jésus venant d’une improbable ville de Nazareth ? Après tout, n’était-il pas censé être né à Bethléem ? Alors, pourquoi Jésus est-il dit *de Nazareth* dans les deux évangiles qui racontent sa naissance à Bethléem ? Luc nous apprend qu’il s’agit du lieu de résidence de ses parents et qu’à défaut d’y être né, il y aurait été élevé. Est-ce suffisant pour le désigner ainsi ? Le verset Mt 2,23 donne une autre explication : de retour d’Égypte, Joseph, a priori originaire de Bethléem *vint demeurer dans une ville nommée Nazareth pour que s’accomplît ce qui avait été annoncé par les prophètes, il sera appelé Nazaréen*. Malheureusement, les plus anciens témoins[[238]](#footnote-238) de ce verset ne disent pas nazaréen, mais nazôréen (*nazôraïos),* le même terme que celui utilisé dans l’évangile de Jean lors de la crucifixion quand Pilate fait inscrire sur le titulus : *Jésus le nazôréen, le roi des Juifs*. Or le mot nazôréen[[239]](#footnote-239) désigne un groupe et même une secte dont Paul fut accusé d’être le chef (Ac 24,5) et n’a aucun lien avec une localité. Il est probable que, ne comprenant pas sa signification[[240]](#footnote-240), l’auteur du récit de l’enfance en a fait un lieu d’origine. Faut-il alors comprendre que l’évangile selon Matthieu a été écrit si tardivement qu’on se savait déjà plus qu’il était sans rapport avec une localité, ou alors, le terme nazôraïos avait-il un caractère infamant qu’on a cherché à dissimuler ?

Dans de nombreuses traductions modernes de la Bible[[241]](#footnote-241), Jésus est dit *de Nazareth* là où le texte grec dit *le nazôréen*. L’étude exhaustive des trente versets qui comportent le mot Nazareth ou un qualificatif appliqué à Jésus fait apparaître que l’expression « Jésus de Nazareth » en est absente. Les onciaux écrivent « nazarene », « nazarenai », « nazôraios », de manière contradictoire, que ce soit au sein du même évangile ou entre les versets parallèles de la même péricope. On peut noter une nette préférence pour « nazôraios » dans les passages qui ont une vocation historique. Cette petite supercherie est très facile à démontrer.

Quant à Jésus, comment se désignait-il lui-même ? Trois versets nous donnent une indication : en Jn 18,5 et Jn 18,7, Jésus s’adresse aux soldats qui viennent l’arrêter : *qui cherchez-vous ? Jésus le nazôréen. C’est moi*, répond-il par deux fois, endossant l’appellation. Puis en Ac 22,5, il apparaît à Paul sur le chemin de Damas. Paul demande : *qui es-tu Seigneur ? Je suis Jésus le nazôréen, celui que tu persécutes.* Que ces propos soient historiques ou pas, c’est bien ce qui écrit dans le Nouveau Testament.

**Jésus ?** Le prénom palestinien Ieschoua, très commun, est la contraction de Yehoshoua’ qui est une autre forme de Josué. Par traduction, il a donné Iézos en grec, Iesous en latin et Jésus pour nous. Le nom complet de Jésus, qui correspond aux normes et usages de l’époque serait *Ieschoua ben Iosef* puisque les noms sont construits ainsi : prénom + fils de + prénom du père, avec pour exemple Jean fils de Zébédée, Josef ben Mathatias (Flavius Josèphe), Simon bar Jonah, Jésus bar Abbas, Jésus ben Ananias, etc. On voit donc que dans ce système de formation du nom, l’identité du père est inscrite dans le nom de son fils. C’est nécessairement par un tel nom que Jésus devait être connu et qu’il devait se nommer lui-même. Mais il ne figure sous cette forme dans aucun texte profane ni même chrétien[[242]](#footnote-242). Nos témoins historiques n’auraient donc pas connu *Iéschoua ben Iosef* par son nom ? Le verset Lc 4,22 s’approche de la question en mettant dans la bouche des voisins de Jésus l’interrogation suivante : *n’est-il pas (le) fils de Joseph, celui-là ?*, verset qui a son parallèle en Jn 6,42. Leur questionnement a alors peu de sens puisqu’ils connaissent personnellement leur ancien voisin Jésus qu’en outre, sa filiation est explicite par son nom. Il est alors possible de se demander si cette péricope se situe vraiment dans le cadre de la relation d’un événement historique. Les synoptiques qui citent cet épisode en parallèle préfèrent éluder la question : Matthieu désigne Jésus comme le fils du charpentier et Marc comme le fils de Marie et charpentier lui-même. Mais s’agit-il bien d’un nom ? Jésus-Christ est la traduction d’une expression judéogrecque qui signifie *Sauveur-Messie*. Ieschoua veut dire littéralement « Yahvé sauve ». Si Jésus est souvent appelé Sauveur[[243]](#footnote-243), ce n’est pas par fonction : Sauveur, c’est tout simplement son prénom[[244]](#footnote-244). Et s’il a été appelé Jésus, c’est sans doute pour respecter la prophétie[[245]](#footnote-245) qui avait annoncé qu’on l’appellerait « Emmanuel ».

**Fils de l’homme ?** C’est par cette expression que nous avons parfois du mal à comprendre que Jésus aimait se désigner lorsqu’il parlait de lui. Elle est présente 144 fois dans l’Ancien Testament, notamment dans les Psaumes (26 fois) et surtout dans Ezéchiel (95 fois). Dans le Nouveau Testament, elle est attestée de la manière suivante : Mt=30, Mc=14, Lc=26, Jn=11, Ac=1, He=1. Mais elle est inconnue du corpus paulinien et des épîtres catholiques. Comment expliquer cette absence dans les lettres de Paul, l’auteur réputé le plus proche de l’époque de Jésus ?

**Fils de Dieu ?** L’expression est rare dans l’Ancien Testament, mais on la retrouve quand même deux fois dans les psaumes. Dans les évangiles, elle est attestée de la manière suivante : Mt=9 Mc=3 Lc=7 Jn=9. On la retrouve aussi 2 fois dans les Actes, 11 fois chez Paul, et étrangement 7 fois dans la première épître de Jean.

**Sauveur ?** Ce mot qui a évolué vers l’expression moderne Notre-Sauveur-Jésus-Christ est assez peu attesté dans le Nouveau Testament : 26 fois seulement au total. Le Sauveur est inconnu de Matthieu et de Marc, et présent 4 fois dans Luc et 1 fois dans Jean. On le retrouve aussi 2 fois dans les Actes, 12 fois dans le corpus paulinien, dont la moitié dans l’épître à Tite. Il faut ajouter 5 attestations dans 1Pierre, 1 dans 1Jean et 1 dans Jude. Le terme et donc la notion de Christ Sauveur semblent ainsi tardifs et d’intention très théologique.

**Seigneur ?** Le terme est massivement employé dans le Nouveau Testament où il attesté 680 fois. On le retrouve 212 fois dans les évangiles (59-15-87-51), 114 fois dans les Actes, 287 fois chez Paul, 43 fois dans les épîtres catholiques et 24 fois dans l’Apocalypse où il désigne le plus souvent Dieu. On peut noter la progression dans le temps de ce titre, rare dans Marc, et omniprésent chez Paul[[246]](#footnote-246), notamment par des combinaisons à vocation théologique : le Seigneur Jésus-Christ.

**Christ ?** Depuis des décennies, le monde juif est troublé. Différents groupes attendent un libérateur davidique qui mettra fin à l’occupation romaine. Pour prétendre à ce rôle, il y a pléthore de candidats, avant Jésus et bien après lui. Jean le Baptiste fait partie de ceux qui attendent un homme providentiel et le reconnaît[[247]](#footnote-247) en Jésus. Notre Jésus est-il donc ce Messie attendu ? On dira alors Mashiah en hébreu, Meshiha en araméen, Christos en grec, devenu en latin Christus et pour nous Christ. Beaucoup de chrétiens croient à tort qu’il y a une relation entre le mot Christ et le mot Croix, sans doute en raison de la proximité phonétique. Mais cela n’a rien à voir : Christ veut dire « oint ». L’onction en question est accordée par un prophète à un personnage qui a présidé aux destinées d’Israël dans un moment crucial de son existence. Jésus n’aurait-il pas approché le prophète Jean Baptiste précisément dans l’intention de se faire reconnaître comme tel ? Les Juifs de cette époque attendent-ils vraiment un Christ ? Sans doute certains groupes d’entre eux, mais le mot lui-même ne figure pas dans l’Ancien Testament. Dans le nouveau, il n’est présent que dans l’évangile de Jean, et précisément pour traduire à deux reprises le mot *Christ*. Ce mot appartient au vocabulaire de Paul et on ne le retrouve jamais dans la bouche de Jésus. Quant aux Galiléens, ils attendent avant tout le retour d’Élie.

L’étude de la distribution de ce mot est riche d’intérêt : Christ est présent 539 fois dans le Nouveau Testament. Mais il ne figure que 55 fois dans les évangiles qui représentent pourtant la moitié des versets, et dans une proportion de 6-7-12-20, contre 400 fois dans le corpus paulinien. Le Christ est clairement une invention de « Paul », tout comme l’est l’expression complète Jésus-Christ.

Comme nous l’avons vu précédemment, il est fort peu question de Jésus dans les écrits patristiques du IIe siècle. Les premiers auteurs chrétiens semblent ignorer ou sont dans l’incertitude concernant le nom de leur héros qu’ils préfèrent le plus souvent désigner par un titre (Seigneur) ou une fonction (sauveur).

Plusieurs textes parlent aussi de ***chrétiens***. Pour nous, ce mot est banal et désigne depuis longtemps les adeptes du Christ. Mais avant que le christianisme ne soit solidement établi, le terme signifiait plutôt *christien*, c’est-à-dire *messianiste*, et de fait, dans l’esprit des Romains, il était synonyme de zélote, Galiléen ou nazôréen. Le mot lui-même est de formation latine, du moins dans sa terminaison et il est probable qu’il ait existé des *christiani* avant même l’époque de la prédication de Jésus.

Tacite et Suétone évoquent un personnage dit Chrestus. Si les historiens chrétiens affirment sans hésitation que ce terme désigne Jésus, une telle appellation fleure bon l’anachronisme. Les auteurs critiques rappellent que ce nom n’était pas rare et qu’il était couramment porté par des esclaves émancipés. C’est sans doute une trace de l’influence du courant paulinien, qui utilise le terme Jésus-Christ de manière quasi systématique, en tout cas bien plus volontiers que les évangiles. À l’époque de Claude, l’Église de Jérusalem existe à peine, l’apôtre Paul n’a pas commencé sa prédication, et les premiers « chrétiens » sont encore des Galiléens ou des Nazôréens, et bientôt des Jesséens et des ébionites.

## Les épisodes de l’enfance

Avant d’entamer le thème de la naissance de Jésus, il est nécessaire d’intercaler quelques considérations sur les épisodes de l’enfance qui sont présentés dans deux des quatre évangiles canoniques, celui de Matthieu et celui de Luc[[248]](#footnote-248). Au-delà des détails que nous fournissent ces textes, que nous apprennent-ils de fondamental ? Essentiellement trois choses :

1. 1) Jésus est né
2. 2) à Bethléem
3. 3) d’une vierge.

La belle affaire, direz-vous, en voilà un scoop ! Et pourtant, si nous n’avions entre les mains que l’évangile de Marc, celui de Jean et les épîtres de Paul, nous ne le saurions pas. Les communautés qui ne connaissaient que Marc ou Jean ne le lisaient pas (de même que le Notre Père). Reprenons ces trois éléments :

1) Jésus est né. Cette affirmation a son importance. Le premier évangile canonique, celui de Marc, débute par le baptême d’un Jésus déjà adulte. Une autre source ancienne, la source Q des paroles de Jésus, n’évoque pas sa naissance ni son enfance. Il en est de même de l’évangile de Thomas, de celui de Marcion, des écrits de Paul et des épîtres catholiques. Autrement dit, les premiers chrétiens[[249]](#footnote-249) n’ont pas disposé de cette information. À la suite de la résurrection, l’idée que le Christ ait pu n’être qu’un dieu sans avoir été un homme s’est développée et a prospéré ainsi que nous l’avons vu dans un chapitre précédent. Les docètes, les marcionites, les gnostiques et les ariens sont en accord avec cette idée que le Christ est un dieu et n’a eu d’humanité que l’apparence. Le silence de l’évangile de Marc sur ce point posait donc problème aux autres synoptiques et rendait alors nécessaire qu’on attribue à Jésus des éléments essentiels à une réalité humaine. Le vide a été comblé par des ajouts à Matthieu et à Luc. On a profité de l’occasion pour conforter la construction théologique du personnage, vraisemblablement en réaction à Marcion et d’une manière générale au mouvement docète.

2) Il est né à Bethléem. Pour ses premiers soutiens et à plus forte raison pour les écrivains ultérieurs, Jésus est réputé être Galiléen. Mais pour appuyer une revendication de messianité, il est nécessaire, comme David, d’être Judéen et originaire de Bethléem[[250]](#footnote-250). C’est ce à quoi va s’employer Matthieu en situant la naissance de Jésus sous Hérode, sans doute pour des raisons d’âge présumé à sa mort. Puis, tout en restant indépendant de Matthieu, l’auteur de Luc va reprendre l’information et s’efforcer de la combiner avec celles qui concernent ses origines galiléennes dont il faut rappeler qu’elles sont inconnues des sources profanes.

3) Il est né de la Vierge Marie. Pour ce qui est de la virginité, au sens d’une absence de géniteur humain et du rôle du Saint-Esprit, il est certain que les historiens vont rencontrer quelques difficultés à apporter des éléments probants. Autant qu’en auraient eu les contemporains. La vérité de cette affaire n’est connue que de Marie. Nous sommes désormais dans le domaine de la théologie pure : à un moment donné, il est devenu important d’expliquer qu’au-delà du personnage de Jésus qui est né, c’est le Christ qui s’est incarné, qui s’est fait chair, ainsi que le dit tout à fait clairement le prologue de Jean*.* Les exégètes modernes, raisonnables, se bornent à constater que le statut de Marie a été davantage valorisé au fur et à mesure que son fils Jésus devenait davantage Dieu, car si l’homme Jésus est Dieu, il est nécessaire que sa mère mortelle soit alors une mortelle vraiment exceptionnelle, au point de faire partie des rares humains à ne pas avoir connu la mort. Elle a en effet été enlevée au Ciel comme chacun sait, car l’événement célébré le 15 août permet à la République laïque d’accorder aux Français un jour chômé.

Les trois éléments que je viens brièvement d’aborder sont le reflet d’un éloignement dans le temps : il devient nécessaire à partir d’une certaine époque de réfuter les premières thèses chrétiennes divergentes qui nient l’existence humaine de Jésus. Mais il devient aussi souhaitable, à des fins apologétiques, d’appuyer sa prétention à la messianité et d’apporter des éléments justifiant un statut divin. À cet égard, le dernier évangile, celui de Jean, ne s’embarrasse pas avec des détails sur les circonstances de la naissance : le prologue place d’entrée le discours johannique dans la « théologie haute » et même très haute, avec un Verbe qui est Dieu dès le commencement des temps. Une fois ce cadre posé, il devient possible de survoler les détails triviaux et de passer directement à l’épisode concernant la rencontre[[251]](#footnote-251) avec Jean Baptiste. Il va sans dire qu’il sera difficile de justifier l’historicité des différents éléments évoqués dans le prologue de l’évangile de Jean. Et sur cette question de l’historicité, on notera aussi que Jean contredit radicalement le discours moderne qui voudrait qu’on puisse distinguer le Jésus de l’histoire, dont l’existence serait indiscutable, du Christ de la foi, qui peut faire l’objet de débats.

J’ai envie d’insister. L’évangile de Marc nous pose quand même un problème : dans la mesure où il est censé être le premier écrit et donc le seul disponible pendant un moment, comment a-t-il pu passer sous silence des éléments aussi essentiels s’ils avaient été réels et historiques ? Marc n’a pas côtoyé Jésus, mais il est réputé avoir rapporté les souvenirs de Pierre. À l’évidence, aucun disciple n’a été témoin de la naissance de Jésus et la seule source possible ne pourrait être que Marie elle-même. Mais comment concevoir que Marc ait pu négliger de nous informer que Jésus est né à Bethléem, l’incontournable ville de David, s’il veut ensuite affirmer qu’il est le messie ? Comment justifier qu’il ait trouvé insignifiant de nous signaler qu’il est né miraculeusement de la Vierge Marie par l’intervention du Saint-Esprit et que sa naissance a été annoncée par l’ange Gabriel en personne ? La réponse la plus probable est que le premier fait n’a rien d’historique et le second encore moins. Par ces absences, nous disposons d’un fort indice d’antériorité de Marc par rapport à Matthieu et Luc, ou du moins, par rapport aux récits de l’enfance de ces deux évangiles.

Mais l’évangile de Jean aussi pose problème. Selon la même chronologie couramment admise, il est réputé avoir été écrit environ trente ans après celui de Marc, et dix à quinze ans après ceux de Matthieu et de Luc. Il est donc vraisemblable que l’auteur de Jean ait eu connaissance des écrits de ses prédécesseurs. Il savait donc que sur ces questions essentielles qui se rapportent à la naissance, Marc n’a rien dit, et que Matthieu et Luc ont donné des versions inconciliables ainsi qu’on le verra prochainement. Comment expliquer alors qu’il n’ait pas choisi de trancher, en confirmant les dires de l’un ou de l’autre, en réalisant une synthèse ou en nous proposant sa propre version ? Les ajouts dans les évangiles de Matthieu et de Luc des récits relatifs à l’enfance seraient-ils alors post-johanniques ? Les milieux dans lesquels ces textes étaient lus étaient-ils si différents ? Les thèmes qui suivent sont-ils si peu importants qu’il serait normal que Marc ait omis de les aborder et que Jean n’ait pas souhaité arbitrer par la suite les difficultés qu’ils présentent ? Reprenons le fil.

## La naissance de Jésus

Deux évangiles canoniques seulement font donc état de la naissance de Jésus. Mais les scénarios qu’ils présentent sont inconciliables et l’affaire se complique encore si l’on fait intervenir les textes apocryphes. Même les exégètes et autres spécialistes reconnaissent ce qu’ils appellent pudiquement des « difficultés ». Charles Perrot[[252]](#footnote-252) le reconnaît en ces termes :

1. Des récits qui ne s’accordent pas entre eux
2. La difficulté majeure reste celle-ci : il y a une différence radicale entre les deux narrations. Impossible de les harmoniser en créant en quelque sorte un super-récit de l’enfance.

## Le jour

En fixant le jour de la naissance de Jésus deux siècles avant d’en avoir déterminé l’année, l’Église a assurément réalisé une performance. En revanche, elle n’a pas fait preuve d’une grande originalité dans ce choix qui fait de Noël la énième reprise d’un mythe archiconnu de toute l’antiquité. En effet, comme tous les dieux, Jésus est né au solstice d’hiver de l’an 1, comme Mithra, Horus, Dyonisos, Bacchus et sans doute Krishna. On ne s’est préoccupé de fêter cette naissance que tardivement, au IVe siècle quand en 354, le pape Liberus fixa la date au 25 décembre pour supplanter les festivités païennes des Saturnales. Noël fête en réalité le Soleil Invaincu (*Sol Invictus*) du culte perse de Mithra, alors très en vogue. Mais pour la naissance de Jésus, d’autres dates furent avancées : saint Hippolyte la situait le 2 avril ou le 2 janvier. En Orient, on admit longtemps le 6 janvier. Clément d’Alexandrie tenait pour le 19 avril. Les 28 mars et 29 mai ont eu aussi leurs partisans. Des auteurs modernes penchent pour la période de la Pâque en s’appuyant sur un renseignement donné par l’évangile de Luc qui est l’absence de place dans les hôtelleries, en prenant pour hypothèse que la seule période de l’année où cette situation pouvait se produire se situait à la période de la Pâque juive. C’est oublier la fête des tentes. L’Église admet depuis longtemps que la date du 25 décembre résulte d’une simple tradition[[253]](#footnote-253). Il est même assez probable que comme tant d’autres, Jésus n’ait pas su lui-même sa propre date de naissance.

## L’année

Nous avons tellement l’habitude de dater les événements d’avant ou d’après Jésus-Christ que nous en avons oublié que cette pratique ne date que de l’époque de Charlemagne. Étrangement, pendant cinq siècles, personne ne s’est préoccupé de faire débuter une ère nouvelle de la naissance du Sauveur. Le temps d’y songer, il a vite fallu se rendre compte qu’on ne connaissait pas la date exacte et qu’il était nécessaire d’effectuer des recherches. Au VIe siècle, un moine scythe, Denys le Petit (Dionysius Exiguus) s’est alors vu attribuer cette lourde tâche par l’évêque de Rome. Il l’estima au 25 décembre de l’an 753 de la fondation de Rome. Le commencement de notre ère, c’est-à-dire l’an un et pas l’an zéro, fut fixé au 1er janvier 754, si bien que Jésus est né officiellement 7 jours avant sa naissance, qu’il était âgé d’un an au début de l’an 2, et de vingt-neuf ans à sa mort si on retient l’an 30. Tous les historiens et généalogistes connaissent le problème des datations dès qu’on tourne autour de l’an 1. Ce faisant, notre bon moine s’est trompé d’au moins cinq ans, puisque Hérode le Grand étant mort en l’an -4, Jésus n’a pas pu naître après cette date s’il faut en croire l’évangile de Matthieu. Peut-être conscient de la difficulté, Luc se montre imprécis, indique plus vaguement *aux jours d’Hérode*[[254]](#footnote-254) (Lc 1,5) et cite tout de suite le recensement de Quirinius. Quant aux deux autres évangiles, l’un est muet, et l’autre se garde bien de trancher le débat, ce qui gênant.

Toujours est-il que le consensus actuel appuie l’hypothèse d’une naissance à la fin du règne de Hérode le Grand, sans doute parce qu’une naissance[[255]](#footnote-255) en l’an -6 et une mort en l’an 30 s’intègre mieux dans les différentes contraintes chronologiques du dossier. Mais que la date de naissance de Jésus soit calculée par référence à Hérode (selon Matthieu), au recensement de Quirinius (selon Luc) ou s’inspire de l’époque de la prédication de Jean Baptiste à la quinzième année du règne de Tibère, ces renseignements sont historiquement très faibles et ne reposent que sur les affirmations de l’Église et l’exploitation de ses textes invérifiables.

## Les circonstances

Dans cet exercice qui porte sur l’année, la date, le lieu et les circonstances, les historiens sont confrontés au silence des sources profanes et aux contradictions des sources chrétiennes. Sur la naissance de Jésus, l’évangile de Matthieu est le plus riche, mais il mélange les faits à vocation historique, les considérations sur les circonstances et le souci de justifier les événements par des références constantes aux prophéties antérieures. La Visitation par exemple peut difficilement passer pour un élément historique de la biographie de Jésus. Si l’on s’en tient simplement à la question des dates, il nous faut constater que Matthieu n’est pas très précis. On comprendra que Jésus est né du vivant d’Hérode[[256]](#footnote-256), mort à Jéricho en l’an 4 av. J.-C. La naissance serait intervenue peu de temps avant selon une précision qui nous est donnée dans le récit de la fuite en Égypte, avec un retour après la mort d’Hérode, quand Joseph et Marie reviennent *avec le petit enfant*. Un autre indice qui a fait couler beaucoup d’encre est la fameuse étoile qui guida les mages. Kléber avait calculé l’existence en l’an -6 d’une conjonction Jupiter-Saturne, mais cela ne fait pas une étoile, et si à la limite un tel événement astronomique permet de situer une époque, il ne fournit aucun renseignement sur le lieu, la date exacte et surtout la nature de l’événement. Ou alors, il faut élever la confiance dans l’astrologie au rang des dogmes. Et aussi surveiller attentivement les conjonctions Jupiter-Saturne. Mais une traditionaliste telle que Marie-Christine Ceruti-Cendrier n’hésite pas un instant devant ce plongeon astronomico-astrologique :

1. C’est un fait acquis. Les Juifs et les Assyriens, les Chaldéens pour être précis attendaient un roi, un Messie, un rénovateur, peu importe comme on voudra l’appeler, venant d’Israël, à la conjonction de Jupiter et de Saturne, dans la constellation des Poissons. (…) Selon les astronomes babyloniens, en 7 avant J.-C. la conjonction devait se produire rien moins que trois fois, le 29 mai, le 1er octobre et le 5 décembre[[257]](#footnote-257). Il faut remarquer que cette conjonction n’a lieu que tous les 794 ans. (…) Que ces faits objectifs aient coïncidé avec la naissance de Jésus-Christ peut être interprété comme un simple hasard ou la volonté de Dieu, c’est l’affaire de chacun et une autre question.

La venue de mages à Jérusalem à cette époque n’a donc rien pour nous surprendre. Les sceptiques les plus sarcastiques s’étonneront que Dieu ait jugé utile d’attendre patiemment un tel événement astronomique pour envoyer son Fils sur Terre. Au total, notre Jésus est né avant J.-C., notre étoile est une conjonction de deux planètes et Dieu a raté son effet puisque personne n’y a prêté attention. Ces événements exceptionnels se sont produits dans l’indifférence générale puisqu’ils ont même échappé aux autres évangélistes, notamment Luc, pourtant le plus « historique ». À qui donc se fier ?

En résumé, Matthieu en fait beaucoup sur le merveilleux et peu sur l’état civil. Le dernier renseignement qui pourrait permettre de dater historiquement la naissance du Jésus matthéen est le fameux *massacre des Innocents*. Hélas, on n’en trouve aucune trace dans l’histoire bien que cette période ait été décrite de long en large par de nombreux historiens dont certains, mal disposés vis-à-vis d’Hérode, n’auraient pas passé sous silence une telle atrocité. De plus, l’histoire aurait gardé la trace d’une génération décimée puisque certains évangiles apocryphes ont parlé de trois cent cinquante enfants assassinés. Au XIIIe siècle, Michel le Syrien évoque mille quatre cent soixante-deux enfants dans quatre-vingt-quatre villages. Plus raisonnables et surtout plus réalistes, les exégètes modernes ne cachent pas leur gêne devant cet épisode scabreux : rien que d’un point de vue théologique, il est difficile d’expliquer que Dieu, dans son immense bonté ait tenu à dépêcher ses anges pour prévenir Joseph tout en s’abstenant d’avertir les parents des malheureux enfants. La naissance du Sauveur concomitante à un affreux massacre, cela ne fait pas très digne, d’autant que les deux personnes visées, Jésus et son cousin Jean futur Baptiste furent les seuls à en réchapper. Matthieu ne nous dit pas quelle fut l’étendue géographique concernée par ce massacre. Les exégètes modernes ont estimé que, pour peu que les événements se soient limités à Bethléem et ses environs immédiats, il concerna *seulement* une vingtaine de bébés. Comme il fallait également expliquer la survie de Jean Baptiste, les écrits apocryphes décriront des circonstances tout aussi miraculeuses : la montagne s’ouvre en deux et ainsi Élisabeth peut s’enfuir. N’est-ce pas plus véridique ainsi ? Après le témoignage inexistant de Marc, nous sommes donc confrontés au récit peu crédible de Matthieu qui d’ailleurs omet de nous indiquer ses sources, hormis les inévitables prophéties dont on cherche encore la trace.

Le troisième évangile, celui de Luc fait également mention de la naissance de Jésus, même s’il s’étend davantage sur celle de Jean Baptiste, ce qui ne peut manquer de nous intriguer. Il nous présente une version qui n’est pas compatible avec celle de Matthieu, preuve au moins qu’il n’y a pas eu concertation, copie ou sources communes entre les deux rédactions que la tradition, c’est-à-dire l’Église, situe dans les années 75-85. Comme nous l’avons déjà vu, Luc n’a pas connu Jésus, mais aurait fréquenté Paul, lequel n’avait pas connu Jésus non plus. Même s’il est possible qu’il ait pu entrer en contact avec quelques apôtres, disciples ou témoins, puisqu’il nous dit dans le prologue de son évangile s’être soigneusement renseigné, il nous présente une version originale, teintée également d’allégories invérifiables et réservant une large place au merveilleux. Sur la question des dates, l’évangile de Luc nous pose un problème : il confirme la période de la naissance sous Hérode (le Grand ou l’un de ses fils, Archélaüs ou Antipas ?) quoique le verset concerne Élisabeth et Zacharie (Lc 1,5). Mais il précise plus loin :

1. Lc 2-1. En ce temps-là parut un édit de César Auguste, ordonnant un recensement de toute la terre. 2. Ce premier recensement eut lieu pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie.

Ce qui pose problème, c’est que l’histoire profane qui ignore Jésus connaît bien en revanche César Auguste, son édit et son légat de Syrie. Publius Sulpicius Quirinius, sénateur, ancien consul et combattant d’Afrique, ne fut gouverneur de Syrie qu’en l’an 6, soit à une époque où Jésus a déjà une bonne dizaine d’années selon Matthieu. D’après Flavius Josèphe, ce recensement fut ordonné par Octave Auguste en l’an 6[[258]](#footnote-258), à la suite de la déposition d’Archélaüs, un fils d’Hérode, héritier de la Judée :

1. Quirinius (…) fut établi par Auguste gouverneur de Syrie, avec ordre d’y faire le dénombrement de tous les biens des particuliers, et Coponius, qui commandait un corps de cavalerie, fut envoyé avec lui pour gouverner la Judée. Mais comme cette province venait d’être unie à la Syrie, ce fut Quirinius et non pas lui qui fit le dénombrement et qui se saisit de tout l’argent qui appartenait à Archélaüs. Les Juifs ne pouvaient souffrir d’abord ce dénombrement.
2. Antiquités judaïques Liv.18-1

S’ensuit alors la révolte de Judas le Galiléen, le Gaulanite ou de Gamala, et du pharisien Sadoc, initiateurs selon Josèphe de la quatrième secte juive, les zélotes. Pour les historiens, le recensement est postérieur d’une dizaine d’années à la mort d’Hérode. De son vivant, l’opération n’aurait pas été concevable, car la Judée n’était pas sous contrôle romain. Mais dix ans après sa mort, l’occasion était trop belle de profiter du retrait du fils et héritier Archélaüs pour rattacher la Judée à la Syrie romaine. Le recensement prenait alors tout son sens puisqu’il fallait effectuer un *dénombrement des biens des particuliers.* Mais cela n’évite pas les difficultés, car on voit mal pourquoi les habitants de la Galilée, restés sous l’autorité d’Hérode Antipas, auraient dû se faire recenser en Judée à des fins fiscales. Toujours est-il que Luc cite un des rares faits historiques avérés mentionnés dans un évangile, même si les références à Hérode[[259]](#footnote-259) et Quirinius sont inconciliables. Pourquoi Luc n’est-il pas plus précis, lui qui a fait des « recherches exactes » ? Était-il difficile de dater plus précisément une naissance par rapport au règne d’Hérode ou de l’un de ses successeurs, plutôt que de se référer à un événement à caractère administratif[[260]](#footnote-260), et romain qui plus est ?

Pour lever la difficulté que constitue la mention du recensement de Quirinius, les traditionalistes ont dû faire preuve d’imagination : en 1612, Herwart ouvrit le feu en expliquant qu’il faut comprendre que le recensement fut « *antérieur à celui qui fut fait alors que Quirinius était gouverneur de Syrie* ». Puis Paulus en 1842 nous invite à distinguer deux recensements, un à caractère purement statistique, celui dont nous parle Luc, diligenté en sorte par l’Insee local de l’époque, et le « vrai » qui concernait « le monde entier » et fut bien organisé en l’an 6. Quirinius qui était dans la région depuis longtemps aurait fort bien pu achever longtemps après un recensement déjà entamé plusieurs années auparavant sous Saturninus, comme l’a suggéré Tertullien… mais deux siècles après. S’appuyant sur ces pieuses spéculations, M. Firpo, cité par Mme Ceruti-Cendrier considère que la date de *l’incarnation* se situe donc autour de l’an 7 av. J.-C. Le terme d’*incarnation* est la signature d’une notion très personnelle de la méthode historique. Hélas, la date proposée est également incompatible avec un troisième renseignement donné par Luc à propos de l’âge de Jésus :

1. Jésus avait environ trente ans lorsqu’il commença son ministère, étant, comme on le croyait, fils de Joseph, fils d’Héli. Lc 3,23

Cet âge est compatible avec une naissance en -4 et une mort en 30, à environ 33 ans, après une année de ministère (selon les synoptiques), ou alors en 33 après 3 ans (selon Jean), mais avec un Jésus un peu plus vieux.

L’évangile de Jean ne nous apporte aucun renseignement nouveau, ce qui est dommage puisqu’il est censé avoir été écrit le dernier, une trentaine d’années après celui de Marc, une dizaine ou une quinzaine d’années après ceux de Matthieu et Luc. Jean, comme Matthieu, est censé être un apôtre qui a connu Jésus ; on ne peut que s’étonner qu’il n’ait pas relaté des faits importants connus de Matthieu. Informé de l’existence de trois évangiles, dont deux contradictoires et un lacunaire, il aurait pu mettre un point d’honneur à trancher la question. D’autant qu’il est réputé avoir été proche de Marie, puisque selon la tradition d’interprétation de son propre évangile, Jésus sur la croix lui confia sa mère et qu’elle le suivit jusqu’à terminer son existence terrestre à Éphèse. Le silence de Jean sur ce sujet fondamental n’en est que plus inexplicable. Il va sans dire que Marc et Jean étant muets sur la naissance de Jésus, ils le sont également sur la conception virginale, Marie n’étant jamais citée comme « vierge » dans leurs évangiles respectifs. En résumé, si nous n’avions pour sources que les évangiles de Marc et de Jean, nous ne saurions pas que Jésus est né à Bethléem d’une vierge et du Saint-Esprit, pas plus que le « Notre Père ».

De quels renseignements disposons-nous en dehors des évangiles ? Les écrits de Paul ne connaissent pas le Jésus prêchant, mais un Christ ressuscité. Paul ne sait visiblement rien des circonstances de la naissance de Jésus ni d’ailleurs rien de sa vie et de son œuvre. Il a été un homme *né d’une femme et sujet de la loi* (Ga 4,4), *issu de la lignée de David selon la chair* (Ro 1,3), et remarquable par *sa douceur et sa bienveillance* (2Co 10,1). Mais Paul ne semble pas beaucoup s’intéresser à la vie terrestre de Jésus vivant. Un évangile selon Paul atteindrait difficilement les dix lignes. Car Paul est surtout « témoin » de la résurrection du Christ. Comme on l’a vu précédemment, le personnage de Jésus est largement inconnu de Clément de Rome et des Pères apostoliques. Pour les hérétiques du second siècle (Cerdon, Marcion, Cérinthe, Valentin), Jésus n’est pas un personnage historique, mais un « angelos christos », sorte d’éon céleste qui n’est même pas né, mais a été envoyé tout adulte sous les apparences d’un homme. Cette interprétation provient du milieu chrétien lui-même et non de ses adversaires, et n’est postérieure que d’une centaine d’années aux événements et donc antérieure à tout évangile disponible. Les auteurs de telles opinions seront successivement condamnés pour hérésie et la question ne sera définitivement tranchée qu’à l’occasion des conciles du Ve siècle.

Partant de l’absence de sources profanes, du silence de deux évangiles et des informations contradictoires des deux autres, on peut se demander comment notre bon moine du VIe siècle s’y est pris pour élaborer son savant calcul. S’il a résolu d’entreprendre la tâche, c’est qu’il devait disposer de chronologies. L’année de la mort d’Hérode devait être connue. Dans ce cas, on s’étonnera qu’il ait fait naître Jésus au moins quatre ans trop tard. La lecture de Flavius Josèphe ou d’autres historiens des premiers siècles permet-elle de situer exactement le recensement de Quirinius ? Jésus serait alors né trop tôt. Denys est-il parti de la date de la mort de Jésus pour en déduire l’année de naissance après avoir retranché son âge présumé ? Encore de nos jours, nous hésitons sur cette date, même si l’hypothèse du 7 avril 30 a la faveur des spécialistes. Mais si l’on déduit les trente-trois ans traditionnels, nous sommes à nouveau à côté. Il est possible que Denys ait pris en considération la date du 3 avril 33 et l’âge de trente-trois ans. Le résultat n’est alors compatible ni avec la mort d’Hérode, ni avec le recensement de Quirinius, ni avec la date de la mort de Jésus la plus probable, ni avec son âge au commencement de son ministère. Autre possibilité de calcul : Denys se serait fondé sur les indications de l’évangile de Luc selon lesquelles Jean Baptiste avait commencé à prêcher en « *l’an 15 du principat de Tibère César[[261]](#footnote-261), Ponce Pilate étant gouverneur de Judée* ». Jésus avait commencé sa prédication un an plus tard, âgé d’environ trente ans. Or le règne de Tibère a débuté en l’an 767 du calendrier romain, lequel commençait à la date supposée de la fondation de Rome (753 avant Jésus-Christ). Denys le Petit aurait alors simplement additionné 767 + 15 + 1 = 783. Ainsi, la prédication de Jésus aurait commencé en 782. S’il avait 30 ans, il était donc né en 752/3. C’est simple. Seulement, voilà : Hérode est mort en 750 et Matthieu comme Luc affirment que Jésus est né au temps d’Hérode. Quelques historiens ont fait remarquer que Tibère avait partagé le pouvoir avec son prédécesseur, Auguste, trois ans avant de régner seul. L’an 15 du principat de Tibère serait alors 779 selon le calendrier romain et Jésus serait né en 749, donc en -4. Que l’on adopte cette hypothèse ou celle, très majoritaire, selon laquelle Jésus est né en -5 ou -6[[262]](#footnote-262), l’an 2000 ne fut pas le 2000e anniversaire de la naissance de Jésus.

## Le lieu

Après les difficultés que nous venons d’examiner concernant la détermination de la date de naissance, nous retrouvons des contradictions non sur le lieu lui-même, mais sur les raisons et les circonstances, car Jésus de Nazareth, le Galiléen, serait né à Bethléem de Judée. Selon Luc :

1. Or Joseph lui aussi, monta de Galilée (…) en Judée, à la ville de David qui est appelée Bethléem, parce qu’il était de la maison et de la famille de David. Lc, 2,4

… et selon Matthieu :

1. Jésus étant né à Bethléem en Judée, au temps du roi Hérode, voici que des mages d’Orient arrivèrent à Jérusalem[[263]](#footnote-263) Mt, 2,1

Il est surprenant que la précision à propos de la ville de David nous vienne de Luc plutôt que de Matthieu ! Chez Matthieu, l’explication est donnée par les prêtres à Hérode, après l’intervention des mages :

1. Ils lui dirent : à Bethléem en Judée ; car voici ce qui a été écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n’es certes pas la moindre entre les principales villes de Juda, car de toi sortira un chef qui paîtra Israël, mon peuple. Mt 2,5-6

Le massacre des Innocents est également prédit :

1. Alors s’accomplit ce qui avait été annoncé par Jérémie, le prophète : On a entendu des cris à Rama, des pleurs et de grandes lamentations. Rachel pleure ses enfants, et n’a pas voulu être consolée, parce qu’ils ne sont plus. Mt 2,17-18

… ainsi que la fuite obligatoire en Égypte, puisqu’il fallait qu’il en soit rappelé :

1. Il y resta jusqu’à la mort d’Hérode afin que s’accomplît ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète : j’ai appelé mon fils hors d’Égypte. Mt 2,15

Par prudence, Joseph va alors s’établir en Galilée, loin de Jérusalem, mais surtout pour satisfaire une quatrième prophétie

1. … et vint demeurer dans une ville appelée Nazareth afin que s’accomplît ce qui avait été annoncé par les prophètes : il sera appelé Nazôréen[[264]](#footnote-264). Mt 2,23

Il n’entre pas dans mon propos de critiquer lesdites prophéties, notamment la dernière dont les passionnés et autres érudits cherchent encore les traces[[265]](#footnote-265). Notons seulement que le récit de Matthieu est construit comme un midrash et qu’il ne laisse aucune place aux circonstances historiques. Il situe l’installation à Nazareth après le retour d’Égypte. Dans la version qu’il donne des événements, il est implicite que Joseph, Judéen descendant de David, est lui-même originaire de Bethléem, que sa femme habite normalement avec lui et que son enfant, tout aussi judéen que lui, est né vraisemblablement à la maison.

Le verset clé Mt 2,23 nous conduit sur une piste bien différente de la simple question du terme qui désigne Jésus, que j’ai abordée quand il était question de son nom. Ce verset de Matthieu est en effet le seul qui mette en regard les deux termes, Nazareth et nazôréen[[266]](#footnote-266), en nous proposant l’explication du premier par le second. Mais outre qu’elle repose sur une citation inconnue, que dire de *Jésus de Nazareth* s’il s’avère que partout où on lit aujourd’hui cette expression, les témoins anciens disent *Jésus le nazôréen* ? Le codex de Bèze porteur du texte occidental, de même que les premiers témoins du texte alexandrin, le Vaticanus, l’Alexandrinus et le Sinaïticus, ainsi que le papyrus Bodmer II p.66 confirment dans l’épisode du titulus de Jean le terme de *nazôraïos* qui fait que *Jésus le nazôréen* n’a donc rien *de Nazareth[[267]](#footnote-267)*.

Dans son récit, très différent de la version de Matthieu, Luc nous apprend qu’avant cette naissance, Joseph et Marie habitaient déjà Nazareth :

1. Au sixième mois, l’ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth[[268]](#footnote-268)… Lc 1,26

… pour annoncer à Marie sa prochaine maternité, encore plus miraculeuse que celle dont a bénéficié Élisabeth. Les mois passent et malgré l’état avancé de la grossesse de Marie, le couple se rend à Bethléem se faire recenser :

1. Tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville. Joseph aussi monta de la Galilée, de la ville de Nazareth, pour se rendre en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu’il était de la maison et de la famille de David.
2. Lc 2,3-4

Selon Luc, Jésus est donc né à Bethléem[[269]](#footnote-269) à l’occasion d’un déplacement de circonstance. Mais il confirme les origines judéennes de Joseph et donc de Jésus qui ne serait alors Galiléen que de résidence dans sa jeunesse. Sans reprendre les débats sur l’absurdité d’un recensement à des fins fiscales dans la ville d’origine et qui aurait bouleversé toutes les régions concernées, bornons-nous à constater que la version de Luc diffère totalement de celle de Matthieu et que ce ne sont pas Marc et Jean qui vont les départager. Luc précise qu’à cette occasion :

1. Elle enfanta son fils premier-né. Elle l’emmaillota, et le coucha dans une crèche, parce qu’il n’y avait pas de place pour eux dans l’hôtellerie. Lc 2,7

Dans le récit de Luc, assez bref, les circonstances ont bien changé depuis celui de Matthieu : il n’est plus question de mages précédant les sbires d’Hérode, mais de bergers avertis par les anges. Pas de fuite précipitée pour l’Égypte afin d’échapper à un risque de massacre. Au contraire, Joseph prend tout son temps : l’enfant est circoncis au huitième jour, et après la période des purifications obligatoires[[270]](#footnote-270), ses parents le portent à Jérusalem pour qu’il soit présenté au temple. Il y aurait pourtant danger puisque Jésus est reconnu par Siméon, puis par Anne, fille de Panuel, mais c’est le plus tranquillement du monde que…

1. Lorsqu’ils eurent accompli tout ce qu’ordonnait la loi du Seigneur, Joseph et Marie retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville.  Lc 2,39

… en oubliant de fuir en Égypte et donc d’en revenir afin de satisfaire aux prophéties chères à Matthieu. Il n’est pas besoin de creuser beaucoup pour s’apercevoir que le récit de Luc est incompatible avec celui de Matthieu et pour comprendre les raisons qui ont conduit l’Église à éviter autant que possible que ces textes à l’historicité impossible soient lus directement par le vulgaire. Si Luc accorde moins de place aux prophéties, il consacre une belle part au merveilleux et aux anges, sans doute pour nous convaincre davantage. Il insiste beaucoup sur Élisabeth et Zacharie, faisant de Jésus le cousin de Jean Baptiste, ce qui nous laisse comprendre qu’une tradition baptiste a perduré et que les légendes propres à ce milieu sont parvenues aux oreilles de Luc. Peut-être même des écrits johannites.

En appliquant la méthode de la critique historique, des chercheurs modernes tels que John P. Meier ont conclu, mais avec force précautions de langage, que Jésus était probablement né à Nazareth. Meier est un prêtre catholique jésuite. Il appuie sa conclusion en pesant les nombreux éléments qui font de Jésus un Galiléen[[271]](#footnote-271) originaire de Nazareth et les contes sans doute tardifs et teintés de merveilleux qui le font naître à Bethléem. Encore un effort pour intégrer la petite manipulation mise en place par le verset de Mt 2,23 *il sera appelé nazôréen* et John P. Meier pourra utilement compléter ses certitudes historiques.

Sur les circonstances de la crèche, ce sont les apocryphes qui vont nous apporter des précisions en citant notamment la compagnie d’un bœuf et d’un âne, comme ce fut pour le cas pour les naissances de Mithra et de Horus. C’est par ces textes que l’Église a condamnés, sans négliger toutefois de leur emprunter leur décorum, que nous connaissons les noms des rois mages.

Comment expliquer les étranges contradictions entre Matthieu et Luc ? Matthieu ne donne aucune indication sur les raisons de la présence de Joseph et de Marie à Bethléem, si ce n’est pour satisfaire une prophétie. Luc ne retient pas cette dernière explication (la connaît-il seulement ?) et propose celle du recensement (que Matthieu ignore), se plaçant dans une contradiction entre le temps d’Hérode et celui de Quirinius[[272]](#footnote-272). Sans doute Luc a-t-il une arrière-pensée : rappeler lui aussi que Joseph est de la race de David dont Bethléem est la ville alors qu’il sait que de notoriété publique, Jésus est de Nazareth et Galiléen. Mais cette préoccupation n’est-elle pas étonnante de la part de Luc qui est grec, alors qu’on l’attendrait de la part de Matthieu qui est juif et plutôt nationaliste ? C’est bien l’évangile de Matthieu qui est le plus acharné à faire coïncider la vie de Jésus avec les annonces des prophètes et à placer le Nouveau Testament dans la continuité de l’ancien. Peut-on envisager que le compagnon de Paul veut reprendre une tradition selon laquelle Jésus était de *la postérité de David selon la chair* (Ro 1,3, et aussi 2Ti 2,8 quoique cette épître pastorale soit très contestée) ? Mais alors, Paul ignore-t-il que Joseph n’est pour rien dans la conception de Jésus ? Luc n’est-il pas entré dans une étrange contradiction en reprenant l’argument de Paul sur la postérité de David alors qu’il retient la version de la naissance virginale ? Luc sait que Jésus *doit* être né à Bethléem, mais pas Matthieu, ni Marc. Et pourtant, cette information semble connue de Jean, qui ne relate pas les épisodes de la naissance, mais nous apporte toutefois une précision supplémentaire :

1. L’Écriture ne dit-elle pas que c’est de la postérité de David et du village de Bethléem où était David que le Christ doit venir ? (Jn 7,42)
3. et qu’« il ne surgit pas de prophète en Galilée » (Jn 7,52).

Le premier verset cité est bien étrange puisque Jean n’en profite pas pour nous informer que précisément, Jésus que tout le monde dit Galiléen est né à Bethléem. Faut-il comprendre que l’auteur de Jean ignore le fait ? Ou que les récits de l’enfance de Matthieu et de Luc ne sont pas encore écrits ? Ou même que c’est précisément en ayant lu cet argument dans l’évangile de Jean que les correcteurs de Matthieu et de Luc auraient eu l’idée d’introduire tardivement un complément explicatif ? Mais on pourrait aussi douter de l’authenticité du premier verset cité puisque Jean n’en profite pas pour évoquer la naissance de Jésus et qu’il s’agit du seul verset où figure le mot « David ». Ou alors, Jean prend-il à dessein ses distances vu que dans son prologue, il évoquait l’incarnation d’un dieu, ce qui rend superflu de fournir des détails à propos de la naissance d’un enfant ? Décidément, le processus d’élaboration des évangiles semble relever d’une alchimie bien subtile. La seule explication rationnelle à toutes ces contradictions tient à un empilement de strates rédactionnelles dans un contexte de déformation progressive du dogme.

Mais à propos de la postérité de David, Irénée nous propose une interprétation bien différente. Sans doute doit-on lui accorder un certain crédit puisqu’il écrit dans les années 180-190, c’est-à-dire à une époque où les querelles sur la christologie n’ont pas encore atteint leur apogée. Irénée voit la postérité de David à travers la généalogie de Marie, que malheureusement il se garde bien de nous révéler, et qui fait d’elle une Judéenne. On appréciera au moins une certaine cohérence dans l’attitude d’Irénée qui insiste sur la virginité et se doute bien qu’en conséquence, l’ascendance de Joseph n’apportera rien d’intéressant sur le sujet. Citons-le :

1. Il n’y a donc qu’un seul et même Dieu, qui a été prêché par les prophètes et est annoncé par l’Évangile, ainsi que son Fils, qui est l’Emmanuel, « fruit du sein » de David, c’est-à-dire de la Vierge, issue de David. Adversus haereses, III, 9, 2

Si l’on examine la question de Nazareth sur un plan géographique plutôt qu’historique, qu’elle soit une localité d’origine selon Luc ou d’adoption selon Matthieu, il faut rappeler que cette « ville » ne figure dans aucun texte ancien profane, qu’elle n’est pas citée dans l’Ancien Testament ni dans les écrits intertestamentaires ou les manuscrits de la mer Morte, pas plus que dans le Talmud. Elle est également inconnue de Flavius Josèphe qui décrit pourtant la Galilée de long en large, ainsi que des géographes tels que Pline l’Ancien qui visita la région. Selon Eusèbe de Césarée, c’est Jules l’Africain qui en fit état pour la première fois en 240. Il en est de même de Capernaüm, lieu de résidence[[273]](#footnote-273) de Jésus. Ce nom n’est utilisé par Flavius Josèphe que pour désigner une rivière. Des auteurs critiques ont fait remarquer que Marcion fit apparaître Jésus précisément à Capernaüm et que ce mot désignait dans son esprit non une localité, mais les enfers : le Christ céleste fut projeté dans le monde mauvais de la matière. On en fit ultérieurement une localité.

D’une manière générale, les évangélistes ne semblent pas très documentés sur la géographie de la région. Les principales localités de Galilée ont été oubliées, Tibériade et surtout Sepphoris, pourtant située à seulement sept kilomètres au nord de Nazareth, ou Kédesh, seule ville de Galilée évoquée dans l’Ancien Testament (Jos 20,7 et 1Ch 6,76). Le tranquille lac de Génésareth devient la *mer de Galilée* dans laquelle s’élèvent de *grands tourbillons,* Marc et Matthieu font paître en Israël des troupeaux de deux mille pourceaux, animal interdit[[274]](#footnote-274), et font du sénevé, une petite plante du type moutardier, un arbre dans lequel peuvent s’abriter les oiseaux. Quant à Jean, il ignore assez largement la Galilée et selon son évangile, le ministère de Jésus se déroule essentiellement en Judée et à Jérusalem qu’il semble en revanche bien connaître. Pourtant, dans l’évangile de Jean, le ministère de Jésus est plus long (trois ans) que dans les évangiles synoptiques (un peu plus d’un an), ce qui laisse davantage de temps pour passer d’une contrée à une autre.

Ainsi la difficulté de rapprocher les évangiles a été perçue dès les premiers temps, preuve au moins que Matthieu et Luc ne se sont pas concertés et que le Saint-Esprit peut inspirer des versions divergentes à deux évangélistes, tout en omettant d’informer les deux autres. Les tentatives pour fusionner les textes s’étant avérées infructueuses, l’Église en est venue à officialiser *un* Évangile *selon* quatre rédacteurs plutôt que quatre évangiles. Mais quand on considère l’ensemble du dossier « naissance », on prend peu de risques à conclure qu’il ne comporte aucun élément historique crédible et que tout y est mystère, symbole, mythe, merveille, magie ou allégorie. On ne peut d’ailleurs que s’interroger sur les raisons qui ont conduit Jésus à taire sa naissance miraculeuse : s’il disposait d’un argument de poids face à tous ceux qui lui demandaient des signes, ou à l’intention de ses détracteurs, c’était bien celui d’être né fils de Dieu, annoncé par des anges et des prophéties, et enfanté d’une vierge par l’opération du Saint-Esprit dans la ville de David. Mais jamais les évangiles ne mettent de tels propos dans sa bouche. Quant à sa famille qui semble douter de lui, y compris ses proches, ils ne semblent pas informés ou alors ont tout oublié des circonstances miraculeuses qui ont entouré la naissance du petit, ou y attacher peu d’importance. Dans des termes à peine voilés, nombre d’exégètes admettent que ces circonstances posent davantage de difficultés qu’elles n’en résolvent et penchent désormais clairement pour la tradition plutôt que pour l’histoire. Si l’homme Jésus a jamais existé, il faut nécessairement qu’il soit né un jour et quelque part, mais ne comptons pas trop sur les évangiles pour nous fournir des informations précises, fiables et vérifiables.

Et s’il n’était pas né ? Il ne faut pas oublier que la thèse d’un Christ descendu tout droit du ciel, incarné dans un Jésus déjà adulte a longtemps eu ses partisans. C’est le propos de l’évangélion de Marcion, daté avec certitude de 135 au plus tard, qui présente de forts points de contact avec Marc, mais qui ne contient qu’une partie du matériau propre à Luc. Comme on imagine mal que Marcion se soit donné la peine de censurer une grande partie de ces éléments lucaniens, il est permis de penser que l’écrit de Marcion ait pu s’intercaler entre un Marc précoce et un Luc tardif. Vu que Marc n’évoquait pas la naissance de Jésus, faisant débuter son évangile par l’épisode du baptême, on ne peut écarter l’hypothèse selon laquelle, pour Marc non plus, Jésus ne serait pas né.

Ce serait alors à la suite de cette extension marcionite de Marc, jugée abusive, que deux autres évangiles auraient été réécrits avec des matériaux antérieurs (proto-Marc, Ébionites, Hébreux, source Q) en ajoutant des épisodes concernant la naissance, nécessairement miraculeuse, mais chacun selon ses préoccupations. « Matthieu » aurait fait valoir son souci de relier la nouvelle religion aux prophéties de l’Ancien Testament, « Luc » aurait récupéré des traditions baptistes et des textes johannites pour les adapter à « son » Jésus.

Il y aurait ainsi continuité entre un Marc qui ne connaissait pas la naissance de Jésus, Marcion qui faisait descendre le Christ directement adulte du Ciel, et les conceptions des docètes pour qui le Christ n’avait été l’homme Jésus qu’en apparence. Une continuité confirmée par le caractère tardif[[275]](#footnote-275) des récits de l’enfance qui auraient ainsi constitué des ajouts aux évangiles de Matthieu et de Luc, et aurait donné le coup d’envoi d’une longue série d’écrits apocryphes sur ce thème bien fécond.

Cette hypothèse à laquelle se rallient bon nombre de critiques débouche sur une conclusion limpide : le Jésus des évangiles n’est pas né et n’a pas existé. Il n’en est que le héros, le résultat d’une construction théologique. Même les contestations issues du milieu chrétien, qui insisteront sur la nature divine plutôt qu’humaine de Jésus, et ce jusqu’au VIe siècle, plaident en faveur de cette logique. Si Jésus est une divinité sans nature humaine, il n’a pas d’existence historique selon nos conceptions. Ne nous étonnons donc pas de ne trouver nulle trace de ses pieuses aventures, ainsi que tant d’incohérence chez ceux qui ont cherché à lui reconstituer longtemps après une apparente existence terrestre, chacun selon ses intentions.

Le dernier clou est enfoncé par l’évangile de Jean lui-même. Si ! Jean s’est bien prononcé sur la question de la naissance de Jésus en disant dans son prologue : « *le Verbe s’est fait chair et il a vécu parmi nous*». Autrement dit : le Jésus dont je vais vous parler est l’incarnation pendant une trentaine d’années du Verbe qui existait « *au commencement*». Ce Verbe qui est Dieu est aussi le Fils dont les contours ont été patiemment dessinés par les conciles et qui est actuellement assis à la droite du Père en attendant de revenir *juger les vivants et les morts* ainsi que le dit le Credo. Mais Jean connaît aussi sa mère et parle d’elle, même s’il omet de dire son nom et de préciser qu’elle est vierge. Comprenons que pour Jean, Dieu s’est incarné dans le cadre d’une naissance dont le détail ne l’intéresse pas. Qu’importe après tout que « l’incarné » soit le fils de Joseph ou du Saint-Esprit, qu’importe qu’il soit né à Bethléem, à Nazareth ou à Capharnaüm, sous le règne d’Hérode ou à l’époque du recensement, Jean vole bien plus haut. Et en conséquence, au concile d’Éphèse, en 431, c’est très légitimement que Marie deviendra officiellement « mère de Dieu » et pas seulement « mère du Christ[[276]](#footnote-276) ».

C’est la raison pour laquelle l’Église s’en tient à ses conceptions et refuse obstinément d’envisager un Jésus historique en regard d’un Christ de la foi.

## Sa mort[[277]](#footnote-277) : la date

Autant il est concevable que la naissance de Jésus ait pu être discrète[[278]](#footnote-278), autant sa mort, par son aspect spectaculaire, aurait dû être bruyamment attestée. Malheureusement, l’histoire l’ignore totalement. Une fois de plus, il faut recourir aux textes de l’Église pour nous en informer. Les quatre évangiles sont au moins unanimes pour faire mourir Jésus un vendredi. En revanche, ils divergent sur le jour : 14 ou 15 nisan ? Un site chrétien se moque de cet écart insignifiant d’un jour, mais si les uns disent pour le même mois vendredi 15 et l’autre vendredi 14, c’est qu’il y a divergence sur l’année, ce qui est alors problématique. Les synoptiques situent l’exécution de Jésus au premier jour de la Pâque, soit le 15 nisan, et Jean le 14, au matin du jour où les juifs sacrifient l’agneau pascal qu’ils vont manger le soir. En conséquence, selon Jean, le repas pris la veille avec les disciples, soit un 13 nisan, n’était pas un repas pascal, ce qui a de l’importance théologiquement parlant.

Pour juger de ces questions, l’apport récent des chercheurs juifs est fort intéressant. Pour Géza Vermes, par exemple, le scénario du repas pascal présenté par les synoptiques est indéfendable du point de vue historique, car la plupart des événements qui sont décrits par la suite relèvent d’interdits majeurs de la religion juive. Il lui semble même peu probable que l’auteur des épisodes du jugement et de la Passion de Jésus ait bien connu cette religion et ses pratiques. Il est difficile en effet d’imaginer qu’une réunion du Sanhédrin, ainsi que toutes les démarches juives précédant la crucifixion puissent avoir eu lieu de nuit et un tel jour de fête. Selon Marc (15,21) et Luc (23,26), on requit l’aide de Simon de Cyrène « qui revenait des champs » pour aider Jésus à porter la croix. Il est invraisemblable que quiconque ait pu travailler aux champs en ce premier jour de la Pâque, et même douteux que beaucoup de juifs, occupés à la maison, aient pu suivre la crucifixion. Il est très improbable qu’une exécution ait pu être organisée à la hâte un tel jour, d’autant qu’il n’y en eut pas une, mais trois, réalisées dans l’urgence alors que chacun pouvait fort bien attendre une semaine dans sa geôle la fin des fêtes pascales, pour subir ensuite une exécution normale. Car il faut rappeler que la crucifixion est un supplice dont la durée est un élément essentiel. Il faudrait alors imaginer une provocation délibérée de la part de Pilate, dont ni l’histoire ni les évangiles n’ont laissé de traces. Alors faut-il croire l’évangile de Jean qui nous livre la version la plus tardive ? Il semble bien que, du point de vue de la chronologie des événements, il présente la version la plus crédible, d’autant qu’il est appuyé par le scénario talmudique. Selon la version du Talmud que nous avons examinée au chapitre I, Jésus fut condamné à la lapidation puis pendu, pratique qui correspond aux coutumes juives de l’époque. Selon la version talmudique, l’exécution de Jésus est imputable aux Juifs, tout comme dans l’évangile de Jean et dans celui de Pierre, un apocryphe dont nous reparlerons dans le chapitre consacré à la crucifixion. Elle se situe à la veille de la Pâque, en accord avec Jean. De nos jours, les témoins de Jéhovah insistent sur le fait que Jésus a été attaché (suspendu) à un poteau (stauros) et pas cloué à une croix[[279]](#footnote-279).

Toutes ces incertitudes sur les dates nous font hésiter sur l’année, même si la date du 7 avril 30 (selon les synoptiques) a la préférence des spécialistes. Mais l’Église a longtemps admis le 3 avril 33 (selon Jean) et on cite également le 18 mars 29 et le 27 avril 31. On peut donc s’étonner qu’un événement aussi retentissant, qui fut selon l’auteur accompagné de divers miracles, d’une obscurité anormale ou d’un tremblement de terre, soit passé assez inaperçu pour qu’aucun historien n’en ait fait état et que nous ne disposions d’aucune source profane nous permettant d’identifier la date de ce jour fameux.

Qu’en est-il de la date moderne de Pâques ? Si l’on situe traditionnellement la mort de Jésus à la période de la Pâque juive, on la fête chez les chrétiens par référence à un autre calcul. Dans les deux cas, la date est mobile. Comparons Noël et Pâques : alors que Jésus est né discrètement, on attribue à cet événement une date fixe. Et bien qu’il soit mort de manière spectaculaire et que logiquement la date de l’événement doit être mieux connue, le jour de sa commémoration varie chaque année. Qui plus est, la version chrétienne de Pâques est calculée selon une référence calendaire additionnée à une double référence astronomique : le premier dimanche qui suit la première pleine lune de printemps. Pour connaître la date du dimanche pascal, il faut attendre le printemps, puis la pleine lune qui le suit, puis le premier dimanche qui vient[[280]](#footnote-280). Cette méthode n’est pas cohérente : ou bien la date de la mort de Jésus est connue et il faut choisir une date fixe, par exemple le 3 ou le 7 avril, quel que soit le jour de la semaine, ou bien cette date doit coïncider avec la Pâque juive et il faut alors maintenir cette référence. Or étonnamment, la déconnexion des deux Pâques est l’une des premières décisions prises par le concile de Nicée en 325 qui décida que Pâques serait « *le dimanche qui suit le 14e jour de la Lune qui atteint cet âge le 21 mars ou immédiatement après* », avec en tête la date du printemps, mais, dans la lettre, en citant la date fixe du 21 mars. Ce mode de calcul a été dicté par une autre contrainte : les chrétiens ont absolument voulu fêter la résurrection un dimanche et rappeler que la crucifixion a eu lieu un vendredi. Cette contrainte excluait donc la date fixe ainsi que la Pâque juive qui peuvent intervenir n’importe quel jour de la semaine selon l’année. Les pères de Nicée avaient également le souci d’éviter d’autres modes ce calcul venant de milieux hérétiques, d’où cette méthode construite de manière très symbolique qui conduit cet « anniversaire » à se produire selon les années entre le 22 mars et le 25 avril, entraînant automatiquement le décalage des fêtes suivantes, l’Ascension et la Pentecôte. Il y a de quoi fortement douter qu’on ait jamais eu connaissance de la véritable date de la mort de Jésus, de même qu’il y a toutes raisons de douter de celle de Noël, calquée sur la fête païenne du solstice d’hiver, tout comme la saint Jean l’est sur celle du solstice d’été. Ce n’est donc pas le savant échafaudage des dates qui va nous être d’un grand secours pour appuyer le dossier de l’historicité de la vie de Jésus. Autre coïncidence, la chronologie fait mourir Jésus juste avant le début du sabbat pour le faire ressusciter le dimanche matin, c’est-à-dire qu’elle occulte entièrement le jour sacré de repos des juifs. N’est-ce qu’une coïncidence, un innocent hasard ou faut-il voir une intention théologique dans la mise entre parenthèses de ce jour ?

## L’âge de Jésus à sa mort

La mort de Jésus n’eut donc pas beaucoup plus de retentissement historique que sa vie, vu le peu d’écho auprès des historiens de l’époque, qui n’en ont fait aucun cas, à moins d’un complot systématique et parfaitement efficace dont nous n’avons pas trace non plus. L’âge à sa mort nous apporte-t-il des renseignements ? On cite traditionnellement l’âge de trente-trois ans, mais nous nous doutons bien de l’aspect symbolique que pouvait comporter un tel nombre. Et cet âge, faut-il le compter depuis l’an 1 ou depuis l’an –6 ?

Vers 180, saint Irénée répond à Ptolémée qui trouve que le Nazaréen mourut bien jeune pour avoir accompli tant de choses, qu’il mourut dans sa 50e année ayant prêché plus de dix et même vingt ans. Comme il est probable qu’Irénée considère comme incontournable la date du décès « sous Pilate », il faut supposer qu’il croit à une date de naissance bien antérieure à celle qui est habituellement avancée, sans doute vers –20. C’est très étonnant, car Irénée est censé connaître les évangiles de Matthieu et de Luc quand bien même leurs récits de l’enfance proviendraient d’ajouts tardifs. Cette date serait alors compatible avec « les jours du roi Hérode », mais cela rend bien long l’exil en Égypte de Matthieu et nous éloigne encore davantage du Quirinius de Luc. Irénée n’est pas allusif, il développe longuement ses arguments :

1. Luc indique en effet l’âge du Seigneur en ces termes : « Jésus commençait sa trentième année » lorsqu’il vint au baptême. S’il a prêché pendant une seule année à partir de son baptême, il a souffert sa Passion à trente ans accomplis, alors qu’il était encore un homme jeune et n’avait point encore atteint un âge avancé. Car tout le monde en conviendra, l’âge de trente ans est celui d’un homme encore jeune et cette jeunesse s’étend jusqu’à la quarantième année : ce n’est qu’à partir de la quarantième, voire de la cinquantième année qu’on descend vers la vieillesse. C’est précisément cet âge-là qu’avait notre Seigneur lorsqu’il enseigna : l’Évangile l’atteste, et tous les presbytres d’Asie qui ont été en relation avec Jean, le disciple du Seigneur, attestent eux aussi que Jean leur transmit la même tradition, car celui-ci demeura avec eux jusqu’aux temps de Trajan. Certains de ces presbytres n’ont pas vu Jean seulement, mais aussi d’autres apôtres, et ils les ont entendus rapporter la même chose et ils attestent le fait. (…) Il n’est pas jusqu’aux Juifs disputant alors avec le Seigneur Jésus-Christ qui n’aient clairement indiqué la même chose. Quand en effet le Seigneur leur dit : « Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon jour ; il l’a vu, et il s’est réjoui, et ils lui répondent : Tu n’as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham ? » Une telle parole s’adresse normalement à un homme qui a dépassé déjà la quarantaine et qui, sans avoir encore atteint la cinquantaine, n’en est cependant plus très loin. Par contre, à un homme qui n’aurait eu que trente ans, on aurait dit : « Tu n’as pas encore quarante ans ». (…) Le Seigneur n’était donc beaucoup éloigné de la cinquantaine. (…) Concluons-en que le Seigneur n’a pas prêché pendant une année seulement (…). Adversus Haereses

Irénée ne semble donc pas faire confiance à Luc[[281]](#footnote-281) ou alors la version qu’il a sous les yeux n’est pas la même que la nôtre. De l’ensemble de ce dossier découle la quasi-certitude que les anciens eux-mêmes ignoraient les éléments les plus fondamentaux de la vie de Jésus. Irénée pouvait se référer à des prédécesseurs tels que Clément, Polycarpe, Ignace, Papias, Justin, Tatien, sans parler des évangiles censés être connus à l’époque, de même que les écrits de Paul. Mais du temps d’Irénée, bien avant que les sources aient pu disparaître en raison de l’outrage des ans, on cherchait déjà et on en savait encore moins qu’aujourd’hui. Il semble bien que la fameuse « tradition apostolique » n’ait conservé que bien peu de souvenirs précis et fiables. Cette ignorance d’Irénée accrédite une nouvelle fois l’hypothèse de la rédaction tardive des évangiles, du moins dans la version que nous connaissons, ainsi que celle de leur élaboration à partir d’éléments d’origines et d’intentions diverses, et amalgamés peu à peu.

## Un Jésus historique, mais sans papiers ?

C’est un fait que nous n’avons pas plus les papiers d’identité de César que ceux de Jésus. Mais les témoignages concernant César sont nombreux, diversifiés et plus crédibles. Les éléments biographiques qui le concernent sont considérés comme globalement historiques. Peut-on envisager le cas de Jésus avec la même confiance ? Mme Ceruti-Cendrier[[282]](#footnote-282) nous dresse un parallèle avec Napoléon et nous interpelle : personne ne critique l’historicité de la bataille d’Austerlitz ou de Waterloo, et pourtant, tous les auteurs ne les ont-ils pas décrites de manière différente ? Napoléon est mort, on le sait, et on a tout imaginé sur les causes depuis l’empoisonnement jusqu’à la substitution. Mais nous pouvons répondre que personne ne doute des dates et lieux de naissance et de décès de Napoléon, ou de ses mariages, ou de l’identité de sa famille. Quant à son corps, il est « disponible » à Paris aux Invalides. Si nous en savions autant sur Jésus[[283]](#footnote-283) que sur Napoléon, quelques milliers de livres n’auraient pas vu le jour. Quant aux autres contradictions évangéliques, elles sont balayées d’un revers de main :

1. Demandez à votre oncle paternel et à votre grand-mère maternelle le récit de votre enfance. Vous verrez les différences ! Op. cit. p.227

Les dissemblances de généalogies ne l’impressionnent pas : le père de Joseph a deux prénoms, n’est-ce pas courant ? « oubliant » qu’il en est de même pour toute la lignée, laquelle présente quinze générations d’écart entre les deux listes. Autre silence anormal et rarement évoqué : sa jeunesse. Que s’est-il passé entre la naissance et le baptême, soit une trentaine d’années ? À l’exception d’une anecdote alors que Jésus a douze ans, il n’en est jamais question. Comment expliquer que les évangélistes qui nous relatent par le menu tous les détails et mêmes les dialogues qui concernent la conception de Jean Baptiste ne puissent rien nous dire des trente premières années de l’existence de Jésus ?

Sur un plan théologique également, on peut s’interroger sur la pertinence de dater l’ère chrétienne de la naissance de Jésus, événement banal pour tout être humain. Certains anciens lui ont préféré la date hypothétique de la conception au sens d’incarnation. Mais s’il était une date intéressante pour faire débuter l’ère chrétienne, c’était plutôt celle de la résurrection : la Résurrection du Sauveur, voilà un événement spectaculaire digne d’être fondateur de la nouvelle religion. Il peut sembler étrange que le choix ne se soit pas porté sur cette date. Si Jésus est mort le vendredi 7 avril 30 et ressuscité le dimanche 9 avril, pourquoi n’avoir pas fait débuter l’ère chrétienne de cette date ? Qu’importe si par la suite les Pâques juives successives ont lieu à des dates différentes en raison de leur calendrier solilunaire. Qu’importe que le 9 avril 31 ne tombe pas un dimanche. Ce serait plus chrétien que l’utilisation de deux références astronomiques auxquelles s’ajoute le dimanche, jour consacré au soleil, repris de la religion de Mithra, tout comme l’est la mitre que portent les évêques.

Enfin, rappelons pour l’anecdote que les références astronomiques qui ont présidé au choix de Noël, de Pâques ou de la saint Jean sont propres à nos régions : l’équinoxe n’a aucun sens sous l’équateur et les solstices sont inversés dans l’hémisphère sud. Jésus est réputé être né au début de l’hiver au moment où les jours sont les plus courts. Mais dans l’hémisphère sud, c’est l’inverse[[284]](#footnote-284), on est au début de l’été, à l’époque où ils sont les plus longs.

1. À l’évidence, le Saint-Esprit n’avait pas prévu l’hémisphère sud.

# CHAPITRE 9

La famille de Jésus

À défaut de disposer d’éléments historiques fiables et précis sur les dates et lieux de naissance et de décès de Jésus, peut-on examiner les renseignements dont nous disposons sur ses origines et sur sa famille ?

## Sa lignée

Les évangiles de Matthieu et de Luc profitent des épisodes de l’enfance pour nous présenter chacun une généalogie de Jésus. Elles sont très différentes. Matthieu, le plus hébraïque des deux, nous propose d’emblée, sans prologue, une généalogie descendante[[285]](#footnote-285) depuis Abraham, puis David, pour arriver à :

1. Joseph, l’époux de Marie, de laquelle est né Jésus, que l’on appelle Christ. Mt 1,1-17

Pour Matthieu, Jésus est un descendant de David à la vingt-septième[[286]](#footnote-286) génération par son fils Salomon. Luc choisit de nous présenter une généalogie ascendante de Jésus, fils de Joseph, et remonte jusqu’à Adam, faisant de Jésus un descendant de David à la quarante-deuxième génération par son fils Nadam. Nous constatons donc quinze générations d’écart entre les deux versions et une filiation par deux enfants différents de David. S’il y a un écart au départ, il doit y en avoir un à l’arrivée et elle vient très vite : pour Matthieu, Joseph est fils de Jacob, fils de Matthan, fils d’Éléazar, et pour Luc, Joseph est fils d’Élie, fils de Matthat, fils de Levi. Face à cette difficulté[[287]](#footnote-287), il a fallu faire preuve d’imagination. Il a été avancé que Luc, contre l’évidence du texte, reprenait la généalogie de Marie. Pour ce qui est du père de Joseph, Élie pour Luc et Jacob pour Matthieu, Jules l’Africain a donné la solution qu’il prétendait tenir de la famille même de Jésus : Jacob et Élie étaient frères par leur mère. Celle-ci, veuve sans enfant d’Élie se serait remariée avec Jacob, selon la loi du lévirat. Joseph serait donc le fils réel de l’un et le fils légal de l’autre. Mais on ne s’explique pas pourquoi Luc a tenu à détailler la généalogie d’un père légal qui ne correspond à rien, ignorant ou négligeant celle du père réel. On rappellera que Jules l’Africain écrivait dans les années 220-240 et qu’il est cité par Eusèbe un siècle plus tard, pour s’étonner qu’il ait pu connaître à cette époque des membres de la famille de Jésus pouvant témoigner de la vie du grand-père Élie/Jacob.

Ces différentes généalogies davidiennes n’ont sans doute pas beaucoup impressionné les judéo-chrétiens et encore moins les pagano-chrétiens de culture grecque pour lesquels écrivaient Matthieu et Luc, d’autant que ce sont précisément ces deux évangélistes qui nous parlent de la naissance virginale et donc de l’inutilité biologique de Joseph. Pour expliquer les écarts entre le nombre de générations, l’Église a laissé entendre que certains rois ont pu être ignorés par Matthieu parce que « impies ». Ce qui nous apprend donc que Jésus avait des ancêtres impies et que des ancêtres impies ne doivent pas figurer dans une généalogie convenable. Mais la consigne ne devait pas être solidement établie alors puisqu’un seul évangéliste l’a suivie.

Même de David à Abraham, on peut observer un écart entre les deux versions. On a suggéré que remonter à Adam traduisait chez Luc l’intention de rendre plus universelle et donc moins judaïque la nouvelle religion. En bon grec qu’il est, Luc met au moins le doigt sur un problème lié à la véracité des sources bibliques qui font du peuple hébreu peu ou prou l’ancêtre commun de toute l’humanité. Au moment où l’on veut prêcher l’universalité du message, il est délicat de restreindre l’histoire de l’humanité à cette microrégion et à ce petit peuple obscur et très replié sur lui-même. Toutefois, les créationnistes d’aujourd’hui, qui proclament la totale véracité des récits de la Genèse, n’hésitent toujours pas à placer les Indiens du Pérou, les aborigènes d’Australie, les bushmen du Kalahari ou les mandchous parmi les descendants de Noé[[288]](#footnote-288). Et tant pis si les historiens connaissent des peuples, des rois, des documents et des cités bien antérieurs à la date présumée du déluge.

## Son père

Il va sans dire que si Jésus-Christ peut sans problème être considéré comme le Fils de Dieu dans une approche théologique ou métaphorique, une autre solution serait préférable s’agissant du Jésus historique qui a vécu en Palestine. Il est regrettable que les historiens ne se manifestent pas davantage quand il s’agit d’examiner l’historicité d’une situation qui interdit à Jésus d’avoir des grands-parents paternels, conditions qui semblent nécessaires si on veut soutenir la thèse d’une existence humaine réelle.

Avant de nous pencher sur les difficultés posées par les textes, regardons ce que nous savons à propos de ce personnage peu présent dans le Nouveau Testament et pourtant saint. Joseph n’est mentionné que dans trois évangiles[[289]](#footnote-289), principalement dans les récits de l’enfance de Matthieu et de Luc, dans deux versets problématiques de Jean (Jn 1,45 et Jn 6,42) et aucun autre texte canonique. Vu l’importance des débats concernant le rôle de Joseph, cette discrétion a donné lieu à un foisonnement d’écrits apocryphes ultérieurs. Pour l’instant, nous nous en tiendrons aux textes canoniques.

L’évangile de Matthieu ne parle de Joseph que dans les récits de l’enfance. En citant ultérieurement la famille de Jésus, il évoque juste sa profession :

1. N’est-ce pas le fils du charpentier ? N’est-ce pas Marie qui est sa mère ? Jacques, Joseph, Simon et Jude ne sont-ils pas ses frères ? Mt 13,55

Bien qu’héritier d’une famille davidienne illustre sur laquelle les évangélistes insistent pour appuyer une prétention messianique, Joseph n’est donc qu’un modeste charpentier. Pour certains exégètes, Matthieu aurait modifié Marc qui désignait en Jésus « *le charpentier, le fils de Marie* », expression pouvant faire planer un doute sur la légitimité de sa naissance. Le mot grec employé, *tekron,* recouvre des activités assez larges, allant de menuisier à maçon. Certains ont voulu laisser entendre que Joseph était responsable de constructions ou qu’il fabriquait des charrues et des jougs. La plupart des auteurs admettent néanmoins une certaine pauvreté pour mieux cadrer avec la naissance dans une crèche (Luc), une grotte (Protévangile de Jacques) et le sacrifice modeste de deux tourterelles (Lc 2,24). Les écrits apocryphes sont plus bavards à propos de Joseph, mais ils sont tardifs et ne nous apportent que peu de renseignements. Le personnage de Joseph disparaît du récit de Matthieu après les récits de la nativité.

L’évangile selon Luc présente une version sensiblement différente. Son récit de la nativité ayant peu de choses à voir avec celui de Matthieu, il n’est donc pas anormal que le rôle de Joseph s’en trouve modifié. Tout d’abord, Luc est beaucoup plus prudent sur la paternité. Il est question d’un fiancé qui par la suite est seulement cité :

1. … auprès d’une vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph. Le nom de la vierge était Marie.
2. Lc 1,27
3. Joseph aussi monta de la Galilée, de la ville de Nazareth, pour se rendre en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu’il était de la maison et de la famille de David. Lc 2,4
4. Ils y allèrent en hâte et ils trouvèrent Marie et Joseph, et le petit enfant couché dans la crèche. Lc 2,16
5. Et quand les jours de leur purification[[290]](#footnote-290) furent accomplis, selon la loi de Moïse, Joseph et Marie le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Lc 2,22
6. Lorsqu’ils eurent accompli tout ce qu’ordonnait la loi du Seigneur, Joseph et Marie retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. Lc 2,39

Dans l’introduction de la généalogie de Jésus, Luc évoque la paternité de Joseph en ajoutant prudemment *comme on le croyait[[291]](#footnote-291).* Plus tard, lors du retour difficile à Nazareth, il fait affirmer cette paternité par les voisins :

1. Jésus avait environ trente ans lorsqu’il commença son ministère, étant, comme on le croyait, fils de Joseph, fils d’Héli.  Lc 3,23
2. Et tous lui rendaient témoignage ; ils étaient étonnés des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, et ils disaient : n’est-ce pas le fils de Joseph ? Lc 4,22

Dans cette même péricope, l’évangile de Marc cite pour charpentier Jésus lui-même et ne mentionne pas son père :

1. Celui-ci n’est-il pas le charpentier, le fils de Marie et (le) frère de Jacques et de Joset et de Jude et de Simon ? Et ne sont-elles pas, ses sœurs, ici près de nous ? Mc 6,3

Alors que pour Matthieu, Jésus est le fils de Joseph, pour Marc, il est le fils de Marie. Comme c’est Matthieu qui affirme la naissance virginale et pas Marc, on aurait pu s’attendre à l’inverse. Quant à Jean, il ignore les récits de l’enfance, mais cite Joseph par deux fois, par la bouche d’un apôtre[[292]](#footnote-292), et par la reprise de l’épisode vu plus haut :

1. Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : nous avons trouvé celui de qui Moïse a écrit dans la loi et dont les prophètes ont parlé, Jésus fils de Joseph de Nazareth[[293]](#footnote-293). Jn 1,45
2. Et ils disaient : n’est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, celui dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il : je suis descendu du ciel[[294]](#footnote-294) ? Jn 6,42

Pour Jean, Jésus est bien fils de Joseph historiquement, tout en étant Fils de Dieu théologiquement. Il apparaît au travers de tous ces textes que pour ses proches et ses voisins, Jésus a de tout temps été connu comme un homme normal ayant grandi dans une famille normale. Dans tous ces récits, jamais Jésus et Joseph ne se parlent et jamais Jésus ne parle de lui. On en a conclu que Joseph était sans doute mort assez tôt. Les apocryphes corrigeront ultérieurement cet oubli.

D’autres passages de Luc et Matthieu nous fournissent des arguments allant à l’encontre des affirmations de leurs propres récits de l’enfance : Jésus parlant de Marie et Joseph comme de ses *parents* (Lc 2,41), *ton père et moi t’avons fait chercher* (Lc 2,48), et *n’est-ce pas là le fils du charpentier* (Mt 13,55) et ses parallèles Mc 6,3, Lc 4,22 et Jn 6,42, rare texte présent dans les quatre évangiles sans contradiction, Jean ajoutant *dont nous connaissons le père et la mère ?*

La situation paradoxale de Joseph a pu faire naître quelques débats et polémiques. À propos de la réalité historique de la paternité de Joseph, plusieurs hypothèses se présentent à nous : Joseph est bien le père de Jésus quoique deux évangiles le démentent. Mais c’est bien lui qui donne son nom (Mt 1-21 et 25) et tout dans le récit de Matthieu laisse entendre que Jésus est né dans la maison même de son père Mt 2,11 : les mages *étant entrés dans la maison, ils virent le petit enfant avec Marie sa mère*, et Mt 2-22 : Joseph *ayant ouï dire qu’Archélaüs régnait en Judée à la place d’Hérode son père, il craignit d’y aller*. En conséquence, il renonce à retourner chez lui à Bethléem.

La paternité historique de Joseph permet aussi à Jésus d’être réellement de la maison de David, quoique Irénée, sans doute conscient de la difficulté, fasse de Jésus un descendant de David par Marie. Mais rien n’empêche que la paternité divine soit symbolique plutôt que réelle : un fils choisi. Mais l’Église a toujours fermement condamné cette solution et ses auteurs.

Deuxième hypothèse : le père est un autre que Joseph, mais Marie affirme qu’elle n’a pas connu d’homme. La polémique a toutefois existé. Les témoignages juifs concernant les dits de Jésus (Toledoth Jesuh) font de Jésus le fils d’un soldat romain nommé Joseph Pantera. Mais ces témoignages sont tardifs et sans doute davantage dictés par l’esprit polémique que le souci de la transmission d’un renseignement historique. Pour mémoire, dans le Coran, Jésus est *« Isâ ibn Maryam*, Jésus fils de Marie, mais sans qu’il y ait de polémique évoquée à ce sujet. Sur cette question de la paternité de Jésus, on peut bien entendu se demander ce que pensent les historiens juifs, musulmans, bouddhistes ou athées de l’historicité de cette partie de la vie de Jésus. Mais les difficultés ne s’arrêtent pas là, car suivre les évangiles sur les récits de l’enfance revient à valider tout à la fois la possibilité pour une femme d’enfanter sans avoir connu d’homme, l’existence des anges qui peuvent nous parler en songes, la réalité que des étoiles puissent nous annoncer des événements et nous indiquer le moment et le lieu où ils doivent survenir, et enfin l’existence *matérielle* et les interventions temporelles du Saint-Esprit. Il faut donc être un chrétien, catholique ou orthodoxe, très conforme, bien discipliné et avec un sens critique minimal. Nous avons aussi vu qu’un texte apocryphe élaboré sans doute en milieu ébionite, intitulé *l’histoire de l’enfance de Jésus* fait de Joseph un père charnel ayant autorité sur son fils auquel il apprend son métier de charpentier, de même que Jacques est également son frère réel. Malheureusement, il est difficile de dater cet apocryphe de manière précise. Tout au plus nous informe-t-il que dans la primochrétienté, on tenait la Sainte Famille pour une famille ordinaire et qu’on pouvait être chrétien sans croire à une naissance virginale miraculeuse. Un historien ne peut que conclure à l’incapacité de trouver une réponse satisfaisante. Ce secret demeurera à jamais celui de Marie.

## Sa mère

De Marie, saint Augustin osera dire qu’il fut plus important pour elle d’avoir été disciple du Christ que d’avoir été sa mère. Et l’on prend peu de risque d’être démenti en affirmant que Marie est loin d’être dans les évangiles le personnage central qu’elle est devenue dans la religion catholique moderne[[295]](#footnote-295). Hormis les récits d’enfance de Matthieu et de Luc, elle n’apparaît que dans de rares épisodes et pas nécessairement dans des situations avantageuses. Et pour l’essentiel, ce que nous « savons » d’elle nous vient des évangiles apocryphes, c’est-à-dire condamnés par l’Église, notamment le Protévangile de Jacques, l’évangile du pseudo-Matthieu et l’ascension d’Isaïe. Certains de ces écrits sont d’ailleurs fort récents, comme le Livre de la nativité de Marie qui date du IXe siècle. Même le Coran fait davantage cas de Marie que les quatre évangiles réunis. Les traditions qui font référence à sa famille et à ses parents Anne et Joaquim sont des légendes tardives. En 326, la future sainte Hélène, mère de Constantin, fit édifier une Église du Tombeau de la Vierge près de Jérusalem dans la vallée du Cédron, censée abriter les sépultures de Marie et Joseph ainsi que celles des parents de Marie. Sans doute ne savait-on pas en 326 que Marie avait été « enlevée » au ciel et que cela se passait loin de Jérusalem, dans les environs d’Éphèse, localité où se décida lors d’un concile un siècle plus tard que Marie devait être appelée « mère de Dieu » et non « mère du Christ ». Toujours est-il que Marie présente l’intéressante caractéristique d’être l’un des rares êtres humains à ne pas avoir connu la mort.

## La virginité

Il n’est pas dans mes intentions de polémiquer sur ce sujet scabreux, né d’une allégation de l’Église qui ne pourra jamais être prouvée, car elle appartient à la foi et pas à l’histoire. Mais dans la construction qui conduit à identifier l’homme Jésus au Christ-Dieu, Marie a son rôle, et le dogme de la virginité a lui-même une histoire qui peut nous éclairer. Si l’on s’en tient à la datation officielle des écrits du Nouveau Testament, les premiers textes rédigés sont les épîtres de Paul et datent des années 50-63. Ils sont donc antérieurs au premier des évangiles. À cette époque, Paul ignore tout d’une naissance miraculeuse de Jésus. Il le dit « *né d’une femme* » (Gal 4,4) et non d’une vierge. Il précise que Jésus est issu de la lignée de David « *selon la chair* » (Ro 1,3) sans nous dire par quel parent, sans doute Joseph. Paul serait-il donc le premier hérétique ? De tels propos tenus au moyen-âge vous valaient le bûcher. Mais Paul a une excuse : il ne sait manifestement rien de Marie, pas même son nom qu’il ne cite jamais. Elle n’est pas mentionnée dans les autres épîtres. Par ailleurs, Paul nous indique qu’il a rencontré « *Jacques, le frère du Seigneur*» (Ga 1,19), mais il semble qu’il n’ait rien appris de lui à propos de la famille de Jésus. En résumé, la Vierge Marie est un personnage inconnu de Paul et donc à l’évidence, des premiers chrétiens.

C’est Matthieu[[296]](#footnote-296) qui nous révèle l’information qui provient d’une prédiction du prophète Isaïe : *Voici que la vierge concevra et enfantera un fils auquel on donnera le nom d’Emmanuel* (Is 7,14). Hélas, le mot hébreu “*alma* employé par Isaïe désigne une simple jeune fille et le verset en question ne comporte pas la connotation miraculeuse qu’on a voulu lui donner[[297]](#footnote-297). L’intention de Matthieu est surtout de placer le Nouveau Testament dans les pas de l’ancien et ce recours systématique aux prophéties est une des caractéristiques de son style. Certains décideront plus tard de prendre cette mauvaise interprétation à la lettre, notamment Tertullien (contre Marcion, IV, 13) qui estime qu’il serait si banal qu’une jeune fille tombe enceinte, alors qu’il s’agit de réaliser un signe de Dieu, qu’il faut comprendre qu’il s’agit bien d’une prophétie et donc d’une vierge. L’évangile confirme donc la naissance miraculeuse de Jésus, mais la banalise en évoquant également la naissance singulière de Jean Baptiste, annoncée à Zacharie alors que sa femme est stérile et d’un âge avancé. De tels miracles ne sont pas rares dans l’Ancien Testament, car le rôle de la femme est d’enfanter et que la stérilité constitue une disgrâce. Autrement dit, le monde juif n’accorde aucune considération à la virginité, contrairement à ce qui sera le cas dans le monde romain bien plus tard.

L’évangile de Jean est muet sur ces questions et la mère de Jésus n’y est jamais qualifiée de vierge. Elle intervient très tôt, aux noces de Cana, et Jésus lui parle plutôt rudement : *Que me veux-tu, femme ?* (Jn 2,4). Les autres textes du Nouveau Testament, les Actes, les épîtres de Paul, Pierre, Jacques, Jude et Jean, ignorent tous Marie. D’une manière générale, hormis les deux récits contradictoires de l’enfance, les différents auteurs du Nouveau Testament ne s’intéressent à aucun moment aux conditions, naturelles ou miraculeuses, de la naissance du Sauveur. On pourrait le comprendre dans le cas des textes précoces, c’est plus difficile à admettre dans le cas des plus tardifs.

Ce n’est qu’à partir du IIe siècle que l’attention des chrétiens se porte sur la virginité dont le thème se développe progressivement à travers les écrits des pères de l’Église : Ignace d’Antioche (vers 107), Justin (vers 165), Irénée (vers 202), pour culminer avec Athanase (373), Ambroise (397) et Augustin (430). Il en est de même pour les écrits apocryphes tardifs qui sont très prolixes sur la naissance et l’enfance de Jésus, à grand renfort de merveilleux voire parfois de mauvais goût. Ces écrits pourtant condamnés ont joué un rôle considérable dans l’établissement du dogme concernant Marie, notamment le Protévangile de Jacques, fortement teinté de légendes et de miracles, mais qui témoigne d’une grande ignorance de la Palestine et des coutumes juives de l’époque. Tout y est fait pour développer le thème de la virginité perpétuelle de Marie, notamment par la mention de l’âge très avancé de Joseph interdisant toute paternité postérieure à la naissance de Jésus.

## La construction du dogme

Le dogme de la virginité a été construit progressivement par les affirmations des pères grecs (Origène, Athanase, Basile le Grand, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome) et latins (Ambroise de Milan, Hilaire de Poitiers, Jérôme) des IIIe et IVe siècles, s’appuyant notamment sur Mt 1,1-16, Mt 1,18-25, Lc 1,34-37 et Lc 3,23.

Pourtant, le tout premier credo élaboré lors du concile de Nicée (19 juin — 25 août 325) et qu’on appelle le symbole de Nicée, ignore la Vierge :

1. Nous croyons en un Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles ; et en un Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, unique engendré du Père, c’est-à-dire de la substance [ousia] du Père, Dieu de dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré, non créé, consubstantiel [homoousios] au Père, par qui tout a été fait, ce qui est dans le ciel et ce qui est sur la terre ; qui, pour nous, les hommes, et pour notre salut, est descendu, s’est incarné, s’est fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux et viendra juger les vivants et les morts ; et en l’Esprit saint.
2. Pour ceux qui disent : « Il fut un temps où il n’était pas » et : « avant de naître, il n’était pas » et : « Il a été créé du néant », ou qui déclarent que le Fils de Dieu est d’une autre substance [hypostasis] ou d’une autre essence [ousia], ou qu’il est soumis au changement ou à l’altération, l’Église catholique et apostolique les anathématise.

Ce fâcheux oubli sera réparé au concile suivant, et le credo de Nicée-Constantinople est toujours faussement cité comme celui de Nicée. De nos jours, les théologiens sont devenus prudents, ainsi Charles Perrot :

1. En bref, l’exégèse ne peut étayer avec certitude la position traditionnelle catholique et orthodoxe. Mais la position adverse ne s’impose pas plus.

L’affirmation entre donc dans le credo de Nicée-Constantinople en 381 alors qu’elle ne figurait pas dans le tout premier texte de Nicée en 325. Puis le dogme est élaboré par les affirmations solennelles des conciles christologiques, tel que celui de Chalcédoine en 451, ou la lettre du pape Jean II aux sénateurs de Constantinople, en mars 534 :

1. Nous enseignons qu’il est juste que Marie, glorieuse, sainte et toujours vierge, soit appelée par les catholiques, en un sens propre et véritable, mère de Dieu et mère de Dieu le Verbe incarné en elle.

Exprimé par le deuxième concile de Constantinople en 553, officiellement confirmé avec le troisième canon du premier concile du Latran en 649 qui en fera une vérité de foi, puis en 681 par le troisième concile de Constantinople (6e œcuménique), par le quatrième concile du Latran en 1215 et le deuxième concile de Lyon en 1274, il sera repris de manière ininterrompue jusqu’à Vatican II (Lumen gentium). Et si les Églises protestantes se sont souvent montrées agacées par les développements ultérieurs de la mariologie, l’Église orthodoxe soutient encore cette affirmation dogmatique ignorée du Nouveau Testament. De nos jours, beaucoup de catholiques sincères ignorent encore que leur religion n’a pas été établie une fois pour toutes dans des temps anciens, mais qu’elle s’est lentement construite. Ils ignorent surtout que cette construction se poursuit toujours à l’époque moderne. Le dogme de l’Immaculée Conception (Marie conçue sans le péché originel) date de 1854[[298]](#footnote-298), celui de l’Assomption (Marie glorifiée dans son âme et son corps) de 1950. Une nouvelle phase est même envisagée : une partie des évêques catholiques œuvre pour élever encore le statut de Marie, notamment pour qu’elle accède au statut de co-rédemptrice[[299]](#footnote-299). Nous ne sommes plus très loin des quatre personnages de la Trinité, à l’instar des Trois mousquetaires. On s’éloigne ainsi singulièrement du message de Jésus qui appelait ses contemporains à être de bons juifs et à retrouver l’esprit de leur religion plutôt qu’en suivre seulement la lettre. Pour les historiens, y compris ceux de l’Église, cette tendance est logique : au fur et à mesure que Jésus s’avère être Dieu lui-même, il ne peut être envisagé qu’il soit né d’un humain ordinaire. Il convient donc que le statut de sa mère soit continuellement rehaussé, depuis sa virginité jusqu’à sa prédestination et l’absence de péché originel. Et ce n’est sans doute pas terminé.

## Les débats de la virginité

La discussion porte sur trois éléments qu’il faut se garder de confondre : la conception virginale, la naissance virginale et la virginité perpétuelle de Marie. Le premier point est important puisqu’il concerne le rôle joué par Joseph dans la naissance de Jésus et l’existence de grands-parents paternels nécessaire à son humanité et donc à sa réalité historique. Mais la question de la virginité perpétuelle nous intéresse aussi, s’agissant du débat sur les frères et sœurs de Jésus. L’Église a admis très tôt la conception virginale. Elle tient beaucoup à ce mystère qu’évoque le texte évangélique lui-même :

1. L’ange lui répondit : “l’Esprit saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre (…) Lc 1,35.

Pour justifier le sérieux de ses affirmations, l’Église se défend d’avoir donné dans la facilité : même s’ils n’avaient pas à leur disposition toutes les connaissances de la biologie moderne relatives à la reproduction humaine, les pères n’étaient pas naïfs au point d’ignorer que cette affirmation leur poserait quelques problèmes. Tryphon le juif s’en prend ainsi à Justin :

1. Dans les fables de ceux qu’on appelle les Grecs, on dit que Persée naquit de Danaé qui était vierge, après que celui qui s’appelle chez eux Zeus s’était répandu sur elle sous forme d’or.
2. Vous devriez rougir de raconter les mêmes choses qu’eux, et il vaudrait mieux dire que ce Jésus fut un homme d’entre les hommes, et démontrer par les Écritures qu’il est le Christ.

Mettre à ce point l’accent sur la question de la conception virginale oblige à quelques explications matérielles. Saint Irénée s’est ainsi demandé si le Saint-Esprit s’était glissé dans la Vierge par les parties naturelles. Au tournant des années 1600, un jésuite facétieux, le RP Thomas Sanchez s’est interrogé sur le fait de savoir si la Vierge *avait fourni de la semence dans la conception de son fils Jésus*. Cette idée est moins farfelue qu’il n’y paraît à une époque où l’on peut poser le problème en termes de génétique : ainsi, si Marie a « fourni de la semence », c’est-à-dire si Jésus provient bien d’un ovule, il faut alors qu’il y ait eu une semence symétrique, de plus porteuse d’un chromosome Y, sans quoi Jésus aurait été une fille. Ou alors faut-il considérer que le Saint-Esprit a apporté l’ensemble du matériel génétique, faisant de Marie la première mère porteuse de l’histoire, et de Jésus la première naissance par GPA (gestation pour autrui). La deuxième solution aurait pour intérêt d’éliminer l’épineux problème de l’apporteur du spermatozoïde, d’éviter au Saint-Esprit d’être tributaire du cycle féminin dans l’accomplissement de son projet et de permettre à Jésus d’avoir les yeux clairs comme dans la plupart des films américains qui nous content ses aventures. Derrière ces hypothèses scabreuses se pose le débat du miracle face à la science : à la lumière de ce que nous savons sur la génétique et la reproduction, comment peut-on prendre au sérieux les pieuses affirmations de l’Église ?

Mais l’Église assume : saint Ambroise ne trouve pas la conception virginale plus extraordinaire que les miracles de la pierre vomissant de l’eau, que la mer Rouge se fendant en deux, que le Jourdain remontant vers sa source ou qu’un homme marchant sur les flots sans se mouiller la semelle. Et saint Ambroise a bien raison. C’est finalement le pape Léon le Grand qui fournira l’argument décisif : la virginité était absolument nécessaire pour tromper le Diable qui, ne se doutant pas qu’il fût possible de venir au monde de cette manière, ignora complètement la conception du Sauveur. De telles réponses à ce mystère peuvent sembler bien courtes. Elles éludent le problème plutôt qu’elles ne le résolvent. Les protestants ont sagement trouvé plus approprié de s’éloigner de ce dogme puéril. Il est aussi assez remarquable que le « Je vous salue Marie » ne comporte pas le mot « vierge ». Sur un plan historique, les exégètes modernes les plus prudents admettent qu’on ne dispose que de peu d’éléments d’époque et que la doctrine concernant Marie a été établie tardivement. Ils laissent entendre que la notion de virginité est peut-être moins une question de physiologie que de symbole et que la place prise progressivement par Marie tend à renforcer cet aspect symbolique, le besoin humain d’une *bonne mère*, pure, compatissante, à laquelle on peut s’adresser plus facilement qu’à Dieu lui-même et qui intercéderait avec plus d’efficacité. Un bon avocat en somme[[300]](#footnote-300). Ou alors un clin d’œil subliminal aux souvenirs de notre petite enfance : papa est fort et il sait tout, mais il est loin et sévère ; maman est là près de nous et nous console.

Les critiques qui prennent un évident plaisir à réfuter ces allégations font observer que tout dans l’attitude de Joseph, de Marie et même de Jésus contredit nos connaissances historiques des obligations de la Loi et des coutumes de l’époque : chez les juifs, les filles devaient se marier tôt et avoir des enfants, cela en vue de la pérennité du Peuple élu. Le mariage avait pour objet la procréation, la virginité n’était pas tenue en bien haute estime et les filles étaient promises jeunes. Celles qui avaient un enfant sans mari étaient lapidées. Il était aussi interdit d’épouser une femme dont la stérilité était avérée. Le mariage blanc était évidemment impensable. Une femme qui n’avait pas donné naissance à des enfants après dix années de mariage devait être répudiée et un homme se devait d’être marié. La propre situation de Jésus, célibataire à trente ans, était totalement en dehors des normes[[301]](#footnote-301) de son époque.

S’il faut évoquer la question de la paternité d’un point de vue théologique, il faut noter l’absurdité, voire le scandale en milieu judaïque dans lequel Jésus a vécu, de l’idée selon laquelle Dieu pourrait avoir un fils, laisser les fidèles manger sa chair et boire son sang, ou le laisser se violenter et tuer de la main des hommes. Et aussi qu’un simple être humain, et qui plus est une femme mortelle et née vers l’an 20 av. J.-C., puisse être la propre mère de Dieu, Fils coéternel du Père depuis le commencement des temps. Toutes ces idées sont inconcevables dans le monde juif où Jésus est censé avoir vécu et évolué. C’est à se demander si de telles idées ont pu voir le jour dans ce monde-là ou si elles relèvent d’un développement ultérieur, loin de la Palestine. Car si l’on considère l’état d’esprit non-juif des IIe et IIIe siècles qui voient culminer l’apologie du célibat et de la virginité, le récit évangélique prend alors tout son intérêt.

L’irruption progressive de ces dogmes est à rapprocher de la thèse d’une rédaction tardive des évangiles, et de leur profonde révision ultérieure en milieu helléniste. Il en est de même que la soif de martyre à laquelle on assiste à partir des années 150 et qui trouve davantage sa signification dans la philosophie stoïcienne très en vogue à l’époque que dans une volonté d’imitation des souffrances de Notre-Seigneur.

## Les raisons théologiques

Pour expliquer la formation de ces dogmes, nous devons bien avoir présent à l’esprit les enjeux théologiques de l’époque. Il s’agit alors de réfuter le docétisme très tôt apparu en milieu chrétien. Terme créé à partir du grec *dokeo*, paraître, sembler, l’hérésie docète niait l’incarnation du Christ, celui-ci ayant seulement revêtu une apparence humaine. Dès 140, Marcion présentait un évangile qui faisait apparaître sur Terre un Christ tout adulte. Pour contrer cette tendance, il a fallu tout au long du second siècle, depuis Ignace d’Antioche jusqu’à Tertullien, insister sur la réalité de l’incarnation en lien avec le dogme de la résurrection ainsi qu’avec celui de la grâce, chère à Paul : le salut qui nous est offert en Jésus-Christ est le don gratuit de Dieu qui décide de venir à la rencontre des hommes. La virginité de Marie peut alors être lue comme l’un des signes messianiques, ainsi que le note Justin dans son dialogue avec le Juif Tryphon. On souligne de cette manière la préexistence du Christ. Habituellement, lorsqu’un enfant naît de deux parents humains, une nouvelle personne commence à exister. Or la seconde personne de la Trinité se doit d’être coéternelle. Il serait donc gênant qu’elle soit humaine au point d’être née un jour de manière ordinaire. Or pour l’Église, Jésus doit être complètement humain par Marie, mais aussi complètement divin. Il est engendré au commencement des temps sous son statut divin et né de Marie sous Hérode selon son humanité. Jean est très clair là-dessus. Il ne reste donc plus qu’une question simple : ces éléments sont-ils historiques ?

## Marie à l’époque moderne

À la différence d’autres chrétiens, les catholiques modernes conservent un grand attachement à la question de la virginité et l’expriment sans nuances :

1. La place de Marie dans la religion :
2. il semble que la virginité de Marie n’est pas tout à fait respectée. Marie est parfois présentée comme celle qui a songé à marier Joseph. Pourtant, l’Évangile de Luc ne nous parle pas en ces termes, mais bien de l’intention de Marie de demeurer vierge : « Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais pas d’homme » (Lc 1, 34) ?
3. Cette foi en la virginité de Marie repose sur l’Écriture sainte et sur la Tradition constante de l’Église. (…) L’évangile ne nous dit pas tous les détails qui concernent Marie. Il ne nous dit pas pourquoi cette jeune femme voulait se préparer au mariage avec Joseph (Lc 1, 27), alors qu’elle voulait rester vierge. Il se peut bien que saint Joseph nourrissait le même désir de virginité, sous l’inspiration de l’Esprit. Tous deux avaient le charisme de la virginité ; leur mariage était voulu de Dieu pour que Jésus se développe normalement au sein d’une vraie famille. Ce n’est pas sans motif que Joseph, qui a su si bien veiller sur Jésus, est honoré comme patron de l’Église universelle, la grande famille des enfants de Dieu… (Jean-Paul II)
4. Nous savons avec certitude que Marie a conçu Jésus d’une conception virginale par l’action de l’Esprit saint, sans l’intervention d’un homme. Notre foi nous enseigne également qu’elle est toujours demeurée Vierge, « aeiparthenos », « semper Virgo », « avant, pendant et après la naissance », et cette croyance est aussi celle des Orientaux et même de nombreux Anglicans. L’affirmation « avant la naissance », qui touche au mystère de l’incarnation, est la plus importante.

Le pape Jean-Paul II déclare :

1. Marie « n’est pas une femme mariée qui a des problèmes de stérilité ; elle entend rester vierge par un choix volontaire. Sa volonté de virginité, fruit de l’amour pour le Seigneur, semble constituer un obstacle à la maternité annoncée », celle que l’ange lui annonce. « Je ne connais pas d’homme », dit-elle, ce qui, dans le contexte de sa réponse à l’ange, révèle sa virginité et aussi son intention de rester vierge. Enrichie d’une sainteté exceptionnelle, Marie « est orientée vers le don total — corps et âme — d’elle-même à Dieu, dans l’offrande virginale » (24 juillet 1996).
2. Trop facilement nous nous contentons d’une approche intellectuelle, d’une religion du cerveau qui n’affecte pas notre vie. Dieu n’est pas une idée ; il s’est incarné.

Ces croyants zélés tiennent pour négligeable que la mention de la conception virginale qui leur paraît si importante soit absente des écrits de Paul, de Marc et de Jean. Sur cette question, il n’existe dans tout le Nouveau Testament que les deux versets que nous avons cités, Mt 1,18 et Lc 1,27. L’évangile de Matthieu est très bref sur le sujet, et celui de Luc est très long sur Élisabeth, la cousine âgée, mais passe rapidement sur Marie. L’évangile de Marc qui passe pour être le premier écrit n’en parle à aucun moment alors que d’après les Actes des Apôtres (1-14), Pierre rencontre régulièrement Marie et que Marc est censé transmettre la tradition de Pierre. Dans son évangile, Jean ne parle pas non plus des circonstances de la naissance alors qu’il est censé avoir vécu avec Marie et qu’il aurait pu avoir à cœur de compléter, corriger ou confirmer les écrits de ses prédécesseurs. Mais il faut avant tout noter que Jésus lui-même n’y fait aucune allusion alors qu’il ne pouvait ignorer le fait et son importance. On est aussi fondé à se demander quelle fut la source de cette « information » dont bénéficièrent Matthieu et Luc. Certains ont suggéré que Luc aurait pu tenir des informations de Marie elle-même. Non seulement la chronologie ne s’y prête guère, mais il est probable que Luc n’a jamais rencontré la mère de Jésus et que dans le cas inverse, il aurait eu à cœur d’en faire état et de mentionner cette source irréfutable.

Certains spécialistes n’hésitent plus désormais à critiquer les sources du dogme : d’après Joseph Fitzmyer[[302]](#footnote-302), un jésuite qui enseigne l’exégèse du Nouveau Testament à l’université catholique de Washington :

1. Étant donné que, selon l’opinion commune, les récits de l’enfance furent la dernière partie de la tradition évangélique à prendre forme, ce qui est affirmé touchant la conception virginale dans les évangiles de Matthieu et de Luc représente de façon quasi certaine un développement postmarcien (…) Il ne faudrait pas que le lecteur soit induit en erreur par la leçon que la Bible de Jérusalem propose de Jn 1,13 ; elle suit une tradition patristique en lisant « lui[[303]](#footnote-303) qui ne fut engendré ni du sang, ni d’un vouloir de chair, ni d’un vouloir d’homme, mais de Dieu » — leçon qui n’est appuyée par aucun manuscrit grec du quatrième évangile et ne figure dans aucune édition critique moderne du Nouveau Testament grec.

Il se trouve donc par bonheur des catholiques raisonnables pour rappeler que le centre de la foi chrétienne, c’est le Christ mort et ressuscité, et non sa mère, et encore moins la virginité de sa mère, et que les textes les plus anciens, de Paul ou de Marc, n’ont pas éprouvé le besoin d’en faire mention. Selon eux, cette sobriété doit nous faire rejeter la tentation « matérialiste ». Né des œuvres du Saint-Esprit : n’est-il pas plus sain, simple et raisonnable de comprendre que cette naissance résulte d’un dessein divin intellectuel ou conceptuel plutôt que d’une technique de fécondation pour le moins étrange ? La conception virginale n’est pas la preuve de la divinité du Christ, et Jésus n’est pas reconnu Fils de Dieu par sa naissance, mais par sa résurrection (Rm 1,4 et Ac 13,32-33). Il n’est pas homme par sa mère et Dieu par son Père, et demi-dieu à l’instar des mythologies païennes. Si Jésus est dit « Fils de Dieu », ce n’est pas par filiation biologique, mais ontologique, qui se situe non dans le temps, mais dans l’éternité. Tout est dit.

## Les frères et sœurs de Jésus

La question des frères et sœurs de Jésus est intimement liée à celle de la virginité « post partum », c’est-à-dire perpétuelle, de Marie, Jésus étant réputé l’aîné. Dans un ouvrage très complet et documenté, Simon Claude Mimouni[[304]](#footnote-304) traite de ces questions sous tous les angles. Nous avons vu précédemment que Flavius Josèphe mentionne le martyre de *Jacques, frère de Jésus qu’on appelle Christ*. Certains considèrent ce témoignage comme authentique, car d’une part, il ne comporte aucun élément posant réellement problème, et que d’autre part il est difficile d’imaginer qu’un interpolateur chrétien ait posé autant de difficultés dans une simple phrase, en citant un frère de Jésus et en omettant des éléments plus décisifs concernant le Christ. D’autres répondent que l’interpolation en question est simplement antérieure au dogme de la virginité perpétuelle de Marie qui fait de Jésus, « *son premier-né* », un enfant unique. Flavius Josèphe nous apprend aussi que la mort de Jacques a été l’occasion du renvoi d’un personnage important. Fallait-il donc que Jacques le fût encore davantage[[305]](#footnote-305). Origène explique que d’après Flavius Josèphe, la punition du crime fut la destruction de Jérusalem, mais le paragraphe qu’il cite n’existe plus dans les versions modernes de Josèphe. Jacques est également mentionné dans la *Première Épître aux Corinthiens, l’Épître aux Galates* et dans les *Actes des Apôtres[[306]](#footnote-306)*. Paul a personnellement connu Jacques : lors de sa visite à Jérusalem, il n’a pas vu *« d’autres apôtres, mais seulement Jacques, le frère du Seigneur »* (Gal 1,19). Dans 1 Co 9,4-5, il interroge :

1. N’avons-nous pas le droit d’emmener avec nous une femme chrétienne, comme les autres apôtres, et les frères du Seigneur, et Céphas ?

Une constatation s’impose d’emblée : par le nombre, la diversité et la qualité des citations (évangiles, Actes, épître de Paul, épîtres catholiques, écrits patristiques, apocryphes, historiens chrétiens et sources profanes), l’historicité de Jacques est beaucoup plus attestée[[307]](#footnote-307) que celle de son frère Jésus. Après une série de déplacements et de miracles opérés, Jésus revient *dans sa patrie* selon Mt 13,54 et Mc 6,1 (*à Nazara où il avait été élevé* selon Lc 4,16). Marc ajoute *et ses disciples le suivent*. Le sabbat arrive et à la stupéfaction des habitants, Jésus se met à enseigner dans la synagogue. Leur stupeur et leur interrogation figurent dans l’un des rares épisodes attestés par les quatre évangiles. Marc :

1. Celui-ci n’est-il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joset, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici, près de nous ? Mc 6,3

Matthieu reprend avec quelques nuances : Jésus est le fils du charpentier et Joset est remplacé par Joseph :

1. Celui-ci n’est-il pas le fils du charpentier, sa mère ne s’appelle-t-elle pas Marie, et ses frères Jacques et Joseph et Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes de chez nous ? Mt 13,55-6

Luc est beaucoup plus bref :

1. N’est-il pas (le) fils de Joseph, celui-ci ? Lc 4,22

Jean également :

1. Celui-ci n’est-il pas Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Jn 6,42

Dans l’épisode de la vraie parenté de Jésus (Mt 12,46, Mc 3,32 et Lc 8,19), il est également question de « *sa mère et ses frères* ». Des traditions ultérieures citent deux sœurs dont les prénoms sont Miriam et Salomé, mais d’autres prénoms ont été avancés.

L’évangile de Jean ne nomme pas les frères de Jésus, mais indique que Jésus *descendit à Capharnaüm, lui, ainsi que sa mère et ses frères et ses disciples* (Jn 2,12), ce qui prouve qu’il s’agit bien d’une parenté familiale et pas spirituelle, d’autant que *pas même ses frères en effet ne croyaient en lui* (Jn 7,5). Ces deux versets excluent clairement qu’on puisse assimiler les frères aux disciples, car dans un cas ils sont cités séparément, et dans l’autre, il est difficile de comprendre qu’on puisse qualifier de disciples des frères qui ne croient pas en lui. Et c’est bien le sens de la précision donnée dans Mc 6,1 évoqué plus haut.

Enfin, il est également question des frères dans les Actes, visiblement dans un contexte familial :

1. Tous, unanimes, étaient assidus à la prière, avec quelques femmes dont Marie la mère de Jésus, et avec les frères de Jésus. Ac 1:14

On retrouve aussi des témoignages sur les frères de Jésus dans les apocryphes les plus anciens. Ainsi, dans l’évangile des Nazaréens, cité par Jérôme, il est question de Marie et des frères, dès l’épisode de Jean Baptiste :

1. Dans l’évangile selon les Hébreux, qui a été écrit en langue araméenne et syriaque, mais avec des lettres hébraïques, et dont les nazaréens se servent encore aujourd’hui, cet évangile selon les apôtres, ou bien comme beaucoup le prétendent, selon Matthieu, qui se trouve aussi à la bibliothèque de Césarée. L’histoire est la suivante : Voici que la mère du Seigneur et ses frères lui disaient : Jean Baptiste baptise pour la rémission des péchés ; allons nous faire baptiser par lui. Il leur répondit : quel péché ai-je commis pour que j’aille me faire baptiser par lui ? À moins peut-être que cela même que je viens de dire ne soit de l’ignorance.
2. Jérôme — Contre les pélagiens, III, 2

Ce témoignage nous apprend au moins que le document, selon Jérôme, existait toujours à la bibliothèque de Césarée à son époque, et que les Nazaréens le tenaient pour le vrai Matthieu. Quant à Jérôme, il ne semble en rien choqué par la mention des frères de Jésus, et ne se sent pas obligé de fournir une explication ou de les travestir en cousins ou en disciples, ce qui pourtant a été réalisé au fur et à mesure que les évangiles étaient recopiés.

En conclusion, *rien dans le récit canonique ne soutient que les frères et sœurs ne seraient pas biologiques.* La réalité de leur existence est limpide dans les textes. Elle constitue sans doute l’un des éléments les mieux attestés, tant par les historiens, les textes canoniques, apocryphes et patristiques. Le monde protestant l’a admis depuis longtemps. Cette question n’est un problème que pour la théologie catholique et orthodoxe, et sur la base d’éléments théologiques et dogmatiques introduits bien plus tardivement. Simon Claude Minouni[[308]](#footnote-308) l’exprime en ces termes : « *Que Jésus de Nazareth, en tant qu’être humain, ait eu une famille, cela paraît tout à fait normal. Mais ce qui l’est moins, c’est à partir du moment où l’on considère qu’il a été aussi un être divin »* et *« Les évangélistes n’ont rien tenté pour dissuader leurs lecteurs de croire à l’existence de frères et sœurs de Jésus »*. Faut-il conjecturer que pour les premiers chrétiens qui lui ont reconnu une famille, Jésus ne fut pas un être divin ? Le Jésus historique est le frère aîné d’une famille nombreuse comportant quatre autres frères et au moins deux sœurs. Jacques le Juste est également cité dans l’évangile de Thomas. Des nombreux ouvrages qui ont été consacrés au probable premier dirigeant de l’église « chrétienne » de Jérusalem, il ressort Jacques était un frère véritable. Ces études nous fournissent une importante indication méthodologique : quand on voit à quoi peut ressembler la recherche sur Jacques, l’examen des différentes strates de témoignages et de commentaires, l’abondance des sources et leur diversité, on ne peut qu’être frappé par le contraste avec son frère Jésus. À la différence de Jacques, de Jésus nous n’avons rien. L’historicité du cadet est avérée, indiscutable, établie de mille manières. Celle de Jésus n’est pas documentée. Le personnage reste dissimulé derrière un brouillard dense. C’est à se demander si paradoxalement, la seule preuve, indirecte, mais tangible, de l’existence de Jésus, ne serait pas tout simplement celle de son frère.

## Les théories

En dépit des conclusions des chercheurs, pour les théologiens catholiques, aucun doute n’est permis : Marie a été perpétuellement vierge, avant la naissance (*ante partu*), pendant la naissance [[309]](#footnote-309)(*in partu*) et tout le reste de sa vie (*post-partum*). Ce premier-né est un enfant unique et les « frères » ne sont que des cousins, des proches parents ou des frères en religion. Mais plusieurs siècles ont été nécessaires pour que soit arrêtée la solution. Retraçons cet intéressant parcours :

1) Une première théorie, dite « helvidienne », datant du deuxième siècle, laisse entendre que si Jésus a bien bénéficié d’une conception virginale, les frères et sœurs seraient bien nés de Joseph et Marie, mais ultérieurement. En effet, la virginité perpétuelle de Marie n’est nulle part affirmée dans le Nouveau Testament. Le texte de Matthieu est clair puisque Joseph…

1. … prit chez lui sa femme, et il ne la connut pas jusqu’au jour où elle enfanta un fils[[310]](#footnote-310) (Mt 1, 24-25)

L’évangéliste n’aurait pas employé cette formulation délicate s’il avait cru à la virginité perpétuelle de Marie, d’autant qu’il mentionne ensuite l’existence des frères et sœurs[[311]](#footnote-311). Outre Helvidius, cette thèse a eu pour partisans Hégésippe, jovinien, et Tertullien. Pour écarter cette théorie, l’Église et ses partisans n’ont pas hésité ultérieurement à falsifier les textes afin de proposer des versions plus acceptables.

2) La deuxième théorie est plus tardive : les frères seraient en fait des demi-frères, nés d’un précédent mariage de Joseph. Cette conception est développée dans des écrits apocryphes tels que le Protévangile de Jacques, un des frères en question, ou l’histoire de Joseph le charpentier. Mais nous ne disposons d’aucun élément laissant entendre que Joseph fut précédemment marié et déjà père de six enfants. De plus, cette théorie est difficilement compatible avec un Jésus « *premier né* », surtout au sens du sang de David. Un écrit moderne mentionne cette théorie en ces termes :

1. Les Pères de l’Église ont, semble-t-il, toujours affirmé la virginité perpétuelle de Marie, notamment Clément d’Alexandrie, Origène et Eusèbe de Césarée. Probablement influencés par certains récits apocryphes (notamment le Protévangile de Jacques du deuxième siècle), ils ont vu dans ces « frères de Jésus » les enfants d’un premier lit du « vieux Joseph ». Si cette solution, qui n’a aucun fondement dans l’Écriture, nous fait sourire aujourd’hui, elle souligne du moins la croyance de l’Église ancienne en la virginité perpétuelle de Marie.

L’affirmation du Protévangile de Jacques a surtout pour objet de combattre les théories docètes qui affirmaient la simple apparence humaine de Jésus. Il était urgent de reconstituer au Christ les caractéristiques d’une humanité, ce qui conduisit à de nouveaux textes et très probablement à des corrections et des ajouts aux textes canoniques, visant notamment une insistance sur les éléments humains tels que sa naissance, sa jeunesse, son corps, ses doutes et ses souffrances.

3) La troisième interprétation, qui a fini par s’imposer à l’Église, est due à l’ingéniosité de Jérôme[[312]](#footnote-312) qui fait des frères les cousins germains de Jésus, fils d’une sœur aînée de Marie, appelée Marie de Clopas.

1. Près de la croix de Jésus se tenait sa mère, la sœur de sa mère : Marie, femme de Clopas, et Marie-Magdeleine. (Jn 19, 25)

Et de citer à l’appui Hégésippe[[313]](#footnote-313) (mort vers 180) qui identifie Jacques, frère du Seigneur à Jacques d’Alphée, plus connu sous le nom de Jacques le Mineur[[314]](#footnote-314), par opposition à Jacques le Majeur, fils de Zébédée et frère de Jean l’évangéliste[[315]](#footnote-315). Il lui semble logique d’attribuer à cette Marie, femme de Clopas, le frère de Joseph, les quatre fils : Jacques, José, Jude et Simon puisque les habitants de Nazareth qui croyaient que Jésus était le fils de Joseph, emploient le terme « LE fils ». Mais c’est de la fine couture. Cette interprétation qui prévaut toujours aujourd’hui officiellement souffre de nombreuses objections : pourquoi appelait-on constamment Jacques « frère » du seigneur s’il n’était que son cousin ? Pourquoi Marie femme d’Alphée est-elle appelée « de Clopas » ? Comment traiter le cas du disciple Lévi/Matthieu[[316]](#footnote-316) qui est également fils d’Alphée ? Pourquoi cette interprétation est-elle si tardive et ne correspond-elle à aucune tradition ? Pourquoi les auteurs qui ont écrit directement en grec auraient-ils utilisé le mot *adelphos* pour signifier qu’il s’agissait de cousins, alors que le mot *anepsios[[317]](#footnote-317)* existe bien et qu’il est souvent employé ? Comment qualifier les sœurs pour lesquelles le terme *adelphos* est impossible ? Pourquoi ces cousins sont-ils toujours dans l’entourage de leur « *mère* » si cette dernière n’est que leur tante ?

## Des frères en religion

On a aussi fait valoir que le terme de frères pouvait s’entendre comme « frères en religion ». Le simple examen des textes montre que cette interprétation est inadéquate, les frères étant parfois mentionnés précisément pour leur scepticisme, contrairement aux apôtres et aux disciples. La tonalité générale des évangiles témoigne d’ailleurs d’une certaine hostilité de la part de la famille de Jésus pendant toute l’époque de sa prédication. C’est très concevable si on se représente un Jésus chef de famille délaissant brusquement maison et proches pour se lancer dans l’aventure baptiste. Certains passages ont été modifiés : d’après M.-E. Boismard, on assiste à une transformation des textes au fur et à mesure que la virginité prend de l’importance. Dans un premier temps, il est question de Jésus enseignant dans la synagogue[[318]](#footnote-318) de Nazareth à ses concitoyens qui le connaissent, ainsi que son père et sa mère, ses frères et ses sœurs étaient frappés (Matthieu et Marc) et étonnés (Luc), puis brusquement scandalisés. Ceci traduit deux étapes de rédaction. Luc et Jean omettent de citer les frères et sœurs en parallèle des versets de Mt 13,55-56 et Mc 6,3. Est-ce volontaire pour préserver la théorie de la virginité de Marie ? Ce n’est pas certain, car Luc n’hésite pas alors à évoquer le fils de Joseph, et Jn 6,42 à parler du *fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère*. Mais il faut noter qu’il s’agit d’un des rares épisodes dans lequel le texte de Luc ne reprend pas celui de Marc. Des éléments relatifs à ces débats présentent aussi des anachronismes flagrants : la valorisation de la virginité de Marie ainsi que le célibat de Jésus sont des notions typiques du IIe siècle occidental et n’appartiennent pas au monde juif des années de Jésus. L’hypothèse d’ajustements tardifs, destinés à accompagner l’évolution du dogme, est ainsi confortée.

## Cousins ou proches parents

On explique parfois que le terme grec *adelphos*/frère peut désigner une personne autre qu’un frère par le sang. On trouve des exemples où ce terme évoque la parenté spirituelle (Mt 25,40), désigne des disciples (Mt 28,10 ou Rm 8,29) ou un coreligionnaire (Rm 9,3), voire un voisin (Mc 6,17-18) ou un simple parent (Gn 29,12 ; 24-48).

L’argument avancé pose la question de la langue d’origine. Il est peu probable que les paroles prononcées par les habitants de Nazareth l’aient été en grec, langue dans laquelle nous sont parvenus tous les textes du Nouveau Testament. D’où la pertinence des recherches sur les termes originaux tels qu’ils ont pu être prononcés, sans doute en araméen. Il a été soutenu que le mot équivalent dans ces langues avait un sens encore plus large, notamment dans la Bible, où les mots frère et sœur couvrent un large champ sémantique. En hébreu et en araméen, le mot *« ah* peut désigner un frère de sang, mais aussi un demi-frère (Gn 42,15 ; Gn 43,5), un neveu (Gn 13,8 ; Gn 14,16) voire un simple cousin (Lv 10,4 ; 1Ch 23,21-22). Les langues sémitiques ont un mot pour dire oncle ou tante, mais n’en ont pas pour rendre le terme de cousin. Se conformant à la manière orientale, les traducteurs grecs de la Bible ont ainsi pu traduire l’hébreu *« 'ah* par *adelphos*, frère et non par *anepsios*, cousin. Si bien que, sur cette lancée, le mot frère du Nouveau Testament pourrait fort bien désigner ce que nous appelons un cousin, de même que le mot sœur dérivé de la même racine hébraïque. Cette interprétation bien pratique est rapide sinon abusive. Il ne suffit pas d’affirmer qu’une telle interprétation est théoriquement possible, il faut encore démontrer qu’on se trouve bien dans un tel cas et expliquer pourquoi en traduisant des propos d’araméen en grec, on aurait uniformément utilisé le terme de frère alors que le mot cousin existe et est parfois employé à bon escient, et le tout dans des textes censés avoir été écrits directement en grec.

## Les femmes au pied de la croix

Les tenants de la tradition affirment que si Marie avait eu d’autres enfants, Jésus expirant n’aurait pas confié sa mère à Jean, un disciple. Il dit : « *Íde o uiòs sou* ». L’article o : voici le Fils de toi. Jean se substitue à Jésus dans le rôle de fils et sa mission de fils unique (Jn 19,26). Mais qui était donc au pied de la croix ? Parmi les synoptiques, Marc et Matthieu concordent et ne citent pas clairement la présence de la mère de Jésus :

1. Il y avait aussi des femmes qui regardaient de loin, et parmi elles Marie de Magdala, Marie, la mère de Jacques le petit et de José, et Salomé, qui le suivaient et le servaient quand il était en Galilée, et beaucoup d’autres qui étaient montées avec lui à Jérusalem. Mc 15, 40-41
2. Marie de Magdala et Marie, mère de José, regardaient où on l’avait déposé. Mc 15,47
3. Il y avait là de nombreuses femmes qui regardaient de loin, qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée en le servant ; parmi elles se trouvaient Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée. Mt 27,55-56
4. Cependant Marie de Magdala et l’autre Marie étaient là, assises en face du sépulcre. Mt 27,61

Alors qu’il était si simple de dire *sa mère*. Luc est encore plus évasif et dit *les femmes* :

1. Tous ses familiers se tenaient à distance, ainsi que les femmes qui le suivaient depuis la Galilée et qui regardaient. Lc 23,49
2. Les femmes qui l’avaient accompagné depuis la Galilée suivirent Joseph (d’Arimathie) ; elles regardèrent le tombeau et comment son corps avait été placé. Puis elles s’en retournèrent et préparèrent aromates et parfums. Lc 23,55-56

Après le repos du sabbat, les femmes donc se rendent à la tombe. Luc cite alors leur nom : Marie de Magdala et Jeanne et Marie de Jacques. L’évangile de Jean vient contredire ce bel ensemble : la mère de Jésus n’assiste pas « de loin ». Elle est aussi avec Jean et Jésus leur parle. Autant de détails essentiels[[319]](#footnote-319) qui ont échappé à Matthieu, Marc et Luc[[320]](#footnote-320) :

1. Près de la croix de Jésus se tenaient debout sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas et Marie de Magdala.
2. Jn 19,25
3. Jésus donc voyant sa mère et, se tenant près d’elle, le disciple qu’il aimait, dit à sa mère : « femme, voici ton fils ». Puis il dit au disciple : « voici ta mère ». Dès cette heure-là, le disciple l’accueillit chez lui[[321]](#footnote-321). Jn 19, 26-27

On a prétendu que cet épisode dans lequel Jésus confie sa mère au disciple bien-aimé prouve que celle-ci n’avait pas d’autres enfants. Ce passage a été utilisé pour rejeter l’interprétation helvidienne, en notant qu’il serait étonnant que Jésus confie sa mère à un tiers alors qu’elle a d’autres enfants vivants. Mais nous avons vu que ce récit n’est pas corroboré par les autres évangiles dont aucun ne fait état de la présence de Marie ni du disciple Jean au pied de la croix. D’après les évangiles, au moment où Jésus est crucifié, les disciples sont en fuite. Selon Mc 15,40, trois femmes étaient présentes au pied de la croix : Marie Magdeleine, Marie la mère de Jacques et de Joset, et Salomé. Ce sont les mêmes Jacques et Joset qualifiés *d’adelphos* en Mc 6,3. Dans ce verset, ils sont ses enfants, dans Mc 15,40, elle est leur mère. C’est beaucoup pour soutenir la thèse des simples cousins, même si on comprend mal pourquoi deux enfants sont cités alors que troisième est sur la croix.

D’autres questions se posent à nous : Jacques et José/Joseph ne seraient pas les fils de Marie mère de Jésus, mais de l’autre Marie qui servait Jésus ? Jude et Simon sont aussi les « frères de Jésus » et leur nom nous est donné tout de suite après Jacques et José. Sont-ils aussi les vrais frères de l’autre Marie ? Jude, dans son épître se nomme modestement : « Jude, serviteur de Jésus, frère de Jacques ». S’agit-il d’un des quatre ? Selon Eusèbe, Hégésippe, historien de l’Église, écrivait vers 180 que Simon était « fils de Marie, femme de Clopas », lequel était frère de Joseph. Quant au texte de Jean, il faut rappeler que les évangiles sont écrits sans ponctuation. Marie est-elle la sœur de sa mère et femme de Clopas ? Pourquoi sont-elles près de la croix alors que les synoptiques les disent éloignées ? Pourquoi la mère de Jésus est-elle citée par Jean et pas par Matthieu, Marc et Luc ? Qu’est devenue Salomé et qui est-elle ? Pourquoi Salomé est-elle citée par l’un, et la mère des fils de Zébédée par l’autre ? Salomé est-elle la femme de Zébédée ? Pourquoi alors citer les fils du père quand seule la mère est présente ? Il est également bien peu vraisemblable que lors d’un tel événement, les gardes aient laissé approcher la famille ou les amis du lieu d’exécution d’un criminel. Si Jean laisse entendre que Marie et Jean sont proches, c’est surtout pour mettre en scène le fait que Jésus leur parle. D’ailleurs pourquoi Matthieu et Marc auraient-ils choisi de citer les femmes qui se trouvaient loin, plutôt que Marie si celle-ci se trouvait au pied de la croix ? Et pourquoi oublient-ils de mentionner la présence essentielle de Jean ? Leur excuse est de n’avoir pas assisté à la crucifixion, notamment Marc et Luc. Ni Matthieu censé à ce moment être en fuite ainsi que les autres disciples.

On ne peut que constater que les éléments qui attestent de l’existence de frères et sœurs sont beaucoup plus nombreux et surtout plus diversifiés (Flavius Josèphe, saint Paul, évangiles, actes) que les témoignages inverses qui sont rares et tardifs. Et il est cocasse d’observer comment l’Église a su utiliser à bon escient les récits apocryphes qu’elle rejette par ailleurs. Pour résumer la difficulté, l’historien protestant Maurice Goguel[[322]](#footnote-322) concluait sobrement :

1. Il n’y a pas de problème des frères de Jésus pour l’histoire ; il n’y en a que pour la dogmatique catholique.

Cette question des frères et sœurs de Jésus est intimement liée à l’affirmation de la virginité perpétuelle de Marie dont on a vu qu’elle était tardive et loin de constituer un élément important des récits évangéliques.

Quant au rôle joué par les frères de Jésus, qu’il s’agisse de vrais frères, de demi-frères ou de cousins, ces parents de Jésus entretiennent des relations difficiles avec lui (Mt 12,46-50). Non seulement *« ses frères eux-mêmes ne croyaient pas en lui »* (Jn 7,5), mais ils en viennent à penser qu’il est devenu fou. *« Les gens de sa parenté vinrent pour s’emparer de lui. Car ils se disaient : Il a perdu la tête. »* (Mc 3,21). Peut-être même pensent-ils, comme les scribes, *qu’il a Béelzéboul en lui* (Mc 3,22). Jésus constate qu’un *« prophète n’est méprisé que dans sa patrie, parmi ses parents et dans sa maison. »* (Mc 6,4). Aussi relativise-t-il cette parenté de sang par rapport à la parenté spirituelle.

Dans cette recherche sur l’historicité de Jésus, aucun élément relatif à sa famille, ses ancêtres, son père et sa mère, ou ses frères et sœurs ne nous offre des repères historiques sérieux et probants, à l’exception du cas de Jacques. En revanche, les traces de modifications, falsifications, altérations et interpolations des textes se révèlent innombrables. Ce dossier ne plaide vraiment pas en faveur de l’existence historique du Jésus de l’Église.

# CHAPITRE 10

Cruci-Fiction

S’il est un fait que chacun connaît bien à propos de Jésus, c’est qu’il a été crucifié. Il doit donc exister à l’origine de cette information universellement connue des sources qui évoquent l’événement, a priori historique, ainsi que tout ce qui le précède logiquement, c’est-à-dire une arrestation, peut-être un procès, et à la fin une exécution. Le rôle des historiens est de nous éclairer sur les différentes phases de cet épisode court, mais crucial de sa vie : à quelle époque ces événements se sont-ils produits, qui a condamné Jésus et pour quelles raisons, qui l’a mis à mort, de quelle manière, etc.

1. Cette partie de la vie de Jésus nous semble si solidement établie qu’elle a rarement fait l’objet de polémiques. Toutefois, à examiner de manière plus approfondie les sources disponibles, le scénario que chacun de nous a en tête, et qui a été largement popularisé par différents films, n’est pas si évident à établir. Raymond E. Brown[[323]](#footnote-323), auteur chrétien moderne qui fait autorité sur la question, a consacré à *La Passion du Messie*, un ouvrage comptant 1595 pages et pas moins de 2,025 kg pour l’édition française. Dans cette véritable encyclopédie de la mort de Jésus, le plus petit détail est décortiqué sur une quinzaine de pages. Mais étrangement, dès que l’on recherche des réponses aux questions les plus simples, les plus basiques et les plus évidentes posées ci-dessus, on rencontre les pires difficultés à trouver une réponse précise, claire et structurée.

Rappelons tout d’abord que les historiens ne peuvent produire à propos de la mort de Jésus que quatre des témoignages profanes anciens que nous avons déjà détaillés au chapitre 1 :

**1. Tacite** : *Il y avait à Rome, sous Néron, une secte de misérables juifs, adorant un nommé Chrestus mis à mort sous Ponce Pilate, et que le peuple appelait Chrétiens » (…) Ce nom leur vient de Christ qui sous Tibère, fut livré au supplice par le procurateur Ponce Pilate*.

Vous noterez que Tacite ne précise pas quel fut le mode d’exécution et qu’il laisse ainsi passer une bonne occasion de signaler à ses lecteurs le caractère infamant du supplice employé. Vu le peu de considération que Tacite affiche par ailleurs à l’égard des chrétiens, cette omission est bien surprenante.

**2. Flavius** Josèphe dans les Antiquités Judaïques : *Vers cette époque surgit Jésus (…) Il fut accusé devant Ponce Pilate par les principaux de la nation, et Pilate le fit crucifier.*

Ce texte daté de la fin du premier siècle est inconnu des premiers pères de l’Église, mais aussi de Justin, d’Irénée, de Tertullien et d’Hégésippe. La plupart des historiens[[324]](#footnote-324) s’accordent à reconnaître une fraude, probablement d’Eusèbe de Césarée. Peu importe. Concernant notre sujet, il présente l’avantage de comporter les mots *Jésus* et *crucifier*. Nous verrons plus loin qu’une autre version de Josèphe donne un tout autre scénario.

1. **3. Le Talmud** (BTB, Sanhédrin, 43 a) : *La veille de la Pâque, on a pendu Jésus. Un héraut marcha devant lui durant quarante jours disant : il sera lapidé parce qu’il a pratiqué la magie et trompé et égaré Israël. Que ceux qui connaissent le moyen de le défendre viennent et témoignent en sa faveur. Mais on ne trouva personne qui témoignât en sa faveur, et donc on le pendit la veille de la Pâque*.

Ce récit ignore le rôle des Romains et laisse entendre que l’exécution de Jésus fut une affaire juive. Le texte confirme la date,[[325]](#footnote-325) mais pas le mode d’exécution (lapidé et pendu) ni le scénario (quarante jours et pas quelques heures). En écho lointain, le **Coran** (IV, 157) confirme la responsabilité des Juifs qui ont affirmé : « *Nous avons tué le messie Jésus, fils de Marie* ». Le terme *tué* qui est employé est lui aussi bien imprécis.

**4.** **Lucien** de**Samosate** se moque du *sophiste crucifié* auquel les chrétiens rendent un culte. Mais nous sommes cent cinquante ans après les faits et Lucien de Samosate fait référence au discours chrétien.

Riend’autre. Nous ne disposons d’aucun autre témoignage profane ancien à propos de la mort de Jésus. Deux seulement nous donnent la précision de la crucifixion : Flavius Josèphe qui est un faux et Lucien de Samosate qui est tardif, polémique et ne fait que témoigner du discours qu’il a entendu à son époque. Une fois de plus, il ne nous reste pour source que les évangiles. Alors que disent-ils et que valent leurs informations ?

Une remarque méthodologique préalable s’impose : ainsi qu’on va le constater, il est difficile de distinguer dans les récits de la Passion les éléments qui relèvent de l’information factuelle et le discours théologique que les auteurs ont voulu mettre en avant à l’appui de leurs thèses, car il est clair que pour les rédacteurs, la mort de Jésus a un sens qui va au-delà de l’événement. Sur le sujet de la Passion, nous disposons cette fois de cinq[[326]](#footnote-326) textes puisque l’évangile apocryphe de Pierre relate lui aussi les épisodes de la crucifixion et de la résurrection. C’est donc avec une certaine logique que Raymond E. Brown prend en considération ce cinquième évangile même si c’est pour s’en servir de contre-exemple la plupart du temps. Si ces textes semblent nous conter globalement le même récit, ils nous en fournissent dans le détail des versions bien différentes. Peu importe, diront les traditionalistes : interrogez quatre témoins d’un accident, vous aurez quatre versions différentes et parfois contradictoires. C’est faire bien peu de cas du Saint-Esprit censé avoir inspiré les auteurs. Deux séries de difficultés s’offrent à nous. La première concerne le contenu même du récit évangélique. La seconde est relative à sa transmission. Examinons tout d’abord les questions posées par le contenu.

## Par qui Jésus est-il condamné et crucifié ?

L’Église quant à elle nous livre un discours officiel bien établi selon lequel aucun doute n’est possible : le procurateur Ponce Pilate est la seule autorité à pouvoir délivrer une sentence de mort. Il la prononce, avec toutes sortes de réticences et sous la pression de la foule manipulée par les autorités juives, mais il le fait et Jésus subit alors une flagellation romaine suivie d’une crucifixion romaine. Mais cette version officielle que nous avons tous en tête, et qui a été largement illustrée, correspond-elle à ce que disent les textes ?

Il faut rappeler en incidente que selon le discours de l’Islam, Jésus n’a pas été crucifié, car un autre a pris sa place. Il faut probablement y voir une survivance des conceptions docètes s’appuyant sur l’épisode synoptique concernant Simon de Cyrène. De même, le Talmud attribue aux Juifs la responsabilité de l’exécution de Jésus, même s’il est difficile d’en comprendre les raisons, car ce n’est pas le discours connu de l’époque et que cette revendication surprenante n’est pas favorable aux Juifs.

## Le scénario de Pierre

Considérons tout d’abord le texte de l’évangile apocryphe de Pierre, le plus tardif des cinq récits qui racontent la condamnation, la mort et la résurrection de Jésus. Cet évangile qui semble dater de la fin du IIe siècle nous livre une histoire bien différente que celle que nous avons apprise. Le peu qui nous reste de cet évangile débute au moment de la condamnation de Jésus. La scène se déroule dans le palais d’Hérode Antipas en présence de Jésus, des autorités juives et de Ponce Pilate, alors que ce dernier vient probablement de se laver les mains :

1. Parmi les Juifs, personne ne se lava les mains, ni Hérode, ni aucun de ses juges. Et comme ils ne voulaient pas se les laver, Pilate se leva [pour sortir]. Alors le roi Hérode ordonne que Jésus soit poussé dehors, en disant : faites tout ce que je vous ai ordonné de lui faire.

Hérode livre alors le condamné au peuple la veille des Azymes. Jésus est crucifié par les Juifs et *se taisait comme s’il n’éprouvait aucune souffrance[[327]](#footnote-327)*. Plus loin, le texte confirme que *le peuple s’est tué en crucifiant notre Sauveur*. De nombreux détails sont repris des évangiles canoniques, notamment Matthieu, tels que le tremblement de terre, le voile du temple qui se déchire de haut en bas et l’obscurité soudaine. Leur présence confirme ainsi le caractère tardif de la rédaction de l’apocryphe. Mais on y trouve aussi des divergences, comme le refus de briser les jambes de Jésus, qui n’est pas motivé par un texte tiré des écritures, mais par la volonté de le laisser souffrir davantage, ce qui correspond à une pratique historiquement avérée. Une autre différence concerne la mention portée sur le titulus : *celui-ci est le roi d’Israël*, une terminologie logique et cohérente avec le scénario proposé, et sans doute plus probable historiquement que l’appellation classique de *roi des Juifs[[328]](#footnote-328)*.

Que penser de ce récit tardif qui contredit radicalement le scénario habituel ? Il pourrait être considéré comme fantaisiste et écarté sans hésitation s’il n’avait été repris par un texte datant du début du IIIe siècle, la ***didascalie syriaque****,* ou *doctrine des douze apôtres et saints disciples de notre Sauveur :*

1. Car celui qui était un païen et un peuple étranger, Pilate le juge, n’a pas consenti à leurs actes de méchanceté, mais a pris l’eau et a lavé ses mains, et a dit ; je suis innocent du sang de cet homme. Mais le peuple répondit et dit : que son sang soit sur nous et sur nos enfants ; et Hérode a ordonné qu’il soit crucifié et notre Seigneur a souffert pour nous le vendredi. Le jeûne du vendredi et du sabbat est donc particulièrement important pour vous. Didascalia, XXI, 18

Cet ouvrage qui relaye le scénario de l’évangile de Pierre est un document sérieux puisqu’il s’agit d’un manuel destiné à l’instruction des prêtres. On présume que son auteur était un évêque du nord de la Syrie. Ce texte jouissait d’une grande considération de la part d’Épiphane de Salamine au point d’avoir servi de base aux premiers livres des Constitutions apostoliques. Il nous renseigne sur la constitution d’une Église au IIIe siècle, nous en décrit la hiérarchie, le fonctionnement et la manière de se comporter avec les hérétiques, les païens et les juifs. Parmi ses sources figure donc l’évangile de Pierre, ce qui démontre que cet apocryphe était pris en considération vers 230. Si l’évangile de Pierre et la Didascalie ne prouvent rien à propos des aventures de Jésus, ils nous apportent la preuve qu’au milieu du IIIe siècle, il était possible à un évêque de rédiger un traité décrivant les règles de fonctionnement d’une église en citant à l’appui de la liturgie un texte qui attribuait à Hérode Antipas et aux Juifs la responsabilité de la condamnation et de la crucifixion de Jésus. Il est possible que le récit donné par le Talmud soit un écho de cette tradition persistante.

## Le scénario de Jean.

L’évangile selon Jean passe pour le plus tardif des canoniques. Encore faut-il distinguer l’ancienneté de la rédaction de l’évangile et l’ancienneté des sources du récit transmis. Le texte est particulièrement clair : Judas arrive au mont des Oliviers accompagné *de la cohorte et des gardes de la part des grands prêtres et des pharisiens*. Puis *la cohorte et le tribun et les gardes des Juifs prirent Jésus* (…) *Pilate dit aux Juifs « prenez-le vous-même et jugez-le selon votre loi* ». Les Juifs refusent, car il ne leur est pas permis de tuer[[329]](#footnote-329) quelqu’un. Pilate interroge donc Jésus et déclare ne trouver aucun motif de condamnation. Il demande s’il doit libérer Jésus ou Barabbas, puis il répète *prenez-le vous-même et crucifiez-le, car moi, je ne trouve aucun motif*. Les Juifs répondent qu’ils ont une loi et que Jésus doit mourir pour s’être fait Fils de Dieu. Ils insistent à nouveau. *Alors il le leur livra pour qu’il fût crucifié*. *Ils prirent donc Jésus*, le conduisent au Golgotha *où ils le crucifièrent*. Selon Jean, Pilate ne condamne pas Jésus, invite les Juifs à le crucifier s’ils estiment que c’est justifié selon leurs lois, puis finit par le *leur* livrer, et ce sont finalement les Juifs qui le crucifient. Par la suite, *les soldats,* après avoir crucifié Jésus, se partagent les vêtements et tirent au sort la tunique en accomplissement des Écritures. Il est logique qu’il s’agisse alors des soldats du Temple, surtout s’ils tirent au sort par référence aux Écritures. Un peu plus loin, en Jn 19,32, à la demande des Juifs qu’on brise les jambes des condamnés, il est dit en réponse que *les soldats vinrent donc,* et cette fois, il s’agit bien des soldats romains[[330]](#footnote-330).

On voit donc dans le récit qui nous est proposé par l’évangile de Jean, le plus récent des canoniques, que Pilate s’obstine à ne pas vouloir prendre parti[[331]](#footnote-331), considère que Jésus n’est coupable de rien aux yeux de la loi romaine, qu’il n’a donc pas à le condamner et que cette affaire doit se régler entre Juifs. Il leur laisse donc Jésus ainsi qu’il l’avait déjà proposé en Jn 19,6. Les Juifs prennent alors Jésus et le crucifient. On peut retourner le texte de Jean dans tous les sens, on ne peut pas y lire que ce sont les Romains qui condamnent et crucifient Jésus.

L’interprétation qui est proposée ci-dessus n’est pas celle des mythologues. Elle est parfaitement connue et admise par de nombreux exégètes chrétiens. On la retrouve clairement exprimée dans les travaux de M.-É. Boismard[[332]](#footnote-332) qui d’ailleurs profite de l’occasion pour dire qu’il en est de même dans l’évangile de Luc. Elle prend de plus une saveur particulière quand on lit sous la plume de Simon Claude Mimouni[[333]](#footnote-333) à propos du scénario selon Jean *qu’il semble qu’il faille considérer que ce dernier est le plus ancien comme l’indiquent les écrits des 1er et IIe siècles*. Le débat se déplace alors sur l’intention du rédacteur qui ne peut avoir ignoré qu’il transmettait une version sensiblement différente de celle des autres évangiles, et peut-être contraire à la réalité historique. Considérait-il alors que ses sources étaient meilleures ? Voulait-il avant tout transmettre un message appuyant sur la responsabilité des Juifs ? Dans la série Corpus Christi, un certain nombre d’exégètes ont franchi ce pas et considéré que l’auteur du *selon Jean* a délibérément fait primer ses intentions dogmatiques jusqu’à omettre volontairement de signaler que les opérations avaient été conduites en définitive par les soldats romains.

## Le scénario de Luc

Le récit de Luc (Lc 22,47) se révèle plutôt imprécis[[334]](#footnote-334) : *une foule* arrive, précédée de Judas. Jésus s’adresse *à ceux qui étaient arrivés à lui, grands prêtres et chefs (des gardes) du Temple et anciens*. Il est conduit dans la maison du Grand Prêtre où il est retenu en subissant moqueries, insultes et violences. Au matin, Jésus est conduit devant une assemblée et interrogé : *tu es donc le Fils de Dieu* ? (…) *Vous dites que je (le) suis. Ils dirent : qu’avons-nous encore besoin de témoignage ?* Et ils le conduisent à Pilate sous une triple accusation : fauteur de troubles, incitation au non-paiement du tribut à César et revendication du titre de Messie. Le vocabulaire employé a été choisi avec précision et on constate qu’il n’y a pas formellement de condamnation de leur part. Pilate, lui, dit explicitement : *je ne trouve aucun motif (de condamnation) en cet homme*. Et il l’envoie à Hérode qui le renvoie à Pilate. Nous n’avons toujours aucune condamnation. Luc insiste : *or Pilate, ayant convoqué les grands prêtres et les chefs et le peuple leur dit : « vous m’avez présenté cet homme comme excitant le peuple à la révolte, et voici, moi, ayant instruit (l’affaire) devant vous, je n’ai trouvé en cet homme aucun motif [de condamnation pour ce] dont vous l’accusez, mais Hérode non plus, car il nous l’a renvoyé. Et voici, rien de digne de mort n’a été fait par lui*. Une nouvelle fois, Pilate dit qu’il n’a trouvé aucun motif de mort[[335]](#footnote-335). La tension monte *et Pilate prononça qu’il fût fait droit à leur demande (…) il (le) livra à leur volonté*. Comme Boismard le constate, ce sont bien les autorités juives qui semblent concernées : *ils* l’emmenaient, *ils* le crucifièrent.

Le récit de Luc reçoit l’appui du livre des Actes des apôtres, censé constituer la suite de son évangile :

1. 13,27, Car les habitants de Jérusalem et ses chefs, ne comprenant pas les écritures des prophètes qui chaque sabbat sont lues, les ont accomplies en (le) condamnant. 28 Et pas un motif de mort n’ayant été trouvé en lui, après l’avoir jugé, ils le livrèrent à Pilate pour sa suppression. 29 Or, comme ils accomplissaient tout ce qui est écrit à son sujet, ils demandèrent à Pilate qu’il soit crucifié et obtinrent (gain de cause) une fois encore. Et l’ayant descendu du bois, ils le déposèrent même dans un sépulcre.

À nouveau, ce sont les Juifs qui obtiennent de Pilate qu’il leur livre Jésus, puis le crucifient, et ce sont eux qui le descendent de la croix et l’ensevelissent. Cette interprétation trouve un écho en Lc 23,24-26a, Ac 4,25-27 et Ac 3,14-15.

Qu’il s’agisse du récit de Jean ou de celui de Luc, la question de la source par laquelle les épisodes concernant la crucifixion ont été transmis est cruciale. Il convient à ce stade de revenir sur les théories concernant le processus de formation des évangiles, notamment sur la théorie en vigueur concernant l’élaboration des évangiles synoptiques. La simple lecture de ces différents épisodes au travers d’une synopse permet de constater qu’à partir des événements qui suivent le dernier repas, le récit de Luc se détache brusquement de celui de Marc qu’il suivait jusqu’à présent de près. Il devient aussi moins précis et semble suivre une autre tradition, laquelle comporte justement un passage par la case Hérode Antipas, épisode inconnu de Matthieu et de Marc, mais présent dans la tradition tardive de Pierre. Cette rupture dans le récit de Luc est un des éléments qui militent pour l’existence d’une version primitive de Marc, un proto-Marc[[336]](#footnote-336), repris par Matthieu et Luc. Or il est remarquable que ce proto-Marc, que les pères dominicains de l’école biblique de Jérusalem ont reconstitué, se termine avec le repas pascal et ne comporte pas les récits de la Passion et de la résurrection. La même constatation peut être faite à propos des sources de paroles, qu’il s’agisse de Q, des *agrapha*, des papyrus d’Oxyrhynque ou de l’évangile de Thomas, qui tous ignorent ces épisodes pourtant essentiels. Il en est de même de textes du IIe siècle indiscutablement chrétiens tels que la Didachè, le Pasteur d’Hermas ou l’épître à Diognète.

Il convient donc de s’interroger sur la provenance du récit « standard » des synoptiques, car il faut bien qu’à son origine il y ait une source. Elle n’est pas difficile à identifier : il est aisé de constater qu’au moment où le récit de Luc se détache des deux autres synoptiques, Marc se fait soudain plus proche de Matthieu au point de le coller quasiment au mot près. Les exégètes y voient donc un document qu’ils qualifient de *matthéo-marcien,* une appellation retenue par Raymond E. Brown*.* À ceci près que s’il est bien matthéo-marcien dans son utilisation, car il figure dans les deux évangiles, il ne l’est pas dans sa conception. En effet, il ne peut pas être *marcien* puisqu’il n’appartient pas au proto-Marc, vu qu’il n’est pas repris par Luc. Il s’agit donc d’un texte qu’on qualifiera de *matthéen* réinjecté ultérieurement dans Marc ainsi qu’on va le vérifier.

## Le scénario du Matthieu standard

Dans le récit de l’évangile selon Matthieu (Mt 26,47), Judas arrive au mont des Oliviers accompagné d’une « foule nombreuse avec des glaives et des bâtons de la part des grands prêtres et des anciens du peuple ». Il désigne Jésus. “Alors s’étant approchés, ils mirent les mains sur Jésus et s’emparèrent de lui [suivent quelques gloses, puis une reprise[[337]](#footnote-337)], Mais eux, s’étant emparés de Jésus, l’emmenèrent chez Caïphe le Grand Prêtre, où les scribes et les anciens se rassemblèrent”. Ils cherchent alors un faux témoignage pour le faire mourir, mais n’en trouvent pas. Finalement, le Grand Prêtre demande à Jésus « de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu*[[338]](#footnote-338)* ». Jésus ayant acquiescé, le Grand Prêtre prend acte du blasphème en déchirant ses vêtements. Les autres participants confirment : il est passible de mort. Le texte matthéen montre donc clairement qu’une première condamnation à mort est prononcée, qu’elle vient des Juifs et qu’elle porte sur une question religieuse. Le reste de la nuit est consacré à des outrages. Au matin se tient un nouveau conseil qui décide, afin de faire mourir Jésus, de le livrer au gouverneur. Pilate pose à Jésus la seule question qui l’intéresse vraiment : « es-tu le roi des Juifs ? ». Puis, étonné du manque de défense de Jésus vis-à-vis de ses accusateurs, il demande aux Juifs s’il doit libérer Jésus Barabbas ou Jésus dit Christ. Les Juifs exigent la crucifixion de Jésus. Pilate se lave les mains et le livre : « Je suis innocent de ce sang, à vous de voir ». Il relâche Barabbas, fait flageller Jésus et il (le) livra pour qu’il fût crucifié. Mais ce sont quand même ses soldats qui le prennent en charge, le conduisent au Golgotha, le crucifient, partagent ses vêtements et placent un écriteau. À la mort de Jésus, le centurion romain est saisi de frayeur. Dans le récit matthéen classique, Pilate ne condamne pas formellement Jésus et se contente de prendre acte de la décision des grands prêtres et d’y donner suite. En revanche, il est explicite que ce sont des soldats romains (« les soldats du gouverneur ») qui exécutent la sentence.

## Le scénario du Matthieu copte[[339]](#footnote-339)

Une version tardive de Matthieu, retrouvée en Égypte et écrite en copte, a fait l’objet d’études, car le texte qu’elle présente est atypique. Sur le plan de sa rédaction, elle semble avoir été construite à partir d’une harmonie très primitive. Le récit se rapproche beaucoup du scénario johannique, car c’est bien la foule et non la cohorte qui emmène Jésus *pour qu’ils le crucifient*. Dans ce texte plus précis que le texte classique, ce sont bien les Juifs, emmenés par les grands prêtres, qui procèdent à la crucifixion, tout comme dans l’évangile de Pierre. Deux questions surgissent immédiatement : 1) du Matthieu standard ou du Matthieu copte, quelle est la version la plus fidèle au texte original ? 2) dans quelles conditions a été construit un récit attribué au même auteur, mais qui inverse la responsabilité de la crucifixion de Jésus ?

## Le scénario de Marc

Le récit de Marc débute de la même manière que celui de Matthieu. Jésus est arrêté par les Juifs et conduit devant le Grand Prêtre. Il présente par la suite le même épisode du blasphème et *tous décrétèrent qu’il était passible de mort*. Au matin, au cours d’un *conseil, les grands prêtres avec les anciens et les scribes et tout le Sanhédrin* livrent Jésus à Pilate qui l’interroge puis, *voulant contenter la foule,* il livre Jésus pour qu’il soit crucifié. Les soldats l’emmènent et le crucifient. Le scénario de Marc est identique sur le fond à celui de Matthieu et il est donc logique que les exégètes y voient une source unique qui est donc bien matthéenne. Mais comme les témoins les plus anciens de cet évangile se terminent par la découverte du tombeau vide par les femmes, il faut alors admettre que la source matthéenne initiale ne comportait pas les récits de la résurrection au moment où elle a été ajoutée à l’évangile de Marc. Le récit matthéen initial comportait donc une finale courte qui a fait l’objet d’un complément ultérieur dans une réécriture de Matthieu, antérieure à 350, mais qui n’a pas alors été ajoutée dans Marc. Les récits de la résurrection sont donc tardifs[[340]](#footnote-340). De plus, ces éléments tendent à démontrer que les codex anciens constituent des assemblages d’évangiles d’origines et d’époques différentes et qu’en l’occurrence, à l’époque de leur rédaction (350-360), le Vaticanus et le Sinaïticus recopiaient un Marc plus primitif que ne l’était à l’époque l’évangile de Matthieu, récemment complété du récit de la résurrection.

## Le témoignage slavon de Flavius Josèphe

Nous avons vu au chapitre 1 que le témoignage de Josèphe a donné lieu à de nombreuses versions. Parmi elles, il en est une qui mérite bien d’être signalée. Elle ne figure pas, comme elle le devrait, dans les Antiquités judaïques, mais a été insérée dans un passage de la « Guerre juive » dans sa traduction slavonne :

1. Et de nouveau, comme un plus grand nombre de gens se rassemblaient autour de lui [Jésus] ; il était renommé pour ses œuvres par-dessus tous. Les docteurs de la Loi furent blessés d’envie et ils donnèrent trente talents à Pilate pour qu’il le tuât. Celui-ci les prit et leur donna permission d’exécuter eux-mêmes leur désir. Ils le saisirent et le crucifièrent, en dépit de la loi des ancêtres.

Cette recherche des responsables de la condamnation et de la crucifixion de Jésus nous révèle la grande confusion de cette affaire : en définitive, Jésus est-il condamné par Hérode, par les Juifs ou par Pilate ? Est-il crucifié par ses compatriotes ou par les Romains ? Qui le descend de la croix et l’ensevelit ? Textes en main, force est de constater que la réponse n’est pas claire, y compris dans les évangiles canoniques et même au sein des synoptiques, voire chez le seul Matthieu. Il faut aussi rappeler que sur ces questions, Paul ne nous éclaire aucunement, ne nous donne aucun repère chronologique et ne cite même pas le nom de Pilate. Pourtant, il est contemporain des faits. Ses premiers écrits sont réputés être postérieurs de moins de vingt ans aux événements, et antérieurs aux évangiles. Malgré la confusion de ce dossier et en dépit de la majorité des attestations produites, il existe aujourd’hui un consensus pour admettre que le récit proposé par les chrétiens d’exonérer progressivement les Romains et de charger les Juifs correspond à une tactique opportune : l’Église n’aurait pas voulu contrarier les autorités romaines à un moment où elle cherchait à s’implanter dans tout l’empire, et de plus, la concurrence avec le judaïsme s’était depuis transformée en séparation plus ou moins conflictuelle. La plupart des exégètes estiment donc que le scénario de la crucifixion romaine correspond aux événements historiques et que par la suite, il a fait l’objet de corrections et d’adaptations successives à visées de plus en plus théologiques et polémiques. C’est logique, même si c’est sans preuves. Et cela met à mal une fois de plus le discours officiel sur le mode de rédaction et la chronologie des évangiles.

Il reste à évoquer à titre d’anecdote l’épisode de la flagellation qui occupe près de vingt minutes du film *La Passion* de Mel Gibson. On en connaît deux méthodes : la flagellation juive de trente-neuf coups et la flagellation romaine, sans limites précises. C’est une flagellation romaine que Mel Gibson inflige logiquement à Jésus, avant qu’on procède à une crucifixion romaine. Pourtant, sur cet épisode de la flagellation, les évangiles se montrent plutôt pudiques :

1. Mt 27,26 Quant à Jésus, il le fit flageller et le livra pour qu’il fût crucifié ;
2. Mc 15,15 Pilate voulant contenter la foule leur relâcha Barabbas et livra Jésus, l’ayant fait flageller, pour qu’il fût crucifié ;
3. Jn 19,1 Alors Pilate prit Jésus et le fit flageller ;
4. Luc… rien. Pas de flagellation signalée.

L’intention de cet épisode auquel s’ajoute le récit devenu traditionnel du chemin de croix, devenu très populaire depuis la pratique des pèlerinages sur les traces du Seigneur, mais pourtant absent des évangiles, a probablement pour but d’expliquer pourquoi Jésus, sans doute épuisé par les mauvais traitements, meurt si rapidement que Pilate en est étonné.

Tout cela est-il bien historique[[341]](#footnote-341) ? Pour de nombreux historiens, dont Géza Vermes, le scénario synoptique de la Passion est invraisemblable et témoigne d’une méconnaissance des pratiques juives. Et pour Reza Aslan, la seule idée d’un procès, et même d’une entrevue entre le préfet romain de Judée et un activiste nazôréen *défie l’imagination*.

## Les raisons de la condamnation

Cette question liée à la précédente revêt une importance fondamentale, car elle détermine la logique de l’ensemble : le Jésus de l’histoire est-il condamné pour des raisons religieuses ou pour des raisons politiques ? S’il est coupable de faits religieux, en particulier de blasphème, ainsi qu’on l’a vu chez Luc (*tu es donc le Fils de Dieu* ? […] *Vous dites que je [le] suis. Ils dirent : qu’avons-nous encore besoin de témoignage ?*), chez Matthieu (*dis-tu que tu es le Christ, le fils de Dieu ? … il est passible de mort*) ou chez Marc (*tous décrétèrent qu’il était passible de mort),* il a alors vocation à être condamné par le Sanhédrin, c’est-à-dire qu’il doit être lapidé puis suspendu[[342]](#footnote-342) sans que les Romains aient matière à y redire. Nous avons vu que dans l’évangile de Jean, Pilate invite expressément les autorités religieuses juives à s’occuper de Jésus en fonction de leurs propres lois, et ce, à plusieurs reprises. C’est donc tout à fait possible et un exemple nous en est donné dans les Actes des Apôtres avec l’exécution d’Étienne (Stephanos), le premier martyr chrétien : il vient de blasphémer en public, soutenant que Jésus *le nazôréen* est Dieu. La sanction est alors immédiate : lapidation sur place avec participation obligatoire de tous les hommes présents[[343]](#footnote-343) :

1. Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l’Homme debout à la droite de Dieu ». Ils poussèrent alors de grands cris et se bouchèrent les oreilles, puis d’un seul élan ils se ruèrent sur lui, l’entraînèrent hors de la ville et le lapidèrent. Ac 7,56-8

Jésus avait lui-même été confronté à une situation semblable alors qu’il déclarait :

1. « Le Père et moi, nous sommes un ». De nouveau, les Juifs apportèrent des pierres pour le lapider [et répondirent] : ce n’est pas pour une telle œuvre que nous voulons te lapider, mais pour blasphème, et parce qu’étant homme, tu te prétends Dieu. Jn 10,30-33

Jésus leur répond alors par un discours, mais *là-dessus, ils cherchèrent encore à le saisir, mais il s’échappa de leurs mains (Jn 10,39).* Jésus est donc passé tout près de la lapidation suivie d’une pendaison au bois. Ce scénario typiquement juif est celui que nous livre le Talmud, et qu’il nous présente dans la chronologie de Jean, même s’il est difficile dans le cas du Talmud de dater l’époque de sa rédaction et de ses sources, sans doute le IIIe siècle, et surtout d’en estimer les intentions polémiques au-delà des considérations historiques.

Il est facile d’imaginer qu’en dépit des indications données par les premières sources, certains chrétiens aient cherché plus tardivement à se concilier les bonnes grâces des Romains en « déclassant » la condamnation de Jésus pour sédition messianiste en motif religieux, faisant ainsi porter la responsabilité de son exécution sur les Juifs. Mais inversement, on comprend mal alors que les Juifs aient accepté ce scénario et fait le choix de placer la mort de Jésus sous leur responsabilité, ainsi qu’on l’a vu au chapitre 1 à propos du Talmud, d’autant qu’à l’époque, le récit évangélique standard devait être déjà bien établi. Toujours est-il que l’épisode ainsi évoqué présente l’avantage de la cohérence d’une lapidation classique par les Juifs après un blasphème. Il correspond à une pratique attestée, car on suspendait le cadavre après la lapidation, conformément aux prescriptions du Deutéronome : *il sera mis à mort et tu le pendras au bois* (Dt 21,22-23). Mais est-ce plausible ? Les évangiles présentent les trois condamnés crucifiés bien vivants puisqu’ils parlent. On est donc dans le cadre d’une crucifixion romaine et pas d’une « suspension au bois » post-lapidation. Si la version de la responsabilité directe des Juifs était avérée historiquement, on ne s’expliquerait pas pourquoi le rédacteur de la source matthéenne classique aurait préféré faire porter la responsabilité de la mort de Jésus par les Romains[[344]](#footnote-344) alors qu’il était de son intérêt de la reporter sur les Juifs, d’autant que par sa nature, la crucifixion par les Romains constituait un scandale propre à décrédibiliser les chrétiens. Il faut donc sans doute y voir un écho historique[[345]](#footnote-345) incontournable tout en gardant à l’esprit qu’une crucifixion romaine pratiquée par l’occupant romain ne pourrait alors se justifier que par des raisons politiques.

L’autre élément d’historicité qui ressort de ce dossier, et pas le moindre, est la preuve de la manipulation appliquée aux sources puisqu’on assiste bien à la déformation progressive du souvenir historique d’un homme exécuté par les Romains pour cause de sédition messianiste en discours sur la responsabilité des Juifs qui condamnent, prennent en charge et crucifient Jésus. Et on rappellera si besoin était que la mort de Jésus est l’événement principal par lequel il est connu. Alors, vu le flou qui entoure ce seul aspect du dossier, on est en droit de s’interroger sur le niveau de fiabilité du reste.

## Que penser du mode d’exécution ?

La mort de Jésus par crucifixion serait donc un des faits les mieux établis ? Erreur. Les Témoins de Jéhovah contestent les termes employés et ont quelques arguments à présenter, essentiellement d’ordre littéraire. Ils relèvent que les mots que nous traduisons habituellement en français par croix, crucifié ou crucifixion sont les mots grecs *stauros* et *xylon* et leurs dérivés. *Stauros* désigne un pieu vertical et *xylon* le bois. Ces mots sont systématiquement employés, soit vingt-sept fois pour stauros, cinq fois pour xylon, et cinquante-deux fois pour le verbe *stauroô*. Ce verbe dont stauros est la racine pourrait se traduire par le barbarisme *poteau-isé*. Quant à *xylon*, il correspond à la notion de « pendu au bois », c’est-à-dire à la pratique juive déjà évoquée et reprise par le Talmud. Comme les Témoins de Jéhovah ne semblent pas contester le fait que Jésus ait été exécuté par les Romains, on en conclura que leur objection est avant tout littéraire et sans conséquence pratique. Mais elle mérite d’être signalée, ne serait-ce que parce qu’elle émane non de mythologues contestataires, mais de chrétiens connus pour leur étude minutieuse de la Bible. Revenons à la thèse habituelle de la crucifixion romaine. Si Jésus a bien subi une telle crucifixion, les auteurs des évangiles et autres primo-exégètes peuvent bien se livrer à toutes les circonvolutions pour impliquer la responsabilité des autorités juives qui sont leurs concurrents, au moment où eux-mêmes cherchent à se concilier les faveurs de l’empire, il n’en reste pas moins que la crucifixion est un supplice romain[[346]](#footnote-346), infligé par les autorités en place, c’est-à-dire l’occupant romain. Nous savons par les historiens que les Romains ont très largement utilisé la crucifixion, jusqu’à parfois manquer de bois. Peu de Juifs de cette époque ont pu échapper au terrible spectacle d’hommes crucifiés pour l’exemple, souvent organisé à un carrefour des principales voies de communication. Là où l’utilisation de ce procédé est surprenante dans le récit des évangiles, c’est que la crucifixion n’est pas un mode d’exécution, mais un supplice particulièrement atroce dont la durée constitue un élément essentiel. Les condamnés restent suspendus et agonisent au regard des passants pendant plusieurs jours, les bras en partie retenus par des cordes. Ils prennent alternativement appui sur les pieds pour soulager les bras, puis l’inverse. Si les mains et les pieds ont en outre été cloués, c’est encore plus pénible. La mort intervient par épuisement et asphyxie au bout de plusieurs jours, car aucun organe vital n’a été lésé préalablement. C’est le « supplice servile » par excellence, réservé aux esclaves révoltés (six mille crucifiés après l’aventure de Spartacus). Le scénario selon lequel les Romains auraient rapidement organisé un tel supplice, conçu pour être long, pour y mettre fin avant le coucher du soleil à la demande des Juifs (selon Jn 19,31)[[347]](#footnote-347) relève tout simplement de l’incohérence.

## À quelle date ces événements se sont-ils produits ?

Tel qu’il nous est présenté par les évangiles, l’épisode de la Passion se situe globalement au moment de la Pâque, fête fondamentale du calendrier juif au cours de laquelle on commémore la sortie des Hébreux d’Égypte, conduits par Moïse qui vient de les libérer de plusieurs siècles de captivité. Cette fête annuelle qui dure une semaine débute au coucher du soleil du 14 nisan[[348]](#footnote-348) par un repas particulier au cours duquel est consommé l’agneau sacrifié au temple pendant la journée, accompagné de pain non levé et d’herbes amères. Jusqu’au coucher du soleil du 14 nisan, c’est la Préparation de la Pâque. Tout le monde se bouscule au temple dès le matin pour faire sacrifier l’agneau qui sera mangé le soir même. Au coucher du soleil débute le premier jour de la Pâque, le 15 nisan. Ce premier jour est un jour de repos ; il débute par le repas et des prières. Sur la question du calendrier, les quatre évangiles sont en accord sur les deux points suivants :

1) Jésus est mort juste avant le sabbat, jour de repos hebdomadaire qui commence au coucher du soleil le vendredi et se poursuit jusqu’au coucher du soleil le samedi. Ce jour particulier comporte lui aussi une phase de préparation, notre vendredi moderne étant concrètement coupé en deux parties[[349]](#footnote-349), avant et après le coucher du soleil.

1. Mc 15,42 : le soir venu, comme c’était le jour de la préparation, c’est-à-dire la veille du sabbat, Joseph d’Arimathée arriva.
2. Lc 23,54 : c’était le jour de la préparation, le sabbat allait commencer.
3. Jn 19,31 : c’était la préparation de la Pâque et ce sabbat allait être un jour solennel[[350]](#footnote-350). Craignant que les corps ne restent en croix pendant le sabbat…

2) Jésus est arrêté au cours de la nuit qui suit le dernier repas pris avec ses disciples, sans doute aux environs de minuit dans la nuit du jeudi au vendredi. Il est jugé et exécuté dans la foulée.

Les désaccords portent ensuite en cascade sur la date et donc sur la nature du dernier repas, les circonstances et leur signification. Jean situe le moment du procès : *c’était l’aube. Ils n’entrèrent pas au prétoire pour ne pas se souiller, mais manger la Pâque* (Jn 18,28).

Pour Jean, nous sommes donc vendredi 14 nisan, au matin du jour de la double préparation de la Pâque et du sabbat. Selon lui et le Talmud, Jésus meurt au jour[[351]](#footnote-351) de la préparation, dans la première partie du vendredi. Le repas de Pâque va avoir lieu ce même vendredi, mais dans la deuxième partie, après le coucher du soleil. Ainsi, selon Jean, le dernier repas d’adieu pris avant l’arrestation de Jésus n’était pas un repas pascal. En outre, il ne comporte pas l’institution de l’eucharistie comme dans le cas des synoptiques. L’intention de l’évangile[[352]](#footnote-352) de Jean est avant tout théologique : il s’agit d’affirmer que Jésus est lui-même l’agneau pascal qui va être sacrifié, puisqu’au début de l’évangile, Jean fait annoncer par Jean Baptiste que Jésus est l’Agneau de Dieu.

Selon Matthieu, Marc et Luc, Jésus meurt au premier jour de la Pâque et jour de la préparation du sabbat, soit le vendredi 15 nisan, et le dernier repas qui a eu lieu la veille, le jeudi soir, était un repas pascal. Le Jésus des synoptiques meurt donc le vendredi 15 alors que celui de Jean meurt le vendredi 14. Un site chrétien nous livre le commentaire suivant : *et alors ! Un jour d’écart ? La belle affaire !* Un jour d’écart, oui, mais il en résulte que l’année n’est donc pas la même. Sur la date exacte, les spécialistes hésitent encore : 7 avril 30, 27 avril 31 ou 3 avril 33 ? L’histoire de Jésus en arabe, texte apocryphe, cite la date du vendredi 30 mars, ce qui donne encore une autre année.

La série télévisée *Corpus Christi* diffusée en 1997 a consacré une émission entière à ce sujet, au cours de laquelle les plus éminents spécialistes ont confronté leurs points de vue :

1. Perrot : *Selon l’opinion internationale la plus couramment répandue, on situe cette mort de Jésus, cette crucifixion, le vendredi 7 avril de l’an 30, donc juste à la veille de la Pâque juive* ;
2. Grappe : *Il y a un problème, il y a deux chronologies différentes (…) un décalage d’une journée qui pose un problème historique considérable*.
3. Hengel : *Je pense que les synoptiques ont raison contre Jean*.
4. Lémonon : *Je crois que tout ce qui tourne autour de l’arrestation et de la marche de Jésus vers sa mort s’est passé avant la Pâque* [c’est-à-dire selon le calendrier de Jean contre les synoptiques].
5. Maccoby : *Cela s’est passé en automne au moment de la fête des tentes. Jésus a été arrêté en automne, est resté emprisonné jusqu’à la pâque puis il a été exécuté. C’était la manière des Romains de procéder aux exécutions*.
6. Boismard : *J’ai l’impression que dans l’évangile de Jean le plus ancien, Jésus mourait dans le contexte de la fête des tentes et pas dans le contexte de la Pâque*.

À côté de ces graves contradictions sur l’année, le jour ou la saison, les incertitudes sur l’heure[[353]](#footnote-353) ne sont que broutilles :

1. Mc 15,25 : *c’était la troisième heure quand ils le crucifièrent*.
2. Jn 19,31 : *vers la sixième heure (…) Alors il le livra pour la crucifixion.*

## Le motif formel de la condamnation

Les quatre évangiles ne laissent aucun doute à propos du motif officiel[[354]](#footnote-354) de la condamnation : *roi des Juifs[[355]](#footnote-355)*. Mais cette expression comporte une ambiguïté. Faut-il l’interpréter dans un sens politique qui pourrait intéresser les Romains ? Depuis que les armées de Pompée ont pris Jérusalem en 63 av. J.-C., les Romains ont pris pied dans toute la région et ont installé au pouvoir la dynastie hérodienne qui leur sert de relais efficace. Puis dix ans après la mort d’Hérode le Grand, la Judée est intégrée à la Syrie et passe ainsi sous l’administration romaine. Des tétrarques hérodiens exercent toujours une autorité de principe sur les différentes régions, tel Hérode Antipas en Galilée, mais la Judée est administrée directement par Rome dont le représentant est un préfet à la résidence de Césarée. Le souci principal des Romains est désormais d’assurer la sécurité et la tranquillité dans cette région stratégique pour eux, car elle verrouille l’accès à l’Égypte, leur grenier à blé. Elle est également proche des contrées de l’est, héritières de l’empire d’Alexandre et hostiles aux Romains, mais où ils jettent déjà quelques regards.

Une revendication sérieuse de *roi des Juifs* poserait problème aux Romains s’il fallait la comprendre dans une intention politique : Jésus revendiquant le trône de David en tant que Christ politique et potentiel libérateur du joug romain. Elle justifierait alors sa condamnation immédiate à une crucifixion[[356]](#footnote-356) romaine. Encore faudrait-il qu’une telle revendication, venant qui plus est d’un Galiléen, puisse être prise au sérieux, par exemple en étant appuyée par la menace d’une force militaire, ce qui n’est pas le cas. Toute la glose évangélique ou post-évangélique laissant entendre qu’il faut y voir un fin stratagème de la part des autorités sadducéennes désireuses de se débarrasser d’un gêneur est de la littérature invérifiable et peu cohérente. Comment imaginer que les Juifs condamnent par personne interposée, en forçant la main (on se demande bien comment) d’un gentil Pilate bien conscient de l’innocence de Jésus, en faisant porter la responsabilité formelle de l’exécution sur l’occupant (on se demande bien pourquoi) ? Il était si simple de recueillir le consentement de Pilate et de le débarrasser de cette affaire, d’autant que ce consentement est expressément exprimé selon Jean et implicite selon Luc ; quant à l’évangile apocryphe de Pierre, il nous présente précisément un Pilate qui sort et laisse faire.

Ou alors, cette qualification de *roi des Juifs* est de nature messianique. Il faut alors distinguer l’homme Jésus du Christ-Messie. La notion de Christ est paradoxale : au sens juif du terme, le Christ est le Messie d’Israël, un personnage oint par un prophète pour avoir conduit victorieusement la destinée d’Israël en un moment crucial de son histoire. Cette onction consacre son bénéficiaire tout à la fois roi et Grand Prêtre, sous le règne de Dieu. C’est le cas de Saül et de David, oints par le prophète Samuel. C’est pour cette raison que deux évangiles veillent à présenter Jésus comme appartenant à la lignée de David et né à Bethléem, la ville de David. Mais cette hypothèse pose un problème, car Jésus ne correspond pas du tout à ce profil même si dans cette affaire strictement juive, certains auront pu reconnaître (ou plutôt espérer) Jésus comme celui qu’on attendait et d’autres non. En matière de messianisme, Jésus n’est pas le seul candidat à cette époque. On sait que du temps d’Hérode le Grand, une génération avant Jésus, l’attente d’un messie était déjà forte au sein de certains groupes religieux, que des candidats se présentaient régulièrement et que différents textes inspiraient les plus exaltés. Et encore un siècle après Jésus, Bar Kochba conduira une révolte, étant lui aussi porteur d’une revendication messianique. À cet égard, on peut noter que nous n’avons pas de trace de la part de Bar Kochba d’un seul mot faisant référence à son « prédécesseur » Jésus ni à ses partisans et ses successeurs chrétiens.

Sur la double notion de Roi et de Prêtre, la prétention messianique de Jésus, affaire très discutée par les théologiens, prend alors un double sens et pose plusieurs séries de difficultés. Dans son volet religieux, elle s’adresse aux prêtres du temple et nous sommes alors en terrain connu. On retrouve dans Isaïe et dans la littérature intertestamentaire les principaux thèmes repris par Jésus. À cette époque, ces textes sont dans toutes les têtes et les prophètes ne sont pas une denrée rare dans le pays. Le dernier en date est Jean Baptiste et il a été exécuté peu après le début du ministère de Jésus. Les peuples du nord (Galilée, Samarie) attendent le retour d’Élie, les peuples du sud (Judée) attendent un fils de David libérateur, ce qui justifie et même impose une naissance du Galiléen à Bethléem de Judée. On en tiendra compte par la suite.

Là où cette revendication pose problème, c’est qu’il n’y a pas matière à fouetter un chat. Les autorités juives n’ont pas de reproches suffisants à adresser à Jésus. Si elles en avaient eu, il était en leur pouvoir de le faire arrêter par leur propre police, de le condamner et de l’exécuter par lapidation. Il semble qu’elles n’aient pas eu assez d’éléments pour en arriver là, sauf à en croire le Talmud. De plus, nous ne trouvons pas trace dans les évangiles de contestation véhémente à l’égard des autorités religieuses juives, autre que verbale. Jésus ne semble pas avoir contesté le Grand Prêtre ni revendiqué sa place. Il n’a rien fait de plus que critiquer, comme cela devait se faire couramment de son temps, les scribes et les pharisiens, ainsi que la hiérarchie sadducéenne qui tenait en main le Sanhédrin et se montrait très coopérative avec l’occupant. C’est assez pour agacer, irriter ou exaspérer, mais pas pour justifier une exécution. Les esséniens devaient se rendre coupables tous les jours de ce type de critiques, de même que les autres mouvements et les autres peuples de la région. On connaît par Flavius Josèphe le sort d’un prophète de malheur, Jésus ben Ananias, dont l’affaire fut réglée par une rude flagellation.

En revanche, s’il s’agit d’une revendication messianique de nature politique, roi d’Israël ou roi des Juifs (ce qui correspond à la mention portée par le titulus), alors cela concerne les Romains, à supposer qu’une telle revendication venant d’un Galiléen soit bien prise au sérieux. Or il est parfaitement clair au travers du récit évangélique qu’il n’en est rien : quand Jésus est remis à Hérode[[357]](#footnote-357), celui-ci le laisse repartir en se moquant de lui, ce qui n’aurait certainement pas été le cas s’il s’était senti menacé. La façon dont il a récemment traité Jean Baptiste est édifiante et l’histoire ne nous a pas laissé de la famille Hérode le souvenir de personnages bien tendres. Quant aux Romains, la revendication du trône d’Israël venant d’un quidam tel que Jésus n’aurait pas dû beaucoup les émouvoir. Et à la demande immédiate et directe de Pilate, la même dans les quatre évangiles : *es-tu le roi des Juifs ?* Jésus répond que son royaume n’est pas de ce monde. Pilate conclut donc logiquement qu’il ne trouve pas matière à condamnation et considère à juste raison qu’il s’agit d’une affaire entre Juifs. Tous ces raisonnements ne sont évidemment valables que si les évangiles évoquent sincèrement les débats de l’époque.

## Un calcul de Pilate ?

Il est généralement admis que les deux compagnons d’infortune de Jésus étaient des *lestai*, c’est-à-dire plus proches des zélotes que des bandits de grand chemin. C’est sans doute pour des raisons similaires que Jésus *le nazôréen* fut exécuté avec eux. L’évangile de Luc raconte que dès que Jésus est conduit devant Pilate, les grands prêtres le présentent en perturbateur, *excitant notre nation à la révolte Lc 23,2).* Ce serait en effet de nature à faire réagir les Romains, mais pourquoi dans l’urgence ? Tout ce petit monde aurait bien pu patienter dans un cachot pendant quelques jours ou quelques semaines, voire quarante jours comme le suggère le récit du Talmud. Pilate aurait-il souhaité par calcul une exécution exemplaire à un moment sensible, destinée à montrer aux Juifs ce que Rome accepte : la pratique de leur religion et de leurs coutumes, et ce qu’elle ne tolère pas : la révolte zélote. C’est cette idée qu’on retrouve dans le film *Ben Hur* qui nous offre une bonne description de l’ambiance qui devait régner à cette époque. Nous avons alors un élément supplémentaire de penser que l’épisode de Barrabas est une trouvaille tardive destinée à écarter l’hypothèse suivante : les autorités juives ont réclamé une exécution rapide par lapidation, sous leur autorité et avant la Pâque, ce que Pilate leur a refusé, préférant un supplice romain, lent et exemplaire, de trois zélotes. Que Jésus l’ait été ou pas a pu lui paraître accessoire du moment que cela servait sa politique. Mais alors, pourquoi aurait-il fait briser les jambes des condamnés pour accélérer une mort qu’on a justement voulu lente, car les trois suppliciés meurent rapidement. Pilate a-t-il soudain réalisé qu’il prenait lui-même le risque de provoquer un trouble potentiellement contre-productif ? C’est possible, et à force d’hypothèses, nous tenons là un scénario plausible pour un prochain film.

Si Jésus a finalement été crucifié par les Romains pour s’être proclamé roi des Juifs auprès d’un entourage qui attend un Messie d’Israël de nature politique, il faudrait envisager la piste du trouble à l’ordre public que ne suffit pas à justifier le grabuge sur le parvis du temple. Nous entrons alors dans le domaine des spéculations par absence de sources. Même si Jean et les synoptiques ne situent pas l’incident au même moment, les évangiles nous disent globalement qu’il y a bien eu grabuge et que Jésus était suivi par une foule nombreuse et a été accueilli à Jérusalem avec enthousiasme[[358]](#footnote-358). Mais Jérusalem en a vu d’autres, surtout à l’époque de Pâque où des milliers de pèlerins affluaient chaque année. Tout cela ne suffirait pas à justifier une peine de mort prononcée en urgence par le procurateur-préfet en personne. Il en irait autrement si l’on se souvient qu’au moment de l’arrestation de Jésus, on déplaça (selon Jean) *la cohorte* conduite par un tribun, que les apôtres étaient armés et qu’un Romain y perdit une oreille, heureusement miraculeusement guérie. Les Romains se seraient alors trouvés confrontés à des activistes zélotes, des messianistes, c’est-à-dire des *christiani*. Mais l’ordre d’arrestation lancé à l’encontre de Jésus est antérieur à l’incident. Et dans la description que Jean fait de l’arrestation de Jésus, ce sont bien les autorités du temple qui procèdent à l’interpellation et pas les Romains.

1. **Résumons** : dans le récit évangélique, ce messie, concept davidique typiquement juif, mais revendiqué comme sauveur universel par des Grecs, ne gêne ni les prêtres qui auraient pu mettre rapidement un terme à l’expérience, ni Hérode qui en rit et relâche Jésus, ni Pilate qui n’en a cure et veut le libérer. Dans ce montage romanesque qui empile les invraisemblances, on observe que toutes les autorités ont été impliquées au plus haut niveau : Hérode Antipas, alors que Jérusalem n’entre pas dans sa juridiction, le Grand Prêtre Caïphe et même son prédécesseur Anne, le Sanhédrin convoqué en urgence qui se réunit en pleine nuit un premier jour de la fête de Pâque et enfin le préfet romain en personne, tiré de son lit au petit jour. Tout cela pour arrêter, juger, condamner et exécuter dans l’urgence un homme doux et pacifique qui prêche le repentir et l’espoir aux affligés. Il faut un certain aplomb, en l’absence d’éléments d’attestation crédibles, pour voir dans ce roman apologétique la trace d’une quelconque historicité. Sans parler de l’épisode de la résurrection qui s’ensuit qui ne plaide pas pour le sérieux de l’ensemble.

Il est probable que les premiers chrétiens d’Antioche, d’Alexandrie, de Corinthe, d’Éphèse ou de Rome n’attendaient ni un roi de Judée ni un prêtre d’Israël. Se réclamer d’un Christ Messie au sens juif traditionnel n’a pu avoir pour eux aucun sens. Ils revendiquaient peut-être la venue sur eux de l’Esprit de Dieu, sorte d’onction symbolique, comme l’explique bien Laurent Guyénot[[359]](#footnote-359). Le Jésus historique avait été condamné très probablement pour des raisons politiques, mais dont nous n’avons conservé aucune trace. Ou bien la censure chrétienne a été particulièrement efficace, ou bien Jésus a été un personnage somme toute mineur à son époque. Ou encore, cet aspect de sa vie a pu être emprunté à d’autres personnes ou d’autres Jésus tels que ceux décrits par Flavius Josèphe, notamment celui qui investit Jérusalem avec des hommes armés, ou l’ami de Josèphe qui fut crucifié entre deux autres et détaché à la demande de Josèphe avant sa mort. Mais force est de constater que les éléments que l’histoire et le Nouveau Testament mettent à notre disposition ne nous permettent pas de reconstituer un scénario satisfaisant parmi une multitude de possibilités et d’interprétations.

Il ne reste donc qu’un Christ ni prêtre ni roi, revendiqué par des non-juifs pour lesquels la venue du messie d’Israël n’a aucun sens, reconnu sur la base d’éléments qui n’ont rien à voir avec ce qui devrait normalement caractériser un messie, notamment des miracles et une résurrection. Nous avons aussi, issu de la théologie paulinienne, *un Christ rédempteur ressuscité pour le rachat de nos péchés*. On aimerait savoir dans quelles paroles de Jésus Paul a bien pu trouver une idée pareille, d’autant que le corpus paulinien ignore tous ses discours. De là à tourner le dos au Christos-Messie des évangiles pour retrouver le Chrêstus-bon, l’angelos-christos semi-gnostique des continuateurs pauliniens, notamment Marcion, il n’y a qu’un pas que la non-existence historique du Jésus de l’Église peut inciter à franchir.

## Des textes primitifs qui ignorent la Passion

Revenons plus en détail sur le dernier mystère et pas le moindre, à savoir le cas des documents les plus anciens, retrouvés ou reconstitués qui ignorent la Passion, la crucifixion et la résurrection. Les spécialistes du Nouveau Testament et en particulier les pères dominicains de l’école biblique de Jérusalem travaillent inlassablement à la reconstitution des documents primitifs qui ont servi de sources ou d’état intermédiaire aux textes que nous connaissons. Pour ces chercheurs, il ne fait pas de doute que la version officielle de quatre évangiles écrits par quatre saints évangélistes inspirés par le Saint-Esprit correspond à un discours dogmatique et à une fiction historique, et que les textes que nous connaissons ont connu une importante préhistoire[[360]](#footnote-360). Parmi les documents primitifs qu’ils ont pu identifier, la version de base du premier évangile, celui de Marc, dit proto-Marc, ne comportait pas les récits de la Passion et la résurrection. Il en est de même des sources de paroles, qu’il s’agisse de la « source Q » qui contient les versets communs à Matthieu et à Luc, mais inconnus de Marc, ou de l’évangile de Thomas qui cite les paroles d’un Jésus prophète itinérant. On retrouve la même omission des thèmes et récits de la Passion dans des écrits indiscutablement chrétiens tels que la Didachè ou le Pasteurd’Hermas, ainsi que dans les documents de NagHammadi et les papyrus d’Oxyrhynque. Sans parler de l’absence de toute trace de christianisme dans les manuscrits de la mer Morte.

Pour compléter le puzzle évangélique, il manquerait donc une source qui contiendrait les récits de la Passion et de la résurrection. Le document matthéen évoqué plus haut conduirait alors à une « théorie des trois sources », même si aucun texte[[361]](#footnote-361) n’a encore été découvert ou seulement cité qui puisse être candidat pour tenir ce rôle. On pourra juste s’interroger sur l’auteur de ce « Matthieu » et sur la date de sa rédaction, d’autant que ce récit présente quelques similarités avec le style du récit de l’enfance du même Matthieu : il adopte en effet la technique juive du midrash d’un récit nouveau développé à partir de textes anciens. Et dans les deux cas, on note l’obsession de justifier tout événement par des prophéties antérieures. En quoi cela a-t-il de l’importance ? Tout simplement parce qu’il y a tout lieu de penser que le récit de l’enfance de Matthieu, de même que celui de Luc, constituent des ajouts datant probablement du IIe siècle. Si le style du document « Passion » est similaire et que son auteur est le même, cela nous laisserait avec un récit de la Passion ajouté à des documents primitifs qui l’ignoraient. Et qui en conséquence concernerait un autre personnage. Toutes ces sources pré-évangéliques semblent en effet témoigner profils différents : dans le cas des recueils de paroles, on devine un prophète judéen, proche ou disciple de Jean Baptiste[[362]](#footnote-362) et au discours ressemblant à celui des esséniens (si ce n’est pas dans certains passages Jean lui-même) ; dans le recueil de miracles et le cahier de paraboles qui semblent être à la base du proto-Marc, un exorciste-guérisseur charismatique qui parcourt la Galilée avec des compagnons et cherche à justifier ses prétentions messianiques à grand renfort de prodiges. À cet égard, on peut constater le changement de rythme du chapitre 1 de Marc, où l’on passe du baptême au désert, pour se retrouver en Galilée à proclamer l’évangile[[363]](#footnote-363) et à accomplir des miracles qui n’ont plus rien à voir avec l’enseignement de Jean qu’il vient de recevoir. Ce thaumaturge se retrouve par la suite régulièrement confronté à l’hostilité des pharisiens locaux. Il est tentant d’imaginer le rapprochement en une seule personne des souvenirs laissés par ces deux personnages ultérieurement fusionnés : le prophète intarissable dont la source Q, l’évangile de Thomas, la Didachè et quelques agrapha ont conservé les paroles, au destin inconnu, et un autre personnage, à l’action plus politique et plus polémique qui s’entoura de compagnons. Et sans doute un troisième, zélote ou nazôréen[[364]](#footnote-364), crucifié pour avoir conduit une révolte et des actions violentes, revendiqué un messianisme et s’être proclamé roi des Juifs, car les Romains savaient depuis longtemps comment traiter ce genre d’individus.

Pour des critiques extrêmes tels que Daniel Massé, le Christ a bien existé. C’était Jean Baptiste lui-même sur l’épopée duquel on aurait greffé un Jésus qu’il estime inventé, mais qui pourrait aussi bien être le souvenir d’un activiste galiléen, car les crucifixions de brigands (*lestaï*) étaient monnaie courante du temps de Pilate. Il est également intéressant d’observer que les quatre évangiles placent unanimement au début de leur récit des éléments concernant ce baptiste[[365]](#footnote-365). L’évangile de Jean l’intègre même dans son prologue pourtant ultra-théologique. Les chercheurs identifient parmi les documents les plus primitifs les traces de textes johannites qui proviendraient des milieux baptistes. Tous les documents anciens seraient alors concernés : proto-Marc, source Q, documents préjohanniques et même Actes des apôtres. La fusion en un seul Jésus de plusieurs personnages historiques présenterait aussi l’avantage d’expliquer l’existence de traditions différentes sur les dates de naissance ou sur la fuite en Égypte. La bonté de l’un, les miracles de l’autre, et le messianisme du crucifié auraient conduit à compiler un même Jésus-Christ en agglomérant des traditions provenant de différents milieux. L’analyse textuelle de l’épisode du baptême de Jésus est particulièrement parlante à cet égard, de même que celle des récits de l’enfance concernant l’invention de Bethléem. Cette hypothèse n’est pas moins réaliste qu’une autre et peut être étayée par des citations et des arguments aussi nombreux et crédibles que la thèse officielle de l’Église, les difficultés théologiques et les miracles puérils en moins. L’intérêt qu’offre en outre l’hypothèse de Jean Baptiste est de permettre une datation faisant référence à Pilate et de mettre en scène le personnage d’Hérode Antipas, lequel par l’effet d’un bienheureux hasard, crut précisément voir en Jésus le Baptiste ressuscité (cf. Mt 14,2 ; Mc 6,14-16 ; Lc 9,9).

## La résurrection

Le point central de la foi chrétienne, mis en exergue dans le Credo, est qu’après sa mort et son ensevelissement, Jésus est ressuscité (plus précisément, « il se fit voir »). Les textes sont plus ou moins prolixes sur les événements qui se déroulent entre la mise au tombeau et l’Ascension finale, sans parler des contradictions qu’on y retrouve. Ils ne reflètent guère que l’imagination des auteurs ou à la limite des sources qu’ils prétendent relayer. On se contentera de rappeler que l’évangile selon Marc, dans sa version d’origine, s’achève au moment où les femmes constatent au matin que le tombeau est ouvert et vide, et qu’elles sont alors prises de frayeur. Cette brièveté dans le récit initial a conduit à la rédaction de plusieurs ajouts. Les témoins les plus anciens (Sinaïticus et Vaticanus) contiennent la finale courte. Les textes ultérieurs (Alexandrinus et Codex de Bèze) sont complétés par la finale longue. On peut ainsi estimer que l’ajout est intervenu tout à la fin du IVe siècle, probablement à l’époque de Théodose II, alors que le christianisme est devenu religion officielle de l’empire.

Cet élément est si solidement attesté que la traduction qu’utilisent les Témoins de Jéhovah signale le caractère douteux de la finale de Marc dans son édition de 1973 et la supprime[[366]](#footnote-366) totalement dans celle de 2013.

## Le souvenir d’un personnage crucifié

Il fait peu de doute qu’à l’origine de la légende de Jésus-Christ se trouve le souvenir historique d’un Galiléen crucifié à Jérusalem à l’époque de Pilate, et qui s’était proclamé Christ. Mais par qui cette information a-t-elle été transmise ? Les pieuses affirmations de l’Église sont peu convaincantes, notamment en raison de l’absence de témoins : selon les évangiles, les disciples étaient en fuite. La présence de Jean est plus de nature littéraire et dogmatique qu’historique. Paul ne sait rien de ces événements. Aucun historien de l’époque n’a laissé la moindre allusion à ces faits pourtant spectaculaires. Une hypothèse peut être avancée : on sait que l’Église de Jérusalem s’est structurée autour du personnage de « Jacques, frère de Jésus » et que le primochristianisme a présenté un caractère plutôt familial. L’information a pu transiter par ce canal, mais il faut bien admettre qu’elle fut tout ce qu’il y a de plus succinct. D’après ce que l’on sait de l’Église chrétienne de Jérusalem, il est question d’un Jésus crucifié dont les partisans ont été progressivement persuadés qu’il était le Messie attendu. Comme on attendait de même le retour d’Élie, il n’est pas étonnant que des légendes se soient progressivement greffées sur ces maigres informations : s’il doit revenir alors qu’il est mort, c’est qu’il est ressuscité, et donc qu’il présente un caractère divin, etc. Ainsi naissent les légendes dans les milieux où l’on est disposé à y croire. Avec la disparition du primochristianisme représenté à Jérusalem par la famille de Jésus, cet ensemble hétéroclite d’informations et de légendes a sans doute été récupéré par l’école paulinienne qui l’a amalgamé à sa propre notion d’un Christ Sauveur. Mais à cette époque, le crucifié de Jérusalem était oublié depuis longtemps.

La recherche du Jésus historique présente ceci en commun avec l’astrophysique : ne pouvant observer un objet trop petit, comme une étoile à neutrons, ou invisible, comme un trou noir, il reste néanmoins possible d’en calculer la présence et certaines caractéristiques par l’étude du comportement de son environnement. Et à force d’éliminer des évangiles les éléments tardifs ou impossibles, tels que la naissance miraculeuse, certains discours philosophiques ou la surenchère de merveilles, on a rapidement l’impression de rechercher couche après couche le noyau d’un oignon. Quand on en arrive à découvrir que de nombreux chrétiens antiques ont pu ignorer la Passion, la crucifixion et la résurrection, ou attribuer à Hérode Antipas et aux Juifs la réalité de la crucifixion de Jésus, on est en droit de se demander si la religion chrétienne, qui a prouvé qu’elle pouvait se passer de la virginité perpétuelle de Marie, peut aussi se passer de la crucifixion et de la résurrection, sinon sous un angle métaphorique.

## Le témoignage manquant

D’après l’Église qui s’appuie sur le livre des Actes des apôtres, la première prédication active attestée par des textes fut conduite par Paul. Dans un premier temps, le jeune Saul n’est pas impressionné par la prédication de Jésus et pas davantage par sa résurrection, ce qu’on oublie généralement de mentionner. Il persécute activement les chrétiens jusqu’au coup de théâtre du chemin de Damas, évidemment miraculeux, où Jésus lui apparaît et le « retourne ». Saul change alors son nom en Paul et devient l’inlassable apôtre autodésigné que nous connaissons. Il réalise trois voyages et écrit à différentes Églises. Sa conversion suit de quelques années la mort de Jésus. On peut l’estimer entre les années 35 et 40 selon la date présumée de la crucifixion. La première épître connue, adressée aux Thessaloniciens[[367]](#footnote-367) daterait des années 48-51. Nous sommes donc entre 15 et 21 ans après la mort de Jésus. Comment Paul peut-il alors omettre de nous informer des événements concernant la fin de Jésus et sa résurrection et notamment nous renseigner sur la date de ces faits récents ? Il sait très bien depuis quand il persécute les chrétiens et il connaît forcément avec précision la date de la résurrection, à l’époque de la Pâque juive.

Il est facile de se représenter la réaction des interlocuteurs de Paul, juifs ou gentils. Comment ? Ressuscité ? Vous parlez d’un homme mort par crucifixion et qui est ressuscité après avoir été enseveli ? Mais qui est cet homme ? Et quand cela s’est-il passé ? Et pourquoi, et comment ? Et là, Paul répond… rien. Il ne cite même pas les mots Pilate et Nazareth, absents de ses épîtres. Car il ne sait rien au sujet de Jésus et de ses aventures, et les communautés qu’il visite et qui n’en savent pas plus que lui ne le renseignent pas non plus sur ce point. Elles ont au moins l’excuse d’être éloignées. On peut même se demander en quoi ou sur quelles bases on peut les qualifier de chrétiennes ? Et à cette époque, en milieu chrétien, la seule croyance est cette résurrection incroyable, en réponse à la crucifixion, un acte scandaleux. Mais à quoi pouvaient donc bien croire ces Thessaloniciens avant la visite de Paul ? Comment peut-on justifier que le nom de Pilate ne figure pas dans les épîtres de Paul ? Face à l’autorité des spécialistes et autres historiens experts qui se plaisent à dénoncer le dilettantisme de leurs contradicteurs, il ne faut pas hésiter à l’affirmer avec force : il est parfaitement invraisemblable que moins de vingt ans après les faits, Paul ne témoigne pas du caractère récent des événements qu’il rapporte, et qu’il n’informe pas ses interlocuteurs des tenants et aboutissants de l’événement fondateur de tout ce qu’il proclame. S’il fallait retenir un seul élément d’invraisemblance propre à ruiner l’idée de l’existence historique de Jésus, je choisirais celui-là. Cette impression est confirmée par l’absence dans les écrits de Paul de l’expression « fils de l’homme », que Jésus emploie quand il parle de lui-même, alors qu’elle est présente quatorze fois chez Marc, trente-et-une fois chez Matthieu, vingt-six fois chez Luc et onze fois chez Jean. C’est tout à fait choquant.

Les communautés chrétiennes que Paul visite au début des années cinquante ne savent donc pas quand Jésus est mort et Paul non plus. Mais s’en préoccupent-ils seulement ? On leur a dit que le Christ était ressuscité et qu’il allait revenir prochainement, que le Messie[[368]](#footnote-368) que beaucoup attendaient, c’était bien lui. Ce scénario est fort peu crédible sur un plan historique. Il y a de quoi s’interroger sur ce que pouvait bien être le christianisme naissant à cette époque alors qu’aucun texte n’était encore écrit qui puisse servir de référence. En l’absence d’information sur les données les plus élémentaires de la vie de Jésus, y compris son nom et la date de sa mort spectaculaire, le discours de Paul sur le Christ ressuscité est inaudible. Il n’acquiert un intérêt qu’après la destruction de Jérusalem et du temple. Mais ces événements sont postérieurs à la mort de Paul. Le mystère qui entoure Paul est encore plus opaque que celui qui entoure Jésus.

## Autres invraisemblances

Par rapport à tous les problèmes de fond qui ont été évoqués ci-dessus, les multiples invraisemblances qui accompagnent les récits de la mort de Jésus font figure d’aimables et distrayantes anecdotes.

**Les ténèbres** : les synoptiques[[369]](#footnote-369) décrivent l’épisode dans des termes très proches. L’obscurité arrive à partir de la sixième heure[[370]](#footnote-370) sur le pays tout entier et dure jusqu’à la neuvième heure (Mc 15,33 ; Mt 27,45 et Lc 23,44). Jean n’en parle pas alors qu’il est censé être présent au pied de la croix. Bien évidemment, une éclipse de Soleil est exclue un jour de Pâque puisqu’on est au lendemain de la pleine Lune qui a eu lieu le jeudi 6 avril 30 à 19 h 25 UT. Cette information est donc parfaitement fantaisiste d’un simple point de vue astronomique.

**Les morts sortis des tombeaux** : Matthieu témoigne « la terre trembla, les rochers se fendirent et les tombeaux s’ouvrirent et de nombreux corps de saints endormis se réveillèrent, et, sortis des tombes, ils entrèrent dans la ville sainte et se manifestèrent à un grand nombre de personnes. » (Mt 27, 51-53). Non seulement ces événements extraordinaires ont échappé aux historiens, mais ils n’ont même pas impressionné les autres évangélistes.

**Pilate rédigeant le titulus.** Le scénario johannique met en scène le préfet romain de Judée qui semble être resté sur place pour assister à cette crucifixion qu’il n’a pas voulue : alors qu’il vient de déclarer à plusieurs reprises que Jésus est innocent des crimes dont on l’accuse, il cherche un écriteau pour y inscrire en hébreu (!), en grec et en latin le motif de cette condamnation qu’il a refusé de prononcer. Puis il prend sans doute une échelle et la fixe sur la croix. C’est quasiment comique. Le texte dit : « *Il le leur livra pour qu’il fût crucifié* ». La suite logique de la phrase serait « *et il retourna dans son palais*».

**L’ensevelissement de Jésus.** Selon Matthieu (et donc Marc) Jésus est enseveli après le coucher du soleil un vendredi premier jour de Pâque. C’est triplement impensable par le jour, l’heure et le fait qu’on jetait les cadavres des condamnés. Chez Luc, qui semble mieux renseigné sur les coutumes et interdictions juives, l’ensevelissement se fait rapidement, car c’est la Préparation et que le sabbat *commençait à luire* (sic). Selon Jean, les événements se déroulent avant le coucher du soleil alors que nous sommes le jour de la double Préparation de la Pâque et du sabbat. Quant au livre des Actes, il signale que ce sont les autorités juives qui ensevelissent Jésus (Ac 13,29) après que les Juifs l’aient crucifié. Dans ce fatras, où est la réalité historique concernant le point censé être le plus certain et logiquement le mieux connu de la vie de Jésus ? Des invraisemblances et incohérences de même nature peuvent être développées à propos des dernières paroles[[371]](#footnote-371) de Jésus sur la croix, de la présence des femmes qui regardent de près ou de loin, de celle de l’apôtre Jean ou du disciple que Jésus aimait, de l’attitude des brigands crucifiés avec Jésus, sans parler du développement, connu de Jean seul, de l’épisode des jambes brisées et du coup de lance final. On rappellera aussi que la méthode de l’Église est d’avoir inventé le concept de l’*évangile global,* un texte qui n’a pas d’auteur, que personne n’a jamais écrit et qui cumule les quatre récits canoniques, à charge pour elle de justifier dogmatiquement toutes ces contradictions qui ne sont bien entendu qu’apparentes pour le profane qui n’y entend rien.

Dans le cadre de la troisième quête du Jésus historique, l’équipe du *Jesus Seminar*, composée de près de deux cents experts a établi une cotation des paroles de Jésus en fonction de la probabilité de leur réalité historique. Le résultat est cruel : n’ont été retenues au final qu’un quart des paroles qui figurent dans les évangiles, celui de Jean sortant particulièrement éreinté. On aimerait aussi et surtout connaître le point de vue des historiens sur la réalité de tous ces événements. Ou simplement sur leur probabilité. La réponse raisonnable tend vers les 100 % théologie et 0 % histoire[[372]](#footnote-372).

Dans leur ouvrage intitulé « Jésus, illustre et inconnu », Jérôme Prieur et Gérard Mordillat nous livrent un long développement sur les éléments qui font de la mort de Jésus un *midrash* chrétien — terme hébreu associé à la racine « chercher » qui incite à retrouver en amont dans la Torah les éléments d’interprétation d’un fait. Car tous les événements qui figurent dans les récits associés à la mort de Jésus, depuis son arrestation jusqu’à sa résurrection ont leur parallèle dans des textes antérieurs, surtout Isaïe et les Psaumes. Parmi les détails qui accompagnent la crucifixion, on peut citer à titre d’exemple l’accord unanime des cinq évangiles sur l’épisode du partage des vêtements de jésus «*ils partagèrent ses vêtements en tirant au sort* » Mc 15,24b ; Mt 27,35b ; Lc 23,34b, Jn 19,23 (et même l’évangile de Pierre) qui précise que [c’est] *afin que l’Écriture fût accomplie*, en l’occurrence le Psaume 21. Voilà comment on construisit l’histoire de Jésus. Les uns y verront, comme cela leur est suggéré, la réalisation desdites prophéties, les autres, plus rationnels, une construction apologétique ultérieure, artificielle, calculée et mensongère.

Après plus de quinze siècles d’affirmations dogmatiques, l’Église laisse désormais ses chercheurs pratiquer une sorte de rétropédalage sur tous les points qui sont désormais intenables. Depuis Vatican II, la recherche est plus libre et un discours est tenu qui tend à distancier la foi de l’affirmation historique, le Jésus de l’histoire et le Christ de la foi, au mépris de Jn 1,14 *et le Verbe s’est fait chair et il a vécu parmi nous*. Les différents chercheurs et spécialistes préfèrent désormais insister sur la réalité historique non plus de Jésus, mais des croyances à son sujet, répandues par la suite dans certains milieux. Pour eux, le plus important n’est plus que chaque récit corresponde à un fait historiquement avéré, mais qu’un tel discours ait été tenu à une certaine époque au sein des communautés chrétiennes et que cela ait alors eu du sens.

Mais nous sommes quand même en droit de nous demander ce qu’il reste pour appuyer la thèse de l’existence historique de Jésus s’il s’avère que le récit de sa mort sur la croix n’est qu’un roman apologétique.

# CHAPITRE 11

Le Jésus de l’Église

L’histoire ne sait donc rien de Jésus. L’Église en saurait-elle davantage ? Non, car l’Église ne s’est pas intéressée à l’homme. Les sources dont nous disposons montrent que très tôt, elle a délaissé le personnage, son action et son discours pour traiter dogmatiquement de la question de la nature du Christ. Elle ne s’est pas attachée à réaliser le projet de Jésus, mais à interpréter sur un plan théologique l’événement de sa résurrection. Paul a immédiatement montré le chemin : ce Jésus dont il ne sait rien ne l’intéresse qu’en tant que Christ ressuscité. Sans cette résurrection, Jésus ne serait qu’un simple philosophe, un prédicateur ou un prophète comme on en vit tant à l’époque dans cette région.

Il faut bien insister sur le fait que ce désintérêt pour le personnage date des débuts mêmes du christianisme. Les premiers auteurs, qu’il s’agisse de Paul, de Clément de Rome ou de Marcion, n’évoquent pas l’histoire d’un homme et ne montrent aucune curiosité à son sujet. Ils ne s’intéressent pas à sa biographie, ni à sa naissance, à ce que fut sa vie, ni même à ses paroles. Ils ne se réfèrent pas à ses actions ou à son enseignement. Ils ne cherchent pas à réaliser le projet initié par leur maître, le Palestinien Jésus. Ils ne s’intéressent plus qu’à cette notion nouvelle d’un sauveur et rédempteur qu’ils appellent Christ.

## Christologie : les premiers pas

Si l’Église ne s’est pas questionnée sur l’existence réelle de Jésus, il nous est difficile d’estimer si c’est parce qu’elle était pour elle évidente ou parce qu’elle ne présentait pas à l’époque l’intérêt que nous lui trouvons aujourd’hui. Nous avons d’ailleurs de ces aspects historiques une vision troublée par que l’on pourrait appeler une sorte de « Romano-centrisme » qui nous est inspirée par les papes de la Renaissance et la montée progressive de l’influence du Vatican. Mais si Rome a fini par hériter de la part la plus importante du christianisme, c’est tardivement et pour des raisons géopolitiques liées à la poussée de l’occident, car il ne s’y est produit aucun événement important relatif à la construction du christianisme. La construction des dogmes chrétiens s’est effectuée sous le règne de l’Église byzantine. C’est à Constantinople, à Nicée, à Éphèse, à Calcédoine et en Cappadoce, c’est-à-dire sur le territoire de l’actuelle Turquie, que le dogme chrétien s’est progressivement élaboré. Grands mystiques, les Byzantins considéraient que le Christ, sa mère, les apôtres ou les différents saints étaient des personnages de leur vie quotidienne. La foule pouvait s’enflammer et une émeute survenir dans une échoppe ou sur un marché, au prétexte d’une simple discussion sur la relation entre le Fils et le Saint-Esprit.

Dans ce monde byzantin, l’homme clé du christianisme fut sans nul doute l’empereur Constantin le Grand[[373]](#footnote-373) qui le fit reconnaître comme religion licite dans l’Empire romain par l’édit de Milan en avril 313. Cette influence a concerné tout l’empire. Dans la ville de Rome même, on doit à Constantin l’édification des basiliques Saint-Jean-de-Latran, Saint-Paul-hors-les-murs, Saint-Sébastien, et surtout Saint-Pierre sur la colline du Vatican. Sur le plan de son fonctionnement, l’Église doit aussi et surtout à Constantin l’invention du concile général œcuménique.

La meilleure preuve dont nous disposions que le christianisme n’a pas Jésus pour auteur est la simple constatation que sa construction a été très longue. Presque trois siècles séparent la mort de Jésus du temps de Constantin. Et trois nouveaux siècles seront encore nécessaires avant que la christologie soit stabilisée. Il a fallu attendre la période du christianisme triomphant des IVe et Ve siècles pour déterminer seulement la *nature* de Jésus-Christ. Contrairement à ce que nous pourrions croire, l’idée d’un Jésus homme et Dieu à la fois n’était absolument pas celle des premiers chrétiens. Plusieurs siècles ont été nécessaires pour que cette notion émerge, s’affine et qu’on puisse seulement déterminer dans quelle mesure Jésus avait été un homme ou plutôt un Dieu. On peut retrouver dans les évangiles des versets qui peuvent alimenter les deux conceptions. Dans les évangiles synoptiques, le fils de l’homme est envoyé par son Père, « ainsi que l’avaient annoncé les prophètes ». Selon Matthieu :

1. Voici mon serviteur que j’ai choisi, dit l’Éternel. Mt 12,18, citant Es 42,1

Luc fait dire à Jésus :

1. Pourquoi m’appelez-vous bon ? Il n’y a que Dieu qui soit bon. Lc, 18,19

Les synoptiques nous placent en présence d’un Jésus très homme et très juif. L’évangile de Jean nous présente une approche plus philosophique en démarrant en trombe dans la métaphysique du *logos* de Philon : au commencement était le *Verbe[[374]](#footnote-374),* la Parole, en quelque sorte la forme agissante de Dieu. Pour Jean, le Jésus dont on va par la suite conter les aventures terrestres d’un moment n’est pas un Galiléen qui se cherche, découvre sa vocation au contact du Baptiste et s’engage alors dans un parcours personnel. Non, il est déjà Dieu depuis le commencement des temps. Il n’est pas né de la vierge Marie, il est incarné.

Un tel discours ne semble pas issu d’un environnement juif. L’Ancien Testament nous montre Dieu qui agit directement lors de la création du monde, puis qui intervient par l’intermédiaire de ses anges et enfin, qui inspire des prophètes. Selon le discours chrétien, il envoie désormais son propre fils flanqué de l’Esprit saint. Dans le monde juif qui proclame en tout premier lieu l’unicité de dieu, un tel discours est absurde en plus que d’être scandaleux.

1. Homme ? Verbe ? Fils de Dieu ? Paul instruit les Corinthiens :
2. Car la mort est venue d’un homme et la résurrection des morts doit venir par un homme 1 Co 15,21 et Ro 5,12

Mais on trouve aussi :

1. Il n’y a qu’un seul Dieu qui est le père, de qui toutes les choses procèdent, et il n’y a qu’un seul seigneur, appelé Jésus Christ, par qui toutes choses ont été faites. Co 1,16 et parallèles : Ro 11,36 et Jn 1,3

Que d’incertitudes à quelques paragraphes de distance, pour qu’il faille ainsi que le vocabulaire vienne à la rescousse en brouillant les cartes : Seigneur, père, Christ…

1. Que le Dieu de Notre Seigneur Jésus-Christ vous donne l’esprit de sagesse. Ep 1,17

Pour Paul s’adressant aux Éphésiens, Jésus-Christ n’est visiblement pas Dieu lui-même. Qu’importe ce qui est écrit : le lecteur aura simplement bien lu mais mal interprété. On pourrait lister ces versets contradictoires sur des pages entières. Ce matériau obscur va ouvrir la voie à de nombreuses polémiques. Si les écrits avaient été clairs dès le début, l’orthodoxie n’aurait pas mis plusieurs siècles à émerger d’une foule de déviances.

## Les premiers conciles

Les Actes des Apôtres racontent qu’immédiatement après l’Ascension de Jésus, un petit groupe composé de Pierre, Jean, Jacques, André, Philippe, Thomas, Barthélemy, Matthieu, Jacques fils d’Alphée, Simon le Zélote, Jude fils de Jacques, ainsi que de quelques femmes, dont Marie la mère de Jésus, s’est réuni à Jérusalem dans la « chambre haute ». Il semble que Jésus et ses partisans aient disposé d’une sorte de quartier général, peut-être même d’un embryon d’Église. Et *en ces jours-là*, Pierre réunit ce qui est considéré comme le premier concile, sous la forme d’une assemblée plus large, regroupant cent vingt personnes, avec pour ordre du jour de trouver un successeur à Judas. Il était essentiel à cette époque que soit préservé le nombre de douze disciples destinés à juger les douze tribus d’Israël[[375]](#footnote-375). Deux candidats se présentèrent : on consulta Dieu lui-même et le sort désigna Matthias. Par la suite, trois autres conciles décidèrent de la nomination de sept diacres, exemptèrent les Gentils de la nécessité de passer par la synagogue se faire circoncire, pour revenir ensuite sur cette décision. On mentionne un cinquième concile en 56 à Antioche, qui aurait promulgué le Symbole des Apôtres. D’autres disent qu’il n’y eut pas plus de concile que de symbole et que ce texte, déclaré apocryphe à la fin du Ve siècle par Gélase, évêque de Rome, fut inventé au cours du IIIe siècle pour les besoins de l’orthodoxie qui s’élaborait déjà.

1. Les Actes des apôtres nous présentent donc une Église qui très vite s’organise. À cette fin, un verset propre à l’évangile de Matthieu s’est avéré bien utile :
2. Quand vous serez réunis en mon nom, fait dire Mathieu à Jésus, je serai au milieu de vous. Mt 18,20

Belle trouvaille : il suffit de se réunir au nom du Fils de Dieu pour que l’illumination se produise. Cela n’explique pas la cacophonie des conciles et les divergences exprimées au sein d’un même concile. Sans doute faut-il comprendre que les débats restent libres, mais que le Saint-Esprit garantit les conclusions. On pourra s’étonner alors des revirements d’un concile à l’autre. Lors de ces assemblées, les questions se tranchaient par un vote à la majorité, ce qui est chose essentiellement humaine. Comme c’était prévisible, chacun chercha donc à réunir le plus grand nombre de partisans et cela suffit à chaque fois. Quoiqu’en disent nos Églises, on a peine à se figurer que le Saint-Esprit de Dieu ait jamais présidé en de telles circonstances. Les conciles avaient pour objet de trancher les grandes questions : déterminer la bonne date pour la Pâque ou décider s’il convient de rebaptiser les hérétiques. On pouvait aussi condamner un homme ou une idée. Paul de Samosate, évêque d’Antioche en 260, niait[[376]](#footnote-376) la divinité de Jésus. Les chrétiens firent appel à l’empereur pour trancher cette question de dogme. Aurélien dont le plus mince souci était la divinité de Jésus, mais qui se souciait de ne pas perdre Antioche, écouta les récriminations et montra sa bienveillance en confirmant la déposition prononcée par les prélats.

## Les grands conciles christologiques

Tout au long d’une période qui s’étend sur plusieurs siècles, des assemblées d’évêques furent convoquées pour déterminer et affiner la nature de Jésus-Christ. Le fait qu’au début du IVe siècle le christianisme soit devenu religion licite dans l’empire impliquait certaines responsabilités. La doctrine devait se stabiliser, car de nombreuses déviances faisaient courir des risques importants. C’est pour faire cesser les troubles portant sur la nature de Jésus que l’empereur Constantin lui-même décida de convoquer les évêques pour les sommer de se mettre d’accord à l’occasion d’un concile général et non plus de conciles locaux qui se condamnaient les uns les autres. Il faut donc bien insister sur le fait que les quatre premiers conciles destinés à élaborer les dogmes les plus fondamentaux de l’Église ont été convoqués par l’empereur.

Le premier concile œcuménique se tint à **Nicée**, dans le palais impérial, du 20 mai au 19 juin 325. Présidé par l’empereur Constantin en personne, il avait pour objet est de mettre fin à la querelle d’Arius d’Alexandrie qui prétendait que le Fils n’était pas de la même substance que le Père. Cette acception comportait de multiples conséquences directes et indirectes. Arius suivait une tradition que nous avons vue clairement explicitée chez Paul. Cette thèse rassemblait de nombreux adeptes à Alexandrie, important centre chrétien. Le résultat du concile fut la condamnation d’Arius et le « symbole des apôtres » :

1. Nous croyons en un Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et en un Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, unique engendré du Père, c’est-à-dire de la substance du Père, Dieu de dieu, lumière de la lumière, vrai Dieu du vrai Dieu, engendré, non créé, consubstantiel (omoousios) au Père, par qui tout a été fait, ce qui est dans le ciel et ce qui est sur la terre ; qui, pour nous, les hommes, et pour notre salut, est descendu, s’est incarné, s’est fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux et viendra juger les vivants et les morts, et en l’Esprit saint. Pour ceux qui disent : « Il fut un temps où il n’était pas » et : « Avant de naître, il n’était pas » et : « Il a été créé du néant », ou qui déclarent que le Fils de Dieu est d’une autre substance (upostasis) ou d’une autre essence (ousia), ou qu’il est soumis au changement ou à l’altération, l’Église catholique et apostolique les anathémise.

Face à ce symbole de Nicée, citons celui de son concurrent, Athanase :

1. Quiconque veut être sauvé doit, avant tout, tenir la foi catholique : s’il ne la garde pas entière et pure, il périra sans aucun doute pour l’éternité. Voici la foi catholique : nous vénérons un Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l’Unité, sans confondre les Personnes ni diviser la substance : autre est en effet la Personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit ; mais une est la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, égale la gloire, coéternelle la majesté. Comme est le Père, tel est le Fils, tel est aussi le Saint-Esprit. Incréé est le Père, incréé le Fils, incréé le Saint-Esprit ; infini est le Père, infini le Fils, infini le Saint-Esprit ; éternel est le Père, éternel le Fils, éternel le Saint-Esprit ; et cependant, ils ne sont pas trois éternels, mais un éternel ; tout comme ils ne sont pas trois incréés, ni trois infinis, mais un incréé et un infini. De même, tout-puissant est le Père, tout-puissant le Fils, tout-puissant le Saint-Esprit ; et cependant ils ne sont pas trois tout-puissants, mais un tout-puissant. Ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu ; et cependant ils ne sont pas trois Dieux, mais un Dieu. Ainsi le Père est Seigneur, le Fils est Seigneur, le Saint-Esprit est Seigneur ; et cependant ils ne sont pas trois Seigneurs, mais un Seigneur ; car, de même que la vérité chrétienne nous oblige à confesser que chacune des personnes en particulier est Dieu et Seigneur, de même la religion catholique nous interdit de dire qu’il y a trois Dieux ou trois Seigneurs. Le Père n’a été fait par personne et il n’est ni créé ni engendré ; le Fils n’est issu que du Père, il n’est ni fait, ni créé, mais engendré ; le Saint-Esprit vient du Père et du Fils, il n’est ni fait, ni créé, ni engendré, mais il procède. Il n’y a donc qu’un Père, non pas trois Pères ; un Fils, non pas trois Fils ; un Saint-Esprit, non pas trois Saint-Esprit. Et dans cette Trinité il n’est rien qui ne soit avant ou après, rien qui ne soit plus grand ou plus petit, mais les Personnes sont toutes trois également éternelles et semblablement égales. Si bien qu’en tout, comme on l’a déjà dit plus haut, on doit vénérer, et l’Unité dans la Trinité, et la Trinité dans l’Unité. Qui donc veut être sauvé, qu’il croie cela de la Trinité. Mais il est nécessaire au salut éternel de croire fidèlement aussi à l’incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ. Voici la foi orthodoxe : nous croyons et nous confessons que notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est Dieu et homme. Il est Dieu, de la substance du Père, engendré avant les siècles, et il est homme, de la substance de sa mère, né dans le temps ; Dieu parfait, homme parfait composé d’une âme raisonnable et de chair humaine, égal au Père selon la divinité, inférieur au Père selon l’humanité. Bien qu’il soit Dieu et homme, il n’y a pas cependant deux Christs, mais un Christ ; un, non parce que la divinité a été transformée en la chair, mais parce que l’humanité a été assumée en Dieu ; un absolument, non par un mélange de substance, mais par l’unité de la personne. Car, de même que l’âme raisonnable et le corps font un homme, de même Dieu et l’homme font un Christ. Il a souffert pour notre salut, il est descendu aux enfers, le troisième jour il est ressuscité des morts, il est monté aux cieux, il siège à la droite du Père, d’où il viendra juger les vivants et les morts. À sa venue, tous les hommes ressusciteront avec leurs corps et rendront compte de leurs propres actes : ceux qui ont bien agi iront dans la vie éternelle, ceux qui ont mal agi, au feu éternel. Telle est la foi catholique : si quelqu’un n’y croit pas fidèlement et fermement, il ne pourra être sauvé.

Les plus anciens manuscrits de ce symbole remontent aux VIIIe et IXe siècles. Un psautier de Cambridge, du IXe siècle, l’attribue à saint Athanase, mais il s’agirait plutôt d’un parrainage moral. Dans ce domaine aussi, la question de l’existence et la fiabilité des sources est délicate. On notera dans ces textes un contenu assez long, mais aussi des silences. Que nous apprennent-ils sur Jésus ? Une fois de plus, rien qui soit de nature historique, juste de la pure spéculation théologique. La simple lecture de ces textes nous démontre si besoin était que la réalité d’un Jésus palestinien, de même que son discours, ses aventures et son projet sont alors la dernière préoccupation de l’Église.

Le deuxième concile fut convoqué en 381 à **Constantinople**. Loin d’avoir disparu après Nicée, l’arianisme dominait dans une grande partie de l’empire. L’assemblée réaffirma les conclusions de Nicée, mais insista aussi sur la troisième personne de la Trinité, l’Esprit saint, en la proclamant égale en divinité avec le Père et le Fils. Le symbole des apôtres élaboré à Nicée fut alors complété en *credo*. Il intégrait une référence à la Vierge Marie qui avait été oubliée cinquante ans auparavant. Citons le symbole d’Épiphane de Salamine (374) qui contient l’essentiel du message :

1. Nous croyons en un Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et en un Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, unique engendré de Dieu le père, c’est-à-dire de la substance du Père ; Dieu de dieu, lumière de la lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré non créé, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre, les choses visibles et invisibles ; qui, pour nous, les hommes, et pour notre salut, est descendu et s’est incarné, c’est-à-dire a été engendré parfaitement de la sainte Marie, la toujours vierge, par le Saint-Esprit ; qui s’est fait homme, c’est-à-dire a pris la nature humaine parfaite, âme, corps et esprit et tout ce qui est de l’homme, sauf le péché, sans venir d’une semence d’homme ni habiter dans l’homme, mais il s’est formé pour lui-même une chair, pour réaliser une sainte unité ; non pas à la manière dont il avait inspiré les prophètes, dont il avait parlé et agi en eux ; mais en se faisant parfaitement homme (« le Verbe s’est fait chair », il n’a subi aucun changement ni n’a transformé sa divinité en une nature d’homme), mais il a uni cette nature à sa sainte et parfaite divinité ! (Car un est le Seigneur Jésus-Christ, et non pas deux ; le même est Dieu, le même, Seigneur, le même, roi) ; le même, qui a souffert dans la chair, est ressuscité, est monté aux cieux avec son corps, siège dans la gloire à la droite du Père, viendra en gloire avec son corps juger les vivants et les morts ; son règne n’aura pas de fin, et au Saint-Esprit qui a parlé dans la loi, a prêché par les prophètes, est descendu au Jourdain, a parlé dans les Apôtres et habite dans les saints ; ainsi croyons-nous en lui : il est l’Esprit consolateur, incréé, procédant du Père et recevant du Fils. Nous croyons en une Église, catholique et apostolique, et en un baptême de pénitence ; en la résurrection des morts et en un juste jugement des corps et des âmes ; dans le Royaume des cieux et dans la vie éternelle. Pour ceux qui disent qu’il fut un temps où le Fils ou le Saint-Esprit n’étaient pas, ou qu’ils ont été créés du néant, ou qu’ils sont d’une autre substance ou d’une autre essence ; ou ceux qui déclarent que le Fils de Dieu ou le Saint-Esprit sont soumis au changement ou à l’altération, ceux-là, l’Église catholique et apostolique, notre mère et la vôtre, les anathémise. Nous anathémisons également ceux qui ne confessent pas la résurrection des morts, et de même toutes hérésies qui ne concordent pas avec cette foi orthodoxe. »

Le troisième concile se réunit le 22 juin 431 à **Éphèse**. Les débats portèrent à nouveau sur la personne du Christ, à la fois homme et Dieu. Avait-il à ce titre deux natures, une humaine et l’autre divine, bien distinctes, au point qu’on ne puisse légitimement qualifier Marie, non de mère du Christ, mais plutôt de mère de Dieu ? Cette controverse entre Cyrille d’Alexandrie et Nestorius tourna à l’avantage du premier : il fut ainsi admis que le Christ avait bien deux natures, l’une divine et l’autre humaine, mais qu’elles étaient unies et qu’il était donc légitime de qualifier Marie de *theotokos,* mère de Dieu. Loin de clore la controverse, cette décision compliqua les choses en ce sens qu’il est difficile de qualifier de mère d’un Dieu créateur et éternel, une femme, créature humaine.

Le quatrième concile fut réuni en octobre 451 à **Chalcédoine** pour mettre fin à l’hérésie d’un vieil archimandrite du nom d’Eutychès, qui allait plus loin que le concile d’Éphèse en affirmant que les deux natures du Christ étaient tellement confondues qu’on n’en distinguait en fait plus qu’une seule, la divine. Cette doctrine, dite monophysite fut également condamnée, l’Église souhaitant préserver un meilleur équilibre entre les deux notions. Le Christ fut donc déclaré « unique en deux natures » : parfaitement Dieu et parfaitement homme[[377]](#footnote-377). Les Églises qui refusaient cette décision se séparèrent, notamment l’Église arménienne. C’était gênant dans la mesure ou l’Arménie est le premier pays à avoir accepté officiellement le christianisme. On considère que c’est à partir de ce concile que le christianisme est construit, soit au milieu du Ve siècle.

Le cinquième concile se réunit à **Constantinople** en 553, et confirma l’union hypostatique entre les deux natures du Christ.

Un sixième concile se réunit en 680-681 à **Constantinople**, toujours sur la question de la double nature du Christ. Les monophysites n’avaient pas baissé les bras et affirmaient que si l’on peut considérer deux natures, il faut néanmoins affirmer qu’il n’y a qu’une seule énergie et donc une seule volonté. Cette doctrine, qualifiée de monothélisme, avait la faveur de Rome, mais elle fut rejetée, et avec ce refus, le pape Honorius fut condamné.

Le septième concile fut convoqué en 787 à **Nicée** pour traiter de la délicate question des images pieuses. La querelle iconoclaste exaspérait alors les oppositions entre Rome et Constantinople. C’est avec Nicée II que se termine la liste des conciles œcuméniques pour les orthodoxes.

Si les débuts du christianisme avaient été jusqu’alors complètement dominés par l’orient, l’essor de l’Empire romain d’occident de Charlemagne allait changer politiquement la donne et favoriser Rome et ses papes face à Constantinople. Trois siècles et demi s’étaient alors passés depuis Calcédoine et le centre de gravité de l’empire finit par basculer du côté occidental.

Une ultime querelle christologique, à propos du *filioque[[378]](#footnote-378),* consacra la rupture entre les Églises orthodoxes d’orient et l’Église catholique d’occident. Mais loin des affaires de dogme, c’est surtout la volonté de domination de Rome et la prééminence affirmée de son pape qui était refusée par les églises d’orient :

1. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. (Mt 16,18)

Ce verset de Matthieu qui n’a pas de parallèle dans les autres évangiles est considéré par Rome comme l’affirmation de sa primauté et l’attribution de l’autorité sur toute l’Église au premier évêque de Rome, mais aussi à tous ses successeurs. Jamais l’Église n’avait fonctionné ainsi et on comprend que les évêques et autres métropolitains de tous les coins de l’empire aient refusé cette interprétation abusive[[379]](#footnote-379). C’est ainsi que les relations entre les églises orientales et Rome n’ont cessé de se dégrader, jusqu’au grand schisme de 1054.

On voit donc au travers de ses différents conciles œcuméniques que jamais l’Église n’a fondamentalement travaillé sur la réalité de l’homme Jésus et sur son discours. Aurait-elle entrepris de développer le message du Jésus des évangiles qu’il lui aurait fallu revenir à un judaïsme humaniste et réfléchi, plus proche de l’esprit que de la lettre comme le clamait justement Jésus. Mais c’était bien éloigné de ses préoccupations puisque, dès l’époque de Paul, un virage avait été pris avec la création progressive d’une nouvelle religion et une rupture entre le monde juif et les pagano-chrétiens, les circoncis et les incirconcis, ceux qui vivent sous la loi et ceux qui vivent leur foi dans le Christ ressuscité.

Une religion s’est donc bien créée à partir de l’événement Jésus, mais pas par Jésus ni à partir de Jésus. Elle s’est développée selon sa propre logique. On se demande avec intérêt ce que penserait le Galiléen Jésus en feuilletant un catéchisme moderne de l’Église catholique. Et quelle religion il adopterait s’il revenait parmi nous.



# 

# CHAPITRE 12

Le Christ

Dans cet essai qui porte sur le personnage historique de Jésus plutôt que sur la question théologique du Christ, ce chapitre fera figure d’exception. Cela pourra étonner de vouloir distinguer les deux notions tant le personnage de Jésus et le Christ semblent indissociablement liés en la personne de Jésus-Christ. Mais l’histoire montre une évolution du concept en marquant une différence entre deux époques : le Christ du vivant de Jésus et le Christ postpascal. Pour bien comprendre ces débats, il suffit de poser la question la plus simple et la plus évidente : **qu’est-ce donc qu’un Christ ?** Car si de nos jours le sens de ce terme ne fait plus l’objet de débats, peut-on affirmer qu’il en était de même aux premiers temps du christianisme ?

Il ne fait pas de doute que la définition de ce terme a connu une longue préhistoire avant de se fixer définitivement à la suite des grands conciles œcuméniques des IVe et Ve siècles que nous venons d’examiner. On peut envisager deux principales[[380]](#footnote-380) définitions du mot Christ : la notion traditionnelle du Christ juif de l’époque de Jésus et la notion postpascale, élaborée par la théologie chrétienne paulinienne.

## Le Christ, notion traditionnelle juive

Le terme Christos traduit le mot Messie et la théologie chrétienne insiste sur le fait que Jésus est bien le Messie attendu par les Juifs. Pourtant, ni le mot Christ ni le mot messie ne figurent dans l’Ancien Testament, même dans la Septante, sa traduction grecque. Cette notion existe pourtant et elle est rendue par le mot « oint » : le Christ est l’oint de Dieu. Dans sa définition juive traditionnelle, le messie apparaît comme un personnage exceptionnel, souvent un guerrier, qui a reçu une onction divine conférée par un prophète pour avoir victorieusement conduit les destinées d’Israël à un moment crucial de son histoire. L’exemple typique du messie est David, oint par le prophète Samuel. Il s’agit donc d’un homme, un roi judéen victorieux, qui règne sur le peuple d’Israël.

Jésus est-il un tel Christ ? En toute objectivité, il n’en présente aucune des caractéristiques. Peut-être certains de ses partisans ont-ils fondé sur lui quelques espoirs et voulu qu’il soit le successeur attendu de David. Les évangiles montrent en effet qu’à plusieurs reprises, Jésus est interpellé par des passants qui l’appellent « Fils de David ». Il est aussi présenté entrant de façon théâtrale à Jérusalem, monté sur un âne et acclamé par une foule agitant des palmes, deux signes de messianité évidents pour les Judéens qui l’accueillent. Mais il fait également peu de doute que Pilate, bien renseigné sur l’état d’esprit des habitants, l’ait lui aussi considéré comme un candidat potentiel à la messianité : Galiléen, nazôréen, roi des Juifs, toutes ces appellations vont dans le même sens. Dans le témoignage de Flavius Josèphe consacré à Jean Baptiste, on retrouve la même crainte d’un homme au charisme exceptionnel, porteur du risque réel d’être suivi par le peuple, qu’il prétende être le prophète Élie enfin revenu, un nouveau prophète ou le Christ. L’histoire connaît à cette époque de nombreux candidats à la messianité, depuis Judas de Gamala vers l’an 6 jusqu’à Bar Kochba en 135. Les Romains sont habitués à de tels personnages et traitent ces révoltes engagées sous couvert de religion avec la plus grande brutalité, n’hésitant pas à raser des villes entières (Sepphoris) et à crucifier les insurgés par milliers.

## Le Christ, notion postpascale

Ainsi qu’on l’a vu, le mot Christ est relativement rare dans les évangiles. Il n’apparaît qu’une cinquantaine de fois contre plus de quatre cents occurrences dans le corpus paulinien. Cette situation peut être considérée comme anormale : si, comme l’affirme l’Église, les écrits pauliniens précèdent la rédaction des évangiles et que Jésus y est normalement considéré comme le Christ, pourquoi le vocabulaire de Paul n’a-t-il pas été plus volontiers repris par les évangélistes ? Cette remarque vaut également pour l’expression complète Jésus-Christ ainsi que pour le mot Évangile.

Dans le vocabulaire paulinien, la notion juive est modifiée pour faire place à un personnage plus divin qu’historique, dont la mission essentielle a été, au travers de son sacrifice et de sa résurrection, de sauver l’humanité du mal. C’est très différent du roi guerrier venu délivrer Israël de l’occupation romaine. Et un tel Christ ne justifie alors pas une mise à mort. Avec une rapidité surprenante si l’on s’en tient à la chronologie officielle de l’Église, le Christ est devenu une divinité salvatrice. Certains ont voulu en reconnaître l’archétype en Jésus, mais évidemment pas en milieu judaïque. Il est très étonnant que cette définition postpascale du Christ, véhiculée par Paul, ait pu apparaître si tôt après la mort de Jésus et avant la destruction de Jérusalem, et également peu crédible que Paul ait pu vendre un tel concept de Christ rédempteur à des populations juives dispersées dans les cités grecques, tout en faisant référence à un Jésus qu’il ne connaît pas.

## Le Christ théologique chrétien

Comme si le Christ paulinien n’était pas suffisamment complexe, la théologie a ajouté siècle après siècle d’autres difficultés. Depuis longtemps, on considère comme quasi-synonymes ou équivalentes les notions telles que le Christ, Jésus, le Verbe et le Fils. L’Église a soigneusement établi des liens entre ces notions et donné les réponses à toutes les questions qui peuvent se poser à leur sujet. Il en est résulté un concept théologique complexe, composé du Verbe existant depuis le commencement des temps, incarné sur Terre à une époque précise, à la fois parfaitement homme et parfaitement Dieu, né d’une vierge et de l’Esprit saint, mort et ressuscité, consubstantiel au Père et au Saint-Esprit, coéternel du Père qui l’a engendré et non créé, autant d’affirmations éloignées des réalités historiques démontrables par un historien. Le credo de Nicée-Constantinople, complété et précisé à Chalcédoine, ne décrit plus un personnage historique présenté comme le messie d’Israël et successeur de David. Le Jésus-Christ constantinien appartient désormais au domaine de la foi plus qu’à celui de l’histoire. C’est une simple affaire de constatation et de logique et en rien une provocation que de l’affirmer.

Suite à ces évolutions, il a été soutenu avec une certaine pertinence que Jésus-Christ n’a pas existé, car du vivant de Jésus, il n’y avait pas de Christ, et une fois le Christ théologique paru, le Jésus terrestre était mort depuis longtemps. Il est temps de faire le point sur ces différents termes et leur utilisation et d’ajouter quelques détails.

## Jésus

Sous l’appellation commune de Jésus de Nazareth, il s’agit du personnage historique présumé, désigné par son prénom et une prétendue localité d’origine. On peut dire approximativement où et quand il a vécu, attribuer à cet homme des paroles et certaines aventures, plus particulièrement dans les deux ou trois dernières années de sa vie. Si par hypothèse, il avait été accompagné par un chroniqueur dont nous retrouverions les notes, nous pourrions disposer d’une biographie, d’une chronologie et d’un verbatim. Pour attester de l’existence de Jésus, il n’est pas nécessaire d’être chrétien, il suffit de faire confiance à l’histoire, même si elle est essentiellement de source ecclésiastique. Les musulmans admettent parfaitement l’existence de Jésus (Issa) fils de Marie, qu’ils revendiquent d’ailleurs comme leur avant-dernier prophète, mais sans croire en Jésus-Christ et sa divinité pour autant.

## Le Christ

Ainsi qu’on vient de le voir, le terme Christos qui désigne le messie « oint » se rapporte non pas à une personne, mais à un statut. Il désigne les (rares) prêtres-rois d’Israël oints par un prophète. Jésus ne peut être ce Christ juif si ce n’est dans les espérances de ses partisans, car il fait peu de doute que les premiers successeurs de Jésus à Jérusalem, notamment son frère Jacques et sa famille, puis les nazôréens et les ébionites, ont vu ou espéré en Jésus un Christ fils de David venu restaurer Israël face au joug romain. Mais ce n’est pas cette signification juive qui a été retenue par le courant paulinien inspirateur de la théologie chrétienne. Dans les épîtres où il est abondamment fait mention du Christ, ce qui le caractérise n’est pas d’être le messie d’Israël, mais d’être ressuscité. Dans des écrits à coloration gnostiques, Christ désigne moins une personne humaine qu’un dieu. Loin du messie attendu par les juifs, c’est un *angelos christos*, sorte d’Éon, Verbe de Dieu, aux contours imprécis, mais appartenant clairement au registre du divin. On retrouve aussi partiellement cette approche au début de l’évangile de Jean. Cette question du Christ est un vrai débat : elle ne correspond pas à la réalité des événements historiques puisque Jésus n’a jamais tenu à son époque en Palestine et auprès des Juifs le rôle du messie-oint, Christ-roi ou christ-prêtre. Les évangiles ne montrent pas qu’il l’ait revendiqué quand bien il était pressé par d’autres de le faire. Plusieurs versets le montrent éludant le sujet ou voulant éviter que cela soit dit. Même directement interrogé par les autorités, Jésus se montre évasif. En réponse au grand prêtre qui l’adjure de dire s’il est le Christ, les quatre évangiles présentent des réponses différentes et ambiguës. À Pilate[[381]](#footnote-381) qui lui demande *es-tu le roi des Juifs ?* (en clair : te revendiques-tu d’un titre messianique ?) Jésus répond : *tu l’as dit*. Il était pourtant si facile de répondre non. Jésus n’a pas restauré le royaume de David et a au contraire affirmé au risque de décevoir son entourage que son royaume n’était pas de ce monde. Ce n’est pas l’attitude qu’on est en droit d’attendre du messie libérateur juif tant attendu. Des auteurs ont alors envisagé que Jésus a pu être victime des déceptions[[382]](#footnote-382) qu’il a provoquées, autant que des craintes qu’il a suscitées, et que son charisme conjugué aux circonstances ait conduit des partisans zélés à présenter un sage et un prophète sous les traits d’un candidat à la messianité. Jésus se serait-il laissé « embarquer » dans un rôle politique qu’il n’avait pas réellement souhaité, car Christ est un titre royal qui peut comporter des dangers quand cette revendication n’est pas appuyée par une force armée. Dès lors, la sanction devenait immédiate, car le messie-roi devenait une menace pour tout le monde : Hérode qui ne pouvait accepter la prétention royale, le Temple qui ne pouvait accepter la prétention messianique, Rome qui ne pouvait tolérer des troubles et un risque de déstabilisation d’une région stratégique. C’est pour cela que dans l’affaire Jésus, les évangiles font intervenir les parties prenantes au plus haut niveau. Jésus aurait finalement été victime d’un malentendu dans une époque sans pitié, peut-être trahi par un Judas déçu.

Le sens paulinien du mot Christ où il est essentiellement question d’un ressuscité est incompatible avec le sens juif d’origine, car le fait d’être ressuscité de fait pas de Jésus le prêtre-roi d’Israël. Pourtant les premiers chrétiens l’ont largement utilisé pour justifier leur prétention au statut de Christ. Paul nous dit :

1. Si le Christ n’est pas ressuscité, vaine est notre prédication et vaine aussi votre foi à tous ! 1 Co 15,14

… comme si la vie, les actions et les discours de Jésus étaient d’une médiocre importance. Mais c’est bien ce que pense Paul. Ou alors, Paul pense à autre chose. On est en droit de se demander sur quelles bases Jésus aurait réuni de nombreux partisans de son vivant et ce qu’avaient en tête les disciples et les foules qui ont suivi ce Christ pas encore ressuscité. Cette « théologie » directe de Jésus est assez peu visible dans les discours tels que les évangiles nous les révèlent. Les différents courants chrétiens modernes s’appuient davantage sur l’interprétation que sur des bases solides qui auraient été conservées par les sources.

## Jésus dit le Christ

… ou qu’on appelle Christ : cette terminologie qu’on retrouve parfois nous met en présence de deux conceptions cumulées. Certains Juifs attendent un Christ-messie et parmi les « supporters » de Jésus, il s’en trouve pour dire que c’est leur Jésus qui est celui-là. Car le premier siècle et le début du deuxième ont connu bien des candidats à la messianité signalés par les historiens : le berger Athrongée, Judas de Gamala et sa famille, un messie samaritain, Theudas, Menahem, un juif égyptien, Dosithée, Elkasaï, Serenus, Abraham, Aboulafia, Salomon Milcho, Salbattaï Levi, Apollonios de Tiane ou plus tardivement Bar Kochba. De nombreux passages des évangiles et des Actes font déjà état de tels débats et annoncent que de nombreux faux prophètes, faux messies et « trafiquants du Christ » se présenteront et qu’il convient d’être méfiant.

Face à cette attente générale, le divorce entre le judaïsme et les premiers chrétiens portera essentiellement sur ce point : les chrétiens ont reconnu[[383]](#footnote-383) en Jésus le Messie juif attendu, alors que les juifs disent qu’il est encore à venir. Flavius Josèphe reprend l’expression quand il cite la mort de *Jacques, frère de Jésus qu’on appelle Christ*. Josèphe envisage-t-il alors un Christ juif messianique ou un sauveur ressuscité ? Il est difficile de deviner à quelle notion Josèphe fait référence et également difficile de savoir quelle était alors la nature du débat dans les milieux chrétiens. Mais on a du mal à imaginer que Josèphe ait fait de Jacques le Juste le frère d’un Christ paulinien sauveur et rédempteur de l’humanité. Même si ses écrits sont suspects d’interpolations, il n’est pas impossible que son propos soit authentique et relève du témoignage indirect. Il s’agirait alors du souvenir entretenu par la communauté de Jérusalem d’un Jésus activiste nazôréen qui se serait revendiqué Christ et l’aurait payé cher.

## Jésus-Christ

1. Ce concept théologique et dogmatique qui a pour source le vocabulaire paulinien a été progressivement élaboré et approfondi pendant des siècles, ainsi que nous l’avons vu au chapitre précédent, principalement à partir des écrits pauliniens et de l’évangile de Jean. Les conciles œcuméniques ont eu pour tâche essentielle de définir les contours de ce Jésus-Christ : un Jésus vraiment homme ayant vraiment souffert, et Christ vraiment Dieu, ce qui a donné lieu à la théorie des hypostases.
2. La version définitive, très tardive, a conduit à un schisme entre l’Église d’Orient et celle de Rome en 1054. Il s’est alors passé bon un millénaire depuis l’époque de Jésus. Outre la question de l’autorité et de la suprématie de l’évêque de Rome, il fallait aussi purger la querelle qui portait sur le « *filioque* » : alors qu’on disait généralement « je crois dans le Saint-Esprit qui procède[[384]](#footnote-384) du Père », l’habitude s’était installée dans l’Église d’occident d’ajouter « *et du Fils* ». La question était véritablement délicate : le Saint-Esprit procédait-il du Père et du Fils, ou du Père seulement ? Les personnes de la Trinité étant consubstantielles et coéternelles, la logique[[385]](#footnote-385) était du côté de l’Occident. Mais les textes, la pratique et la tradition étaient du côté de l’Orient. Convenons qu’en ce qui concerne le personnage de Jésus, nous sommes bien loin de l’histoire.

## Du Chrestos bon au Christos oint

Un des premiers témoignages dont nous disposons, qu’il soit véridique ou pas, évoque un Chrestus à Rome. On ne peut savoir si Suétone qui écrivait en latin traduisait alors le mot grec Chrestos qui désigne *le bon*, ou Christos qui traduit le Messie oint, successeur de David. Car dans la littérature chrétienne, nous trouvons les deux. C’est Tertullien, sans doute gêné par cette ambiguïté, qui nous signale dans son Apologétique (vers 197) les deux interprétations :

1. Le mot Christianus, au contraire, à considérer son étymologie, dérive du mot « onction ». Même quand vous le prononcez de travers Chrestianus — car vous n’avez pas même une exacte connaissance de ce nom — il signifie à la fois « douceur et bonté ». On hait donc chez des gens inoffensifs un nom qui est tout aussi inoffensif.

On ne contestera pas à Tertullien son art de la récupération qui lui permet de passer du Chrestos bon au Messie-Christos oint, en omettant d’évoquer la traduction directe qui suggère aussi «*messianiste*». Tertullien consent à nous en dire un peu plus sur sa nature :

1. XXI.3 Il n’est pas jusqu’au peuple qui ne connaisse déjà le Christ comme un homme ordinaire, que les Juifs ont condamné comme tel, de sorte qu’on sera tenté de nous prendre plutôt pour des adorateurs d’un homme. En vérité, nous ne rougissons pas du Christ, puisque nous sommes fiers d’être rangés sous son nom et d’être condamnés pour son nom ; et pourtant nous n’avons pas de Dieu une autre conception que les Juifs. Il est donc nécessaire que je m’explique en quelques mots sur le Christ considéré comme Dieu ».

En effet. L’explication qui suit est édifiante : les Juifs disposaient d’un privilège auprès de Dieu en raison de la justice et de la foi de leurs premiers pères. Mais enflés de confiance dans ces mérites anciens, ils se sont écartés de la loi divine et leur malheur d’aujourd’hui le démontre assez bien. Les saints oracles qui leur avaient annoncé ces malheurs leur annonçaient également la venue de Celui qui viendrait renouveler la loi :

1. 7. Il est donc venu Celui qui, suivant les prophéties, devait venir pour renouveler cette loi et pour la mettre en lumière, le Christ, Fils de Dieu.

Tertullien mentionne sa naissance originale :

1. Mais le Fils de Dieu n’a point de mère par un commerce impudique ; et même la mère que nous lui voyons n’était pas mariée.

À la lecture de Tertullien, il est assez évident que ce Christ-Dieu a peu de chose à voir avec l’existence historique d’un Jésus homme dont Tertullien ne connaît apparemment rien de la biographie. C’était pourtant bien le moment d’évoquer, évangiles à l’appui, les aventures, les œuvres et les discours de cet homme remarquable, Christ et Fils de Dieu. Mais Tertullien ne parle pas de Jésus et ne cite pas les évangiles. Il ne les mentionne même pas, ce qui est étrange, car à cette époque, l’existence des quatre évangiles est considérée comme attestée d’après la tradition, via Irénée, Tatien et le canon de Muratori. On perçoit au travers de tels détails que les évangiles n’ont pas réglé la question de la nature de Jésus et que tout cet appareil christique est de conception tardive. Pour résoudre l’épineux problème qui déchire les chrétiens, toute l’énergie de l’Église des IIe et IIIe sera consacrée à la dénonciation des hérésies, tout comme les IVe et Ve siècles l’accapareront dans la querelle christologique des hypostases. Tertullien nous apporte un indice supplémentaire de la rédaction et de la diffusion tardive des évangiles. Dans la suite de son propos, il cite le Logos, et décrit la manière dont la conception a pu se dérouler :

1. 14. Donc ce rayon de Dieu, comme il avait été toujours prédit auparavant, descend dans une Vierge et, s’étant incarné dans son sein, il naît homme mêlé à Dieu. La chair unie à l’esprit se nourrit, croît, parle, enseigne, opère, et voilà le Christ. Acceptez pour le moment cette « fable » (elle est semblable aux vôtres), en attendant que je vous montre comment le Christ est prouvé et quels sont ceux qui ont fait circuler d’avance parmi vous des fables de ce genre, pour détruire cette vérité.

La suite du récit est une démonstration de l’aveuglement des juifs qui privés par châtiment de la sagesse et de l’intelligence, et de l’usage des yeux et des oreilles, n’ont vu en Jésus qu’un homme et le prirent pour un magicien à cause de sa puissance. Et ils le livrèrent à Pilate « *qui était lui-même déjà chrétien dans le cœur* ». Une fois de plus, c’était l’occasion pour Tertullien de citer les évangiles. Mais il ne semble pas très au fait de la légende évangélique… en 197.

## Occurrences de différents mots significatifs

Par l’étude de la fréquence de certains termes ou expressions, il est possible d’apercevoir rapidement les différences de style entre les textes ou les auteurs. Cet exercice est très parlant et riche d’enseignements sur la genèse des textes, le contexte et la période de leur composition.

Le mot ***vierge*** par exemple apparaît dans le Nouveau Testament six fois, dont deux fois dans les récits de l’enfance. Un verset de Matthieu cite la Septante (la vierge sera enceinte) qui est une mauvaise traduction du terme hébreu qui signifie jeune fille, et Luc seul désigne expressément Marie[[386]](#footnote-386). Et hormis ces deux petites mentions, il n’est question nulle part de vierge Marie, ni dans Marc ou Jean, ni dans les Actes, réputés écrits par Luc, ni dans les épîtres de Paul, de Pierre, de Jacques, Jean ou Jude. Quand on voit à quel point le personnage de la vierge Marie est devenu central dans la religion catholique, on peut s’interroger sur la solidité de cette croyance issue de la tradition bien plus que de l’écriture. À quelle époque est-elle née ? Jésus serait peut-être le premier surpris.

Le mot ***Juifs*** aussi connaît une distribution étrange : présent seulement 5 fois chez Matthieu, 5 fois chez Luc, et 6 fois chez Marc, on le retrouve dans 65 versets de l’évangile de Jean, et dans des termes qui laissent la forte impression que ces gens sont des étrangers. Et bien que le mot soit rare chez Luc, il figure 70 fois dans les Actes. En revanche, il est peu fréquent chez Paul. Est-ce pour une raison de milieu ou d’époque ?

Le mot ***grâce*** se retrouve 11 fois dans les évangiles, mais il est absent de Marc, le plus ancien, et aussi de Matthieu. Il est présent dans 16 versets des Actes. Il appartient clairement au vocabulaire paulinien puisqu’on le retrouve 80 fois chez Paul. Mais pourquoi les évangélistes ne l’ont-ils pas repris ?

Le mot ***évangile*** (euaggelion) est présent 73 fois dans le Nouveau Testament : 8 fois dans Marc, 4 fois dans Matthieu. Mais il est inconnu de Luc et de Jean. Comment peut-on expliquer une telle absence ?

Le mot ***sauveur*** est présent dans l’Ancien Testament : 2Samuel, Psaumes, Jérémie et Osée, une fois chacun, et dix fois dans Isaïe. La filiation est donc évidente. Qu’en est-il du Nouveau Testament ? Marc = 0, Matthieu = 0, Luc = 4 et Jean = 1. Mais on le retrouve 19 fois dans les épîtres, notamment celles de Tite et 2 Pierre. Le Sauveur est bien un concept tardif tiré d’Isaïe. On rappellera que le mot sauveur est la traduction du nom même de Jésus et que la citation de ce nom est tardive.

Le ***Seigneur***, mot plutôt rare chez Marc, est omniprésent chez les autres évangélistes et dans les épîtres. Si Marc est bien premier, on observe donc une amplification via les autres sources primitives.

L’étude de l’occurrence du mot ***Christ*** suscite aussi des interrogations. Le terme est absent de l’Ancien Testament y compris de la Septante écrite en grec, alors que toute l’argumentation des chrétiens porte sur le fait que le messie ou Christ qu’est Jésus était attendu, prévu, espéré, et que Jésus est la réalisation des prophéties de l’Ancien Testament. Et on utilise alors un mot nouveau, inconnu de cet Ancien Testament censé annoncer sa venue. Pourtant, le mot « *oint* » apparaît de nombreuses fois, et précisément dans ce sens. On peut se demander pourquoi ceux qui cherchaient à prouver la continuité des traditions ont changé le vocable.

Le mot ***Messie*** est absent de l’Ancien Testament et ne se rencontre que deux fois dans le nouveau, dans l’évangile de Jean, le plus tardif : Jn 1,41 et Jn 4,25 :

1. Ce fut lui qui rencontra le premier son frère Simon et lui dit : nous avons trouvé le Messie, ce qui signifie Christ[[387]](#footnote-387).
2. La femme lui dit : je sais que le Messie doit venir, celui qu’on appelle Christ[[388]](#footnote-388), quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses.

On pourrait longuement disserter sur l’étrangeté de ces propos qui fleurent bon l’explication de texte, sur ce Messie qui signifie Christ, ou qu’on appelle Christ, sachant que les deux mots sont réputés être équivalents d’une langue à l’autre. Pour qui l’auteur de Jean se sent-il tenu de donner une telle explication ?

Le mot *Christ* apparaît donc 54 fois dans les quatre évangiles (Mc=7, Mt=16, Lc=12, Jn=19) et 24 fois dans les Actes. Il est présent en revanche plus de 370 fois dans les épîtres de Paul, 7 fois dans l’Apocalypse, et 46 fois dans les autres épîtres. Parallèlement, Paul ne connaît pas « Jésus » !

C’est dans Marc, l’évangile le plus ancien, que le mot *Christ* apparaît le moins souvent, et dans Jean, le plus récent, qu’il est le plus fréquemment cité. Des auteurs modernes soutiennent que l’ordre historique est Marc, Luc, Matthieu et Jean, ce qui correspond à l’expansion de l’occurrence du mot Christ. Mais le fait devient étrange quand on sait que les lettres de Paul sont réputées avoir été écrites avant les évangiles. Il en résulte deux questions : pourquoi le mot Christ, fréquent chez Paul, est-il relativement rare dans les évangiles s’ils ont été écrits après, et d’où Paul tient-il cette façon de désigner un Jésus qu’il ne connaît manifestement pas ? Car Paul ne nous parle pas de Roi-Prêtre d’Israël fils de David, mais d’un Christ ressuscité proche de celui de la gnose, Éon ou Christ-Dieu. Pour Paul, tout commence par une mort et une résurrection. Il en résulte un Christ façonné par les philosophes, un Dieu platonicien qui prêche le dualisme, un Dieu stoïcien qui nous engage à supporter, voire rechercher une vie dure, bref, un Christ très grec fabriqué à l’usage d’intellectuels hellénistes. Quel est le rapport avec l’héritage du Palestinien Jésus ?

Quant à l’expression complète ***Jésus-Christ,*** qui nous est si familière, elle se rencontre 238 fois dans le Nouveau Testament, sous une forme abrégée, variable selon les textes. Mais on ne la retrouve que cinq fois dans les évangiles. Elle est même absente de Luc[[389]](#footnote-389), pourtant compagnon de Paul. On la retrouve chez Matthieu et Marc dans des prologues qui fleurent bon l’ajout tardif :

1. Mt 1,1 : généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d’Abraham,
2. Mt 1,18 : voici de quelle manière arriva la naissance de Jésus-Christ.
3. Mc 1,1 : commencement de l’évangile de Jésus-Christ [fils de Dieu]
4. Jn 1,17 : car la Loi a été donnée par Moïse, la grâce[[390]](#footnote-390) et la vérité sont venues par Jésus-Christ
5. Jn 17,3 : or, la vie éternelle, c’est qu’ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.

Le verset Mc 1,1 qui sert de court entête présente aussi une des rares occurrences du mot *évangile*. Ce verset[[391]](#footnote-391), ainsi que les deux versets équivalents de Matthieu sont considérés comme des ajouts tardifs. Mc 1,1 comporte d’ailleurs une intéressante variante textuelle : le codex Sinaïticus et quelques autres témoins anciens omettent la précision « fils de Dieu ». Quant aux deux versets de Jean, à caractère particulièrement théologique, il ne fait pas de doute qu’ils sont aussi tardifs. Pour Jean, Jésus est un envoyé de Dieu sans qu’il soit dit qu’il est son fils. A-t-il bien lu son propre prologue ? Son *Verbe* n’est-il pas précisément Jésus-Christ ? La même idée se retrouve dans la Didachè où le personnage de Jésus qui n’a rien de central est qualifié de « serviteur » de Dieu.

Vu le caractère douteux de ces rares occurrences, on peut soutenir avec la plus grande fermeté que l’expression Jésus-Christ est absente[[392]](#footnote-392) des évangiles.

S’il fait peu de doute que le Christ est un concept inventé par Paul, comment expliquer alors, si les épîtres sont antérieures à la rédaction des évangiles, et donc connues des évangélistes, que le mot Christ n’y apparaisse pas plus souvent, avec 10 % des attestations dans 50 % des versets ? Est-ce parce que les matériaux évangéliques primitifs sont antérieurs aux lettres de Paul, comme l’affirment certains auteurs ? Mais alors, comment admettre avant Paul un christianisme sans Christ ? On est tenté de voir dans les lettres de Paul une œuvre plus tardive et très largement recomposée et réinterprétée, peut-être par Marcion qui apporta la collection entière à la communauté chrétienne vers 135. On aurait alors toutes raisons de douter de l’authenticité des écrits de Paul (certains sont contestés), qui comportent une théologie très personnelle et bien élaborée, fort éloignée de ce qu’a prêché Jésus, mais conforme aux concepts philosophiques hellénistes de l’époque. On citera l’exhortation obstinée à la soumission des esclaves et des femmes, que l’on retrouve également dans la première épître de Pierre, écrite dans un style très paulinien et qui comporte précisément une vingtaine de fois le mot Christ, soit davantage qu’aucun de nos évangiles.

## Le Christ et l’histoire

La notion de Christ chez les chrétiens est donc une création paradoxale en dépit des apparences. Dans le judéo-christianisme des premiers temps, centré autour de Jérusalem, les croyants se réunissaient dans les synagogues et non dans des églises. Ils respectaient les préceptes de la religion juive tout en estimant que le messie était déjà venu en la personne de Jésus. On était alors chrétien en plus que d’être juif. Dans ces milieux, largement imprégnés d’esprit apocalyptique, on attendait la fin des temps et le retour du messie, c’est-à-dire d’un Christ juif classique, fils de David et restaurateur d’Israël.

Mais Jésus n’est pas devenu Christ en milieu judaïque. Le Christ tel que nous le connaissons est né en milieu helléniste. On est alors en droit de se demander pourquoi les pagano-chrétiens ont adopté un vocable qui les renvoyait au concept juif de messie ? La réponse moderne et convenue de la « bonne nouvelle de la résurrection » ne peut nous satisfaire, car on ne devient pas le messie d’Israël par une résurrection. D’autant que dans la religion juive, Dieu s’adresse aux hommes par l’intermédiaire des prophètes, et l’idée qu’il puisse avoir un fils est totalement saugrenue en plus que d’être scandaleuse. Nous sommes donc bien en présence de deux mondes, si ce n’est deux époques. D’autres dénominations furent ajoutées à ce Christ grec, notamment celle de sauveur. Ce mot qui est inconnu des évangiles de Marc et Matthieu, les plus hébraïques, est en revanche présent dans l’ensemble Luc/Actes, et particulièrement développé dans les autres écrits. Une telle présence chez Luc et dans les épîtres est un indice fort d’une élaboration ou d’une révision tardive en milieu grec. On y retrouve une analogie avec la présence des termes « christ » et « Jésus-Christ ». Quant à l’expression complète « Notre Sauveur Jésus-Christ », elle n’apparaît que dans les derniers écrits, et elle est largement considérée aujourd’hui comme anachronique.

Nous commençons à découvrir à quel point l’éloignement dans le temps a littéralement écrasé le lent processus de l’élaboration du christianisme.

# 

# CHAPITRE 13

Le contenu historique des évangiles

La seconde preuve avancée à l’appui de l’inexistence du Jésus de l’Église dans le prologue de cet essai est le fait qu’il ne présente pas les caractéristiques d’un personnage historique, mais bien celles d’un héros de roman. C’est d’ailleurs le cas de la plupart des protagonistes.

Alphonse Allais disait : « on a beau dire, mais plus ça ira et moins on rencontrera de gens ayant connu Napoléon ». Si cet aphorisme est pleinement justifié quand il s’applique à un personnage historique, c’est plutôt l’inverse qui se produit quand on est en présence d’un personnage légendaire. Et de fait, au fur et à mesure que les siècles passaient, on en savait davantage sur Jésus, sur ses apôtres et sur sa mère. Et le processus n’est pas terminé puisque, comme on l’a vu précédemment, le dogme concernant Marie continue de se préciser au fil des conciles modernes.

La raison ne tient pas à des découvertes historiques ou archéologiques qui nous renseigneraient davantage sur l’histoire chrétienne. Elle tient tout simplement au fait que les évangiles se présentent comme des romans apologétiques et n’ont aucune caractéristique de ce que pourrait constituer une œuvre à prétention historique. C’est d’ailleurs parfaitement normal, car ce n’est pas leur objet, et l’évangile de Jean l’admet, avec une certaine sincérité :

1. Jésus a accompli encore, en présence de ses disciples, beaucoup d’autres signes qui ne sont pas décrits dans ce livre. Mais ceux-ci ont été décrits afin que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, et qu’en croyant, vous ayez la vie en son nom. Jn, 20,30-31

La profusion des évangiles à notre disposition montre que nous nous trouvons en présence d’un genre littéraire. Il en est de même des apocalypses. Il existe des dizaines d’œuvres de ce type, chrétiennes ou juives, peu importe pour l’historien qu’elles aient été écartées par la suite par l’Église, que ce soit pour des raisons dogmatiques ou pour simple excès de merveilleux. Mais à les considérer de près, les évangiles canoniques présentent eux aussi une grande abondance de merveilles et bien peu d’éléments qui puissent être situés dans l’histoire. D’une manière générale, les textes qui constituent le Nouveau Testament nous informent sur les conceptions théologiques de leurs auteurs et ne s’intéressent que très peu à l’enseignement de Jésus et encore moins à sa personne. Selon Lionel Rocheman[[393]](#footnote-393), « *les écrits néotestamentaires reflètent exclusivement… la doctrine qu’ils exposent* ». Avant de scruter leur contenu, intéressons-nous au contexte dans lequel ils ont été écrits.

## Un événement fondamental, mais ignoré

La guerre conduite par les Romains entre les années 66 et 70 nous est contée en détail par Flavius Josèphe qui a été un des acteurs. Elle se termine par le siège de Jérusalem, la prise et la destruction de la ville ainsi que de centaines de villages aux alentours. Cette guerre a été particulièrement cruelle et a causé d’innombrables morts, tant par les combats que par la famine. Elle s’est accompagnée de déportations en masse et de crucifixions par milliers, jusqu’à parfois manquer de bois selon l’auteur. À la suite de ces événements, la région est devenue totalement romaine, ce qui sur un simple plan politique a constitué un séisme. Il en a été de même sur le plan religieux. Non seulement le temple a été détruit physiquement, mais le judaïsme s’est retrouvé face à un gouffre, car une nouvelle fois, les Juifs se sont retrouvés anéantis. Après la destruction du temple, il n’est plus question des sadducéens ni des esséniens. Comment alors, sur un plan religieux, a-t-on pu comprendre et expliquer ce désastre ? Que restait-il en l’an 70 de la promesse faite à David et à sa descendance ?

Si les évangiles canoniques ont la moindre prétention historique, il est alors incompréhensible et injustifiable que l’événement fondamental que constitue la guerre qui se conclut par la prise de Jérusalem et la destruction du temple ait été passé sous silence, alors qu’il précède de peu l’époque de leur rédaction. Cette absence est choquante en raison de la gravité des faits et parce qu’ils justifient à quarante ans de distance les discours tenus successivement par Jean Baptiste et par Jésus, ainsi que la prédication plus récente des disciples et celle de Paul. Pourtant, aucun texte du Nouveau Testament n’y fait référence si ce n’est, disent les chrétiens, au travers de vagues allusions faites par Jésus. Mais les prédictions effectuées a posteriori, c’est plutôt facile et pas très probant. Si les évangiles recèlent un tant soit peu d’historicité, il est inexplicable que leurs auteurs n’aient pas fait de la destruction toute récente du temple de Jérusalem la pierre angulaire de leur discours. Non pas seulement les anecdotes poétiques évoquées par tel ou tel évangéliste (Jean disant que le temple sera reconstruit en trois jours), mais bien le discours général de Jésus et de son maître Jean, depuis sa conversion. Car les évangiles synoptiques nous présentent un Jésus devenu disciple de Jean Baptiste, converti à un judaïsme apocalyptique qui croit en une fin des temps imminente et à un avènement tout proche du royaume de Dieu. Parmi les rares éléments qui soient avérés concernant la vie de Jésus, du moins la vie historique des personnages dont la compilation a servi à la construction de Jésus, on peut affirmer qu’il avait adhéré au discours apocalyptique de Jean Baptiste dont il était devenu un disciple récent. Cette absence anormale a alors conduit plusieurs chercheurs chrétiens à envisager, avec une certaine logique, que les évangiles avaient plutôt été écrits avant 70, ne serait-ce que dans leur version primitive.

Le même discours avec la même tonalité apocalyptique a été repris sans hésitation et même avec une certaine insistance par Paul dans ses épîtres. Une des rares choses qui soient historiquement certaines, c’est que les premiers « chrétiens » faisaient partie de ces groupes qui croyaient en une fin des temps prochaine. L’événement dramatique de la destruction de Jérusalem et de son temple était donc de nature à apporter la preuve éclatante de la justesse de leur message. L’absence de mention de ces événements dans les évangiles constitue bien une anomalie majeure. Pour les mêmes raisons, nous avons quelques raisons de douter de l’historicité de la prédication de Paul, ou du moins de la chronologie que nous en donne l’Église. En effet, avant la destruction du temple de Jérusalem, le discours que tient Paul à ses différents interlocuteurs est parfaitement inaudible. Quel que soit le talent de l’orateur et le probable charisme du personnage, l’affirmation que dans la perspective de la fin des temps toute proche, le salut est dans la foi en la résurrection[[394]](#footnote-394) de ce Christ dont il ne sait rien et ne dit rien, sinon qu’il est venu sauver le monde, ne peut être prise au sérieux par l’auditoire, qu’il soit juif ou païen. Ceux qui à cette époque attendent la fin des temps se reconnaissent logiquement dans le discours et le baptême de Jean. C’est bien d’ailleurs ce qu’on lui répond à Éphèse alors qu’il rencontre quelques disciples[[395]](#footnote-395) :

1. **Ac 19,2 :…** et leur dit : avez-vous reçu l’Esprit saint quand vous avez embrassé la foi ? Ils lui répondirent : mais nous n’avons même pas entendu dire qu’il y a un Esprit saint
2. **Ac 19,3 :…** et lui : quel baptême avez-vous donc reçu ? Le baptême de Jean, répondirent-ils.

À Athènes où l’on se montre intéressé par son discours philosophique, chacun se détourne dès qu’il est question de résurrection. En revanche, une fois passés les tragiques événements de 70, le discours paulinien prend tout son sens. Hélas, Paul n’est plus là. Il est probable que si Paul[[396]](#footnote-396) a historiquement existé, prêché et écrit, c’est sans doute plus tardivement que ce que nous affirme l’Église.

## Sources historiques des récits évangéliques

En matière historique, il est naturel de se poser la question des auteurs et de leurs sources. Or, à ce propos, les affirmations de l’Église ne sont pas solides, mais elle persiste contre toute évidence en faisant par exemple du prologue de Luc une simple annonce littéraire. Mais les épîtres de Paul et de Jacques, réputées plus anciennes que les évangiles, nous montrent que les premiers chrétiens pauliniens ne savaient à peu près rien de Jésus en dehors du miracle pascal. Le nom de Pilate ne figure même pas[[397]](#footnote-397) dans les écrits de Paul. Or, c’est bien la référence à Pilate qui constitue le repère chronologique principal des aventures de Jésus, au point que ce nom figure dans le credo.

Qu’en est-il en dehors de l’épisode de la Passion ? La plupart des événements qui constituent les aventures de Jésus sont intemporels : les guérisons, les exorcismes, les miracles nous sont présentés les uns après les autres et dans un ordre qui peut varier d’un évangile à l’autre. De nombreux auteurs chrétiens ont comparé cet enfilement de péricopes à celui de perles sur un chapelet et nous affirment que cela n’a pas beaucoup d’importance qu’un discours ait été tenu ici ou ailleurs, qu’une guérison ou une rencontre se soit produite avant une autre. Cela n’affecte en rien le récit global. Il est probable qu’en ce qui concerne la rédaction et la première compilation synoptique, de gros efforts d’harmonisation ont dû porter sur l’ordre des péricopes.

Mais qu’en est-il des éléments les plus importants, ceux qui structurent le récit lui-même ? L’évangile de Jean nous pose deux problèmes historiques majeurs : il situe la scène concernant les marchands du temple et le repas eucharistique au début du ministère de Jésus, alors que les synoptiques les placent en dernier, juste avant l’arrestation. Le discours des synoptiques a l’avantage de la logique historique : Jésus aurait fait une entrée spectaculaire dans Jérusalem, acclamé par des partisans[[398]](#footnote-398), puis provoqué du grabuge au temple le jour de la Préparation. C’est donc après ce dernier repas pascal où il institue l’un des deux éléments fondamentaux du christianisme qu’il est arrêté. La chronologie de Jean n’a plus aucun sens de ce point de vue, mais c’est normal puisque Jean a une autre intention théologique. Autrement dit, même ces deux événements[[399]](#footnote-399) essentiels n’ont pas de support historique du point de vue même des évangiles qui les relatent. Alors, que dire de la solidité des autres ?

## Les passages sans vocation historique

Les évangiles comportent un certain nombre d’éléments dont le caractère proprement littéraire n’a pas de prétention historique. Ainsi, le prologue de l’évangile de Jean (*au commencement était le Verbe*), ne nous est pas présenté, espérons-le, comme l’affirmation que Jésus était physiquement présent avec son Père au moment du Big Bang qu’il aurait provoqué. Celui de Luc, concerne essentiellement l’auteur et ses intentions, et il pose davantage de problèmes qu’il n’en résout quant aux questions d’historicité. Quant à celui de Marc, l’analyse du vocabulaire employé et son absence dans les témoins les plus anciens démontrent qu’il s’agit d’un ajout réalisé en plusieurs étapes.

## Les attestations uniques

Dans sa méthode globalisante consistant à retenir dans un évangile virtuel la totalité du contenu des quatre textes, l’Église a poussé la logique jusqu’à dédoubler certaines scènes et à nier les contradictions. Ainsi, comme on l’a vu, la Sainte Famille est à la fois retournée chez elle à Nazareth tout en fuyant en Égypte. L’Église ne fait aucune différence entre des événements qui sont attestés par les quatre évangiles et ceux qui ne sont évoqués que par un seul. Il lui arrive même d’adopter des éléments qui n’y figurent pas du tout, tels que le chemin de croix et le purgatoire, et parfois même qui disent l’inverse, comme l’affirmation de la virginité perpétuelle de Marie. Elle s’y tient toujours au nom de la « Tradition ». Cela n’empêche pas les meilleurs spécialistes de citer la multiplicité des sources comme critère de solidité des attestations. Mais comment peut-on sérieusement soutenir l’historicité[[400]](#footnote-400) d’événements qui ne sont attestés que par un seul texte ? Bien évidemment, on ne s’intéressera pas aux simples anecdotes, mais aux récits parmi les plus fameux qui ne figurent que dans un seul évangile. Cela plaide-t-il en faveur de leur historicité ?

– Les noces de Cana. Qu’il s’agisse de l’attestation unique par Jean de cet épisode dans lequel Jésus parle délicatement à sa mère (*que me veux-tu, femme ?*) ou qu’il soit question de l’eau changée en excellent vin, cet épisode n’a pas de prétention historique. C’est d’ailleurs dommage s’agissant du deuxième point cité.

– La femme adultère. Cette fable émouvante parmi les plus connues ne figure que dans l’évangile de Jean. L’analyse détaillée du vocabulaire a permis de démontrer qu’elle faisait partie à l’origine de celui de Luc[[401]](#footnote-401), qu’une main bienveillante aurait retirée, ce qui fait qu’elle est absente de très nombreux témoins. Replacée finalement dans Jean, parfois à des endroits différents, elle présente plus d’intérêt pour son caractère moral que pour son historicité. Elle nous apprend que Jésus savait écrire. Il aurait dû en profiter pour nous laisser quelques saints documents écrits de sa main.

– La comparution de Jésus devant Hérode. L’épisode n’est relaté que dans les évangiles de Luc et de Pierre. Dans les trois autres, Jésus est face à Pilate, depuis le premier questionnement brutal : *es-tu le roi des juifs ?* jusqu’à la condamnation. Luc intercale un aller-retour chez Hérode Antipas, au risque de perturber la chronologie. Quant à Jean, il situe l’ensemble de la scène entre l’entrée du prétoire où les juifs restent afin de ne pas se souiller avant le repas de Pâque, et l’intérieur du bâtiment où ont lieu les différents dialogues entre Jésus et Pilate, au contenu philosophique et théologique particulièrement dense. Les synoptiques racontent un tout autre récit puisqu’ils n’ont pas à se soucier du repas de Pâque qui selon eux, a déjà eu lieu la veille.

## Les péricopes sans témoin

Certains épisodes présentés par les évangiles n’ont tout simplement pas de témoin. Non seulement les rédacteurs des évangiles n’y ont pas assisté, mais personne d’autre n’y était.

Qui peut avoir relaté les propos que Jésus et Pilate ont tenus en tête à tête, notamment chez Jean ? Ils sont si précis qu’à leur lecture, on devine l’expression des visages. L’épisode doit tout aux intentions théologiques de l’auteur et rien à la relation d’une rencontre historique.

Qui a pu raconter en détail l’agonie de Gethsemani, au jardin des Oliviers, alors que Jésus doute à voix haute et que les apôtres s’étaient endormis ? Cette scène n’a aucun témoin.

La palme revient à l’épisode de la transfiguration qui nous est rapportée par Mt 17,1-9 ; Mc 9,2-10 et Lc 9,28-36, car aucun des rédacteurs n’y a assisté. Le seul évangéliste présent était Jean qui malheureusement oublie de le raconter. Tout cela est-il bien sérieux ?

Il faut rappeler que deux récits évangéliques, Marc et Luc, sont de seconde main, puisque leurs auteurs sont des proches et non des disciples. Matthieu est l’un des apôtres les plus mal connus et depuis bien longtemps, plus aucun chercheur sérieux ne prétend que Jean de Zébédée a écrit l’évangile que la Tradition lui attribue. Selon Papias d’Hiérapolis, Marc aurait recueilli les souvenirs de Pierre alors qu’il était à Rome. D’aucuns veulent que cet évangile y ait été écrit, sans doute directement en grec, à l’intention des juifs romains. D’autres estiment qu’une rédaction à Antioche est plus probable. Pour compliquer plutôt que pour trancher, Marc aurait également rédigé à Alexandrie une version plus longue à l’intention d’un public initié. Certains estiment que le vrai auteur est Pierre et que Marc n’est que le rédacteur et traducteur. Mais ces renseignements de Marc proviennent-ils bien de Pierre ? Dans un dialogue connu et émouvant, Jésus s’adresse à Pierre et lui demande à trois reprises : « Pierre, m’aimes-tu ? ». Cela fait sans doute écho au fait que Pierre l’a précisément renié à trois reprises. On aurait pu s’attendre à ce que ce dialogue soit relaté par Marc, l’interprète de Pierre, ou par Matthieu, à l’appui de la phrase fameuse : *tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église* (Mt 16,18). Mais non : ce dialogue nous est révélé par Jean et cet épisode très poétique est ignoré des synoptiques.

On pourrait lister de tels exemples sur des dizaines de pages : qui a pu témoigner de l’annonce faite à Joseph de la grossesse de sa femme, renseignement qui est arrivé aux oreilles de Matthieu seulement, qui a pu témoigner de la même annonce faite à Marie, renseignement qui n’est arrivé qu’aux oreilles de Luc qui n’a pas connu Marie ? Pourquoi Jean qui est censé être un témoin direct ne dit-il rien du processus intéressant au terme duquel le Verbe s’est fait chair ? Au-delà même de Jésus, les études d’occurrences portant sur les termes de *disciples* (vocabulaire synoptique) et *d’apôtres* (vocabulaire paulinien) montent que les évangiles ne disent quasiment rien à leur propos. C’est ennuyeux, historiquement parlant, pour une Église qui se veut apostolique. Surtout quand on ne sait rien d’autre de certains d’entre eux que leur nom figurant au milieu d’une liste.

## La relation de faits impossibles

Comment considérer comme historiques un certain nombre de faits qui relèvent d’impossibilités physiques, voire de la plus haute fantaisie, tels que la double annonciation par l’ange Gabriel, la transfiguration, l’Ascension, la naissance miraculeuse, les cieux qui s’ouvrent au moment du baptême, la marche sur l’eau, les diverses résurrections, la transformation d’éléments, la tentation au désert, la tempête soudainement apaisée, la pêche miraculeuse, Satan qui entre en Judas, les corps des saints qui sortent des tombeaux, etc. ? Tous ces éléments convergent vers les mêmes conclusions : les évangiles sont des textes figuratifs et illustratifs au contenu essentiellement symbolique. Ils n’ont aucune prétention à l’historicité et les écrits canoniques ne sont en rien plus sérieux que ceux qualifiés d’apocryphes. Les évangiles sont simplement un genre littéraire de roman apologétique dont Jésus est le héros.

Il est donc tout à fait naturel, à l’instar des personnages légendaires, que les éléments de la vie de Jésus se précisent au fur et à mesure que le temps passe. Le premier évangile écrit, celui de Marc[[402]](#footnote-402) est le plus court, notamment dans sa version primitive. Mais ce n’est pas grave : les rédacteurs vont chercher d’autres sources et les ajouter. Et des réviseurs vont compléter. Ainsi, plus on avance dans le temps et plus on en sait à propos de Jésus, de son enfance, de ses parents ou de ceux de Marie. Les évangiles ne savent à peu près rien à propos des disciples/apôtres ? Qu’importe : on va pallier ces absences par des livres entiers sur chacun d’entre eux : évangile de Philippe, actes de…, prédication de… soit trois tomes entiers de la collection de la Pléiade consacrés aux écrits apocryphes ou gnostiques. Lesquels s’ajoutent aux écrits intertestamentaires, c’est-à-dire aux apocryphes juifs. Autrement dit, ce qui est historiquement certain, c’est que le genre fut fécond et bien établi et que l’époque bouillonnait d’idées et d’envie de récits.

## Le mouvement baptiste

Les éléments à vocation historique[[403]](#footnote-403) des quatre évangiles peuvent tenir sur une feuille de papier et ils concernent plutôt Jean Baptiste que son disciple Jésus. Il est même frappant d’observer que les quatre évangiles débutent en nous parlant de ce personnage, alors qu’il disparaît rapidement, comme si son seul rôle consistait à introduire et légitimer Jésus en se présentant comme son précurseur. Or, l’historicité de ce Jokânan est bien attestée par l’histoire et hautement probable, de même que celle de ses disciples et de son discours.

Les écrits évangéliques révèlent indirectement les difficultés des premiers chrétiens de s’extraire de la gangue baptiste dans laquelle le mouvement est né. Dans l’évangile de Marc, le plus ancien, Jésus n’est pas Dieu de toute éternité comme dans celui de Jean. Sa naissance n’est pas décrite et échappe donc aux prophéties et miracles relatés par Matthieu et Luc. Son action débute une fois qu’il a été véritablement adopté par Dieu, ce qui est produit par le baptême d’eau qui lui est conféré par Jean. C’est le Baptiste qui donne en quelque sorte le coup d’envoi de la vie publique de Jésus et les trente années qui précèdent ce baptême demeurent dans l’obscurité la plus totale. L’épisode est repris et légèrement nuancé par Matthieu. Luc transforme singulièrement sa logique puisque Jésus reçoit le baptême, conféré par on ne sait qui, car Jean a déjà été arrêté. La voix tient un discours différent : à la place « en toi je me suis complu », il est dit « moi aujourd’hui, je t’ai engendré », afin de rappeler un psaume. Enfin, dans l’évangile de Jean, Jésus et Jean Baptiste ne semblent ne pas se rencontrer ni se parler, et il n’est dit à aucun moment que Jésus est baptisé : peut-être était-il gênant qu’un homme baptise un Dieu ? Et dans la progression du récit, Jean Baptiste se fait de plus en plus discret et Jésus de plus en plus Dieu.

Alors que la compréhension du discours se fait plus occidentale, la mention de « fils de Dieu » est ajoutée à la fin du verset Mc 1,1. Cette expression qui est attestée dans l’Ancien Testament comporte un élément adoptianiste et devient un fait matériel et historique confirmé par le miracle biologique de l’absence de père humain dans Matthieu et dans Luc. Pour Marc, repris par Matthieu, les cieux se déchirent alors que Jésus remonte de l’eau et Dieu se *complaît* en lui ; pour Luc, Jésus est déjà baptisé, puis, alors qu’il est en prière, l’Esprit descend et une voix dit « *je t’ai engendré ».* Et pour Jean, Jésus est Dieu de toute éternité et vous aurez beau relire attentivement, vous ne verrez pas qu’il a été baptisé. À l’arrivée, ce qui s’avère historique, c’est la réalité d’un mouvement baptiste puissant à cette époque qui a irrigué les débuts du christianisme et s’est retrouvé brusquement en manque de leader après la disparition de Jean. Jésus a rejoint ce mouvement et c’est en son sein que Jésus a recruté : selon Jean, deux disciples du baptiste suivent tout de suite Jésus, notamment André, le frère de Pierre. L’évangile ne dit pas qui est l’autre, mais à cette occasion, Jésus recrute aussi Pierre et Philippe, tous les trois de Bethsaïde, puis vient Nathanaël. Pour le recrutement des disciples, les synoptiques présentent un scénario très différent : Pierre et son frère André, de même que Jean et son frère Jacques sont des pêcheurs rencontrés bien après le baptême, au bord du lac de Tibériade. Puis Jésus recrute Matthieu. Peu de temps après, en Mc 3,16, le groupe des douze est constitué. Et l’activité de Jésus débute avec la disparition du baptiste qui semble donner lieu à un retour précipité vers la Galilée.

La source Q révèle un épisode intéressant : alors que le Baptiste est retenu prisonnier, il envoie des disciples vers Jésus pour s’assurer de son identité[[404]](#footnote-404). Plusieurs épisodes suggèrent que Q était à l’origine un texte baptiste repris par des chrétiens venus de ce milieu, et que la source des paroles « de Jésus » ne concernerait pas forcément ce dernier. Cela pourrait expliquer pourquoi cette source n’a pas été reprise ni dans la tradition marcienne ni dans l’évangile de Jean. Marc évoque sobrement et tardivement (Mc 6,16) la décapitation de Jean Baptiste, puis Matthieu développe et le résultat est réinjecté dans Marc. Fait remarquable, la prière du *Notre Père* provient précisément d’un de ces récits et pourrait même être même d’origine essénienne, de même que le baptême et une forme primitive de l’eucharistie. Autrement dit, une bonne partie du christianisme pourrait être une survivance du mouvement baptiste, lui-même issu de l’essénisme. Cela pourrait expliquer pourquoi le mot *essénien* est étrangement absent du Nouveau Testament.

## Le phénomène galiléen

Un autre élément semble faire écho à des événements historiques réels : l’origine galiléenne du mouvement chrétien, via Jésus, sa famille et une partie de son entourage. Au travers des récits, on devine l’existence d’un groupe de nazôréens, ainsi que le rôle politique joué par des résistants ou agitateurs galiléens. Le dernier évangile présente le fait comme une difficulté puisqu’il fait dire aux premiers disciples de Jésus, très tôt, en Jn 1,45 : « *Philippe rencontre Nathanaël et lui dit : “celui dont Moïse a écrit dans la Loi et les prophètes, nous l’avons trouvé : Jésus fils de Joseph[[405]](#footnote-405), de Nazareth* ». Or le mouvement baptiste exerce son activité autour du Jourdain, *et alors sortaient vers lui Jérusalem et toute la Judée* (Mt 3,5) et *sortaient vers lui tout le pays de Judée et tous les Hiérosolymitains* (Mc 1,5), *et il vint dans toute la région à l’entour du Jourdain* (Lc 3,3). Alors *arrive Jésus (venant) de Galilée* (Mt 3,17), e*t il arriva en ces jours-là que Jésus vint de Nazareth[[406]](#footnote-406) de Galilée* (Mc 1,9). Il est clair que des Galiléens se joignent au mouvement baptiste qui semble judéen à l’origine. Jean Baptiste exerce au Jourdain, proche à la fois des esséniens de la mer Morte et de Jérusalem. Marc et Matthieu précisent tout de suite qu’on venait à Jean de Jérusalem et de toute la Judée, signe de la forte audience du Baptiste. Au début, les Galiléens de l’entourage de Jésus sont des étrangers, mais ils vont reprendre le flambeau une fois le Baptiste disparu. C’est après la disparition de Jésus que va se jouer une partie de bras de fer entre l’héritage de Jean et celui de Jésus, ainsi qu’une grande concurrence entre leurs anciens partisans. L’évolution des textes, de Marc à Jean, témoigne de cette lutte d’influence. Les origines galiléennes de Jésus sont connues et poseront problème. Il en sera question de manière plus détaillée ultérieurement.

## Un goût prononcé pour les miracles

De nombreux épisodes évoqués dans les évangiles semblent témoigner de l’appétence des habitants de la région pour les signes et autres manifestations annonciateurs d’un personnage exceptionnel. Est-ce la marque d’une époque ou seulement les caractéristiques d’une région ? Il est assez remarquable que Hérode Antipas lui-même ait pensé à un moment donné que Jésus était en réalité Jean Baptiste. Mc 6,16 : *Mais Hérode apprenant cela dit : ce Jean que j’ai fait décapiter, c’est lui qui est ressuscité*. Mais si les miracles impressionnent les uns, d’autres restent totalement froids : quand Jésus guérit spectaculairement un paralysé, le premier réflexe de ses détracteurs est de dénoncer qu’il l’ait fait pendant le sabbat. Le miracle n’efface pas l’interdit : comment y voir autre chose que la manifestation d’une concurrence théologique ? Quant à la résurrection spectaculaire de Lazare raconté par l’évangile de Jean, elle aurait pu impressionner davantage les autorités, tant juives que romaines, et peut-être aussi les trois autres évangélistes.

Sur un plan géographique, on sait que la région de la Samarie était particulièrement sensible à cette question des miracles. De nombreux magiciens sont sortis de Samarie, dont certains sont cités dans les textes canoniques ou apocryphes. La Palestine du premier siècle semble bien avoir été avide de miracles, de signes et de magiciens ; ne nous étonnons donc pas qu’ils aient été si nombreux.

## Les attestations sérieuses

Enfin, comment ne pas réagir devant le peu de cas que fait l’Église des données les plus solidement attestées ? L’existence de frères et sœurs de Jésus est affirmée dans les quatre évangiles, les épîtres de Paul, les Actes des apôtres et même par Flavius Josèphe. Comment peut-on être fondé à balayer d’un revers de la main les critiques portant sur les faits impossibles relevant d’une attestation unique alors qu’on refuse d’admettre la réalité de frères et de sœurs qui font l’objet d’attestations multiples ? Du point de vue de la méthodologie historique, l’attitude de l’Église n’appuie pas vraiment ses prétentions à l’historicité du personnage de Jésus, même si ses chercheurs et porte-paroles modernes ont trouvé une solution habile sous la forme d’éléments de langage, en mettant en avant le concept de « foi populaire » et en renvoyant les difficultés à la nécessité de respecter la Tradition.

# CHAPITRE 14

Un Jésus à la carte

Dans l’introduction de son ouvrage monumental *Jesus, a marginal Jew[[407]](#footnote-407)*, John P. Meier note avec une pointe d’humour que les catholiques adorent un Jésus chalcédonien, les protestants un Jésus protestant, tandis que les juifs revendiquent la judéité de Jésus. Il ajoute que parmi les livres écrits sur lui, si nombreux que trois vies ne suffiraient pas à les lire, on retrouve un personnage présentant toutes les caractéristiques imaginables, *du Jésus révolutionnaire violent au Jésus magicien homosexuel, du Jésus fanatique et apocalyptique au Jésus maître de sagesse*. Cette situation étrange est la conséquence de la rareté des sources historiques combinée aux contradictions des récits évangéliques et post-évangéliques. On pourrait aussi ajouter que l’imagination humaine n’a pas de limites surtout quand, en l’absence d’informations et de documents, elle ne s’exerce que sur des mots au gré de la fantaisie ou des intentions de chacun.

L’absence de toute description physique de Jésus dans les évangiles a par exemple de quoi nous intriguer. Par comparaison, l’auteur des Actes des apôtres n’hésite pas à décrire le personnage de Paul. Le physique de Jésus n’avait-il donc rien de particulier ? Rien en tout cas qui ait conduit les évangélistes à en faire mention. Il n’en est pas de même de sa personnalité. La diversité des sources et leur constante réécriture ont composé un personnage aux facettes multiples et qui se fait le reflet des sensibilités et de l’interprétation de chacun. Le même Jésus s’est vu attribuer toutes les personnalités et toutes les préoccupations. Il est tour à tour présenté comme doux ou violent, conservateur ou révolutionnaire, confiant ou en proie au doute, humilié ou glorifié[[408]](#footnote-408). Parfois il vient accomplir la Loi, parfois il vient la remplacer. Les auteurs de toutes ces interprétations peuvent trouver ici ou là une poignée de versets qui appuieront leurs thèses, depuis les plus sérieuses jusqu’aux plus fantaisistes.

Sur le plan narratif, on ne peut que constater que les aventures terrestres de Jésus se concluent sur un échec terrible et brutal, qui plonge ses partisans et son entourage dans la sidération. Ce désastre est immédiatement réparé par le coup de théâtre que constitue la résurrection dont malheureusement l’historicité est moins probable que celle de la mort. Mais l’échec ne s’arrête pas au sort de Jésus, car son discours sur la venue imminente du Royaume n’a pas été suivi des faits, pas plus que son retour personnel pourtant annoncé. Même sa résurrection spectaculaire et miraculeuse a laissé les juifs totalement indifférents, à commencer par Saul de Tarse. L’histoire peut en outre confirmer que le christianisme n’a jamais réussi à s’implanter dans les régions où Jésus a prêché.

L’incompréhension qui résulte de cette situation se prête donc volontiers à toutes les interprétations, et l’imbroglio qui en découle est bien illustré par les différents noms et qualificatifs qui sont appliqués à Jésus, tour à tour Christ, Messie, Seigneur, Sauveur, Agneau de Dieu, Pasteur, Pain de vie, Fils de l’homme, fils de Dieu, vraie vigne, celui qui vient, Prince… Et ce n’est pas la division du christianisme ancien et moderne en de nombreuses Églises et autant de doctrines différentes, élaborées pourtant à partir de la même histoire du même personnage, qui peut apporter de la solidité à ce dossier. Même en éliminant l’immense littérature apocryphe pour nous en tenir aux textes canoniques, le nombre de personnalités attribuées à Jésus, qui semble bien concentrer plusieurs personnages en un seul, tient sans doute autant à l’état d’esprit conservateur des scribes qu’à l’imagination des auteurs. En effet, les compilateurs ont dans bien des cas procédé par addition et répétition. On en retrouve les traces littéraires dans les doublets ou triplets qui émaillent les évangiles. Ils sont aujourd’hui considérés comme l’écho d’une difficulté qui fut posée à un moment donné au compilateur qui, se retrouvant en présence de deux textes qui évoquaient le même événement dans des termes différents, a préféré les répéter plutôt que de choisir. Parfois la répétition est immédiate[[409]](#footnote-409), parfois elle est renvoyée à un autre endroit de l’évangile. La conséquence est l’extrême importance du matériau qui cumule toutes les traditions et permet d’alimenter toutes les hypothèses. Selon son imagination ou son tropisme, chaque auteur va pouvoir sélectionner les éléments qui lui conviennent le mieux, et son Jésus va adopter des personnalités différentes, révolutionnaire pour les uns, mystique pour les autres, chacun pouvant piocher à loisir dans l’abondante documentation évangélique de tous les éléments susceptibles de justifier sa thèse.

Les évangélistes eux-mêmes nous dépeignent Jésus avec des personnalités différentes : Luc nous présente un Jésus humaniste, soucieux des affligés, sans doute sous l’influence de la source Q, tandis que Jean nous brosse un Jésus qui est déjà Dieu, très sûr de lui en toutes circonstances et dominant toutes les phases de son destin divin. Matthieu et Marc se partagent entre des moments de calme et des accès de colère au gré des circonstances.

## Le Jésus violent

Le doux Jésus compatissant dont il est souvent question dans nos églises a aussi tenu des paroles d’une rare violence, notamment des imprécations et des malédictions de nature apocalyptique que vous aurez peu de chance d’entendre relayées lors des offices. On peut en citer quelques exemples :

1. C’est du feu que je suis venu jeter sur la terre, et comme je voudrais qu’il soit déjà allumé. Pensez-vous que je sois venu pour jeter la paix sur terre ? Je ne suis pas venu pour jeter la paix, mais l’épée. Car je suis venu diviser fils contre père[[410]](#footnote-410).
2. ou encore  :
3. Malheur à toi Chorazin, malheur à toi Bethsaïde (…) et toi Capharnaüm, seras-tu élevée jusqu’au ciel ? Tu descendras jusqu’au séjour des morts.

On peut aussi citer l’incroyable verset qui conclut la parabole des mines :

1. Quant à mes ennemis, ces gens qui ne voulaient pas que je règne sur eux, amenez-les ici et égorgez-les devant moi ! Lc 19,27

Pour quelle raison l’auteur de Luc a-t-il jugé opportun d’ajouter ce verset choquant qui n’apporte rien à l’histoire ? En parallèle, Matthieu ignore ce propos et Marc, qui débute un récit avec les mêmes mots le conclut sur un tout autre thème. On aurait des raisons de se demander de quoi Luc se fait ainsi l’écho.

Jésus refuse aussi à l’un de ses partisans de prendre le temps d’enterrer son père, devoir parmi les plus sacrés chez les juifs, et affirme que pour être son disciple, il faut pouvoir *haïr son père[[411]](#footnote-411), sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et jusqu’à sa propre vie* (Lc 14,26). Ces termes sont si durs que son parallèle, Mt 10,37, doit les remanier dans un sens plus modéré. Les évangiles se veulent aussi témoins d’une certaine animosité entre Jésus et sa famille, depuis sa mère à qui il parle rudement aux noces de Cana : *que me veux-tu, femme ?* jusqu’à ses frères *qui ne croyaient pas en lui*, ou qui *partirent pour se saisir de lui, car ils disaient : « il a perdu le sens »* (Mc 3,20-21). Jésus n’hésite pas non plus, alors qu’on lui dit que sa mère et ses frères le cherchent, à les ignorer et se retourner vers son auditoire en disant : *voici ma mère et mes frères*. Les traces de dissensions familiales qui traversent les évangiles sont si nombreuses qu’elles sont probablement l’écho historique d’un Jésus chef d’une famille nombreuse, assez exalté pour l’avoir laissée derrière lui au moment de rejoindre le mouvement baptiste et de se lancer dans l’aventure messianiste.

## Le Jésus Zélote

Militant avéré si l’on en juge par tous les matériaux anciens reconstitués, Jésus aurait été selon certains auteurs un révolutionnaire appartenant au groupe des *nazôréens,* signalé notamment dans Ac 24,5. Cette interprétation est étayée par sa condamnation par les Romains et une exécution par crucifixion qui implique un motif politique. C’est de moins le sens du texte du titulus de Jean qui désigne *Jésus le nazôréen* et ajoute pour motif *roi des Juifs*. Cette précision qui n’a rien à voir avec une origine géographique (*Jésus le Galiléen* aurait alors été plus pertinent) nous révèle que le personnage crucifié en question a revendiqué un pouvoir séculier et un rôle politique. Cette revendication messianique, qui n’avait rien d’exceptionnel dans cette région et à cette époque, ne pouvait manquer de poser problème à l’occupant dans une zone stratégique instable.

À l’appui de cette thèse, rappelons que certains disciples de Jésus sont qualifiés de zélotes (Simon), que plusieurs auteurs voient dans l’expression *Iscariote* attribuée à Judas une allusion aux *sicaires*, secte violente proche des zélotes. Le récit de l’arrestation de Jésus évoque la présence d’épée, mentionne que certains disciples étaient armés et qu’un officier y laissa une oreille. Il est aussi admis que les compagnons d’infortune sur la croix étaient des zélotes plutôt que des bandits de grand chemin, de même que le célèbre Jésus Barrabas. L’histoire connaît des traces d’activités subversives dans la région. Il n’est pas exclu que la lettre de Pline, pour peu qu’elle relate une situation authentique, ait visé des actes de résistance à caractère messianique et que l’on ait pu rapidement associer pêle-mêle zélotes, nazôréens, galiléens, sicaires et chrétiens (*christiani* est un mot de formation latine qui devait désigner des messianistes). Enfin, selon Flavius Josèphe, plusieurs personnages prénommés Jésus se sont livrés à des activités violentes, dont un Jésus galiléen et un autre qui investit Jérusalem avec une bande armée. Aurait-on quelque peu mélangé tous ces souvenirs ?

Sur ce thème, le critique Daniel Massé[[412]](#footnote-412) fait du Jésus historique un fils de Juda de Gamala, vrai chef militaire et candidat résolu à la messianité. Mais cette thèse audacieuse ne peut s’appuyer sur aucun des documents primitifs que la philologie s’applique à reconstituer. On peut rétorquer que précisément, cette absence de sources constitue quand même une information, car la destruction systématique des textes historiques de l’époque est anormale et peut résulter de deux causes : soit parce qu’ils étaient muets à propos de Jésus, soit parce qu’ils faisaient état d’un crucifié dont le profil cadrait mal avec le discours de l’Église. Certes, il est facile de faire parler les absents, mais si ces éventuels documents avaient témoigné d’un Jésus historique correspondant à la version de l’Église, il fait peu de doute qu’ils auraient été préservés. Les récits dont nous disposons, notamment ceux de Flavius Josèphe, sont assez peu bavards sur cette époque pourtant sensible. Ils ne semblent pas vouloir relater des événements d’une telle ampleur sous le gouvernorat de Ponce Pilate et d’ailleurs, l’histoire n’a pas conservé, au-delà de la violence du discours et de la provocation, le souvenir d’une activité subversive massive. Il faut pourtant qu’il y ait eu un minimum de griefs ou de soupçons, notamment les origines galiléennes et le qualificatif de nazôréen, pour justifier l’attitude hostile et brutale de l’occupant romain.

## Le Jésus guérisseur

Cet aspect de la personnalité de Jésus est l’un des plus populaires et il ne fait de doute pour personne tant les interventions de Jésus dans l’intention de guérir les malades qui avaient la chance de croiser son chemin sont nombreuses et diversifiées. L’Église primitive en a fait un véritable cheval de bataille, recherchant dans la multiplication des signes et autres miracles de guérisons la preuve de la divinité de Jésus. C’est l’intention principale de l’évangile de Marc dans lequel, une fois passé le baptême et à peine sorti du désert, Jésus retourne en Galilée pour entamer une véritable carrière de thaumaturge itinérant en se livrant à une série de guérisons et d’exorcismes de plus en plus spectaculaires.

Mais démontre-t-on Dieu par la multiplication des tours de passe-passe ? De nos jours, l’Église s’efforce de se montrer plus discrète sur la question tant il est vrai que le spectacle d’un Jésus imposant les mains, un peu guérisseur, un peu rebouteux, provoque des sourires et fait de l’ombre tant à son Christ paulinien qu’à son Verbe johannique. Mais il n’en est pas de même de certaines sectes protestantes évangéliques modernes qui ont repris ce créneau et exploitent sans vergogne la crédulité humaine et le besoin légitime des plus démunis et des plus fragiles d’être rassurés.

Une importante littérature a épuisé ce thème riche en spéculations : citons la thèse d’un Jésus qui aurait fréquenté les thérapeutes d’Égypte alors que certains auteurs l’imaginent voyageant jusqu’en Inde et même aux confins du Tibet. On peut penser que le personnage du Jésus guérisseur est une élaboration ancienne d’origine palestinienne et sans doute samaritaine, région où les miracles et magiciens pullulaient. L’idée moderne qu’il ait existé des « cahiers de miracles » à la source de Marc, de même qu’il a existé des recueils de paroles est séduisante. Tous les exégètes savent que, de même que les paroles attribuées à Jésus, les péricopes qui évoquent les miracles, les guérisons et autres exorcismes sont rarement circonstanciées et repérables dans la chronologie. À la différence des récits synoptiques dont Marc est littérairement le leader, les différentes sources de paroles sont avares de tels faits. Il a été noté, notamment par Pierre Nautin, que plus le temps passe, plus les guérisons marciennes qui relevaient au départ du simple exorcisme prennent un caractère de plus en plus miraculeux, allant jusqu’à des résurrections de morts. L’auteur y décèle un marqueur du caractère plus ou moins primitif ou tardif des sources. Cette évolution se conclut en apothéose avec l’extension du pouvoir de guérison conféré aux apôtres sous l’autorité du Saint-Esprit. Cette appétence pour les signes, les miracles et autres prodiges atteint son paroxysme dans les évangiles apocryphes, avec le charmant épisode montrant Pierre ressuscitant un hareng qui séchait sur un balcon. Pierre le jeta alors dans une piscine où il se mit à nager et où ceux qui assistaient à la scène purent lui jeter du pain.

Les sources les plus anciennes sont nettement partagées sur cet aspect de la vie de Jésus : les sources de paroles ne parlent pas de guérisons, qu’il s’agisse de Q ou de l’évangile de Thomas. Elles sont une caractéristique du « proto-Marc » qui leur consacre une large place, ainsi qu’à différents miracles, et y trouve prétexte à polémique avec les pharisiens rencontrés. Si tous ces documents si dissemblables sont authentiquement anciens, faut-il alors envisager qu’ils pourraient évoquer avec sincérité des personnages différents ?

## Un Jésus menteur ou trompé ?

On prend peu de risque à affirmer que la vie terrestre et historique de Jésus s’achève sur un échec : il n’a pas été reconnu comme messie par le prophète Jean Baptiste[[413]](#footnote-413) et ne lui a pas succédé à la tête du mouvement baptiste après sa mort. Recherchant cette reconnaissance auprès du peuple de Jérusalem, il a attiré l’attention des Romains et s’est retrouvé exécuté comme un bandit. Un de ses disciples l’a trahi et livré, un autre l’a renié en public à plusieurs reprises. Ses soutiens désemparés se sont enfuis et dispersés. Il y a dans les aventures de Jésus quelque chose qui ressemble à une métaphore d’Icare : s’approchant trop près du soleil de Jérusalem, il a fini tragiquement. Au total, pas de messie, pas de restauration davidique du Royaume d’Israël, pas d’instauration de celui de Dieu, pas de fin du monde non plus, ni surtout de libération de la région de l’occupation romaine. Le retour promis pour demain se fait toujours attendre dix-neuf siècles plus tard. C’est le fiasco total, quoi qu’en dise l’Église, et tous les espoirs se reportent alors sur le « Ciel », car c’est une fois de plus des miracles qu’on attend la solution : à une crucifixion de nature historique, on répond par un discours théologique à propos d’une résurrection miraculeuse.

Jésus a-t-il menti ? A-t-il été trompé ? Il est sans doute trop tôt pour se prononcer sur un tel sujet. Les progrès de la philologie nous permettront bientôt de discerner la personnalité et les faits et dires du Jésus initial, s’il en est vraiment un. Qu’importe que le Jésus des évangiles ait eu une attitude contradictoire ou insolite, si le fait est légendaire et rapporté un siècle plus tard dans des intentions dogmatiques. L’idée d’un personnage qui se serait laissé quelque peu *embarquer,* et aurait été poussé vers le messianisme par un entourage désireux de profiter de son charisme, est séduisante. C’est une conception qu’on retrouve chez le penseur juif Léo Baeck vers 1930 : Jésus recrutait des hommes qui recherchaient et attendaient le Messie. Il n’est pas donc pas anormal que ces nazôréens aient pu alors croire en lui, même au-delà de sa mort. Le contexte historique se prête bien à cette hypothèse : au milieu des années 30, le courant baptiste a été doublement affecté, dans un premier temps par la disparition brutale de son fondateur, emprisonné puis exécuté, et peu de temps après par celle d’un de ses disciples, dissident, qui avait voulu donner au message de Jean une tournure plus concrète que spéculative. Hérode avait mis fin aux aventures du premier, Pilate à celles du second. Mais leurs disciples étaient toujours présents, notamment la famille du dernier, et en tout premier lieu son frère, Jacques le Juste, à la tête de l’Église de Jérusalem.

Sur quelles sources peut-on s’appuyer pour défendre une telle conception ? Nous n’avons pas retrouvé de traces matérielles de la « troisième source », celle qui doit nécessairement parler de l’ensemble des épisodes qui évoquent l’arrestation, le procès et la crucifixion[[414]](#footnote-414), puisque le proto-Marc et la source Q sont muets sur la question. Des auteurs chrétiens parmi les plus conformes, tels que Raymond E. Brown, envisagent un tel document comme un récit matthéo-marcien[[415]](#footnote-415). En effet, après le proto-Marc qui se termine par le repas pascal, on note que Luc se détache du récit et devient imprécis, alors que Matthieu se fait soudain très proche de Marc. Plusieurs indices nous suggèrent que ce texte matthéo-marcien est tardif puisqu’il est inconnu du proto-Marc, de Q et de l’évangile de Thomas. De plus, son auteur connaît mal les pratiques et les interdits de la religion juive, ce qui explique le calendrier invraisemblable et les détails impossibles historiquement, notamment une triple exécution organisée au premier jour de la Pâque juive dans les trois évangiles synoptiques. Il en est de même pour l’ensevelissement qui intervient après le coucher du soleil, c’est-à-dire une fois le sabbat commencé, selon Matthieu et Marc, alors que Luc et Jean le situent avant et expliquent pourquoi. Il faut également se demander comment il convient de traiter les informations qui proviennent de l’évangile apocryphe de Pierre. Il n’y a aucune raison pour un historien de considérer que tel évangile est historique alors qu’un autre serait fantaisiste. Dans l’évangile de Pierre, on retrouve des détails qui ont leur logique et sans doute une origine historique, par exemple la mention portée sur le titulus de *roi d’Israël*, qui est une terminologie plus adaptée à la situation et qui justifie alors aussi bien la colère des autorités religieuses que celle d’Hérode. Un épisode tiré de Luc peut aussi constituer un repère sur le contexte historique à travers ces Galiléens fauteurs de troubles :

1. Lc 13,1 : En ce même temps, quelques personnes qui se trouvaient là racontaient à Jésus ce qui était arrivé à des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices.

Le caractère irascible et indépendant des Galiléens était assez connu et de nombreuses poussées de violence ont émaillé l’histoire de la région depuis l’arrivée des Romains en 63 av. J.-C. et tout particulièrement depuis la récente révolte de Judas le Galiléen (dit encore le Gaulanite ou de Gamala) à l’époque du recensement, qui avait conduit à la crucifixion de milliers d’insurgés et à la destruction totale de la principale localité, Sepphoris, située à moins de dix kilomètres au nord de Nazareth. Or, s’il est bien un fait parmi les plus établis et les moins contestés à propos de Jésus, en dépit de l’absence de toute attestation chez les auteurs profanes, ce sont ses origines galiléennes, de même qu’une bonne part de son entourage, puisqu’il est dit dans la péricope relative au triple reniement, que Pierre est reconnu à son accent.

## Le Jésus essénien

Une hypothèse tenace et bien argumentée suggère que Jésus aurait été essénien[[416]](#footnote-416). La découverte des manuscrits de la mer Morte a laissé perplexes de nombreux commentateurs qui ont pu faire le rapprochement entre la personnalité de Jésus et les faits attribués au Maître de Justice. On peut s’étonner que parmi les nombreux courants du judaïsme, seuls les pharisiens et les sadducéens ont fait l’objet de condamnation de la part de Jésus et des évangélistes. Car les esséniens sont totalement ignorés et le mot lui-même ne figure pas dans le Nouveau Testament, alors que la secte est avérée et citée par Flavius Josèphe. Cette absente est d’autant plus étonnante que sont cités les différents groupes qui constituent la diversité du judaïsme de cette époque : les pharisiens, les sadducéens et les zélotes, mais aussi les hellénistes et les samaritains. Ces anomalies n’appuient pas la thèse de l’historicité du contenu des évangiles ni les dates supposées de leur rédaction.

À l’évidence, si Jésus a été essénien, il ne l’est pas resté longtemps, car de nombreux faits qui lui sont imputés entrent frontalement en contradiction avec les caractéristiques liées à cette appartenance[[417]](#footnote-417). Les esséniens par exemple étaient très sourcilleux de pureté et d’abstinence alors que plusieurs passages évangéliques laissent entendre que Jésus prenait des libertés avec les prescriptions alimentaires et hygiéniques, ainsi qu’avec ses fréquentations.

1. Lc 7,33-34 : Le Fils de l’homme est venu, il mange, il boit, et vous dites « voilà un glouton et un ivrogne, un ami des collecteurs d’impôts et des pécheurs ».

En outre, Jésus ne respectait pas toujours les règles pourtant strictes du sabbat et cela lui a été reproché. Mais s’il n’était pas essénien lui-même, il est en revanche certain qu’il les a connus, ne serait-ce qu’en raison de la filiation indirecte qu’avait avec les esséniens la secte baptiste à laquelle il a appartenu, car le courant baptiste ressemble fort à une réinterprétation ou une déviance du mouvement essénien. Les esséniens se qualifiaient eux-mêmes de « pauvres », ce qui est la traduction d’Ébionim, nom sous lequel des groupes de primochrétiens ont été désignés. Si Jésus lui-même n’était pas essénien, il semble bien que le primochristianisme ait été très imprégné des idées esséniennes, ce qui n’a pas été sans perturber les exégètes chrétiens qui tiennent toujours à affirmer l’originalité et la nouveauté du message de Jésus. Hélas, de très nombreux textes trouvés à Qumrân, dits intertestamentaires, contiennent des éléments présents dans le Nouveau Testament appartiennent au paysage quotidien reflété par ces écrits : l’attente de l’avènement d’un messie royal, issu de la tribu de Juda, sa naissance du sein d’une vierge, son caractère de Sauveur, sa fin brutale de « souffrant », l’imminence d’une fin des temps, des guérisons miraculeuses, la Bonne Nouvelle (évangile) apportée aux pauvres, etc. On retrouve ces thèmes dans le *Testament des douze Patriarches*, l’*Écrit de Damas*, le *Livre d’Hénoch*. L’expression de Jean « *Voici l’Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde* » est reprise d’un texte antérieur à l’époque de Jésus. Quant au dualisme, l’opposition entre les ténèbres et la lumière, l’esprit de vérité et le mensonge, on en trouve de nombreuses traces dans les écrits du deuxième siècle tels que la Didachè, l’épître de Barnabé ou le Pasteur d’Hermas.

On peut dès lors suggérer l’évolution suivante : les baptistes sont une émanation apocalyptique et messianiste du mouvement essénien[[418]](#footnote-418) ; les nazôréens de Jésus qui veulent provoquer l’arrivée du royaume de Dieu et pas seulement l’attendre se détachent des baptistes. Après la mort de Jésus, le mouvement poursuit sa division avec la séparation des ébionites. Chaque groupe a été conduit à réinterpréter les faits tels qu’ils survenaient et à adapter ses textes à sa façon. L’Église officielle ayant évolué vers les conceptions pauliniennes d’un Christ sauveur a été un jour obligée d’opérer un tri en déclarant hérétiques les écrits, doctrines et pratiques certes primitives, mais devenues déviantes pour son Christ moderne hellénisé. Qui serait alors essénien ? Le milieu dans lequel évoluait Jésus ou son maître Jean Baptiste ? Différentes pratiques chrétiennes correspondent à des habitudes esséniennes, comme la fraternité des disciples qui passe avant la famille, le tirage au sort dans le but de pourvoir à une charge, le fait de ne conserver qu’une seule tunique et une seule paire de sandales. Le commandement d’aimer chacun son prochain comme soi-même se retrouve dans *l’Écrit de Damas* et le *Testament des Patriarches*. Quand on mesure l’importance des éléments d’origine essénienne dans le christianisme, notamment les deux seuls sacrements mentionnés dans les évangiles, le baptême et l’eucharistie, on est fondé à voir dans une partie du christianisme les traces d’une survivance de l’essénisme.

## Le Jésus baptiste

1. On peut penser que le baptême de Jésus correspond à un fait historique en raison des difficultés qu’il a posées aux premiers chrétiens et aux rédacteurs des évangiles qui l’ont fortement retraité. En effet, le fait que Jean Baptiste soit capable, d’un simple geste d’immersion dans l’eau, d’opérer un acte de puissance valant rémission des péchés dans la perspective de l’avènement du royaume de Dieu, était déjà difficile à accepter. Mais l’idée que Jésus ait pu se prêter volontairement à un tel rituel en se plaçant de fait en situation de disciple vis-à-vis de son maître baptiste est devenue inacceptable à un moment donné. Or Jean est un personnage historique avéré et d’une grande importance. Plusieurs passages des évangiles montent que la question des positions respectives de Jean et de Jésus a constitué un problème pour les premiers chrétiens dans un climat de concurrence entre leurs disciples respectifs. Le mouvement initié par Jésus semble bien être une suite, une réinterprétation ou une dissidence[[419]](#footnote-419) baptiste.
2. Les évangélistes ont cherché à estomper ces difficultés par des procédés littéraires qui seront détaillés dans le chapitre consacré à la thèse du Jésus minimal. On peut le constater en observant l’évolution des récits du baptême de Jésus depuis l’évangile le plus ancien jusqu’au plus récent. Marc place l’épisode au tout début de son évangile. Il est bref et très clair :
3. Mc 1,9 : À cette époque, Jésus vint de Nazareth[[420]](#footnote-420) en Galilée, et il fut baptisé par Jean dans le Jourdain.
4. Matthieu complète l’épisode : Jean se montre réticent et suggère que c’est à lui d’être baptisé, proclamant ainsi la supériorité de Jésus (Mt 3,13-17).
5. Luc choisit d’occulter Jean Baptiste dans le récit du baptême en disant qu’à ce moment, il a déjà été arrêté. Il se limite à ce récit bref et ambigu, qui supprime la scène du baptême :
6. Lc 4,21 : Comme tout le peuple était baptisé, Jésus aussi fut baptisé.
7. Quant à Jean, il assigne au Baptiste une simple fonction de témoignage en faisant affirmer la transcendance de Jésus par un tardif « *avant moi, il était* » (Jn 1,30). Mais on peut lire et relire le passage, à aucun moment il n’est question du baptême de Jésus.
8. Il serait donc difficile de soutenir qu’un fait aussi gênant, dont on voit comment il a dû être retraité littérairement, ait pu être inventé par les premiers chrétiens ou élaboré tardivement. Il est forcément historique que les chrétiens ont été conduits à agréger des éléments d’origine baptiste. Ce qui peut paraître troublant, c’est que loin d’oublier l’existence du mouvement baptiste, les Actes reviennent sur le sujet et nous révèlent que l’entreprise de Jean s’était diffusée au point d’être connue très loin du Jourdain, un quart de siècle seulement après la mort de Jean et de Jésus, ce qui en dit long sur l’importance respective des deux personnages et la subsistance de leurs mouvements et de leurs adeptes.
9. Il arriva (…) que Paul (…) vint à Éphèse, et ayant trouvé de certains disciples, il leur dit : avez-vous reçu l’Esprit saint après avoir cru ? Et ils lui dirent : mais nous n’avons même pas ouï dire si l’Esprit saint est. Et il dit : de quel baptême donc avez-vous été baptisés ? Il ils dirent : du baptême de Jean. Et Paul dit : Jean a baptisé du baptême de la repentance, disant au peuple qu’ils crussent en celui qui venait après lui, c’est-à-dire en Jésus. Et ayant ouï, ils furent baptisés pour le nom du Seigneur Jésus, et Paul leur ayant imposé les mains, l’Esprit saint vint sur eux, et ils parlèrent en langues et prophétisèrent. Et ils étaient en tout environ douze hommes. (Ac 19, 1-7)
10. Si les évangiles se montrent de plus en plus discrets à propos du baptême lui-même, ils se rattrapent en enjolivant l’épisode par le ciel qui s’ouvre, la descente visible de l’Esprit sous la forme d’une colombe et par une voix céleste bien audible. Cette manifestation intervient dès que Jésus est relevé de l’eau, selon Marc et Matthieu, mais après le baptême et alors que Jésus est en prière selon Luc. Quant à Jean, il fait témoigner de l’événement le Baptiste en personne. Il faut bien admettre que ces faits sont avant tout d’ordre littéraire plutôt qu’historique, car dans de telles conditions, on s’explique mal que le Baptiste ait pu douter ultérieurement de Jésus, que ses disciples aient pu contester que Jésus recrute lui-même des émules, et que l’investiture royale ne lui ait été conférée qu’après sa résurrection. Si l’événement s’était produit selon le scénario johannique, le premier geste du prophète Jean Baptiste aurait été d’oindre Jésus séance tenante et de le proclamer Christ en présence et à la face de tous.
11. De même, sur un plan théologique, on peut s’interroger sur la valeur ou même la simple utilité du baptême par lequel Jésus *reçoit* l’Esprit de Dieu, vu qu’il est Dieu lui-même et l’Esprit par la même occasion. Cette remarque ne concerne que les synoptiques, car l’auteur de Jean a bien identifié le problème et évacué le baptême. Sur un plan rituélique, il nous faut constater que le baptême conféré par Jésus ou par ses disciples n’est pas une pratique juive. Les évangiles ne disent pas que Jésus a pratiqué lui-même le baptême, mais seulement ses disciples, ce qui semble bien être le retraitement littéraire d’une difficulté. Quant aux Actes, ils distinguent le simple baptême d’eau donné par Jean et le baptême de feu (origine Q) ou d’Esprit saint (origine Marc) conféré au nom de Jésus. Ces différences pourraient constituer la trace d’un compromis entre les deux sectes, Luc scellant l’union en faisant de Jésus et Jean Baptiste des cousins, au moyen d’un parallélisme bien calculé entre les maternités miraculeuses d’une Élisabeth âgée et d’une Marie vierge.
12. On peut aussi noter l’évolution que connaît le *baptême de repentance en rémission des péchés*, conféré par le Baptiste, transformé en l’espace de quelques années en une *rédemption* obtenue par le sang ou par la *grâce,* expressions caractéristiques du vocabulaire paulinien et dont la présence (rare) dans les autres textes n’a probablement pas d’autre explication que des corrections ultérieures. Les spécialistes ont bien compris depuis deux siècles que nous nous trouvons en présence de deux religions dont l’une a absorbé l’autre et réaménagé ultérieurement les traces.

## Le Jésus humaniste

1. Une tradition tenace insiste sur des paroles de sagesse admirables qui font de Jésus un précurseur encore de nos jours. On cite souvent le fameux :
2. Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. (Jn 13, 34)
3. Ce commandement est répété en Jn 15,12 et 15,17, mais malheureusement, il est absent des synoptiques. Chez Paul, on le retrouve en Ro 13,8 et en 1 Th 4,9. Cette dernière citation correspond au tout premier texte connu, censément écrit en 50-51, un exploit quand on sait que Paul ne sait rien de Jésus. On retrouvera cette expression dans les épîtres catholiques de Pierre 1Pi 1,22 et de Jean : 1Jn 3,11 ; 3,23 ; 4,7 ; 4,11 ; 4,12 et 2Jn 1,5.
4. Cette formule à l’histoire étrange résume de nos jours toute l’originalité et toute l’humanité du message chrétien. Ce discours passe pour révolutionnaire dans notre monde de violence — mais a-t-il jamais été serein ? — et se révèle toujours d’actualité. Malheureusement, si ces paroles sont belles, il est peu vraisemblable que Jésus les ait prononcées. L’étude des versets Jn 13,34-35 révèle en effet qu’ils sont un ajout tardif du dernier réviseur de l’évangile de Jean, issu de l’école paulinienne[[421]](#footnote-421). Ils ne figurent dans aucune autre source. Dans l’évangile de Jean, ce commandement est présenté comme un élément nouveau alors qu’il est très proche du classique *tu aimeras ton prochain comme toi-même* (Lv 19,18). Repris dans la 2e épître de Jean citée plus haut, il est alors présenté comme ancien. Conscient des risques de cafouillage, l’auteur de la 1re épître de Jean cherche à concilier les deux notions :
5. Mes bien-aimés, ce n’est pas un commandement nouveau que je vous écris, mais un commandement ancien… (1Jn 2,7)
6. Car tel est le message que vous avez entendu dès le commencement : que nous nous aimions les uns les autres. (1Jn 3,11)
7. Sur ce beau thème de l’humanisme, on évoque moins souvent certains sujets plus délicats sur lesquels Jésus ne s’est pas exprimé : s’il est choqué par les changeurs[[422]](#footnote-422) qui opèrent près du temple, il ne l’est pas par l’esclavage. Et si lui-même paraît moderne dans son approche du statut de la femme, il ne sera pas suivi par son apôtre Paul qui répétera de manière beaucoup moins humaniste dans plusieurs épîtres :
8. Ep 5,21 : Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur, parce que le mari est chef de sa femme ;
9. Ep 6,5 : Esclaves, obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte et tremblement.
10. Col 3,22 : Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient dans le seigneur ;
11. Col 3,22 : Esclaves, obéissez en tout à ceux qui sont vos maîtres selon la chair ;
12. 1Th 2,3 : Que la femme apprenne en silence, avec une entière soumission. Je ne permets pas à la femme d’enseigner ni de prendre autorité sur l’homme, mais qu’elle soit dans le silence. Car Adam a été formé le premier, etc.
13. 1Pi 2,11 : Que les domestiques soient soumis à leurs propriétaires avec toute la crainte, non seulement à ceux qui sont bons et raisonnables, mais aussi à ceux qui sont difficiles ;
14. 1Pi 3,1[[423]](#footnote-423) : Vous, de même, femmes, soyez soumises à vos propres maris…
15. Ces exhortations à la tonalité nettement moins moderne et humaniste que le discours de Jésus sont rarement citées dans les offices et encore moins lues lors des cérémonies de mariage. Dans le domaine des mœurs, il apparaît que Jésus se montrait plutôt indulgent si l’on s’en réfère aux péricopes concernant la femme adultère, le centurion romain, la Cananéenne, sans parler de la présence dans son entourage de prostituées et de publicains. Il est généralement admis que l’épisode charmant de la femme adultère que Jésus refuse de condamner et de laisser lapider, et qui se trouve actuellement dans l’évangile de Jean (Jn 8,1-11), appartenait primitivement à celui de Luc ainsi qu’en attestent des écrits recopiant des versions très primitives. Il en aurait été retiré sous l’influence d’un réviseur paulinien, gêné par un tel pardon, et qui aurait craint qu’il ne constitue un encouragement à une liberté des mœurs. Retrouvé ultérieurement, il aurait alors été intégré[[424]](#footnote-424) dans l’évangile de Jean. L’histoire ne nous dit pas si ce retour en grâce de la péricope fut opéré sous l’inspiration du Saint-Esprit. Vis-à-vis des juifs, les évangiles nous présentent Jésus tançant[[425]](#footnote-425) les scribes et les pharisiens, expression qui désigne la hiérarchie ecclésiastique dominante du moment, et d’une manière générale tous les hypocrites. Mais il ne lance pas l’anathème sur les juifs[[426]](#footnote-426) en général. Malheureusement, par la suite, ni Paul ni les rédacteurs des évangiles ne se gêneront. On serait curieux de savoir si Jésus aurait approuvé la phrase de Matthieu[[427]](#footnote-427) :
16. Tout le peuple répondit : nous prenons son sang sur nous et sur nos enfants » (Mt 27,25)
17. … ainsi que l’antisémitisme auquel ce verset a servi de justification jusqu’à une époque moderne.
18. Pour Jésus, le premier devoir est vis-à-vis de ses semblables. Peu de temps après cette époque, selon Clément de Rome, le premier devoir du chrétien sera l’obéissance. Mais à quoi et à qui ? Dans quel évangile et dans quelle parole de Jésus, Clément a-t-il bien pu puiser son inspiration ? Son excuse est probablement que de son temps, les évangiles n’étaient pas encore écrits.

## Le Jésus apocalyptique

1. Au sein du monde juif, très divers à l’époque, l’idée d’une fin du monde imminente est bien antérieure à Jésus. Les événements que vivaient la Palestine et le peuple juif étaient si traumatisants que l’idée d’apocalypse, genre déjà ancien et répandu, a pu retrouver un regain de popularité, notamment sous l’influence de Jean Baptiste et de tous les groupes qui attendaient le retour d’Élie. On retrouve aussi des traces de cette de thèse de la fin des temps dans le corpus paulinien. Même le comportement atypique du célibataire Jésus le suggère, car ne pas être marié et père de famille nombreuse à son âge était largement hors des normes sociales et religieuses de son temps. Mais c’est plus compréhensible si le monde est destiné à finir prochainement et le discours de Jésus est assez ambigu sur ce thème. On ne sait pas s’il s’agit de la fin du monde ou de la fin d’un monde, car Jésus utilisait volontiers le langage imagé propre au parler oriental (détruisez ce temple…). Cette idée de la fin du monde imminente est une trouvaille. On pouvait ainsi à peu de frais être sauvé et échapper à des événements dramatiques réputés très proches. À l’appui de cette thèse, la destruction du temple de Jérusalem, thème assez récurrent, était présentée dans une optique apocalyptique où l’on avait l’impression d’être en présence d’une manifestation de l’au-delà. Les ruines du temple témoignaient pour Jésus. Ainsi apparaissent dans la bouche de Jésus des prophéties :
2. Mc 13,2 : vois-tu ces grands édifices, on n’y laissera pas une pierre sur l’autre et il ne sera pas reconstruit ;
3. Mt 23,38 : cette maison qui est la vôtre sera détruite, ravagée ;
4. Lc 21,20 : quand vous verrez votre Jérusalem encerclée par des armées ennemies, vous saurez que sa fin est proche.
5. On pourra noter la distance (*votre* Jérusalem, *votre* maison, *ces* édifices) plutôt étrange pour un juif tel que Jésus, nouvel indice d’une rédaction tardive dans un milieu très différent. Quant aux prophéties, elles sont généralement de plus grande valeur quand elles sont proférées avant l’événement plutôt qu’attribuées rétroactivement. C’est une raison de plus pour les uns de rajeunir, mais aussi pour les autres de vieillir les évangiles. Cette annonce intervient dans un contexte juif qui avait de manière permanente en tête des épisodes tels que le déluge ou la destruction de Sodome et Gomorrhe, et était friand d’apocalypses de tout poil, qu’il s’agisse des récits de nature apocalyptique de l’Ancien Testament, que des nombreux ouvrages analogues dits « intertestamentaires ». En fait, l’évangélisation et la création des Églises chrétiennes semblent bien avoir été menées dans un climat d’urgence. L’évolution de la christologie peut en partie s’expliquer par l’effet du temps : dans les temps apostoliques, l’épisode Jésus était d’une actualité assez récente et les premiers chrétiens ont pu vivre dans la perspective de son retour annoncé comme imminent. Après tout, n’était-il pas déjà revenu en personne entre sa résurrection et son Ascension ? Mais trois siècles plus tard, le personnage est devenu ancien et plus immatériel, et le Fils a passé bien plus de temps assis à la droite du Père que le Jésus historique n’en a consacré à déambuler en Palestine. La christologie s’en ressent. On ne se pose plus la question de la nature du Fils sur Terre, mais de ce qu’elle a pu être pendant un instant. Et le discours d’apocalypse est passé de l’actualité au registre du symbolisme ou de la tradition.

## Un Jésus juif

Oui, on aurait tendance à oublier que le judaïsme est à la fois la religion et la culture de Jésus, que jamais il n’a prétendu le contraire, et que jamais il n’a suggéré la création d’une religion différente, même une fois converti au baptême de Jean. En revanche, il est manifeste qu’un certain nombre d’ajouts tardifs dans les évangiles s’engagent et l’engagent sur une autre voie.

Confrontés à la critique très dure de Jésus à l’encontre des pratiques trop formelles des scribes et des pharisiens hypocrites, les premiers chrétiens ont réagi de manière différente vis-à-vis de l’héritage vétérotestamentaire. Que fallait-il en faire ? Le respecter à la lettre en ajoutant les croyances chrétiennes au judaïsme, comme le souhaitait l’Église de Jérusalem de son frère Jacques, ainsi que Pierre et Jean ? Lui faire prendre un grand virage dans le monde païen et renoncer par exemple à la circoncision et à certains interdits, notamment alimentaires, à l’instar de Paul ? Ou même rejeter radicalement l’Ancien Testament comme l’ont voulu par la suite Marcion et les gnostiques ?

Parmi les exégètes modernes, certains ont maintenu cette volonté de se tenir le plus possible à l’écart de l’ancienne religion judaïque. Ainsi le théologien protestant libéral Von Harnack souhaitait couper radicalement Jésus de son milieu juif d’origine et le séparer de toute idée mystique et apocalyptique, pour se consacrer à l’enseignement contenu dans les évangiles. Il estimait que cet encombrant héritage constituait un frein à la nouvelle Église. Ce faisant, Von Harnack déniait des origines juives aux évangiles au point que des auteurs tels que François Blanchetière n’ont pas hésité à le qualifier de Marcioniste !

On peut signaler certains passages des évangiles particulièrement suspects : dans le prologue de Jean, la phrase *et le Verbe était Dieu* rompt le rythme et la poésie du texte. Il constitue une véritable négation de toute la croyance juive qui distingue radicalement Dieu des hommes. Très vite, la religion chrétienne s’est tournée vers le Christ, entité divino-humaine, selon une conception radicalement étrangère à la pensée juive qui a toujours refusé d’accorder un statut divin à un homme, même à Moïse. Pour Maimonide (1138-1204), Dieu ne saurait se dégrader en se faisant homme. Les juifs nient aussi la prédestination du fait du libre arbitre. Ils ne peuvent admettre que Dieu qui est bon et juste ait pu condamner son Fils à être exécuté pour des crimes qu’il n’avait pas commis. Il y a tout lieu de penser que cette intention et les textes qui vont dans ce sens n’appartiennent pas à la primochrétienté, mais plutôt au néochristianisme dont l’élaboration est postérieure d’au moins deux siècles à la mort de Jésus.

Dans le même ordre d’idée, on peut critiquer l’évolution du monothéisme strict de l’univers juif qui s’oriente progressivement vers une multiplication des objets de la foi : Père, Fils, Saint-Esprit, Trinité, Vierge Marie, Saints, Croix, reliques, cœur sacré… etc. On peut considérer que la naissance de l’islam vient en partie s’inscrire en réaction face à ces dérives. Dans le monde juif, les prophètes et les sages sont toujours sortis du peuple et n’ont jamais cherché à constituer des castes ou des sectes. Or Paul a voulu abroger la Loi et imposer des conceptions tout à fait personnelles, inconnues du Jésus des évangiles : le mystère, la foi, la grâce et surtout l’Église. Quant au Christ, personnage oint par un prophète, il s’agit toujours d’un homme remarquable qui a guidé Israël dans un moment crucial de son histoire, et en aucun cas d’une divinité. Il est impensable que de telles idées soient issues du monde juif.

Le quadruple sens des écritures juives a aussi échappé aux chrétiens au fur et à mesure qu’ils se sont séparés de la synagogue. On en est venu à prendre au pied de la lettre des expressions et des récits largement figuratifs et destinés à être interprétés et débattus. Avec les Latins Ambroise et Augustin, cette reprise en main à l’occidentale a dénaturé le message d’origine. Autre exemple à propos du vocabulaire : l’emploi du mot sauveur « Sôter ». Ce mot est assez rare dans l’Ancien Testament. Il est inconnu de Marc et de Matthieu, les évangiles les plus hébraïques, et il apparaît quatre fois dans Luc (dont une pour désigner Dieu) et une fois dans Jean. Il est en revanche très présent dans l’ensemble Luc/Actes, et particulièrement développé dans les écrits pauliniens et les épîtres catholiques. Cette présence chez un helléniste tel que Luc, et aussi dans les épîtres, peut constituer sinon un marqueur, du moins un indice d’élaboration plus tardive. On y retrouve une analogie avec la présence des termes *Christ* et surtout *Jésus-Christ*. Dans les Actes, la théologie est concise et bien élaborée : Jésus est le sauveur promis qui apporte à Israël la repentance et le pardon des péchés. Il est issu de la maison de David et de la ville de David. Ce discours constitue un véritable contresens à l’égard de l’Ancien Testament pour lequel le sauveur est nécessairement Dieu lui-même (cf. Lc 1,47).

## Un Jésus déjà chrétien ?

Dans les Actes comme dans les épîtres, on ressent les efforts déployés par Paul afin de « déjudaïser » Jésus. Et il n’y a pas mal réussi : demandez à un croyant français quelle était la religion de Jésus et il y a quelques chances pour qu’il vous réponde « catholique ». Paul lui fait dire que la circoncision vraie est celle du cœur, que personne ne vous condamne pour le manger et le boire, ou sur le sujet des jours de fête, des nouvelles lunes et du sabbat. Imaginez la sainte fureur de son frère Jacques, de Pierre et de tous ceux qui estimaient que Jésus n’était pas là pour abolir la vieille Loi, mais pour l’accomplir. D’autant que Jésus l’avait dit lui-même…

1. Car je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre jusqu’à ce que tout soit arrivé. Mt 5,18

… même si le mot de *iota* dans la bouche de Jésus, et s’appliquant aux écritures juives, a de quoi faire sourire.

## Le Jésus mythique totalement inventé

Cette thèse qui rencontre de moins en moins de succès a pour origine le fait que de très nombreux détails de la vie de Jésus ont leur équivalent dans la plupart des mythes antiques. Et ses tenants peuvent ainsi citer à longueur de pages les divinités nées dans une grotte, d’une vierge, au solstice d’hiver, ou réalisant toutes sortes de miracles. Par définition, un tel Jésus qui n’aurait pas existé du tout est difficile à décrire, et les tenants de la thèse mythiste ne se privent pas pour y voir la justification de la multiplicité des personnalités attribuées à Jésus. S’il ne fait pas de doute qu’ils ont raison quand il s’agit de justifier de l’habillage du personnage principal qui a été à l’évidence amplifié par tous les mythes de l’époque au fur et à mesure de la construction du christianisme, peut-on envisager un Jésus purement théologique qui aurait été greffé sur rien ?

Il convient de rappeler que de nombreux défenseurs de cette thèse sortent des rangs de l’Église et que parfois la frontière est difficile à établir entre un Renan qui aménage, un Loisy plus incisif et un Couchoud qui refuse. Quant à Bernard Dubourg dont il a déjà été question, il aborde la question non par les anomalies du récit, mais par la langue même, faisant des aventures de Jésus et de Paul un midrash chrétien, c’est-à-dire un texte signifiant élaboré à partir de textes anciens, d’où il résulte un Jésus anhistorique et totalement artificiel, construit par des biblistes juifs à partir des techniques de la kabbale.

La thèse mythiste a récemment connu un regain de succès avec les travaux d’Earl Doherty qui soutient, dans *The Jesus Puzzle*, que le personnage de Jésus fut construit après celui d’un Christ sauveur, et que les premiers écrits et auteurs chrétiens n’avaient jamais envisagé ni décrit la vie d’un homme.

## S’il faut choisir…

S’il faut prendre parti entre toutes ces personnalités concurrentes, sans doute peut-on chercher les dénominateurs communs. L’absence de sources avant les années 160, l’existence historique d’un courant baptiste avéré autour de ce Jean Baptiste cité dès le début des quatre évangiles, qui bénéficie de références historiques indiscutables et nous a laissé le baptême, conduit à un Jésus « minimal » sous la forme d’un homme, prêcheur et guérisseur en Palestine, dont différentes traditions nous rapportent les paroles, les gestes ou le souvenir. Jésus se serait séparé du courant baptiste auquel il avait adhéré par le baptême de Jean[[428]](#footnote-428), préférant une prédication plus active, itinérante et militante. Reprenant le flambeau après la mort du Baptiste, il aurait fait des adeptes et aurait mal fini, pressé par un entourage qui aurait fondé quelques espoirs sur son charisme et voulait voir en lui un messie davidique libérateur. Sur ce noyau, dans le contexte d’attente générale d’un « retour », se serait greffée la thèse du messie ressuscité, auquel croyait Paul, puis plus tardivement, toutes les légendes évangéliques créées à partir de souvenirs, de mythes et d’amplifications destinés à cimenter l’ensemble. S’ajoutent aussi des traditions concernant d’autres personnages de l’histoire, que cite Josèphe, et qui présentent des similitudes troublantes, notamment plusieurs portant le même nom ou ayant vécu des faits similaires (le Jésus faux prophète flagellé, le Jésus ami de Josèphe qui fut crucifié entre deux voleurs, le Jésus galiléen qui investit Jérusalem). Quant aux auteurs de miracles, ils étaient légion à l’époque, Dosithée, Simon le mage et surtout Apollonios de Tyane, le « Christ grec ». Le Jésus évangélique que nous connaissons serait alors un personnage composite, compilation ou synthèse entre un nazôréen historique crucifié, des éléments de doctrine et des discours venus des milieux baptistes, différents magiciens qui ont parcouru la région, des légendes orientales et des conceptions gnostiques et philosophiques. Les documents définitifs seraient alors tardifs, chacun complétant ou infléchissant les tendances du temps : en réponse à la thèse d’un Jésus envoyé tout adulte sur Terre (Marcion), on aurait inventé les récits de l’enfance qui ne se trouvaient pas initialement dans Marc. Par la même occasion, on aurait fait naître Jésus à Bethléem pour contrecarrer les critiques des Juifs qui le savaient originaire de Galilée, ce qui interdisait une revendication messianique. Pour réfuter les thèses docètes qui portaient sur le caractère essentiellement apparent de ses aventures, des récits plus humains auraient été ajoutés. En somme, le Jésus de l’Église serait un personnage patiemment construit.

Il est tentant d’envisager l’existence à cette époque de plusieurs mouvements philosophiques et religieux qui auraient fini par fusionner. À l’origine, on trouve une histoire de famille : Jésus, aîné d’une famille nombreuse, quitte brusquement le milieu familial pour rejoindre la secte baptiste de Jokânan, retirée au désert, prêchant la fin du monde et le rachat des péchés par le baptême. Mais Jésus veut en faire moins sur la rigueur et l’attente du royaume, et davantage sur l’action. Il souhaite étendre ce message et dénoncer nettement le dévoiement des prêtres de Jérusalem qui s’accommodent si bien de l’occupation romaine. Cette contestation, qui pouvait être tolérée sur les bords du Jourdain et exprimée seulement à l’intention de ceux qui s’étaient déplacés pour l’entendre, finit par provoquer des troubles quand la secte entreprend d’étendre son influence sur des régions entières, depuis la Galilée jusqu’à Jérusalem. Il est d’ailleurs assez probable qu’elle s’y soit déjà installée du temps de Jésus. Assez rapidement, Jokânan finit mal, de même que Jésus, d’autant qu’il s’est déclaré messie. Les fidèles et continuateurs, notamment sa famille et son frère Jacques d’après Flavius Josèphe, sont désemparés après la disparition coup sur coup des deux leaders. Il faut rebondir. L’époque est propice aux miracles. Il y a des magiciens et des guérisseurs à tous les coins de rue. Que Jésus l’ait été lui-même ou qu’on lui ait attribué les talents d’un Simon, d’un Dosithée ou d’un Apollonios ne change rien à l’affaire : en peu de décennies, plusieurs traditions se mettent en place. La première concerne un prophète itinérant, homme sage, dispensateur de paroles dans un style imagé bien oriental, ponctué d’énigmes, de proverbes et autres paraboles. Prophète apocalyptique, il croit dans un avènement prochain du royaume de Dieu. Son souvenir, mélangé à celui du Baptiste, se retrouve dans les sources de parole qui donneront Q et la partie originelle de l’évangile de Thomas. La pratique reste globalement celle d’un judaïsme réformé, teinté d’un dualisme simple dans l’esprit de la Didachè. La deuxième tradition concerne un Jésus exorciste, guérisseur et faiseur de miracles, qui baptise dans l’Esprit saint dans l’attente d’une fin du monde imminente, et lui aussi entouré de partisans. C’est le témoignage de Marc, qu’il provienne de Pierre ou de traditions orales. La troisième source est plus tardive. Elle concerne un de ces activistes galiléens/nazôréens qui s’est proclamé messie et que Rome traite systématiquement par une mise à mort spectaculaire : la crucifixion publique. Mais cet homme est entouré d’une famille qui entretient le souvenir d’un messie. Enfin, une tout autre école déploie un concept qui va bien au-delà du souvenir d’un homme. Porteuse d’une notion nouvelle du « Christ » messie sauveur universel qui n’a plus rien à voir avec l’oint d’Israël, elle récupère le discours de ce candidat messie qui serait ressuscité. Il devient alors moins un homme réel qu’un Dieu. On ne s’intéresse donc ni à ses origines ni à ses aventures, sa doctrine ou ses paroles. Seul compte son statut de Sauveur ressuscité. La philosophie, le symbolisme et l’ésotérisme sont alors très présents. L’influence de la gnose et de l’hellénisme sont manifestes. Ce courant paulinien s’empare des premiers textes, influence Jean, complète, corrige et oriente les autres évangiles et les épîtres dans son sens, jusqu’à les absorber. Il amalgame des éléments de morale sociale au fur et à mesure que la fin des temps s’avère moins imminente que prévu.

1. Pour les auteurs critiques, il faut imaginer deux religions, une palestinienne qui connaît un Jésus nazôréen mais ignore la notion de sauveur, et une helléniste qui se réfère à un Christ sauveur qui n’a rien à voir avec un personnage réel. Au deuxième siècle, en particulier après 135, de grands esprits vont hériter et s’emparer de ces traditions disparates qui commencent à faire l’objet d’écrits, et vont chercher à les imposer, parfois à les fusionner. Qui va l’emporter ? Cerdon, Cérinthe et Marcion, qui ont nettement réécrit Paul, à supposer qu’ils ne l’aient pas totalement inventé, et qui veulent un Dieu universel gnostique, se heurtent à Clément, Justin, puis Irénée qui refusent l’abandon des Écritures juives et se souviennent de cette tradition de l’homme mort sur la croix à Jérusalem. De cette tentative de synthèse vont naître les textes que nous connaissons aujourd’hui, avec pour souci d’accorder le personnage de Jésus avec tous les prophètes de l’Ancien Testament (école judéo-chrétienne), ou incorporant tous leurs mythes (école helléniste). On retrouve la trace des deux préoccupations contradictoires dans Matthieu.
2. L’Église ne va pas rechercher bien longtemps la réalité historique de son fondateur présumé. Elle va choisir et défendre ses textes, et surtout installer son clergé face à la tentation hérétique qui s’empare de toutes ces traditions et contradictions. Le christianisme de cette époque, c’est pour les uns un homme Jésus qui n’a rien d’un dieu, ou un dieu qui n’avait d’homme que les apparences, ou un sacrifié dont il faut suivre l’exemple, voire un sage dont il faut méditer l’enseignement. On s’éloigne du Messie d’Israël et du prédicateur Jésus. Mais les traditions vont survivre longtemps, même lorsque l’orthodoxie sera bien établie. L’Église regarde droit devant elle et ses conciles seront ensuite des règlements de comptes internes inspirés par les intérêts de Constantin plutôt que par le Saint-Esprit. Le néochristianisme est parachevé par l’incorporation tardive de tous les mythes appréciés à l’époque, amalgamés sur la personne de Jésus : la naissance miraculeuse, la fuite en Égypte, l’eau changée en vin, etc. Les textes sont encore complétés, notamment par une parole de Jésus sur la croix chez Luc (Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font), par la finale de Marc (après Mc 16,8), ou par l’épisode de la femme adultère dans Jean, et quantité d’autres corrections mineures. Une fois au pouvoir, l’Église défendra son orthodoxie et gardera toute la tradition. Les conciles ne feront que préciser l’orientation de la nouvelle religion. Sera-t-elle plus ou moins orientale, dualiste, organisée, romaine ? Ce sont les enjeux des conciles qui se tiendront du VIe siècle jusqu’au grand schisme oriental au passage du millénaire, puis de la réforme, jusqu’à l’imprimerie et l’archéologie scientifique. À notre époque moderne, le dogme se construit toujours avec l’Immaculée Conception et ses implications lointaines.
3. Depuis bien longtemps, le Jésus historique est loin, très loin. Ses archétypes sont Judéens, Galiléens, Samaritains. La culture juive des premiers chrétiens les a habitués aux textes qui comportent une forte part de symbolisme et d’allégories, et qui sont par nature destinés à être interprétés, commentés et déclinés[[429]](#footnote-429). Jésus était un oriental pour lequel *oui* voulait dire selon le cas *certainement*, *peut-être*, *éventuellement*, *c’est possible,* *pourquoi pas* ou *on verra* ! En revanche, les inventeurs du christianisme étaient imprégnés d’esprit grec, occidental, rationaliste. Pour eux, un chat, c’est un chat. Lucien d’Antioche a ainsi justifié la divinité de Jésus, prenant Matthieu au pied de la lettre : *Si vous refusez de vous en rapporter à mon témoignage sur la divinité de Jésus-Christ, vous n’avez qu’à consulter vos annales et vos archives, vous y trouverez que du temps de Pilate, pendant que le Christ était mis à mort, le soleil disparut et l’univers fut enseveli dans les ténèbres en plein midi*. Lucien veut y voir un événement historique. Et quand à l’occasion d’un repas, Jésus dit : *ceci est mon sang*, c’est qu’il n’a pas dit *ceci représente symboliquement mon sang.* Et donc ce vin est bien son sang. Pour faire passer l’absurdité du propos, on inventera un mot : c’est son sang *sous les espèces* du vin et son corps *sous les espèces* du pain. Augustin en rajoutera. Pour ne pas se renier, l’Église consolidera l’édifice et y ajoutera toute son autorité. Au siècle de la raison, elle poussera le ridicule jusqu’à justifier la foi par la raison, et passera insensiblement du *j’ai foi en Dieu* à *je prouve la réalité de Dieu*. Et son historicité par la même occasion.

Tout a une fin. La situation est désormais intenable et la santé déclinante du christianisme, bien visible dans la crise des vocations, témoigne de la difficulté à convaincre les foules du XXIe siècle avec un discours conçu pour le IVe.

# CHAPITRE 15

La thèse du Jésus minimal

Dans le prologue de cet ouvrage, j’ai voulu récuser par principe les tentatives modernes visant à distinguer du Jésus-Christ de l’Église un Jésus de l’histoire à l’existence incontestable, débarrassée, comme le suggéraient Renan et désormais de grands noms de l’exégèse, de son appareil d’irrationnel. Ce choix tenait à deux raisons : la première est que ce Jésus désormais minimal est inconnu des historiens, la seconde est que l’Église se refuse à opérer cette distinction, car cela la conduirait à admettre s’être emparée d’un personnage aux contours mal définis, qu’elle aurait progressivement divinisé.

Mais est-il raisonnable de s’arc-bouter sur cette position de principe ? On ne peut ignorer l’argument selon lequel le christianisme doit bien prendre sa source quelque part, mais aussi que l’étude approfondie de certains passages des évangiles permet de repérer, au-delà des récits narratifs de faits impossibles, certaines traces de polémiques qui doivent bien au bout du compte se référer à quelqu’un. Il est donc utile pour clore cet essai d’examiner quelques tentatives ainsi que les éléments de méthode employés pour soutenir cette thèse.

Il faut noter que si l’Église[[430]](#footnote-430) ne veut toujours pas entendre parler à notre époque moderne d’un Jésus historique plausible, forcément débarrassé du décorum de merveilleux qu’elle a patiemment construit et réaffirmé, ses partisans ne répugnent pas à s’emparer du discours tenu par cette école pour s’en servir de preuve de l’existence de Jésus. Il leur suffit alors de s’en tenir aux généralités et d’éviter de décrire plus précisément le personnage. C’est ainsi qu’à longueur d’ouvrages fleurissent les affirmations selon lesquelles « aucun spécialiste sérieux » ou « aucun chercheur » ne nie plus désormais, etc. sans jamais rien dire à propos de la nécessité biologique de l’existence de grands-parents paternels ou de la difficulté à transformer l’eau pure en excellent vin.

## Ernest Renan

La première tentative d’importance destinée à toiletter le Jésus de l’Église est celle d’Ernest Renan qui publie en 1863 une « Vie de Jésus », ouvrage qui a rencontré un grand succès auprès du public. Renan est alors un ancien séminariste et il est pour lui hors de question de contester l’existence historique de Jésus. Mais il estime que l’excès de merveilleux n’est pas réaliste et entache gravement le discours tenu. Il est donc nécessaire de séparer la réalité de la légende au moyen d’un minutieux travail de critique historique. Renan entreprend alors d’expurger les textes des dogmes introduits tardivement, ainsi que des adjonctions évidentes. Il en est résulté une première biographie qui, dans le catholicisme conservateur de cette époque, fit scandale au point qu’il y perdit sa chaire au Collège de France pour avoir osé parler de Jésus en évoquant simplement « un homme incomparable ».

Sur le plan de la méthode, Renan n’utilisait comme source que les évangiles et refusait de prendre en compte les textes apocryphes. Il considérait toutefois les textes anciens dont des bribes sont conservées sous forme de citations par les Pères de l’Église. Une de ses conclusions a été de constater que l’Évangile de Jean présentait toutes les caractéristiques d’une composition *de pièces artificielles qui nous présentent les prédications de Jésus comme les dialogues de Platon nous rendent les entretiens de Socrate*. Renan situe la naissance de Jésus à Nazareth et considère que l’idée qu’il soit né à Bethléem est une légende qui répond à une intention théologique. Selon lui, jamais Jésus n’a songé à se faire passer pour une incarnation de Dieu lui-même, idée profondément étrangère à l’esprit juif et qui de plus, est absente des évangiles synoptiques. Le personnage de Jésus est décrit comme un réformateur, pratiquant une morale exaltée, doté d’un tempérament excessif et passionné. Ses activités de thaumaturge et d’exorciste passent au second plan. Renan estime que l’une des idées fondamentales des premiers chrétiens était que la mort de Jésus avait été un sacrifice, remplaçant ceux de l’ancienne Loi. Renan prend également des distances avec les miracles, en particulier ceux opérés contre la nature : *Une observation qui n’a pas été une seule fois démentie nous apprend qu’il n’arrive de miracles que dans les temps et les pays où l’on y croit, devant des personnes disposées à y croire*. Ces miracles sont pour lui le fait d’une époque, non la preuve de l’intervention divine. Après tout, Hérode Antipas a bien envisagé sérieusement que Jésus puisse être ce Jean Baptiste qu’il vient de faire décapiter.

La réaction de l’Église a été si brutale et si violente que le genre n’a pas prospéré[[431]](#footnote-431) alors que la thèse de Renan pourrait être résumée ainsi : l’Église a trouvé un sage et en a fait un Dieu, et le Jésus-Christ qui en est résulté des siècles après n’a que peu de ressemblance avec le Iéschoua ben Iosef galiléen qui a arpenté la Palestine au premier siècle. De nombreux exégètes contemporains sont désormais bien plus audacieux que ne l’a été Renan à son époque.

## Pierre Nautin

Un bon siècle après Renan, un chercheur français, Pierre Nautin, a voulu reprendre le flambeau en élargissant la problématique par la prise en compte des théories modernes de la formation des évangiles. Cet aspect n’avait pas du tout été envisagé par Renan, car à son époque, la thèse de l’antériorité de Marc et la théorie des deux sources étaient encore toutes récentes et Renan ne les avait donc pas intégrées dans son raisonnement.

Les travaux de Nautin débutent par un constat : le prologue de Luc nous apprend que l’auteur s’est appuyé sur des textes antérieurs, écrits par des prédécesseurs qu’il ne critique pas, mais s’abstient de citer. Selon la théorie des deux sources, il s’agit notamment[[432]](#footnote-432) de Marc (Mc) et de la source Q. En comparant ces deux textes, il constate que la proportion de miracles est bien plus importante dans Mc que dans Q. Il y voit un marqueur, car le nombre et le caractère merveilleux des miracles semblent augmenter avec le temps et que les différents auteurs[[433]](#footnote-433) s’attachent à diviniser davantage Jésus. Nautin en tire la conclusion que Q est probablement un évangile plus primitif et plus ancien que Mc et qu’il a donc toutes les chances d’avoir servi de source aux synoptiques. Il estime que l’auteur de Mc en a eu connaissance et s’en est même partiellement[[434]](#footnote-434) inspiré, alors que Mt et Lc y ont puisé de manière plus conséquente. Nautin entreprend donc de reconstituer ce document qu’il appelle « évangile primitif », qui aurait disparu et n’a jamais été cité.

Il n’est pas le seul à avoir opéré cette tentative : en 1997, Raymond E. Brown publie *An introduction to the New Testament*. Éd. Double Day – New York, puis le *Jesus seminar*, équipe de deux cents spécialistes, publie *Les cinq évangiles : ce que Jésus a vraiment dit –* Éd Scribner – New York, le cinquième étant celui de Thomas. L’ouvrage propose une cotation des différentes paroles en fonction de leur degré de probabilité. L’évangile de Jean sort véritablement éreinté de cette opération de *scoring*. Puis James Robinson, Paul Hoffmann et John Kloppenborg proposent une reconstitution en grec de la source Q, traduite et commentée par Frédéric Amsler, un enseignant à la faculté de théologie protestante de Genève, *L’évangile retrouvé*. On peut tenter d’imaginer ce que Renan aurait pu dire s’il avait eu à sa disposition le résultat de ces recherches modernes ainsi que les évangiles de Pierre, de Thomas, les manuscrits de la Mer morte et les écrits gnostiques.

Depuis que Karl Lachmann a démontré en 1835 l’antériorité de Mc, cet évangile est considéré comme une source des deux autres synoptiques, car il est nettement plus court et quasiment contenu dans Mt et Lc. Trois ans après lui, Christian Hermann Weisse, de l’université de Leipzig, formalise la théorie des *deux sources* qui postule que Mt et Lc se sont appuyés sur Mc et sur ce recueil présumé de paroles, dit « Q », composé de 230 versets communs à Mt et Lc mais inconnus de Mc. Cette théorie tranche alors avec la version officielle de l’Église qui a toujours affirmé que Mt était premier et que Mc l’avait résumé. Elle fait désormais figure de théorie standard, enseignée dans les facultés de théologie. Pierre Nautin a voulu la dépasser, considérant que l’évangile primitif (EP) ne se limitait pas à ces 230 versets : selon lui, l’auteur de Mc connaissait cette source et y a discrètement puisé. Il a donc entrepris de rechercher les versets de l’EP présents dans Mc afin de les additionner aux 230 versets de Q. En conséquence, le Mc « brut » en ressort encore plus épuré, et Q plus volumineux puisque s’y ajouteraient alors quelques versets relevant actuellement de la triple tradition.

Enfin, en listant à partir de Lc les versets qui composent Q, Nautin constate qu’ils constituent des chapitres entiers, notamment au sein d’une partie qu’il identifie comme une « grande interpolation ». Puis il remarque que ce même bloc de versets qui se présentent groupés dans Lc est bien repris dans Mt, mais cette fois opportunément répartis dans différents chapitres en fonction du contexte. Il en conclut que Lc semble bien être plus brut et moins élaboré que Mt, et donc à l’évidence plus ancien. L’ordre des sources synoptiques serait donc Q/EP, proto-Mc, Lc et Mt.

Par bien des aspects, notamment la méthodologie bien expliquée par l’auteur, cette théorie est séduisante. En étudiant la structure des évangiles, en examinant ce qui a pu être ajouté ici et retranché là, selon les intentions de l’auteur, en s’attachant principalement à la structure de chaque texte, aux ruptures identifiées lors des ajouts et en s’aidant marginalement de l’étude des caractéristiques stylistiques, Nautin arrive à reconstituer un évangile primitif plausible et surtout un noyau de quinze dits authentiques de Jésus.

Ce travail très sérieux effectué par un grand nom de l’exégèse chrétienne a été exécuté au prix de nombreuses hypothèses et comporte des faiblesses :

1) Cet évangile primitif est inconnu, même à l’état de citations. C’est un noyau théorique reconstitué des textes connus, alors que Q est au minimum « visible ».

2) Il ne constitue pas un texte homogène et rien n’interdit qu’il soit lui-même composé de documents d’origines différentes. On sait par exemple que les évangiles commencent par un propos plus ou moins développé concernant Jean Baptiste, immédiatement suivi du baptême de Jésus, puis de son départ au désert. Ces épisodes sont plus détaillés dans Lc que dans les autres synoptiques. On s’explique mal alors, si Mc en a eu connaissance, qu’il ait omis de reprendre certains détails concernant le Baptiste ou qu’il ait négligé de nous livrer le récit des tentations au désert. Si selon Nautin, Mc en est déjà à un stade où Jésus n’est plus seulement un homme sage, mais dispose de pouvoirs, on ne s’explique pas pourquoi il ne consacre à l’épisode du désert qu’une poignée de lignes alors qu’il a la possibilité, en recopiant EP, de montrer comment Jésus est tenté par Satan et lui résiste de façon brillante. On est donc plutôt fondé à considérer que c’est Lc qui amplifie le récit de Mc, ce qui nous ramène à la théorie standard.

3) Ainsi que nous l’avons déjà vu, la source Q et donc l’évangile primitif ne comportent pas les épisodes de la Passion et de la résurrection. Il est normal que Nautin, qui est à la recherche des paroles que Jésus a vraiment dites, néglige largement cette partie et se concentre sur les éléments propres à Q. Mais les éléments que constituent la crucifixion et la résurrection ne sont-ils pas les plus fondamentaux pour caractériser Jésus, car ce n’est pas à partir des béatitudes qu’on a l’habitude d’identifier le personnage ? Faut-il comprendre entre les lignes que le Jésus de Nautin n’est pas l’homme crucifié sous Pilate, sinon comment expliquer que l’évangile primitif n’en parle pas ? Et comment justifie-t-il que Luc s’éloigne brusquement du discours matthéo-marcien une fois le repas pascal terminé, pour suivre une version différente[[435]](#footnote-435) et peu précise de ces événements ?

4) L’analyse ainsi conduite revient à opérer un tri drastique dans l’ensemble du matériau évangélique : non seulement Jn n’est pas pris en compte, mais des pans entiers des synoptiques doivent désormais être considérés comme des ajouts tardifs à vocation théologique. De fait, Nautin nous propose une liste impressionnante de versets à exclure : la fuite en Égypte ? Une invention de Mt pour caser des références à des prophéties. Le recensement de Quirinius ? Une invention de Lc qui a trouvé le renseignement dans Flavius Josèphe, puisque l’évangile de Lc, selon Nautin, date au mieux de la fin du siècle[[436]](#footnote-436).

Donc pour Nautin, Jésus a bien existé : c’était un homme sage qui a laissé un fort souvenir et dont témoigne[[437]](#footnote-437) le Testimonium flavianum dans sa version expurgée. D’ajout en ajout, les rédacteurs des évangiles lui ont construit un statut divin. Dans un premier temps, il a été *adopté* par Dieu. On en voit clairement la trace dans les épisodes du baptême :

1. Mc : *toi, tu es mon fils bien-aimé, en toi j’ai mis mon bon plaisir.*
2. Mt : *tu es mon fils, le bien-aimé, en qui j’ai mon bon plaisir.*
3. Lc : *tu es mon fils, moi aujourd’hui, je t’ai engendré,* une reformulation plus élaborée reprise des psaumes (Ps 2) : *l’Éternel m’a dit : « tu es mon fils, je t’ai engendré aujourd’hui »*

Quant à l’évangile de Jn, il choisit d’écarter le baptême et de ne garder que le Saint-Esprit. On mesure que le temps a passé en constatant le désir de Jn de démarquer le mouvement chrétien de la communauté baptiste.

Ce Jésus ainsi retrouvé, plus Bultmannien que catholique, n’est donc pas né d’une vierge et du Saint-Esprit et a bien évidemment comme tout être humain un père biologique et des grands-parents paternels. Il a aussi des frères et des sœurs, fait attesté sans ambiguïté par les quatre évangiles, Paul, les écrits patristiques, les écrits apocryphes et Flavius Josèphe, nonobstant les objurgations amphigouriques catholiques. S’il a pu à l’occasion opérer quelques guérisons et exorcismes, comme cela se pratiquait fréquemment à son époque, il n’a pas réalisé de miracles contre la nature, ni de résurrections, ni de multiplication des pains. Il n’a pas apaisé les tempêtes, ni marché sur l’eau et ne l’a pas transformée en vin à Cana. Au bout du compte, ce Jésus homme sage ainsi mis à nu est-il bien l’homme crucifié sous Pilate ? Ce n’est pas certain, et quand bien même, que dire alors de sa résurrection sinon évidemment qu’elle n’est qu’un discours ?

À l’arrivée, le Jésus rescapé du massacre opéré sur les évangiles par le chercheur catholique Nautin est-il bien Jésus-Christ ? Voulant prouver Jésus, la thèse de Nautin aboutit paradoxalement à éreinter le discours de l’Église. Dans ses conséquences, sa thèse n’est en définitive pas très éloignée de celle que je vous propose, d’un Jésus-Christ théologique compilé à partir de modules littéraires de souvenirs récupérés ici et là : celui de Jean Baptiste à coup sûr, peut-être celui de Judas de Gamala et de ses fils, un guérisseur itinérant, des magiciens samaritains, des activistes galiléens crucifiés, des candidats à la messianité, le tout refondu et recuisiné avec un concept inventé par Paul d’un Christ Sauveur mi-homme mi-dieu, comme cela se comprenait dans le monde grec pour lequel il écrivait. À l’arrivée, nous avons un Jésus historique plausible, mais qui ne serait donc pas celui de l’Église, dont l’histoire ne sait rien et que personne ne revendique sinon quelques rares chercheurs. Peine perdue.

On peut aussi se demander à quelles conditions il serait possible d’admettre que Jésus peut avoir vécu : tout d’abord que ses aventures soient expurgées des éléments théologiques qui lui interdisent d’avoir eu une vie humaine. Ensuite, qu’on puisse au minimum approcher la version de base des récits qui parlent de lui, à la manière d’un archéologue qui retrouve le motif d’origine sur un objet, après avoir retiré les couches d’enduits et de vernis qui l’avaient recouvert. Enfin, une meilleure compréhension du contexte de l’époque, de l’influence des esséniens, de la place du courant baptiste, du rôle joué par les activistes nazôréens, galiléens et autres sicaires. Il est aujourd’hui difficile d’apprécier ce qu’a pu être l’influence du discours messianique ou apocalyptique, de même que l’attrait de l’époque pour les pratiques magiciennes. Le fait par exemple que Hérode, entendant parler de Jésus, ait pu croire à la résurrection de ce Jean qu’il vient de faire exécuter, est un élément intéressant sur les croyances de l’époque et sur le fait que l’affirmation d’une résurrection ne constituait pas alors une hypothèse farfelue, en tout cas à en croire Mc 6,16,  *Mais Hérode apprenant cela dit : ce Jean que j’ai fait décapiter, c’est lui qui est ressuscité*.

Une chose est sûre : le discours d’arrière-garde tenu par les historiens de l’Église nous éloigne davantage qu’il ne nous rapproche de la thèse documentée de l’existence de Jésus. Qu’il s’agisse des auteurs américains Meier et Brown, ou des français Salamito et Petitfils, nous ne dépassons pas le niveau de la répétition en boucle de la condamnation des mythologues définitivement discrédités ou de l’affirmation selon laquelle les historiens (c’est-à-dire eux-mêmes) ont tranché en faveur de l’existence de Jésus, tout en évitant bien de nous le décrire.

## Une nouvelle approche

Peut-on dénier toute historicité au contenu du roman évangélique ? Une étude attentive permet de repérer quelques traces d’histoire, parfois infimes, parfois significatives. On peut citer la référence lucanienne aux Galiléens qui ont posé des problèmes à Pilate. Plus significatives sont les traces laissées par trois grandes polémiques vis-à-vis des Juifs, des baptistes et des Romains.

1. 1) une polémique avec les Juifs

Le fait que Jésus était originaire de la Galilée est l’une des données les plus établies quoique l’information ne figure dans aucun texte profane. À la recherche des occurrences du mot Bethléem, on constate qu’il est cité par Jn : *L’Écriture ne dit-elle pas que c’est de la postérité de David et du village de Bethléem où était David que le Christ doit venir ? (*Jn 7,42), épisode qui suggère que les origines galiléennes de Jésus sont connues et posent problème puisqu’on attend un Judéen et qu*’il ne surgit pas de prophète en Galilée* (Jn 7,52). La logique voudrait alors que l’auteur ajoute que, précisément, Jésus est issu de la postérité de David et qu’il est né à Bethléem. Mais il s’en abstient. Comment cela peut-il s’expliquer vu que son évangile est censé être le dernier écrit et que logiquement, l’auteur de Jn dispose de cette information fondamentale qui lui a été fournie par ses prédécesseurs, auteurs de Mt et Lc ? Pourtant, le début de son évangile élude la question de l’enfance puisqu’il préfère évoquer dans son prologue *le Verbe s’est fait chair et il a habité parmi nous* (Jn 1,14).

Donc tout comme Mc, Q et Marcion, Jn n’évoque pas la naissance de Jésus. Il semble ignorer (ou a délibérément choisi d’écarter) les récits de Mt et de Lc. Mais l’auteur ne peut ignorer que dans le monde juif où Jésus cherche à se faire reconnaître, le fait de se déclarer messie quand on est Galiléen constitue une difficulté sérieuse. On est donc fondé à croire que l’auteur de Jn connaissait cette polémique et en a simplement rendu compte. Ultérieurement, des correcteurs ont estimé utile de compléter Mt et Lc par un épisode concernant la naissance dans le but d’affirmer les origines judéennes et davidiques de Jésus, et aussi pour mettre en évidence sa réalité humaine et réelle face aux critiques des docètes. Ils en ont profité pour introduire l’information relative à une naissance à Bethléem. La conclusion est paradoxalement qu’ils ont surtout réussi à prouver[[438]](#footnote-438) que le personnage d’origine était bien galiléen. Ce fait était donc gênant et a ainsi toutes les chances de constituer un écho historique réel concernant un Galiléen qui s’était déclaré messie.

2) une polémique avec les baptistes

L’évolution du récit du baptême de Jésus d’un évangile à l’autre est riche d’enseignements. Chacun a en tête que Jean Baptiste apparaît très tôt dans les quatre évangiles, dès le prologue dans Jn. Chez les synoptiques, il est cité avant même la prédication de Jésus. Il convient d’examiner ces textes dans l’ordre probable de leur rédaction :

Mc : l’évangile débute sur les bords du Jourdain avec le personnage de Jean Baptiste qui proclame un baptême de repentir pour la rémission des péchés. *Et il arriva en ces jours-là (que) Jésus vint de Nazareth[[439]](#footnote-439) de Galilée et il fut baptisé dans le Jourdain par Jean. Et aussitôt, remontant de l’eau, il vit les cieux se déchirant et l’Esprit comme une colombe descendre en lui. Et une voix, des cieux : Tu es mon Fils bien aimé, en toi je me suis complu* (Mc1,9-11).

Le récit que Mc nous propose est concis et très clair : Jésus est venu de loin pour recevoir le baptême de Jean. Et c’est *aussitôt*, alors qu’il remonte de l’eau, que survient l’Esprit. À la lecture, on a même l’impression que c’est le baptême de Jean qui a provoqué l’événement et en quelque sorte « activé » le Saint-Esprit. On voit que Jean est investi d’une puissance divine performative puisque son baptême d’eau a la capacité de remettre les péchés. Il s’agit donc d’un personnage considérable qui présente beaucoup d’affinités avec le prophète Jérémie. C’est sur les éléments de ce récit que s’appuient les conceptions adoptianistes à l’origine de l’hérésie de Paul de Samosate, en 260.

Mt : il reprend le récit de Mc, mais y introduit des restrictions. D’abord, Jean n’appelle plus qu’à un repentir « *repentez-vous, car le royaume des Cieux[[440]](#footnote-440) est proche*». Il n’est plus précisé qu’il administre un baptême qui a la capacité de remettre les péchés. Jésus vient pour être *baptisé par lui* (Jean), mais Mt ajoute alors que Jean *veut s’y opposer* : c’est lui qui a besoin d’être baptisé par Jésus. Le reste est sans changement à ceci près qu’il n’est pas formellement écrit que c’est Jean qui a opéré le baptême. Il est visible que le texte de Mc a été retravaillé de manière à amoindrir le rôle du Baptiste.

Lc : l’évolution du récit est encore plus conséquente. Tout d’abord, Lc ne mentionne pas l’arrivée de Jésus au Jourdain. Il reprend bien la notion de baptême de repentir trouvée dans Mc et que Mt avait supprimée, mais il ne dit pas qui baptise Jésus : *Or il arriva, quand tout le peuple eut été baptisé, et Jésus ayant été baptisé et priant (que) le ciel s’ouvrit et l’Esprit saint descendit sous la forme corporelle comme une colombe sur lui, et il y eut une voix, du ciel : tu es mon Fils, moi, aujourd’hui, je t’ai engendré[[441]](#footnote-441)* (une reprise de Ps 2,7). Mais le verset qui précède cet épisode nous apprend que Hérode a déjà enfermé Jean en prison. Jésus a donc bien été baptisé, mais pas par Jean ! De plus, l’Esprit n’apparaît plus lors du baptême, au sortir de l’eau, mais après, alors que Jésus est en prière. Donc la manifestation de l’Esprit est décorrélée du baptême, administré par on ne sait qui. On assiste donc à un nouvel éloignement[[442]](#footnote-442).

Jn : le Baptiste opère à Béthanie, de l’autre côté du Jourdain. Il voit Jésus venir vers lui et le désigne à son entourage : voyez cet homme dont je vous parlais hier, l’Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde et qui vient après moi. Jean témoigne de l’arrivée de la colombe, de la descente de l’Esprit saint, du fait que celui-ci est le Fils de Dieu. Mais les deux hommes ne sont jamais en présence l’un de l’autre et il n’est plus question du baptême de Jésus.

1. L’évolution théologique d’un évangile à l’autre est manifeste. Pour Mc, il est clair que Jésus est venu au Jourdain comme tant d’autres pour être baptisé par Jean, puis est parti au désert, c’est-à-dire qu’il a rejoint le mouvement baptiste. Mt tempère, Lc se détache et Jn change de logique. Cette évolution traduit la gêne des premiers chrétiens confrontés à leurs concurrents baptistes : à un moment, il leur a fallu imposer un Jésus plus grand que Jean, un Jésus que les disciples de Jean ont vocation à rejoindre. Sur le plan de l’historicité, cette évolution dans la rédaction des textes démontre qu’à l’origine, un personnage a rejoint[[443]](#footnote-443) le mouvement baptiste puis s’en est émancipé pour suivre une voie propre. D’autres passages font aussi état par la suite de tensions et de frictions avec les *disciples* de Jean Baptiste. Il y a donc bien une réalité historique et des personnages autour de cette affaire.

3) Une polémique avec les Romains

Ainsi qu’on l’a vu de manière détaillée dans le chapitre Cruci-Fiction, le fait que Jésus ait été crucifié par les Romains, très vraisemblablement pour cause de sédition messianique et sous le qualificatif de nazôréen, a posé un problème aux premiers chrétiens. Paul en a eu connaissance et met le fait en avant pour mieux le réfuter, car c’est un objet de *scandale pour les Juifs et folie pour les païens* (1Co 1,23). Il récidive en évoquant le *scandale de la croix* (Ga 5,11). Mais c’est peut-être plutôt vis-à-vis du monde romain que du monde juif que ce supplice infamant posait problème et a rendu nécessaire une évolution des textes, de Mt qui fait crucifier Jésus par les Romains, repris dans Mc, jusqu’à Lc et Jn qui le font crucifier par les Juifs, rejoints par les Actes qui semblent bien aussi attribuer l’exécution et en tout cas l’ensevelissement aux Juifs. Quant à l’apocryphe attribué à Pierre, il montre Jésus condamné par Hérode et crucifié par les Juifs. Les quatre évangiles évoquent tout de suite le souci de Pilate, visible dès sa première question, la seule qui l’intéresse : « *es-tu le roi des Juifs ?* ». Mais la responsabilité évolue : plus on avance dans le temps, plus Jésus est crucifié par les Juifs ou à cause des Juifs. Il est manifestement gênant d’avoir été un nazôréen galiléen, crucifié par les Romains pour cause de sédition messianiste, comme un zélote ou un sicaire. Le discours tend vers la disculpation de Pilate, de plus en plus convaincu de l’innocence de Jésus, et qui finit par livrer un Jésus qu’il sait innocent à la foule déchaînée, manipulée par le Sanhédrin et les grands prêtres juifs dans un agenda quasi intenable.

Ainsi on retrouve dans les évangiles l’écho de ces trois grandes polémiques relatives à un Galiléen candidat à la messianité, à un homme issu du mouvement baptiste et à un crucifié coupable de sédition messianique. Si ces textes sont bien l’écho d’une réalité historique, une question demeure : toutes ces polémiques ultérieurement groupées autour de Jésus faisaient-elles référence à l’origine au même personnage ?

À ces trois forts indices de l’existence d’un, deux ou trois personnages à l’origine de la légende de Jésus, on peut en ajouter un quatrième : à l’évidence, le discours à propos du messie injustement crucifié a été transmis par la communauté chrétienne de Jérusalem, c’est-à-dire par Jacques le Juste, frère de Jésus, et d’une manière générale par sa famille. Car l’élément le plus assuré, attesté et probant de l’existence historique de Jésus est paradoxalement la certitude qu’ont les historiens de l’existence de « Jacques frère de Jésus », personnage attesté par les quatre évangiles, les Actes des apôtres, les épîtres de Paul, les épîtres catholiques, la littérature patristique, la littérature apocryphe, les historiens chrétiens, Flavius Josèphe et peut-être bien l’archéologie. On peut alors en conclure que le Jésus « minimal » est bien l’homme crucifié sous Pilate pour activité messianique. Mais qu’en est-il des deux autres ? Le crucifié était-il bien galiléen (et son frère Jacques par la même occasion) ? Le baptisé est-il l’un des deux, un autre, ou l’écho de Jean Baptiste lui-même ?

Et qui est donc le guérisseur itinérant et auteur de miracles de plus en plus considérables, auquel Mc accorde une telle importance, repris par Mt et Lc mais inconnu de Jn ? Est-il l’auteur des paraboles rapportées par les synoptiques, que Jn ignore également ? Qui est l’auteur des discours de Q, connus de Mt et Lc mais ignorés de Jn et de Mc ? Comment envisager le Jésus de Jn, qui ne serait pas né d’une vierge à Bethléem, n’aurait pas été baptisé, n’aurait pas prononcé les paroles de Q, n’aurait pas pratiqué les guérisons relatées par les synoptiques ni parlé en paraboles ? Et qui aurait connu d’autres aventures et tenu d’autres discours, tous inconnus des synoptiques ?

C’est donc avec calme et sérénité qu’on peut renvoyer dos à dos les tenants de la thèse mythiste et leurs détracteurs. À l’évidence, le personnage de Jésus-Christ « total » affirmé par l’Église contient, dans une proportion qu’on peut estimer à au moins trois quarts, des éléments mythiques et théologiques, car l’Église a décoré son Jésus-Christ-Dieu de tous les attributs offerts par la panoplie des mythes de l’époque. Mais des preuves indirectes attestent qu’à l’origine des légendes chrétiennes se trouve un personnage minimal, et à mon avis plusieurs, parmi lesquels figure Jean Baptiste lui-même, et en bonne place.

## L’énigme du Nazôréen

De nombreux chercheurs ont récemment travaillé sur le qualificatif apporté à Jésus le Nazaréen/Nazôréen. Mais pour des raisons que l’on peut comprendre, ils répugnent à envisager des hypothèses qui remettraient trop profondément en question le discours de l’Église et en réalité une grande partie de la logique du système. L’étude approfondie des sources peut nous aider à y voir plus clair. Le texte grec nous propose des variantes orthographiques intéressantes : là où nous écrivons la plupart du temps « Nazareth », les manuscrits disent Nazara, Nazaret (avec un tau final) ou Nazareth (avec un thêta final). On trouve même un Nazarath. Et là où nous disons nazaréen, les mêmes manuscrits varient selon la quatrième lettre du mot : nazaréen (alpha), nazoréen (omicron) ou nazôréen (omega). La notation dite Strong reconnaît ainsi trois codes : 3478 (Nazareth et ses dérivés), 3479 (nazaréen avec pour quatrième lettre un alpha) et 3480 (nazôréen avec pour quatrième lettre un oméga) tout en faisant l’impasse sur les attestations avec pour quatrième lettre un omicron[[444]](#footnote-444).

Et donc, aussi étonnant que cela puisse paraître, dans le texte grec, l’expression *Jésus de Nazareth* n’existe pas[[445]](#footnote-445). On peut ainsi constater que :

1) quand Jésus parle de lui, il dit nazôraïos (Jn 18,5 ; Jn 18,7 ; Ac 22,8) ;

2) pour les autorités et pour ses adversaires, Jésus est toujours[[446]](#footnote-446) un nazôréen ;

3) pour Pierre, Jésus est un nazôréen (Ac 2,22 ; Ac 3,6 et Ac 4,10) sauf en Ac 10,38 (voir note ci-dessous). Il en est de même de Paul (Ac 26,9) ;

4) on retrouve surtout les attestations « nazaréen » dans des récits à l’historicité douteuse : dans la bouche d’un démon (Mc 1,24/Lc 4,34, d’un ange [Mc 16,6] et lors d’une rencontre de Cléophas avec le ressuscité [Lc 24,19] ;

5) en dehors de ces cas, à chaque fois que le terme utilisé est nazaréen (Mc 10,47 ; Mt 21,11), les parallèles ne confirment pas le propos.

L’ensemble narratif offre un discours cohérent : les autorités recherchent *Jésus le nazôréen*. Jésus leur répond : *c’est moi* et endosse ainsi le qualificatif (Jn 18,5-7). Il est crucifié sous cette appellation *Jésus le nazôréen, le roi des Juifs* (Jn 19,19). Selon Paul, Jésus l’interpelle sur le chemin de Damas : *je suis Jésus le nazôréen que tu persécutes* (Ac 22,8). Paul s’explique en ces termes *J’avais cru devoir combattre (…) le nom de Jésus le nazôréen* (Ac 26,9). Et finalement, en Ac 24,5, le même Paul est lui-même accusé par les autorités d’être *un chef de la secte des nazôréens*. Déjà en Ac 6,14, des témoins avaient entendu Étienne parler de *ce Jésus le nazôréen*.

Ce terme de *secte* employé dans les Actes est important : on le retrouve pour signaler la secte des pharisiens (Ac 15,5) et la secte des sadducéens (Ac 5,17). Ce n’est pas sans rappeler le passage de Flavius Josèphe qui décrit les quatre sectes du judaïsme : les sadducéens, les pharisiens, les esséniens et les zélotes, mais qui ignore les baptistes et les chrétiens. Mais avec des baptistes proches des esséniens et les nazôréens de Ac 24,5 proche des zélotes dans l’esprit des Romains, on peut sans difficulté constater une cohérence d’ensemble.

Les éléments évoqués ci-dessus ne relèvent pas d’élucubrations de mythologues. Les travaux de chercheurs chrétiens modernes tels que Justin Taylor[[447]](#footnote-447) et Étienne Nodet, ou François Blanchetière[[448]](#footnote-448) vont dans le sens du Jésus nazôraïos et se montrent critiques sur le verset explicatif Mt 2,23 d’un Joseph s’installant à Nazareth pour satisfaire une prophétie disant *qu’il sera appelé nazôraïos*, rattachement « visiblement artificiel ». Mais ils ne peuvent pas pousser les conclusions assez loin pour les raisons qu’on devine aisément.

## Le cas de Paul

C’est un débat qui justifierait des livres entiers à lui seul. Nous connaissons deux Paul : celui qui rédige les épîtres et celui dont il est question dans les Actes des apôtres, du moins dans la seconde partie. Sans reprendre les débats sur l’authenticité des lettres et la validité du récit des Actes, on ne peut que constater que les deux ensembles ne sont pas en parfaite harmonie. On retrouve ici la seconde restriction, peut-être la plus forte, qui freine les analyses des chercheurs avant tout chrétiens : ils tiennent pour acquis le scénario et principalement la chronologie de l’Église. Or, comme on l’a évoqué à plusieurs reprises, rien ne nous conduit à accepter le calendrier de la rédaction des textes que l’Église veut nous imposer. Aucun élément archéologique, aucun témoignage historique avant le milieu voire la fin du IIe siècle ne nous oblige à croire que les évangiles sont déjà écrits aux dates qu’elle avance. Nous avons la preuve que les évangiles ont continué à être corrigés et complétés après la fin du IVe siècle. L’ajout de la finale de Marc, de la péricope de la femme adultère, de la parole célèbre de Jésus sur la croix « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font* » et tant d’autres exemples prouvent que les évangiles n’ont pas été rédigés au 1er siècle entre les années 65 et 95.

Quant au cas de Paul, il offre un scénario impossible : le Paul des épîtres ne sait rien de Jésus. Il ne connaît pas la date de sa mort pourtant toute récente, il ne sait pas qu’il est né du Saint-Esprit et d’une mère vierge, il ne connaît pas le vocabulaire très particulier de Jésus, il ne cite aucun de ses discours, aucun de ses miracles, aucun de ses enseignements. Son vocabulaire ignore les mots et expressions : disciple, roi d’Israël, roi des Juifs, douze, Pilate, vierge Marie, fils de l’homme, et surtout Jésus de Nazareth. On s’attendrait aussi et surtout à ce qu’il véhicule le message de Jésus puisqu’il prétend en tant qu’apôtre évangéliser les foules en son nom. Au contraire, il nous présente un Christ conceptuel, éthéré, venu sauver l’humanité en général du mal et du péché. Tout cela aurait stupéfié le Galiléen converti au mouvement baptiste. Et par symétrie, les évangiles ne connaissent pas Paul et son activité infatigable. Ils ignorent ses conceptions théologiques et ne reprennent même pas son vocabulaire. En particulier, ils sont chiches des expressions Christ, Jésus-Christ et évangile, ce qui n’est pas rien. Deux explications sont possibles, non exclusives l’une de l’autre : soit Paul ou son école sont très postérieurs aux dates avancées par l’Église, soit la religion proposée par Paul est à l’origine très différente de celle des continuateurs de Jésus, la fusion entre les deux mouvements s’étant réalisée progressivement au IIe siècle et sans doute en milieu romain.

Avec tous ces éléments, il devient possible d’esquisser un scénario un peu plus poussé de la création du christianisme. La question a souvent été posée dans les termes suivants : Jésus fut-il un homme progressivement divinisé ou plutôt un dieu progressivement humanisé ? La réponse est probablement : les deux. Un premier groupe composé de Juifs pieux, issu de la famille de Jésus, a témoigné d’un homme, Galiléen-nazôréen, candidat à la messianité et donc Christ davidique venu délivrer Israël et crucifié pour ces raisons sous Pilate. Ce groupe qu’on désigne parfois sous le terme de judéo-chrétiens attendait son retour. Mais pour eux, ce Christ attendu n’était pas Dieu, ni fils de Dieu. Il n’était même pas ressuscité. Ce groupe qui était resté parfaitement juif s’est séparé en nazôréens et ébionites, puis s’est délité lentement après la guerre de 70. Un autre groupe de Juifs hellénistes, qu’on pourrait appeler paulinien, croyait à un concept très différent sous la forme d’un Christ-Dieu, sauveur, venu sauver l’humanité du mal. Ce second groupe, qui ne connaissait du Jésus historique que le bref écho laissé par le premier, a récupéré l’ensemble et l’a unifié en une même personne en inventant le discours de la crucifixion-résurrection qui a fait le lien.

De cette confrontation sont sortis trois siècles de polémiques opposant les deux conceptions qui ont conduit à une évolution des textes : ceux qui voulaient avant tout que le Christ Jésus soit un humain ont ajouté les épisodes de sa naissance. Ceux qui voulaient qu’il soit divin ont rendu miraculeuse cette naissance, etc. Il en est résulté un Jésus-Christ tout à la fois homme et dieu, dont les caractéristiques humaines sont teintées de divin et dont la divinité est teintée d’humanité. Il est assez connu que les religions et d’une manière générale les groupes qui ont réussi ont tendance à réécrire leur histoire. C’est pourquoi les textes ont été constamment réécrits et les versions anciennes systématiquement éliminées.

C’est un scénario de ce type qui est sans doute le plus proche du matériau actuellement à notre disposition. Au total, la question initiale : « Jésus a-t-il existé ? » peut se retourner en : « Le personnage historique qui peut être identifié est-il véritablement Jésus ? »

# 

# CHAPITRE 16

La question de la méthode

Faut-il croire ou étudier ? Un petit retour en arrière est désormais souhaitable afin d’évoquer quelques éléments méthodologiques. Nous connaissons deux manières d’aborder la question de Jésus et des évangiles. L’Église affirme que l’écriture est d’inspiration divine[[449]](#footnote-449), dictée ligne à ligne et mot à mot par Dieu lui-même[[450]](#footnote-450). Il est autorisé de développer divers aspects tant que le discours officiel n’en est pas affecté. Il a longtemps été affirmé que prétendre effectuer une étude critique des matériaux disponibles était une pure folie. Il faut simplement croire, admettre par discipline la version officielle du canon et de la tradition. L’Église s’appuiera ensuite sur le poids de cette tradition pour justifier sa doctrine.

Nous avons largement perdu de vue que l’Église a longtemps cherché à éviter que les fidèles étudient et même simplement lisent la Sainte Écriture :

1. Il est sagement réglé par le Saint-Siège que les laïques ne doivent point lire la Bible en langue vulgaire, sans en avoir obtenu la permission de l’évêque ou de ses délégués (…) conformément aux instructions du concile de Trente, porte que, comme il est constant par l’expérience qu’une permission générale de lire l’Écriture en langue vulgaire, donnée sans restriction, est plus nuisible qu’utile aux hommes à cause de leur témérité, il faut s’en rapporter au jugement de l’évêque, afin que, de l’avis du curé ou du confesseur, il accorde par écrit la permission de lire les saintes Écritures en langue vulgaire, dans des traductions faites par des auteurs catholiques, aux fidèles qu’on croira devoir tirer de cette lecture quelque fruit pour leur avancement dans l’esprit de foi et de piété, mais que quiconque osera se dispenser de cette permission, ne pourra recevoir l’absolution de ses péchés qu’en vertu d’un pouvoir particulier[[451]](#footnote-451).

C’est quand même une bien forte menace pour une simple lecture effectuée sans autorisation. On comprendra aisément les raisons de cette réticence : la Bible n’est pas facile à lire pour le profane s’il n’est pas étroitement encadré. Les documents sont nombreux, les contenus divers, et certains passages peuvent poser des problèmes au lecteur non averti. À ceux qui sont habilités à l’étudier, il apparaît rapidement que les divergences sont nombreuses et que les écritures doivent être interprétées. Pour cela, l’Église a institué des règles à suivre. Il est intéressant d’en citer quelques-unes.

1. 1re règle : l’Écriture doit être interprétée, non comme le prétendent les sociniens et les rationalistes modernes, ni par des révélations immédiates, comme l’ont rêvé quelques sectaires enthousiastes, ni par un secours spécial et individuel du Saint-Esprit, donné à chaque particulier, comme le veulent les luthériens et les calvinistes, mais suivant l’enseignement de l’Église catholique (…) à qui il appartient de juger du vrai sens et de la véritable interprétation des saintes Écritures. IIe règle : on doit s’attacher à l’accord unanime des Pères, dont il n’est pas permis de s’écarter pour suivre son propre jugement, etc.

Depuis des siècles, c’est selon cette méthode traditionnelle qu’on nous présente le Jésus officiel que nous connaissons. Les éléments les plus importants de sa vie sont décrits dans les évangiles, même s’il ne s’agit en réalité que de peu de choses puisque quasiment rien ne nous est dit de lui avant le baptême de Jean. Ce qui ne s’y trouve pas est réputé ne pas poser de problème. Si un élément se trouve dans un texte et pas dans l’autre, on procédera par addition. S’il y a contradiction, on expliquera d’abord qu’elle n’est qu’apparente. Au pire, on parlera pudiquement de *difficulté*. Et on n’hésitera pas au besoin à s’adjoindre le renfort d’éléments provenant des sources pourtant condamnées et désignées apocryphes ou douteuses.

Pendant des siècles, l’Église n’a pas accepté la moindre critique. L’émergence progressive d’une orthodoxie s’est faite à partir de la condamnation parfois rétroactive des erreurs et des hérésies, ponctuée d’anathèmes et d’interdits qui ont persisté bien longtemps après l’établissement du dogme. Mais l’invention de l’imprimerie a fini par mettre à la disposition des croyants, à des prix abordables, les textes et assez rapidement les critiques. L’Église a riposté en créant l’Index, liste officielle des livres condamnés et interdits. Jusqu’au XIXe siècle, sa réaction fut particulièrement vive. Il suffit pour s’en convaincre de regarder les condamnations successives de l’œuvre de Renan, bien que les thèses exprimées n’aient rien eu de bien révolutionnaire. L’auteur réaffirmait à intervalle régulier sa croyance en Dieu et dans le rôle et la personne du Christ dont il ne contestait pas l’existence[[452]](#footnote-452). Son intention était de renvoyer au rayon des mythes et légendes les éléments qui faisaient une trop large place au merveilleux. Mais il y avait danger à accepter d’expurger les textes sacrés. Que reste-t-il des noces de Cana si l’on retire l’eau changée en vin ? Que reste-t-il de Lazare s’il n’est pas ressuscité alors qu’il était dans le tombeau depuis plusieurs jours et qu’il sentait déjà mauvais ? Si les protestants nous prouvent chaque jour que christianisme peut parfaitement se passer du pape, du purgatoire et de la virginité perpétuelle de Marie, peut-on envisager qu’il puisse aussi se passer du miracle que constitue la résurrection ? Si l’Église se met à admettre la critique, ne met-elle pas le doigt dans un engrenage fatal ? Et n’est-ce pas aussi gênant d’admettre alors toutes les erreurs du passé ?

Face au discours proclamé, l’histoire a connu plusieurs vagues de critiques et de réactions. Dans un premier temps, elles ont consisté en un retour aux documents grecs, plus anciens que la vulgate latine autorisée[[453]](#footnote-453). Puis on entreprit un recensement systématique des manuscrits afin d’étudier les variantes qu’ils présentaient, parfois de simple forme, parfois consistant en ajouts, retraits ou substitutions de mots. La critique a aussi porté sur la valeur de la langue grecque utilisée, dite *koinè*, différente du grec classique. Comme le Nouveau Testament était réputé dicté par le Saint-Esprit, on s’est très sérieusement demandé s’il ne s’agissait pas de la langue parlée *là-haut*, d’où de nouvelles difficultés d’ordre linguistique, compte tenu des grandes différences morphologiques entre les langues sémitiques et le grec.

La vraie critique a débuté vers la fin du XVIIIe siècle sous la forme d’une critique des sources, les évangiles étant systématiquement comparés. Puis, à la fin du XIXe siècle, sous l’inspiration de l’école allemande, on est passé à la critique des formes qui a recherché à retracer la constitution des évangiles, isolant les différents éléments, récits, miracles, paroles et Passion. Au fur et à mesure que les chercheurs prenaient en compte les aspects stylistiques, le mode de composition et de rédaction, il devenait évident que l’on s’éloignait de la notion classique d’un livre sacré tout droit descendu du Ciel.

Il serait injuste d’affirmer que l’Église a toujours réagi négativement aux tentatives d’étudier les textes. En 1890, des pères dominicains ont fondé l’École biblique de Jérusalem. Dans un premier temps, le Vatican s’en est inquiété et a réagi en créant en 1909 l’Institut biblique pontifical. Les chercheurs de l’École biblique de Jérusalem ont été invités à ne pas publier leurs travaux. En 1943, une encyclique de Pie XII, *divino afflante spiritu*, a accepté l’idée que l’étude des formes littéraires de la Bible était utile à sa compréhension. En 1965, *Dei Verbum*, Constitution dogmatique du Concile Vatican II sur la révélation divine, a repris les conceptions de l’interprétation des évangiles, ce qui revenait à admettre la possibilité d’interprétation critique, au grand dam du courant traditionaliste.

L’Église ne s’est pas engagée toutefois dans la diffusion auprès du grand public des conjectures des théologiens et exégètes modernes. Le catéchisme de 1992 nous apprend qu’elle n’a en rien renoncé à ses affirmations. Citons Jean-Paul II :

1. « Le catéchisme de l’Église catholique dont aujourd’hui j’ordonne la publication en vertu de l’autorité apostolique est un exposé de la foi de l’Église et de la doctrine catholique, attestées ou éclairées par l’Écriture sainte, la Tradition apostolique et le Magistère ecclésiastique. Je le reconnais comme un instrument valable et autorisé au service de la communion ecclésiale et comme une norme sûre pour l’enseignement de la foi. Puisse-t-il servir au renouveau auquel l’Esprit saint appelle sans cesse l’Église de Dieu, Corps du Christ, en pèlerinage vers la lumière sans ombre du Royaume ! » »
2. Ce catéchisme moderne nous confirme que... « la Sainte Écriture est la parole de Dieu en tant que, sous l’inspiration de l’Esprit divin, elle est consignée par écrit » (§81) ; que « Dieu est l’Auteur de l’Écriture sainte, la vérité divinement révélée, que contiennent et présentent les livres de la Sainte Écriture, y a été consignée sous l’inspiration de l’Esprit saint (§105) », que « Notre Sainte Mère l’Église[[454]](#footnote-454), de par sa foi apostolique, juge sacrés et canoniques tous les livres tant de l’Ancien que du Nouveau Testament, avec toutes leurs parties, puisque, rédigés sous l’inspiration de l’Esprit saint, ils ont Dieu pour auteur et qu’ils ont été transmis comme tels à l’Église elle-même §105 », et qu’en conséquence « Les livres inspirés enseignent la vérité. Dès lors, puisque toutes les assertions des auteurs inspirés ou hagiographes doivent être tenues pour assertions de l’Esprit saint, il faut déclarer que les livres de l’Écriture enseignent fermement, fidèlement et sans erreur la vérité que Dieu a voulu voir consignée pour notre salut dans les Lettres sacrées. » §107.

Et le chapitre II se termine par le résumé suivant :

1. « Toute l’Écriture n’est qu’un seul livre, et ce seul livre c’est le Christ, car toute l’Écriture divine parle du Christ, et toute l’Écriture divine s’accomplit dans le Christ[[455]](#footnote-455) (§134) ; les Saintes Écritures contiennent la Parole de Dieu et, puisqu’elles sont inspirées, elles sont vraiment cette Parole (§135) ; Dieu est l’Auteur de l’Écriture sainte en inspirant ses auteurs humains ; il agit en eux et par eux. Il donne ainsi l’assurance que leurs écrits enseignent sans erreur la vérité salutaire (§136) ; l’interprétation des Écritures inspirées doit être avant tout attentive à ce que Dieu veut révéler par les auteurs sacrés pour notre salut. Ce qui vient de l’Esprit n’est pleinement entendu que par l’action de l’Esprit (§137) ; l’Église reçoit et vénère comme inspirés les 46 livres de l’Ancien et les 27 livres du Nouveau Testament (§138) ; les quatre Évangiles tiennent une place centrale puisque le Christ Jésus en est le centre (§139) ; l’unité des deux Testaments découle de l’unité du dessein de Dieu et de sa Révélation. L’Ancien Testament prépare le Nouveau, alors que celui-ci accomplit l’Ancien ; les deux s’éclairent mutuellement ; les deux sont vraie parole de Dieu (§140) ; l’Église a toujours vénéré les divines Écritures, comme elle l’a fait pour le Corps même du Seigneur : ces deux nourrissent et régissent toute la vie chrétienne. Ta Parole est la lumière de mes pas, la lampe de ma route (Ps 119/105).

Il était nécessaire d’insister sur le statut que de nos jours encore l’Église accorde à ses textes et à ses traditions. Elle se comporte comme si la Sainte Bible constituait la dernière trace matérielle, tangible et palpable de l’existence de Dieu, à travers sa Parole conservée, car elle n’est en rien revenue sur la notion de textes inspirés. Par analogie avec la théorie du *Big Bang*, la Bible serait en quelque sorte le rayonnement fossile de la présence de Dieu parmi nous. Cette attitude est aussi très caractéristique du comportement des chrétiens américains. Dans sa préface *au lecteur*, la Bible “Darby[[456]](#footnote-456)” dans son édition 1992 nous le confirme, sans trop s’encombrer de nuances :

1. “Vous avez entre les mains La Bible, appelée aussi Les Saintes Écritures ou la Parole de Dieu. Ce qui fait de celle-ci un livre différent de tous les autres, c’est en effet son Auteur : Dieu lui-même, le Créateur qui parle à l’homme, sa créature. De ce fait extraordinaire découlent les plus grandes conséquences : Ce livre s’adresse bien à vous qui faites partie de ses créatures. Il doit être abordé avec respect et humilité. Son contenu ne peut être que la vérité, la vérité sur tout ce que l’homme a besoin de savoir (…) Bien que rédigée au cours d’une période de plus de quinze siècles par une quarantaine d’écrivains très différents, elle présente une unité et une continuité remarquables, du fait justement qu’elle est l’œuvre d’un auteur unique, l’Esprit de Dieu, lequel a dicté à chacun des rédacteurs des différentes parties le message particulier qui lui était confié.”

Une telle approche est partagée par des auteurs traditionalistes. Mme Ceruti-Cendrier, parlant de l’Ancien Testament, nous rappelle à l’ordre :

1. “Ne l’oublions pas, c’est Dieu qui parle, et qui ne peut donc ni se tromper, ni nous avoir trompés[[457]](#footnote-457)”.

Comme on l’imagine, exercer un droit à la critique n’est pas toujours aisé en partant de telles bases, vu le grand écart qui se manifeste entre les théories modernes des théologiens et leur faible diffusion, et le discours traditionnel officiel tenu auprès du grand public[[458]](#footnote-458).

## Histoire et science

Face à cette approche dogmatique fondée sur la discipline existe une démarche scientifique et historique. Elle consiste à examiner les matériaux disponibles ayant échappé à l’injure du temps et à les étudier comme tout document ancien, en éprouvant leur solidité au regard de nos connaissances historiques et en dégageant par recoupement les convergences et invraisemblances. Une telle étude doit porter sur l’ensemble des sources disponibles et pas seulement celles figurant dans le Canon. Car dans son effort pour dégager patiemment une orthodoxie, l’Église a été conduite à sélectionner parmi les nombreux textes ceux qui étaient réputés corrects et ceux qui devaient être écartés, et à distinguer les auteurs autorisés des hérétiques. Cette attitude est inacceptable, car pour l’historien, le témoignage de Marcion ne présente pas moins d’intérêt que celui d’Irénée. Quand en réponse à l’ouvrage *Jésus contre Jésus*[[459]](#footnote-459), Thierry Murcia réplique[[460]](#footnote-460) que l’auteur de tel propos est un hérétique, il ne fait pas preuve d’une grande objectivité dans l’étude historique. Contrairement à l’Église qui s’intéresse aux témoignages, il faut aussi prendre en considération les absences et les silences lorsqu’ils sont anormaux, surprenants ou significatifs.

On procédera ensuite à une étude thématique, transversale, des différents textes disponibles, en les croisant avec les autres informations historiques, pour relever ensuite les difficultés irréductibles. Dès lors, chacun pourra y aller de ses propres hypothèses et interprétations. Jusqu’à présent, on pouvait dire que la méthode traditionnelle s’appliquait à l’Église catholique et ses exégètes, tandis que l’étude scientifique et historique relevait de chercheurs contestataires isolés. C’était ignorer que la plupart des critiques ont été formulées depuis le sein même de l’Église. Ce n’est donc que récemment que l’Église catholique a admis que l’étude des textes était légitime, alors que cela constitue une pratique courante depuis longtemps dans le monde protestant. Ce changement d’attitude a produit des résultats surprenants : alors que la théologie et la christologie semblaient être des objets figés et poussiéreux, ils ont brusquement fait preuve d’une nouvelle jeunesse. En réexaminant les différentes sources, de plus en plus accessible grâce à l’internet, ainsi que les outils d’étude et de recherche, il apparaît que les certitudes les mieux ancrées ne résistent plus à un examen sérieux, et qu’un consensus peut se former, même parmi les théologiens catholiques sur des opinions qui auraient valu le bûcher à leurs auteurs il n’y a pas quatre siècles. Sans que le grand public en ait conscience, des pans entiers sont aujourd’hui remis en cause, non par des auteurs critiques ou contestataires, mais par les théologiens eux-mêmes. Malheureusement, il faut déplorer le cruel silence des historiens non issus du monde de l’Église qui semblent avoir baissé les bras et abandonné le terrain alors qu’une matière gigantesque s’offre désormais à eux.

## Quelle place pour le doute ?

La difficulté principale à laquelle nous sommes confrontés est que nous ne disposons d’aucun original de ces textes fondateurs. Nous ne connaissons aucun évangile, aucune lettre de Paul qui ne soit le résultat de copies, recopies et traductions successives. Des paroles prononcées en araméen dans des bourgades de Palestine nous parviennent en grec depuis Antioche, Éphèse, Alexandrie ou Rome. Cette anomalie conduit aux questions suivantes : 1) les différents textes ne résultent-ils pas d’une lente maturation au sein d’une école ou d’un milieu ? 2) jusqu’à quel point sont-ils fidèles à l’original recopié ? Ont-ils traversé l’épreuve des copies et des traductions successives sans altérations volontaires ni involontaires ?

Les apologétiques chrétiennes affirment que les documents fondateurs sont sincères et ont traversé les siècles sans altérations. Et de citer le nombre de siècles qui séparent l’œuvre des auteurs classiques du plus lointain manuscrit connu. Malheureusement, nous avons vu que le faux et le pastiche ont été très largement utilisés, que les falsifications sont innombrables, notamment les écrits dits pseudoépigraphiques qui vont du faux grossiers (pseudo-Philon, pseudo-Athanase, pseudo-Clément) aux évangiles, apocalypses, actes ou doctrines les plus fantaisistes. L’étude s’étend désormais aux écrits canoniques, verset par verset et source par source. On n’hésite plus de nos jours à distinguer les lettres de Paul selon la probabilité de leur authenticité. Cette incertitude s’étend aux évangiles dont les spécialistes ne font plus mystère de l’étendue de leurs révisions et corrections. L’étude systématique des variantes textuelles à partir des bases de données fait apparaître les attestations de manière exhaustive, et les sources sont désormais accessibles directement au public. Les passages ajoutés, retranchés ou modifiés sont mis en évidence. Dans le cadre de la “troisième quête” de l’historicité de Jésus, le groupe intitulé *Jesus seminar,* constitué de deux cents chercheurs exégètes, a procédé à une évaluation systématique du degré d’historicité des paroles de Jésus. Le résultat est édifiant : un quart au plus pour l’ensemble du matériau évangélique est considéré comme authentique, et cette proportion tombe à zéro pour l’évangile selon Jean.

Si même les exégètes chrétiens en sont là, on peut s’interroger sur la réalité des doctrines enseignées depuis des siècles. La critique s’oriente désormais sur la question de la datation des documents et des contenus, particulièrement incertaine, et sur le scénario des corrections. Comme Georges Las Vergnas le dit fort bien, *chaque verset a son âge, qu’il ne dit pas facilement.* Et j’ajouterais volontiers *et son histoire[[461]](#footnote-461) ».*

Reste la question de la confiance que nous pouvons avoir dans les sources, car elles déterminent la vision que nous pouvons avoir de Jésus. Pour aller d’un extrême à l’autre, on dira dans un cas que l’Évangile selon Jean est l’œuvre de l’apôtre Jean fils de Zébédée, compagnon de Jésus, qui écrit quelques années après les événements des souvenirs encore frais, et qu’il nous est parvenu intact. Dans l’autre cas on dira qu’il n’existe aucune trace de cet évangile avant la fin du IIe siècle[[462]](#footnote-462), même à l’état de mention, qu’il a été rédigé à partir de sources disparates par des chrétiens à la recherche d’une orthodoxie, plus d’un siècle après les événements et à partir de documents primitifs considérablement remaniés.

Une recherche de la vérité rigoureuse consisterait à procéder au recensement exhaustif des sources, en remontant à l’original, et dire non pas *« Jésus a dit ceci »*, mais : *« ce propos attribué à Jésus par tel texte (que nous n’avons pas) est évoqué par tel auteur (dans un document que nous n’avons pas non plus), le tout cité par Eusèbe de Césarée dans son “histoire ecclésiastique”, dont la plus vieille copie, datant de telle époque, est conservée à tel endroit… ».* Ce procédé peu élégant ne facilitera pas les vulgarisations destinées au grand public, mais il est exact et doit faire partie de la documentation de base des historiens. Une bonne illustration nous est offerte par le témoignage de Papias d’Hiérapolis à propos des évangiles de Marc et de Matthieu, mais qui tient entièrement à la confiance que nous avons dans les écrits d’Eusèbe de Césarée, Papias étant inconnu de l’histoire et son œuvre avec lui.

## Méthodes et ficelles des traditionalistes

Il est remarquable de constater avec quelle constance les traditionalistes emploient les mêmes arguments pour tenter d’endiguer le flot des critiques, à commencer par celles qui proviennent des rangs chrétiens. On peut citer l’emploi du paradoxe, célèbre depuis un mot attribué à Augustin selon les uns, Origène selon les autres : *credo quia absurdum* (ou *ineptum*)  j’y crois, car c’est absurde ; c’est même cette absurdité qui m’y fait croire. Juste une question : que diraient-ils si c’était logique ? Le procédé est repris depuis des siècles et décliné de toutes les manières : Pascal par exemple fait dire au Christ  *Tu ne me chercherais pas si tu ne m’avais pas déjà trouvé*. Un incroyant critique est en réalité un croyant qui ignore qu’il est à la recherche de Dieu et l’a déjà trouvé sans même en être conscient. Les évangiles regorgent-ils d’incohérences ? C’est la preuve qu’ils sont sincères, car des falsificateurs n’auraient pas créé de toutes pièces des œuvres contradictoires. Mais quand ils sont cohérents, est-ce parce qu’ils sont encore plus vrais ? L’évangile de Jean oublie-t-il des faits importants cités par les trois autres ? C’est pour éviter d’alourdir le récit par des éléments largement connus. D’après le P. Bruckberger, les difficultés dont fourmillent la naissance ou la généalogie du Christ n’ont pu être inventées. Ainsi, tout ce qui nous paraît absurde n’en est que plus authentique. Que dire d’une telle méthode d’un point de vue scientifique ? Ces arguties sont purement verbales. Le summum est l’explication des chrétiens évangéliques modernes pour justifier l’existence des fossiles dans un monde censé avoir été créé il y a six mille ans : « Dieu a créé le monde avec des fossiles » !

Autre ficelle employée : le va-et-vient entre le monde du réel et celui du symbole. Pour V. Messori, les généalogies gênantes que nous avons examinées avec la « carte d’identité de Jésus » ont essentiellement « *une fonction littéraire, symbolique, et surtout théologique* ». Mais parfois, il convient de tout prendre au pied de la lettre : Jésus ayant dit « *ceci est mon corps, ceci est mon sang* » plutôt que : « *ceci représente mon corps, ceci symbolise mon sang* », la présence réelle dans l’eucharistie est un fait nécessairement historique et pour ainsi dire contemporain, puisque le miracle s’accomplit régulièrement à chaque messe comme chacun de nous peut le constater.

Enfin, pour contrer l’argument gênant de l’absence de toute source originale, les traditionalistes s’appuient sur la distance qui sépare dans les œuvres classiques la date de la plus ancienne copie disponible de celle de la rédaction. Et de citer la plupart des auteurs classiques depuis Platon. Mais en quoi l’ancienneté des uns prouve-t-elle l’authenticité des autres ? Qui aurait eu intérêt à falsifier Platon ? Il en est autrement des empereurs byzantins qui avaient sans doute de bonnes raisons pour vouloir s’assurer du soutien d’une religion sur mesure.

La dernière remarque méthodologique concerne la difficulté à prouver une inexistence. Si vous avez visité la Chine, il est aisé de le prouver par votre photo sur la grande muraille, dans la cité interdite, ou par un tampon sur votre passeport. Mais si vous n’y êtes jamais allé, comment allez-vous le prouver ? Il en est de même pour Jésus et les évangiles : si Jésus n’est pas un personnage historique, ce sera difficile de le prouver. Il faudra le démontrer indirectement en réfutant les éléments principaux de sa vie, et l’origine des textes qui parlent de lui, et reconstituer la vérité. Pourtant, selon une règle de base de toute recherche historique, la charge de la preuve incombe à celui qui affirme. C’est aux partisans de l’historicité de Jésus d’apporter les preuves, de préférence plus solides que des miracles, des anges et des prophéties. Les théologiens abusent volontiers de la formule selon laquelle si un élément n’est pas prouvé, son inexistence ne l’est pas davantage.

# – CONCLUSION —

1. *Ce ne sont pas seulement les paroles, mais aussi les faits qui peuvent être inventés sans mensonge, en vue de signifier une certaine réalité.*  (Saint Augustin[[463]](#footnote-463))

Le personnage de Jésus appartient au patrimoine commun de l’humanité, qu’on soit chrétien ou pas. Douter et à plus forte raison nier la réalité de l’existence historique du personnage le plus connu de l’histoire de l’humanité revient, même à notre époque, à transgresser un tabou majeur. Mais après des siècles de silence imposé, les historiens et les exégètes doivent rendre un constat sévère sur l’ensemble du matériau qu’ils ont entre les mains, mais aussi sur les absences : pas de témoignage historique sur Jésus, les apôtres, ou les premières communautés chrétiennes ; aucun original des nombreux textes fondateurs, mais des copies tardives, parfois corrigées, retrouvées dans d’autres endroits, écrites dans d’autres langues ; l’aveu ou la preuve de nombreux faux, de disparitions ou de destructions. Même les textes profanes nous ont été transmis par copies et recopies successives des moines qui n’ont pu manquer en une douzaine de siècles d’exercer leur censure, y compris de bonne foi. Tous ces textes fourmillent d’incohérences, d’invraisemblances et d’impossibilités, dont un nombre de plus en plus important sont admises, avec discrétion toutefois, par les théologiens modernes. Le consensus tend à se généraliser autour de l’hypothèse d’une rédaction de documents nettement postérieure à l’époque de Jésus et de ses témoins, réalisée en plusieurs étapes à partir de documents antérieurs[[464]](#footnote-464) disparus ou éliminés au fur et à mesure de leur réécriture. Ces textes comportent de nombreux ajouts davantage dictés par le souci d’élaborer un Jésus-Christ théologique que de témoigner d’un Jésus de Nazareth historique. Si la patiente reconstitution de l’histoire de ces documents tend à confirmer l’existence de différentes figures historiques à l’origine d’une partie du christianisme, il apparaît que de nombreux aspects de la vie qu’on prête à Jésus, notamment parmi les plus importants et sur lesquels l’Église a fondé nombre de ses dogmes, correspondent à des élaborations tardives.

## Les thèses en présence

Sur l’existence historique de Jésus, plusieurs grandes tendances se font concurrence dans une sorte de grand nuancier :

Selon la thèse traditionaliste, tout ce qui est consigné dans le Nouveau Testament est authentique. Ces récits inspirés par le Saint-Esprit sont des documents historiques fiables, rédigés très tôt par des témoins directs et transmis intacts. Les contradictions ne sont qu’apparentes et la tradition a su fournir les explications nécessaires. On pourrait imaginer que cette école est en déclin. Il n’en est rien. Cette vision de Jésus et surtout de la Bible en général a fait un retour en force avec des publications à prétention scientifique de chercheurs tels que Thiede. Elle correspond aux affirmations des créationnistes pour l’Ancien Testament[[465]](#footnote-465) qui se fondent sur le dogme de l’infaillibilité de principe de la Bible. Ses faiblesses restent l’absence de preuves, les vrais travaux historiques et évidemment la nécessité d’admettre les éléments surnaturels que la science ne peut appuyer : le récit de la création du monde[[466]](#footnote-466), l’existence des anges, un être humain sans grands-parents paternels ou un Adam censé avoir vécu neuf cent trente ans et côtoyé les dinosaures disparus avec le déluge.

La thèse séculariste estime que le Jésus des évangiles est assez proche du Jésus historique, notamment pour ce qui touche à sa prédication et aux circonstances de sa mort. Elle admet que des éléments ont été ajoutés, pour amplifier le personnage avec des miracles et certains récits et discours. Selon les auteurs, la résurrection fait partie ou pas de ces détails. On est dans la version de Renan d’un Jésus expurgé des éléments merveilleux. Cette thèse est majoritaire aujourd’hui (Stanton, Duquesne) et elle est consignée dans les manuels scolaires[[467]](#footnote-467). Si dans son principe, elle ne pose pas de problème majeur pour l’historien ou le scientifique, elle constitue un défi pour l’Église : que devient Jésus-Christ s’il n’est pas né de l’Esprit saint d’une part, d’une vierge perpétuelle d’autre part, s’il n’est pas l’auteur de vrais miracles, sans parler de la question de sa résurrection ? La confirmation historique d’un tel personnage ruinerait tout l’édifice religieux fondé sur la foi.

La thèse cryptique dépeint un Jésus très différent de celui des évangiles. Les auteurs auraient tenu à masquer la réalité du personnage présenté tour à tour comme un zélote, un révolutionnaire, un millénariste, un thaumaturge ou un prophète. La richesse et la diversité des textes permettent d’alimenter quasiment à l’infini de telles hypothèses. Mais il est difficile de justifier tant de points de vue différents et contradictoires, d’autant que cette thèse n’apporte pas plus d’éléments à son appui que ceux qu’elle conteste. Elle a suscité une abondante littérature critico-romanesque tant les matériaux disponibles se prêtent à un tel exercice, ainsi que nous l’avons vu dans un chapitre précédent.

La thèse minimaliste considère qu’il a sans doute existé à l’origine du roman évangélique un personnage historique, mais qu’en l’absence de sources on ne peut le dépeindre ni décrire ce qu’il a dit ou fait, tant le mythe du Dieu Christ a progressivement recouvert l’homme Jésus. C’est l’opinion d’auteurs issus de l’Église tels que Loisy ou d’historiens comme Guignebert. Cette conclusion pessimiste peut être relativisée depuis la découverte de nouveaux documents et les progrès réalisés en matière de critique textuelle. Elle pourrait se rapprocher de l’hypothèse séculariste. La thèse que je vous ai présentée tout au long de cet essai constitue une variante puisqu’elle envisage un Jésus compilé à partir de plusieurs personnages[[468]](#footnote-468) historiques dont le souvenir aurait ultérieurement fait l’objet d’une fusion et d’une reformulation.

La thèse mythiste est la plus radicale : le personnage de Jésus n’a pas existé du tout et aucun document probant n’atteste de son existence historique. Les diverses interprétations des historicistes, additionnant les conjectures, ne font que compliquer le problème. De nombreux indices portent à croire que Jésus, en particulier le Christ, n’est qu’un personnage mythique au même titre que Mithra ou Apollon, et qu’il est le fruit d’une élaboration théologique tardive. En conséquence, les textes sont avant tout d’inspiration théologique. Ce courant a été dominé par les travaux de Couchoud, Alfaric, Las Vergnas, Fau ou Ory.

Les trois derniers courants partagent l’idée que les évangiles ont été écrits tardivement et que les auteurs ont contrefait[[469]](#footnote-469) l’histoire en vieillissant leurs témoins, voire en les inventant. Leurs divergences portent sur le fait que les uns suggèrent que Jésus fut un homme divinisé et les autres un Dieu humanisé. Il n’est d’ailleurs pas exclu que le christianisme soit précisément né de la convergence de deux courants, l’un présentant la divination progressive d’un homme ayant laissé un souvenir fort en milieu palestinien, et qui aurait servi d’incarnation à un Christ-éon élaboré par l’autre courant, en milieu helléniste.

Les points forts de cette dernière thèse sont l’absence effective de sources historiques, la présence évidente d’éléments mythologiques connus, ainsi que les nombreux ajouts tardifs et orientés que les exégètes savent identifier. On peut par exemple s’interroger sur le fait que les copistes ont utilisé assez tôt[[470]](#footnote-470) un signe qui ressemble à un P barré et donc en forme de croix dans le mot *stauros* et ses verbes dérivés, signe qui ressemble fort à la croix égyptienne *ankh* qui signifie la vie. Ainsi serait réalisée l’association entre la croix et la vie, thème déjà évoqué par Paul en 1 Co 1,18 et repris par Ignace d’Antioche. Et si ce n’est qu’une coïncidence, elle est bien opportune. C’est ce qui conduit les Témoins de Jéhovah à s’appuyer à la lettre sur le mot grec *stauros* pour refuser les mots croix et crucifixion.

Mais la faiblesse de la thèse mythiste est de dénier toute historicité à l’ensemble du matériau disponible, ce qui rend difficile d’expliquer à quoi pouvaient bien croire les premières communautés et à quoi pouvaient bien faire référence les différentes polémiques visibles à travers les évangiles. Une construction artificielle tardive n’aurait pas conduit à tant de différences et de contradictions dans les évangiles. Les nombreuses difficultés qui ont tant embarrassé les premiers Pères s’accordent mal avec l’hypothèse d’une construction totalement artificielle. En d’autres termes, si les aventures du petit Jésus étaient de la pure invention littéraire, on aurait pu trouver mieux, plus cohérent et moins critiquable. On serait alors en droit de demander aux tenants de la thèse mythiste de nous proposer leur propre scénario et leur chronologie, en décrivant l’imbrication des écoles, des personnages et des écrits, et donc, après avoir prouvé le mythe, de proposer des pistes pour une reconstitution de la vérité.

## Des thèses aux méthodes

N’en doutons pas : de futurs progrès dans la datation et l’analyse interne des documents disponibles, et espérons-le, des découvertes archéologiques permettront un jour d’éclairer ces énigmes. Mais pour le moment, il n’existe que des affirmations et des croyances d’un côté, des constatations et des hypothèses de l’autre. Les certitudes n’ont rien de bien sérieux et ne sont pas étayées. Réduire l’écart suppose quelques points de méthode :

1. 1) Selon l’adage qui veut qu’il n’y ait pas de fumée sans feu, il nous faut rechercher à quoi peut bien ressembler ce feu dont on aperçoit la drôle de fumée. Le fait que les évangiles décrivent une histoire similaire, sous plusieurs formes, qu’il s’agisse des textes officiels de Mc, Jn, Mt, Lc, des textes hypothétiques tels que Q, ou des apocryphes tend à nous indiquer qu’il s’est produit à un moment donné un événement assez marquant pour qu’il soit resté dans les mémoires, et qu’il ait donné lieu à des continuateurs. Que ceux-ci aient ensuite triché, interpolé, inventé, déformé les sources et les événements, y aient agrégé tous les mythes, fantasmes, espoirs et habitudes de l’époque, jusqu’à inventer une religion syncrétique n’ayant que peu de rapport avec le message d’origine ne change rien à ce fait somme toute logique et probable.
2. 2) La présence dans ces documents humains, car il faut refuser d’y voir autre chose, de nombreuses divergences nous prouvent qu’ils ne sont pas copiés les uns sur les autres, qu’ils n’ont pas été délibérément et artificiellement fabriqués en laboratoire selon un plan machiavélique. Que ces divergences s’avèrent à l’occasion être des contradictions flagrantes nous fait penser que les affirmations de l’Église ne peuvent pas être prises pour… parole d’évangile.
3. 3) Contrairement aux dires de l’Église, il ne serait pas raisonnable de tenir pour très solides des souvenirs réputés être communs et qui n’apparaissent que chez un seul auteur. Même s’il ne faut pas en faire une règle absolue, car un auteur peut rapporter un vrai souvenir et trois auteurs un souvenir faux, il est probable que les éléments qui se retrouvent dans les quatre évangiles sont plus solides que ceux qui ne se trouvent que dans un seul, ou dans deux, mais avec des contradictions. Il est donc difficile d’accorder a priori autant de crédit aux multiples « simples traditions », et on s’intéressera plutôt au noyau dur qu’aux récits particuliers, surtout s’ils sont confirmés par des sources profanes. À cet égard, les personnages les plus attestés historiquement dans le Nouveau Testament s’avèrent être Jean Baptiste et Jacques le Juste, frère de Jésus.
4. 4) Pour laisser la plus petite part possible à la subjectivité, autant considérer également les éléments qui sont confirmés par l’histoire et par l’archéologie. Là encore, il apparaît que le seul élément vraiment solide, présent dans les quatre évangiles et attesté par l’histoire, est l’existence de Jokânan et de sa secte baptiste. Il ne fait pas de doute que les premiers chrétiens ont appartenu ou ont rejoint cette tendance baptiste, ainsi que le dogme et la liturgie le montrent avec l’instauration du baptême en rachat des péchés, la croyance en une fin du monde imminente, et une certaine exaltation de l’austérité, de la virginité ou du célibat. Il est aussi remarquable que l’Église ait fait un saint (assez considérable) de ce Baptiste qu’elle considère comme le Précurseur, mais qui n’a jamais été chrétien.
5. 5) Les chrétiens ont progressivement créé leur propre panthéon, avec une galerie de personnages et une multitude d’histoires particulières. Ce volume est-il un indiscutable indice de sérieux ? On ne saurait oublier que toutes les mythologies, qu’elles soient antiques (Égypte, Mésopotamie), contemporaines de Jésus (dieux grecs) ou postérieures ont également donné lieu à la constitution de sagas gigantesques. C’est également valable aux époques médiévales ou dans les notre monde moderne. Il suffit d’examiner le matériau des opéras wagnériens, ou encore plus récemment l’œuvre monumentale de Tolkien dans le domaine du fantastique, ou d’Asimov dans celui de la science— fiction pour être convaincu qu’on peut fort bien construire ex nihilo des histoires bien plus complexes que la naissance du petit Jésus se terminant par la résurrection du Christ. On consignera dans ce registre l’impressionnant arsenal des miracles et autres bizarreries difficilement justifiables sur un plan historique par un esprit scientifique.

## Un scénario possible

Il peut paraître difficile de se faire une opinion tant l’épaisseur du mystère des sources opacifie tout scénario plausible. Mais comment prendre au sérieux le discours des quatre évangiles dictés par le Saint-Esprit ? Et avec pour preuve la Tradition infaillible ? Pour les historiens aussi le bilan est court : des textes fondateurs qui ne savent presque rien de Jésus et ne connaissent même pas son nom et date de sa mort, des siècles de falsifications des documents profanes, des sources cent fois remaniées et transformées, des destructions sans nombre.

Qui peut aujourd’hui, sans s’exposer à des sourires, tenir pour authentique l’affirmation traditionnelle d’une construction rectiligne, depuis Jésus et ses apôtres jusqu’à nos papes actuels, et prétendre que le catholicisme moderne se situe sur une voie droite et sûre qui aurait écarté périodiquement ses déviances ? Des sources, à l’évidence il y en a eu. Étaient-elles toutes chrétiennes ? Le christianisme est une religion syncrétique, qui a su récupérer personnages, mythes, héros, histoire, les synthétiser parfois, les additionner souvent. Comme dans une recette de cuisine, on prend pour base les textes juifs, on ajoute une bonne dose d’épopées de personnages mi-historiques, mi-légendaires, assaisonnés de mythes antiques et orientaux pour donner du goût à ce brouet théologique. En accompagnement, on servira de la Tradition à volonté. L’Annonciation par des anges, le héros né de Dieu et d’une mortelle, la crèche et la virginité, la résurrection et les miracles, toute cette panoplie d’anecdotes divines existait déjà chez les Perses, les Égyptiens, les Chaldéens ou les Grecs. Pourquoi se serait-on privé de puiser dans ce matériau, bien connu à cette époque et admis par tous ?

Qu’obtient-on à l’arrivée sinon un conte de fées pour adultes ? Même dans le cas d’événements à vocation historique, tels que des comportements admirables lors de persécutions (il n’est pas de persécution qui n’ait engendré des héros), les récits ont été ternis par des ajouts ridicules de miracles insipides. Si le récit du martyre de Polycarpe est tant soit peu véridique, le courage et la dignité de ce vieil homme qui affronte son supplice pour ne pas renier ses convictions méritaient mieux que les miracles puérils qui l’accompagnèrent[[471]](#footnote-471).

Il est probable qu’un voyageur du temps aurait sans doute autant de difficultés à identifier sur place le Jésus historique à partir de sa connaissance des évangiles, que Jésus revenant à notre époque en aurait à reconnaître son message, si ce n’est son personnage, en ouvrant un catéchisme romain ou en assistant à une réunion évangélique aux États-Unis.

Historique ou mythique, et dans quelles proportions ? La réponse dépend entièrement du degré de confiance que nous avons dans les sources disponibles. S’il est constant que l’histoire est écrite par les vainqueurs, Jésus ne nous est connu que par les récits de ses partisans, et toute l’histoire profane de cette époque nous a été transmise par l’Église. De nos jours c’est toujours cette même version de l’Église qui se trouve dans nos manuels scolaires. Si nous faisons confiance à Eusèbe, Irénée ou Papias, Justin, Tertullien ou Origène, il ne fait pas de doute, non seulement que Jésus a existé, mais qu’il était Dieu. Si nous faisons confiance aux historiens, aux chercheurs, aux archéologues, nous sommes obligés de reconnaître que nous ne savons à peu près rien. La difficulté de l’exercice provient du fait que l’Église ne nous donne pas d’éléments pour retrouver un personnage historique. Elle ne nous présente pas Jésus, mais un Christ, et ne nous demande pas de savoir, encore moins de chercher, mais de croire ce qu’elle nous dit de lui. Or, les historiens pourront à la rigueur retrouver Jésus, mais certainement pas le Christ. La difficulté à concilier différentes facettes du personnage, à commencer par Jésus et le Christ n’a pas échappé aux théologiens, qui préfèrent souvent prendre les devants, tel ainsi Oscar Cullmann :

1. On oppose souvent la théologie des épîtres (Christ est Seigneur de l’univers) à la prédication plus simple de Jésus sur le royaume de Dieu. Cette opposition n’existe pas dans l’esprit des premiers chrétiens qui discernaient un lien étroit entre l’enseignement des évangiles et celui des épîtres[[472]](#footnote-472).

Cette affirmation péremptoire et bien commode écarte le problème plutôt qu’elle ne le résout, et tient davantage de la discipline embarrassée que de la connaissance historique de l’époque. Il est au contraire très probable que les premiers chrétiens n’avaient qu’un lointain rapport avec l’imagerie développée par la suite. Les chercheurs cachent de moins en moins que des « chrétiens » aient pu croire à un Jésus en ignorant le Christ, ou à un Christ qui ne se référait pas au personnage de Jésus, les deux courants ayant convergé ultérieurement, les deux notions s’additionnant, le Christ cosmique, grec, gnostique, issu des philosophes fusionnant avec un Jésus palestinien, prophète baptiste itinérant. Il est manifeste que les premiers Pères de l’Église, majoritairement pauliniens, ignoraient tout du personnage de Jésus, mais avaient le souci de construire une Église et une religion. Quant aux conceptions « modernes » du christianisme et du catholicisme, elles sont parfois tellement éloignées de la pensée juive de l’époque qu’il semble impossible que de telles idées aient pu naître en Palestine à cette époque et dans le milieu judaïsant qui était celui de Jésus et de ses compagnons. En particulier il est totalement étranger à la pensée juive et même scandaleux d’envisager que le messie (Christ) attendu soit en outre le Fils de Dieu et Dieu lui-même. Placer dans la bouche de Jésus ou de ses compagnons de tels propos relève manifestement d’un anachronisme. Le christianisme n’est évidemment pas né en milieu judaïque. Il n’a laissé aucune trace en Palestine et n’a même jamais réussi à s’y implanter. Quant au catholicisme, il est trop éloigné du judaïsme pour avoir été inventé par des juifs du premier siècle.

Pourra-t-on jamais se faire une opinion définitive sur cette affaire ? Il n’est pas exclu qu’au hasard d’une découverte archéologique, on retrouve des informations qui compléteront le puzzle très partiel dont nous disposons. Il pourrait s’agir d’un élément de preuve, de la trace d’une falsification, d’une nouvelle bibliothèque enfouie. On peut rêver de retrouver la trace d’un évangile des Nazaréens, d’un écrit primitif de Tatien ou de Justin, ou une version complète de l’évangile de Pierre. Une telle découverte donnerait provisoirement raison aux uns ou aux autres, permettrait la rédaction de quelques centaines de livres supplémentaires… jusqu’à la découverte suivante.

# Bibliographie

1. **Ouvrages de base** :

P. Benoit & M.-E. Boismard — Synopse des quatre évangiles – Éd. Cerf 1997

Nouveau Testament interlinéaire grec-français — Bibli’O

Ancien Testament, Nouveau Testament, Écrits intertestamentaires — Éd. Gallimard Pléiade

Écrits apocryphes, Écrits gnostiques, Premiers écrits chrétiens — Éd. Gallimard Pléiade

Calvin — Oeuvres — Éd. Gallimard Pléiade

Les écrits des Pères apostoliques — Éd. Cerf 1998

Catéchisme de l’Église catholique — 1992

1. **Œuvres antiques** :

Évangile de Pierre, Maria Grazia Mara — Éd. Cerf 2006

L’Évangile de Nicodème — Rémi Gounelle et Zbigniew Izydorczyk — Éd. Brepols 1997

L’évangile de Judas — R.Kasser, M.Meyer, G.Wurst — Éd. Flammarion 2006

La Pistis Sophia et la Gnose — Éd. Pardès 1988

Flavius Josèphe : les Juifs - Ed. Lidis

Pline le Jeune — Correspondance — Éd. 10-18 1996

Justin martyr — Œuvres complètes — Éd. Migne 1994

Irénée de Lyon — Contre les hérésies – Éd. Cerf 1984

Tertullien — Apologétique – Éd. Les belles lettres 1998

Celse — Contre les chrétiens – Éd. Phébus 1999

Eusèbe de Césarée — Histoire ecclésiastique – Éd. Cerf 2003

Aurélius Victor — Livre des Césars – Éd. Les belles lettres 1975

Sulpice Sévère — Chroniques – Éd. Cerf 1999

Socrate de Constantinople — Histoire ecclésiastique – Éd. Cerf 2004

1. **Littérature moderne** :

Ernest Ameglio – Les faux carnets des apôtres — Éd. des écrivains 2000

Frédéric Amsler — L’évangile inconnu — Éd. Labor et fides.

Jean-Christian Amphoux – L’évangile selon Matthieu – Éd. Le bois d’Orion 1996

Reza Aslan — Le zélote — Éd. Gallimard Folio, 2013

Étienne Bacha – Le Génie de Tacite, cité par Laurie Lefèvre, Néron, la fabrique du monstre

Léo Baeck — Les évangiles, une source juive – Éd. Bayard 2002

Jacques Baldet — Histoire de Rabbi Jésus – Éd. Imago 2003

Patrick Banon — Flavius Josèphe — Presses de la Renaissance 2007

Patrick Banon — Jésus, la biographie non autorisée — Éd. Michel Lafond 2013

Serge Bardet — Le Testimonium flavianum — Éd. Cerf 2002

André Beaugé — L’évangile oublié — Éd. L’Harmattan 1997

Pierre-Antoine Bernheim — Jacques frère de Jésus – Éd. Noésis 1996

François Blanchetière — Enquête sur les racines juives du mouvement chrétien – Éd. Cerf 2001

Marie-Émile Boismard — L’évangile de Marc, sa préhistoire – Éd. Gabalda

Marie-Émile Boismard — Le Diatessaron — de Tatien à Justin — Éd. Gabalda 1992

Marie-Émile Boismard — À l’aube du christianisme – Éd. Cerf 1999

Marie-Émile Boismard — Jésus, un homme de Nazareth – Éd. Cerf 1996

Marie-Émile Boismard — Comment Luc a remanié l’évangile de Jean – Éd. Gabalda 2001

Marie-Émile Boismard — En quête du proto-Luc – Éd. Gabalda 1997

Marie-Émile Boismard — L’évangile selon Matthieu d’après le papyrus copte – Éd. Gabalda 2003

Patrick Boistier, Jésus l’anatomie d’un mythe — Éd. À l’Orient 2000

Nicolas Bourgeois — Une invention nommée Jésus – Éd. Aden 2008

Raymond E. Brown — 101 questions sur la Bible et leurs réponses – Éd. Cerf 1993

Raymond E. Brown — La mort du messie – Éd. Bayard 2003

Rudolf Bultmann — Jésus, mythologie et démythologisation – Éd. Seuil 1968

Rudolf Bultmann — Histoire et eschatologie – Éd. Delachaux et Niestlé 1959

Ricardo Calimari — Jésus juif – Éd. Privat 2002

Jean Carmignac – La naissance des évangiles synoptiques — Éd. OEIL 1983

Marie-Christine Ceruti-Cendrier, Les Évangiles sont des reportages — Éd. Pierre Téqui 1997

Gérard Chaliand et Sophie Mousset — 2000 ans de chrétientés – Éd. Odile Jacob

Michel Coquet — La vie de Jésus démystifiée — Éd. Nouvelles réalités 2004

Oscar Cullmann — Le Nouveau Testament — PUF

Jean Delumeau et Gérard Billon — Jésus et sa Passion — Éd. Desclée de Brouwer 2004

Gaston Deluz — La résurrection de Jésus — Éd. Labor et Fides 2003

Earl Doherty – The Jesus Puzzle – 1999

Bernard Dubourg – L’invention de Jésus — Éd. Gallimard 1987

Michel Dubuisson – La mort de Britannicus : lecture critique de Tacite, 1999

Roderic Dunkerley — Le Christ — Gallimard 1962

Bart Ehrman — Jésus avant les évangiles – Éd. Bayard 2017

Bart Ehrman — La construction de Jésus – Éd. H&O 2010

Joseph Fitzmyer — Vingt questions sur Jésus-Christ – Éd. Cerf 1983

Charles Guignebert — le problème de Jésus – Éd. Flammarion 1914

Charles Guignebert – Le monde juif vers le temps de Jésus — Éd. Albin Michel 1969

Charles Guignebert — Jésus – Éd. Albin Michel 1969

Charles Guignebert — Le Christ – Éd. Albin Michel 1969

Jacques Giri — Les nouvelles hypothèses sur les origines du christianisme – Éd. Karthala 2007

Michel Gozard — Jésus ? — Éd. Publibook 2003

Pierre Grelot – L’origine des évangiles — éd.Cerf 1986

Henri Guillemin — L’affaire Jésus – Éd. Seuil 1982

Laurent Guyénot — Jésus et Jean-Baptiste — Éd. Exergue 1999

Mireille Hadas-Lebel — Flavius Josèphe — Éd. Fayard 1989

Mireille Hadas-Lebel — Philon d’Alexandrie — Éd. Fayard 2003

Maurice Halbwachs – La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte — Éd. PUF 2008

Adolf von Harnack — Marcion — Éd. Cerf 2003

Polydore Hochart — De l’authenticité des Annales et des Histoires de Tacite, 1889

Dan Jaffé — Le Talmud et les origines juives du christianisme — Éd. Cerf 2008.

Charles Kannengiesser – Le Verbe de Dieu selon Athanase d’Alexandrie — Éd. Desclée 1999

Tarif Khalidi — Un musulman nommé Jésus — Éd. Albin Michel 2001

Israël Knohl – L’autre messie — Éd. Albin Michel 2001

Jean-Yves Lacoste — Dictionnaire critique de théologie — PUF 1998

Georges Las Vergnas — Jésus-Christ a-t-il existé ? Paris, 1958

René Laurentin — Traité sur la Trinité – Éd. Fayard 2000

Laurie Lefebvre — Le mythe Néron — Presses Universitaire du Septentrion

Alfred Loisy — Un mythe apologétique — Librairie Emile Nourry 1938

Arthur Loth — Jésus-Christ dans l’histoire — Éd. François-Xavier de Guiber 2003

Victor Loupain et Alain Noël — Enquête sur la mort de Jésus – Éd. Presses de la Renaissance 2005

Alain Machadour – Les évangiles au feu de la critique — Éd. Bayard 1995

Alain Mahadour — Que sait-on de Jésus de Nazareth ? — Éd. Bayard 2001

Jean-Louis Maisonneuve — Jésus sans l’église – Éd. Calmann-Lévy 2000

Daniel Massé – L’énigme de Jésus-Christ et Jean-Baptiste

John P. Meier — Un certain Juif Jésus –

Vittorio Messori — Hypothèses sur Jésus – Éd. Mame 1989

Bernard Meunier – La naissance des dogmes chrétiens — Les éditions de l’Atelier 2000

Alexandre Micha — Les enfances du Christ — Éd. Aubier 1993

Simon Claude Mimouni — Jacques le Juste — Éd. Bayard 2015

Simon Claude Mimouni – Le judaïsme ancien et les origines du christianisme — Bayard 2017

Gérard Mordillat et Jérôme Prieur — Jésus selon Mahomet — Éd. Seuil

Pierre Nautin — L’évangile retrouvé — Éd. Beauchesne 1998

Etienne Nodet – Le fils de Dieu — Éd. Cerf 2002

Justin Taylor et Étienne Nodet, Essai sur les origines du christianisme — Éd. Cerf, 2002

Eugène Nus — Vivisection du catholicisme – Éd. Flammarion 1894

Jean-Pierre Osier — Jésus raconté par les Juifs – Berg International Editeurs 1999

Pierre Perrier — Évangiles, de l’oral à l’écrit – Éd. Le Sarment 2000

Charles Perrot, Jésus et l’histoire — Éd. Desclée. 1993

Jean-Christian Petitfils : Jésus — Éd. Arthème Fayard — 2011

France Quéré – Les Pères apostoliques — Éd. Seuil

Michel Quesnel — Jésus, l’homme et le fils de Dieu – Éd. Flammarion 2004

Michel Quesnel — L’histoire des évangiles – Éd. Cerf 1989

Grégory Riley – Un Jésus, plusieurs Christs — Éd. Labor et Fides 2002

Lionel Rocheman — Jésus - énigmes et polémiques — Éd Grancher 2000

Philippe Rolland — Jésus et les historiens — Éditions de Paris 1998

Richard Rubenstein — Le jour où Jésus devint Dieu — Éd. La découverte 2001

Stéphane Ruspoli — Le Christ essénien – Éd. Arfuyen 2005

Maurice Sachot – L’invention du Christ — Éd. Odile Jacob 1998

Jean-Marie Salamito — Monsieur Onfray au pays des mythes – Éd. Salvador 2017

Hugh Schonfield — Le mystère Jésus – Éd. Pygmalion 1989

Hugh Schonfield – Jésus messie ou Dieu ? — Éd. Pygmalion 1991

Albert Schweitzer — Conversations sur le Nouveau Testament – Éd. Brepol 1996

Christian Georges Schwentzel – Hérode le Grand – Éd. Pygmalion 2011

Bernard Sesboüé — Jésus-Christ dans la tradition de l’Église — Éd. Desclée 1982

Nathalie Siffer – Q ou la source des paroles de Jésus – Éd. Cerf 2013

Donald Spoto — Un inconnu nommé Jésus – Éd. France Loisirs 1998

Graham Stanton — Parole d’évangiles ? — Éd. Cerf 1997

James Tabor – La véritable histoire de Jésus — Éd. Robert Laffont 2007

Justin Taylor et Étienne Nodet, Essai sur les origines du christianisme — Éd. Cerf, 2002

Claude Tresmontant — Le Christ hébreu – Éd. Albin Michel 1992

Étienne Trocmé — L’enfance du christianisme – Éd. Hachette 1999

Raoul Vaneigem – La résistance au christianisme — Éd. Fayard 1993

Raoul Vaneigem — Les hérésies — PUF

Geza Vermes — Enquête sur l’identité de Jésus – Éd. Bayard 2000

Geza Vermes — L’évangile des origines – Éd. Bayard 2004

François Vouga – Les premiers pas du christianisme — Éd. Labor et Fides 1997

Collectif – La Bible à grands traits — Éditions LLB France 1985

Table des matières

Prologue page x

Introduction

Chapitre 1 – Les faux témoins de Jésus

Chapitre 2 – Le témoignage de l’archéologie

Chapitre 3 – Les sources chrétiennes

Chapitre 4 – Les évangiles selon l’histoire

Chapitre 5 – Le témoignage des continuateurs

Chapitre 6 – Le témoignage des apocryphes

Chapitre 7 – Le témoignage des hérétiques

Chapitre 8 – La carte d’identité de Jésus

Chapitre 9 – La famille de Jésus

Chapitre 10 — Cruci-Fiction

Chapitre 11 – Le Jésus de l’Église

Chapitre 12 – Le Christ

Chapitre 13 – Le contenu historique des évangiles

Chapitre 14 – Un Jésus à la carte

Chapitre 15 – La thèse du Jésus minimal

Chapitre 16 – La question de la méthode

Conclusion

1. La question des majuscules est difficile à gérer. Les Juifs sont désignés par une majuscule en tant que peuple, en minuscule en tant que croyants : les Juifs et les Romains, les juifs et les chrétiens. Les évangiles sont d’ailleurs ambigus puisque le terme Ioudaios désigne tour à tour les Judéens et les autorités juives liés au temple. Quant au monde de l’Église, il raffole des majuscules dès qu’il s’agit de décrire la Passion ou l’Ascension du Sauveur. [↑](#footnote-ref-1)
2. Une telle conception est incompatible avec l’évangile selon Jean, dont l’objet est précisément de nous révéler, dès le prologue, que le personnage dont il va être question est bien le *Logos*, qui fut dès le commencement avec Dieu, et qui est Dieu lui-même. (Jn 1, 1-14). [↑](#footnote-ref-2)
3. Les théologiens sont depuis longtemps rompus à ce genre d’exercice. Il suffit de rappeler que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont le même Dieu en trois personnes différentes. Selon les besoins de la démonstration, ces personnages sont distincts ou ne sont qu’un. [↑](#footnote-ref-3)
4. Aucune preuve ni même la moindre trace. On examinera toutefois en fin de volume des éléments indirects et quelques indices suggérant l’existence d’un ou plusieurs personnages à l’origine de la légende christique, mais l’Église évite d’évoquer ces rares éléments qui suggèrent un Jésus sensiblement différent de son Jésus-Christ. [↑](#footnote-ref-4)
5. Le terme de personnage *mythique* est inutilement péjoratif et je le laisse à d’autres. [↑](#footnote-ref-5)
6. Le détail figure dans le catéchisme de l’Église catholique, édition 1992 ; veillez à bien respecter les majuscules en lisant. [↑](#footnote-ref-6)
7. L’évangile de Jean le dit d’ailleurs clairement : [Ces signes] ont été décrits afin que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu, et qu’en croyant vous ayez la vie en son nom (Jn 20,31). [↑](#footnote-ref-7)
8. À noter une tentative intéressante de Reza Aslan : Le zélote — Gallimard Folio, 2013 [↑](#footnote-ref-8)
9. Comment Dieu pourrait-il s’incarner en une personne qui ne serait pas parfaitement pure ? On pourra aussi disserter sur ce qu’est la pureté des femmes dans l’esprit des hommes… [↑](#footnote-ref-9)
10. Discours rappelé dans la Constitution Dogmatique de la Révélation divine, Dei Verbum, promulguée le 18 novembre 1965  : Ces quatre Évangiles, d’origine apostolique, transmettent fidèlement ce que Jésus a fait et enseigné en réalité. Les auteurs sacrés les ont composés en choisissant certains de nombreux éléments transmis soit oralement soit déjà par écrit, en rédigeant un résumé des autres, ou en les expliquant en fonction de la situation des Églises. [↑](#footnote-ref-10)
11. Je sollicite l’indulgence du lecteur pour les répétitions inévitables, chaque chapitre étant organisé de manière indépendante. [↑](#footnote-ref-11)
12. Cet essai s’attache à réfuter les thèses de l’Église « historique » dont les continuateurs directs sont les Églises orthodoxes et catholiques. Le monde protestant a depuis longtemps entrepris une démarche critique et s’est progressivement démarqué du discours conventionnel. Il a su prendre ses distances à propos de l’historicité de nombreux éléments dogmatiques liés aux évangiles et à leur contenu. [↑](#footnote-ref-12)
13. Jean-Christian Petitfils plante le décor : *Même si Jésus n’a laissé aucun écrit, nul historien sérieux aujourd’hui ne doute de son existence (…) Un juif nommé Ieschoua, c’est une certitude, a vécu en Palestine au début du 1er siècle de notre ère*. (Jésus — Le livre de poche, p.10). Osez douter de l’existence historique du Fils de Dieu ressuscité et qui est né sans père et marche sur l’eau, et vous n’êtes pas un historien ou un interlocuteur sérieux. [↑](#footnote-ref-13)
14. 2Ti 3,16 : « toute l’Écriture est inspirée de Dieu » : c’est Elle-même qui le dit. [↑](#footnote-ref-14)
15. Constitution dogmatique sur la Révélation divine de Vatican II, n° 9 [↑](#footnote-ref-15)
16. Les exégètes ont fait voler en éclats ces affirmations depuis longtemps. [↑](#footnote-ref-16)
17. Ces récits que l’on retrouve dans beaucoup de civilisations sont probablement l’écho d’événements spectaculaires qui se sont produits lors du dégel après la dernière glaciation. [↑](#footnote-ref-17)
18. Le personnage de Moïse se situe à la charnière entre les récits mythologiques de la Genèse et les premiers éléments historiques, puisqu’il y est question de pharaon, sans préciser lequel. [↑](#footnote-ref-18)
19. John P. Meier, un jésuite, admet désormais que le Jésus historique avait probablement des frères et était sans doute né à Nazareth plutôt qu’à Bethléem. [↑](#footnote-ref-19)
20. À titre d’exemple, on peut évoquer l’existence d’un courant baptiste, le rôle d’agitateurs joué par des Galiléens et l’existence de groupes nazôréens. [↑](#footnote-ref-20)
21. On évoque souvent l’attente d’un messie chez les Juifs. Pourtant, le mot est absent de l’Ancien Testament où l’on parle d’oint, et dans le nouveau, il ne figure que dans l’évangile de Jean (Jn 1,41 et 4,25), à chaque fois pour traduire le mot Christ. Autrement dit, les termes « messie » et « Christ » n’existent pas dans l’Ancien Testament et n’appartiennent pas au vocabulaire juif. [↑](#footnote-ref-21)
22. Sans parler de l’Islam pour lequel Jésus (Issa) est un prophète considérable. [↑](#footnote-ref-22)
23. Vittorio Messori — Hypothèses sur Jésus – éd. Mame [↑](#footnote-ref-23)
24. Le voile du temple qui se déchire de haut en bas a forcément dû marquer les Juifs de Jérusalem en raison de sa force symbolique, et ce souvenir ravivé avec les événements de 70 et 135. [↑](#footnote-ref-24)
25. Objectivement, à la question « Que sait l’histoire de Jésus ? », la réponse courte devrait être : 1) le dieu des chrétiens ; 2) un prophète important de l’Islam ; 3) nota bene : ces deux religions le tiennent pour un personnage historique. [↑](#footnote-ref-25)
26. Il s’arrête sur le personnage de Quintilius Varus qui eut la Syrie sous son autorité, mais ne nous livre aucune allusion à la Judée du temps de Jésus (CXII). [↑](#footnote-ref-26)
27. Ce mouvement, bien antérieur à Jésus et signalé par Flavius Josèphe, n’est pas cité dans les évangiles. Pourtant de nombreux auteurs affirment que le christianisme y plonge ses racines. [↑](#footnote-ref-27)
28. Georges Las Vergnas - Jésus-Christ a-t-il existé ? Paris, 1958 [↑](#footnote-ref-28)
29. Nouveau problème de méthode à signaler, dont les *spécialistes* sont coutumiers : opposer à un fait un simple argument. Confronté à une réalité, on répond par un élément de discussion, comme si une opinion ou une hypothèse pouvait annuler la force d’un fait. [↑](#footnote-ref-29)
30. cf. Ac 1,11 et Ac 2,7 [↑](#footnote-ref-30)
31. cf. Ac 24,5. Le procureur Félix qui arrête Paul le présente comme le chef de la secte des nazôréens (πρωτοστάτην τε τής τών Ναζωραιών αίρεσέως). Épiphane de Salamine se fait insistant : « *il y eut des nazôréens avant le Christ et qui ne le reconnurent pas ; mais je le répète, les chrétiens étaient désignés par tout le monde comme nazôréens*». Panarion, I, 6. Tertullien aussi indique que nazaréens était la plus ancienne dénomination des disciples de Jésus. [↑](#footnote-ref-31)
32. Ce qui signifie « pauvres, fidèles à Dieu ». Il existe un évangile apocryphe dit « des ébionites » probablement très primitif. [↑](#footnote-ref-32)
33. Selon Épiphane de Salamine, Panarion I, 4, « boîte à remèdes » qui liste les hérésies vers 378. [↑](#footnote-ref-33)
34. À lire les propos tenus par Jésus, on peut se demander sur quelles bases les Juifs auraient pu le reconnaître comme le messie attendu. Parmi les sceptiques que la prédication et même la résurrection ont laissés froids, on peut citer un Juif célèbre : Paul de Tarse. [↑](#footnote-ref-34)
35. Eusèbe de Césarée (v 265 — v 340) est le premier historien de l’Église, avec deux œuvres principales : l’*Histoire ecclésiastique* et la *Démonstration évangélique*. Son parcours est un peu difficile à suivre : promoteur de l’orthodoxie nicéenne, puis favorable aux thèses d’Arius. [↑](#footnote-ref-35)
36. Marie-Christine Ceruti-Cendrier — Les Évangiles sont des reportages, éd. Pierre Téqui. p.128. Autres partisans de la version intégrale : Étienne Nodet et Serge Bardet. [↑](#footnote-ref-36)
37. Notamment Serge Bardet – Le Testimonium flavianum — éd. Cerf [↑](#footnote-ref-37)
38. Justin omet de citer Flavius Josèphe à l’occasion de sa polémique avec le juif Tryphon. [↑](#footnote-ref-38)
39. Il est dommage que la remarque d’Origène nous vienne du *Contre Celse*, car le livre de Celse a disparu et sa critique pose de lourds problèmes. [↑](#footnote-ref-39)
40. Certains ajoutent que ce passage n’est jamais cité par les pères de l’Église du IIe et IIIe siècles qui ont lu Josèphe. Et en même temps, après le IVe siècle, certains écrivains chrétiens qui ont lu Josèphe, comme Photios par exemple, n’en parlent pas, comme si l’exemplaire des Antiquités judaïques qu’ils ont eu entre les mains ne contenait pas ce passage. Jacques Giri — Les nouvelles hypothèses sur les origines du christianisme — Karthala 2007. [↑](#footnote-ref-40)
41. Le terme « est ressuscité » des évangiles est rendu par ἠγέρθη ou ἐγερθῆναι qui comporte plutôt l’idée d’être relevé des morts, cf. Mt 14,2 ou Mt 16,21. [↑](#footnote-ref-41)
42. Charles Perrot, Jésus et l’histoire — éd. Desclée. Il est partisan de la thèse de l’interpolation partielle, avec notamment Renan, Goguel, Harnack, Pinès, John P. Meier et Vidal-Naquet. [↑](#footnote-ref-42)
43. C’est notamment la position de Jean-Marie Salamito et de John P. Meier. [↑](#footnote-ref-43)
44. Il sera question de cette version dans le chapitre 10 consacré à la Cruci-Fiction [↑](#footnote-ref-44)
45. Jean-Marie Salamito écarte d’un revers de main l’ajout malencontreux réalisé par des chrétiens zélés, mais tient globalement le témoignage pour authentique et probant. Professeur d’histoire du christianisme antique et spécialiste de patristique, il sait pertinemment que ce texte est inconnu des premiers pères de l’Église. S’exprime-t-il en historien ou en militant ? [↑](#footnote-ref-45)
46. L’édition des écrits de Flavius Josèphe (Éd. Lidis) porte la note suivante page 561 : « les plus habiles critiques regardent tout ce passage relatif à Jésus-Christ comme une interpolation faite longtemps après. Il suffit de lire ce passage pour se convaincre qu’il n’a pu être écrit à cette époque et qu’il est une de ces pieuses fabrications si fréquentes, dues tantôt à l’ignorance des copistes, et tantôt à un zèle mal entendu ». [↑](#footnote-ref-46)
47. La liste des partisans du rejet total n’est pas uniquement composée de mythologues. On y compte Guignebert, Daniel-Rops, Lagrange, Pierre Puech, Jacques Giri et Pierre Geoltrain. [↑](#footnote-ref-47)
48. <http://earlywritings.com/forum/download/file.php?id=30> (PDF de 23 pages, en anglais) [↑](#footnote-ref-48)
49. John P. Meier a détaillé un certain nombre de critères méthodologiques permettant d’évaluer la solidité d’un texte qui se présente comme historique. Parmi ces critères, celui *d’embarras* permet de justifier d’une certaine confiance face aux attestations illogiques. Un écho moderne et scientifique au fameux « credo quia ineptum » ou « quia absurdum » d’Augustin ? Un autre critère concerne les *attestations multiples*. Son emploi serait pertinent s’il n’excluait pas les attestations multiples, mais gênantes, comme l’existence de frères et sœurs de Jésus, et si symétriquement, il affaiblissait la pertinence des attestations isolées. [↑](#footnote-ref-49)
50. Jacques est le personnage le plus attesté du Nouveau Testament : les quatre évangiles, les Actes des apôtres, les épîtres pauliniennes, une autre qui lui est attribuée, Flavius Josèphe, la littérature patristique, la littérature apocryphe, les historiens de l’Église et l’archéologie. [↑](#footnote-ref-50)
51. John P. Meier trouve frappant que Flavius Josèphe ait si peu parlé de Jésus, et s’étonne qu’il accorde en revanche davantage de place et d’honneur à Jean Baptiste. Meier — Un certain Juif Jésus — Introduction Tome 1. Meier devrait creuser sa piste. [↑](#footnote-ref-51)
52. Patrick Boistier, *Jésus l’anatomie d’un mythe*. Éd. À l’Orient, à qui j’ai beaucoup emprunté pour réaliser ce chapitre consacré aux historiens antiques. [↑](#footnote-ref-52)
53. Dans Ac 24,5, Paul est accusé d’être le chef de la secte des Nazôréens. Deux autres versets des Actes évoquent la secte des sadducéens et celle des pharisiens. Le mot zélote pourrait-il avoir remplacé le mot nazôréen, tandis que les baptistes étaient assimilés aux esséniens ? [↑](#footnote-ref-53)
54. Nous ne disposons d’aucune source profane qui nous signalerait que Jésus vient de Galilée. [↑](#footnote-ref-54)
55. Il est possible que l’interpolation ait été réalisée en deux fois : la première lors de la copie par un chrétien de l’exemplaire destiné à Origène ou à ses prédécesseurs alexandrins, la seconde par Eusèbe de Césarée pour remédier aux absences déplorées par son maître. [↑](#footnote-ref-55)
56. Il est difficile d’imaginer que Tacite ait préféré en 115 faire référence à un obscur préfet de Judée, en poste de 26 à 36 dans une contrée lointaine, peu connue des Romains pour lesquels il écrit. Si comme certains le supposent, il avait disposé d’archives, il n’aurait pas évoqué un procurateur, mais un préfet, de même que *Jésus le Nazôréen* et certainement pas *le Christ*. [↑](#footnote-ref-56)
57. Cette information provient des Actes de Pierre, un écrit apocryphe. [↑](#footnote-ref-57)
58. Laurie Lefebvre, Le mythe Néron — Presses Universitaire du Septentrion [↑](#footnote-ref-58)
59. Il mit le feu à la ville de Rome, pour contempler ainsi l’image de l’antique embrasement de la ville de Troie. Histoire romaine L7-IX [↑](#footnote-ref-59)
60. Xiphillin nous dit que Néron fit allumer l’incendie, que le peuple le chargea des pires imprécations, mais en épargnant son nom et qu’il était fort troublé par une prophétie qui avait annoncé le drame. [↑](#footnote-ref-60)
61. Polydore Hochart — De l’authenticité des Annales et des Histoires de Tacite, 1889 [↑](#footnote-ref-61)
62. Auteur du fameux « on sait de temps immémoriaux combien cette fable de Christ nous a été profitable. » [↑](#footnote-ref-62)
63. Tellement tardif qu’au Xe siècle, Agapios ne connaît ni le témoignage de Tacite, ni celui de Sulpice Sévère. [↑](#footnote-ref-63)
64. Étienne Bacha – Le Génie de Tacite, cité par Laurie Lefèvre, Néron, la fabrique du monstre. [↑](#footnote-ref-64)
65. Michel Dubuisson – La mort de Britannicus : lecture critique de Tacite, 1999 [↑](#footnote-ref-65)
66. Flavius Josèphe — Antiquités judaïques, 18,84 [↑](#footnote-ref-66)
67. Justin Taylor et Étienne Nodet, Essai sur les origines du christianisme – Cerf, 1998 [↑](#footnote-ref-67)
68. Paul Orose, prêtre, donne l’année 49 et cite Suétone (Adversus paganos 7,6, 15-16) [↑](#footnote-ref-68)
69. Jacques Giri note que le terme *Chrestos* se retrouve dans la première épître de Pierre et s’interroge sur la possibilité d’un culte rendu à un « dieu bon » qui aurait précédé celui de Christos et aurait ensuite été fondu en lui. Cf. Jacques Giri – Les nouvelles hypothèses sur les origines du christianisme – Ed. Karthala. [↑](#footnote-ref-69)
70. Le Talmud adopte la chronologie de l’évangile de Jean contre les synoptiques, qui placent la crucifixion au premier jour de la Pâque. [↑](#footnote-ref-70)
71. Les Témoins de Jéhovah prennent appui sur ce *stauros* pour éviter de parler de crucifixion. [↑](#footnote-ref-71)
72. Cet argument nous est présenté comme une preuve décisive alors qu’il n’est qu’un point de vue permettant d’alimenter un débat. [↑](#footnote-ref-72)
73. Évangile de Pierre, Maria Grazia Mara - Éd. Cerf 2006. La version de cet évangile est elle-même reprise dans la Didascalie syriaque, manuel d’instruction des évêques, et qui est à l’origine des Constitutions apostoliques. [↑](#footnote-ref-73)
74. Voir davantage de détails au chapitre 10 « Cruci-Fiction ». [↑](#footnote-ref-74)
75. Dan Jaffé considère à bon droit qu’au vu sa connotation moderne, il n’est pas souhaitable d’utiliser le terme habituel de « secte » et préfère parler de « confréries politico-religieuses ». Dan Jaffé - Le Talmud et les origines juives du christianisme - Éd. Cerf 2008. [↑](#footnote-ref-75)
76. À l’aide de la magie, Simon, qui se donnait pour un dieu, s’éleva dans les airs, soutenu par deux démons. Mais les prières des apôtres mirent en fuite ces démons et Simon tomba au milieu d’une foule de peuple et se tua dans sa chute. (Sulpice Sévère — Histoire sacrée L.II-XXIX.) [↑](#footnote-ref-76)
77. Disciples ou apôtres, ils sont pour la plupart inconnus, mais les textes apocryphes vont nous offrir une multitude de récits de leur vie et de leur mort. [↑](#footnote-ref-77)
78. Guignebert — le problème de Jésus, p.149 — Flammarion 1914 [↑](#footnote-ref-78)
79. Simon Claude Mimouni — Jacques le Juste, op.cit. [↑](#footnote-ref-79)
80. Michel Gozard — Jésus ? Éd. Publibook 2003 [↑](#footnote-ref-80)
81. Jean-Marie Salamito — Monsieur Onfray au pays des mythes. [↑](#footnote-ref-81)
82. C’est le terme utilisé dans Mt 2,23. Cela suppose qu’il s’agirait plus que d’un simple bourg, d’autant qu’elle possède une synagogue. [↑](#footnote-ref-82)
83. Le mot αἱρέσεως qui a donné *hérésie* est utilisé en Ac 5,17 pour désigner les sadducéens, en Ac 15,5 pour signaler les pharisiens et en Ac 24,5 pour les Nazôréens. Or on a vu que Flavius Josèphe avait lui aussi donné une liste des « sectes » juives de son époque, avec les mêmes sadducéens et pharisiens, auxquels il ajoutait les esséniens et les apôtres. On peut soupçonner une similitude entre les esséniens et baptistes d’une part et zélotes et chrétiens d’autre part. [↑](#footnote-ref-83)
84. Les questions relatives au terme Nazareth, en tant que localité ou en tant que qualificatif, seront traitées de manière plus détaillée dans le chapitre concernant « la carte d’identité de Jésus ». [↑](#footnote-ref-84)
85. Dans la péricope de la guérison d’un démoniaque, Mc 1,24 dit « nazarenai » et son parallèle Lc 4,34 dit nazorenai (il n’y a pas de parallèle dans Matthieu) dans la version du codex de Bèze. Dans le codex Sinaïticus, on trouve « nazarene » dans les deux versets. [↑](#footnote-ref-85)
86. Le terme de *nazaréen* qui nous est si familier n’est pourtant présent qu’à deux reprises dans l’ensemble de Nouveau Testament. Et dans ces deux cas, le codex de Bèze, porteur du texte occidental et sans doute le plus ancien témoin, dit *nazôréen.* Il en est de même du codex Sinaïticus. [↑](#footnote-ref-86)
87. Vittorio Messori — Hypothèses sur Jésus. op. cit. L’ouvrage est dédié à Blaise Pascal, et l’auteur loue particulièrement « le lucide et apaisant Jésus de Jean Guitton auquel nous avons largement puisé ». On ne s’étonnera pas que la très orthodoxe Marie-Christine Ceruti-Cendrier ne tarisse pas d’éloges à propos de cet auteur. [↑](#footnote-ref-87)
88. Un auteur tel que James Tabor, professeur à l’université de Caroline du Nord croit fermement que la tombe découverte en 1980 contient les restes de la famille de Jésus : ses parents, son frère Jacques, diverses femmes. Ce qui appuie son propos tendant à démontrer que Jésus était bien de lignée royale davidique et que son frère Jacques, puis plusieurs membres de sa famille ont dirigé de manière dynastique le mouvement christianique naissant. [↑](#footnote-ref-88)
89. Pour la distinguer des croix des larrons, restées aussi en place depuis trois siècles, on étendit un cadavre qui se releva. (Sulpice Sévère — Histoire sacrée — Livre II — XXXIV). Socrate de Constantinople parle d’une femme mourante qui recouvra instantanément la santé une fois placée sur la bonne croix. [↑](#footnote-ref-89)
90. Cette tête, bien que brûlée à Sébaste par les païens, se trouvait à la fois à Constantinople (en même temps dans la ville et au palais), à Emèse (en double exemplaire), à Comane, à Amiens, à Soissons, à la Sainte-Chapelle de Paris, chez les maronites du Liban, dans l’Église Saint-Jean-d’Angély, à Rome (où elle fut détruite en 1527 pour réapparaître ensuite), à Moscou, à l’Escurial, sans compter les fragments dispersés de par le monde à Venise, Turin, ou Nuremberg. Boussel, d’après Collin de Plancy. Et selon Calvin  : « la face est en même temps à Amiens et à Saint-Jean-d’Angély, le crâne à Rhodes, la cervelle à Nogent-le-Rotrou, les cheveux en Espagne… et la tête entière au monastère Saint-Sylvestre de Rome » [↑](#footnote-ref-90)
91. On sait depuis 2004 qu’elle date du V ou VIe siècle [↑](#footnote-ref-91)
92. Sulpice Sévère, Histoire sacrée, Liv II, XXXIII. [↑](#footnote-ref-92)
93. Une étude des anciens Actes recueillis par Ruinart (Acta Martyrum sincera; Vérone, 1731) montre que parmi les documents qui se rapportent à des faits antérieurs à l’année 370, les plus anciens ne font aucune mention de l’ensevelissement des martyrs ni de la déposition de leurs restes. [↑](#footnote-ref-93)
94. Si la date de rédaction des évangiles est très postérieure à ce que prétend l’Église, cette absence est moins anormale puisque les esséniens disparaissent après la destruction de Jérusalem en 70. [↑](#footnote-ref-94)
95. Dès le préambule de leur volumineux ouvrage « *Essai sur les origines du christianisme* », Étienne Nodet et Justin Taylor exposent la thèse selon laquelle le fait que les deux rites fondamentaux du christianisme soient le baptême et l’eucharistie trahit ses origines esséniennes. [↑](#footnote-ref-95)
96. Revue Biblique 1996 — T. 103-4 (pp. 592-600) [↑](#footnote-ref-96)
97. Revue Biblique 1995 — T.102-4 (pp. 585-588) [↑](#footnote-ref-97)
98. Revue Biblique 1996 — T. 103-3 (pp. 367-410) [↑](#footnote-ref-98)
99. cf. une remarquable étude sur internet : http://thierry.koltes.free.fr/7q5.htm [↑](#footnote-ref-99)
100. Mais le mot même de chrétien est-il bien approprié dès cette époque ? [↑](#footnote-ref-100)
101. Les nazôréens sont mentionnés dans le Coran sous le nom de Naçara, et ceux qui étaient présents en Arabie auraient participé à la création de l’Islam. [↑](#footnote-ref-101)
102. À supposer que l’étude des textes dégage un personnage originel, si ce n’est plusieurs, il conviendrait de s’interroger si « le » Jésus le plus pertinent à prendre en considération serait alors le personnage crucifié à Jérusalem pour sédition, le prophète apocalyptique de la source Q ou le guérisseur itinérant décrit par le proto-Marc. [↑](#footnote-ref-102)
103. On retiendra l’information selon laquelle un homme tué sous Pilate était peut-être ressuscité, information que les évangiles attribuent à Hérode. [↑](#footnote-ref-103)
104. La venue du Messie fils de David doit être précédée par le retour du prophète Élie [↑](#footnote-ref-104)
105. Paul lui-même n’avait été convaincu ni par la prédication de Jésus ni par sa résurrection. [↑](#footnote-ref-105)
106. Le *quasiment* se justifie par le fait que quelques traditions juives et surtout arabes, très tardives, ajoutent des anecdotes. Il est remarquable que ces nouveaux faits concernant Isa, important prophète de l’islam, aient été écrits vers le IXe siècle. [↑](#footnote-ref-106)
107. Ou faut-il y voir un simple argument pour justifier l’absence de textes ? [↑](#footnote-ref-107)
108. Nous n’avons plus aucune trace de christianisme en Judée après la mort de Jacques le Juste, frère de Jésus, vers 62. La tradition veut que la succession ait été confiée à son cousin Simon de Clopas, et que deux neveux, fils d’un autre frère de Jésus, Judas, aient conservé un rôle jusqu’à la fin du siècle. Le judéo-christianisme à Jérusalem fut ainsi une affaire dynastique comme c’était fréquent. [↑](#footnote-ref-108)
109. L’Apocalypse présente l’intéressante particularité de comporter 73 fois le mot ange/anges, sur un total de 118 occurrences dans l’ensemble du Nouveau Testament, soit 62 %. [↑](#footnote-ref-109)
110. Sur de telles bases, les Témoins de Jéhovah et des sectes protestantes considèrent que la Bible ainsi que son contenu sont rigoureusement fiables. Il est donc historique que Lamech a engendré Noé à l’âge de 187 ans et que ce dernier a vécu 950 ans. Si vous pensez que l’impossibilité de tels faits rend la Bible discutable, vous vous trompez : c’est au contraire l’autorité de la Bible qui en fait des événements avérés. C’est à se demander si certains ne croient pas avant tout à la Bible. [↑](#footnote-ref-110)
111. De nos jours, le Séminaire théologique de Princeton enseigne que la Bible n’est pas vraie à la lettre ni d’inspiration divine. [↑](#footnote-ref-111)
112. Cardinal Grousset — Théologie dogmatique p.42 [↑](#footnote-ref-112)
113. La finale « fils de Dieu » ne figure pas dans certains manuscrits les plus anciens [↑](#footnote-ref-113)
114. Un *évangile de Paul* racontant Jésus, réalisé à partir des épîtres, n’atteindrait pas les dix lignes. [↑](#footnote-ref-114)
115. Le prologue de Luc signale leur existence, mais selon l’habitude des auteurs de l’antiquité, il ne nous indique pas lesquelles, ni surtout quand il les cite. [↑](#footnote-ref-115)
116. Jean Carmignac – La naissance des Évangiles Synoptiques, éd. O.E.I.L. [↑](#footnote-ref-116)
117. Selon Eusèbe de Césarée citant Clément d’Alexandrie : Pierre ayant prêché la doctrine publiquement à Rome et ayant exposé l’Évangile par l’Esprit, ses auditeurs qui étaient nombreux, exhortèrent Marc, en tant qu’il l’avait accompagné depuis longtemps et qu’il se souvenait de ses paroles, à transcrire ce qu’il avait dit : il le fit et transcrivit l’Évangile à ceux qui le lui avaient demandé. (HE VI 14, 5-7). [↑](#footnote-ref-117)
118. Pierre Grelot – L’origine des Évangiles, éd. Cerf. [↑](#footnote-ref-118)
119. On peut s’interroger sur la langue dans laquelle s’est effectué le dialogue entre Jésus et Pilate. [↑](#footnote-ref-119)
120. Dans son prologue, Luc nous apprend que beaucoup (*polloï*) ont entrepris de composer un récit des événements, et que, sans critiquer leur travail, il va nous donner sa propre version. Par là même, il nous indique l’existence d’autres sources et sous-entend qu’il va les utiliser. [↑](#footnote-ref-120)
121. En particulier le codex Bezae Cantabrigiensis et le codex Washingtonianus qui ont repris l’ordre des évangiles qu’ils avaient recopiés. [↑](#footnote-ref-121)
122. Les analyses critiques conduites depuis plus de 200 ans sont couramment enseignées dans les facultés de théologie. Pour les spécialistes, aucun rédacteur des évangiles n’a été témoin des faits. [↑](#footnote-ref-122)
123. Pour certains auteurs critiques, Matthieu serait plutôt le dernier, notamment dans sa version définitive, puisqu’il contient une théologie anti-juive très élaborée, donc postérieure à l’époque de la séparation. De plus, un important travail de justification vis-à-vis de l’Ancien Testament a été opéré, et l’on sent nettement l’emprise d’une Église en cours de formation et soucieuse de construire son dogme et de le justifier. [↑](#footnote-ref-123)
124. Peut-être aussi parce que c’est l’évangile qui confie à Pierre, premier évêque de Rome, la succession apostolique. [↑](#footnote-ref-124)
125. La finale de Marc (après Mc 16,8) n’existe pas dans les témoins les plus anciens, notamment le Sinaïticus et le Vaticanus qui datent de la fin du IVe siècle, ce qui prouve que les évangiles ont été révisés et ont fait l’objet d’ajouts ou de déplacements jusque tardivement. En toute logique, les Témoins de Jéhovah ont supprimé cette finale dans les dernières éditions. [↑](#footnote-ref-125)
126. Ces miracles étaient chose commune à cette époque où les magiciens parcouraient la région. Irénée a répondu sèchement aux accusations de magie proférées à l’encontre de Jésus, car ce dernier accomplissait des miracles *sans le pouvoir d’incantation, sans les sucs d’herbes et de plantes, sans l’observation inquiète des sacrifices, libations ou saisons*. Pourtant, les signes opérés par Jésus ressemblent fortement aux actes des faiseurs de prodiges de l’époque. [↑](#footnote-ref-126)
127. Poussant encore plus loin la logique, des exégètes comme Marie-Émile Boismard ont identifié une première version de Marc, un proto-Marc, qui se termine avec le repas pascal et constitue la source première. Les récits qui suivent, l’agonie à Gethsemani et la Passion ne sont plus repris par Luc. On comprend donc qu’il a existé une source supplémentaire, de type matthéo-marcienne où il était question de la Passion. Ce qui fait de cette troisième source un document plus récent ; comment admettre alors que le primochristianisme ait pu ignorer la Passion et la résurrection ? L’évangile de Marc ne connaît pas non plus le mot *nazôraïos*, ce qui est probablement lié. [↑](#footnote-ref-127)
128. Cette « théorie des deux sources » est désormais considérée comme dépassée et il est admis par les exégètes et autres spécialistes que d’autres documents primitifs et intermédiaires ont existé. [↑](#footnote-ref-128)
129. Certains auteurs, tel Pierre Nautin n’ont pas hésité à remettre en cause la théorie des deux sources et à proposer un évangile de Luc complet comportant le récit de la Passion. [↑](#footnote-ref-129)
130. Certains auteurs critiques suggèrent qu’au contraire, l’évangile de Marcion fut antérieur et que l’on construisit Luc postérieurement pour contrecarrer les thèses de Marcion. L’évangile de Marcion est le plus ancien qui soit attesté par l’histoire. [↑](#footnote-ref-130)
131. Cet épisode célèbre est absent du plus ancien témoin de Jean, le papyrus Bodmer II p66, mais aussi du p75, du Vaticanus, du Sinaïticus, du codex Éphrem, du Freerianus, du Koridethi et des anciennes versions latines et syriaques. D’autres manuscrits le placent chez Jean, mais à un autre endroit. M.-É. Boismard y reconnaît le style de l’auteur de Luc. M.-É. Boismard — Comment Luc a remarié l’évangile de Jean — Gabalda — 2001 [↑](#footnote-ref-131)
132. Le même précepte se retrouve dans la première lettre de Pierre, 1Pi 1,22. Qui a copié ? [↑](#footnote-ref-132)
133. Joseph Fitzmyer — Vingt questions sur Jésus-Christ — Cerf 1983 [↑](#footnote-ref-133)
134. Bart Ehrman s’élève contre cette manière de voir les choses, car un évangile global est un document nouveau qui gomme les originalités de chaque auteur et fait apparaître des différences internes alors que chaque évangile lu seul a sa cohérence. [↑](#footnote-ref-134)
135. La question des attestations multiples qui peut intéresser l’historien ne semble pas concerner l’Église : que l’existence de frères de Jésus soit attestée par les quatre évangiles, mais aussi par Paul, les Actes et même Flavius Josèphe, ne l’émeut pas le moins du monde. [↑](#footnote-ref-135)
136. On pourrait aussi considérer sur un simple plan méthodologique les « absences propres » qui n’auraient pas moins de signification : l’absence du mot *Jésus-Christ* dans Lc, ou l’oubli de la séance de flagellation dans le même Lc, l’absence de mention de Bethléem et de naissance virginale dans Mc et Jn, etc. [↑](#footnote-ref-136)
137. C’est le résultat des travaux conduits par les Pères dominicains de l’école biblique de Jérusalem qui œuvrent à reconstituer un proto-Mc, un proto-Lc, des documents préjohanniques et nombre de textes intermédiaires. [↑](#footnote-ref-137)
138. L’historien ne peut que constater que le puzzle évangélique n’est pas complet ainsi que le prouve l’existence des *agrapha*, citations isolées de Jésus qui font penser à des pièces de puzzle surnuméraires. [↑](#footnote-ref-138)
139. Il n’est pas interdit de se demander pourquoi Jacques le Juste, frère de Jésus et chef de l’Église chrétienne de Jérusalem n’a pas écrit d’évangile. Si quelqu’un était qualifié pour cela, c’était bien lui. Il ne nous a laissé qu’une lettre, de laquelle l’expression *Jésus-Christ* est absente. [↑](#footnote-ref-139)
140. Il est admis que les évangiles ont été complétés et corrigés. Les onciaux du IVe siècle ne connaissent pas le récit marcien de l’apparition de Jésus ressuscité. Les premiers témoins ne connaissent pas l’épisode de la femme adultère dans Jean, et certains manuscrits le placent dans l’évangile de Luc. La phrase célèbre « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font » est également absente des textes les plus anciens. De tels exemples sont très nombreux. [↑](#footnote-ref-140)
141. Leo Baeck – Les évangiles, une source juive p.101 — Éd. Bayard [↑](#footnote-ref-141)
142. Une édition de la Guerre des Juifs de 1764 porte en note que c’est de ce Zacharie dont parle Jésus dans Mt 23,35. Que Jésus ait pu parler de son vivant d’un événement qui aura lieu bien après sa mort ne semble pas émouvoir l’éditeur. [↑](#footnote-ref-142)
143. Pierre Nautin présente un argument intéressant : il note que la « grande interpolation », c’est-à-dire l’introduction de la source Q dans le récit originel de Mc est globale chez Lc, alors qu’elle fait l’objet d’une répartition plus travaillée et plus opportune dans Mt. Il en conclut assez logiquement à une antériorité de Lc sur Mt, du moins pour cette partie. [↑](#footnote-ref-143)
144. Un argument de poids est l’incompréhension du terme de *nazôraïos*, omniprésent dans les témoins les plus anciens, et que l’Église a choisi de traduire par *de Nazareth*, transformant ainsi l’appartenance à un mouvement en une origine géographique. Autre argument qui sera examiné ultérieurement : le vrai nom de Jésus est inconnu des évangélistes et de Paul. [↑](#footnote-ref-144)
145. Un bon exemple nous est donné par la recherche de l’occurrence de l’expression *royaume des cieux* dont on peut constater qu’elle ne se retrouve que dans Mt. Il est facile de vérifier que la correction affecte selon le cas la quadruple tradition, la tradition synoptique ou la seule source Q. Elle conduit parfois à la réécriture totale de certains passages, et enfin, elle se retrouve dans des péricopes propres à Mt, notamment la célèbre déclaration *tu es Pierre* qui offre véritablement la succession apostolique à l’Église de Rome. L’expression originale est *royaume de Dieu*. Dans le même évangile, Mt 28,19, Jésus demande aux apôtres de baptiser *au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*, employant une terminologie qui ne naîtra que trois siècles plus tard. Pour Boismard, ce verset « n’est probablement pas authentique ». [↑](#footnote-ref-145)
146. Raoul Vaneigem – La résistance au christianisme — Fayard 1993 [↑](#footnote-ref-146)
147. Dans l’épisode du buisson ardent, Dieu se révèle à Moïse en disant « Je suis », terme qui en hébreu signifie tout à la fois « j’étais, je suis, je serai » et donc intraduisible en français. On approche sa signification en traduisant par « l’Éternel ». [↑](#footnote-ref-147)
148. Bernard Dubourg — L’invention de Jésus — Gallimard [↑](#footnote-ref-148)
149. L’auteur note en particulier la pauvreté du grec utilisé, l’utilisation systématique du *kai* en début de proposition, qui ressemble bien davantage à une traduction maladroite de la copule *w,* très volontiers employée dans l’hébreu, la syntaxe et l’ordre des mots. Il estime systématique l’emploi des procédés de la Kabbale hébraïque : gématrie, notarique et Thémoura qui seuls, peuvent expliquer les innombrables jeux de mots invisibles en grec, mais évidents en hébreu. Gématrie : chaque lettre correspondant à un chiffre et un mot entier à leur addition, il est facile de rapprocher deux notions par le nombre qu’ils représentent. Notarique (acrostiche) : dans une phrase, l’assemblage des premières (ou des dernières) lettres d’un mot renvoie à un autre mot. En Ex 3,13, Moïse demande « s’ils me disent : quel est ton nom ? Que leur dirai-je ? » les quatre mots de cette phrase en hébreu se terminent par Y H W H, ce qui est la réponse pour qui sait le lire. Thémoura : procédé de substitution de lettre. Selon Dubourg, l’hébreu se prête particulièrement bien à ce type de procédé et une fois traduit en grec, on ne retrouve qu’un texte bien pauvre. [↑](#footnote-ref-149)
150. Jean Carmignac – La naissance des évangiles synoptiques — ŒIL [↑](#footnote-ref-150)
151. Pierre Grelot – L’origine des évangiles — éd. Cerf [↑](#footnote-ref-151)
152. Les critiques tels que Bernard Dubourg estiment qu’à l’inverse, Matthieu est un midrash écrit intentionnellement à partir d’éléments déjà existants, collationnés dans cette intention. [↑](#footnote-ref-152)
153. Marie-Émile Boismard – En quête du proto-Luc p. 38 — éditions Gabalda [↑](#footnote-ref-153)
154. Cet évangile comporte également d’intéressantes variantes textuelles, notamment les larmes de sang lors de l’agonie de Gethsemani et une parole de Jésus sur la croix (Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font), absente de nombreux manuscrits anciens : Vaticanus, Bezae, Washingtonianus, Koridethi, Verselensis, 070, syriaque... [↑](#footnote-ref-154)
155. Ces questions sont largement détaillées dans le tome III de la synopse Benoit – Boismard et ont été très profondément étudiées par ces derniers auteurs (cf. bibliographie aux éditions Gabalda). [↑](#footnote-ref-155)
156. Christian-Bernard Amphoux — L’Évangile selon Matthieu — Codex de Bèze, éd. Le bois d’Orion [↑](#footnote-ref-156)
157. À l’exception du papyrus P45, au milieu du IIIe siècle, mais qui est très fragmentaire. [↑](#footnote-ref-157)
158. Certains ajouts sont néanmoins visibles. [↑](#footnote-ref-158)
159. Le plus ancien codex comportant ces deux éléments est le codex de Bèze. Il comporte également dans Luc une généalogie inversée destinée à la rendre plus comparable avec celle figurant dans Matthieu. Il est aussi le seul où l’on trouve la péricope de l’homme travaillant un jour de sabbat (Lc 6,4). À l’évidence, ce codex a fait l’objet d’une révision lors de la copie. [↑](#footnote-ref-159)
160. Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font (Lc 23,34) [↑](#footnote-ref-160)
161. La tradition fait d’Irénée de Lyon un disciple de Polycarpe, lui-même compagnon de Jean. Christian-Bernard Amphoux le soupçonne d’avoir été l’un des dépositaires du texte primitif qui, par copie, a donné le codex de Bèze. [↑](#footnote-ref-161)
162. Christian-Bernard Amphoux — op. cit. La préface est bien instructive : en dépit de ces nombreuses études, les Évangiles demeurent des livres sur lesquels beaucoup de questions restent sans réponse. En particulier le texte a une histoire qui n’a jamais été sérieusement décrite. Ce n’est pas que les informations nous manquent, mais les Évangiles sont avant tout l’affaire des théologiens, et ceux qui seraient compétents pour écrire l’histoire de leur texte ne s’y sont guère risqués jusqu’ici. [↑](#footnote-ref-162)
163. Plusieurs de ces manuscrits sont désormais disponibles en ligne, sous forme de reproduction, et parfois accompagnés d’outils de recherche. [↑](#footnote-ref-163)
164. Marie-Émile Boismard – Le Diatessaron — De Tatien à Justin — éd. Gabalda [↑](#footnote-ref-164)
165. Tous codifiés d’un numéro et pour les premiers d’une lettre. On peut citer parmi les plus célèbres le Washingtonianus (W032), le Koridethi (Θ 038), le Regius (Le019)… [↑](#footnote-ref-165)
166. On peut citer comme candidat l’oncial 0171, estimé vers 290, porteur de fragments de Mt et Lc [↑](#footnote-ref-166)
167. L’un des intérêts du codex de Bèze est de présenter une version latine antérieure à la Vulgate de saint Jérôme en vis-à-vis du texte grec occidental. [↑](#footnote-ref-167)
168. On rappellera que les dates avancées ne correspondent qu’à des affirmations de l’Église, inlassablement répétées, mais qu’aucun élément historique n’est en mesure de les étayer. [↑](#footnote-ref-168)
169. Cet extrait contient Jn 18,31-33 au recto et Jn 18,37-38 au verso. Il s’agit de l’entretien entre Jésus et Pilate, scène qui n’a aucun témoin et que seul l’évangile de Jean décrit longuement, les synoptiques se contentant de reprendre l’interrogation : « tu es le roi des Juifs ? - Tu [le] dis ». Vu que ces versets sont proches, il faut croire que le document était de petite taille (env. 10x13 cm). S’il s’agit d’un évangile complet, il aurait pu ressembler à un carnet de 95 feuillets assemblés. [↑](#footnote-ref-169)
170. Le fait que le texte soit de type alexandrin ne milite pas pour la première moitié du siècle. [↑](#footnote-ref-170)
171. Graham Stanton — Parole d’évangiles ? éd. Cerf [↑](#footnote-ref-171)
172. Si on applique ce raisonnement au document p52, on obtient un très petit carnet de plusieurs centimètres d’épaisseur (environ 400 feuilles) rien que pour les évangiles. On aimerait aussi savoir quelles conclusions tire G. Stanton du fait que l’évangile de Pierre est lui aussi écrit recto verso. [↑](#footnote-ref-172)
173. Le papyrus p.45 semble bien être un codex. Il daterait du milieu du IIIe siècle. [↑](#footnote-ref-173)
174. Un des grands mystères du christianisme est cette extraordinaire indifférence de Paul à l’endroit du Jésus historique. Paul ne parle pas de Jésus et ne cite à peu près aucun élément de sa vie. Il ne parle ni de ses origines ni de sa prédication, de ses actions ou de ses discours. Quant à sa mort, il ne nous donne aucune indication qui permette d’en situer la date ou la cause. Et il ne connaît même pas son nom, ignore les mots Nazareth, Pilate, fils de l’homme… [↑](#footnote-ref-174)
175. Faut-il comprendre que Papias a commenté la source Q ou un évangile primitif qui en aurait été très proche ? Ou une version précoce de celui de Thomas ? Ou l’évangile primitif de Nautin ? [↑](#footnote-ref-175)
176. La tradition de l’Église veut que Marcion ait notamment apporté à l’Église de Rome les lettres de Paul. Qu’a-t-elle fait de ces documents à l’intérêt fondamental ? [↑](#footnote-ref-176)
177. De rares éléments se retrouveront dans Marc, accompagnés du récit concernant Jean Baptiste. [↑](#footnote-ref-177)
178. Simon Claude Mimouni présente une hypothèse intéressante sur Jésus fondant l’église de Jérusalem avant sa mort, et une succession quasi dynastique attestée par de nombreuses sources. [↑](#footnote-ref-178)
179. Plus exactement trois papyrus dont 1 ancien (p137 v.150-250) pour Marc alors que sur les mêmes critères, Jean présente 30 papyrus dont 19 anciens et Matthieu 23 dont 11. Le témoin significatif le plus ancien de l’évangile selon Marc est le papyrus p45 (v.250). [↑](#footnote-ref-179)
180. Paul connaît si peu le personnage de Jésus que les termes de disciples, roi d’Israël, roi des Juifs, fils de l’homme, Nazareth, Jésus de Nazareth, Nazaréen, Pilate, baptiste et Jean Baptiste, Judas, Marie, vierge, Joseph, Bethléem et Capharnaüm sont absents du vocabulaire du corpus paulinien. [↑](#footnote-ref-180)
181. Ce verset présente la notion classique du christ-messie, dans un vocabulaire paulinien caractérisé par l’utilisation du mot apôtre pour désigner les disciples. Dans les premières communautés chrétiennes, Jésus était-il bien considéré comme un messie libérateur (notion juive) plutôt que comme un Christ ressuscité rédempteur (notion paulinienne) ? On peut considérer que ce verset appuie le vocabulaire des Actes où Jésus est systématiquement qualifié de Nazôréen. [↑](#footnote-ref-181)
182. En 197, l’Apologétique de Tertullien ne cite pas l’existence des quatre évangiles et manque ainsi une belle occasion de confirmer Irénée, tout en faisant savoir aux lecteurs que l’existence miraculeuse de Jésus est abondamment et anciennement attestée. [↑](#footnote-ref-182)
183. Cette lettre apocryphe est aussi présente dans l’Alexandrinus, avec les Odes de Salomon. [↑](#footnote-ref-183)
184. Certains chercheurs avancent 80, d’autres vont jusqu’à 140 [↑](#footnote-ref-184)
185. France Quéré —Les Pères apostoliques - Ed. du Seuil [↑](#footnote-ref-185)
186. Toutes ces notions qui relèvent des textes de sagesse devaient être très répandues puisqu’elles ont une correspondance dans la source Q et l’évangile de Thomas. [↑](#footnote-ref-186)
187. On sait désormais que de tels propos sont largement antérieurs à l’époque de Jésus et qu’ils figurent en bonne place dans des textes esséniens de Qumrân. [↑](#footnote-ref-187)
188. On hésite encore à propos de la date : 107 ou 113. [↑](#footnote-ref-188)
189. La fourchette de dates proposée est assez large, 69 à 89 pour la naissance, 155 à 167 pour la mort. En 1950, l’abbé Jaud se permet d’être très précis : 25 avril 167 ; Henri-Irénée Marroux penche pour le 23 février de la même année ; Henri Grégoire la repousse en 177. [↑](#footnote-ref-189)
190. En écho à Ps 69,21 : dans ma soif, ils m’abreuvaient de vinaigre. [↑](#footnote-ref-190)
191. L’idée a été reprise par les témoins de Jéhovah. [↑](#footnote-ref-191)
192. À propos des tournures sémitiques repérées par Érasme (1518) dans l’évangile, Théodore de Bèze avait objecté dès 1556 que Dieu ayant dicté lui-même à l’écrivain les mots dont il doit se servir, admettre des imperfections revient à en faire porter la faute au Saint-Esprit ce qui est inconcevable. D’autres nièrent simplement qu’il y eût des sémitismes dans le texte grec. On inventa pour la circonstance une langue spéciale, la langue hellénistique qui n’était parlée que par le Saint-Esprit. [↑](#footnote-ref-192)
193. Appelé aussi Évangile de Nicodème [↑](#footnote-ref-193)
194. L’évangile de Pierre aussi parle de la Passion et cite le partage des vêtements. [↑](#footnote-ref-194)
195. Des critiques modernes contestent l’authenticité, du moins la haute antiquité de ce dialogue. [↑](#footnote-ref-195)
196. Justin martyr — œuvres complètes — Bibliothèque Migne — 1994 [↑](#footnote-ref-196)
197. Marie-Émile Boismard — De Justin à Tatien — éd. Gabalda 1992 [↑](#footnote-ref-197)
198. Il est aussi signalé parmi les hérésies listées par Épiphane, notamment pour croire aux « éons ». [↑](#footnote-ref-198)
199. Notamment l’inévitable référence à la nécessaire soumission des esclaves à leurs maîtres, qu’on retrouve dans les épîtres et dans la lettre du Pseudo-Barnabé. [↑](#footnote-ref-199)
200. C’est l’avis de C.B. Amphoux, l’Évangile selon Matthieu, codex de Bèze 1996. [↑](#footnote-ref-200)
201. La *Tradition apostolique* d’Hippolyte de Rome (+236) et les différentes constitutions apostoliques sont datées des IIIe et IVe siècles. [↑](#footnote-ref-201)
202. Le commentateur s’étonne que cette christologie balbutiante n’ait pas été critiquée par les pères de l’Église. Mais que la raison est simple : d’une part les grands conciles christologiques qui ont stabilisé la relation entre les trois personnages de la Trinité n’ont pas encore eu lieu, d’autre part Hermas s’exprime en moraliste, pas en théologien. Il suffisait d’y penser. [↑](#footnote-ref-202)
203. D’une manière générale, le mot ange est plus fréquent dans le Nouveau Testament que dans l’ancien (189/118). Employé au pluriel, c’est encore plus net (8/81). [↑](#footnote-ref-203)
204. Le lecteur attentif aura noté une erreur arithmétique. Mais elle n’est qu’apparente, car pour Hermas, les jours ont 12 heures. [↑](#footnote-ref-204)
205. Une éclipse de Lune à la limite. [↑](#footnote-ref-205)
206. Supplément au Cahier Évangile 77 p. 80 à 83 [↑](#footnote-ref-206)
207. Étienne Nodet et Justin Taylor admettent que les premiers pères de l’Église et les premiers écrits ne connaissent pas Jésus et ne connaissent pas non plus de textes normatifs. *Essai sur les origines du christianisme —* Éd. Cerf 2002. [↑](#footnote-ref-207)
208. Pierre Nautin – L’évangile retrouvé. Éd. Beauchesne. 1998 [↑](#footnote-ref-208)
209. A. Boulenger. Abrégé de la doctrine chrétienne, 1936 [↑](#footnote-ref-209)
210. En réalité, la Vulgate a été plusieurs fois remaniée [↑](#footnote-ref-210)
211. Earl Doherty – The Jesus Puzzle : did Christianity begin with a mythical Christ ? 1999 [↑](#footnote-ref-211)
212. Dans l’avant-propos, les auteurs s’excusent presque et estiment *paradoxal* d’avoir composé un pareil recueil pour la Bibliothèque de la Pléiade, ce qui confère une notoriété « *à ce qui, par définition, doit en être privé*», confondant sans doute les éditions Gallimard et le Vatican. [↑](#footnote-ref-212)
213. Le terme de *nazaréen* est rare dans le Nouveau Testament : on le trouve dans Mc 1,24 et dans Ac 6,14 où il est question de la prédication d’Étienne (le codex de Bèze dit *nazôréen*). [↑](#footnote-ref-213)
214. Mt 2,23 explique que Joseph « vint demeurer dans une ville nommée Nazareth pour que s’accomplît ce qui avait été annoncé par les prophètes : il sera appelé nazaréen ». Mais tous les témoins anciens disent *nazôraïos*. [↑](#footnote-ref-214)
215. Marcion n’aurait donc pas été le seul ni le premier à l’affirmer. [↑](#footnote-ref-215)
216. Évangile de Pierre — Maria Grazia Mara — Cerf 2006 [↑](#footnote-ref-216)
217. Frédéric Amsler — l’évangile retrouvé, la source des paroles de Jésus — Labor et Fides, p.20 [↑](#footnote-ref-217)
218. Outre la Passion et la résurrection, la source Q ignore que Jésus est Galiléen ou nazôréen, qu’il est né à Bethléem du Saint-Esprit et d’une mère vierge. Elle ignore aussi ses miracles et la plupart de ses aventures. Une question vient à l’esprit : la source Q parle-t-elle vraiment de Jésus ? [↑](#footnote-ref-218)
219. Tertullien – Du baptême XVII, 5 : Si certaines allèguent les Actes de Paul, qui portent ce nom à tort, pour défendre le droit des femmes à enseigner et à baptiser, qu’elles sachent ceci : c’est un presbytre d’Asie qui a forgé cette œuvre, comme s’il complétait l’autorité de Paul par la sienne, convaincu de fraude et ayant avoué avoir agi ainsi par amour pour Paul, il a quitté sa charge. [↑](#footnote-ref-219)
220. Épiphane de Salamine, Panarion XXVI, 13, fournit un extrait qui ne figure pas dans ce livre, mais dans l’évangile des Égyptiens qui lui, est clairement un écrit gnostique. [↑](#footnote-ref-220)
221. Ce détail est important, car dans des douze occurrences du terme moderne de Nazareth se trouvent en réalité deux ou trois « nazara » ou « nazarath ». [↑](#footnote-ref-221)
222. Aline Pourkier – L’hérésiologie chez Épiphane de Salamine – Ed. Beauchesne 1992 [↑](#footnote-ref-222)
223. Le débat ne concerne pas seulement le périmètre du christianisme. Il concerne aussi sa doctrine puisqu’on passe sous l’impulsion de Paul d’un Christ fils de David venu rétablir Israël à un Christ universel venu sauver l’humanité entière du mal et du péché. On peine à imaginer que des conceptions aussi différentes aient pu cohabiter quoiqu’en dise le livre des Actes des apôtres. [↑](#footnote-ref-223)
224. Les évangiles synoptiques font porter la croix par Simon de Cyrène au point que celui de Jean doit insister sur le fait que Jésus la portait lui-même [↑](#footnote-ref-224)
225. Sans doute un mouvement naturel intervenant dans la foulée du gnosticisme juif. [↑](#footnote-ref-225)
226. Une des raisons est que Marcion accorde plus de place à la foi (pistis) qu’à la gnose. [↑](#footnote-ref-226)
227. Le chiffre 7 est symbolique de perfection et de plénitude. [↑](#footnote-ref-227)
228. M.-É. Boismard — Comment Luc a remanié l’évangile de Jean – éd. Gabalda — 2001 [↑](#footnote-ref-228)
229. Pour ceux qui croyaient avoir vu précisément un symbole, rappelons que la présence réelle dans l’eucharistie est un des éléments les plus attachants de la dogmatique catholique, et que Mme Ceruti-Cendrier mange réellement et substantiellement le corps du Christ sous les espèces du pain. [↑](#footnote-ref-229)
230. Le nom est cité dans Flavius Josèphe, mais il désigne un ruisseau et pas une localité. [↑](#footnote-ref-230)
231. Le subordinatianisme postule que Dieu est *Un*, et qu’en conséquence, le Fils est subordonné au Père, créé par le Père, lequel demeure seul inengendré et transcendant. De nombreux Pères anténicéens ont soutenu cette thèse qui réaffirme le principe monothéiste, notamment Origène. [↑](#footnote-ref-231)
232. Cette constatation n’est pas sans nous poser quelques problèmes à propos de la datation réelle des épîtres de Paul, dont le vocabulaire et les préoccupations très avancées théologiquement parlant trahissent la rédaction ou du moins la révision tardive ainsi qu’on l’a vu précédemment. [↑](#footnote-ref-232)
233. Pendant que les Antiochiens Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste mettent en valeur la distinction, mais sans séparation des deux natures du Christ, les Alexandrins Athanase et Cyrille insistent sur leur union, mais sans confusion. [↑](#footnote-ref-233)
234. Les découvertes archéologiques de la deuxième moitié du XXe siècle ont donné un aperçu, à travers les nombreux écrits retrouvés, de l’importance et de la diversité des courants gnostiques. [↑](#footnote-ref-234)
235. D’après une étude réalisée à partir de la Bible Ségond en ligne [↑](#footnote-ref-235)
236. Il s’agit de Jn 1,17 et Jn 17,3. Pour Jn 1,17, le Sinaïticus dit *Jésus* et pas *Jésus-Christ* [↑](#footnote-ref-236)
237. On pourrait d’ailleurs s’attendre logiquement à ce qu’il soit appelé Jacques de Nazareth [↑](#footnote-ref-237)
238. Il s’agit des codex Sinaïticus et Vaticanus. Le papyrus P70, plus ancien témoin de Matthieu (fin du IIIe siècle) dit même «*Nazara*» pour désigner la ville. Le codex de Bèze dit : *nazôreos,* peut-être pour harmoniser avec le *nazareus* de la page en latin placée en vis-à-vis du texte grec. [↑](#footnote-ref-238)
239. Les plus anciens témoins, le papyrus Bodmer II p66, le codex de Bèze porteur du texte occidental, le Sinaïticus et le Vaticanus donnent tous *nazôraïos* pour Jn 19,19. [↑](#footnote-ref-239)
240. Les différentes occurrences présentes dans le codex de Bèze donnent pour 4e lettre parfois un alpha, parfois un omicron, parfois un oméga. Et parfois rien du tout. Indice d’incompréhension ? [↑](#footnote-ref-240)
241. La Bible Ségond a choisi de dire systématiquement *Jésus de Nazareth,* quel que soit le terme trouvé. [↑](#footnote-ref-241)
242. À une exception près : le verset Jn 1,45 dans lequel Nathanaël dit à Philippe « nous avons trouvé (…) Jésus (le) fils de Joseph de Nazareth », selon la BJ. La Bible Chouraqui traduit « Ieshua’ bèn Iosseph, de Nasèrèt », la TOB et la TMN n’y voient pas un nom : « Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth ». Mais la Bible Ségond21 n’hésite pas : « Jésus de Nazareth, fils de Joseph ». [↑](#footnote-ref-242)
243. Le mot de Sauveur est absent des évangiles de Marc et de Matthieu. Il figure dans Luc dans les récits de l’enfance et dans Jean en conclusion de l’épisode (inauthentique) de la Samaritaine. [↑](#footnote-ref-243)
244. Aurait-on à l’inverse, inventé un dieu sauveur et attribué le nom en conséquence ? [↑](#footnote-ref-244)
245. Selon l’explication donnée dans Mt 1,22-23 faisant référence à Esaïe 7,14 [↑](#footnote-ref-245)
246. Tout indique que, contrairement à ce que prétend l’Église, les écrits pauliniens sont tardifs. [↑](#footnote-ref-246)
247. Il le reconnaît selon Jean, mais selon Mt 11,3 et son parallèle Lc 7,11 il se demande s’il est celui qui vient ou s’il faut en attendre un second/un autre. Toujours est-il qu’il s’abstient de l’oindre et de le désigner comme messie. [↑](#footnote-ref-247)
248. Ces récits sont « issus de milieux doctrinaux et culturels différents qui sont difficiles à identifier de manière claire (…) et répondent vraisemblablement l’un et l’autre à des oppositions internes. », nous dit pudiquement Simon Claude Mimouni dans Jacques le Juste, frère de Jésus de Nazareth p.119 — Bayard 2015 [↑](#footnote-ref-248)
249. Mais Paul nous apprend au moins qu’il est « *juif, né d’une femme* ». Ce niveau de précision et d’information est confondant. [↑](#footnote-ref-249)
250. « Mais est-ce que le Christ vient de Galilée ? Le passage des Écriture ne dit-il pas que le Christ vient de la descendance de David et de Bethléem, le village d’où David était originaire ? Jn 7,41 ; “... fais des recherches et vois que de Galilée, il ne se lèvera pas de prophète.” Jn 7,52 ; [↑](#footnote-ref-250)
251. À regarder de près le texte, la rencontre n’a pas lieu : à aucun moment ils ne sont en présence l’un de l’autre ou ne se parlent, et il n’est pas question de baptême dans l’évangile de Jean. [↑](#footnote-ref-251)
252. Charles Perrot – Les récits de l’enfance de Jésus [↑](#footnote-ref-252)
253. Daniel Rops — Jésus en son temps. [↑](#footnote-ref-253)
254. Luc ne prend pas de risque : les successeurs d’Hérode sont ses fils Archélaüs en Judée, et Antipas en Galilée-Pérée. Le nom d’Hérode parcourt l’histoire pendant un siècle entier. [↑](#footnote-ref-254)
255. Agapios, qui se veut très précis, mais mélange les évangiles, indique pour date de naissance la 32e année d’Hérode, 309e année d’Alexandre et 5506e année d’Adam, ce qui donne l’an 2 av. J.-C., et précise que le recensement eut lieu avant. [↑](#footnote-ref-255)
256. Mais quelle crédibilité accorder à des précisions qui s’intègrent dans un ensemble de récits fabuleux et apologétiques faisant une large part aux prophéties, aux anges et au Saint-Esprit ? [↑](#footnote-ref-256)
257. Cette conjonction s’est étalée sur près d’une année et a concerné de nombreux bébés, tant en Israël que dans tous les autres pays du monde. Pourtant, il ne semble pas que l’an –7 ait été repéré comme une date clé de l’histoire universelle. Pas plus que mai 1583, date de la dernière conjonction. Mais peut-être est-ce parce qu’elle n’avait pas eu lieu dans le signe des Poissons ? [↑](#footnote-ref-257)
258. Rappel : tous les documents profanes relatifs à cette époque sont lacunaires comme l’admet Daniel-Rops (Annales de Tacite, Suétone, Josèphe, etc.) ou ont disparu (Just de Tibériade). [↑](#footnote-ref-258)
259. Les Romains partagèrent ses territoires entre ses fils : à Archélaüs revint la moitié de la Judée, l’autre moitié étant partagée entre Antipas (Galilée) et Philippe. Jésus est-il né sous le roi Hérode le Grand ou sous l’un de ses fils, et en Judée/Syrie romaine ? [↑](#footnote-ref-259)
260. Il a été suggéré que cet épisode aurait été écrit tardivement et que son auteur aurait pu reprendre l’information de la lecture de Flavius Josèphe. [↑](#footnote-ref-260)
261. Tibère succède à Auguste le 19 août de l’an 14. Si Jésus commence sa propre prédication un an après Jean Baptiste, il lui est difficile de mourir dès le mois d’avril 30. [↑](#footnote-ref-261)
262. Dans son *Jésus de Nazareth*, Benoit XVI penche pour l’an -7. [↑](#footnote-ref-262)
263. Ces mages astrologues étaient bien téméraires, car il était formellement interdit d’exercer cette profession. Et l’on s’explique mal pourquoi des étrangers seraient venus adorer le roi des Juifs. [↑](#footnote-ref-263)
264. C’est le terme employé dans les onciaux les plus anciens. D’autres significations ont été avancées : nazaréen, par référence à la secte nazaréenne qui serait les mandéens de l’entourage de Jean Baptiste, naziréen par référence au « nazir » consacré à Dieu. Originaire de Nazareth se dirait nazarenos voire nazarethenos et ne correspond pas avec ces appellations. [↑](#footnote-ref-264)
265. Même Daniel-Rops (Jésus en son temps) admet que la prédiction est introuvable dans l’Ancien Testament, qu’on ignore qui sont les prophètes en question, et qu’aucun texte antérieur aux évangiles ne signale une localité du nom de Nazareth. [↑](#footnote-ref-265)
266. Si tous les témoins disent *il sera appelé* ***nazôréen***, ni Boismard-Lamouille dans leur synopse, ni Sylvie Chabert d’Hyères dans *L’évangile de Luc selon le Codex Bezae* ne le signalent, et s’en tiennent au classique *nazaréen*. La traduction du monde nouveau (témoins de Jéhovah) fait de même en précisant que le terme vient du mot hébreu qui veut dire « pousse » ou « rejeton ». Mais les onciaux disent obstinément *nazôréen*, sans variante textuelle connue, ce qui suggère que l’ajout matthéen correspond sans doute à une tradition unique. [↑](#footnote-ref-266)
267. Pour pousser la critique encore plus loin, on constatera que les différents termes liés à Nazareth, qu’il s’agisse de désigner un toponyme ou de qualifier Jésus (31 au total dans le Nouveau Testament) ne figurent dans aucunes des sources de base : aucune occurrence dans le proto-Marc ni dans la source Q. La plupart des occurrences sont isolées, et quand la péricope est commune à plusieurs évangiles, l’attestation n’est présente que dans un seul. La conclusion est simple : les évangiles ne connaissent pas l’expression « Jésus de Nazareth » et les versets concernant Nazareth ou qualifiant Jésus résultent la plupart du temps de révisions et d’harmonisations ultérieures, en particulier quand elles sont « en alpha » pour la quatrième lettre. [↑](#footnote-ref-267)
268. Le codex de Bèze dit *une ville galiléenne* sans autre précision, le Sinaïticus dit : *une ville judéenne* + surcharge *galiléenne*— *appelée Nazareth*, le Vaticanus dit : *nazaret*et l’Alexandrinus : *nazar (a ?*) la finale n’est pas claire. Il faut bien admettre que l’information n’est pas très solide. [↑](#footnote-ref-268)
269. Il sera question de Bethléem plus en détail au chapitre 15. [↑](#footnote-ref-269)
270. Purifiée de quoi, vu qu’elle est de conception immaculée et en l’occurrence vierge, et circoncision pour quoi faire, puisqu’il n’y a pas nécessité de manifester une quelconque alliance avec Dieu quand on est Dieu soi-même. Toutefois, le saint Prépuce a été conservé et fait partie des reliques disponibles, et même en plusieurs exemplaires. [↑](#footnote-ref-270)
271. La référence à un Jésus Galiléen ou de Nazareth est absente du proto-Marc, de la source Q, des évangiles de Thomas, de Philippe et de Pierre, ainsi que du Protévangile de Jacques, texte pourtant consacré à l’enfance de Jésus. De plus, aucune source profane ne mentionne que Jésus est originaire de Galilée. [↑](#footnote-ref-271)
272. Un auteur chrétien, Pierre Nautin, nous livre une interprétation originale : il estime que l’auteur de l’évangile de Luc a repris l’information concernant le recensement de Quirinius de la lecture de Flavius Josèphe, ce qui repousse au IIe siècle la date de la rédaction dudit évangile ou du moins de l’ajout du récit de l’enfance lucanien. [↑](#footnote-ref-272)
273. Des auteurs modernes estiment que de nombreux arguments militent pour faire de Capharnaüm le vrai lieu d’origine de Jésus et de sa famille. [↑](#footnote-ref-273)
274. Pour contourner cette difficulté, les spécialistes qui ne sont pas à court d’imagination ont avancé l’idée que c’était un troupeau destiné à l’armée romaine et nous proposent ainsi un argument matériel pour justifier l’historicité d’une histoire de démons. [↑](#footnote-ref-274)
275. Boismard admet que les deux textes qui évoquent la conception virginale sont de rédaction tardive. M.-É. Boismard — À l’aube du christianisme – éd. Cerf. [↑](#footnote-ref-275)
276. Et encore moins mère de Jésus de Nazareth ou de Ieschoua ben Iosef. [↑](#footnote-ref-276)
277. Des éléments plus détaillés relatifs à la crucifixion font l’objet d’un chapitre ultérieur. [↑](#footnote-ref-277)
278. Tellement discrète qu’elle a échappé à deux évangélistes et que les deux autres ont fait des récits contradictoires et inconciliables. [↑](#footnote-ref-278)
279. Leur argument principal est l’utilisation des mots *stauros* (σταυρός) qui désigne un poteau ou un pieu vertical, et *xulon* (bois) employé comme synonyme du précédent dans l’expression *suspendu au bois* (κρεμάσαντες ἐπὶ ξύλου) que l’on retrouve en Ac 5,30 dans la version du Codex de Bèze. Le mot qui a donné « crucifié » est un verbe dérivé de stauros (stauroô) utilisé 46 fois que nous pourrions traduire par le barbarisme « poteau-isé ». Ils en concluent qu’aucun passage biblique ne conduit à estimer que l’instrument employé consistait en une croix formée de deux pièces de bois perpendiculaires. Mais cet argument a peu de valeur : les évangiles nous disent que les trois crucifiés parlaient ; nous ne sommes donc pas dans le cadre de la suspension d’un cadavre. De plus, l’évangile de Pierre évoque les clous retirés, et dans celui de Jean, Jésus montre à un Thomas sceptique la trace desdits clous. [↑](#footnote-ref-279)
280. C’est le principe, qui suggère à tort un calcul astronomique rigoureux. En pratique, le *comput ecclésiastique* est effroyablement compliqué. Il fait référence à une Lune moyenne fictive (Lune ecclésiastique) et utilise la notion de lettre dominicale et le nombre d’or ; on distingue aussi un calcul julien et un calcul grégorien. Source : imcce.fr (Institut de Mécanique Céleste et de Calcul des Éphémérides) qui appelle à la prudence concernant les dates anciennes. [↑](#footnote-ref-280)
281. La notion de « parole d’évangile » n’avait pas encore été instituée. [↑](#footnote-ref-281)
282. Marie-Christine Ceruti-Cendrier – Les évangiles sont des reportages – Ed. Pierre Téqui — 1997 [↑](#footnote-ref-282)
283. Personne n’a eu l’idée de décrire l’apparence physique de Jésus. [↑](#footnote-ref-283)
284. Cet argument permet aussi de réfuter toute la symbolique des signes astrologiques. [↑](#footnote-ref-284)
285. Donc, toutes les générations : d’Abraham à David, quatorze générations, de David à la déportation de Babylone, quatorze générations, de la déportation de Babylone au Christ, quatorze générations. (Mt 1,17). On voit clairement les intentions dans la symbolique des nombres. [↑](#footnote-ref-285)
286. Vingt-sept : le cube de trois. En complément de la note précédente, dès qu’il est question de durée, tout se fait par trois dans les évangiles : trois jours, trois mois, trois ans. Autre symbole chiffré ? [↑](#footnote-ref-286)
287. Dans son livre « Marie », Jacques Duquesne rappelle que les listes comprennent soixante-dix-sept et quarante-neuf noms, multiple et carré de sept, nombres au symbolisme évident. [↑](#footnote-ref-287)
288. Quant aux dinosaures, disparus avec le déluge, ils sont les contemporains des premiers hommes. Sans doute n’y avait-il pas suffisamment de place dans l’Arche pour les accueillir ? [↑](#footnote-ref-288)
289. Joseph est absent de l’évangile selon Marc. [↑](#footnote-ref-289)
290. La femme qui venait d’accoucher devait accomplir un rite de purification. Elle restait impure pendant quarante jours si elle avait enfanté un fils, le double s’il c’était une fille. Elle devait aussi offrir un sacrifice selon ses moyens : un agneau, deux jeunes pigeons ou deux tourterelles. (Lv, 12) [↑](#footnote-ref-290)
291. En grec *nomizo*, soit « ce qui est pensé » ou « ce qui est présumé » [↑](#footnote-ref-291)
292. Vu que l’évangile débute par la notion de Verbe incarné, Philippe évite de parler du fils de Dieu et de la Vierge Marie. Évoquer le pauvre Joseph qui n’y est pour rien et oublier la Sainte Vierge et le rôle du Saint-Esprit, c’est fâcheux, surtout de la part d’un apôtre. [↑](#footnote-ref-292)
293. Et non *Jésus de Nazareth, fils de Joseph* comme l’écrivent sans vergogne certaines traductions, notamment la Bible Ségond, faisant fi de la plupart des témoins, notamment P66 et Sinaïticus. Il s’agit du vrai nom de Jésus. Par malchance, le codex de Bèze présente une lacune à cette page. [↑](#footnote-ref-293)
294. Cette déclaration étrange placée dans la bouche de Jésus fait sans doute écho aux affirmations de Cérinthe, Marcion, Cerdon ou Valentin selon lesquels Jésus serait descendu tout adulte du ciel. C’est un indice d’élaboration tardive du passage en question. [↑](#footnote-ref-294)
295. Jacques Duquesne, dans son ouvrage « Marie » nous rappelle que la mère de Jésus est moins mentionnée par son nom dans les évangiles que Marie-Madeleine. [↑](#footnote-ref-295)
296. Mt 1,23 : c’est le seul verset de Matthieu qui comporte le mot, et il ne concerne pas directement Marie ! Le mot ne figure que dans un seul verset dans Luc, et il est absent de tout le reste du Nouveau Testament, hormis dans son sens ordinaire. [↑](#footnote-ref-296)
297. Et sa traduction grecque, *parthenos*, signifie simplement « jeune fille » et non « vierge ». [↑](#footnote-ref-297)
298. Dogme 8-12-1854 dans la bulle Ineffabilis Deus de Pie IX [↑](#footnote-ref-298)
299. Jacques Duquesne — Marie — op. cit. [↑](#footnote-ref-299)
300. L’ensemble des arguments est exposé par Jacques Duquesne dans « Marie » — Plon 2004 [↑](#footnote-ref-300)
301. Sauf à être naziréen, justement, mais Jésus s’en défend. [↑](#footnote-ref-301)
302. Joseph Fitzmyer, Vingt questions sur Jésus-Christ. Dossiers libres. Éd. du Cerf 1983 [↑](#footnote-ref-302)
303. Le premier témoin connu de l’évangile de Jean, le papyrus Bodmer II P66 dit effectivement : « eux » et pas « lui ». Il n’est pas question de Jésus. Mais comment le profane peut-il identifier les libertés prises par les spécialistes, quand par exemple ils traduisent « Jésus de Nazareth » là où le texte dit « Jésus le nazôréen » ? La tradition patristique a bon dos… [↑](#footnote-ref-303)
304. Simon Claude Mimouni — Jacques le Juste, op.cit. [↑](#footnote-ref-304)
305. « Qui était donc ce Jacques dans la société de Jérusalem ? En effet, pour que cette exécution provoque le renvoi du grand prêtre qui venait à peine d’être nommé, il faut que Jacques ait été un personnage considérable ». Pierre-Antoine Bernheim, Jacques frère de Jésus, Noêsis-Agnès Viénot, 1996. [↑](#footnote-ref-305)
306. 1 Co 15,7 ; Ga 1,19 ; Ga 2,9 ; Ga 2,12 ; Ac 12,17 ; Ac 15,13 et Ac 21,18. [↑](#footnote-ref-306)
307. Mais les traditionalistes ne revendiquent pas cette forte attestation quand elle concerne un élément qui les dérange. [↑](#footnote-ref-307)
308. Simon Claude Mimouni — Jacques le Juste, op.cit. p.93 & 135. [↑](#footnote-ref-308)
309. Tertullien, *De carne Christi, 23*, indique que Marie avait été « vierge en qui concerne un homme, non en matière de maternité ». La virginité perpétuelle n’était pas encore inventée en 200. [↑](#footnote-ref-309)
310. Le codex de Bèze, sans doute témoin du texte occidental le plus ancien connu dit : « “*il ne la connut pas jusqu’à ce qu’elle enfantât son fils premier-né*”, ce qui appuie la théorie helvidienne. [↑](#footnote-ref-310)
311. S.C. Mimouni note les évangiles sont muets et que la question, ce qui démontre que la question n’était *sans doute pas d’actualité à l’époque* de leur rédaction. Jacques le Juste, op.cit. p.120 [↑](#footnote-ref-311)
312. Jérôme ira jusqu’à contester, contre toute évidence (cf. Joseph prit chez lui son épouse) que Marie et Joseph aient été mariés, sans doute parce que cela aurait signifié une nécessaire « consommation du mariage ». Il emploie des arguments spécieux : « que Marie ait été mariée après avoir enfanté, nous ne le croyons pas, car nous ne l’avons pas lu » (contre Elvide, 21). [↑](#footnote-ref-312)
313. Mais selon Eusèbe, Hégésippe évoque Jude comme « *frère du Sauveur selon la chair*. » [↑](#footnote-ref-313)
314. Le terme de mineur, en fait « petit » (micron) n’apparaît qu’une seule fois, en Mc 15,40, c’est-à-dire dans la partie ajoutée au proto-Marc, non reprise par les autres synoptiques. [↑](#footnote-ref-314)
315. Malheureusement, l’évangile de Jean ne connaît pas les fils de Zébédée et ne connaît d’ailleurs aucun Jacques. [↑](#footnote-ref-315)
316. Dans le codex de Bèze, en Mc 2,14, le péager est Jacques d’Alphée. [↑](#footnote-ref-316)
317. Le petit témoignage de Flavius Josèphe donne *adelphos* pour désigner Jacques, frère de Jésus, alors qu’il utilise fréquemment le mot *anepsios* quand il s’agit de désigner des cousins. [↑](#footnote-ref-317)
318. La *ville* de Nazareth, assez importante pour avoir une synagogue, est pourtant inconnue. [↑](#footnote-ref-318)
319. Essentiels, mais peu vraisemblables sur un plan historique. [↑](#footnote-ref-319)
320. À leur décharge, il faut rappeler qu’ils n’étaient pas présents : Marc et Luc n’ont pas connu Jésus, et Matthieu était en fuite avec les autres apôtres. Pas Jean ? [↑](#footnote-ref-320)
321. D’où la tradition qui veut que Marie vécût près d’Éphèse où nous pouvons visiter sa maison. [↑](#footnote-ref-321)
322. Les protestants ne sont plus les seuls à admettre cette interprétation. Tout en restant prudent, John P. Meier estime que l’opinion la plus probable est que les frères et sœurs de Jésus étaient bien de vrais frères et sœurs, jugement qu’il fonde sur le critère d’attestation multiple (Paul, Marc, Jean, Joseph et peut-être Ac 1,14) et sur la signification naturelle de « frère(s) » dans tous ces passages, « frère » ne désignant jamais, dans le Nouveau Testament, le cousin ou même le frère par alliance. [↑](#footnote-ref-322)
323. Raymond E. Brown est un des grands noms de l’exégèse biblique du XXe siècle. Il a enseigné dans de nombreuses universités aux États-Unis, en Europe et en Asie. Décédé en 1998, il était membre de la Commission biblique pontificale, organisme de la curie romaine fondé en 1902. [↑](#footnote-ref-323)
324. À l’exception évidemment des professeurs de Nouveau Testament des facultés de théologie. Étienne Nodet par exemple tient ce paragraphe pour authentique même si veut y voir l’écho de ce que Josèphe a entendu de son temps, plutôt qu’une information historique directe. [↑](#footnote-ref-324)
325. Le Talmud retient la chronologie de Jean contre les synoptiques (la veille de Pâque). [↑](#footnote-ref-325)
326. L’évangile de Nicodème ou Actes de Pilate traite aussi de la crucifixion, mais il s’agit d’un faux avéré du IVe siècle au plus tôt, et il ne témoigne que de la transmission de la tradition. [↑](#footnote-ref-326)
327. Des mentions de ce type ont favorisé l’élimination de cet évangile pour cause de docétisme. [↑](#footnote-ref-327)
328. Quand ils parlent d’eux, les Juifs disent *Israël* ; *roi des Juifs* est une terminologie romaine. [↑](#footnote-ref-328)
329. Pilate vient pourtant expressément de les y inviter, et il le fait à deux reprises. [↑](#footnote-ref-329)
330. M.-É. Boismard a bien remarqué l’incohérence, mais il préfère l’expliquer par un ajout rédactionnel destiné à rapprocher Jean des synoptiques. Boismard — Comment Luc a remanié l’évangile de Jean – éd. Gabalda — 2001 [↑](#footnote-ref-330)
331. Les Actes des Apôtres nous renvoient le même écho quand le proconsul Gallion refuse de se mêler des controverses « Je ne veux pas être juge de ces choses ». Ac 18,12-17. [↑](#footnote-ref-331)
332. « Dans Luc et Jean, la finale du récit donne l’impression que ce sont les autorités juives qui ont emmené Jésus pour le crucifier. C’est assez net dans Jean ». cf. Boismard — En quête du proto-Luc - Éd. Gabalda 1997. [↑](#footnote-ref-332)
333. Jacques le Juste, frère de Jésus de Nazareth, op.cit. p.250 [↑](#footnote-ref-333)
334. Les spécialistes considèrent généralement que l’imprécision a tendance à caractériser les textes plus primitifs par rapport aux textes plus élaborés. La source de Luc serait-elle plus primitive que les autres ? [↑](#footnote-ref-334)
335. Ce point de vue est invraisemblable de la part du gouverneur romain : si l’homme excite le peuple à la révolte et l’incite à ne pas payer l’impôt, il est précisément condamnable aux yeux de Rome et doit être exécuté. Cette accusation est cohérente et probablement historique. Ou alors, faut-il penser que Pilate a quelques raisons de ne pas croire les accusateurs ? [↑](#footnote-ref-335)
336. Selon M.-É. Boismard, l’existence du proto-Marc se devine aussi à l’abondance des corrections de nature lucanienne qui ont été ajoutées, qu’il s’agisse du vocabulaire ou du style caractéristique. [↑](#footnote-ref-336)
337. Ce phénomène de reprise, qu’on nomme *doublet*, traduit le fait que l’auteur a travaillé avec deux sources qui ne disaient pas exactement la même chose. Il les retient donc toutes les deux, et en l’occurrence, on a l’impression qu’on s’empare de Jésus à deux reprises. [↑](#footnote-ref-337)
338. Comme la notion de Christ n’a rien à voir avec le fait d’être fils de Dieu, et que l’idée d’un fils de Dieu est impensable pour un Juif, ce dialogue n’a sûrement aucune prétention historique. [↑](#footnote-ref-338)
339. M.-É. Boismard — L’évangile selon Matthieu d’après le papyrus copte de la collection Shøyen — Cahiers de la revue biblique — Éd. Gabalda 2003. [↑](#footnote-ref-339)
340. Le caractère tardif de ces récits est admis par des exégètes tels que Raymond E Brown. [↑](#footnote-ref-340)
341. Les études les plus récentes envisagent que le récit évangélique tiendrait davantage à des considérations liturgiques qu’à une relation de faits historiques. [↑](#footnote-ref-341)
342. Suspendu à un *stauros* et non pas cloué à une croix, comme le rappellent les Témoins de Jéhovah. Les mots employés sont *stauros* qui désigne un poteau vertical et *xylon,* le bois, dans l’expression « pendu au bois ». [↑](#footnote-ref-342)
343. À commencer par un jeune homme, Saul, dit par la suite Paul, qui semble diriger la manœuvre, et seul saint du calendrier compromis dans l’assassinat d’un autre. [↑](#footnote-ref-343)
344. L’évangile apocryphe de Pierre combine les deux éléments puisque ce sont les juifs qui condamnent et crucifient Jésus. [↑](#footnote-ref-344)
345. C’est l’argument de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur – Jésus selon Mahomet — éd. du Seuil. [↑](#footnote-ref-345)
346. L’histoire connaît aussi des cas de crucifixions juives, notamment les huit cents pharisiens crucifiés par Alexandre Jannée. Mais cela se passait longtemps avant Jésus. [↑](#footnote-ref-346)
347. Jean est le seul évangéliste à évoquer cet épisode, inconnu des synoptiques, de même que le coup de lance au côté. [↑](#footnote-ref-347)
348. C’est-à-dire le 14e jour de la nouvelle lune par laquelle a débuté le mois de nisan, celui du printemps, qui chevauche nos mois de mars et d’avril. Il faut rappeler que les calculs qui ont été utilisés pour calculer la date de ces événements sont très postérieurs aux faits et qu’on ne calculait pas le moment de la nouvelle lune à la minute près comme cela peut se faire de nos jours. [↑](#footnote-ref-348)
349. Les défenseurs des thèses de l’Église prennent prétexte de ce fait pour considérer qu’il y a ainsi deux jours en un, et résoudre par cet artifice les contradictions Jean/synoptiques au mépris de la clarté du texte. [↑](#footnote-ref-349)
350. Pour Jean, le premier jour de la Pâque correspond à un sabbat et en conséquence, les deux Préparations coïncident. Chez les synoptiques, il y a deux Préparations successives, celle de Pâque puis celle du sabbat. [↑](#footnote-ref-350)
351. Dans le calendrier juif, la Pâque ou le Sabbat commencent au coucher du soleil de la veille et les heures comptent à partir du lever du soleil. Le jour commence et finit au coucher du soleil selon Lv 23,7. Comme nous sommes au moment du solstice, le lever du soleil est à 6 heures et la sixième heure correspond à notre midi. [↑](#footnote-ref-351)
352. L’évangile de Pierre donne le même calendrier et la même explication. [↑](#footnote-ref-352)
353. Troisième, sixième et neuvième heure : cette organisation du temps par cycle de trois heures correspond au rythme des prières juives. Leur caractère symbolique est évident. [↑](#footnote-ref-353)
354. On notera l’incohérence : Pilate a refusé de condamner Jésus, car il n’a trouvé aucune infraction aux lois romaines. Pourtant, tous les évangiles comportent l’épisode du titulus, donnant le motif de la condamnation : *roi des Juifs*. Mais les Juifs ne l’ont pas condamné comme roi des Juifs, mais pour blasphème, s’étant dit *Christ et Fils de Dieu*, ce qui n’a rien à voir. [↑](#footnote-ref-354)
355. Cette terminologie est romaine. Les juifs disent *Israël* et c’est bien le terme employé par le Talmud. L’évangile apocryphe de Pierre indique sur le titulus : *celui-ci est le roi d’Israël*, ce qui, historiquement, est cohérent. L’étude de l’occurrence de l’expression révèle qu’elle est inconnue de l’Ancien Testament, et dans le nouveau, elle n’est présente que dans les évangiles. Autrement dit, Paul et les épîtres catholiques ignorent ce Jésus *roi des Juifs*. [↑](#footnote-ref-355)
356. C’est une des conclusions du *Jesus seminar* que Jésus n’a pas été exécuté pour s’être déclaré fils de Dieu, mais pour des faits de nuisance publique. [↑](#footnote-ref-356)
357. Cette comparution devant Hérode Antipas ne figure que dans l’évangile de Luc. Les sources anciennes, le proto-Marc, la source Q, puis Matthieu, Jean ou Thomas n’en sont pas informés. Mais l’évangile apocryphe de Pierre le dit et fait même condamner Jésus par Hérode et le fait crucifier par les juifs, Pilate se contentant de les laisser faire. [↑](#footnote-ref-357)
358. Les palmes que la foule agite sont un signe discret de reconnaissance messianique. [↑](#footnote-ref-358)
359. Laurent Guyénot, Jésus et Jean Baptiste. éd. Imago Exergue. [↑](#footnote-ref-359)
360. Cette attitude est un caillou dans la chaussure du monde protestant qui revendique la stricte authenticité des textes de la Bible tout entière. [↑](#footnote-ref-360)
361. Le premier témoin connu d’un Matthieu qui joint le dernier repas et le départ pour Gethsemani est p45, premier codex connu, de type alexandrin. Il date d’environ 250 et vient d’Égypte. [↑](#footnote-ref-361)
362. Mt 4,12 nous dit que *lorsqu’il apprit que Jean avait été arrêté, Jésus se retira en Galilée.* Pourquoi ? Craignait-il d’être concerné par des arrestations touchant l’entourage de Jean Baptiste ? [↑](#footnote-ref-362)
363. L’évangile de Dieu ou l’évangile du royaume de Dieu selon les témoins. Mais vu le contexte, qu’est-ce donc que cet « évangile », cette « bonne nouvelle » sinon le message de Jean Baptiste ? [↑](#footnote-ref-363)
364. Un grand mystère entoure ce terme mal compris de *nazôréen*. On sait qu’il a servi à désigner les premiers chrétiens, mais que, selon Épiphane de Salamine, il existait des nazôréens avant Jésus. Il est possible qu’il ait désigné un groupe de messianistes galiléens que Rome aurait assimilé à des activistes et des *lestaï*, tout comme les zélotes ou les christiani. Cette hypothèse qui n’a rien d’irréaliste expliquerait la plupart des anomalies qui concernent le dossier Jésus. [↑](#footnote-ref-364)
365. Il est possible que l’objectif de Jésus allant à la rencontre du Baptiste ait été de se faire reconnaître par lui comme messie. En effet, ce qui caractérise un messie, c’est d’être reconnu comme tel par un prophète. On sait que Jean était un personnage considérable. D’après les évangiles, il semble qu’une telle tentative se soit heurtée à un certain scepticisme. [↑](#footnote-ref-365)
366. Il en est de même de l’épisode de la femme adultère qui a été retiré de Jean. La phrase si connue de Jésus « que celui qui n’a jamais péché lui jette la première pierre » serait donc apocryphe. [↑](#footnote-ref-366)
367. 1Th 1,1 : *Paul et Sylvain et Timothée, à l’Église des Thessaloniciens, qui est en Dieu le Père et en Jésus-Christ le Seigneur.* Ce simple verset comporte des éléments théologiques qui seront débattus et tranchés plusieurs siècles plus tard. Il est impensable que le premier écrit chrétien comporte une telle formulation en 50.Sans parler de l’antijudaïsme du verset 2,15. [↑](#footnote-ref-367)
368. Nous savons tous que les Juifs étaient dans l’attente d’un *messie*. Pourtant, le mot n’existe pas dans l’Ancien Testament. Et dans le nouveau, il ne figure que deux fois, dans Jean, et précisément pour traduire *Christ*. Le fait qu’il soit mentionné dans le *Testimonium flavianum* n’en rend ce témoignage que plus suspect. Quant au « christ » de Paul, qu’il définit par une résurrection, il n’a rien à voir avec la notion juive d’un roi oint par un prophète. [↑](#footnote-ref-368)
369. L’évangile de Jean ne signale aucune manifestation particulière à l’occasion de la mort de Jésus. L’apôtre devait être bien inattentif pour n’avoir pas remarqué le voile du temple qui se déchire, les ténèbres qui durent trois heures ou le tremblement de terre. Mais Jean a une excuse : selon son évangile, on est plutôt le 3 avril 33 que le 7 avril 30. [↑](#footnote-ref-369)
370. Évangile apocryphe de Pierre : il était midi et les ténèbres enveloppèrent toute la Judée. [↑](#footnote-ref-370)
371. La parole de Jésus sur la croix « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu’ils font » est absente des manuscrits de Luc les plus anciens et semble bien être un ajout inspiré par le propos tenu par Étienne lors de son propre martyre, d’après les Actes. [↑](#footnote-ref-371)
372. Ou alors l’adaptation du souvenir de la crucifixion de quelques zélotes galiléens comme il y en eut à cette époque. Il est possible que l’énigmatique verset de Lc 13,1 soit un écho historique (*En ce même temps, quelques personnes qui se trouvaient là racontaient à Jésus ce qui était arrivé à des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices).* [↑](#footnote-ref-372)
373. Canonisé pour services rendus, quoique meurtrier avéré de l’essentiel de sa famille, et baptisé sur son lit de mort par un évêque arien hérétique, Eusèbe de Nicomédie. [↑](#footnote-ref-373)
374. Boismard considère que « selon l’hymne primitive, qui reprenait les spéculations de Philon d’Alexandrie, le Logos avait été créé par Dieu et n’était donc pas Dieu ». M.-É. Boismard — À l’aube du christianisme – éd. Cerf [↑](#footnote-ref-374)
375. Cette idée n’a pas résisté au non-retour de Jésus et au non-avènement du royaume de Dieu. Au lieu de cela, on inventa la notion de succession apostolique en intercalant entre les apôtres et les Pères de l’Église des Pères apostoliques à l’historicité douteuse et aux écrits peu convaincants. [↑](#footnote-ref-375)
376. Oui : en 260, on était encore à une époque où la divinité de Jésus pouvait être contestée par un évêque, ce qui en dit long sur le processus d’élaboration de l’orthodoxie. [↑](#footnote-ref-376)
377. Avec tous les attributs d’un homme, sauf le péché. C’était oublier les grands-parents paternels. [↑](#footnote-ref-377)
378. Cette notion sera développée dans le chapitre consacré au Christ [↑](#footnote-ref-378)
379. Cette prééminence perpétuelle de l’évêque de Rome est aussi rejetée par les protestants. [↑](#footnote-ref-379)
380. Il existe aussi une notion gnostique du Christ, signe de la difficulté à trouver un chemin. [↑](#footnote-ref-380)
381. Il est remarquable que la question posée soit strictement la même dans les quatre évangiles. [↑](#footnote-ref-381)
382. C’est l’hypothèse de Boismard pour expliquer que les Juifs, déçus, se sont détournés de Jésus. M.-É. Boismard — À l’aube du christianisme – éd.Cerf [↑](#footnote-ref-382)
383. C’est notamment la conception des primochrétiens ou judéo-chrétiens, appelés tour à tour Nazôréens et ébionites, issus de la première Église de Jérusalem conduite par la famille de Jésus. [↑](#footnote-ref-383)
384. Encore un mot inventé afin de marquer une différence entre des hypostases qu’on affirme par ailleurs égales. De même que peut paraître bizarre l’idée que le Fils soit engendré (pas créé) du Père, alors qu’ils sont coéternels. À défaut de le comprendre, il convient de l’apprendre par cœur. [↑](#footnote-ref-384)
385. On pourrait aussi se demander pourquoi le Saint-Esprit devrait procéder de quelqu’un. [↑](#footnote-ref-385)
386. Lc 1,26-27 : Or au sixième mois, l’ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée qui avait pour nom Nazareth, à une vierge fiancée à un homme nommé Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie. [↑](#footnote-ref-386)
387. Il s’agit d’un dialogue entre deux apôtres, André et son frère Simon, futur Pierre. En quoi ont-ils besoin de donner l’équivalent grec ? [↑](#footnote-ref-387)
388. Curieuse phrase dont on se demande en quelle langue elle a été prononcée ; et même remarque à propos de Christ et de sa traduction. [↑](#footnote-ref-388)
389. En revanche, *Jésus-Christ* est présent 14 fois dans les Actes. On a du mal à croire que Luc soit vraiment l’auteur des Actes, en tout cas des versets en question. [↑](#footnote-ref-389)
390. La présence de la grâce, concept paulinien, dans l’évangile de Jean est surprenante. [↑](#footnote-ref-390)
391. « commencement de l’évangile de Jésus-Christ [fils de Dieu] » [↑](#footnote-ref-391)
392. Il en est de même de l’expression *Jésus de Nazareth* qui ne figure qu’une seule fois et sous une forme particulière : ce Jésus, celui qui vient de Nazareth. Dans toutes les autres occurrences, il est question majoritairement de Jésus *le nazôréen*, plus rarement *le nazarénien*. Ces éléments sont parfaitement connus des spécialistes qui n’hésitent pourtant pas à affirmer crânement contre toute évidence : nazaréen, nazarénien, nazôréen sont synonymes et signifient tous « originaire de Nazareth ». On pourra aussi évoquer les différentes orthographes de Nazareth : Nazara, Nazareth avec un tau final, Nazareth avec un thêta final, et même Nazarath. [↑](#footnote-ref-392)
393. Lionel Rocheman — Jésus — énigmes et polémiques — Éd Grancher 2000 [↑](#footnote-ref-393)
394. On rappellera que Paul n’avait en rien été impressionné par la résurrection de Jésus puisqu’il a violemment combattu les premiers disciples jusqu’à l’épisode évidemment miraculeux du chemin de Damas, dans lequel Jésus se présente à lui comme un *nazôraios*. [↑](#footnote-ref-394)
395. Si cette scène a la moindre prétention historique, elle nous apprend alors que Jean Baptiste était connu à Éphèse très loin du Jourdain, et que Paul peut rencontrer des disciples ignorant l’existence du Saint-Esprit. C’est à se demander à quoi pouvaient croire les chrétiens d’alors, surtout s’ils en savent aussi peu à propos de Jésus que ce Paul qui vient les enseigner. [↑](#footnote-ref-395)
396. On aurait bien quelques raisons de douter aussi de l’existence historique de Paul et de renvoyer son message à une école. Mais il faudrait bien un auteur à cette école et justifier la rédaction des épîtres et les récits des Actes. Marcion aurait pu nous renseigner davantage. Il reste que Paul ne présente pas des caractères non humains incompatibles avec une existence historique. [↑](#footnote-ref-396)
397. Si ce n’est dans 1Ti 6,13 où le nom tombe en fin de phrase comme un cheveu sur la soupe. [↑](#footnote-ref-397)
398. Une entrée dans Jérusalem théâtrale et bien préparée, avec un décorum messianique intentionnel vu les palmes agitées par la foule. [↑](#footnote-ref-398)
399. Les spécialistes négligent le plus souvent d’évoquer ces difficultés. [↑](#footnote-ref-399)
400. Joseph Fitzmyer soutient que les récits primitifs n’ont pas été composés simplement en vue de rappeler les faits relatifs à Jésus. Ils sont colorés par la réflexion, la foi, les échos des controverses récentes. cf. Vingt questions sur Jésus-Christ, op. cit. [↑](#footnote-ref-400)
401. Les minuscules de la famille 13 présentent cet épisode dans l’évangile de Luc après Lc 21,38. Quel en était le prototype ? [↑](#footnote-ref-401)
402. Selon Pierre Nautin, la quasi-absence de miracles dans les textes relevant de la source Q est probablement un signe d’antériorité par rapport à Marc. L’idée selon laquelle la quantité et le caractère spectaculaire des miracles seraient un marqueur chronologique est séduisante. [↑](#footnote-ref-402)
403. À ce titre, le remarquable ouvrage de Marie-Christine Cerruti-Cendrier, déjà largement cité, *Les évangiles sont des reportages*, mérite une mention particulière. L’auteur s’efforce de morigéner tous ceux qui, au sein même de l’Église, auraient tendance à négliger la discipline et leur devoir d’obéissance : Oui, l’archange Gabriel a véritablement dialogué avec Marie ! À lire de toute urgence, surtout si vous croyez encore un peu à l’existence historique de Jésus. [↑](#footnote-ref-403)
404. C’est à se demander si la démarche de Jésus auprès du Baptiste n’aurait pas été en partie dictée par l’intention de se faire reconnaître en qualité de messie par un prophète reconnu. [↑](#footnote-ref-404)
405. Cette section est malheureusement lacunaire dans le codex de Bèze. Mais le papyrus Bodmer II p66 confirme *Jésus fils de Joseph* de Nazareth, seule occurrence du vrai nom de Jésus dans le NT. [↑](#footnote-ref-405)
406. La précision *de Nazareth* dont l’orthographe change d’un codex à l’autre est manifestement un ajout, assez tardif pour ne pas avoir repris par Matthieu, mais assez précoce pour figurer dans le codex Sinaïticus. Le début du verset est de style lucanien. Dans le passage parallèle, Matthieu dit simplement *de Galilée,* et Luc *il arriva*... [↑](#footnote-ref-406)
407. Ce titre dont la traduction littérale ne rend rien d’intéressant en français a été traduit dans l’édition française par « Un certain Juif Jésus ». Le titre du présent ouvrage est inspiré de cette traduction. [↑](#footnote-ref-407)
408. Il s’agit sans doute un écho des préoccupations différentes des écoles qui ont présidé à la rédaction des textes, les uns reportant en Jésus leur attente d’un messie souffrant et encore homme, les autres présentant au contraire un Christ en gloire, sûr de lui et déjà Dieu. [↑](#footnote-ref-408)
409. Un bon exemple est donné dans Jn 18,5 et 7 : Jésus demande à deux reprises à ceux qui viennent l’arrêter *qui cherchez-vous ?* On lui dit à chaque fois : *Jésus le nazôréen*, et Jésus répond : *c’est moi*, et *je vous ai dit que c’est moi*. La raison de la répétition est que dans une source, il était aussi question de Judas et pas dans l’autre. [↑](#footnote-ref-409)
410. Paroles reconstituées de la source Q, Luc 12 et Mt 10. Frédéric Amsler — l’évangile inconnu – Éd. Labor et fides. [↑](#footnote-ref-410)
411. Le décalogue (les dix commandements) exposé dans l’Exode et le Deutéronome enjoignent à l’inverse *d’honorer son père et sa mère*. Se placer ainsi en contradiction radicale avec l’un des points les plus fondamentaux du judaïsme constitue une violence inouïe. Il est même peu vraisemblable que de telles paroles aient pu voir le jour en milieu judaïque. Le parallèle Mt 10,37 est plus acceptable : *qui aime père et mère plus que moi n’est pas digne de moi*. [↑](#footnote-ref-411)
412. Daniel Massé — L’énigme de Jésus-Christ et Jean-Baptiste. [↑](#footnote-ref-412)
413. Il est assez remarquable que l’Église chrétienne ait élevé au rang de saint ce Jean qu’elle considère comme précurseur et annonciateur de Jésus. Il fut son maître plutôt que son disciple et ses fidèles ont longtemps été concurrents des premiers chrétiens. Pourtant, il suffit de voir le nombre d’églises consacré à saint Jean (Baptiste) pour mesurer l’importance prise par le personnage dans une religion à laquelle il n’a pourtant jamais appartenu. [↑](#footnote-ref-413)
414. Pour ce qui est de la résurrection, il semble que ce soit un élément tardif puisque le document Passion qui a été réinjecté dans Marc ne semble pas avoir comporté cet épisode, vu la finale courte. [↑](#footnote-ref-414)
415. Matthéo-marcien parce qu’il se retrouve dans les deux évangiles. Mais il n’est pas marcien puisqu’il n’est pas repris dans l’évangile de Luc. Il est donc matthéen et sans doute réinjecté dans Marc. D’ailleurs, cela se voit par la volonté de citer systématiquement les prophéties à l’appui des événements, comme dans les épisodes de l’enfance de Matthieu. Il en découle une autre caractéristique : il est tardif. Les épisodes de la Passion seraient-ils alors également tardifs et auraient-ils donc été ajoutés ? [↑](#footnote-ref-415)
416. Stéphane Ruspoli – Le Christ essénien — Éd. Arfuyen [↑](#footnote-ref-416)
417. Il en est de même des spéculations sur le fait que les termes de nazaréen ou de nazôréen pourraient être en relation avec la notion de nazir. [↑](#footnote-ref-417)
418. Les exégètes chrétiens admettent que Jean Baptiste venait de l’essénisme et pourtant, ils tiennent beaucoup à exclure l’idée que Jésus viendrait du même milieu. [↑](#footnote-ref-418)
419. En Jn 3,22, Jésus et ses disciples baptisent au même endroit et les disciples de Jean s’en plaignent auprès de leur maître. Les pharisiens en sont témoins (Jn 4,1) et Jésus l’apprend. [↑](#footnote-ref-419)
420. La précision *de Nazareth* n’est pas authentique, ce qui veut dire que l’évangile de Marc ne connaît pas Nazareth, pas plus qu’il ne connaît Bethléem, la vierge Marie et le rôle du Saint-Esprit. [↑](#footnote-ref-420)
421. Identifiée comme « Jean IIB » selon la terminologie de Marie-Emile Boismard, synopse T3. [↑](#footnote-ref-421)
422. L’activité des changeurs se comprend aisément : les croyants arrivent de toutes les parties du monde avec des monnaies différentes. Il faut donc les changer en monnaie locale et cette activité n’a rien de choquant, y compris si elle se pratique aux abords du temple, là où on achète les agneaux et les colombes. [↑](#footnote-ref-422)
423. Il est difficile d’attribuer à Pierre des épîtres à la tonalité si typiquement paulinienne. [↑](#footnote-ref-423)
424. Intégré plutôt tardivement, car cette péricope est absente du papyrus P66 ainsi que des codex Sinaïticus, Vaticanus et Ephraemi. Le texte grec de référence NA28 la signale comme apocryphe par des doubles crochets et la TMN des Témoins de Jéhovah la supprime carrément. [↑](#footnote-ref-424)
425. On est aussi en droit de se demander si l’animosité de Jésus à leur endroit tenait à des questions de pratiques religieuses ou plutôt à leur collaboration avec l’occupant romain. [↑](#footnote-ref-425)
426. Comme l’ont fait remarquer un certain nombre d’auteurs, nous sommes gênés en traduisant en français les notions « juif » et judéen », signifiant parfois les croyants, parfois spécifiquement les habitants de la Judée, parfois même les autorités du Temple. [↑](#footnote-ref-426)
427. Ce verset n’a pas de parallèle dans les autres évangiles. Les exégètes modernes attribuent désormais cette phrase, car ils trouvent l’expression typiquement lucanienne et parce qu’elle se retrouve aussi dans Ac 5,28. [↑](#footnote-ref-427)
428. Les synoptiques présentent une logique : baptême, adhésion à la secte baptiste (désert) et tentation. L’évangile de Jean, qui présente un Jésus déjà divin et totalement maître de lui, s’inscrit en opposition puisqu’il n’est plus question de baptême, de retraite au désert, ni de tentation. [↑](#footnote-ref-428)
429. Deux écoles théologiques ont poussé à l’extrême ces notions : l’école d’Antioche avec une méthode historico-littérale, sa concurrente, l’école d’Alexandrie, avec une méthode allégorique. [↑](#footnote-ref-429)
430. Il s’agit essentiellement de l’Église catholique, car le monde protestant s’est montré bien plus souple et réaliste dans ce domaine, notamment avec Rudolf Bultmann. [↑](#footnote-ref-430)
431. Les écrits d’Albert Schweitzer sur la question sont aussi intéressants, mais l’objet est de se limiter au monde catholique. C’est pourquoi j’ai voulu restreindre mon propos en évoquant seulement le cas d’école qu’a constitué la tentative d’Ernest Renan. [↑](#footnote-ref-431)
432. L’évangile de Luc est aussi celui qui contient la plus grande proportion de versets qui lui sont propres et dont les sources ne sont pas identifiables. [↑](#footnote-ref-432)
433. Pierre Nautin prend aussi le parti de désigner les évangiles par Mt, Mc, Lc et Jn afin d’éviter la confusion entre les textes et les auteurs présumés. C’est pertinent, surtout pour son ouvrage qui s’adresse assez largement à des spécialistes. [↑](#footnote-ref-433)
434. Selon l’auteur, le projet de Marc est de démontrer que Jésus est le Christ au moyen de la multiplication des signes opérés ; il fait donc peu de cas des recueils de paroles qui n’appuient pas sa démonstration. Mais on retrouve bien dans Mc quelques passages qui ressemblent à Q. [↑](#footnote-ref-434)
435. Les exégètes notent aussi des points de contact avec Jn et l’évangile apocryphe de Pierre. [↑](#footnote-ref-435)
436. Une telle hypothèse laisse rêveur quant à la datation du tome II, les Actes des Apôtres, et les difficultés que poserait alors l’éloignement des sources décrivant les actions de Pierre et Paul. [↑](#footnote-ref-436)
437. Mais cela confirme la fraude puisqu’on ne voit pas pour quelles raisons cet homme sage, attesté par un évangile primitif qui ne connaît pas la Passion, et qui n’a pas revendiqué une quelconque messianité, aurait pu finir condamné par les Romains pour s’être prétendu roi des Juifs. [↑](#footnote-ref-437)
438. Ils ont aussi prouvé que les récits de l’enfance de Mt et Lc sont des ajouts postérieurs aux documents qui sont à la source de l’évangile selon Jean. [↑](#footnote-ref-438)
439. La précision « de Nazareth » est manifestement un ajout tardif : Matthieu dit « de Galilée » et Luc « Or il arriva ». Le premier évangile ne connaît donc pas Nazareth. La source Q non plus. [↑](#footnote-ref-439)
440. La notion de royaume « des Cieux » plutôt que « de Dieu » est exclusivement matthéenne et a tout d’un ajout vu qu’on la retrouve dans des strates différentes de son évangile. [↑](#footnote-ref-440)
441. C’est une reprise du Ps 2,7 qui signifie que Jésus est institué roi du royaume nouveau, et reçoit l’onction directement par l’Esprit plutôt que par un prophète. C’est dans ces conditions qu’il part au désert et se sentira ensuite investi du pouvoir de prêcher en Galilée. [↑](#footnote-ref-441)
442. Cette constatation n’appuie pas la thèse de Nautin qu’on vient d’examiner d’un évangile « primitif » lucanien. [↑](#footnote-ref-442)
443. Il est possible que l’intention de Jésus ait été avant tout de se faire reconnaître comme messie par ce prophète considéré qu’était Jean, et que, la tentative s’étant avérée infructueuse, il se soit reporté vers Jérusalem avec l’idée de se faire reconnaître cette fois par le peuple. C’est dans ce cadre qu’il se serait alors heurté aux autorités romaines. [↑](#footnote-ref-443)
444. La question a été à ce point gênante pour les scribes que l’on retrouve dans certains onciaux des versets dans lesquels l’omicron majuscule est surmonté d’un omega minuscule. [↑](#footnote-ref-444)
445. À une exception près : en Ac 10,38, Pierre parle de Jésus : ιησουν τον απο ναζαρεθ, *Jésus, celui de Nazareth*, απο désignant une provenance géographique. Mais le nom normal devrait être : Jésus fils de Joseph, comme on le voit dans Jn 1,45. [↑](#footnote-ref-445)
446. Sauf Mc 14,67 « tu étais avec le nazaréen », mais le codex de Bèze dit nazoréen (omicron) en grec et nazoreus en latin. Ce verset est douteux : la péricope du reniement de Pierre est présente dans les quatre évangiles, mais Mt 26,69 dit « Jésus le Galiléen » ce qui montre au passage que les termes sont très proches sinon synonymes, Lc 22,56 dit « tu étais avec lui » et Jn 18,17 dit « n’es-tu pas des disciples de cet homme ? » [↑](#footnote-ref-446)
447. Étienne Nodet et Justin Taylor — Essai sur les origines du christianisme – Cerf 2002 [↑](#footnote-ref-447)
448. François Blanchetière — Enquête sur les racines juives du mouvement chrétien – Cerf [↑](#footnote-ref-448)
449. C’est le Nouveau Testament qui le dit : « Toute Écriture est inspirée de Dieu » 2ti 3,16 [↑](#footnote-ref-449)
450. Marie-Christine Ceruti-Cendrier évoque « les colonnes de la foi, les Évangiles » et s’insurge contre le camouflage systématique des miracles. [↑](#footnote-ref-450)
451. Mgr Thomas Gousset, Théologie dogmatique, Paris 1848 [↑](#footnote-ref-451)
452. Paul-Louis Couchoud – Le mystère de Jésus : on a gardé la vue principale de Renan et du XIXe siècle que les évangiles constituent une pieuse légende embellie, complétée, adaptée, mais se rapportant en fin de compte à une personne réelle. [↑](#footnote-ref-452)
453. Les Bibles modernes « catholiques » étaient établies à partir du texte latin de la Vulgate, alors que les Bibles protestantes se fondaient sur le texte grec. [↑](#footnote-ref-453)
454. Les majuscules sont reprises du texte. [↑](#footnote-ref-454)
455. Le catholicisme s’accapare l’Ancien Testament au nom du Christ, sorte d’OPA sauce vaticane. [↑](#footnote-ref-455)
456. La Sainte Bible – J.N. DARBY – Bibles & Publications chrétiennes – Valence [↑](#footnote-ref-456)
457. Marie-Christine Ceruti-Cendrier – Les évangiles sont des reportages — Éd. Pierre Téqui — p.280 [↑](#footnote-ref-457)
458. Ce sont pourtant les traditionalistes qui crient au complot. Selon eux, on enseigne aujourd’hui dans les catéchismes et même dans les séminaires des théories qui n’ont plus rien à voir avec le vrai catholicisme dont ils s’estiment dépositaires. [↑](#footnote-ref-458)
459. Jésus contre Jésus, Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, éd. du Seuil. [↑](#footnote-ref-459)
460. Droit de réponse en 101 points, Thierry Murcia, éd. Osmondes. [↑](#footnote-ref-460)
461. Cette pratique est encore d’actualité. Le récit de Lc 2,1 par exemple a été retraduit dans la Bible Darby de manière à répondre aux difficultés de datation de la naissance de Jésus résultant de la mention du recensement de Quirinius. Cette nouvelle version précise entre parenthèses : « le recensement lui-même se fit seulement lorsque Cyrénius eut le gouvernement de la Syrie ». Nous voyons un auteur traditionaliste comme l’abbé Carmignac reconstituer sa propre traduction des passages qui le gênent, faisant du « premier » recensement de Quirinius un recensement « antérieur ». Devant la poursuite de telles pratiques à notre époque, on ne peut que s’interroger sur le nombre de passages qui ont été modifiés pendant les siècles d’élaboration de la christologie. On peut citer dans Jean la transformation volontaire de *frères* en *disciples* de Jésus, l’ajout probable de *et le Verbe était Dieu* qui casse la poésie d’un texte parfaitement rythmé, le royaume est *en vous* devenu *parmi vous*, la mention portée sur le titulus posé sur la croix *Jésus de Nazareth* au lieu de *Jésus le nazôréen*, expression qui a peu de chance d’être synonyme. [↑](#footnote-ref-461)
462. Papyrus Bodmer p66 et p75 (vers 200 et 230). La datation de Ryland p52 est très disputée. [↑](#footnote-ref-462)
463. De quaest. Evang. II, 11. Repris par Thomas d’Aquin, Summa theol., III, IV,4, Ad primum. [↑](#footnote-ref-463)
464. C’est précisément ce que nous indique le prologue de l’évangile de Luc [↑](#footnote-ref-464)
465. La Bible à grands traits *—* éditions LLB France 1985. Cet ouvrage présente un résumé de chaque livre de l’ancien et du Nouveau Testament, chacun attribué à son auteur présumé : de Moïse pour la Genèse à Jean pour l’Apocalypse. L’ouvrage met en exergue une citation de II Timothée 3, 16 : « Toute l’Écriture est inspirée de Dieu ». Aucune concession n’apparaît possible à la recherche. [↑](#footnote-ref-465)
466. S’il faut suivre la logique du calendrier juif, le monde a été créé le dimanche 6 septembre de l’an -3761 à 23 h 11 min, heure de Jérusalem, date de la 1re nouvelle lune théorique puisque le soleil et la lune n’avaient pas encore été créés. [↑](#footnote-ref-466)
467. Gérard Chaliand et Sophie Mousset – 2000 ans de chrétientés – Ed. Odile Jacob. On trouve parmi les premières dates la version officielle. 50-52 : deuxième voyage de Paul en Macédoine, 60-100 : rédaction des Évangiles par Marc, Luc, Matthieu et Jean, 130 : écrits de Papias, etc. sans aucune mention critique.  [↑](#footnote-ref-467)
468. Jean Baptiste et les textes johannites ayant donné la source Q de paroles attribuées à Jésus, un activiste nazôréen venant de Galilée et crucifié sous Pilate qu’évoque le document matthéen, un guérisseur itinérant décrit dans le proto-Marc notamment. Les pauliniens auraient alors récupéré ces différents personnages pour donner une humanité à leur Christ sauveur. Ce scénario est compatible avec l’état de la recherche et explique la plupart des anomalies. [↑](#footnote-ref-468)
469. L’élaboration d’un dogme incite alors les responsables de l’Église nouvelle à fonder leur légitimité sur un passé […] qu’ils émondent, corrigent, aménagent et falsifient.   
      Raoul Vaneigem – Les hérésies — PUF 1997 [↑](#footnote-ref-469)
470. On retrouve ce signe dans les papyrus les plus anciens : p66 et p75. [↑](#footnote-ref-470)
471. Martyre de Polycarpe : XV, 1. Quand il eut fait monter cet *amen* et achevé sa prière, les hommes du feu allumèrent le feu. Une grande flamme brilla, et nous vîmes une merveille, nous à qui il fut donné de le voir, et qui avions été gardés pour annoncer aux autres ces événements. 2. Le feu présenta la forme d’une voûte, comme la voile d’un vaisseau gonflée par le vent, qui entourait comme d’un rempart le corps du martyr ; il était au milieu, non comme une chair qui brûle, mais comme un pain qui cuit, ou comme de l’or ou de l’argent brillant dans la fournaise. Et nous sentions un parfum pareil à une bouffée d’encens ou à quelque autre précieux aromate. XVI, 1. À la fin, voyant que le feu ne pouvait consumer son corps, les impies ordonnèrent au *confector* d’aller le percer de son poignard. Quand il le fit, jaillit une quantité de sang qui éteignit le feu, et toute la foule s’étonna de voir une telle différence entre les incroyants et les élus, etc. [↑](#footnote-ref-471)
472. Oscar Cullmann – Le Nouveau Testament — PUF [↑](#footnote-ref-472)